Quand les “victimes” dictent leurs lois

Une critique de la domination juive en Amérique… et ailleurs

Quand les “victimes” dictent leurs lois

Une critique de la domination juive en Amérique… et ailleurs

Volume 5

Traduit par
Valérie Devon

Didi18
Editions

Notes de bas de pages du traducteur indiquées [NdT] ;
toutes les [annotations encadrées ainsi dans le corps du texte] sont de l'auteur.

Titre original : *When Victims Rule – A critique of Jewish pre-eminence in America*

L'auteur de ce livre a choisi de garder l'anonymat.

Couverture : Mario de Santa Maria
Mise en page : Valérie Devon

©2021 Version française Valérie Devon
Imprimé et Publié par les Éditions Didi18

Tous les droits sont réservés.
Ce livre ou une partie de celui-ci ne peut être reproduit ou utilisé
de quelque manière que ce soit sans l'autorisation écrite expresse de l'éditeur,
à l'exception de l'utilisation de courtes citations
dans une revue de livres ou un journal scientifique.
Pour toute information : valerie.devon@tutanota.de

Contenu

29

L'INFLUENCE JUIVE DANS LES MÉDIAS (PT. 3) 7

30

LITTÉRATURE – « LES INTELLECTUELS » – « LA FAMILLE » 143

31

ART MODERNE 221

32

GOUVERNEMENT (PT. 1) 335

À suivre dans le dernier volume : 431

BIBLIOGRAPHIE J-P 433

INDEX 499

29

L'INFLUENCE JUIVE DANS LES MÉDIAS (PT. 3)

En 1986, Ze'ev Chafets, un juif américain qui s'était installé en Israël, est retourné quelque temps aux États-Unis pour écrire un livre sur la communauté juive américaine ; il intitula le volume qui en résulta, *Members of the Tribe*. Suivant un organisateur de l'AIPAC (la puissante agence de lobbying d'Israël basée à Washington DC) qui *« chassait les Juifs »* à travers l'Amérique, il a noté un incident intéressant lors d'un rassemblement juif au Stardust Motel de Moline, dans l'Illinois. Chafets écrit qu'un camarade juif assis à côté de lui dans le public a donné une petite tape dans les côtes de l'Américain-Israélien, puis *« a tapoté mon exemplaire du 'Quad-City Times' ('le journal le plus excitant du Midwest') et a murmuré : 'C'est un journal juif'... L'homme faisait référence à la propriété, pas au contenu... Déterminé à faire impression, l'homme m'a donné une autre tape. 'Vous voyez ce motel ?' m'a-t-il demandé. 'C'est un motel juif.' »* [Chafets, p. 39]

En 1999, Richard Gottlieb était le président de la Newspaper Association of America. Il est également le président de Lee Enterprises, basé à Davenport, Iowa, qui possède 21 journaux et 16 stations de télévision à travers les États-Unis : de Billings, Montana, à Madison, Wisconsin, à Lincoln, Nebraska. Lloyd Schermer a pris sa retraite en tant que PDG de la société en 1999. Une filiale de l'entreprise, NAPP Systems, fabrique des plaques d'impression pour environ 350 journaux dans 30 pays. Dans le Nebraska également, John Gottschalk est le président de la société Omaha World-Herald. Il est également éditeur de l'*Omaha World-Herald*. [Batt, J., 3-24-2000]

Dans le nord de la Californie, au cœur de la Silicon Valley, une zone de haute technologie d'importance internationale, David Cohen contrôle un empire à l'échelle de la région en tant qu'éditeur et PDG des Silicon Valley Community Newspapers (SVCN Inc.). Cohen a fondé *Metro*, *« le journal alternatif hebdomadaire de la Silicon Valley »*. Une subdivision de SVCN est Metro Newspapers. Metro, à son tour, *« a acheté le Los Gatos Weekly et le Los Gatos Times-Observer, vieux de plus de 100 ans, qui ont été réunis sous le nom de Los Gatos Weekly Times. En 1991, la société a acquis l'hebdomadaire Saratoga News et le Willow Glen Resident... En 1993, Metro Newspapers a commencé à publier un journal à Cupertino, et a acquis son concurrent, le Cupertino Courier, en 1995. La société a fondé The Sun en 1993. The Campbell Reporter, qui a commencé à paraître en mars 1999, est l'ajout le plus récent à la famille communautaire »*. [Cuepertino Courier, 4-11-01]

Dans le Colorado, Edward Lehman publie quelques journaux de petites villes, notamment le *Longmont Daily Times-Call*, le *Loveland Daily Reporter-Herald* et le *Superior* à Lafayette. La liste des dirigeants de tous ces journaux comprend Edward Lehman au sommet, Dean Lehman comme président et Lauren Lehman comme vice-présidente. (Ruth Lehman est rédactrice en chef adjointe au journal *Longmont*).

En 1975, dans le New Hampshire, le journaliste Kevin Cash a écrit un livre entier pour critiquer la concentration du pouvoir médiatique et politique du journaliste William Loeb. Ce dernier possédait les deux principaux journaux du New Hampshire – le *Manchester Union Leader* et le *New Hampshire Sunday News*, ainsi que le *Vermont Sunday News* et quelques journaux plus petits de la région de la Nouvelle-Angleterre. Loeb avait également l'habitude d'écrire régulièrement des éditoriaux dans ses journaux. « La vérité », écrit Cash, un ancien journaliste de l'*Union Leader*, *« est que [les journaux de Loeb] sont dans une large mesure monopolistiques par nature dans les limites du New Hampshire. »* [Cash, K., p. 3] Loeb était d'origine juive (ses deux parents étaient juifs) ; il a cependant publié une fois dans l'un de ses journaux le document de baptême épiscopal de 1906 de son père, signé par le Président américain Theodore Roosevelt (son père était le secrétaire exécutif de Roosevelt). À Pittsburgh, Paul Block (1877-1941) possédait le *Pittsburgh Evening Sun*, le *Pittsburgh Morning Post* et le *Pittsburgh Post-Gazette*, ainsi que le *Toledo*

Times et le *Toledo Blade*. [Greenberg, M., p. 53]. Ses fils, William et Paul, ont également ajouté plus tard des stations de télévision et de câble à leur mini-empire. Ailleurs, *« en 1978, le Samuel Horvitz Trust [dirigé par trois fils et un employé] possédait cinq journaux en situation de monopole dans l'Ohio et à New York, des systèmes de câble dans l'Ohio et en Virginie, et des entreprises de construction dans l'Ohio, et était un important propriétaire foncier en Floride ».* [Bagdikian, p. 42] Dans une revue de l'édition de livres juifs aux États-Unis jusqu'en 1976, l'auteur juif Charles Madison a relevé les entreprises suivantes, fondées ou achetées par des juifs (certaines existent toujours, d'autres ont disparu, d'autres encore ont été absorbées par d'autres) :

– **Simon and Schuster** (Richard L. Simon ; Max L. Schuster)

– **Knopf** (Alfred A. Knopf)

– **Random House** (Bennett Cerf et Donald Klopfer)

– **Pantheon** (créée par Kurt et Helen Wolf)

– **Viking** (Harold Guinzburg)

– **Dover** (créée en 1943)

– **Farrar, Strauss, and Giroux** – (Le père de Roger Strauss – président de la société d'édition – était à son tour président du conseil d'administration de l'American Smelting and Refining Company. De 1955 à 1965, Roger était également président du conseil d'administration du magazine American Judaism).

– **Grove Press** (1947) – qui contrôlait **Evergreen Books** et le *Evergreen Review*.

– **Praeger** (1950)

– **Basic Books** (1952) - Its founder, Arthur Rosenthal, later became Director of **Harvard University Press**.

– **The Free Press** (1947) – Son fondateur, Jeremiah Kaplan, a rejoint Crowell-Collier, qui avait acquis **MacMillan**, en tant que vice-président.

– **Atheneum** (1959)

– **Crown Publishers** (1936) (dirigée dans les dernières années par Nat Wartels, *« une légende dans le métier »*) [Krantz, J., 2000, p. 250]

– Academic Press

– International Universities Press

– **Twayne Publishers** (1948)

– **World Publishing Company** (1905)

– **Frederick Ungar** (1941)

– **Harry Abrams** (1950) – essentiellement des livres d'art.

– **George Braziller** (1955)

– **Tudor** – surtout des livres de musique. [Madison, Charle, 1976]

« Une année », raconte la célèbre romancière juive Judith Krantz dans son autobiographie, *« en revenant de Paris, j'ai bêtement risqué une certaine peine de prison en apportant, boutonné dans mon corsage, un exemplaire du tout à fait pornographique Rosy Crucifixion de Henry Miller, un chef-d'œuvre érotique que Jeremy louait à ses amis pour vingt-cinq cents par jour. Je ne m'attribue pas tout le mérite, mais finalement il [Jeremy Tarcher] est devenu le premier et le meilleur éditeur de livres New Age aux États-Unis. »* [Krantz, J., 2000, p. 147] [Krantz note que son roman Mistral *« a été rapidement acheté pour la France par Edition Stock, dont l'éditeur, Jean Rosenthal, avait d'ailleurs traduit mes autres romans en français »*]. [Krantz, J., 2000, p. 313].

Dans une trajectoire continue de pourcentage de propriété, Roger Kahn constate en 1968 que *« les Juifs possèdent peut-être la moitié des grandes maisons d'édition de livres : Random House, Simon & Schuster, New American Library, Alfred Knopf et Atheneum sont quelques-unes des maisons qui prospèrent sous la direction de Juifs ».* [Kahn, R., p. 5] *« Les propriétaires des nouvelles entreprises [d'édition du début au milieu du XX^e siècle] »*, note Jay Gertzman, *« la plupart étant de jeunes hommes juifs (Horace Liveright, Thomas Seltzer, Ben Huebsch, Max Schuster, Alfred Knopf) avaient commencé à se spécialiser dans la présentation d'écrivains européens à un public américain curieux de leur franchise sexuelle et de leurs idées marxistes. Les maisons établies, comme Doran, Houghton, Appleton et Doubleday, ne le faisaient pas, et certains de leurs dirigeants en voulaient à leurs collègues parvenus. Les écrivains modernistes, en particulier, devaient leur exposition aux entreprises juives. »* [Gertzman, J., 2000, p. 114]

Dans les années 1980, Crown Books, dirigée par Robert Haft (qui a également fondé la chaîne de distribution Trak Auto), est devenue la

troisième plus grande chaîne de librairies avec près de 250 points de vente dans toute l'Amérique. À son apogée, l'entreprise était un géant national comptant près de 10 000 employés et évalué entre 500 millions et un milliard de dollars (l'entreprise s'est considérablement affaiblie en raison de querelles juridiques internes et intrafamiliales entre Robert et son père Herbert, un immigrant juif de Russie). La chaîne de librairies Brentano's a également été fondée par l'entrepreneur juif August Brentano à la fin du XIX^{e} siècle. Abraham Rosenbach et son frère Philip ont été vendeurs de livres d'occasion de 1903 jusqu'aux années 1950. En 1928, le *New Yorker* a nommé Abraham *« le plus célèbre marchand de livres rares ». « Si les ventes de [bibles] de Gutenberg sont considérées comme la mesure d'un marchand »*, dit Guy Lesser, *« Rosenbach devrait être considéré comme le [marchand de livres] le plus prospère de l'histoire, à en juger par ses transactions sur... quatre décennies. »* [Lesser, G., janvier 2002, pp. 48, 46]. *« Le whisky, les cigares, la pêche en haute mer et les femmes (pour dire la dernière poliment) »*, ajoute Lesser, *« dans à peu près cet ordre, après les livres, semblent avoir été ses passions. »* [Lesser, G., janvier 2002, p. 48]

Les éditeurs juifs ont également sorti des séries bon marché destinées au grand public, notamment la Little Leather Library, les Little Blue Books et la Modern Library (Horace Liveright) ; les entrepreneurs juifs ont également lancé le « Book-of-the- Month Club ». *« En tant qu'auteur et éditeur, [Mortimer] Adler a construit un empire de l'édition sur une base improbable : le système philosophique d'Artistote et de Saint Thomas d'Aquin. Ce système a influencé son travail de compilateur des Grands livres du monde occidental et d'éditeur de l'Encyclopedia Brittanica. »* [D'Alessio, F., 6-29-01] En 2001, Michael Ross, l'éditeur du World Book Dictionary, a supprimé le verbe « jew » (qui signifie traditionnellement « prix réduit ») du volume. [Levine, S., juin/juillet 2001]

Les autres éditeurs de livres juifs comprennent Westview, Stein and Day, Holmes and Meier, Price Stern Sloan, Lyle Stuart (le fondateur, Lyle Stuart, était né Lionel Simon), Ottenheimer (un éditeur de Baltimore qui publie 200 titres par an) et Schocken. En Angleterre, lord George Weidenfeld ne contrôle pas seulement une maison d'édition éponyme bien connue, il est également président de la Fédération sioniste de Grande-Bretagne. En Angleterre, la société éponyme

d'Andre Deutsch a publié Norman Mailer, V.S. Naipaul, Arthur Schlessinger et d'autres auteurs de premier plan. Au Canada, Avie Bennett est président de McClelland & Stewart (1992).

À la fin des années 1990, Golden Books Family Entertainment, *« le plus grand producteur de livres pour enfants du pays »*, est dirigé par l'éditeur juif Richard Snyder (qui remplace Richard Bernstein). Les quatre cadres supérieurs suivants de la société étaient également juifs : Steven Grossman, James Cohen, Ira Gomberg, et Ian Reich. [Hoover, p. 255]

Alfred Lilienthal, juif et militant de toujours contre le sionisme et le chauvinisme juif, a écrit en 1982 que :

« Tous les principaux magazines, allant de Commentary, Esquire, Ladies Home Journal, New York Review of Books, New Yorker, et U.S. News and World Report ont des Juifs à des postes clés comme éditeurs, rédacteurs ou rédacteurs en chef. Personne n'est en mesure de critiquer les Juifs – ou même de prendre Israël à partie – de peur d'être en porte-à-faux avec le patron... Il y a [également] la préoccupation constante et primordiale des médias de perdre de la publicité... ce qui rend parfois la 'liberté' de la presse ridicule... [Lilienthal, p. 219] ... Il serait vain d'énumérer le nombre d'éditeurs et d'écrivains juifs de premier plan dans tout le pays. Beaucoup des plus grands éditeurs de livres, y compris Knopf, Random House, Holt, Liverwright, Viking Press, Simon and Schuster, Van Nostrand Reinhold, et Lyle Stuart appartiennent à des juifs, directement ou par des intérêts contrôlés par des juifs (y compris CBS, RCA, Music Corporation of America [MCA], Litton's, et Gulf and Western. Dans d'autres firmes telles que Macmillan et Grosset and Dunlap, on trouvera des rédacteurs en chef ou des présidents qui sont juifs. » [Lilienthal, p. 220]

La même année, l'agent littéraire juif Bill Adler (ancien rédacteur en chef de *Playboy* lorsque Mike Cohn était directeur de la division livres de *Playboy*) a écrit un ouvrage intitulé *Inside Publishing*. Parmi les personnes influentes (juives) de son monde de l'édition new-yorkais, on trouve :

– Richard Snyder : PDG, président et président du conseil d'administration de **Simon & Schuster**

– Joni Evans : (femme de Snyder), présidente de la filiale de Simon & Schuster, **The Linden Press**

– Robert Gottleib: President et Rédacteur en chef de **Alfred A. Knopf**

– Louis Wolfe : President et PDG de **Bantam Books**

– Marc Jaffé : Rédacteur en chef de **Bantam Books**

– Hillel Black : Rédacteur en chef de à William Morrow

– Nat Wartels : Président de **Crown Publishers**

– Jonathan Segal : Rédacteur en chef de **Times Books**

– Helen Meyer : Président de **Dell Publishing**

– Phyllis Grann : Éditeur de **G.P. Putnam's Sons**

– Jim Silberman : Président de **Summit Books**

– Howard Kaminsky : Président et Éditeur de **Warner Books** [Adler, B., 1982]

Mickey Herskowitz était le favori d'Adler en tant que *« collaborateur »* des célébrités. Herskowitz a écrit des livres pour Bette Davis, Dan Rather, Gene Autry, Jimmy le Grec, et d'autres. Dans le domaine du *« conditionnement de livres »* (où les agents littéraires produisent des volumes de type anthologie commandés par les éditeurs), Lyle Kenyon Engel était *« l'un des conditionneurs de livres les plus prolifiques au fil des ans. »* [Adler, B., 1982, p. 89]

L'acteur juif Kirk Douglas a écrit quelques livres sur sa vie ; il raconte sa surprise lorsqu'il a découvert que :

« [M]on éditrice Ushi était fascinée par le judaïsme [elle s'est finalement convertie]. À l'automne 1993, elle a annoncé qu'elle partait en Israël. Un mois entier en Israël lui coûterait seulement 950 $ en avion, nourriture et logement compris. Est-ce que cela pouvait être vrai ? Oh oui, mais elle le faisait par le biais d'une organisation appelée Volunteers for Israel, ce qui signifiait essentiellement qu'elle allait s'engager dans l'armée israélienne pendant trois semaines. » [Douglas, K., 1997, p. 125]

« Toute liste des personnalités les plus respectées et/ou les plus puissantes du monde de l'édition », écrivait Robert C. Christopher en 1989 dans un livre sur le déclin des institutions WASP, *« qu'il s'agisse de postes éditoriaux ou exécutifs, doit inclure un nombre appréciable de Juifs ; parmi ceux qui viennent automatiquement à l'esprit figurent Robert Bernstein, Jason Epstein et Joni Evans*

chez Random House, Richard Snyder et Michael Korda [également auteur de 'Power: How to Get It and Success !'] chez Simon and Schuster, Simon Michael Bessie chez Harper and Row, Howard Kaminsky chez Hearst et Marc Jaffé chez Houghton Mifflin ». [Christopher, p. 222] *« Je ne veux pas paraître chauvin »*, a déclaré Jason Epstein en 2001, *« mais [les éditeurs juifs] étaient plus intelligents que leurs collègues gentils. »* [Green, D., 5-31-01]

D'autres juifs occupant des postes de pouvoir dans les années précédentes (comme l'a noté Martin Greenberg en 1979) comprenaient l'éditeur de *Collier's* et du *Women's Home Companion*, le fondateur et le rédacteur en chef du *National Guardian*, le rédacteur en chef et le fondateur de *AB Bookman's Weekly*, le rédacteur en chef de la *Saturday Review*, des rédacteurs en chef de *Time*, *Forbes* et *Newsweek*, le rédacteur en chef de *Variety*, un membre du comité de rédaction de *Fortune*, le rédacteur en chef de *Redbook* et ainsi de suite. [Greenberg, 1979]

Plus récemment, prenons l'exemple d'un rapport publié en 1996 dans *Advertising Age*, qui indiquait qu'Ellen Levine, la rédactrice en chef de *Good Housekeeping*, se disputait avec son éditeur, Alan Waxenberg, et que Jerry Kaplan était l'une des personnes envisagées pour le remplacer [Kelly, p. 47]. En 1994, Barbara Grossman a quitté Simon and Shuster pour devenir éditrice chez Viking où Peter Mayer était le PDG de Viking Penguin. À la même époque, Joni Evans (née Joni Goldfinger) devient la directrice de la maison d'édition Turtle Bay chez Random House. Tina Brown, également juive, a été décrite par un journal londonien comme *« l'éditrice la plus célèbre du monde... [Elle est] la pire arriviste depuis que Kong est arrivé au sommet de l'Empire State Building. »* [Langton, J.]

En Angleterre, en 1998, le *Daily Telegraph* (Londres) a qualifié Gail Reubuck, *« fille d'immigrants juifs baltes aisés »*, de *« figure la plus puissante de l'édition britannique »* et *« récemment élue éditrice de l'année ».* [Campbell, p. D4] Un autre exemple est celui de Richard Malina qui a commencé comme avocat chez Grosset and Dunlap. En 1985, il était président de la division édition de Doubleday ; en 1987, il est devenu directeur exécutif et éditeur de la Jewish Publication Society [Godfrey, p. 2]

Un simple coup d'œil aléatoire à quelques numéros de *Publishers Weekly* de 1998 a mis en évidence les éléments suivants : Al Silverman a pris sa retraite en tant que « rédacteur en chef » chez Penguin. Il était également l'ancien éditeur et rédacteur en chef de *Viking*, ainsi que président et directeur général du Book of the Month Club. Mark Lieberman était le vice-président exécutif de Cahner's Publishing Company, qui publie *Publishers Weekly*, où Sybil Steinberg était rédactrice en chef pour la fiction. Jane Friedman était PDG et présidente de HarperCollins. Martha Levin a été nommée vice-présidente et rédactrice en chef de Hyperion (après avoir occupé le poste de vice-présidente principale chez Doubleday). Lucianne Goldberg est devenue l'agent littéraire de Linda Tripp (qui a révélé le scandale sexuel entre le Président Clinton et Monica Lewinsky). Lucianne Goldberg – anciennement Steinberger – est l'épouse de Sid Goldberg, ancien rédacteur en chef de la North American Newspaper Alliance, puis vice-président de United Media, un syndicateur de nouvelles. L'un des romans de Lucianne est *Madame Cleo's Girls*, un *« récit écumeux sur trois prostituées de haut vol »*. [Hubbard, p. 111]. Le PDG de Bantam Doubleday Dell International en 1998 était Stephen Rubin. Le président et rédacteur en chef de Summit Books était toujours Jim Silberman. Marc Jaffé était éditeur de sa propre marque chez Houghton Mifflin. Les autres personnes qui ont eu droit à une mention dans les numéros de *Publishers Weekly* sont Jonathan Karp, éditeur chez Random House, Esther Newberg, agent chez ICM, et les agents Daniel Greenberg et Al Zuckerman de James Levine Communications. La vente de l'entreprise de fabrication de livres Horowitz-Rae a également été mentionnée.

Cette présence juive est aujourd'hui omniprésente. Michael Hoffman est le directeur exécutif d'*Aperture*, probablement le journal de photographie « artistique » et l'éditeur de livres le plus influent. Michael Hirschorn est rédacteur en chef de *Spin*, *« la bible de la musique alternative »*. Alan Light est rédacteur en chef du magazine *Vibe*. George Hirsch est le vice-président et éditeur de *Runner's World*. Nat Lehrman était l'éditeur de *Playboy*. (Richard Rosenzweig était l'assistant exécutif personnel du fondateur de *Playboy*, Hugh Hefner, Bobbi Arnstein sa secrétaire personnelle et Howard Shapiro son principal conseiller juridique. Dans les années 1990, Shapiro était le troisième responsable de l'empire

Playboy, derrière Hefner et sa fille). Peter Bart est rédacteur en chef à *Variety*. Michael Solomon a été nommé rédacteur en chef de *Premiere* en 2000. Lesley Seymour est le rédacteur en chef de *Redbook*. Merle Ginsberg est le rédacteur en chef du divertissement pour *Women's Wear Daily*. David Bauer est l'un des rédacteurs en chef de *Sports Illustrated*. David Fine est le rédacteur en chef de la photographie de *SI*. Todd Gold a récemment quitté la rédaction du magazine *People* pour fonder une entreprise avec un autre juif, Adam Werbach, qui a récemment quitté la présidence du Sierra Club.

Milton Esterow est l'éditeur et le rédacteur en chef d'*Art News* et d'*Antiques World*. Il est également coéditeur et fondateur de l'*American Art Journal*. Jonathan Steinberg – fils de Saul Steinberg, célèbre prédateur d'entreprises – publie le magazine *Individual Investor*. Steven Brill a fondé *American Lawyer* et un journal de surveillance des médias appelé *Brill's Content* (rédacteur en chef : David Kuhn, ancien rédacteur en chef du magazine *Talk*), ainsi que le programme télévisé Court TV. (Une émission concurrente, Peoples' Court, présente le juge juif Jerry Sheindlen et l'avocat Harry Levin. Une autre émission de télévision sur les tribunaux, Judge Judy, met en scène la femme de Jerry Sheindlin, Judy, à la barre). Pendant des années, Jerry Finkelstein a publié le *New York Law Journal*. Janice Kaplan est la productrice exécutive de TV Guide Television. Jane Goldman est rédactrice en chef du *California Lawyer*. Rae Anne Marsh est directrice de la rédaction du magazine *Arizona Corridors*. Steven Cohn est rédacteur en chef du *Media Industry Newsletter*. Rachel Newman est rédactrice en chef de *Country Living*. David Klinghoffer est le rédacteur littéraire de la *National Review*. Debbie Rosenberg est la directrice de la rédaction de *Biography*. Robert Epstein est le rédacteur en chef de *Psychology Today*. Adam Garfinkle est le rédacteur en chef du *National Interest*. Michael Berman a cofondé le magazine *George*. Le magazine *Baltimore's Style* appartient au *Baltimore Jewish Times*. Michael Gewanda est devenu le rédacteur en chef du *Time* (Australie) en 1993. Peter Newman a édité le célèbre hebdomadaire canadien, Maclean's. Peter Eisenman était *« le père de deux publications architecturales d'importance, 'Oppositions' et 'Skyline' »*. [Aronson, S., 1983, p. 303] Et ainsi de suite.

« Blanc et juif », Ben Burns (à l'origine Bernstein) a même *« fait carrière dans le journalisme noir, éditant le 'Chicago Defender' et participant à la fondation du magazine 'Ebony' ».* [Grossman, p. C1] Il a également édité *Sepia*, *« un magazine blanc pour les Noirs ».* [Zaller, p. 30] Un magazine noir plus récent est le magazine musical « hip-hop » *The Source* ; au milieu des années 1990, il avait un tirage en kiosque plus important que *Rolling Stone*. *The Source « s'adresse aux jeunes hommes noirs »*, souligne *USA Today*, *« dans un langage qu'ils peuvent comprendre. Plus de 60 % de ses lecteurs sont des Afro-Américains. Plus de 80 % ont moins de 25 ans ».* Avec ses *« couvertures choc »* et ses articles comme celui sur la mode des gilets pare-balles pour parer à *« un magnum 44 à bout portant »*, l'éditeur de *The Source*, Peter Mays, est également juif. [Horowitz, p. 1B] En 1998, Elinor Ruth Tatum est devenue l'éditrice du journal de son père, l'*Amsterdam News*, le plus ancien et le plus grand journal afro-américain de la ville de New York. Le père de Mme Tatum est noir et sa mère est juive. [Jet, p. 32]

Le *Detroit News* est à la fois publié et édité par Marc Silverman. Howard Kleinberg était, jusqu'à récemment, le rédacteur en chef du *Miami News*. Martin Baron est le rédacteur en chef du *Boston Globe*. Phil Bronstein est le rédacteur en chef du *San Francisco Examiner* et le second mari juif de l'actrice non juive Sharon Stone (le père de Phil était un ancien directeur de la Fédération juive de Los Angeles). (Michael de Young, également juif, a fondé le journal rival *San Francisco Chronicle*). Tom Rosenstiel est le directeur du Projet pour l'excellence en journalisme. Peggy Wehmeyer d'ABC, qui se décrit comme protestante, née d'une mère juive, est *« la seule correspondante du réseau spécialisée dans les questions religieuses et spirituelles. »* [Shister, G., 9- 11-99, p. G2] Au moins la moitié des dix membres (Jonathan Alter, Howard Fineman, Michael Isikoff, Debra Rosenberg et Ron Haviv) de l'*« équipe politique »* de *Newsweek* couvrant la campagne présidentielle américaine de 2000 étaient d'origine juive. [Newsweek, 20/11/2000, p. 4] Et si vous voulez écrire régulièrement pour le *Los Angeles Times Book Review* de Steve Wasserman, rédacteur en chef, et que vous n'êtes pas juif, les chances sont très minces. Son écurie de « Contributing Writers » est composée d'Anthony Day, Michael Frank, Jonathan Kirsch, Jonathan Levi, Suzie Linfield, Suzanne Mantell, et Benjamin Schwarz. Le commentateur politiquement

conservateur David Horowitz dirait qu'il faut aussi être de gauche, en notant que :

« Je connaissais Wasserman en tant qu'ancien radical de Berkeley et protégé, dans les années 1960, d'un collaborateur du 'Times', Bob Scheer... Après les années 1960, Scheer s'était insinué auprès des bolcheviques d'Hollywood, avait épousé une rédactrice en chef du 'Los Angeles Times' et était devenu une figure d'influence dans la hiérarchie du journal, ce qui lui avait permis d'obtenir le poste de Wasserman. » [Horowitz, D., 1999, p. 189]

Howard Rosenberg a longtemps été critique des médias pour le *Los Angeles Times*. Dans une chronique de 1991, il a écrit ce qui suit :

« Le courrier arrive au sujet de ma chronique approuvant la récente présentation par KCET du film controversé 'Stop the Church', et presque tout est empreint de critique et de colère. La plupart des auteurs m'accusent d'être plutôt un 'attentiste' et d'avoir un parti pris contre le catholicisme. Certains font remarquer que je suis juif ». [Rosenberg, H., 9-16-91, p. F1]

Le journaliste du *Washington Post* est un autre Howard juif, Kurtz celui-là. Jusqu'à sa mort en 1997, de l'autre côté du continent, Herb Caen a été pendant cinquante ans un *« chroniqueur légendaire de San Francisco »* et *« l'institution la plus aimée de la ville. »* [Scheer, R., 2-4-97, p. B7 ; Dougan, M., 2-7-97, p. A1] En remontant dans le temps, Dennis McDougal désigne (les chroniqueurs juifs) Joyce Haber (du *Los Angeles Times*) et Irv Kupcinet (du *Chicago Sun-Times*) comme des partisans/défenseurs publics loyaux et éminents de l'avocat/mafieux d'Hollywood Sidney Korshak. [McDougal, p. 396]

En 2000, la journaliste Katherine Ross a écrit sur le cas de sa collègue Lynn Hirschberg :

« Elle est la première chroniqueuse de l'élite du divertissement pour le 'New York Times Magazine'... En poste depuis près de 20 ans, Hirschberg se trouve au carrefour du monde du divertissement de Los Angeles et de l'édition new-yorkaise... Les articles de Hirschberg sont presque toujours déifiés ou diabolisés. Elle peut faire votre carrière, dit le publiciste Bumble Ward. » [Rosman, K., 5-2000]

Hirschberg a commencé avec l'aide de David Rosenthal, *« alors directeur adjoint chez Rolling Stone et maintenant éditeur de la division 'commerce*

pour adultes' de Simon et Schuster ». « Hirschberg, ajoute le journaliste Ross, ne se contente pas de profiler et de se lier d'amitié avec les puissants. Comme la plupart des autres opérateurs prospères, elle sait faciliter les transactions commerciales pour ses amis qui lui seront redevables. En 1993, par exemple, Hirschberg a négocié un article de couverture du magazine 'Time' sur son ami proche de l'époque, le producteur Scott Rudin, écrit par son ami Philip Weiss... [Il faut également] tenir compte de son alliance étroite avec Peter Kaplan, le rédacteur en chef du 'New York Observer', un hebdomadaire populaire dans les cercles médiatiques de New York. Kaplan et Hirschberg n'ont jamais travaillé ensemble, mais leur amitié leur a été bénéfique à tous deux. » [Rosman, K., 5-2000]

Toutes ces personnes sont juives.

Est-ce que toute cette présence massive des juifs dans les médias de masse, au niveau international, et leur sens collectif du destin dans l'histoire ; les cliques d'échelon supérieur ; l'allégeance généralisée à Israël ; le sens intense de la communauté collective ; les pressions économiques et idéologiques concertées pour encourager les opinions pro-Israël/juives ; les pressions politiques systématiques et les manœuvres de lobbying omniprésentes de l'Anti-Defamation League, de l'American Israel Political Action Committee, de l'American Jewish Congress, de l'American Jewish Committee et de bien d'autres groupes de pression de plusieurs millions de dollars dont le but fondamental est de contrôler l'information sur les juifs et Israël, ne signifient rien, comme tant de juifs l'affirment ? Prenons un seul aspect de la censure systématique de la culture américaine par la communauté juive : l'État d'Israël. Voici ce que Paul Findley, pendant vingt-trois ans membre du Congrès américain de l'Illinois, avait à dire à propos de son livre qui décrit le lobby juif-américain pour Israël en Amérique, *They Dare to Speak Out : People and Institutions Confront Israel's Lobby* (le livre a finalement été publié par un petit éditeur, Lawrence Hill, et a figuré pendant neuf semaines sur la liste des dix premiers livres du *Washington Post*) :

« Ma quête d'un éditeur a commencé en mars 1983 et a été, comme on pouvait s'y attendre, longue et frustrante. Refusant de me représenter, l'agent littéraire new-yorkais Alexander Wylie prévoyait avec une vision prophétique qu'aucun grand éditeur américain n'accepterait mon livre. Il a écrit : 'C'est un triste état de choses'. Bruce Lee, de William Morrow and Company, a qualifié mon manuscrit de

'remarquable', mais sa société a conclu que sa publication 'causerait des problèmes à l'intérieur et à l'extérieur de la société' et a décidé de ne pas 'prendre le risque'. Robert Loomis, de Random House, a dit que c'était un 'livre important', mais a indiqué que les dirigeants de la société avaient décidé que le thème était 'trop sensible'. Vingt autres éditeurs ont dit non. » [Findley, They, p. viii]

Lorsqu'en 1986, le transfuge israélien Mordechai Vanunu a fait publier en Angleterre ses preuves photographiques de l'intérieur de l'usine d'armement nucléaire d'Israël, cela aurait dû faire l'objet d'un grand reportage. Jerry Oplinger, ancien collaborateur de la Maison Blanche, s'est étonné du peu d'attention que les médias lui ont accordé, déclarant : *« Je n'arrivais pas à croire ces types. Il n'y avait rien [d'important] dans le '[New York] Times', le 'Washington Post' et le 'Wall Street Journal'. Tous ceux qui travaillent dans le domaine du contrôle des armements étaient stupéfaits qu'il n'y ait rien. Pour moi et mes amis proches, c'était vraiment décourageant. »* [Hersh, p. 308]

Dans le *London Independent*, en 1998, Robert Fisk a écrit un article entier sur le parti pris systématique des médias de masse et la censure des histoires relatives à Israël. Parmi la liste d'outrages de Fisk, on trouve le fait que :

« Le 'New York Times'... a publié un récit, repris par un journal israélien, de la vie d'un soldat israélien à Cana avant le massacre [lorsque les troupes israéliennes ont tiré un missile sur une ambulance arabe au Liban] : mais le 'New York Times' a supprimé un paragraphe sur la façon dont les troupes israéliennes avaient volé des voitures à leurs propriétaires libanais et pillé des maisons – censurant ainsi même la presse israélienne... L'histoire continue d'être court-circuitée dans les médias américains... Les universitaires pourront un jour décider à quel point le public américain a été induit en erreur par la partialité persistante des médias américains, et dans quelle mesure cela l'a conduit à soutenir les politiques américaines qui peuvent détruire le prestige de l'Amérique au Moyen-Orient. » [Fisk, p. 14]

Norman Finkelstein, un critique juif bien connu d'Israël, a compté les articles sur la torture au Moyen-Orient parus dans le *New York Times* entre 1981 et 1991. Il a trouvé plus de 80 articles – 26 articles sur la torture en Iran, 15 en Turquie, 14 en Irak et 8 en Égypte. *« Considérez comment le cas d'Israël a été traité »*, écrit-il, *« À l'exception d'une brève période*

sous le Premier ministre [israélien] Begin, la torture a été pratiquée sans interruption à partir du début des années 1970 sur les détenus palestiniens.... [Le 'Times'] a probablement consacré autant d'espace à la couverture d'Israël [sur d'autres sujets] que l'ensemble du monde arabe réuni. Pourtant, pendant toute la décennie considérée (1981-1991), le 'Times' n'a trouvé d'espace que pour cinq articles sur la torture israélienne des détenus palestiniens... Pas une seule fois le 'Times' n'a fait allusion au fait non négligeable que la torture par Israël des détenus palestiniens dans les territoires occupés est 'virtuellement institutionnalisée' (Amnesty International) et 'systématique et routinière' (B'Tselem) ». [Une organisation israélienne de défense des droits de l'homme] [Finkelstein, 1996, p. 67]

En 1982, le correspondant étranger du *Times* en Israël, Thomas Friedman (également juif) a eu des problèmes avec ses supérieurs juifs pour avoir dit la vérité sur l'invasion israélienne du Liban. Friedman a déposé auprès de ses employeurs un rapport sur le bombardement *« aveugle »* de la communauté arabe dans ce pays. Les rédacteurs du *New York Times* ont censuré l'adjectif. Friedman *« s'est alors assis et a écrit l'un des messages les plus accusateurs que le 'Times' ait jamais reçu d'un correspondant, selon lequel ses rédacteurs en chef avaient « peur de dire à nos lecteurs »* qu'Israël *« avait apparemment pour but de terroriser sa population civile [de Beyrouth]... Je suis rempli d'une profonde tristesse par ce que j'ai appris l'après-midi dernier au sujet de mon journal ».* [Goulden, p. 323] Friedman a été immédiatement rappelé aux États-Unis et a été averti que *« si jamais vous refaites un coup comme ça, vous êtes viré. Compris ? »* [Goulden, p. 323]

En 1994, le *Jerusalem Post* a relevé un autre cas de la censure des médias américains par le lobbying juif, cette fois sur le travail du journaliste du magazine *Time*, Murray Gart :

« Le 'Time' prévoyait de publier une liste d'agents israéliens à Washington soumise par le Mossad à la CIA. Le nom de [Howard] Teicher [un conseiller juif de l'Agence nationale de sécurité] était censé figurer sur cette liste. Le 'Time' n'a jamais publié l'histoire, les rédacteurs l'ont retirée du magazine pratiquement à la dernière minute. » [Rodan, S., 1994, p. 18]

Thomas Kiernan relève le cas du magnat non juif Rupert Murdoch, si docile envers les juifs qui l'ont aidé à prendre pied dans le monde des médias de masse internationaux :

« La personnalité et les conférences de [Leonard] Goldenson, directeur de l'ABC, ont ainsi eu pour effet d'aiguiser la sympathie de Murdoch envers Israël. En conséquence, ses journaux australiens ont pris un ton résolument pro-israélien au début des années 1960 – un fait qui n'a pas plu à ses substituts dans les fauteuils de la haute rédaction. La démission éventuelle de Douglas Brass en tant que rédacteur en chef du 'Sydney Mirror', par exemple, est considérée par certains membres de l'organisation de Murdoch comme ayant été provoquée par cette question... » [Kiernan, T., 1986, p. 78]

Dans une discussion sur le reportage au *New York Post* de Murdoch, Kiernan observe :

« J'ai été témoin d'une partie de la couverture par le 'Post' de l'invasion israélienne du Liban à l'été 1982 et du siège de Beyrouth qui a suivi. Pendant toute cette période, le journal n'avait pas un seul reporter sur place, et pourtant ses articles étaient truffés de descriptions de 'témoins oculaires' non attribuées d'atrocités arabes et d'héroïsme israélien, dont beaucoup avaient été inventées dans sa salle de rédaction de New York. » [Kiernan, T., 1986, p. 262].

En mai 2001, au cours de la dernière intifada (soulèvement) palestinienne contre le régime israélien, l'Anti-Defamation League a annoncé que leur récente enquête montrait que *« 56 % des éditoriaux des grands journaux prenaient une position fortement pro-Israël. »* [Teitelbaum, S., 5-25-01] Ceci en dépit du fait que des représentants d'organisations aussi diverses qu'Amnesty International, l'Union européenne, la Croix-Rouge et les YMCA critiquaient, et souvent condamnaient, les politiques brutales de l'État israélien. Incroyablement, alors même que la plupart des dirigeants d'organisations de presse étaient catégoriquement pro-israéliens, Howard Goller, président de l'Association de la presse étrangère, s'est plaint publiquement que *« vingt correspondants étrangers en Cisjordanie et à Gaza ont été abattus et frappés [par les troupes israéliennes] à balles réelles ou à balles enrobées de caoutchouc depuis le début de l'Intifada... Pire encore, dit-il, le gouvernement israélien refuse de s'occuper de cette question ».* [Hausman, T., 5-25-01]

Michael Shermer et Alex Grobman évoquent le cas de l'auteur britannique David Irving, qui a dû faire face à la mise à mal de sa

carrière d'écrivain, vieille de plusieurs décennies, lorsqu'il a commencé à s'adresser à la communauté juive de manière critique :

« Après qu'Irving ait témoigné pour la défense dans le procès pour 'liberté d'expression' d'Ernest Zundel en 1988 au Canada, plusieurs gouvernements ont déposé des avis de refus d'entrée et d'expulsion à son encontre. Comme il le raconte sur sa page Web, sa maison d'édition, Focal Point, a reçu des avis de librairies en Angleterre annulant la distribution de [son livre] 'Hitler's Wars' ainsi que d'autres titres. 'Suite à des plaintes de clients estimés, nous ne nous sentons plus en mesure de stocker ce titre', peut-on lire dans un avis d'une librairie de Sheffield en juillet 1992. La même année, le directeur de Media House Publications à Johannesburg, en Afrique du Sud, a informé Irving qu'en ce qui concerne 'Hitler's War', 'je ne veux aucune copie dans nos locaux. Nous avons déjà eu quelques incidents. Beaucoup de nos acheteurs de livres sont juifs. Il est beaucoup plus facile pour [mon personnel] maintenant de dire : 'Nous ne stockons pas le livre'. » [Shermer/Grobman, 2000, p. 50]

Le cinéaste Tom Hayes appelle le mur de censure des médias de masse entourant l'État d'Israël *« le blocus de l'information »*. Cette censure systématique est importante pour maintenir les Américains dans l'ignorance des vérités concernant Israël, y compris les détails des sommes d'argent stupéfiantes – environ 78 milliards de dollars – que les contribuables américains ont versé à cet autre pays (au lieu d'eux-mêmes) depuis la création de l'État juif en 1948, [Apas, p. 106] sans parler de la myriade d'injustices morales perpétrées sur d'autres par la nation juive. [Voir chapitre suivant]. Arthur Hays-Sulzberger, l'éditeur du *New York Times*, a rapporté les intrigues économiques en coulisses et le pouvoir médiatique des juifs pro-Israël dès 1946 :

« Je n'aime pas les méthodes coercitives des sionistes dans ce pays qui n'ont pas hésité à utiliser des moyens économiques pour faire taire les personnes qui ont des opinions différentes. » [Lilienthal, p. 124]

Ceux qui voudraient critiquer Israël, constate l'universitaire juif français Maxime Rodinson, *« se taisent, soit parce qu'ils ne sont pas en mesure d'écrire ou de parler publiquement, soit parce qu'ils craignent les réactions de leur entourage immédiat ou du grand public. Je les comprends très bien. De plus, les éditeurs, les rédacteurs de journaux, les producteurs de radio et de télévision, ont aussi*

tendance à avoir peur de les laisser parler ; ils subissent un chantage constant de la part des judéo-centristes. » [Rodinson, p. 15]

Ze'ev Chafets cite un article de 1979 qui a passé la censure de *Newsweek* :

« Avec l'aide de juifs américains au sein et en dehors du gouvernement, le Mossad recherche le moindre adoucissement du soutien américain et tente d'obtenir des renseignements techniques que l'administration ne veut pas donner à Israël. »

Le chœur habituel de plaintes juives et de pressions pour censurer toute déclaration similaire à venir n'a pas tardé à suivre. Comme l'observe Chafets, *« le rédacteur en chef de 'Newsweek' a admis plus tard que l'insinuation de ce même magazine selon laquelle les Juifs américains sont déloyaux envers les États-Unis 'reflète un stéréotype antisémite' et a informé la Ligue contre la diffamation que 'nous nous sommes engagés dans une certaine sensibilisation à ce sujet et je ne m'attends pas à ce que cela se reproduise'. La lettre à l'ADL était signée par le rédacteur en chef du magazine : Lester Bernstein [également juif]. »* [Chafets, p. 281]

Toujours dans les années 1970, le commentateur des informations de CBS, Jeffrey St. John, a commis une erreur similaire en parlant ouvertement de la double loyauté juive dans l'émission de radio « Spectrum ». Il a eu le courage d'observer que *« l'opinion publique américaine est largement façonnée par un point de vue pro-israélien. Et lorsque quelqu'un suggère que nous devrions commencer à changer notre politique, comme l'a fait récemment un cadre pétrolier américain, la machine de propagande pro-israélienne de l'Amérique le crucifie en public... Ce sont les émotions, et non la raison, qui gouvernent notre politique envers Israël... La question est de savoir si vous êtes d'abord un Américain et ensuite un Juif et, si vous êtes forcé de choisir, lequel commande votre loyauté en premier. »* [Lilienthal, 1983, p. 450]

St. John est parti de CBS peu de temps après. De même, le présentateur de nouvelles de CBS, Eric Severeid, s'est attiré les foudres du lobby juif en 1975 pour avoir osé dire que *« Un nombre croissant de Juifs américains sont ... déchirés dans un débat interne qui les interroge sur l'origine de leur loyauté et jusqu'où ils doivent aller pour l'honorer ».* [Lilienthal, 1983, p. 449]

En 1994, après avoir essuyé le refus de nombreux éditeurs, John Sack, journaliste juif respecté qui a travaillé pendant près de 40 ans pour *Esquire* et d'autres magazines, a réussi à faire publier son manuscrit (*An Eye for an Eye*, consacré aux chefs juifs « vengeurs » des camps de concentration pour Allemands et Polonais après la Seconde Guerre mondiale) par Basic Books. (Le livre avait été commandé à l'origine avec une avance de 25 000 dollars par la maison d'édition Henry Holt. Lorsque le manuscrit final de Sack a été achevé, il a été abandonné par la firme). *« Les principaux journaux et éditeurs américains »*, note l'Associated Press, *« ont boudé le manuscrit avant que Basic Books ne publie finalement l'édition anglaise en 1993. »* [Bajack, Internet] L'éditeur du volume chez Basic Books, Steve Fraser, a fait remarquer que :

« Nous avons conclu que la publication ne devait pas être supprimée – ce qui était précisément le cas. Je prends ma vocation d'éditeur suffisamment au sérieux pour estimer qu'il est de ma responsabilité de publier quelque chose d'important, même si le reste de l'industrie a peur de le faire. » [Wiener, p. 24]

Terry McDonnell, l'un des rédacteurs en chef de Sack chez *Esquire*, était l'un de ceux qui refusaient de publier l'un des articles des enquêteurs sur les commandants juifs des camps de concentration. *« [Les autres éditeurs ont] peur »*, a-t-il dit à Sack. *« Et moi aussi, j'ai peur. »* [Lombardi, p. 18]

Sack avait fait des recherches sur ces faits pendant sept ans. *« Bien que le récit de Sack n'ait pas été contesté »*, note l'Associated Press, *« le livre a été dénoncé comme du sensationnalisme sadique dans une recension du puissant critique [juif] allemand Elke Geisel, dont la polémique bouillonnante l'a qualifié de 'docudrame ignoble' et de 'cadeau aux néo-nazis'. » « [Le livre de Sack] est la chose la plus immonde »*, a ajouté Ralph Giordano, un écrivain juif allemand qui n'a jamais lu le livre en question, *« ... [c'est] un vulgaire fétiche artistique ».* [Associated Press, Internet] (La censure de la presse sur l'histoire juive se produit même en Pologne, vraisemblablement parce que le nouvel État capitaliste doit rechercher autant d'aide économique occidentale/juive pour reconstruire leur nation. En 1994, la *Gazeta Wyboroza*, l'un des journaux les plus lus de Pologne, a couvert une enquête sur quinze anciens officiers du Bureau de la sécurité d'État [la police secrète communiste de Pologne]. *« Le journal évite toute mention des*

Juifs », fait remarquer la journaliste juive Carol Oppenheim. *« Je pense qu'il y a une opinion répandue sur la domination des Juifs dans le Parti communiste »*, dit Michael Cichy, le rédacteur en chef culturel du journal, *« mais mentionner cela dans la presse polonaise est tabou. »* [Oppenheim, p. 39]

En réponse à l'indignation des juifs qui souhaitaient voir publier des informations aussi véridiques, le nouveau directeur (Viktor Niemann) de la maison d'édition qui a imprimé le livre de Sack en allemand, R. Piper, a décidé de détruire les 6 000 exemplaires dans ses entrepôts. *« C'était la quatrième fois »*, note l'*Associated Press*, *« que l'histoire de Sack ... avait été achetée par un éditeur qui avait ensuite décidé de ne pas l'imprimer. »* [Bajack, Internet] « Il est tragique », écrit Sack en réponse aux actions de son éditeur allemand, *« que 'An Eye for an Eye' ne soit pas publié en Allemagne maintenant et que les Allemands n'aient nulle part où apprendre la vérité. »* [Sack, p. A18]

Lorsque l'émission d'information télévisée 60 Minutes a enquêté sur l'un des sujets juifs du livre de Sack, Shlomo Morel[1], l'histoire plus large de Sack *« semblait pouvoir décoller »*, a déclaré Carol Oppenheim, *« et cela a provoqué une onde de choc dans la communauté juive. » « Un reportage de 60 Minutes qui soutenait Sack semblait promettre une grande attention et au moins un petit succès de librairie »*, a noté le *Washington Post*, *« mais le reste des médias a soit attaqué soit ignoré le livre. La teneur générale a été résumée dans le 'Miami Jewish Week' : 'Faites-moi une faveur – ne lisez pas ce livre. »* [Streitfield, p. D4]

En 1994, John Lombardi a écrit un article troublant pour le magazine *New York* sur l'histoire de Sack et la censure massive qui l'a entourée. Lombardi a intitulé son article « The Book They Dare Not Review: An Inconvenient Holocaust Story »[2]. Lombardi travaillait auparavant pour le magazine *GQ* d'Advance Publication, le périodique qui avait initialement payé Sack 20 000 dollars pour qu'il fasse des recherches et écrive sur les surveillants juifs des camps de concentration, pour ensuite – après que l'article ait été mis en page – le supprimer discrètement.

---

[1] [NdT : lire *Le Sale Boche raconté aux braves gens* de Benton Bradberry, didi18edition.com, 2020 ainsi que *Tempête diabolique* de Thomas Goodrich, didi18edition.com, 2020 pour découvrir en détail les atrocités commises par ce Morel et ses coreligionnaires.]

[2] [NdT : « Le livre qu'ils n'osent pas critiquer : Une histoire d'holocauste qui dérange »]

L'attaque la plus venimeuse contre le livre de Sack est venue de la *New Republic* (propriété de l'éditeur Martin Peretz, fervent pro-israélien). Sack a écrit une réfutation point par point de leur critique, mais le magazine a refusé de la publier dans sa section Lettres à l'éditeur. *« Toutefois »*, souligne *The Nation*, *« le magazine a pris la décision remarquable de lui vendre un espace publicitaire pour le publier (525 dollars pour cinq pouces de colonne). L'annonce a été tapée, mais le magazine a ensuite choisi de la rejeter. »* [Wiener, p. 287] Leon Wieseltier, le rédacteur littéraire juif de la *New Republic*, a même été cité comme ayant dit : *« Je n'ai pas honte de dire que dans le cadre de mon travail de surveillance de la culture, j'ai senti que plus tôt nous arrêterions ce livre, mieux ce serait..... C'est l'un des livres les plus stupides que j'ai jamais lu, et j'ai franchement résolu de faire autant de dégâts que possible. »* [Lombardi, p 18] Elan Steinberg, porte-parole du Congrès juif mondial a mis en doute la véracité des dizaines d'entretiens de Sack avec des témoins oculaires juifs (et autres) d'atrocités créées par les juifs, en disant : *« Vous ne pouvez pas vous fier aux témoins (...) [car] vous insultez la mémoire des 6 millions de martyrs [juifs de l'Holocauste] ».* [Lombardi, p. 18]

En 1997, le United States Holocaust Memorial Museum de Washington DC a soudainement annulé une conférence de Sack relative à son livre et à ses conclusions. *« L'invitation à donner votre conférence a été lancée à mon insu »*, écrit le directeur Walter Reich à l'auteur de *Eye for an Eye*. *« Ayant eu l'occasion d'examiner la question, j'ai déterminé que la tenue de cette présentation ne serait pas compatible avec les programmes du musée. »* [Streitfield, p. D1] À son tour, Sack a décidé de louer (pour 301 dollars) une salle au National Press Club voisin pour discuter de son livre et de la censure qui l'entoure. Il n'y a aucune trace dans la grande base de données nationale de recherche informatique des journaux américains que la conférence de presse de Sack ait jamais été rapportée.

« Il serait tentant de rejeter ce livre douloureux comme étant l'œuvre d'un cinglé antisémite, comme beaucoup l'ont fait », a écrit l'auteur juif Carol Oppenheim. « Le 'New York Times', le 'Washington Post' et le 'Time' ont ignoré 'An Eye for An Eye' [c'est-à-dire qu'ils n'en ont pas parlé]. Mais John Sack est un journaliste réputé, avec une quarantaine d'années d'expérience. Son travail sur la guerre du Viêt Nam est étudié dans les classes universitaires. Et il est également juif ». [Oppenheim, p. 39]

Et que devons-nous penser du cas de Victor Ostrovsky, ancien agent du Mossad et auteur de *By Way of Deception*, paru en 1990, qui expose les rouages internationaux de l'organisation israélienne du Mossad ? Bien qu'Israël ait réussi à interdire brièvement, et littéralement, son livre en Amérique par le biais des tribunaux américains, la censure a été rapidement levée. [Voir la discussion précédente]. *« Nous l'atteindrons par d'autres moyens, nous le briserons économiquement »*, a alors déclaré le chef du Mossad, la CIA israélienne, aux médias israéliens. *« Je suis maintenant convaincu »*, écrit Ostrovsky en 1997, *« que je suis la cible d'une vaste collusion entre des éléments du gouvernement israélien et leurs acolytes, principalement dans la communauté juive américaine... Mon deuxième livre a été ignoré... Un bureau de conférenciers à Toronto, qui rencontrait rarement des difficultés pour organiser des engagements avec des groupes d'étudiants et d'autres groupes désireux de m'avoir comme conférencier, a constaté que les engagements étaient annulés avant que je puisse apparaître. »* [Ostrovsky, 1997]

Lorsque Ostrovsky est apparu à la télévision nationale canadienne, Yosef Lapid, l'ancien chef de la télévision israélienne, a déclaré dans la même émission, par satellite depuis l'État juif, que l'assassinat d'Ostrovsky par le Mossad pourrait causer des problèmes diplomatiques maintenant qu'il vivait au Canada, mais *« j'espère qu'il y ait un Juif décent au Canada qui fasse le travail pour nous ».*

Ostrovsky s'est ensuite dit sidéré qu'aucun tollé médiatique nord-américain ne se soit élevé contre cet appel à son assassinat en direct à la télévision publique. (Rappelez-vous, par contraste, le tollé des médias contre la condamnation à mort de l'auteur Salmon Rushdie en Iran. L'Iran, bien sûr, est un ennemi juré déclaré du sionisme. Et que se passerait-il, on se le demande, pour un ancien président de CBS qui aurait appelé au meurtre ?) Mais Lapid ? Rien. Un journaliste de *USA Today* a interviewé Ostrovsky au sujet de la menace publique de Lapid et a prévu d'écrire un article à ce sujet, mais, *« alors que j'étais encore dans son bureau »*, déplore Ostrovsky, *« son rédacteur en chef lui a dit par téléphone de supprimer l'article ». « Les mêmes personnes »*, écrit l'ancien agent du Mossad, *« qui auraient vraisemblablement fait l'éloge d'un membre de la CIA ou des forces armées américaines qui aurait exposé de graves malversations dans ces institutions, étaient maintenant à pied d'œuvre pour étouffer mes critiques à l'égard d'une agence*

de renseignement d'un pays étranger qui, pour le dire aussi charitablement que possible, n'a pas à cœur les intérêts de l'Amérique. »

Il a finalement cherché à poursuivre l'homme qui avait appelé à le tuer, mais l'avocat d'Ostrovsky a rapidement renoncé, expliquant *« que la sécurité de son personnel serait clairement mise en danger s'il poursuivait. »* Peu après, Ostrovsky a eu des problèmes financiers avec ses deux éditeurs, HarperCollins et, au Canada, Stoddart. Son agent a soudainement refusé de répondre à ses appels et, peu de temps après, sa *« maison a été réduite en cendres. Le rapport du capitaine des pompiers a déclaré que c'était un incendie criminel ».* En 1997, l'éditeur Regnery de Washington a fait marche arrière dans son projet de publier son prochain livre, déjà inscrit dans son catalogue de livres à venir. *« Il m'est soudain apparu »*, écrit Ostrovsky, *« pour la première fois, que les forces du racisme, de la bigoterie et de l'apartheid peuvent gagner, même ici en Amérique du Nord. En appelant, enfin, à l'aide, je crains soudain que je ne fasse que crier dans le vent. À tous ceux qui croient que 'cela ne peut pas arriver ici', je dis 'attention'. Il est immensément satisfaisant de prendre position et de s'élever contre la coercition et la tyrannie. Mais ... même si vos amis vous chérissent, ils peuvent choisir de le faire à distance. »* [Ostrovsky, V., 1997, pp. 37, 84-85]

Dans un autre cas de censure secrète, en 1996, le *Sunday Telegraph* de Londres a fait état d'un article inhabituel du journaliste juif américain Philip Weiss :

« Un silence étudié a accueilli l'article de couverture du magazine 'New York', d'ordinaire scrupuleusement libéral, qui prétend que les Juifs d'Amérique exercent tant de pouvoir et d'influence qu'ils n'ont plus à craindre l'ombre de l'antisémitisme. Le magazine refuse de discuter de l'article, tout comme l'auteur, Philip Weiss, semble-t-il... L'hebdomadaire devait savoir qu'il s'exposait à des problèmes. Même la couverture semblait un risque calculé : une photographie du drapeau américain dont certaines étoiles ont été remplacées par l'étoile de David. Les magazines américains abordent rarement la question de l'influence juive de manière aussi directe : ... Richard Goldstein, chroniqueur au 'Village Voice', a déjà fait remarquer que le fait que les Juifs aient acquis une telle influence malgré les opinions antisémites de nombreux Américains est 'moins un paradoxe qu'une bombe à retardement'. L'ironie, bien sûr, est que cette question fait l'objet de discussions privées entre Juifs depuis des décennies. » [Langton, p. 24]

Dans un autre cas de censure, Alan Hart, journaliste de la BBC en 1989, s'est plaint que les éditeurs américains avaient peur de publier son livre peu élogieux sur le leader de l'OLP, Yassar Arafat, parce qu'ils *« craignaient en privé une réaction brutale des partisans d'Israël ».* L'ouvrage, *Arafat : A Political Biography*, avait déjà fait l'objet de trois éditions en Grande-Bretagne – publiées pour la première fois cinq ans auparavant. Plus de 40 éditeurs américains avaient renoncé à publier l'ouvrage de Hart jusqu'à ce que Indiana University Press décide de le faire. Dans une déclaration officielle, l'éditeur universitaire a fait remarquer qu'il *« n'ignorait pas qu'une certaine forme d'autocensure avait pu être la cause »* du manque d'intérêt des éditeurs américains. [Abrams, G., 19-6-89, pp. 5, 1].

En 1996, le *Christian Science Monitor* a signalé l'attaque d'un célèbre ecclésiastique catholique en France, en titrant son article : *« Les commentaires du clerc enflamment la fureur des médias français ».* L'origine de cette controverse provient d'un livre de Roger Garaudy : *Les mythes fondateurs de la politique israélienne*. Garaudy, comme indiqué précédemment, a écrit cet ouvrage qui critique Israël, le sionisme et l'Holocauste en tant que propagande judéo-centrique ; il a été effectivement interdit en France. L'auteur de 82 ans, ancien résistant, a également été membre communiste du parlement français (exclu du parti en 1970 pour avoir critiqué l'invasion soviétique de la Tchécoslovaquie) et s'est ensuite converti à l'Islam. Il a été condamné à 120 000 francs d'amende par un tribunal français pour avoir écrit son livre, qui, a déclaré le tribunal, *« met en cause tous les Juifs, pas seulement les Israéliens... Loin de se contenter de critiquer le sionisme... Roger Garaudy s'est lancé dans une mise en cause virulente et systématique des crimes contre l'humanité à l'encontre de la communauté juive. »* [Rosenberg, C., 2-27-98]

L'abbé Pierre, un religieux catholique, est tombé dans la controverse entourant le livre peu après. Selon le *Washington Post*, l'abbé Pierre était *« l'homme le plus admiré de France... Pendant cinq décennies, il s'est constamment classé en tête des sondages de popularité en France pour sa défense des opprimés. Champion des gens de la rue et ancien militant de la résistance antinazie, l'abbé Pierre suscitait un respect universel et une couverture médiatique inégalée. »* [Randall, J., p. 7-3-96, p. A27] Les activités de Pierre dans la

clandestinité française comprenaient également le passage de juifs en sécurité. Il est le fondateur de la fondation Emmaüs, 350 centres dans le monde pour les sans-abri et les pauvres.

Les problèmes de l'ecclésiastique ont commencé lorsqu'il s'est publiquement prononcé en faveur de Garaudy. Connaissant l'auteur depuis cinquante ans, Pierre atteste de son intégrité. *« Je pense que le Français moyen »*, a déclaré Pierre, *« dira avec soulagement que le tabou [sur la façon dont l'Holocauste peut être examiné] est terminé. On ne vous traitera plus d'anti-juif ou d'antisémite pour avoir dit qu'un Juif chante faux. »* [Randall, J., 7-3-96, p. A27] Malheureusement pour l'abbé Pierre, qui n'a pas compris la puissance de telles forces contre un commentaire aussi ouvert, ce fut une erreur de calcul grossière.

L'ecclésiastique de 83 ans a été la cible d'attaques critiques de toutes parts – de la part des médias français, des groupes de défense des droits civils, et finalement – en cherchant à apaiser les plaintes juives véhémentes - de l'Église elle-même. Le grand rabbin de France a qualifié les paroles de Pierre d'antisémites. Le président du Consistoire israélite de France a déclaré que : *« [Le] soutien continu de [l'abbé] à Roger Garaudy est inacceptable. »* [Phillips, I., 5-39-96, p. 13] Sous une avalanche de critiques, Pierre se réfugie dans un monastère en Italie. Pendant un certain temps, le vieil ecclésiastique a continué à défendre sa position, s'enfonçant davantage dans la controverse, notant que la souffrance des juifs n'était qu'une partie de la calamité de la Seconde Guerre mondiale. Il a également *« affirmé que, selon la Bible, les Juifs ont commis un génocide comparable à la Shoah lorsqu'ils sont entrés en Palestine 12 ou 11 siècles avant Jésus-Christ. »* Abordant le sionisme, il l'a qualifié de *« conspiration mondiale »*, *« basé aux États-Unis avec des ramifications mondiales »*, et il a imploré les gens d'avoir *« l'honnêteté de regarder la vérité. »* Le sionisme, a déclaré le religieux, *« veut l'empire promis à Abraham. Et ce mouvement complote dans le monde entier pour cela ».* [Agence France Presse, 6- 17-96] [Voir les chapitres suivants pour des discussions sur le sionisme].

Les attaques contre le « saint » national de Frances, soudainement déchu, se sont poursuivies. Des mois plus tard, un journal britannique faisait remarquer qu'*« il est clair que le débat l'a laissé traumatisé. Sa conversation [maintenant] est parsemée de références à son amitié, son aide et son*

empathie envers les Juifs. » [Financial Times, 6-21-97] Le journaliste Jonathan Randall du *Washington Post* a terminé son reportage sur l'abbé Pierre par une suggestion de sénilité chez le vieil homme. Citant Charles De Gaulle, Randall a conclu son article en disant : *« La vieillesse est un naufrage. »* [Randall, J., p. 7-3-96, p. A27]

Accablé par les attaques dont il fait l'objet, l'abbé Pierre finit par se soumettre publiquement. *« Les attaques dont j'ai été la cible ont été sans commune mesure »*, a-t-il déclaré. *« J'ai beaucoup souffert. »* [Phillips, I., 5-30-96, p. 13] Il a annoncé : *« J'ai décidé de me rétracter, et de m'incliner entièrement devant la seule opinion des experts de l'Église »*, ajoutant également que ses propos avaient été *« exploités par des éléments qui jouent dangereusement avec les courants antisémites, néofascistes et néonazis que j'ai combattus et que je combattrai toujours. »* [Associated Press, 7-23-96]

Une controverse d'une veine un peu similaire s'est produite à Montréal, au Canada, un an avant l'histoire de l'abbé Pierre. Un éminent avocat juif canadien, Julius Grey, a dû faire face à une avalanche de condamnations et d'indignations juives lorsqu'il a librement fait remarquer, lors d'une conférence au John Abbott College, que : *« Je pense que l'Holocauste et l'antisémitisme sont utilisés par certains éléments, par Israël et par la communauté juive pour que les gens ne sortent pas du rang. Ce qui se passe, c'est une fausse mentalité alarmiste, car il n'y a effectivement pas d'antisémitisme en Amérique du Nord... [L'enseignement moderne de l'Holocauste] en fait un incident politique. Chaque groupe ethnique crée son propre martyrologe, à savoir que nous sommes bons et gentils et que nous avons été maltraités. »* [Cherney, 4-25-95]

La réaction aux commentaires de Grey a été écrasante dans la communauté juive. Mike Cohn, du Congrès juif canadien, a déclaré à un journaliste : *« Je ne me souviens pas avoir reçu autant d'appels téléphoniques de membres de la communauté en colère depuis que je suis au Congrès ».* [Cherney, 4-26-95] Dans la rafale d'éditoriaux qui a suivi sur la controverse, un commentateur non-juif a fait remarquer que *« l'effet de la réaction aux remarques de Grey pourrait être d'intimider, d'étouffer le débat ouvert, de refroidir la libre expression. Car après avoir vu ce qui est arrivé à Grey, d'autres pourraient y réfléchir à deux fois avant d'exprimer des opinions et des idées non conventionnelles. »* [MacPherson, D. p. B3] Le journaliste original de la *Gazette* (de Montréal) qui a rapporté l'histoire de Grey s'est interrogé dans un article

ultérieur sur *« la précipitation à discréditer et à faire taire Julius Grey ... [Est-ce qu'] un écrivain a besoin ... d'une licence spéciale pour traiter de l'Holocauste, ou un avocat doit-il obtenir la permission des institutions de la communauté pour en parler ... Est-ce que cela ... pourrait faire taire la dissidence ? ».* [Cherney, E., 4-29-95, p. B6]

Ailleurs, dans un domaine plus personnel, lorsque Tom Bower a cherché à publier sa biographie non autorisée et très critique de Robert Maxwell, le baron juif britannique des médias a eu recours à des procédures judiciaires impliquant au moins douze avocats, un certain nombre de comptables et deux détectives privés pour rechercher les antécédents de Bower. Ne parvenant pas à arrêter le livre devant les tribunaux, l'armée de censeurs de Maxwell a intimidé – par des menaces économiques et des insinuations juridiques intimidantes – une grande partie du monde de l'édition en Angleterre. Les distributeurs de livres en gros et la plupart des librairies britanniques ont cédé au pouvoir de Maxwell et n'ont pas vendu le livre. Le magnat a même acheté une société de livres de poche qui détenait les droits sur le volume en attente de Bower afin de le censurer efficacement. [Bower, p. ix-x]

En 1997, dans un article sur le magnat juif sud-africain Sol Kerzner, le *New York Times* a indiqué que :

« Dans un premier test de la liberté de la presse sous la nouvelle constitution sud-africaine, un magnat international bien connu des casinos a retardé la publication d'un livre sur lui et tente de l'interdire. Le livre, 'Kerzner Unauthorized'... présente le profil de Sol Kerzner [qui] a fait fortune en exploitant [des casinos] sous l'apartheid dans la 'patrie' noire de l'Afrique du Sud ..... [Il] a menacé de poursuivre les journaux locaux s'ils en publiaient des extraits. En conséquence, un grand journal du dimanche a suspendu la publication d'un extrait du livre. » [McNeil, p. A3]

L'auteur du livre de Kerzner, Allan Greenblo, est crédible ; il est lui-même le PDG de deux grandes publications sud-africaines – le *Business Day* et le *Financial Mail.* (Peut-être est-il lui-même juif ?)

L'auteur juif Steven Weinberg (auteur de *Armand Hammer : The Untold Story*) a même été poursuivi par le magnat juif corrompu Armand Hammer. *« Après la publication de 'The Untold Story' en Angleterre, Armand a intenté l'action en diffamation la plus coûteuse de l'histoire britannique, poursuivant*

Weinberg pour 157 chefs d'accusation de diffamation. » [Blumay, C., 1992, p. 449]

En 1988, une autre famille juive de magnats des affaires (les Reichmann du Canada, à l'époque propriétaires du plus grand empire immobilier de la planète) a cherché à censurer la vérité sur son passé. La *Gazette* (de Montréal) a fait observer que :

« Ce sont des eaux dangereuses pour tout journaliste. En 1988, le magazine 'Toronto Life' a fait l'objet d'une poursuite en diffamation de 102 millions de dollars pour avoir publié un article de l'auteur indépendant Elaine Dewar qui enquêtait sur le passé trouble du [patriarche] Samuel Reichmann comme marchand d'œufs dans l'Autriche d'avant-guerre, puis comme spéculateur monétaire dans le Tanger de la guerre. Les excuses présentées par 'Toronto Life' et l'accord à l'amiable suggèrent que la peur de la diffamation peut être un moyen de dissuasion efficace pour toute famille aisée qui cherche à préserver sa vie privée. » [Hadekel, p. I]

Dans le même domaine, à titre de microcosme pour l'ensemble du problème de la censure et de l'autocensure dans le monde des médias de masse, en examinant le magnat juif d'Hollywood Michael Ovitz au sommet de son pouvoir, Robert Slater a fait remarquer que :

« En tant que personne la plus puissante d'[Hollywood], Ovitz avait le pouvoir, s'il le souhaitait, de punir toute critique rendue publique en lui refusant tout accès à son écurie de stars. La simple possibilité qu'il inflige une telle punition suffisait à faire taire ses critiques... Aucun critique d'Ovitz n'était prêt à s'exprimer, que ce soit sur ou en dehors du disque. » [Slater, p. 202]

En août 1992, John H. Richardson, un rédacteur principal du magazine *Premiere* à Los Angeles, a terminé un article sur la maquerelle juive Heidi Fleiss et son réseau de drogue et de prostitution dans la communauté hollywoodienne. Le magazine de divertissement, dont l'existence même dépend de la coopération avec le monde du cinéma, a décidé de ne pas publier l'article. L'*Entertainment Weekly* a également rédigé un article sur l'histoire, mais les menaces d'action en justice des avocats de Michael Nathanson, cadre de Columbia, ont mis fin à l'histoire. Le *Hollywood Reporter* avait également prévu un article sur Fleiss, mais celui-ci a également été avorté lorsque Nathanson a menacé

de *« détruire la réputation [de chaque journaliste] »* si l'histoire était publiée. [Kennedy, D., 8-20-93]

Le journaliste Dan Moldea a connu une situation similaire lorsqu'il a osé écrire un article (publié en 1986) sur le magnat Lew Wasserman chez MCA. Moldea, qui écrit des articles sur la criminalité depuis plus de vingt ans (notamment des livres sur le meurtre de Bobby Kennedy, le syndicat des Teamsters et la corruption dans le sport professionnel), a déclaré : *« Écrire Dark Victory [sur Wasserman] a été la seule fois où j'ai vraiment craint pour ma carrière. J'ai senti le pouvoir brut me tomber dessus comme un coup de fusil ».* [McDougal, p. x] *« Moldea »*, relève Dennis McDougal, *« soutient qu'il a été suivi et que ses lignes téléphoniques ont été mises sur écoute pendant l'année où il a travaillé sur le livre. Il est certain que Lew Wasserman l'a ciblé pour le harceler. »* [McDougal, p. x]

Le journaliste du Los Angeles Times Bill Knoedelseder a également été confronté à une censure flagrante lorsqu'il a tenté d'écrire sur le monde Wasserman-MCA-Mafia, qui s'étendait à de puissantes influences à la Maison Blanche de Reagan (Wasserman était l'agent de Reagan à Hollywood). Le journaliste, remarque Dennis McDougal, *« a changé d'avis sur l'indépendance de son journal... Quelque part dans les hauteurs du Times, au-delà des box de la salle de rédaction, Lew déjeunait avec les dirigeants du journal... Les articles de Knoedelseder sur MCA et l'enquête sur la mafia [à la mairie de Los Angeles] commençaient à être régulièrement rejetés par ses rédacteurs. On lui a demandé de changer de sujet et d'écrire sur autre chose que MCA pour changer. Avant la fin de l'année, les articles sur MCA et la mafia ne paraissent plus du tout dans le journal, et Bill Knoedelseder a quitté son emploi au 'Times'. »* [McDougal, p. 468]

En 2000, la journaliste du *Los Angeles Times*, Kim Murphy, qui avait dix-sept ans d'ancienneté, a écrit quelques articles sur la communauté des *« négateurs de l'Holocauste »* et sur de prétendus groupes politiques de droite, ce qui a conduit de nombreux juifs à *« accuser le 'Times' de légitimer les opinions des antisémites ».* Le premier article portait sur l'historien britannique controversé David Irving qui avait tenté, en fait, de poursuivre le lobby juif international qui avait détruit sa carrière d'écrivain. Les tentatives d'objectivité de Murphy ont irrité de nombreux juifs et la journaliste s'est rapidement retrouvée sous le feu des critiques.

« L'histoire a indigné les membres de la communauté juive de Los Angeles », note Eric Umansky, *« La controverse a même fait son chemin dans la salle de rédaction du Times ».* Un autre journaliste du *Los Angeles Times*, Alan Abramson, bien sûr juif, a décrié le travail de Murphy, tout comme un autre journaliste juif, David Lauter, le journaliste religieux du *Times*, qui a déclaré : *« Kim est une très bonne journaliste. Mais je pense qu'elle s'est plantée sur ce sujet particulier ».* Le rédacteur en chef du *Times*, Leo Wolinsky, également juif, *« a approuvé la deuxième histoire de Murphy après lui avoir demandé de citer davantage de sources critiques envers Irving. »* Murphy s'est publiquement défendue, insistant sur le fait que :

« L'Holocauste est une chose horrible, [mais] je suis profondément convaincu qu'il n'y a aucune question qui ne puisse être posée. C'est une question de politiquement correct. Il y a juste certaines choses que vous n'avez pas le droit de dire, même dans ce pays. » [Umansky, E., 9-2000]

À l'époque des scandales des années 1980 liés aux caisses d'épargne et aux prêts dans toute l'Amérique, Charles McCoy, journaliste au *Wall Street Journal*, devait publier un article sur la décision discutable du Federal Home Loan Bank Board d'autoriser la First Texas Savings and Loan de J. Livingston Kosberg (quatrième plus grande caisse d'épargne du Texas) à acquérir Gibraltar Savings (la plus grande caisse d'épargne de l'État dont le principal investisseur était Saul Steinberg). Un autre entrepreneur juif influent, Robert Strauss, ancien président du Parti national démocrate et chef de la campagne de Jimmy Carter contre Ronald Reagan, était lié à cette opération. Le journaliste Martin Meyer fait remarquer que :

« En ma présence, [Strauss] a engueulé le reporter McCoy au téléphone pendant un quart d'heure, l'informant qu'il (Strauss) était proche de Warren Phillips [également juif], PDG de Dow Jones, et donc l'employeur de McCoy, et que Strauss lui botterait le cul s'il y avait dans l'histoire des choses que Strauss désapprouvait... [Donc] McCoy écrivait prudemment, et il fallait savoir ce que les chiffres [dans son histoire] impliquaient pour savoir ce que l'histoire disait. » [Meyer, M., p. 14]

« La transaction n'aurait pas dû être approuvée du tout... », remarque Meyer, *« First Texas était un navire en perdition, perdant de l'argent sur ses opérations de prêt... [Mais] avec Strauss d'un côté et [le manipulateur juif de junk bonds Michael]*

Milken de l'autre, le Bank Board était complètement entouré d'influence politique... Le membre vedette du conseil d'administration de First Gibraltar était [aussi] le fils de Strauss, Richard (qui était en outre béni à Dallas par sa tante, le maire). » [Meyer, M., pp. 13-14]

En 1992, le réalisateur et acteur Woody Allen a été confronté à l'embarras public lorsque l'actrice Mia Farrow (qui a eu une relation de droit commun avec lui pendant de nombreuses années ; elle a également été mariée au chef d'orchestre juif André Previn) a accusé Allen d'avoir eu une liaison avec l'une de leurs filles adoptives adolescentes, et qu'il avait à plusieurs reprises commis des attouchements sexuels sur une autre fille, un jeune enfant. Les accusations criminelles, cependant, sont une autre histoire. Allen a concédé, et défendu, sa relation sexuelle avec la fille aînée mais a nié tout autre incident avec les autres. Paul Williams, l'agent du service de protection de l'enfance de l'État de New York chargé de l'affaire, a noté que *« sur la base du comportement [de l'enfant] et de ses réponses à mes questions, ainsi que de mes conversations avec l'agent du Connecticut, et de l'expérience que j'ai acquise en interrogeant des centaines d'enfants victimes d'abus, j'ai conclu qu'il y avait eu abus et qu'il y avait une cause prima facie pour entamer une procédure devant le tribunal de la famille contre Woody Allen. Puis les barrières sont tombées. Il y a eu une litanie de raisons pour lesquelles nous ne devrions pas aller de l'avant. Ma supérieure a dit que Woody Allen était 'une personne influente', elle a parlé de ses films et de sa 'position'. Au fur et à mesure que les entretiens apportaient des preuves supplémentaires, j'ai insisté sur le fait que l'affaire aurait dû être déposée. Les responsables de l'agence de protection de l'enfance ont répondu que 'la pression [pour abandonner l'affaire] vient entièrement du bureau du maire [maire juif : Ed Koch]'. »* [Farrow, p. 311]

L'affaire fut abandonnée. Dans un procès pour la garde des enfants, Allen est représenté par six cabinets d'avocats différents. [Farrow, p. 316] Plus tard, le procureur de l'État du Connecticut, Frank Maco, a annoncé qu'il existait une *« cause probable »* pour l'arrestation d'Allen, mais qu'entre-temps, Farrow avait décidé qu'un procès public serait extrêmement préjudiciable à l'enfant maltraité. [Farrow, p. 329]

En 1997, l'exposé sensationnel de Peter Watson sur la corruption systémique au sein de la maison de vente aux enchères d'art Sotheby (dirigée par le magnat juif de l'immobilier Alfred Taubman) *« a fait des*

gros titres scandaleux des deux côtés de l'Atlantique lors de sa sortie en Grande-Bretagne ». [New York Post, 2-2-98] *« Maintenant que [le livre] est enfin arrivé [en Amérique] »*, note le *New York Post*, *« la presse ne semble pas montrer beaucoup d'intérêt. Jusqu'à présent, seul l'hebdomadaire 'New York Observer' en a fait la critique – et même cela va dans le sens de Sotheby's ».* [New York Post, 2-2-98] L'éditeur américain du livre, Random House (propriété du magnat juif Si Newhouse) a reculé trois fois sa publication et a révisé une partie de la version européenne. Le *Post* a suggéré que *« Sotheby bénéficie d'un traitement de faveur grâce à Alfred Taubman qui a obtenu une faveur du propriétaire de Random House, Si Newhouse – un collectionneur avide connu pour dépenser des millions lors des ventes aux enchères ».* [New York Post, 2-2-98, p. 12]

En 1999, le journaliste indépendant et critique d'art Hector Feliciano s'est retrouvé confronté à un procès de 1,8 million de dollars aux mains de la famille (juive) Wildenstein (Daniel, Alec et Guy). Feliciano avait osé écrire sur les transactions artistiques clandestines de la famille avec les « nazis » pendant le pillage par Hitler des trésors artistiques appartenant à des juifs. *« Ils me poursuivent en justice »*, a déclaré Feliciano, *« pour que les autres journalistes réfléchissent à deux fois avant d'écrire sur eux ».* [Goldberg, J. J., 6-18-99, p. 14]

Les juifs dissidents (« qui ont la haine de soi ») ne sont pas non plus à l'abri d'une censure forcée sur les critiques publiques de leur communauté. Les journalistes britanniques Christopher Reed et Eleanor Mills relèvent un cas bien connu à Hollywood :

« Un exemple de la timidité de Tinseltown concernant la critique des Juifs est le livre de Budd Schulberg intitulé 'What Makes Sammy Run ?' Aujourd'hui âgé de 82 ans, il a écrit, en 1941, ce classique sur un type d'Hollywood impitoyablement ambitieux appelé Sammy Glick. Cinq tentatives pour le filmer ont échoué. Après avoir lu le livre, le chef du studio MGM, Louis Mayer, a dit que Schulberg devrait être déporté. Il a fait remarquer que l'auteur n'était pas seulement né en Amérique, mais qu'il était le fils du chef de la Paramount. » [Il était aussi juif] [Reed, p. 2]

« Le livre a été accusé d'antisémitisme », note le *Los Angeles Times*, *« bien que Schulberg ait souligné que toutes les victimes de Sammy étaient également juives... De nos jours, Schulberg craint que 'What Makes Sammy Run ?' soit devenu ce qu'il*

appelle 'un manuel pour les yuppies'. 'C'est un nouveau regard sur Sammy', dit Schulberg, 'Le credo de Sammy, le succès à tout prix et peu importe comment vous y arrivez, fait que le livre ne semble pas vraiment simplement divertissant mais une sorte de Bible.' » [Champlin, p. F1] (Dans le même ordre d'idées, en 1963, le film impitoyable du documentariste juif de cinéma-vérité Albert Maysles sur le producteur hollywoodien Joe Levine a suscité une telle colère dans la communauté hollywoodienne que *« les membres de la société de projection des Oscars auraient trouvé 'Showman' si antisémite qu'ils ne le regardèrent que cinq minutes avant de partir ».* [JEW JR LA, 1-16-98, p. 26] (Levine, remarque Thomas Hoving, *« a gagné ses millions en achetant des nullités telles que les films italiens 'Hercule' avec Steve Reeves et 'Godzilla', le film de monstre japonais, et en les vantant sans vergogne ».* [Hoving, T., 1993, p. 396])

Le chanteur juif Eddie Fisher se souvient avoir voulu jouer le rôle principal dans *What Makes Sammy Run ? « J'ai eu plusieurs réunions avec Lew Wasserman, alors président de MCA »*, dit Fisher, *« l'agence de talent qui me représentait. Je voulais jouer le rôle principal, un producteur agressif du nom de Sammy Glick, peut-être l'arnaqueur juif ultime. Je connaissais beaucoup de vrais Sammy Glick et j'étais sûr que c'était un personnage que je pouvais jouer. Wasserman a décidé que Sammy Glick était 'trop juif, trop négatif'. Il détestait le concept et ne voulait pas que le film soit tourné. Je pense qu'il a décidé que c'était mauvais pour les Juifs. »* [Fisher, E., 1999, p. 90]

Il n'est pas rare que la communauté juive réagisse avec colère à la représentation de telles « réussites » juives par des membres de leur propre communauté. La *Gazette* (de Montréal) a souligné que Mordechai Richler était l'un des écrivains les plus connus du Canada, mais qu'il était *« caustique, controversé et souvent grossier... [Le roman de Richler] 'L'apprentissage de Duddy Kravitz' reste le plus vendu des ouvrages de ses ouvrages. Extravagant roman comique sur le passage à l'âge adulte, il raconte l'histoire d'un 'petit bâtard intrigant', un jeune Juif grossier et déterminé à faire quelque chose de sa vie à tout prix. Succès critique tant au Canada qu'à l'étranger, le livre a suscité une vive controverse et la dénonciation par la communauté juive que Richler [qui est juif] était un antisémite. »* [Naves, p. 12]

Dans le monde du cinéma, en 1996, l'acteur Arnold Schwarzenegger en a appris un peu plus sur le pouvoir censitaire juif lorsqu'il a osé envisager de faire un film sur un personnage réel, un capitaine « nazi »

nommé Osterman qui a refusé de tuer un groupe de prisonniers britanniques pendant la Seconde Guerre mondiale. Son intérêt s'est manifesté dans le sillage du succès colossal du réalisateur juif Steven Spielberg, *Schindlers List*, où un « nazi » sauve des juifs. Prévu pour commencer le tournage dans dix semaines, le réalisateur du projet de Schwarzenegger s'est désisté. *« D'autres réalisateurs »*, rapporte le *Sunday Times* de Londres, *« ont admis en privé qu'ils évitaient un film qui pourrait offenser le puissant lobby juif à Hollywood... Selon des rapports d'Hollywood, Joel Schumacher, qui réalise le dernier film Batman, a offert à Schwarzenegger un petit conseil sur la réalisation du film : 'Ne le faites pas'. »* [Harlow]

En 1999, dans une démarche ouvertement censitaire et révisionniste, la société de télévision britannique ITV a annoncé qu'elle adoucissait le personnage juif désagréable de « Fagin » dans sa nouvelle adaptation du roman classique de Charles Dickens, *Oliver Twist*. Dans la nouvelle version également, il ne serait pas juif. *« Nous ne voulons pas d'un Fagin qui soit un personnage de Shylock »*, a déclaré le directeur des programmes d'ITV, David Liddiment. *« Cette décision »*, a fait remarquer la critique Rhoda Koenig, *« illustre non seulement un manque de compréhension de notre héritage littéraire, mais un mépris pour le passé lui-même. C'est aussi un exemple de sentimentalité, d'arrogance et de lâcheté que l'on fait maintenant passer pour de la 'sensibilité' et de la 'responsabilité'... Pourquoi sommes-nous devenus si illettrés, si faux et si lâches ? »* [Koenig, 7-7-99, p. 13]. Le Dr David Parker, conservateur du Dickens House Museum à Londres, a répondu en disant : *« Cet adoucissement de Fagin est fait pour le politiquement correct. Les stéréotypes littéraires, aussi répréhensibles soient-ils, ne doivent pas être mis de côté à la légère. »* [Hellen, 1-17-99]

En 1997, la police de la pensée juive dominante s'est efforcée de censurer (et à défaut, de marginaliser au moins) un livre d'un auteur juif, Norman Finkelstein. Ce dernier, décrit dans le *Forward* (juif) comme *« un opposant idéologique notoire de l'État d'Israël »*, a qualifié un auteur juif plus apprécié – et qui a connu un grand succès de librairie – de *« propagandiste sioniste ayant déformé les preuves afin de légitimer l'existence de l'État d'Israël »*. [Mahler, p. C1] Apprenant que le livre de Finkelstein, *A Nation on Trial*, allait être publié par la maison d'édition Henry Holt, *« l'éditeur littéraire de la 'New Republic', Leon Wieseltier, a été si surpris par la nouvelle qu'il a appelé*

Michael Naumann [également juif], un vieil ami et l'éditeur de Holt, assuré que [Naumann] ne pouvait pas être familier avec le travail de M. Finkelstein ». [Mahler, p. C1] Parmi ceux qui se sont publiquement mobilisés contre la publication de l'ouvrage *« antisioniste et anti-Israël »*, on trouve la Ligue anti-diffamation. *« Il ne fait aucun doute »*, note le *Forward*, *« que le livre est une sorte de brûlot. Un historien estimé qui avait initialement accepté d'écrire le prologue du livre, Istvan Deak, professeur d'histoire de l'Europe centrale à l'université Columbia, a soudainement changé d'avis. »* [Mahler, p. C1]

Dans le milieu criminel violent, les actions de censure vengeresses peuvent être plus draconiennes. Le journaliste juif Robert Friedman a été contraint de se cacher en 1998 lorsque les autorités l'ont informé que le mafieux juif russe Seimon Mogilevich (décrit par le *Village Voice* comme *« le gangster le plus dangereux du monde »*) avait été entendu en train de passer un contrat pour le meurtre de Friedman en raison des révélations du journaliste à son sujet.

Diverses formes de censure par les puissants – généralement par le chantage économique et l'intimidation – ne sont pas rares dans le monde des médias de masse, créant un environnement de personnes inquiètes pour leur carrière et craignant leurs patrons, devenant ainsi excessivement protectrices des juifs/Israël contre la critique. Même en laissant de côté, par exemple, les enjeux liés au simple fait que le vaste empire médiatique Newhouse – comme tant d'autres – appartient à des juifs (un sujet dont les éditeurs n'ont certainement pas le droit d'aborder les implications politiques), toute critique de l'organisation Newhouse est étouffée en raison de son poids économique omniprésent, de l'interconnexion des médias et de son pouvoir de vengeance. Même dans le monde universitaire. Prenons le cas de la *Columbia Journalism Review* et de sa rédactrice en chef juive, Suzanne Levine, qui, en 1992, souhaitait trouver un écrivain prêt à aborder les nombreux changements négatifs ayant affecté le magazine *New Yorker* après sa reprise par les Newhouse. Thomas Maier fait remarquer que :

« Levine est passée par de nombreux contacts jusqu'à ce qu'elle trouve un rédacteur en chef hors de l'État prêt à accepter la mission. 'Pourquoi moi ?' a demandé le rédacteur en chef, Eric Utne, qui dirige son propre magazine alternatif. 'Vous êtes la personne idéale pour le faire', lui a répondu la Columbia Journalism

Review. Lorsque Utne a insisté pour connaître la véritable raison, on lui a répondu sans ambages : 'Parce que personne d'autre n'y touchera' ». [Maier, p. 347]

En 1998, un petit éditeur, Seven Stories Press, a publié une *« biographie non autorisée »* de la famille Newhouse. Un critique du *New York Times Book Review* a noté que *« Citizen Newhouse avait initialement été confié à Viking, mais la nouvelle direction a pris la décision inhabituelle d'annuler la sortie du livre – une décision qui a fait l'objet d'articles de presse et de chroniques de commérages. [L'auteur] Felsenthal a déclaré qu'une fois qu'elle avait rendu le manuscrit, Phyllis Grann, présidente de Penguin Putnam, Inc, société mère de Viking, lui a dit qu'elle ne pouvait pas le publier parce que trop de personnes mentionnées dans le livre étaient des amis. »* [Goldstein, T., p. 17]

Et qu'en est-il – en dehors de la presse populaire produite en masse – de la domination juive sur les lectures les plus *« pointues »* ? Les *« périodiques intellectuel »* américains les plus lus, remarque W. D. Rubenstein, *« sont soit juifs, soit contiennent un apport juif disproportionné ».* [Rubenstein, p. 64] Sa liste compte cinq revues : *Commentary*, *The Public Interest*, the *New York Review of Books*, the Partisan *Review*, et the *New Republic.*

Commentary est une publication interne de l'American Jewish Committee (les rédacteurs en chef juifs Elliot Cohen et Norman Podhoretz), *« 'Commentary' »*, écrivait Richard Curtiss en 1998, *« ... existe depuis si longtemps que probablement peu d'Américains le reconnaissent comme la principale publication nationale du lobby israélien ».* [Curtiss, p. 9] Dans une enquête menée dans les années 1990 auprès de *« 3 000 Américains éminents »*, *Commentary* était classé troisième, derrière le *New England Journal of Medicine* et *Foreign Affairs*, parmi les médias imprimés et électroniques *« les plus influents ».* Il devançait le *New York Times*, le *Washington Post* ainsi que le *Wall Street Journal.* [Twersky, p. 40] *« De nombreux auteurs de 'Commentary' »*, dit David Twersky, *« ont ensuite servi dans le gouvernement grâce, dans une large mesure, au fait d'avoir été lus par les bonnes personnes au bon moment. »* [Twersky, p. 41] Parmi ces auteurs gentils figurent Jeanne Kirkpatrick et Daniel Moynihan (*Commentary* est bien connu pour sa saveur « néoconservatrice »).

« Le combat de Podhoretz contre sa judéité », remarque Twersky, *« est au cœur de l'évolution de 'Commentaire'... [Il] s'est défini par le désir des intellectuels juifs de créer un espace pour le modernisme sans renoncer à leur judéité ».* [Twersky, p. 43] Pourtant, selon l'éditeur Murray Polner d'une deuxième revue publiée par l'American Jewish Committee, *Present Tense*, (1973-1990), cette deuxième publication a été fondée *« parce que 'Commentary' n'était pas assez juif ».* [Twersky, p. 58] L'ancien journaliste non-juif Scott McConnell raconte l'expérience désagréable qu'il a vécue lorsque (des années après son embauche à *Commentary*) il a croisé Podhoretz lors d'un dîner :

« Norman se tenait de l'autre côté de la table ronde, paraissant plus âgé et plus frêle (et donc, d'une certaine manière, plus doux). Lorsque je me suis approché de lui, la main tendue, son dégoût à présenter la sienne était palpable. 'Je t'ai toujours apprécié, Scott. Mais tu as écrit un article anti-Israël, et je suis très idéologique à ce sujet'... Être accusé d'avoir écrit une colonne 'anti-Israël' n'est pas une mince affaire – on sait que cela a entraîné le licenciement de certaines personnes... Les États-Unis n'ont rien à gagner à soutenir, pour leur propre réputation ou leurs propres intérêts, une politique israélienne injuste envers les Palestiniens, honnie dans tout le monde arabe et combattue par la plupart des gouvernements du monde. Dans le Washington politique (comme dans certains dîners des Hamptons), la vie peut se dérouler plus facilement si l'on ne fait ou ne dit rien qui irrite les sionistes de droite. Comme ma rencontre avec Norman me l'a rappelé, les conséquences d'une prise de parole sincère peuvent être assez déstabilisantes. Mais c'est toujours la bonne chose à faire ». [McConnell, S., v.14, numéro 30]

Les *« New York Intellectuals [un groupe de critiques et de théoriciens sociaux et politiques influents, que Podhoretz appelle 'La Famille'] »*, explique David Twersky, étaient *« un groupe composé en grande partie (mais pas exclusivement) de Juifs... écrivant dans 'Partisan Review', et plus tard 'Commentary' et 'Dissent'..., [ils] ont contribué à façonner les attitudes américaines d'après-guerre envers la littérature, la culture, l'art et la politique ».* [Twersky, p. 40] L'auteur juif Irving Howe (qui était lui-même un membre de la « Famille ») a écrit en 1968 qu'*« ils ont un penchant pour la spéculation idéologique ; ils écrivent des critiques littéraires avec un fort accent social ; ils se délectent de la polémique ; ils s'efforcent consciemment d'être 'brillants' ; et par naissance – ou par osmose – ils sont juifs ».* [Twersky, pp. 40-41]

Dans un symposium de la revue *Commentary* en 1966, Arnold Eisen note que *« tous les participants, à l'exception des Reconstructionnistes et du rabbin Jacob Agus, ont affirmé que les Juifs étaient le peuple élu de Dieu, et ils l'ont fait dans les termes traditionnels de la révélation, de l'alliance, du messie et de l'exil, plutôt qu'en citant la contribution juive à la civilisation ou en expliquant qu'en fait, c'étaient les Juifs qui avaient choisi Dieu... De manière significative, Commentary n'a pas demandé aux personnes interrogées si les Juifs étaient le peuple élu, mais dans quel sens ils avaient été choisis ».* [Eisen, p. 149]

Quant à la deuxième des revues intellectuelles « les plus lues » de Rubinstein, il s'agit de *Public Interest*, fondée par les conservateurs juifs Irving Kristol et Daniel Bell en 1973. La troisième, *The New York Review of Books*, écrivait Dennis Prager en 1980, *« est toujours éditée par Robert B. Silvers et Barbara Epstein ... la plupart de ses auteurs politiques étaient juifs, et son ton, selon les mots d'Irving Howe ... était un 'antiaméricanisme grossier et hargneux' ».* En une décennie, il est devenu le *« magazine le plus influent »* parmi les 275 000 universitaires américains. [Kostelanetz, p. 69]

Les auteurs juifs William Phillips et Philip Rahv (né Ivan Greenberg) ont été les rédacteurs fondateurs de la réinstitution du quatrième des magazines les plus remarquables selon Rubinstein : *Partisan Review*, en 1937. *« La principale différence entre 'Partisan Review' et 'Commentary' »*, a déclaré Elliot Cohen, premier rédacteur en chef du dernier, *« est que nous admettons être un magazine juif et qu'ils ne le font pas. »* [Podhoretz, pp. 99-100] Aujourd'hui encore, *Partisan Review* reste à dominante juive. Le rédacteur en chef reste William Phillips, la rédactrice en chef est Edith Kurzweil, et le numéro trois dans la hiérarchie est le rédacteur adjoint Steve Marcus. Joanna Rose est également présidente du conseil des publications et du conseil consultatif.

Enfin, parmi les cinq *« journaux de haut niveau »* évoqués par Rubinstein, *The New Republic* est toujours détenu et édité par Martin Peretz, *« l'un des défenseurs les plus militants d'Israël ».* [Goldberg, p. 299] Peretz, autrefois financier du magazine de gauche *Ramparts*, a été décrit par un rédacteur étranger de la *New Republic* comme *« un type très émotif. Il a certaines passions dans la vie, dont l'une est Israël. Je déteste continuer à parler d'Israël, car je me considère tout aussi pro-israélien, mais cela a coloré toute sa vision du monde. »* [Curtiss, p. 325] (Entre autres choses, Peretz a siégé au

conseil d'administration de Channel 7 TV à Boston. Un ami juif, Robert Kraft, propriétaire de la plus grande entreprise privée d'emballage en Amérique, a également siégé au conseil et était le deuxième actionnaire de la station). [Weingarten, p. 4]

En 1992, Ruth Shalit, un auteur juif de 25 ans, *« a commencé à faire un stage au 'New Republic'. Pratiquement du jour au lendemain, elle est devenue une star – rédactrice en chef adjointe du 'TNR', écrivant des articles de couverture pour l'hebdomadaire politique ainsi que pour le 'New York Times', le 'Sunday Magazine', avec un contrat de 45 000 dollars par an pour écrire des articles pour 'GQ' ».* [Shepardi, p. 34] Elle a également été accusée, note l'*American Journalism Review*, de *« plagiat, d'erreurs factuelles »* et – dans un article spécifique – de racisme, lorsqu'elle a accusé le *Washington Post « d'avoir abaissé des normes élevées dans une tentative de diversification de sa salle de rédaction et d'avoir adouci la couverture médiatique des politiciens noirs afin de ne pas offenser les lecteurs afro-américains ».* [Shepard, p. 34]

En 1998, Stephen Glass, un rédacteur en chef adjoint (juif) du *New Republic*, a même été licencié pour avoir fabriqué les articles dont il était l'auteur. Selon le *New York Times*, à propos de ce scandale, Glass *« avait inventé une partie ou la totalité de 27 articles qu'il avait écrits ».* [New York Times, 18-4-00, p. C2] (Un ancien rédacteur en chef de la *New Republic*, Michael Kinsley, également juif, est aujourd'hui le rédacteur en chef du magazine Internet de Microsoft appelé *Slate*. Michael Hirschorn édite le magazine Internet rival *Inside*, et Scott Rosenberg est le vice-président et *« éditeur technologique »* d'un autre des principaux magazines Internet, *Salon*).

Parmi les autres revues intellectuelles importantes qui, au fil des ans, ont eu des liens avec la clique « intellectuelle » essentiellement juive, on peut citer [d] *Dissent*, dirigé par Irving Howe, Meyer Schapiro et Michael Walzer ; le *New Leader* de Sol Levitas ; le *New Criterion* (éditeur : Samuel Lipman) ; et le *Menorah Journal*, un périodique au contenu entièrement juif. Hilton Kramer (pendant près de vingt ans, rédacteur en chef et critique d'art pour le *New York Times*) a fondé et édité le *New Criterion* ; Peter Grose était directeur de la rédaction de *Foreign Affairs*. Laurence Goldstein édite la *Michigan Quarterly Review*. Irving Horowitz a fondé le périodique de sciences sociales *Transaction*, aujourd'hui appelé *Society*, et

Transaction Publishers. « Horowitz, écrit un autre intellectuel juif, Nathan Glazer, autrefois défenseur des pauvres, des impuissants et des opprimés, généralement indifférenciés, est devenu au fil du temps beaucoup plus concerné par un groupe dans toute sa spécificité : les Juifs ... Horowitz est très préoccupé par l'antisionisme, qu'il considère comme s'étendant à ce qu'il considère comme de l'antisémitisme – même en sociologie, avec le grand nombre de Juifs qui y travaillent. » [Glazer, Decomp., p. 127]

Theodore Solotaroff a été le rédacteur en chef fondateur de la *New American Review*, ainsi qu'un rédacteur en chef adjoint de *Commentary*. Daniel Pipes est le fondateur et le rédacteur en chef de *Middle East Quarterly*. À un moment donné, *« environ la moitié de tous les articles des revues médicales américaines étaient rédigés par des Juifs »*. [Krafetz, p. 176] Daniel Koshland, Jr, un descendant de la dynastie des blue-jeans Levi-Strauss, est l'ancien rédacteur en chef du magazine *Science*. En 1999, il a fait don de 8 millions de dollars à une université israélienne. [Lum, R., 11-19-99, p. 1A] Et, comme l'a noté un observateur juif en 1968, *« Au cours des dix dernières années, 70 % des rédacteurs du 'Yale Law Journal' étaient juifs »*. [Yaffe, J., 1968, p. 224] Sam Bercholz, également juif, a même fondé Shambhala Books, *« le premier grand éditeur d'ouvrages bouddhistes tibétains dans ce pays »*. [Kamenetz, R., 1994, p. 9]

Présenté comme une alternative de gauche à *Commentary*, et tout aussi ouvertement juif, *Tikkun* est la création de l'éditeur Michael Lerner. En 1997, ce dernier – qui a toujours vanté les mérites des valeurs et de l'éthique juives pour résoudre les problèmes de la société moderne – a été accusé de publier régulièrement (pendant plusieurs années) des *« lettres à l'éditeur »* écrites par lui-même sous de faux noms. [Katz, L, p. 3] Lerner est publiquement *« connu comme le philosophe préféré de Bill et Hillary Rodham Clinton »*. [Collins, L., 1994, p. 302] En 1997, Danny Goldberg, le PDG de Mercury Records, devient l'éditeur de *Tikkun*.

« La pensée du public cultivé », écrivait Charles Silberman en 1985, *« est fortement influencée... par un nombre relativement restreint de magazines et de revues littéraires et intellectuelles... La plupart de ces publications sont éditées par des Juifs. »* [Silberman, p. 145] Outre les publications déjà mentionnées, Silberman a ajouté les éditeurs juifs William Shawn [nom original : William Chon] du *New Yorker*, Stephen Graubard de *Daedalus*, et

Mitchell Levitas de la *New York Times Book Review*. Plus excentrique, le *Weekly* d'I. F. Stone était l'expression du *« journalisme personnel »* de ce dernier, qui faisait les fonds de poubelle. De même, l'un des périodiques « libéraux » les plus connus d'Amérique, *The Nation*, appartient à des juifs et est édité (aujourd'hui par Victor Navatsky). Une autre éditrice de *Nation*, Katrina van den Heuvel, est la petite-fille de Jules Stein du MCA. [McDougal, p. xi] Alfred Lilienthal, un juif antisioniste et anti-Israël, s'est demandé en 1950 :

« Qui, je le demande, sont les libéraux ? Les associés de 'The Nation' Freda Kirchway, Henry Wallace, Clark Eichelberger, Albert Barkley, William O'Dwyer, Ludwig Lewisohn, Abba Hillel Silver, qui ont tous soutenu le sionisme avec intolérance et ardeur ? » [Lilienthal, p. 145]

En 1967, I. F. Stone (Isadore Feinstein) a jugé nécessaire d'écrire : *« En tant que juif, étroitement lié émotionnellement à la naissance d'Israël, [je me sens] tenu par l'honneur de rapporter le côté arabe, d'autant plus que la presse américaine est si majoritairement pro-sioniste. »* [Laguevir/Rubin, p. 327]

La plupart des journaux « radicaux » et hippies les plus connus des années 1960 ont également été fondés par des juifs. Parmi ceux-ci, citons *The Realist* (Paul Krassner, plus tard rédacteur en chef de *Ramparts*), le *Berkeley Barb* (Marvin Garson), *Rat* (Jeff Shero, qui a bénéficié de l'aide financière de Jason Epstein à la *New York Review of Books*, [Nobile, p. 198], l'*East Village Other* (Allan Katzman), et le *Liberation News Service* (Jesse Kornbluth et Marshall Bloom). [Whitfield, American, p. 145] Arthur Kunkin, qui a fini par s'adoucir après avoir été un *« sioniste radical »*, a fondé le *Los Angeles Free Press*. [Peck, 1991, p. 22] Même dans la Russie communiste, un auteur juif notait en 1969 que *« les jeunes intellectuels juifs figurent en bonne place dans les campagnes de 'protestation', qui ont pris ici la forme d'une littérature clandestine. Le premier magazine underground de Moscou, 'Syntax', a été fondé par Alexander Ginsburg »*. [Litvinoff, B., p. 100]

« Parmi les modèles principaux de ce genre [de journalisme radical] », soulignent Stanley Rothman et S. Robert Lichter, *« tels que le 'East Village Other', le 'Los Angeles Free Press', le 'Berkeley Barb', et le 'Fifth Estate' de Détroit, ainsi que des journaux 'alternatifs' comme le 'Village Voice', le personnel*

clé était invariablement d'origine juive. » [Rothman/Lichter, 1982, p. 107] Les versions actuelles de ces personnes sont David Barsamian (fondateur et directeur d'Alternative Radio), Michael Albert (rédacteur en chef du magazine *Z*) et Robert Weissman (rédacteur en chef de *Multinational Monitor*). Abby Goodman est depuis des années la directrice de l'information de la station « progressiste » Pacifica WBAI à New York ; elle anime également son programme national Democracy Now !

Mother Jones, le célèbre magazine de « conscience sociale » de gauche, a été en grande partie fondé en 1974 par la philanthropie d'Adam Hochschild, héritier d'une fortune ; il est ainsi devenu le premier rédacteur en chef du magazine, ainsi que le président du conseil d'administration. À en juger par son autobiographie, l'engagement de Hochschild à créer *Mother Jones* au nom des personnes socialement et politiquement dépossédées semble avoir été, en grande partie, une expiation des péchés de son père. Cet homme, Harold Hochschild, était le riche cofondateur juif (et président) d'un syndicat minier international qui envoyait des communautés entières d'Africains dans des trous dans le sol pour un salaire minuscule, et suscitait la colère locale pour son exploitation minière à ciel ouvert dans les Appalaches, la pollution des zones de pêche indiennes en Colombie-Britannique et la destruction des terres aborigènes en Australie. Le jeune Hochschild a même été gêné de découvrir, alors qu'il travaillait sur une série d'exposés sur la CIA en tant que membre du personnel d'un ancien journal de gauche, *Ramparts*, que pendant une décennie son père a été président du conseil d'administration de l'Institut afro-américain, une façade pour la CIA. [Hochschild, 1986, p. 130] En 1998, Adam Hochschild, comme l'a noté le *San Francisco Examiner*, est *« historiquement le plus grand bailleur de fonds de ['Mother Jones'] et celui qui a le plus d'influence au sein de la fondation [qui gère 'Mother Jones'] ... Hochschild a placé une somme non spécifiée sur un compte de 13 ans qui ... fournit de l'argent année après année en quantités décroissantes ».* [Armstrong, D., 9-13-98, p. D1] Lorsque le rédacteur en chef Jeffrey Klein a démissionné en 1998, la *« directrice de la création »* Rhonda Rubenstein a conçu un nouveau format pour le magazine. Le rédacteur en chef actuel de *Mother Jones* est Roger Cohn.

Matthew Rothschild édite le magazine de gauche *Progressive* (publié pendant des années par Erwin Knoll). James Weinstein est le rédacteur en chef fondateur et l'éditeur d'une autre revue influente de gauche, *In These Times.* (Rédacteur en chef actuel : Joel Bleifuss). Naomi Klein est une ancienne rédactrice en chef d'une revue de gauche canadienne, *This.* Comme nous l'avons déjà mentionné, les juifs ont dominé *Nation* pendant des décennies. Louis Weisberg édite le journal gay de Chicago, *The Chicago Free Press*. Et ainsi que Stanley Rothman et S. Robert Lichter le font remarquer à propos du monde du communisme journalistique américain :

« Des années 1930 aux années 1950, les Juifs étaient très actifs au sein de la direction du parti [communiste]. Près de la moitié des dirigeants communistes jugés pour violation du Smith Act en 1947 étaient juifs. Dans les années 1940, le rédacteur en chef du 'Daily Worker', le directeur de la rédaction et le rédacteur en chef du travail étaient tous d'origine juive. La haute direction publiquement visible, cependant, n'était pas juive. » [Rothman/Lichter, 1982, p. 100]

À la droite politique américaine, en 1997, Adam Meyerson édite le *Policy Review* de la Heritage Foundation et Bill Kristol, également juif, ancien chef de cabinet de l'ancien vice-président Dan Quayle, publie et édite le *Weekly Standard*, un journal qu'il a fondé avec son compatriote juif John Podhoretz. Même le célèbre magazine politiquement conservateur (et prétendument catholique) de William F. Buckley, la *National Review*, fondée en 1953, avait une solide fondation juive. Ainsi que le fait remarquer George Nash :

« Le fait est qu'un nombre frappant de sommités originales de la 'National Review' étaient juives. [Nash en cite sept]. En effet, sans eux, le magazine n'aurait peut-être jamais vu le jour, car si Buckley était le père fondateur de la revue, son parrain improbable était un journaliste juif autrichien émigré nommé William S. Schlamm ... [Et] c'est Morrie Ryskind (1895-1985), dramaturge primé et scénariste hollywoodien, qui a organisé une série de réceptions cruciales pour la collecte de fonds du projet dans sa maison de Beverly Hills. En conséquence, Buckley a obtenu plus de succès financier auprès des amis californiens de Ryskind qu'auprès de quiconque, à l'exception de son propre père. » [Nash, G., 2000, p. 124]

Parmi les autres juifs influents associés à la *National Review*, citons Eugene Lyons, Frank Meyer, Frank Chodorov et Ralph Toledano (un rédacteur de *Newsweek* qui s'est vu proposer le poste de directeur de la rédaction. Il l'a refusé mais est devenu par la suite le rédacteur en chef de la section musique de la *National Review*). Marvin Liebman s'est également *« imposé comme le principal collecteur de fonds, organisateur et coordinateur de l''agitation-propagande' pour un vaste dispositif de causes conservatrices associées à la 'National Review'. »* Will Herberg, également juif, est devenu le premier chroniqueur religieux de la revue. [Nash, G., 2000, pp. 124-126, 156]

Parmi les autres journalistes juifs politiquement conservateurs importants de nos jours, citons Charles Krauthammer, David Brooks, David Frum, John Podhoretz et Dan Feder. [Friedman, M., 1999, p. 110]. Même l'hebdomadaire chrétien évangélique *World* (qui compte plus de 100 000 abonnés, ce qui est raisonnablement comparable en taille au *« premier magazine des chrétiens évangéliques »*, *Christianity Today* de Billy Graham, qui a un tirage de 150 000 exemplaires) est édité par Marvin Olasky. Ce dernier est un *« Juif devenu marxiste puis chrétien réincarné... [Il] supervise le magazine depuis sa maison construite sur mesure dans les collines huppées d'Austin, au Texas... Il s'est déclaré athée à 14 ans et est devenu un marxiste convaincu à Yale – il a même adhéré au Parti communiste et a visité l'Union soviétique ».* [Perina, K., juin 2000]

Et que dire des réalisateurs de documentaires « radicaux » (c'est-à-dire anti-establishment, anti-Hollywood) ? Pendant deux ans, le critique de cinéma et historien (juif) Alan Rosenthal a été « soutenu » par une université israélienne pour écrire un livre sur le cinéma documentaire international. (En 1980, le livre a été publié par l'University of California Press). Bien qu'il ne s'agisse pas d'un intérêt déclaré de Rosenthal, cette facette de la production cinématographique a également été largement juive. La liste de Rosenthal des cinéastes « radicaux » les plus importants des années 1960 comprend les frères Maysles, Ricky Leacock, Don Pennebaker, Bill Jersey, Fred Wiseman et Alan King. Pour les années 1970, il distingue Barbara Kopple, Jill Godmilow, Julia Reichert et James Klein. [Rosenthal, p. 9] Sur les 14 personnes citées, au moins 8 sont juives.

Pour en revenir au documentaire grand public, Rosenthal observe ailleurs que : *« on apprécie Barbara Kopple, Julia Reichert, James Klein et Richard Cohen, mais ce sont des réalisateurs comme Al Wasserman et Douglas Leiterman qui ont contribué à élargir les frontières du documentaire diffusé ».* [Rosenthal, p. 23] Parmi les réalisateurs ou producteurs juifs de documentaires qui ont pu être interviewés dans son livre, citons Robert Vas, Abe Osheroff, Amalie Rothschild, Richard Cohen, Jerry Blumenthal (avec un groupe), Julia Reichert et James Klein, Morton Silverstein, David Elstein et Albert Wasserman.

Selon Rosenthal, Wasserman a eu une carrière qui couvre les meilleures années de « CBS Reports », la série « Twentieth Century » de CBS et la série « White Paper » de NBC, qu'il a contribué à créer. Actuellement [1980], il travaille comme producteur sur l'émission « 60 Minutes » de CBS. [Rosenthal, p. 91] *« J'étais à CBS jusqu'en 1960 »*, déclare Wasserman, *« puis je suis allé à NBC avec Irving Gitlin, qui était une figure très importante dans l'évolution du documentaire télévisé ».* [Rosenthal, p. 93] Fred Freed, un autre écrivain, réalisateur et producteur juif, mériterait un volume entier sur ses contributions au documentaire télévisé. [Yellin, 1973]

Malgré tout le tapage international de tous ces documentaristes juifs, aucun d'entre eux n'est mentionné dans l'ouvrage de Rosenthal comme ayant tourné son regard critique vers Israël, d'où provient le soutien universitaire de l'ouvrage. Et le seul à mentionner les juifs de quelque manière que ce soit est Robert Vas, qui se place dans le contexte de l'Holocauste. En 1995, les médias de masse célébrant de plus en plus les thèmes juifs, le monde pouvait s'attendre à un judéocentrisme médiatique plus manifeste lorsque Stephen Spielberg a financé le « Fonds pour les documentaires juifs » basé à New York, une émanation de sa Fondation nationale pour la culture juive.

****

À l'instar des industries du cinéma, de la télévision et de l'édition, le secteur de l'enregistrement musical et le monde musical en général sont,

et ont été, dans pratiquement toutes leurs facettes importantes, dominés par les juifs.

La musique classique ? En 1968, Roger Kahn a observé que *« les quatre plus grands orchestres américains sont dirigés par des Juifs : Erich Leinsdorf à Boston, George Szell à Cleveland, Eugene Ormandy à Philadelphie et Leonard Bernstein, qui est sur le point de prendre sa retraite du Philharmonique de New York. Un coup d'œil aux listes de ces orchestres révèle des sections de cordes entièrement juives, jusqu'au pupitre arrière, dans le coin le plus éloigné des seconds violons...* [Kahn, p. 6]*... Une armada juive a conquis la scène musicale. Les noms juifs forment l'aristocratie des interprètes : Heifetz et Horowitz ; Elman et Rubinstein ; Piatigorsky et Koussevitsky ; Bernstein et Stern ; Fleisher, Glazer, Gomberg, Graffman, Roisman, Rosen, Schneider ... Les Juifs dominent les performances musicales sérieuses en Amérique ».* [Kahn, pp. 63-64] Arnold Schoenberg est sans doute *« le compositeur le plus influent de ce siècle ».* [Heilbut, p. 493] *« Dans les années 1920, il écrit (un drame sioniste encore non publié) et commence les préparatifs de son opéra Moïse et Aron. »* [Grunfeld, F., p. xix] Philip Glass et Steve Reich sont des compositeurs bien connus dans le genre avant-gardiste *« repoussant les limites ». « Dans les années 1920, [Aaron] Copland a exercé une influence primordiale sur la musique américaine par le biais de la Ligue des compositeurs. »* [Peyser, J., 1987, p. 33]

Joan Peyser, biographe de Leonard Bernstein, remarque ce qui suit à propos de son sujet :

« Plus on en sait sur Bernstein, plus le portrait de lui en tant que juif est compliqué. Capable de travailler de manière productive avec des antisémites, il a toujours un faible pour ses compatriotes juifs, qu'il juge supérieurs à tous les autres. Il tient tellement à ce que la musique soit juive", dit [le chef d'orchestre et compositeur Gunther] Schuller, 'Il est important pour lui qu'un compositeur soit juif, qu'un interprète soit juif. Il m'a dit que Triplum, ma composition, avait une âme juive. C'est un compliment. Je ne suis pas juif. Quand Lenny dit : 'Vous pouvez presque être juif', il considère que c'est l'un des compliments les plus suprêmes.' » [Peyser, J., 1987, p. 409]

En 1998, sur l'ensemble du territoire américain, les juifs occupaient une place prépondérante dans la direction et la composition des orchestres américains : Yoel Levi de l'Atlanta Symphony, David Zinman

du Baltimore Symphony, Daniel Barenboim du Chicago Symphony, Yaccov Bergman du Colorado Springs Symphony, Neal Gittelman du Dayton Symphony, Stephen Gunzenhauser du Delaware Symphony, Leonard Slatkin du National Symphony (Washington DC), Gerhardt Zimmerman du North Carolina Symphony, Joel Levine de l'Oklahoma City Philharmonic, Victor Yampolsky de l'Omaha Symphony, Eugene Kohn du Puerto Rico Symphony, Robert Bernhardt du Rochester Philharmonic, Philip Greenberg du Savannah (Georgia) Symphony, Gerard Schwartz du Seattle Symphony, Bernard Rubenstein du Tulsa Philharmonic, et Joseph Silverstein du Utah Symphony, entre autres. [Brunner, 1998, p. 736] James Levine a pris la tête de l'Orchestre symphonique de Boston en 2001. La même année, un Israélien de 25 ans, Ilan Volkov, est devenu le plus jeune chef d'orchestre à avoir été nommé à la tête du BBC Scottish Symphony Orchestra.

Dans le sud de la Californie, il existe le Los Angeles Jewish Symphony, qui *« est un ensemble établi et en pleine expansion qui vise à remplir une niche culturelle en explorant la musique nouvelle ou rarement entendue par ou sur les Juifs ».* Sa fondatrice, Noreen Green, *« est particulièrement fière d'une oraison et d'un concert originaux, 'Women of Valor', parrainés par Hadassah Southern California [le groupe sioniste international des femmes juives], dont la première a eu lieu à UCLA ».* [Smith, L., 6-11-2000, p. E1]

Harlan Robinson relève qui dominait le domaine des musiciens (en particulier des violonistes) dans le domaine de la musique classique américaine dans les années 1940 :

« Plus bas dans la liste de 1942-43 de [l'impresario juif Sol] Hurok se trouvait un nouveau venu dans l'écurie : le violoniste Isaac Stern. Bien qu'il s'agisse à l'époque d'un nouveau venu, il finira lui aussi par devenir une source régulière de revenus. Stern deviendra également l'un des conseillers les plus fiables de son manager [Hurok] et le patriarche d'un groupe de musiciens juifs (surtout des violonistes) dont l'influence artistique et commerciale imposante leur vaudra le surnom ironique de 'Kosher Nostra...'. [Robinson, H., 1994, p. 287] ... *[Itzhak] Perlman est devenu un ajout très populaire et rentable à sa liste. Tout comme une autre recommandation de Stern, Pinchas Zuckerman. Ensemble, ils devinrent l'épine dorsale de la clique musicale juive de Manhattan, surnommée en plaisantant la 'Kosher Nosta' ».* [Robinson, H. 1994, p. 427]

Le célèbre pianiste Arthur Rubinstein était un fervent défenseur d'Israël :

« Un autre sujet qui mettait souvent Rubinstein en colère était l'attitude du monde – ou son interprétation de celui-ci – envers Israël. Dans ses dernières années, il n'était pas seulement bienveillant à l'égard d'Israël : il était de droite, certain qu'Israël ne pouvait pas faire de mal. Les territoires qu'Israël avait occupés en 1967 lui revenaient de droit, croyait-il, et il disait que les Palestiniens étaient des nomades auxquels Lawrence d'Arabie avait malheureusement implanté la notion de peuple – après quoi ils n'avaient fait que procréer... Comme l'Union soviétique était devenue le principal soutien des adversaires d'Israël, Rubinstein a même suggéré que les États-Unis bombardent le Kremlin. » [Sachs, H., 1995, p. 393]

Rubinstein a ensuite fait un don de 100 000 dollars à l'Institut Weizman d'Israël, il a donné 50 000 dollars à la Fondation culturelle israélo-américaine *« en l'honneur d'Isaac Stern, à l'occasion du soixantième anniversaire du violoniste »*, et il a légué 500 000 dollars à la ville de Jérusalem dans son testament. [Sachs, D., 1995, p. 394].

En 2000, la célèbre chanteuse d'opéra juive Beverly Sills (également présidente du Lincoln Center, le centre des arts du spectacle de New York) était à Seattle pour s'adresser à la section nord-ouest d'Hadassah. Il s'agissait d'une nouvelle spéciale, selon le journal local, car Sills "limite ses apparitions à une douzaine par an, s'adressant souvent aux membres de Hadassah, une organisation de femmes juives. Elle dit : *« Ce sont des gens qui essaient de rendre le monde meilleur ».* [Godden, J., 5-2000, p. B1]

En 1933, un chercheur a découvert une surreprésentation constante des juifs dans le monde de la musique classique, notamment *« 51 % des premiers violons de douze orchestres »*, 23,8 % des œuvres *« exécutées par des orchestres symphoniques »*, etc. Pourquoi en est-il ainsi ? En comparant les enfants juifs et non-juifs, Kenneth Sward n'a trouvé aucune différence d'intelligence, mais a émis l'hypothèse que *« l'enfant juif pourrait être un organisme supérieur par 'nature' ».* [Weyl, N., 1968, p. 188]

Le chanteur Jan Peerce (né Jacob Pincus Perelmuth), de la fin des années 1930 au début des années 1950, *« était un habitué de l'émission de musique classique la plus populaire de l'histoire américaine... Dans une histoire digne de Hollywood, il a finalement été remarqué [c'est-à-dire 'découvert'] par le showman*

Samuel L. 'Roxy' Rothafel alors qu'il se produisait en tant que violoniste chanteur ». [Robinson, H., 1994, pp. 253-254] (Peerce *« était si profondément religieux qu'il avait même désavoué son fils Larry, un réalisateur de films, pour avoir épousé une femme Gentille avec deux enfants »*). [Robinson, H., 1994, p. 459]

L'influence juive dans la musique plus populaire a été profonde. Pendant l'essor du rock and roll, note Jory Farr, *« à bien des égards, l'industrie de la musique pop était gérée comme l'industrie du cinéma à son apogée. C'était un club, essentiellement juif, rempli d'imprésarios rusés, de francs-tireurs et d'opérateurs hors pair ».* [Farr, p. 126] Auparavant, l'agent musical – et plus tard exécutif – John Hammond, relève Frederic Dannen, *« était le WASP par excellence dans une profession majoritairement juive ».* [Dannen, p. 62] Un réseau de cadres, agents, managers et autres entrepreneurs juifs a régné en maître dans le réseau musical pendant des décennies. (*« Un écrivain de 1927 »*, remarquent Claire Pagackowska et Barry Curtis, *« disait du jazz qu'il s'étendait 'du Sud noir au Nord noir, mais entre les deux, il avait été touché par la baguette commerciale du Juif' »*). [Pagackowska, p. 242]

Kenneth Kanter fait remarquer que :

« La musique populaire américaine, en tant que commerce et expression du talent et de la créativité artistique, a été en grande partie façonnée et formée par des Juifs, dont beaucoup étaient des immigrants nouvellement arrivés sur la scène américaine... Pratiquement tous les grands noms qui viennent à l'esprit quand on parle de musique populaire – Rogers et Hammerstein, Irving Berlin, Lorenz Hart, Jerome Kern, George et Ida Gershwin, Irving Caesar et Charles Harris, par exemple, sont des noms juifs. Les Juifs ont écrit les chansons, les Juifs ont chanté les chansons et les Juifs ont veillé à ce que les chansons soient diffusées dans tous les coins du pays, car ils ont fondé et construit l'industrie de l'édition américaine. Parmi les éditeurs d'avant-garde figuraient M. Witmark, Charles K. Harris, Joseph Stern, Shapiro et Bernstein, Harry von Tilzer, Leo Feist, T. B. Harms et Irving Berlin [né Israel Baline]. Collectivement, leurs maisons d'édition furent connues sous le nom de 'Tin Pan Alley' ... C'est l'éthique de Tin Pan Alley, combinant le commercial et l'esthétique, qui donna à notre musique populaire son caractère distinctif. » [Kanter, p. ix]

Pendant des décennies, le monopole juif de la Tin Pan Alley sur le marché de la musique est resté solide. Ainsi que le fait remarquer H. F. Mooney :

« En 1941, le quasi-monopole de l'ASCAP (American Society of Composers Authors, and Publishers, organisée en 1914), qui avait pratiquement protégé l'ascendant de New York sur le marché de la musique, a été cassé par décision de justice. L'ouverture conséquente des canaux de diffusion et d'enregistrement aux compositeurs et éditeurs non membres de l'ASCAP, dont beaucoup étaient des inconnus en dehors de l'establishment musical conventionnel de Tin Pan Alley ... a marqué la fin d'une ère de compositeurs new-yorkais de plus en plus urbains. Des Juifs new-yorkais tels que Harold Arlen, George et Ira Gershwin, Jerome Kern, Vernon Duke (né Dukelsky), Herman Hupfeld et Vincent Youmans avaient produit une musique pensive, fine et raffinée, utilisant souvent des accents mineurs dans la tradition cantorale. Leurs concepts mélodiques ont influencé les instrumentistes de jazz 'blancs' – eux-mêmes souvent juifs – qui s'écoulaient avec une facilité croissante à travers des saxophones plaintifs mais délicatement retenus, de Benny Kreuger au début des années 1920 à Stan Getz en passant par Frank Trumbaujer, et à travers les clarinettes arabesques de Benny Goodman et d'Artie Shaw ». [Mooney, H. F., 1972, pp. 258-259]

(En 1998, le *Cleveland Jewish News* annonçait que *« le groupe de jazz numéro un dans le monde [est] Spyro Gyra. Jay Beckenstein est l'homme qui a tout déclenché. Le musicien et producteur de musique de renommée mondiale et son équipe de jazz (Bekenstein et deux autres membres sont juifs) sont des légendes depuis 1970 »*). (Alpen, J., 5-1-1998, p. 46)

La domination juive sur le monde de la musique ne s'est bien sûr pas arrêtée avec la disparition de Tin Pan Alley. Comme nous le verrons bientôt, l'influence juive ne fit que s'étendre. Tin Pan Alley (terme inventé par l'auteur-compositeur et journaliste Monroe Rosenfeld). [Shaw, A., 1982, p. 386] Les juifs ont également contribué à entretenir l'image négative que la population avait d'eux-mêmes. *« L'image des Juifs dans les chansons de l'époque »*, dit Kanter, *« n'était pas terriblement flatteuse. Les Juifs étaient présentés comme des vieillards grippe-sous qui se frottaient les mains, portaient des cheveux en crêpe et tenaient des magasins de prêts sur gage. Les Juifs de Tin Pan Alley ont contribué à perpétuer ce stéréotype. »* [Kanter, p. 57]

Les juifs qui dominaient Tin Pan Alley et le monde du vaudeville du début du siècle ont également joué un rôle central dans la popularisation et la propagation de stéréotypes afro-américains profondément dégradants. Pamela Brown Lavitt note Tin Pan Alley et les nombreux « coon callers » juifs sur scène :

« Les vaudevillistes juives du début du siècle ont popularisé ce qui est aujourd'hui un lieu de spectacle peu discuté et incompris, connu sous le nom de 'coon shouting'... En essayant de percer dans le monde du spectacle, l'esthétique [des entrepreneurs de Tin Pan Alley] était circonscrite dans un milieu farouchement anti-noir et xénophobe. Au milieu des années 1880, ils avaient formé une industrie très soudée, la Tin Pan Alley, qui a fini par dominer le vaudeville et les premières comédies musicales noires... Conçue comme une comédie, la coon song allait de la plaisanterie et du mépris à la cruauté et au sadisme... Les partitions et les couvertures illustrées de la coon song propageaient les images diffamatoires des Noirs dans des paroles calomnieuses à peine codées. Par exemple, le mot 'N'[igger] et les inférences qui y sont associées étaient expédiés dans des mots comme 'mammy', 'honey boy', 'pickinniny', 'chocolate', 'watermelon', 'possum' et le plus répandu 'coon' ». [Lavitt, P., 2000, pp. 253-258]

Parmi les « coon callers » juifs particulièrement connus, citons Sophie Tucker, Stella Mayhew, Fanny Brice, Anna Held, Eddie Cantor et Al Jolson.

Les juifs ont longtemps été attirés par l'exploitation entrepreneuriale de la scène culturelle noire et de la musique de jazz. Ainsi que le fait remarquer Burton Peretti :

« Mis à part les dangers de l'environnement de la mafia [crime organisé], l'exploitation à laquelle étaient confrontés les joueurs de jazz était plutôt typique de cette époque [les années 1930 et 1940]. Le jazz, comme les minstrels et le ragtime avant lui, est passé sous le contrôle de promoteurs professionnels qui cherchaient à rendre la musique rentable. [Ils ont adapté] les techniques de la publicité, de la promotion de chansons et du vaudeville... Certains promoteurs, comme Joe Glaser (qui a géré Louis Armstrong dans les années trente) étaient des associés du crime organisé qui ont quitté la pègre lorsque la prohibition a été abrogée. Glaser avait apparemment supervisé les profits d'Al Capone provenant du Sunset Cafe et d'un réseau de prostitution avant de devenir le manager d'Armstrong en 1935. Beaucoup

plus de promoteurs, cependant, étaient des vétérans de Tin Pan Alley, l'industrie de l'édition de chansons de Manhattan, y compris Irving Mills, un ancien chanteur et auteur-compositeur qui a géré les groupes de Duke Ellington et d'autres groupes noirs dans les années trente. » [Peretti, p. 147]

Glaser dirigeait l'Associated Booking Corporation, souvent *« l'agent exclusif de nombreux artistes noirs de premier plan. Il est devenu un associé proche de nombreuses personnalités de la pègre de Chicago et de New York, qu'il a rencontrées par le biais de son agence de réservation de groupes. »* [Moldea, p. 14] Glaser avait été un des premiers partenaires de la société avec Jules Stein, futur directeur de MCA. En 1962, l'avocat Sidney Korshak, également juif et lié à la mafia, a pris le contrôle de la société ABC. [McDougal, p. 141]

Mills et Paddy Harmon, propriétaire du Dreamland Cafe de Chicago, *« ont cherché et gagné une renommée fallacieuse, car Mills s'est attribué une partie du mérite de nombreuses compositions d'Ellington et Harmon a breveté et donné son nom à une sourdine de trompette qui était depuis longtemps populaire chez Joe Oliver et d'autres joueurs noirs ».* [Peretti, p. 148] Le plagiat des artistes noirs était une norme pour l'époque. Comme le note Al Silverman dans le cas de Fats Waller :

« En son temps, Fats a écrit les mélodies de plus de 360 chansons. Malheureusement, peu d'entre elles portent son nom aujourd'hui, car lorsqu'il avait besoin d'argent, il écrivait la musique et vendait tous les droits à des personnages peu scrupuleux de Tin Pan Alley. » [Silverman, pp. 129-130]

« La pratique du 'share-cropping' dans le show-business ... dans les années 1920 et 1930 », fait remarquer le directeur de l'Apollo Amateur Night de Harlem, Ralph Cooper, *« a perduré jusque dans les années 1950 et 1960. Son amertume existe encore aujourd'hui chez de nombreux interprètes – une amertume due au vol de leurs chansons, de leur son, de leur talent. »* [Cooper, p. 199] Les chanteurs juifs *« Sophie Tucker, Eddie Cantor et Al Jolson »*, souligne Donald Fischer, *« se sont produits en noir au début de leur carrière, en chantant des chansons noires. Ils ont ensuite tiré parti de leurs succès dans ce domaine pour acquérir une stature nationale et des succès professionnels avec d'autres musiques. Cependant, leurs premières chansons étaient pour la plupart empruntées ou plagiées à des sources afro-américaines, avec peu ou pas de reconnaissance publique – ou de*

récompense monétaire – pour les talents créatifs qui les ont produites. » [Fischer, D., 30-6-2000, p. 21A]

Les juifs ont également joué un rôle de premier plan dans la supervision de la vie jazz au sein de la communauté noire, notamment dans le contrôle des clubs de musique dans les quartiers noirs de diverses villes américaines. *« L'invasion de la communauté noire par des seigneurs du crime organisé ayant des liens avec l'argent du centre-ville »*, observe Ted Vincent, *« a certainement été la contribution la plus sensationnelle à la perte de la supervision par les Noirs des salles de danse et des théâtres de quartier. »* [Vincent, p. 176] Les « Slumming Resorts » servaient un public en grande partie non noir et *« étaient connus pour leur décor de bateau à aubes, leurs faux magnolias et leurs danseuses presque nues... Le pionnier national des resorts était sans doute l'Entertainment Cafe d'Isadore Shor ».* [Vincent, p. 78] À Harlem, ces clubs comprenaient le Connie's Inn (appartenant à Connie Innerman) et le célèbre Apollo Theatre. *« De l'ouverture du bâtiment [Apollo] en 1912 jusqu'en 1934 »*, note Vincent, *« le théâtre était une vitrine pour les spectacles de vaudeville burlesque blancs [c'est-à-dire en grande partie juifs], les strip-teaseuses blanches devenant l'attraction principale ».* [Vincent, p. 189] L'Apollo a finalement été vendu par les *« rois du burlesque Hurtig et Seaman »* à Sid Cohen et Morris Sussman, puis à Frank Schiffman et Leo Brecher. Brecher possédait également le Douglas, le Roosevelt, le Lafayette Theatre (*« la principale vitrine du talent noir en Amérique »*) [Cooper, p. 44], et l'Opéra de Harlem situé à un pâté de maisons de l'Apollo. [Vincent, pp. 189-192] Jay Fagan, ainsi que Moses et Charles Gale (Galewski), ont fondé le populaire Savoy Ballroom en 1926.

Mel Watkins évoque la réputation dans la communauté noire du magnat dominant Frank Schiffman :

« Schiffman était une figure controversée du divertissement noir. Admiré et respecté par certains, méprisé et excorié par d'autres, il était rarement considéré de manière neutre. Son approche machiavélique des affaires est un fait avéré, et la plupart des gens admettent qu'il était un requin impénitent en matière d'affaires. Il éliminait rapidement ses concurrents et pendant des décennies, il a éradiqué toute concurrence sérieuse, ce qui lui a valu l'estime réticente des autres showmen. Parmi les artistes, cependant, l'estimation n'était pas brillante. Au sujet de sa connaissance des numéros noirs, John Bubbles [un artiste afro-américain de l'époque] a déclaré : 'La

seule chose qu'il savait, c'était comment trouver des gens aussi bon marché que possible et les faire travailler aussi longtemps qu'il le pouvait'. Et John Hammond, producteur de disques et ami, a déclaré sans ambages que 'Frank n'avait aucun goût artistique' ». [Watkins, M., 1994, p. 386]

Samuel Charters et Leonard Kunstad relèvent la situation d'une autre célèbre boîte de nuit :

« Le Cotton Club avait ouvert ses portes à l'angle de la 142e rue et de Lexington Ave en 1922 avec une politique stricte de blanc uniquement. Le propriétaire, Bernard Levy, avait maintenu sa politique, malgré les vives protestations de la communauté de Harlem. Il utilisait des orchestres nègres et une revue nègre et le gérait comme une attraction touristique pour les gens de la société qui voulaient voir un peu de la 'vie de Harlem' ... Le club a été forcé d'admettre des clients de couleur pendant l'hiver suivant, mais les prix sont restés élevés et il est resté principalement une attraction touristique jusqu'à la Dépression. » [Charters, p. 217]

Le club Latin Quarter de New York (avec d'éventuelles succursales dans d'autres villes) était également la propriété d'un juif, Lou Walters, père de la célèbre présentatrice Barbara Walters ; Monte Kay était le fondateur du célèbre club de jazz Birdland. Lui aussi était juif. Le Panama était l'un des deux meilleurs cabarets de Chicago. Il appartenait à Isadore Levine. [Bricktop, 1983, p. 53] Bricktop, célèbre gérant international de boîtes de nuit afro-américaines des années 1920-1950, a écrit sur son séjour au Mexique :

« Le plus éminent des routiers de la colonie américaine de Mexico était un étrange petit homme appelé Blumey. C'était A. C. Blumenthal, un financier qui touchait à tout. Il avait été marié à Peggy Fears, une danseuse de Ziegfeld. Blumey s'est rendu à Mexico pour échapper aux collecteurs d'impôts de l'Oncle Sam, et il n'est qu'un des nombreux riches Américains qui se sont rendus à Mexico pour cette raison. Les autres vivaient tranquillement et discrètement, mais Blumey aimait les feux de la rampe... Il avait une écurie de grandes et belles filles qui le dominaient, et on pouvait le trouver en train de faire la cour tous les jours à l'hôtel Reforma, dont il était le directeur. » [Bricktop, 1983, p. 223]

Robert Rockaway, spécialiste israélien, fait remarquer qu'il existe un courant sous-jacent commun à cette vie nocturne :

« Les gangsters juifs fréquentaient les boîtes de nuit... En fait, les figures juives de la pègre possédaient de nombreuses boîtes de nuit et bars clandestins. À New York, Dutch Schultz possédait l'Embassy Club. Charley 'King' Solomon possédait le Coconut Grove de Boston. À Newark, Longy Zwillman possédait le Blue Mirror et le Casablanca Club. Boo Boo Hoff possédait le Picadilly Cafe à Philadelphie. Le Purple Gang [juif] de Detroit possédait le Luigi's Cafe, l'un des clubs les plus opulents de la ville. Des chanteurs et des comédiens juifs, comme Al Jolson, Eddie Cantor, Fanny Brice et Sophie Tucker, jouaient dans les clubs de la pègre. » [Rockaway, R., 1993, p. 205]

Mécontent de l'exploitation et de la dégradation de la communauté noire par des étrangers (où se trouvaient de nombreuses boîtes de nuit), le mouvement afro-américain Marcus Garvey s'est efforcé, dès les années 1920, d'instituer des Liberty Halls appartenant à des Noirs, *« où les offres musicales feraient partie d'un effort global d'élévation de la communauté et ne seraient pas simplement une activité à but lucratif ».* [Vincent, p. 114]

(En France, même le terrain de jeu/station balnéaire de luxe de la jet-set internationale qu'est le « Club Med » a été fondé par Gérard Blitz et mis en place par Gilbert Trigano. Tous deux sont également juifs. En 1999, la société comptait 116 sites dans 36 pays, aujourd'hui dirigés par Serge, le fils de Gilbert. [Reguly, E., 4-25-88, pl. 24 ; McDonelle, E., 5-1-99, p. D10] La boîte de nuit Roxy d'Hollywood a été fondée par le trio de gestionnaires juifs David Geffen, Loud Adler et Bill Graham. [King, T., 2000, p. 187]).

Les juifs se sont bien sûr illustrés au fil des ans en tant qu'interprètes musicaux. Parmi eux, trois des chefs d'orchestre les plus influents des années 1930 – Benny Goodman (« le roi du swing »), Harry James et Artie Shaw (Arthur Arshansky). Parmi les noms populaires plus récents, citons Leonard Bernstein, André Previn, Arthur Fiedler, Stephen Sondheim et bien d'autres. Comme nous l'avons déjà indiqué, dans les années 1930, MCA (Music Corporation of America) était une puissante agence d'artistes, fondée par Jules Stein et portée au pouvoir par Sidney Sheinbein et Lew Wasserman, qui est finalement devenu l'un des hommes les plus puissants d'Hollywood. Ronald Brownstein observe que :

« Au milieu des années 1930, MCA contrôlait un grand nombre des groupes les plus populaires du pays, de Tommy Dorsey à Artie Shaw. » [Brownstein, p. 181]

Pendant des années, Jules Stein de MCA, ajoute Michale Pye, *« a dirigé le commerce de la musique de manière si dure qu'aucune salle de danse n'a voulu s'opposer à lui ».* [Pye, p. 18-19] En 1946, lors d'un procès antitrust que MCA a perdu, un juge fédéral de Los Angeles *« a déclaré que MCA détenait un monopole virtuel sur le secteur du divertissement ».* Le juge qui présidait a également déclaré que MCA était *« la pieuvre ... avec des tentacules qui s'étendent à toutes les phases et saisissent tout dans le show business ».* [Moldea, pp. 2, 3] *« Le seul homme »*, fait remarquer le chef d'orchestre non juif Guy Lombardo, *« qui, probablement plus que tout autre, a solidifié le business et accéléré l'ère des Big Bands, était Jules Stein. Il avait créé sa Music Corporation of America à Chicago et c'est dans cette ville que gravitaient les groupes de tout le pays, à la recherche de l'essor et des engagements qu'ils obtiendraient si MCA les prenait dans son giron ».* Lombardo était également sous contrat avec Stein. [Lombardo, G., 1975, p. 153]

Stein a même écrit une introduction à l'autobiographie de Lombardo.

Pendant des années, MCA a entretenu des relations de plus en plus étroites avec la mafia de Chicago et d'autres personnalités de la pègre. L'avocat Sidney Korshak était apparemment omniprésent à Hollywood. *« Ami proche de Stein et de Wasserman »*, dit Dan Moldea, *« Korshak est rapidement devenu l'une des influences les plus puissantes de l'industrie du divertissement et de la politique californienne...* [Moldea, p. 5] *... Korshak... a été décrit par les enquêteurs fédéraux comme le principal lien entre le monde des affaires légitimes [d'Hollywood] et le crime organisé ».* [Moldea, p. 2]

Et le rock and roll ? La fondation juive a continué. *« Le plus célèbre et le plus important [disc-jockey de rhythm and blues] »*, notent Steve Chapple et Reebee Garofalo, *« était ... Alan Freed, le père du Rock 'n' Roll ... Freed a été crédité de la coécriture de quinze tubes de Rock and Roll, dont 'Maybelline' de Chuck Berry, mais il n'a fait guère plus que d'en faire la promotion. »* [Chapple, pp. 56-57] Une biographie de Freed indique qu'*« en 1956, il n'y avait pas de plus grand nom dans le rock and roll que Freed, à part Elvis Presley ».* [Jackson, p. ix] (Un autre des premiers disc-jockeys américains les plus connus était également juif, Murray the K, alias Murray Kaufman). En

1960, Freed a été inculpé pour avoir accepté 30 000 dollars de pots-de-vin pour passer des chansons dans sa station de radio. *« Il a donné un nom à leur musique, a inventé la rhétorique du 'nous contre eux', a créé le show biz du rock, y compris les voyages organisés... Alan Freed est vraiment l'une des principales pièces à conviction du Rock 'n' Roll Hall of Ill Fame... [Il] n'était pas seulement un escroc, mais aussi un hypocrite bien-pensant. Même [le manager de Freed] Morris Levy [qui a des liens profonds avec la pègre, en particulier avec la famille mafieuse Gigante] a dû admettre que le 'Père du Rock 'n' Roll' n'était pas un homme bien. Parlant d'un Juif à un autre Juif au sujet d'un troisième Juif, Levy a dit simplement : 'Il aurait pu être un autre Hitler' ».* [Goldman, pp. 519-520]

Dans un livre consacré à l'empire Atlantic Records (qui sera plus tard avalé par Warners), Dorothy Wade et Justine Picardie évoquent Morris Levy et le type de personnes qui peuplent l'industrie du rock and roll : *« En vérité, avec ou sans liens avec la mafia, Morris Levy était beaucoup plus typique des nouveaux magnats de la musique que le [non-juif] Ahmet Ertegun ou le [juif] Jerry Wexler... Le monde dans lequel Atlantic devait survivre était largement peuplé de truands et d'arnaqueurs ».* [Wade, p. 57] Comme l'a dit un jour Syd Nathan, le propriétaire de King Records, *« Vous voulez être dans l'industrie du disque ? La première chose que vous apprenez est que tout le monde est un menteur. »* [Wade, p. 60] *« Les premières entreprises de rhythm and blues étaient dirigées par une confrérie de Juifs... Ils étaient durs et rusés – certains disent sans scrupules – et ils étaient tour à tour aimés, méprisés, respectés et craints. Les liens profonds qui unissaient ces étrangers à la culture ont incité un Gentil, un léger reproche dans la voix, à dire que le yiddish était la deuxième langue de l'industrie du disque. »* [Cohodas, N., p. 3-4, 2000]

« Pour le grand public », notent Steve Chapple et Reebee Garofalo, *« l'industrie de la musique semble marquée par une énorme corruption. »* [Chapple, p. 226] *« Je pense qu'à Hollywood »*, déclarait en 1993 au *Los Angeles Times* le psychologue des médias Stuart Fischel, de l'Université d'État de Californie à Los Angeles, *« les gens entrent dans une sorte de fusion mentale. Vous pouvez arriver en tant que personne relativement morale et éthique, mais finalement [Hollywood] produit une resocialisation d'une sous-culture avec des normes et une éthique différentes basées sur l'hédonisme et le matérialisme. Il est difficile de savoir ce qui va franchir les limites de la criminalité acceptable à Hollywood. »* [Eller, p. B8, B11] En dehors de la drogue, de la prostitution et de toutes

les autres normes extrascolaires des mondes interdépendants de la musique, du cinéma et de la télévision d'Hollywood, rien qu'au niveau des affaires les plus basiques, *« la payola [corruption] a été un facteur clé dans l'établissement d'artistes majeurs »*, dit Roger Karshner, *« l'évolution des dynasties de l'édition et la création d'empires de l'enregistrement. Les pots-de-vin, la layola et le fait de s'occuper des affaires sont l'ABC de l'industrie musicale passée et présente. Elle a pris de nombreuses formes, et beaucoup d'éditeurs, d'artistes, de managers et de responsables du disque à tous les niveaux ont participé à des pratiques de payola. »* [Karshne, p. 39]

La plus importante des premières maisons de disques de rhythm and blues était probablement Chess Records, fondée par Leonard et Phillip Chess, des immigrants juifs de Pologne. Ils ont commencé par faire de la ferraille dans le ghetto, puis se sont lancés dans le commerce de l'alcool, et ont fini par posséder plusieurs bars dans les quartiers noirs du sud de Chicago, dont le grand Macamba Club, qui était *« réputé pour être un centre privilégié de prostitution et de trafic de drogue »*. [Dixon, p. 78] Les frères Chess ont vite compris qu'une opportunité rentable s'offrait à eux avec les nombreux groupes musicaux noirs qui se produisaient dans leurs boîtes de nuit ; les entrepreneurs se sont rapidement lancés dans une activité d'enregistrement, produisant finalement du blues, du gospel et de la musique rock. Les artistes noirs qui ont signé sur le label Chess sont Bo Diddley, Howlin' Wolf, Muddy Waters, John Lee Hooker, Etta James, Chuck Berry et bien d'autres. Les chansons de Berry sont parmi les plus influentes de l'histoire du rock and roll. *« Certaines personnes ont qualifié Leonard et Phillip Chess de visionnaires qui ont reconnu le potentiel du blues viscéral du Chicago d'après la Seconde Guerre mondiale »*, déclare Don Snowden, qui a coécrit l'auto-biographie du bluesman Willie Dixon, *« Un nombre bien plus important a qualifié les frères Chess d'exploiteurs qui ont systématiquement profité des artistes qui ont créé cette musique. »* [Dixon, p. 78] Les Rolling Stones ont même trouvé le bluesman Muddy Waters en train de peindre la maison des Chess lorsqu'ils sont venus enregistrer à Chicago. [Wade, p. 71]

Frank Schiffman, propriétaire d'un certain nombre de salles de concert dans le quartier de Harlem à New York, *« était un concurrent impitoyable qui était prêt à tout, y compris à profiter de ses employés noirs et à exploiter les grands artistes noirs qui travaillaient pour lui, afin d'augmenter ses*

profits et de battre l'opposition ». [Cooper, p. 44] *« Vous vous souvenez de la [chanteuse noire] Little Eva Boyd ? »* demande Ralph Cooper, *« Elle travaillait comme baby-sitter pour deux auteurs de rock and roll [juifs] de Tin Pan Alley, Carole King et Gerry Goffen. Ils ont écrit une chanson intitulée 'Loco-Motion' et lui ont demandé de la chanter... Aujourd'hui [1990], elle vit en Caroline du Nord, d'où sont originaires les siens. C'est une mère qui travaille et qui bénéficie de l'aide sociale. Elle travaille dans une cuisine de barbecue comme cuisinière. »* [Cooper, p. 196]

En 1997, la chanteuse noire Darlene Love a gagné un procès pour des redevances arriérées contre le célèbre producteur musical juif Phil Spector. (Le montant accordé à l'origine était de 263 000 dollars, mais il a ensuite été ramené à 130 000 dollars.) Mme Love était la chanteuse principale anonyme sur un certain nombre de productions de Spector datant des années 1960, notamment *He's a Rebel*, *Da Do Ron Ron*, *He's Sure the Boy I Love*, et d'autres succès. Au début des années 1980, Mme Love s'est retrouvée à nettoyer des toilettes pour gagner sa vie, mais sa carrière de chanteuse a ensuite connu un nouvel essor. [Willman, C., 10-15-88, Calendrier, p. 10 ; Warrick, P., 11-2-98].

« Je ne connaissais rien à l'industrie du disque », a déclaré Little Richard (le célèbre chanteur de « Tutti Frutti ») à propos de sa carrière dans le rock and roll. *« J'étais très bête... J'étais comme un mouton au milieu d'une bande de loups qui allaient me dévorer à tout moment. Je pense qu'on a profité de moi parce que je n'étais pas éduqué. Je pense qu'on m'a traité de façon inhumaine... Je pense qu'on m'a mal traité et que beaucoup de gens se sont enrichis grâce au style de musique que j'ai créé. Ils sont tous millionnaires, ont écrit plusieurs fois, et personne ne m'a rien offert. »* [Wade, p. 74] Dorothy Wade et Justine Picardie soulignent la lamentation de Little Richard, puis ajoutent : *« Ce à quoi beaucoup, sinon la plupart, de ses contemporains musiciens noirs ajouteraient : Amen. »* [Wade, p. 74] Entre autres, Richard pensait au propriétaire juif de Specialty Records, Art Rupe, qui, il y a de nombreuses années, avait acheté les droits de ses chansons pour la somme dérisoire de 10 000 dollars.

Chuck Berry se souvient avoir été floué par les frères Chess :

« [Phil Chess a finalement reconnu] par écrit qu'aucune redevance d'auteur-compositeur n'avait été versée pendant trois ans sur mon produit Chess Records... [Et

lors d'un examen des documents de Chess] j'ai été surpris d'apprendre que j'avais reçu les mêmes redevances d'auteur-compositeur pour un LP [long play] que pour un seul disque. Chess a prétendu ne pas être au courant de cette 'erreur', comme s'ils n'avaient jamais remarqué que les 33 tours contenaient entre huit et dix chansons. » [Berry, C., pp. 246-247]

« En 1974, Howlin' Wolf a intenté un procès contre Arc Music [la branche édition de Chess Records, elle était co-détenue par les frères Chess et deux frères du chef d'orchestre juif Benny Goodman] [Cohodas, N., 2000, p. 37] *demandant 2,5 millions de dollars pour des redevances impayées sur ses chansons... En 1976, Muddy Waters et Willie Dixon ont intenté des procès identiques contre la société d'édition, alléguant une fraude et une conspiration et demandant des dommages-intérêts et l'annulation de leurs contrats d'édition ».* [Cohodas, N., 2000, p. 308]

En 1972, Martin Otelsberg est devenu le manager du musicien afro-américain Bo Diddley. Soupçonnant plus tard qu'il avait été escroqué, Diddley a intenté un procès à la succession d'Otelsberg en 1994 et a récupéré 400 000 dollars. Comme l'a fait remarquer l'avocat de Diddley (également juif), John Rosenberg, *« C'est une histoire typique qui est arrivée maintes et maintes fois à des musiciens comme Bo ».* [Morse, S., 6-18-94, p. 28] Diddley s'est également plaint d'avoir été trompé par les frères Chess. *« Pour moi, chaque nationalité a une raison d'être ici »*, a déclaré Diddley, *« et surtout tous les Juifs possèdent tout. Ils ont tout l'argent. Donnez-lui mille dollars, il les transformera en dix millions. Comment ils font ça, je ne sais pas. »* [Cohodas, N., 2000, p. 110]

La communauté juive, bien sûr, n'est pas à l'aise avec cette histoire. L'auteur juif Neal Karlen décrit une représentation afro-américaine de l'arnaqueur juif de la musique : *« Dans le film 'Mo' Better Blues' de 1990, Spike Lee a dressé un portrait artistique, bien que flamboyant d'antisémitisme, du personnage fictif Moe Flatbush, un propriétaire de club juif avare, déterminé à escroquer les jazzmen noirs. Le personnage de Moe, interprété par John Turturro, qui ressemble à un furet et qui parle yiddish, semble tout droit sorti des pages de l'ouvrage antisémite 'Les Protocoles de Sion'. »* [Karlen, N., 1994, p. 145]

L'exploitation des artistes noirs par des agents et des producteurs juifs au début de l'ère du rhythm and blues dans les années 1940 et 1950 (et plus tard) était prédominante et répandue, ce qui a ancré l'hostilité

des Noirs envers leurs contrôleurs financiers juifs jusqu'à aujourd'hui. Les entrepreneurs juifs suivants font partie de ceux qui ont fondé des maisons de disques présentant principalement des talents noirs : Herman Lubinsky (Savoy Records) ; la famille Braun (DeLuxe Records) ; Hy Siegal, Sam Schneider et Ike Berman (Apollo Records) ; Saul, Joe et Jules Bihari (Modern Records) ; Art Rupe (Specialty Records – ses plus grands succès étaient ceux de Little Richard) ; Lev, Edward et Ida Messner (Philo/Aladdin Records) ; Al Silver et Fred Mendelsohn (Herald/Ember Records) ; Paul et Lilian Rainer (Black and White Records) ; Sam et Hy Weiss (Old Towne Records) ; Sol Rabinowitz (Baton Records – Rabinowitz est finalement devenu vice-président de CBS International) ; et Danny Kessler (directeur de OKeh Records, une branche « bon marché » de Columbia Records). Sydney Nathan contrôlait les labels King et Federal et Florence Greenberg possédait Scepter Records, influencé par la mafia (avec les Shirelles et Dionne Warwick).

« Ces analphabètes », a dit un jour Hy Weiss de Olde Towne à propos de ses artistes, *« ils auraient fini par manger dans les seaux de Delancey Street si nous n'avions pas été là. »* [Wade, p. 70] *« Les producteurs de disques étaient blancs »*, dit Nadine Cohodas dans son livre sur les frères Chess, *« leurs talents étaient pour la plupart noirs, beaucoup issus de milieux pauvres et peu instruits, vivant dans une société qui les considérait comme des citoyens de seconde zone. Les accords entre les deux parties n'étaient pas les négociations de pairs. La relation pouvait être paternaliste, voire condescendante. À Chess, on avait parfois l'impression que Leonard et Phil donnaient à leurs musiciens une allocation plutôt qu'un salaire. »* [Cohodas, N., 2000, p. 4] *« L'histoire du rock and roll est, bien sûr »*, souligne Rich Cohen, *« criblée de pionniers blancs qui ont fait carrière en enregistrant, et parfois en exploitant, des artistes noirs : Morris Levy, ce produit du Brill Building, costaud et fumeur de cigares, qui aurait volé les crédits d'écriture de Frankie Lyman ; Herman Lubinsky, le fondateur de Savoy Records à Newark, dans le New Jersey, qui jetait des pièces de 5 cents comme s'il s'agissait de plaques d'égout. »* [Cohen, R., 6-21-01]

À Philadelphie, en 1984, des poursuites judiciaires ont été engagées contre WMOT, une société qui *« a acquis une réputation de producteur de disques indépendant et agressif, spécialisé dans le 'son de Philadelphie' ».* Autrefois

détenue par Steve Bernstein, Alan Rubens et David Chacker, elle a été rachetée par Michael Goldberg, Allen Cohen et Jeff et Mark Salvarian. Des poursuites judiciaires ont même désigné la Bank Leumi d'Israël comme l'un des défendeurs d'un plan visant à utiliser la maison de disques pour blanchir l'argent de la drogue. L'acteur central de cette accusation était Larry Lavin, qui a été inculpé en tant que *« cheville ouvrière d'un réseau [de drogue] de 13 membres qui aurait vendu 5 millions de dollars de cocaïne par mois ».* [Daughen, 1984]

En 1978, Oscar Cohen, président de l'Associate Booking Corporation, dirigeait *« la plus grande agence de recrutement de talents noirs du pays ».* [Shaw, A, p. 419, p. 133] Le récidiviste et « mafieux » Morris Levy a même fini par être propriétaire du Birdland à son apogée, le célèbre club de jazz. [Wexler, p. 130] Levy contrôlait également le label Roulette Record. Nat « the Rat » Tarnopol dirigeait le label Brunswick (Jackie Wilson était l'une de ses stars afro-américaines les plus en vue). Tarnopol a été inculpé à deux reprises dans les années 1970 *« pour avoir utilisé des pots-de-vin, de la drogue et des hommes de main pour faire passer des artistes de Brunswick à la radio ».* [McDougal, p. 366]

Leo Mintz, propriétaire d'un grand magasin de disques près du ghetto noir de Cleveland, a été l'un des premiers et importants soutiens du disc-jockey Alan Freed et de son propre empire. Encore plus tôt, Eli Oberstein a fondé Varsity records dans les années 1930, Joe Davis a lancé Beach records en 1942, et *« Jake Friedman avait Southland, l'une des plus grandes entreprises de distribution du Sud. »* [Shaw, A., Honkers, p. 236]

« Toute l'histoire du rock 'n' roll », notait le *London Guardian* dans une critique du livre de l'auteur juif Michael Billig sur le sujet, *« a été dépeinte comme celle d'artistes blancs 'volant' la musique noire. Ce n'est que maintenant [avec l'ouvrage de Billig] que la contribution majeure des Juifs a été reconnue ».* [Arnot, C., 10-4-2000, p. 6]. Mark Shimmel, basé à Atlanta, est par exemple le PDG de LaFace Records, qui est la tête d'affiche de TLC, Usher, Tonik Braxton, GoodiMob, *« et d'une série d'artistes hiphop en vogue... Il a construit sa propre société, gérant des talents aussi variés que John Denver et le compositeur de Broadway Frank Wildhorn... Il ne s'inquiète pas beaucoup de ce qu'il appelle 'le blanc dans le business de la musique noire' ».* Il a également travaillé avec Huey

Lewis, Harry Belafonte, Ray Charles et l'ancien aigle Don Henley. [Pollack, S., 1-7-00]

George Goldner, qui s'intéressait au marché hispanique du disque, a fondé les maisons de disques Tico, Rama et Vee ; il possédait également un certain nombre de salles de danse à orientation latine. Goldner a ensuite fondé le label Red Bird, influencé par la mafia. (Goldner a un jour engagé une équipe de putes pour servir une convention de DJs. Il *« demandait aux filles d'arriver un jour à l'avance, de s'asseoir et de passer en revue avec elles ses nouvelles sorties. L'idée était que les filles murmurent les noms de ces disques à l'oreille du DJ pendant qu'ils faisaient l'amour. »* [Eliot, M., p. 49] Dans les années 1970, Joseph, Stanley et Kenneth Cayre (de la communauté juive sépharade de New York) possédaient le label de disques Salsoul. Son chiffre d'affaires s'élevait à 49 millions de dollars et il détenait une part de 70 % du marché du disque latino. [Upbin, 11-10-99]

Dans le domaine de la musique folk, Albert Grossman a géré la carrière de Peter Paul and Mary. *« Cela a établi sa réputation de faiseur de stars, note Anthony Scaduto, comme une sorte de manager de génie, alors même qu'on lui reprochait de commercialiser le folk et d'être un opérateur trop pointu. »* [Scaduto, p. 106] Israel Young dirigeait le Folklore Center dans le Greenwich Village de New York dans les années 1960. Fred Weintraub possédait la célèbre boîte de nuit Bitter End. Manny Roth dirigeait le Café Wha ? Parmi les grands chanteurs juifs de l'époque, citons Bob Dylan, Phil Ochs, Jack Elliott, Peter Yarrow (de Peter, Paul et Mary), David Blue (Cohen) et deux (Fred Hellerman et Ronnie Gilbert) des quatre Weavers. Le chanteur de ballades Leonard Cohen avait un grand-père qui fut le premier président du Congrès juif canadien.

Moe Asch (dont le père, Sholem, était *« l'écrivain yiddish le plus lu du XX^e siècle »*) [Goldsmith, P., p. 1] dirigeait Folkway Records, le label qui a sorti des enregistrements de Woody Guthrie, Pete Seeger (manager : Harold Levanthal), Doc Watson, l'artiste de blues noir Leadbelly, Josh White, le poète noir Langston Hughes, et des artistes ethniques du monde entier. (La femme de Woody Guthrie, Marjorie Gleenblatt Mazia, était juive, et leur enfant, Cathy Ann, a été *« élevée comme une juive. »*

[Pollack, O, p. 12]) Guthrie a même vécu avec Marjorie dans un quartier juif de Coney Island.

Asch est entré dans le monde de l'enregistrement grâce à un lien avec David Sarnoff, le futur directeur de NBC-RCA. [Goldsmith, P., p. 60] Une version ultérieure de Folkways était Verve/Folkways, avec Tim Hardin, Richard Havens et les artistes juifs Laura Nyro et Janis Ian (le nom d'origine de Nyro était Nigro, et son nom a été changé par crainte que les gens ne l'appellent « Negro »).) [King, T., 2000, p. 73] Un autre entrepreneur juif, Maynard Solomon, est à la tête d'un autre important label de disques axé sur le folk, Vanguard, qui a accueilli notamment Joan Baez, Buffy St. Un autre label folk de Chicago, Flying Fish, a été fondé par Bruce Kaplan.

Les interprètes juifs de musique populaire sont nombreux et variés, notamment les Beastie Boys (*« largement critiqués pour leur glorification du sexe et de la violence »*) [Anderson, 1991, p. 173], Bette Midler, Billy Joel, Barry Manilow, Randy Newman, Carly Simon (l'un des héritiers de la fortune de la maison d'édition Simon-Schuster), Helen Reddy, Lesley Gore, David Lee Roth de Van Halen, Lou (« *Take a Walk on the Wild Side* ») Reed, [Bell, I., 6-1-93, p. 12] et Leslie [Weinstein] West de Mountain. Donald Fagen a cofondé Steely Dan. Marty Friedman de Megadeth est juif, tout comme Peter Green de Fleetwood Mac, Marty Balin de Jefferson Airplane, Marc Knopfle de Dire Straits, Paul Stanley (Stanley Eisen) et Gene Simmons (né Chaim Whitz à Haïfa, Israël) de Kiss, Perry Farrel (Perry Bernstein ; fils d'un diamantaire) de Jane's Addiction, Kevin Dubrow (chanteur de Quiet Riot), Slash de Guns 'n Roses, Geddy Lee (de Rush – né Gar Lee Weinrib), Eric Bloom (chanteur de Blue Oyster Cult), Robbie Robertson, Warren Zevon, Jeff Beck, Mick Jones (des Clash), Gavin Rossdale (chef de Bush), Jay (Blatt) and the Americans, Marc Bolan de T-Rex, Manfred Mann (Lubowitz), Norman Greenbaum, Phranc (une chanteuse lesbienne juive), et Howard Kaylan et Mark Volman des Turtles. Et bien d'autres encore. Les juifs qui s'intéressent à ce sujet notent que la mère de Tiny Tim, un joueur de ukulélé, était juive, que la mère de Donovan était juive, que le père de Cyndi Lauper est juif, que la mère de Country Joe MacDonald est juive, que le père de Dee Snider de Twisted Sister était juif et ainsi de

suite. [Jewhoo, 2000 ; Boucher, G., 4-17-01, p. 62 ; Taylor, L., 12-27-00, p. F5] Même le gagnant du « Concours Eurovision de la chanson » de 1998 – dont l'évènement a été suivi par 100 millions de personnes dans 33 pays – était le transsexuel israélien Dana International, né Yaran Cohen.

Vous n'êtes pas juif ? Vous voulez réussir dans le monde de la musique ? Augmentez vos chances en apprenant le yiddish :

« Même les Gentils ont appris à agrémenter leur langue de pincées de yiddish, la langue vernaculaire de l'industrie. Courtney Love, peu de temps avant ses débuts chez le label Geffen Records, a commencé à se perfectionner avec l'aide du livre 'The Joys of Yiddish' de Leo Rosten. 'Je vais époustoufler tous ces 'shemedricks' de la maison de disques', disait Courtney. Elle évoquait même parfois sa dispute avec Kat [du groupe entièrement féminin Babes in Toyland] pour savoir qui était la première à porter une robe de poupée sur scène, en parlant de 'cette controverse shmatte' ». [Karlen, N., 1994, p. 146]

En France, le chanteur Serge Gainsbourg [né Lucien Ginzburg] *« est encore plus célèbre en Grande-Bretagne pour son tube 'Je t'aime moi non plus' : l'hymne scandaleux qui figurait dans les charts britanniques il y a 30 ans. Lui et [l'actrice Jane] Birkin ont si bien simulé leurs ébats amoureux que le single a été interdit par la BBC et formellement condamné par le Vatican ... Pourtant, Gainsbourg est le plus grand musicien populaire que la France ait jamais produit ... Des échos de sa technique préférée, qui consiste à murmurer des blasphèmes contre une harmonie délicate et belle, peuvent être entendus dans de nombreux disques contemporains, notamment dans les dernières œuvres de Leonard Cohen ... Vers la fin de sa vie, les apparitions du chanteur dans les médias sont devenues des provocations rituelles : lors d'une émission de télévision, il soumet un ancien parachutiste – horrifié par la version dub de la Marseillaise de Gainsbourg – à un torrent d'obscénités, ne s'arrêtant que de temps en temps pour gonfler des préservatifs. Lors d'un autre spectacle célèbre, alors qu'il partageait la scène avec la jeune Whitney Houston, Gainsbourg, alors âgé de 58 ans, s'est tourné vers le présentateur Michel Drucker et a déclaré, en anglais, 'I want to fuck her' ».* [Chalmers, R., 1-4-00]

La « bible » du rock and roll, *Rolling Stone*, a également été fondé par l'entrepreneur juif Jann Wenner [voir ailleurs, chapitres sur les médias de masse]. Wenner est également *« la personne la plus importante derrière »* le

Rock and Roll Hall of Fame and Museum de Cleveland. [Hinckley, D., p. 9] Joel Siegel, plus tard connu comme critique de cinéma, était également *« le premier reporter rock and roll de la télévision »*. [Slewinski, C., 23/03/99, p. 102]

C'est avec une curieuse perspective que Jerry Wexler, le codirecteur juif d'Atlantic Records, se souvient avec tendresse des premières années de l'industrie du rhythm and blues et du rock and roll :

« Combien je me souviens de ces labels et des combattants armés qui les possédaient. Exclusive (Leon et Otis Rene), Modern (les Biharis), Imperial (Lew Chudd), Specialty (Are Rupe), Old Towne (Hymie Weiss), Herald/Ember (Al Silver), Chess (les frères Chess), et ainsi de suite jusque dans la nuit - des logos mémorables, tous. Cela me rappelle les tribus du désert du Sinaï – les Hittites, les Moabites, les Midianites, les Amorites. Disparues, péries, disparues de la surface de la terre. Une seule a survécu – les Hébreux. » [Wexler, p. 183]

Les souvenirs écrits de Wexler comprennent également des histoires sur d'autres camarades juifs dans le monde de la musique plus tard, y compris l'éditeur de musique de Billboard, Paul Ackerman ; ses premiers patrons juifs à MGM Records – Abe Olman et Mitch Miller, et les hommes A&R Harry Myerson à RCA et Morty Palitz à Decca ; et Nat Shapiro, l'homme de promotion à Atlantic. *« Ce que [Wexler] a accompli chez Atlantic fait de lui un personnage clé dans l'histoire des chefs-d'œuvre noirs de l'après-guerre. »* [Hoskyns, p. 10] Parmi les talents noirs les plus célèbres de Wexler figure Aretha Franklin. En outre, *« tout au long des années 1950 et 1960, Jerry Wexler a travaillé avec plusieurs des chanteurs R&B les plus influents qui aient jamais figuré dans les hit-parades : Wilson Pickett, Otis Redding, Clyde McPhatter, the Drifters, Joe Tex, Ray Charles, Ruth Brown, the Clovers, Joe Turner et La Vern Baker, pour n'en citer que quelques-uns. Rolling Stone est allé jusqu'à le baptiser 'Godfather of Rhythm and Blues'. »* [Bego, M., 1989, p. 90] Lors de la montée en puissance d'Atlantic Records, le cofondateur non juif Ahmet Ertegun craignait une collusion entre Wexler et deux auteurs-compositeurs juifs, Jerry Lieber et Mike Stoller, visant à l'évincer. [Hosykyns, p. 10] (Jerry Greenberg était également *« l'un des principaux lieutenants d'Ertegun chez Atlantic »*. [King, T., p. 166]) Le magnat juif David Geffen a un jour essayé de créer une rumeur selon laquelle

Ertegun était antisémite, ce qui *« pourrait nuire aux affaires d'Ertegun. »* [King, T., 2000, p. 292]

En 1992, Bill McKibben a mentionné une anecdote musicale intéressante dont il avait entendu parler à la télévision :

« Neil Sedaka est allé au même lycée que Neil Diamond et Barbara Streisand, et pendant qu'il y était, il a écrit une chanson sur une fille appelée Carole Klein qui est devenue Carole King et a bien sûr eu plusieurs disques classés numéro un. » [McKibben, p. 20]

L'auteur ne le mentionne pas, mais, assez curieusement, outre le fait qu'ils sont tous devenus des chanteurs pop célèbres, ils étaient également tous juifs. En fait, au début des années 1960, Don Kirschner et son partenaire Al Nevins avaient une société appelée Aldon Music, qui était une sorte de dernier avant-poste du complexe Tin Pan Alley au « Brill Building » de New York. Leurs employés (principalement des auteurs de chansons à l'époque) étaient pratiquement tous juifs, notamment Carole King, Gerry Goffin, Barry Mann, Cynthia Weill, Neil Diamond, Neil Sedaka et Howard Greenflens. Plus tard, vinrent Phil Spector, Jeff Barry, Ellie Greenwich, Doc Pomus, Mort Shuman, Burt Bacharach, Hal David, Jerry Leiber et Mike Stoller. [Scheurer, T., p. 90] Ellie Greenwich et Jeff Barry, souligne Rich Wiseman, étaient *« l'une des équipes d'auteurs-compositeurs les plus chaudes de la pop. »* [Wiseman, p. 31]

« À ma grande surprise », écrit l'auteur juif Michael Billig, *« les chansons pop les unes après les autres se sont révélées être de la 'musique juive', d'[Elvis] Presley aux doux sons des vagabonds en passant par [le producteur] Phil Spector. Une grande partie de la musique de rébellion que j'avais aimée dans ma jeunesse et qui semblait être une fenêtre sur un monde étranger et dangereux, s'est avérée être le produit d'un environnement familier. La surprise s'est mêlée au plaisir. »* [Arnot, C., 10-4-2000, p. 6]

Dans les années 1960, l'agent/manager des Beatles, Brian Epstein, était juif, tout comme le promoteur, Sid Bernstein (*« le principal promoteur de New York au milieu des années 1960 »* [Glatt, p. 87] de leurs premiers concerts au Carnegie Hall et au Shea Stadium.) Le chef de l'employeur de Bernstein – la General Artist Corporation – était Norman Weiss, également juif. Un entrepreneur juif américain, Irwin Pincus, *« a obtenu*

les droits étrangers sur six enregistrements originaux des Beatles. » [Eliot, M, p. 127] Ces morceaux fondamentaux sont apparus sur le label Vee Jay (qui a également enregistré les populaires Four Seasons) dans les premiers mois de la « Beatlemania » en Amérique. (Entre-temps, l'État d'Israël a interdit aux Beatles de s'y produire en 1965 *« par crainte de l'effet décadent qu'ils auraient sur la jeunesse israélienne »*). [Frankel, G., p. 273] Sandy Gallin (également juif et, comme Epstein, homosexuel) *« a accédé à la célébrité après avoir réservé les Beatles pour leurs légendaires débuts américains en 1964 dans le Ed Sullivan Show. »* [King, T., 2000, p. 93]

« Fille de fabricants de meubles prospères de Sheffield », raconte Albert Goldman, *« [la mère de Brian Epstein] avait été éduquée dans une école dominée par des catholiques romains, une expérience qui l'a conduite à attribuer tous ses malheurs ultérieurs dans la vie à l'antisémitisme, un autre trait de caractère adopté par Brian. »* [Goldman] *« À l'âge de dix ans »*, ajoute Chet Flippo, *« [Brian] a été expulsé du collège de Liverpool pour avoir gribouillé des images sales. Lui et sa mère ont attribué l'expulsion à l'antisémitisme. »* [Flippo, C., 1988, p. 143] Les deux parents d'Epstein *« étaient issus de familles juives importantes de Liverpool »* et il était l'héritier de la société NEMS appartenant à sa famille : la chaîne de magasins de musique North End, achetée dans les années 1930. [Flippo, C., 1988, p. 143] *« Brian ne se souciait pas tellement de la musique des Beatles »*, écrit Flippo, *« ils l'ont su très tôt et il l'a toujours reconnu. Il n'avait absolument aucune expérience dans la gestion d'un groupe et les Beatles le savaient. Ses contacts, tels qu'ils étaient, concernaient le côté commercial des maisons de disques. »* [Flippo, C., 1988, p. 142]

Selon le *Jewish Forward*, Epstein était un *« gérant juif et homosexuel du département des disques – du magasin de Liverpool appartenant à ses parents – qui a rencontré les Beatles et en a fait, en un peu plus d'un an, le groupe musical le plus populaire au monde. La vie du premier manager des Beatles est connue des fans des Beatles depuis des décennies, mais toujours en tant que spectacle secondaire de l'attraction principale qui a battu tous les records. En inversant le point de vue, on découvre des éléments intéressants, comme lorsque Paul McCartney explique que son père a immédiatement approuvé Epstein. 'Il pensait que les juifs étaient très doués pour l'argent', dit M. McCartney. 'C'était la sagesse commune. Il pensait que Brian serait très bon pour nous... Et il avait raison... Si quelqu'un était le cinquième Beatle, c'était Brian' ».* [Mandell, B., 2001]

Un ouvrage biographique sur Epstein intitulé *The Man Who Made the Beatles* (L'homme qui a fait les Beatles) a été publié. *« Alors qu'aucun de ses artistes interprètes n'était juif »*, note l'auteur Roy Coleman, *« Brian a évolué vers la compagnie des juifs dans le domaine de la musique, et certains de ses principaux collègues étaient juifs : Nat Weiss, Dick James [à l'origine Richard Leon Vapnick], Dan Black, Vic Lewis, Bernard Lee. »* [Coleman, p. 345] Weiss s'associe à Epstein dans une société appelée Nemperor Artists. Une autre société basée sur les Beatles (appelée Stramsact à Londres et Seltaeb en Amérique) a été créée, en collaboration avec l'avocat d'Epstein, David Jacobs, pour commercialiser tout, du chewing-gum aux papiers peints des Beatles. Jacobs a confié un nombre considérable d'affaires liées aux Beatles en Amérique au célèbre avocat juif de Los Angeles, Marvin Mitchelson. [Jenkins, p. 85]

Selon Peter Brown et Steven Gaines, David Jacobs *« adorait le jeune Brian Epstein et l'a pris sous son aile. Les deux hommes se ressemblaient à bien des égards : leurs familles travaillaient toutes deux dans le secteur du meuble, tous deux étaient nés et avaient été élevés dans l'argent, et tous deux avaient des mères juives adoratrices. Tous deux sont homosexuels. David Jacobs est devenu le principal avocat de Brian. À partir de ce moment-là, toutes les décisions juridiques et tous les contrats seraient pris avec les conseils de David Jacobs. »* [Brown/Gaines, 1983, p. 122]

Victor Lewis, également juif, était le directeur général d'une autre société d'Epstein, NEMS Enterprises. Les Beatles avaient une participation de 10 % dans cette société qui était basée sur leur rentabilité ; Epstein et son frère détenaient les 90 % restants. [Coleman, p. 305] Comme l'a un jour déclaré Tony Barrow, rédacteur de Decca, *« En ce qui concerne l'embauche du personnel, ce que John Lennon m'a dit lors de notre présentation – 'si tu n'es pas pédé et que tu n'es pas juif, pourquoi rejoins-tu NEMS ?' – s'est avéré assez précis. Ils n'étaient pas tous juifs, mais c'était la combinaison idéale des deux choses qui tenaient le plus à cœur à [Epstein] ou à sa famille. »* [Coleman, p. 178] Nemperor Holdings (anciennement NEMS) a finalement été vendu à l'homme d'affaires juif Leonard Richenberg de Triumph Trust. *« Trust est devenu un détenteur à 90 % de Nemperor... Les Beatles étaient stupéfaits d'avoir perdu Nemperor ».* Après diverses menaces juridiques, ils ont réussi à le récupérer). [Brown/Gaines, 1983, p. 322].

Dick James, l'homme d'affaires juif mentionné plus haut, contrôlait les licences d'édition des Beatles et était leur éditeur chez Northern Songs. James, notent Peter Brown et Steven Gaines, *« est devenu pour les Beatles un symbole du monde de la musique. C'était un 'oncle' juif chauve pour les garçons, un homme avec un gros cigare et un sourire narquois, qui a enseigné à John et Paul l'une des plus grandes leçons de leur vie... John et Paul ont formé un partenariat d'écriture de chansons appelé Northern Songs... Dick James, en échange de ses responsabilités en tant qu'éditeur de musique, recevait 50 % des revenus. En termes littéraux, Brian [Epstein] a cédé à Dick James 50 % des droits d'édition de Lennon et McCartney pour rien. Cela l'a rendu riche au-delà de toute imagination en dix-huit mois. »* [Brown/Gaines, 1983, p. 186]

Chet Flippo évoque le contexte de la mort d'Epstein (une overdose de somnifères) :

« Des rumeurs immédiates ont couru à l'époque, tout comme aujourd'hui, selon lesquelles Brian Epstein aurait été assassiné à la suite de l'un ou l'autre des nombreux accords commerciaux qu'il avait conclus concernant les Beatles. Il y avait tant d'accords obscurs, impliquant tant de personnes et tant d'argent, que c'est peut-être même un accord qu'il n'a pas réussi à conclure qui aurait pu donner lieu à ces rumeurs de vendetta et de vengeance. Les audiences judiciaires qui ont suivi au fil des ans ont montré que les Beatles étaient probablement – il n'existe pas d'informations pour ce type de données – les artistes superstars les plus sous-payés de tous les temps. Compte tenu de leur renommée mondiale et des millions de disques qu'ils ont vendus, on aurait pu imaginer qu'ils étaient plusieurs fois millionnaires. C'était loin d'être le cas... Lorsque Paul [McCartney], en particulier, a commencé à essayer de fouiller dans les livres d'affaires des Beatles, ce qu'ils n'avaient même pas pensé à faire pendant les années de la Fabuleuse Beatlemania, les soupçons concernant Brian ont commencé à remonter à la surface. » [Flippo, C., 1988, pl. 244]

Toujours après la mort d'Epstein, James a vendu en 1969 les droits des chansons des Beatles. *« C'était l'accord le plus litigieux découlant de l'ère Epstein-James »*, dit Coleman. *« Les Beatles étaient furieux de ce qu'ils considéraient comme une trahison. »* [Coleman, p. 306] Marc Elliot fait remarquer que James a vendu *« ses intérêts dans Northern Songs au célèbre [magnat juif britannique des médias] Lew Grade, connu dans l'industrie cinématographique sous le nom de Low Grade. »* [Elliot, p. 158] Epstein entretenait également une *« bonne communication »* avec le frère de Grade,

Bernard Delfont, *« l'un des tsars du show-business londonien »*. [Coleman, pp. 245-246]

Epstein a également géré la carrière de la chanteuse Cilia Black. *« Après le spectacle de Cilia [à New York] », notent Brown et Gaines, « Brian a organisé une fête pour elle dans une suite d'hôtel à l'étage. La fête était bondée de journalistes et de personnalités du show-business new-yorkais lorsqu'une femme à portée de voix de Brian a fait remarquer que le hall de l'hôtel Plaza avait l'air 'juif'. Brian est entré dans une rage folle. La fête s'est arrêtée autour de lui alors qu'il criait : 'Madame, il se trouve que je suis juif !' .... C'est un petit miracle que l'incident n'ait pas été rapporté par la presse. »* [Brown/Gaines, 1983, p. 183]

Dans les cercles des riches et des puissants, note Coleman, *« Brian avait établi un rapport particulièrement chaleureux à Londres avec Bernice Kinn, la femme du propriétaire du New Musical Express. Juive exubérante et intuitive, elle faisait partie, avec son mari Maurice, du noyau des animateurs et des fêtards londoniens des années 1960. »* [Coleman, pp. 245-246] Un autre des *« amis proches »* d'Epstein était Lionel Bart (Beglieter), l'auteur juif de nombreuses chansons de la pop star Cliff Richard, et créateur de la partition de la pièce musicale Oliver ! [Press Association Newsfile, 4-3-99].

Le « photographe officiel » des Beatles pendant leurs années de gloire (1962-67) était juif – Dezo Hoffman. La femme de Paul McCartney, Linda (Eastman – à l'origine Epstein) était également juive. [Gilbert, G., 1996, p. 77 et 172]. Le père d'Eastman est également devenu actif dans les querelles juridiques entre les Beatles, en particulier entre Mc-Cartney et Lennon. L'avocat de McCartney à cette époque litigieuse, Charles Corman, était un juif orthodoxe. [Brown/Gaines, 1983, p. 333] Les producteurs du premier film des Beatles, *A Hard Day's Night*, étaient Walter Shenson et Bud Orenstein. Richard Lester a réalisé le film. Le célèbre chanteur juif Bob Dylan (Robert Zimmerman) a initié les Beatles à la marijuana la première fois qu'il les a rencontrés, une rencontre organisée par l'écrivain musical Al Aronowitz. [Brown/Gaines, 1983, p. 150]

À la mort de John Lennon, un autre agent juif, Elliot Mintz, a été pendant des années le publiciste de Yoko Ono (il a également travaillé

en tant que chargé des relations publiques pour Bob Dylan, et à d'autres titres avec des chanteurs pop au fil des ans). Immédiatement après l'assassinat de Lennon, un employé, Fred Seaman, et son *« ancien colocataire de collège »*, le *« psychiatre et diamantaire new-yorkais »* Bob Rosen, ont mis en place un réseau (appelé « Projet Walrus ») visant à commercialiser les journaux volés de Lennon et d'autres souvenirs. [Mintz, 1991]

L'un des plus célèbres producteurs de musique populaire des années 1960 – Phil Spector – était également juif. Specter était réputé pour son tempérament étrange et un style de musique décrit comme un *« mur de son ». « Philip était une personne très étrange »*, a remarqué le chanteur pop Sonny Bono, *« Il a toujours eu du mal à rester rationnel, vraiment du mal. »* [Wade, p. 100] Specter a également fondé Phillips Records avec son partenaire Lester Sil. *« Le plus célèbre producteur de musique pop [Spector] de tous les temps »*, écrivait le *Los Angeles Times* en 1988, *« était une plus grande superstar que tous les chanteurs de son groupe qu'il gardait à portée de main pour chanter chanson après chanson – et il l'a gardé ainsi en publiant la plupart des singles sous le nom d'un groupe générique, et non du chanteur principal ».* [Willman, C., 10-11-88, Calendrier, p. 10]

Un autre manager juif de premier plan, Allen Klein, qui a commencé avec des clients tels que Steve Lawrence et Eydie Gorme (tous deux juifs), Bobby Darin et Sam Cooke, a fini par être propriétaire de la société Cameo Parkway, gérant un grand nombre des plus grands groupes musicaux britanniques des années 1960, notamment les Rolling Stones (dont l'agent initial était Sandy Lieberson), les Yardbirds, les Kinks, les Animals et Donovan. Finalement, à la mort de Brian Epstein, Klein a même géré la société Apple des Beatles. *« Klein était un comptable new-yorkais »*, rapporte Mark Hertsgaard, *« dont la personnalité grossière et l'instinct de combattant masquaient un esprit financier aiguisé, mais qui contribuait à expliquer sa propension à attirer les procès et les accusations de fraude fiscale. »* [Hertsgaard, p. 287] *« Au sommet de sa carrière »*, dit Phillip Norman, *« sa société était impliquée dans cinquante procès »*, [Norman, p. 184] dont un avec les Beatles. Les Rolling Stones ont un jour poursuivi Klein pour 29 millions de dollars. [Sandford, p. 164]

Christopher Sandford fait remarquer que :

« Au milieu de l'été, [Mick] Jagger, le chanteur des Rolling Stones, était incapable de mentionner calmement le nom de son manager [Klein]. Plus tard, il a donné une interview dans laquelle il a déclaré : 'La moitié de l'argent que j'ai gagné a été volée'. La plupart des artistes dans le show-business subissent le même genre de chose... Il n'y a que des pique-assiettes et des parasites. Il y a très peu de gens honnêtes dans la profession. » [Sandford, p. 139]

Klein a eu cet échange avec un interviewer de *Playboy* en 1971 :

« Question : Mentiriez-vous ? Réponse : Oh, bien sûr. Question : Est-ce que vous voleriez ? Réponse : Probablement. Écoutez. On doit survivre. Peu importe comment... C'est un jeu pour l'amour de Dieu et gagner est tout ce qui compte. » [Garfield, p. 257]

Albert Grossman, autre manager juif légendaire, était *« probablement le manager d'artiste le plus connu, le plus prospère et le plus agressif de l'industrie musicale ».* [Scaduto, p. 105] Il a dirigé les carrières de Bob Dylan, Janis Joplin, Jimi Hendrix et de nombreux autres artistes musicaux de premier plan. (Lorsque Dick Asher, le directeur commercial de Grossman, a signé un contrat avec Joplin, il n'a jamais oublié ce qu'elle lui a dit : *« J'espère que tu ne nous as pas trop baisés. »* [Dannen, p. 76] L'agent de réservation initial du groupe Big Brother and the Holding Company de Joplin était Todd Schiffman ; son manager était Julius Karpen.

Bob Dylan a également signé un contrat de licence de chansons avec Lou Levy, et plus tard avec Artie Mogull (*« un arnaqueur »*) [King, T., 2000, p. 72] chez M. Witmark and Sons. Au début de la carrière de l'auteur-compositeur, *« lorsque la mère d'une petite amie a contesté ses mensonges et a dit qu'elle pensait que Zimmerman était son vrai nom, il l'a traitée d'antisémite, comme si une simple description de la vérité était de la bigoterie ».* [Rubin, p. 94] Dylan, qui au début de sa carrière a caché son passé juif et a inventé divers mensonges (il venait de l'Oklahoma, etc.) sur ses origines, a néanmoins rejoint la fraternité juive de l'université du Minnesota en 1959, Sigma Alpha Mu. [Scaduto, p. 26] Après être devenu riche et célèbre en chantant sur la justice sociale, dans les années 1980, le « dylantologue » A. J. Weberman a déclaré que le célèbre chanteur *« est un ultra-sioniste. Il fait cette tournée pour récolter des fonds pour Israël. Il a donné de grosses sommes d'argent à Israël au nom d'Abraham Zimmerman. »* [Spitz, p.

430] *Newsweek* et *Time* ont chacun rapporté que Dylan avait effectivement donné des sommes à l'État juif, et même à la Ligue de défense juive d'extrême droite. [Spitz, p. 407] Un biographe, Anthony Scaduto, a indiqué plus tôt, en 1971 :

« Au moment où j'écris ces lignes, la quête de salut personnel de Dylan semble boucler la boucle et revenir à la religion de ses pères. Bob a commencé à étudier le judaïsme et l'hébreu. Dylan, qui est si enthousiaste à propos de tout, a fait plusieurs voyages en Israël au cours de l'année dernière pour 'sentir la brise', comme le disent ses amis. Il aurait fait don d'une partie de ses fonds pour aider à soutenir au moins un kibboutz sur place. Le chanteur Theo Bikel [également juif et militant sioniste] ajoute : 'Dylan m'a dit qu'Israël semble être l'un des rares endroits au monde où la vie a un sens'. Il a même assisté à plusieurs réunions de la Ligue de défense juive militante. Le chef de la LDJ, Meir Kahane, [accusé par beaucoup, y compris par des juifs, d'être un raciste et un fasciste] se contentera de dire que Dylan est 'venu quelques fois pour voir ce que nous faisons' et a promis de donner de l'argent à l'organisation. Dylan refuse d'en parler. » [Scaduto, p. 274]

En 1977, les plus grands promoteurs de concerts rock étaient Bill Graham, basé à San Francisco (un survivant juif de l'Holocauste qui s'appelait à l'origine Wolfgang Wolodia Granjanka, propriétaire du célèbre hippie Filmore Ballroom et qui avait donné à sa propriété du nord de la Californie le nom de la mythique forteresse israélite Masada), Concerts West, Concert Associates, Frank Fried de Chicago et, à New York, Ron Delsener et Howard Stein. [Chapple, p. 152] En 1976, Howard Stein (dont *« le père, Jack 'Ruby' Stein, avait été usurier, ... a fini par flotter sur l'Hudson, sans tête »*) [Haden-Guest., 1997, p. 66] remarquait que le domaine de ses entreprises de production de concerts musicaux avait une *« connotation territoriale »* :

« Il est difficile pour un grand producteur de concerts de se lancer à New York et de se battre avec Delsener et moi-même. Il est tout aussi difficile pour un grand producteur de concerts de s'établir contre Frank Fried et moi-même à Chicago. À Miami, je ne me considère pratiquement pas comme ayant une réelle concurrence. À Atlanta, la concurrence est mineure. Au Texas, une certaine concurrence. À New York, il y en a trois : Delsener, moi-même et Jerry Weintraub. Bill Graham sur la côte ouest ... Le pouvoir d'un impresario ou d'un producteur de concerts passe par les

associations. C'est très politique. C'est très personnel. Il s'agit de construire des relations réciproques. » [Levine, F. p. 262]

Jon Fischel, du magazine *Billboard*, a désigné Jerry Weintraub et Bill Graham (parfois décrit comme le *« Godfather of Rock and Roll »*) comme les *« hommes les plus puissants du secteur [des concerts rock] »* de leur époque. [Levine, p. 275] *« Alors que Bill Graham connaissait un succès croissant et atteignait le statut de célébrité à San Francisco »*, dit John Glatt, *« il a dû faire face à une hostilité croissante de la part de nombreuses personnes qui le considéraient comme un porc capitaliste s'enrichissant sur le dos de la Love Generation. »* [Glatt, p. 61]

Dans les années 1970, l'avocat Allan Grubman (dont le partenaire était Arthur Indursky) est devenu *« le plus grand avocat de l'histoire du rock and roll »* [Dannen, p. 144] Irving Azoff, *« l'un des hommes les plus détestés de l'industrie cinématographique »*, a fini par diriger la société de gestion Front Line, *« la plus grande société de gestion du rock and roll ».* [Dannen, p. 134] L'homme le plus important de Front Line après Azoff ? Howard Kaufman. [King, T., 2000, p. 436] Azoff, de petite taille, est connu par ses ennemis dans le monde d'Hollywood sous le nom de *« nain empoisonné ».* Les groupes d'Azoff comprennent les Eagles, Boz Scaggs, Dan Fogelberg, Steely Dan, REO Speedwagon, Joe Walsh et bien d'autres. Azoff a ensuite dirigé MCA, puis Giant Records. Lorsqu'il était président de MCA, trois des quatre vice-présidents étaient également juifs : Myron Roth, Zach Horowitz et Larry Solters. [Knoedelseder, p. 26] L'agence Leber-Krebs est devenue *« l'une des plus grandes sociétés de gestion du rock »* ; ses artistes comprenaient Aerosmith et Ted Nugent. Dan Weiner a fondé l'agence d'artistes rock Monterey Peninsula Associates. John et David Handleman (la Handleman Company) sont finalement devenus les plus grands « jobbers » (distributeurs) de rock and roll aux États-Unis ; en 1991, ils ont racheté leur plus grand rival, également fondé par des juifs – Lieberman Enterprises. [Hull, p. 181] *« À chaque fois que vous achetez un disque microsillon, une cassette, un disque compact ou un livre chez K mart »*, dit Tim Kiska, *« vous ajoutez quelques centimes à la fortune de la famille Handleman. »* [Kiska, p. 91]

Lou Adler (autrefois associé à un autre magnat juif, Herb Alpert) était le producteur principal de l'influent Monterey Pop Festival et le

directeur du label Ode. (Alpert et un autre partenaire juif, Jerry Moss, ont également fondé A&M Records). Le festival de Monterey a été conçu à l'origine par Benny Shapiro et Alan Pariser qui ont vendu le projet à Adler et Michelle Phillips. [Hoskyns, 1996, p. 142] Ray Manarek se souvient que lui et le reste du groupe de rock Doors se sont rendus (avant qu'ils ne deviennent célèbres) au bureau d'Adler, dans l'espoir qu'il leur fasse signer un contrat d'enregistrement :

« Il a rejeté toute la démo. Dix secondes sur chaque chanson ... et nous avons été rejetés d'emblée. Juste comme ça. Il a pris la démo sur la platine et me l'a rendue avec un sourire obséquieux en disant : 'Rien ici que je puisse utiliser'. Nous étions choqués. On s'est levés, tous les trois, et Jim [Morrison], avec un sourire ironique et complice sur les lèvres, lui a répondu d'un ton vif et cool : 'C'est bon, mec. On ne veut pas être utilisés, de toute façon.' » [Manzarek, R., 1998, p. 153]

Le festival musical de Woodstock de 1969, qui fera date, est le fruit de l'investissement entrepreneurial de quatre jeunes juifs : Joel Rosenman, John Roberts (héritier d'une fortune pharmaceutique), Artie Kornfeld et Michael Lang. La personne engagée pour mettre sur pied l'ensemble du projet était Stanley Goldstein. Mel Laurence (né Melvin Bernard Lachs) était également le directeur des opérations des créateurs du festival, Woodstock Ventures. Bert Cohen, de Concert Hall Publications, rejoint bientôt l'équipe de production pour diverses tâches. [Spitz, 1979] Le premier employé de Woodstock ventures était Rene Levine, un comptable et un autre juif, Alex Jaffee, était le comptable de la société. Dans un chapitre du livre intitulé *Buying Off the Underground*, Joel Rosenman se souvient que lui et d'autres membres de l'équipe d'investissement de Woodstock Ventures se sont rendus dans le journal *East Village Other* « counterculture » de Greenwich Village pour les acheter, garantissant ainsi que les membres éminents de cette communauté anticapitaliste ne poseraient pas de problèmes avec l'exploitation économique de la Love Generation, censée être anti-matérialiste. Le célèbre agitateur radical (et juif) Abbie Hoffman a exigé 10 000 dollars de Woodstock Ventures, *« sinon ce putain de festival que vous organisez va vous finir dans le cul »*. [Rosenman/Roberts/Pilpel, p. 102]

Parmi les autres personnes impliquées dans le projet Woodstock, citons Judi Bernstein (directrice commerciale de la société de

sonorisation qui s'occupait du festival ; elle deviendra plus tard directrice exécutive de l'organisation sioniste Hadassah de Boston) et son mari Harold Cohen ; Lee Blumer (assistant du directeur de la sécurité) ; Steve Cohen (qui était *« en grande partie responsable de la conception et de la construction de la scène de Woodstock »*) ; Len Kaufman (qui *« dirigeait la force de sécurité 'chemise noire d'élite' »*) ; et Rona Elliot (qui travaillait aux relations publiques de Woodstock Ventures et est devenue plus tard la correspondante musicale du Today show de NBC). De nombreux artistes musicaux de Woodstock étaient même hébergés dans le célèbre hôtel de villégiature juif des Catskill Mountains, le Grossinger. Même Max Yasgur, le producteur laitier dont les terres ont été utilisées pour le festival, était juif. [Jewhoo]

L'un des quatre entrepreneurs du festival de Woodstock, Artie Kornfeld, était vice-président de Capitol Records (1967-68). Il a *« écrit et produit tous les trucs des Cowsills »*. Plus tard, Kornfeld a rappelé comment Woodstock avait été lancé :

« Ma secrétaire m'a dit : 'Un certain Michael Lang veut vous voir. J'ai dit : 'Qui est Michael Lang ?' Et elle a dit, 'Il dit qu'il est de votre ancien quartier.' Et j'ai dit, 'Eh bien, s'il est du quartier, dites-lui de venir.' Bensonhurst. C'est une section de Brooklyn qui est entièrement juive et italienne. C'est comme ça qu'il est parvenu à me voir ; en disant qu'il était du quartier.' » [Makower, p. 25]

Les deux hommes ont partagé un peu de marijuana dans le bureau de Kornfeld. Plus tard, discutant de la grande idée d'un gigantesque festival de musique, Kornfeld souligne que beaucoup de choses *« ont été discutées cette nuit-là, cette première nuit, probablement derrière une blonde colombienne, ce qui avait quelque chose à voir avec ça. Des gamins juifs surdoués et pseudo-intellectuels avec une idée qui venait de l'extérieur, je crois. C'était la culture. »* [Makower, p. 27] Les deux hommes se sont ensuite rendus sur place pour s'associer à Rosenman et Roberts (plus tard partenaires d'une société de capital-risque appelée J.R. Capital) et Woodstock était né.

Le désastreux festival de Woodstock de 1999 était également dirigé par Michael Lang et John Scher. Il s'est terminé par des émeutes, du vandalisme, des blessures, des arrestations et des crimes sexuels. [Morse, S., 7-27-99] Toujours dans le monde entrepreneurial du rock-and-roll,

« le premier Lollapalooza », fait remarquer Neal Karlen, *« a été organisé en 1991 à l'initiative de Perry Farrell [né Perry Bernstein], ancien leader du défunt groupe Jane's Addiction. Les huit groupes de cet été-là ont attiré 430 000 fans, ont rapporté 10 millions de dollars et ont été le succès surprise de toute l'industrie [musicale]. »* [Karlen, N., 1994, p. 160]

Un autre entrepreneur juif, Harold Leventhal, a promu des groupes folkloriques tels que les Weavers et Woody Guthrie. *« Jefferson Airplane est la création de [leur manager] Matthew Katz. »* [Glatt, p. 57] Danny Rifkind a géré les Grateful Dead. Paul Rothchild a produit les Doors (et de nombreux autres groupes) ; Jac Holzman, directeur d'Elektra, les a fait signer sur son label. [Densmore, J., 1990, p. 79] (Todd Schiffman les a fait signer dans une agence de talent). [King, T., 2000, pl. 97] Rothchild faisait tellement partie intégrante des Doors que Ray Manzarek, membre du groupe, l'appelle *« le cinquième Door »*. [Manzarek, R., 1998, p. 203] Manzarek se souvient de l'attitude du propriétaire d'Elektra, Jac Holzman, envers son groupe le plus vendu :

« Nous étions tous excités à l'idée de faire perdre sa virginité à un studio d'enregistrement [Elektra] flambant neuf et ultramoderne. Et nous pensions que cela allait être gratuit. Jac Holzman a construit ce maudit endroit avec les profits des ventes de disques des Doors. Tout le monde appelait les nouvelles installations d'Elektra à La Cienga 'la maison que les Doors ont construite', alors pourquoi ne pas enregistrer gratuitement ? En plus, c'était un studio interne. Il serait destiné à tous les artistes d'Elektra. Les étrangers pouvaient louer le studio au prix courant, mais les gens d'Elektra pouvaient y enregistrer quand ils le voulaient et gratuitement. Pas vrai ? On était excités. Ne le seriez-vous pas ? Conneries ! Pas de temps libre. Pas de sessions d'enregistrement gratuites. Tout le monde payait. Étrangers ou famille... tout le monde payait. Cependant, Jac a dit ... 'Les garçons, je vais vous dire ce que je vais faire. Pour vous...' Et on voyait la calculatrice dans sa tête tournoyer. On voyait qu'il voulait être généreux avec nous, il était sur la côte ouest maintenant, il portait des colliers d'amour, il avait laissé pousser ses cheveux longs, il n'était pas un matérialiste grossier, c'était un homme nouveau qui croyait en la paix et l'amour pour toutes les races, religions, croyances, nationalités. Mais il était aussi de New York. 'Pour vous... 10 % de réduction !' Je lui ai presque gloussé au visage. [Jim [Morrison], le chanteur, a tourné sur ses talons, incapable de faire face à Jac. » [Manzarek, R., 1998, p. 302]

Au début de leur carrière, les Doors se sont entraînés dans la maison de Stu et Marilyn Kreiger dans le quartier riche de Pacific Palisades. [Manzarek, R., 1998, p. 149] C'était la maison des parents du guitariste des Doors, Robby Kreiger, également juif. L'héritière Naomi Hirschorn a littéralement acheté aux Byrds leurs premiers instruments de musique. [Crosby/ Gottleib, p. 86] Terry Melcher (dont le père était juif) a géré les Byrds et Paul Revere and the Raiders. [Wynn, N., 1990, p. 197] Herb Gart a *« géré »* les Youngbloods. [King, T., 2000, p. 66] David Kapralik a géré Sly and the Family Stone et Barbara Streisand. [Scaduto, p. 105] Nik Cohn, critique musical pour le Manchester Guardian, et plus tard le *New York Times*, a fourni à Peter Townsend de The Who des critiques importantes dans le développement de son opéra rock « Tommy ». Selon Larry Smith, Townsend était *« prêt à compromettre son travail pour obtenir une critique favorable de [ce] journaliste/ami respecté »*. [Smith, L., 1999, p. 3] L'histoire des Beach Boys s'est finalement centrée sur la toxicomanie destructrice de Brian Wilson, membre clé du groupe, et sur son psychothérapeute autoritaire, Eugene Landy [voir dans le précédent volume l'histoire de l'exploitation par Landy de son célèbre patient]. Le road manager du groupe est également juif, Arnie Geller. Au sommet de son succès, Wilson a également épousé une jeune fille juive de 16 ans, Marilyn Rovell. Son autobiographie a également été écrite par Todd Gold, qui a été engagé par Wilson et son psychothérapeute Landy, pour créer le livre (dépeignant le controversé Landy sous un jour extrêmement favorable) à partir d'entretiens enregistrés.

Le groupe de rock de premier plan Creedance Clearwater Revival a été détruit en grande partie par ses superviseurs juifs. Le groupe a signé avec Fantasy Records en 1964. En 1967, la société est rachetée par l'entrepreneur juif Saul Zaentz (il a également produit les films Vol au-dessus d'un nid de coucou et Amadeus). Lorsque CCR a commencé à enchaîner les succès, le groupe a exigé une augmentation des redevances, conformément à une clause de leur contrat. Zaentz refuse, mais conduit le groupe vers une connaissance, un avocat juif sans scrupules (et lié à la mafia) nommé Bruce Kanter, qui met au point un stratagème compliqué pour faire bénéficier le groupe rock d'une tranche d'imposition beaucoup plus basse. Kanter a transféré une grande partie de l'argent de Creedance dans des sociétés d'évasion fiscale créées aux

Bahamas ; l'une de ces sociétés Kanter s'appelait King David Distributors, puis Sholom (paix en hébreu) LTD. [Block, A., pp. 268-269]

Ainsi que le fait remarquer Alan Block :

« Au fil des ans, le Creedance Clearwater Revival a rapatrié une grande partie de l'argent de Castle [une autre société liée à Kanter] en l'empruntant à des sociétés qu'ils possédaient réellement, ou pensaient contrôler, selon le plan de Kanter. Néanmoins, lorsque Castle a fait faillite, 4 millions de dollars de l'argent du groupe et de John Fogerty [chanteur/auteur principal] ont été emportés. Avant que cela n'arrive, John Fogerty a désespérément essayé de se dégager de Castle et de l'emprise de Kanter... Fogerty était particulièrement en colère contre Saul Zaentz car il le tenait pour responsable de l'implication du groupe dans le plan de Kanter. » [Block, p. 271]

Dans ce gâchis, Fogerty a également perdu les droits de toutes les chansons qu'il a écrites avec le groupe. [Block, A., p. 271] En 1983, le groupe gagne un procès de 1,5 million de dollars contre Kanter pour son rôle dans les problèmes de Creedance. L'année suivante, enregistrant à nouveau, les paroles de Fogerty dans son album Centerfield comprenaient des références évidentes à Zaentz qui pouvaient certainement déduire des connotations antisémites. Il est décrit comme un *« petit cochon »* qui est *« silencieux et rapide / tout comme Oliver Twist ».* [Block, A., pp. 272-273]

La superstar de la chanson afro-américaine Diana Ross, qui faisait partie des Supremes, a épousé un agent de relations publiques juif d'Hollywood, Robert Silberstein, en 1971. J. Randy Taraborrelli, dans sa biographie de Ross, suggère des dimensions carriéristes à ce mariage :

« La raison pour laquelle Diana Ross a décidé d'épouser Bob Silberstein reste un mystère aujourd'hui. S'ils étaient amoureux, c'était le secret le mieux gardé d'Hollywood... Bob Silberstein était à la fois blanc et juif. L'apparence et le style de chant de Diana étaient censés plaire aux Caucasiens, de sorte qu'un mari blanc n'aurait certainement pas nui à son image – en fait, il l'aurait améliorée – et les hommes juifs étaient perçus comme étant rusés et intelligents. » [Taraborrelli, p. 249]

(Les deux premiers maris de la chanteuse et actrice afro-américaine vedette Diahann Carroll étaient également juifs : Monte Kay (propriétaire de la boîte de nuit de jazz Birdland), et Freddie Glusman, responsable d'un magasin de vêtements de Las Vegas. Le second mariage a échoué après que Glusman l'ait battue).

Harvey Goldsmith est le manager de la star du rock Elton John, entre autres. Il est reconnu comme *« le promoteur de rock le plus connu d'Angleterre »*. [Graham/ Greenfield, p. 551] Doug Goldstein est le manager de Guns 'n Roses. (Jerry Heller et Samuel Frankel gèrent Slash, le guitariste de Guns 'n Roses. [Snyder, N., 2-19- 01] Steven Levine a produit Culture Club. Jerry Meyer *« est devenu l'un des meilleurs promoteurs de disques indépendants du pays. Il faisait partie d'un groupe informel d'une dizaine de promoteurs connu sous le nom de Network, qui a dominé la diffusion sur les radios Top 40 dans les années 70 et 80. Le Network avait le pouvoir de faire ou défaire les disques... [Meyer] aime la musique, qui, avec sa foi juive, a été la constante de sa vie »*. [Violenti, p. 8M]

La superstar du rock Bruce Springsteen est tombée sous le contrôle de deux agents d'origine juive, d'abord *« sous la tutelle du sharpie Mark Appel, qui à la fois le gérait, dirigeait la société de production par laquelle ses contrats étaient signés, et possédait son édition..... [Springsteen] a réussi à échapper à Appel grâce à une série de procès intentés par le critique de rock et arriviste Jon Landau. Landau dirigeait la section des critiques de disques de 'Rolling Stone' alors qu'il travaillait comme producteur pour de grandes maisons de disques... Landau est sorti de l'autre côté en tant que manager, producteur, meilleur ami et confident de Springsteen. »* [Doherty, p. 54]

Le critique Brian Doherty a souligné que Landau était dépeint dans un livre sur l'histoire du rock and roll comme *« un arriviste sans éthique, anti-art et avide d'argent »*. [Doherty, p. 54]

Par ailleurs, Dick Friedberg était associé au service de gestion de Premier pour la musique rock and roll. Gil Freisen est devenu le président de A&M Records (Janet Jackson, Sting, etc.). Herb Abrahamson était un cofondateur d'Atlantic Records. Norman Granz était propriétaire de Verve. Jac Holzman a fondé Elektra Records avec *« 600 dollars d'argent de bar-mitsva »*. Président d'Elektra ? Mel Posner.

[King, T., 2000, p. 245] Simon Waronker et son cousin Herb Newman ont fondé Liberty Records en 1955 (Ricky Nelson, Jan and Dean, Bobby Vee, Fats Domino, Johnny Rivers, the Ventures, etc.) Newman a également fondé un autre label, Era. Ted Wallerstein a dirigé RCA records dans ses années de formation. Art Kass, Phil Steinberg, Hy Mizrahi et Artie Ripp ont fondé le label d'enregistrement Kama Sutra (financé en partie par un mafieux connu, [Wade, p. 118] et plus tard Buddah. Les producteurs de Buddah, Jerry Kasentz et Jeff Katz, ont contribué à développer le genre trivial de la « musique bubblegum », notamment les groupes 1910 Fruitgum Company et Ohio Express. Les deux groupes avaient le même chanteur principal, Joey Levine. [Dannen, p. 164] C'est à Don Kirshner que l'on doit la supervision de la quintessence du groupe artificiel médiatico-illusoire, les Monkees ; trois des quatre membres du groupe ne savaient même pas jouer d'un instrument. Les magnats juifs du cinéma Burt Schneider et Bob Rafelson étaient leurs créateurs. Le label Migration Records de Bob Ezrin compte des artistes tels que Peter Gabriel, Aerosmith, Lou Reed, Robert Flack, Kiss, etc. Trauma Records (propriété de Rob Kahane et Paul Palmer) compte des artistes tels que No Doubt, Bush et la star du basket Shaquille O'Neal. Arnon Milchan, trafiquant d'armes israélien et magnat d'Hollywood, a tenté d'acheter Trauma à la fin des années 1990 pour le fusionner avec sa propre société Restless Records.

Finalement, la plupart des petites maisons de disques ont été rachetées ou ont disparu au profit des grandes sociétés de médias. *« Le terme 'oligopole' est tout à fait approprié pour décrire l'industrie du disque d'aujourd'hui »*, écrivait Frederic Dannen en 1990. *« La plupart des Américains se procurent la quasi-totalité de leurs produits auprès de six fournisseurs : CBS, Warners [y compris les labels : Warners, Atlantic, Atco, Elektra, Asylum, Reprise], BMG [les initiales du Bertelsmann Music Group, qui comprend RCA], Capitol-EMI, PolyGram [y compris Mercury, Polydor, London, Vertigo, Verve, Wing, A&M, Island, Motown] et MCA [y compris Decca, ABC-Dunhill, MCA, Geffen, DGC, GRP] ... Loin devant, il y a les deux grands ... Un énorme tiers [de l'industrie du disque] appartient à CBS et Warners ... Aujourd'hui, CBS et Warners peuvent être considérés comme l'équivalent des deux superpuissances mondiales de l'industrie du disque. »* [Dannen, p. 112]

Pendant des années, CBS Records a été dirigé par Walter Yetnikoff. *« Le cœur du personnage de Yetnikoff »*, fait remarquer Dannen, *« était sa judéité de Brooklyn ... Un nombre considérable de patrons de labels [de disques] étaient des Juifs de Brooklyn, mais Walter portait son ethnicité comme une gabardine ... [Il] s'intégrait bien dans l'industrie du disque qui était culturellement juive ... Les Goyim. Avec Walter, c'était toujours Nous contre Eux. Lorsque CBS Records organisait sa convention annuelle à Londres, Walter interdisait à ses employés de séjourner à l'hôtel Dorchester parce qu'il appartenait à des Arabes ... L'une des incohérences de Walter était qu'il ne sortait qu'avec des femmes non juives, préférant les blondes bien dotées. Avant que son mariage de vingt-cinq ans ne se brise au début des années quatre-vingt, il avait déjà commencé à amasser une écurie de telles petites amies – sa 'ferme de shiksa' ».* [Dannen, p. 23] Yentnikoff était un *« ami proche »* du truand de l'industrie du disque Morris Levy, tout comme Sheldon Levy, un autre président de CBS Records. *« Walter s'est pris d'affection pour Morris »*, dit Frederic Dannen, *« et passait du temps à la ferme de [Morris] Levy ».* [Dannen, p. 34]

(À la décharge de la rock star Sting, en 2001, il a résisté à des pressions « médiatiques » non spécifiées visant à censurer un Arabe dans l'une de ses chansons. Comme l'a noté l'Associated Press, *« Sting a déclaré à l'[Arab American Institute Foundation] que certaines personnes dans les médias lui avaient conseillé de ne pas publier son duo avec le chanteur algérien Cheb Mami en tant que chanteur, 'à cause de l'Arabe qui chante à l'avant'. Ils ont dit : 'Si tu le retires, on le passera à la radio'. J'ai dit : 'Non, c'est impossible. Il fait partie intégrante de la chanson'. Ses remarques ont suscité les acclamations des Arabo-Américains à travers la salle de bal. »*) [Associated Press, 5-2-01]

Bertelsmann Music Group (BMG) est un conglomérat géant du divertissement basé en Allemagne. Le président-directeur général de BMG Entertainment North America est, depuis 1994, le cadre juif Strauss Zelnick, ancien président de Twentieth Century Fox. De ce poste, il supervise *« les opérations de toutes les divisions nord-américaines de Bertelsmann Music Group ainsi que les opérations d'édition musicale et de divertissement interactif dans le monde entier. »* [Business Wire, 9-13-94] La division que dirige Zelnick représente un chiffre d'affaires annuel de plus de 4 milliards de dollars. En 2001, un autre dirigeant juif, Joel Klein, a été nommé président et PDG des activités américaines de Bertelsmann

AG. Pendant des années, un autre dirigeant juif, Clive Davis, a supervisé l'importante division des disques Arista dans l'écurie de BMG. En 1998, un autre cadre de BMG (un Allemand converti au judaïsme et un rabbin) a démissionné pour devenir le directeur de la section allemande de l'organisation environnementale Greenpeace.

En 1997, Frank Woessner, le PDG non juif de la division géante du livre de Bertelsmann, a reçu la *« Médaille d'or pour le travail humanitaire »* de l'organisation fraternelle juive B'nai B'rith d'Europe continentale. *« Woessner »*, a noté le *Jewish Week*, *« a été loué pour son soutien aux causes juives libérales dans des discours prononcés par des membres éminents de la communauté juive locale. »* [Axelrod, p. 41] L'une des plus importantes de ses *« actions humanitaires »* a été la publication de l'ouvrage controversé de l'auteur juif américain Daniel Goldhagen qui imputait la responsabilité de l'Holocauste à tous les Allemands (et pas seulement aux « nazis »).

En 1998, la société Seagrams de la famille juive Bronfman (qui possédait déjà MCA) a acheté PolyGram NV – *« la plus grande société de musique du monde »* – pour 10,5 milliards de dollars. L'*International Herald Tribune* a fait remarquer que :

« La transaction serait la plus importante de l'histoire de l'industrie du divertissement, éclipsée seulement par l'achat de Capital Cities/ABC Inc. par Walt Disney pour 18,9 milliards de dollars et la fusion de Time et Warner Communications pour 11 milliards de dollars qui a créé Time Warner Inc. ». [International Herald, p. 15]

La fusion PolyGram-MCA, désormais sous la coupe d'Edgar Bronfman, fait de lui, à 43 ans, *« le magnat le plus puissant du monde de la musique*, *avec un quart de toutes les ventes mondiales de disques sur terre »,* y compris la plus grande production de classiques et de jazz. [Lebrecht, p. 25] PolyGram à elle seule, dans l'empire Bronfman, possède également plus de 320 000 droits d'auteur de chansons. Parmi ses labels figurent A&M, Mercury, Decca/London, Phillips Classics et Island. [Hoover, p. 138] À l'échelle mondiale, les avoirs de PolyGram-MCA comprennent la société finlandaise Sonet Media AB, la société japonaise Nippon Phonogram, Polydor KK et Rodven Records, *« la principale maison de disques indépendante d'Amérique latine ».* [Hoover, p. 138] Parmi les artistes

musicaux les plus connus de l'écurie PolyGram figurent U2, Sting, Lionel Richie, Soundgarden, Kiss, les Village People, Janet Jackson et de nombreux autres. Les projets de stations de télévision semblables à MTV comprennent Atomic TV à Varsovie, en Pologne, et (en association avec MTV) 2 MTV en Asie.

Charles Koppelman est le fondateur du label SBK, qui a enregistré le « rappeur blanc » Vanilla Ice et Wilson Phillips, entre autres. Au milieu des années 90, il a été président d'EMI Group North America, puis a fondé une société appelée CAK Univeral Credits, destinée aux stars de la musique à la recherche de prêts. En 2000, Monte Lipman, cofondateur de Republic Records, est nommé président d'Universal Records (qui fait partie de l'empire Bronfman), qui avait racheté l'ancienne société. Et, la même année, comme l'a noté le Cleveland Jewish News, *« Au lieu de se former de leur propre chef, les groupes de mégapop comme Backstreet Boys et 'N Sync sont des créations manufacturées du magnat de Transcontinental Records, Lou Pearlman, dont le conditionnement et le marketing inspirés ont conduit un certain nombre de boys-groups vers la célébrité. »* [Horowitz, G., 3-24-2000, p. 37]

(En 2000, 'N Sync a joué à la fête privée de la Bar Mitzvah de la jeune Rachel Colburn. Elle est la fille du président des affaires commerciales d'American Online, David Colburn. *« Wendy Goldberg, porte-parole d'AOL, a déclaré que le groupe avait une relation avec Colburn et qu'il avait fait ce concert pour lui rendre service. »* Une telle prestation du groupe de chanteurs coûte normalement entre 250 000 et un million de dollars). [Deseret News, 6-8-2000, p. A2].

Dans le milieu des cadres de la musique, chez Warners, par exemple, Mo Ostin a dirigé pendant des années la société de musique. *« Warners »*, souligne Neal Karlen, dans son livre sur le groupe entièrement féminin *Babes in Toyland*, *« était dirigé par Mo Ostin et Lenny Waronker ; tout le département A&R de la société était dirigé par Michael, le fils de Mo. Si [Tim] Carr, le directeur artistique, arrivait à ses fins, la campagne des Babes serait largement orchestrée depuis le siège de Warner Records à Burbank par une demi-douzaine de musiciens juifs... En parcourant le spectre de la musique populaire, on pouvait encore entendre occasionnellement le mot 'juif' utilisé comme épithète. Si on tendait l'oreille, on pouvait entendre des groupes dire qu'ils avaient été 'juifisés' par*

un cadre de la maison de disques ou qu'ils avaient dû engager un 'avocat juif' pour régler un problème juridique épineux. L'attitude n'était pas différente dans l'univers rétréci de la musique alternative. Certes, trois des parrains spirituels du punk rock étaient juifs : Bob Dylan, né Robert Zimmerman, Lou Reed, né Louis Firbank, et Joey Ramone, né Jeffrey Hyman. Pourtant, signer avec un grand label, comme l'a dit un guitariste anglais ivre, tard dans la nuit de 1992 au CBGB, le club punk historique de New York, signifiait se transformer en 'appât juif'». [Karlen, N., 1994, p. 145]

Chez Sire Records, une filiale de Warners, l'écurie d'artistes de Seymour Stein comprend Madonna, Talking Heads, les Ramones et de nombreux autres talents de premier plan. *« Après quelques jours passés ensemble, Madonna s'est sentie suffisamment à l'aise pour confier sa cassette à Kamins... Ce dernier s'était lié d'amitié avec un artiste prometteur et un responsable du répertoire du label Sire de Warner, Michael Rosenblatt... Rosenblatt a remis la cassette au fantasque [Seymour] Stein ».* Madonna a également fait ses débuts au cinéma dans le film *Recherche Susan désespérément* de Susan Seidelman. [Anderson, 1991, p. 96-98, 121]. Guy Oseary, né à Jérusalem, est *« un partenaire de Maverick Records de Madonna »* et il a écrit un livre intitulé *Jews Who Rock*, sur les interprètes juifs dans le monde du rock and roll. *« Je n'arrête pas de recevoir des appels, dit-il, et on me demande pourquoi je n'étais pas dans ton livre. Je fais du rock. Et je suis juif. »* [Boucher, G., 4-17-01, p. 62 ; TAylor, L., 12-27-00, p. F5] Oseary *« en tant que principal découvreur de talents de Maverick est devenu l'un des confidents les plus fiables de Madonna ».* [Furman, P., 6-17-98, p. 12]

Lorsque Bob Krasnow est devenu le patron d'Elektra, *« ce sont, dit-il, ses qualités ethniques, plus que toute autre chose, qui lui ont permis d'obtenir le poste ».* [Wade, p. 58] *« Je pouvais travailler pour une grande société comme Warner Brothers [qui a avalé Elektra] »*, dit Krasnow, *« car j'avais toutes les qualités ethniques – j'étais blanc, j'étais juif, ils pouvaient m'inviter chez eux pour dîner, et je pouvais parler aux Noirs. »* [Wade, p. 58]

Jerry Wexler était le cofondateur d'Atlantic. Lorsque le directeur de CBS Records, Clive Davis, est licencié pour avoir détourné 94 000 dollars (dont 18 000 dollars pour la bar-mitsva de son fils [Dannen, p. 86]), il est remplacé par Irwin Segelstein. Dick Asher, également juif, *« était le numéro deux de Columbia Records sous Clive Davis ».* [King, T., 2000,

p. 143] *« Depuis l'époque d'Abraham »*, note le *Jewish Forward*, *« les machos du monde du spectacle profitent du jour spécial de leurs fils et de leurs filles pour faire de la lèche à leurs collègues magnats. En 1973, Clive Davis, alors président de CBS Records, a organisé l'une des bar-mitsvahs les plus célèbres de l'histoire du show-business (le fait qu'il ait été licencié pour cela ne fait qu'ajouter à son côté mystique) »* [Dorfman, J., 6-16-2000, p. 2]. Davis se retrouve plus tard à la tête de Bell Records sous la direction du président de Columbia Pictures, Alan Hirschfield. Davis a ensuite eu une carrière réussie à la tête d'Arista Records, dont les artistes comprenaient Whitney Houston et le Grateful Dead. Le directeur commercial de Davis chez CBS était Michael Levy ; Goddard Lieberman était le second de CBS Records ; l'assistant de Lieberman était Norman Adler. Al Shulman était à la tête de la division des produits spéciaux de CBS et Dick Asher était le vice-président exécutif de CBS Records. Ron Alexenburg était vice-président chargé de la promotion chez Columbia. Elliott Goldman était le numéro deux d'Arista Records ; Mitch Miller était un producteur de premier plan et une célébrité musicale chez CBS.

En 1998, Jay Boborg – cofondateur d'IRS Records en 1979, qui a lancé les carrières des Go-Gos, de R.E.M. et d'autres – était le président de MCA Records. Jerry Greenberg, ancien directeur d'Atlantic Records, *« est maintenant [en 1998, la superstar] Michael Jackson comme bras droit et président de MJJ Records. »* [Violenti, p. 8M] (Jackson était le témoin du mariage du médium israélien Uri Geller. Le dessin de Geller – sans l'étoile de David – orne un récent album de Jackson). [Reuters, 11-1-01] Alain Levy est président (1998) de PolyGram. En 1997, Danny Goldberg, président de Mercury Records, a été décrit par le *Jewish Week* comme faisant partie *« des cadres les plus puissants de l'industrie du divertissement »*. [Greenberg, E., Must, p. 49] Parmi les divisions qu'il dirige figurent Motown Records et PolyGram Classics and Jazz aux États-Unis. Goldberg était également auparavant le président d'Atlantic Records où il contrôlait, entre autres groupes, Nirvana. En 1995, il était le président-directeur général de Warner Records, mais il a perdu son poste lors de la controverse concernant le soutien apporté par Warner à des enregistrements de « gangsta rap » particulièrement abrasifs. Goldberg est également un ancien président du comité exécutif de l'American Jewish Congress.

En 1987, Goldberg (alors manager de Bonnie Raitt, Belinda Carlyle des Go-Gos, Don Johnson et d'autres) a organisé un mouvement de propagande de l'industrie du disque en faveur de l'État d'Israël. Voici ce qu'a rapporté *Los Angeles Times* :

« En 1988, le ministre israélien des Affaires étrangères, Shimon Peres, lors d'une apparition sans précédent devant un groupe de cadres de l'industrie du disque, de managers personnels, d'agents et d'avocats, leur a dit que la musique rock était 'comme une prière' pour certains jeunes Israéliens et les a exhortés à 'venir "prier" avec nos jeunes pour qu'ils célèbrent notre 40e anniversaire [israélien]. La réception/brunch du dimanche à l'hôtel Beverly Hills était organisée par l'entrepreneur du rock Danny Goldberg, président [à l'époque] de Gold Mountain Records ... La centaine d'invités représentait un échantillon représentatif de l'industrie musicale, avec des liens étroits avec les talents musicaux. Parmi eux : Irving Azoff, président de MCA's Entertainment Group ; Jeff Gold, vice-président d'A&M Records ; et les managers personnels Fred DeMann (Madonna, Lionel Richie), Mike Gormley (The Bangles, Oingo Boingo), et Michael Lippman (George Michael) ». [Caulfield, D., 9-29- 87, p. 6]

Goldberg a déclaré au *Times* que :

« Nous avons parlé du fait qu'Israël doit établir une identité auprès des plus jeunes. Actuellement, ils ne connaissent le pays qu'en tant qu'élément du journal télévisé du soir. Dans les années 1950, une alliance s'est formée entre Israël et ce qui était autrefois le cœur du show-business. Je veux dire que Frank Sinatra et Elizabeth Taylor étaient associés à Israël, mais cela laisse de côté les gens qui ont grandi après eux. » [Caulfield, D., 9-29-87, p. 6]

Le brunch était parrainé par la Fondation CRB, fondée par le magnat juif Charles Bronfman *« pour créer un échange mutuel entre Israël et le reste du monde ».* Selon le *Times*, le ministre israélien des Affaires étrangères, M. Peres, a été *« ovationné à son arrivée. »* [Caulfield, D., 9-29-87, p. 6]

En Angleterre, Michael Levy est à la tête de Magnet Records, devenu puissant grâce à l'aide en 1972 de Maurice Oberstein, alors à la tête de Columbia Records (britannique). Levy, connu pour *« poursuivre les gens dans le bureau et jeter les cendriers »*, est également président de l'organisation britannique Jewish Care. [Bright, p. T2] Levy *« a construit sa fortune personnelle en propulsant des groupes pop – Alvin Stardust, Chris Rea, Darts et*

Bad Manners – vers la célébrité ». [Davis, D., 2-10-2000, p. 5] *« À un moment donné, [il] vendait 8 % de tous les disques au Royaume-Uni. »* [Red Star Research] En 1991, le producteur britannique Ian Levine a commencé à enregistrer les anciens numéros du label Black Motown pour son nouveau label Motorcity. Levine a réuni plus de 100 anciennes stars à Detroit. « J'avais le contrôle de toute la famille Motown », dit-il en riant, *« je l'ai réunie à nouveau, et la presse et les fans étaient là, émerveillés ».* [Bull, p. 14]

L'agent/manager/cadre discographique le plus célèbre est peut-être David Geffen (également juif), ancien manager de Crosby Stills Nash and Young et de bien d'autres, qui a fondé Asylum, puis Geffen Records (l'écurie d'artistes comprenait Jackson Browne, les Eagles, Joni Mitchell, Linda Ronstadt et bien d'autres). (Alan Cohen a *« structuré le rachat de la coentreprise Asylum Records [avec Warner et] a quitté Warner pour prendre la tête du Madison Square Garden »*). [King, T., 2000, p. 287]. Dennis McDougal fait remarquer que Geffen *« a repéré Aerosmith, XTC, Nirvana et des dizaines d'autres groupes pop à leurs débuts et les a élevés jusqu'à ce qu'ils atteignent une maturité financière et plus de cinquante disques d'or... Pour la seule année 1989, les ventes mondiales de disques de Geffen ont dépassé 225 millions de dollars ».* [McDougal, p. 474] Un partenaire clé de Geffen était Elliot Roberts (Rabinowitz) – il était le *« manager éminent du folk rock de Los Angeles dans les années 70 »*, y compris, même plus tard, Neil Young et Tracy Chapman. [Graham/Greenfield, p. 553]. Le président de Geffen Records était Eddie Rosenblatt. Le directeur commercial de Geffen était Jerry Rubenstein. Gil Segel l'a aidé à se lancer dans l'immobilier. [King, T., 2000, p. 160, 184] *« Le plus drôle »*, dit Geffen, *« c'est que j'ai dû falsifier une lettre indiquant que j'étais diplômé de l'UCLA [pour obtenir un emploi précoce], et aujourd'hui je fais partie de son conseil d'administration. »* [Smith, p. 303] (*« Il a profité de son amitié avec [sa cliente] Linda Ronstadt, qui sortait alors avec le gouverneur de Californie Jerry Brown, pour obtenir un siège au conseil d'administration de l'université »*). [King, T., 2000, p. 316]

Les juifs se sont même fait remarquer dans les coulisses du monde de la musique country. La première personnalité juive importante de Nashville fut Paul Cohen, le responsable A&R de Decca de 1945 à 1958 (la société Decca aux États-Unis a été fondée à Chicago par Jack Kapp

en 1934). Cohen, qui vivait à New York et visitait Nashville pendant quelques semaines, était *« appelé par certains 'le roi de Nashville' »*. [Jones, M., p. 73] Margaret Jones fait remarquer que :

« En tant que responsable de l'A&R de la division country de Decca, Cohen était responsable d'une liste de talents de premier ordre comprenant les meilleurs artistes de l'époque : Ernest Tubb, Red Foley et Webb Pierce ... En 1952, Cohen a signé la seule et unique star féminine de la country chez Decca, Kitty Wells, et en 1954, il avait deux autres artistes féminines sous contrat : Goldie Hill et Wanda Jackson ... Après que Cohen ait signé Webb Pierce, ce dernier est devenu l'artiste le plus en vogue de la country ... [Jones, M., p. 74] ... Nashville était le 'coin de pêche' de Cohen, et il a galvanisé la ville, en convainquant Ernest Tubb d'y enregistrer ; bientôt, tous les autres artistes se sont alignés ». [Jones, M., p. 73]

« Paul a été l'un des premiers juifs à venir à Nashville, une fois qu'ils ont vu que la musique country commençait à se développer », se souvient le chanteur Faron Young. *« Avant cela, la plupart des gens de la country n'acceptaient pas les Juifs. Ils étaient trop claniques à ce sujet. Il a plus ou moins brisé la glace, puis les autres sont arrivés et ont plus ou moins pris le contrôle de ce business. Bon sang, ils possèdent tous les labels et tout le reste maintenant. Eux et les Japs. »* [Jones, M. p. 73]

Cohen a également signé Brenda Lee et l'éventuelle superstar de la country Patsy Cline, entre autres, dans son écurie. *« Cohen était un magouilleur à bien des égards »*, constate Margaret Jones. *« Il a créé une douzaine de maisons d'édition, toutes nommées d'après des marques de whisky. Puis il a eu le culot d'ouvrir son bureau à deux pâtés de maisons de Decca, afin d'opérer juste sous leur nez. »* [Jones, M., p. 71] Lorsque la carrière de Cohen s'est terminée à Nashville, un autre agent juif de Decca, Milton Gabler, *« l'a remplacé »*. [Jones, M., p. 73] Parmi ses trouvailles, Gabler a signé Bill Haley and His Comets en 1954. (On attribue également à Irvin Feld la « découverte » de Bill Haley, ainsi que de Paul Anka, des Everly Brothers et de Fats Domino, entre autres).) [Blackwell, E., 1973, p. 164]. Dans le même genre, des années plus tard, la star de la country Waylon Jennings se souvient que sa grande percée à Hollywood est venue du producteur et musicien juif Herb Alpert.

Le *Atlanta Jewish Times* relate l'histoire de la naissance d'une autre star de la country, Willie Nelson :

« [L'agent juif Joel Katz] a reçu un appel téléphonique d'un homme avec un accent texan marqué. L'homme a dit qu'il avait lu le contrat que Katz avait négocié pour [la pop star noire] James Brown. Il n'avait pas d'argent, mais il voulait que Katz fasse de lui une star. Katz a sauté dans un avion pour Austin, Texas, est entré dans une chambre du Ramada Inn, et a regardé Willie Nelson dans les yeux. » [Pollack, S., 1-7-00]

Katz a représenté un large éventail de chanteurs : des stars de la country Tammy Wynette, Waylon Jennings et George Straight aux artistes afro-américains The Temptations, B. B. King, Stevie Ray Vaughn, Jimmy Buffet et les rappeurs Rone Thugs and Harmony.

Trouvant un créneau partout où il est disponible, Madeline Stone est même devenue, à la fin des années 1990, un *« écrivain de premier plan de la musique chrétienne »*, travaillant avec les meilleurs artistes chrétiens CeCe Wilnan et le groupe Anointed. *« Je me considère »*, explique-t-elle, *« comme une fille juive qui écrit des chansons inspirantes, et non comme un auteur chrétien. »* [Dreyfuss, I., p. Y4] Un juif réformé, Steve Kaufman, est également *« le seul à avoir remporté trois fois le championnat national de flatpicking organisé à Winfield, au Kansas. »* Selon le *Jerusalem Post*, *« ses 50 livres et vidéos comprennent A Smokey Mountain Christmas for Guitar et Flatpickin' the Gospels. 'Ma mère a dit 'Oy', raconte-t-il. 'J'ai dit : 'Maman, ça va se vendre.' Dans ce métier, vous comblez un vide. Il n'y avait pas beaucoup de vidéos de gospel bluegrass. »* [Robinson, R., 7-24, 2000]

Dans le monde musical du « heavy metal », l'entrepreneur juif Jon Zazula de Crazed Management-Megaforce Records possède une écurie de groupes comprenant Method of Destruction (M.O.D.), Anthrax, Ministry, Metallica et d'autres. Cliff Burstein et Peter Mensch ont géré AC/DC, Metallica, Def Leppard, Bruce Hornsby, Queensryche, Tesla et d'autres. Leur société Q Prime possède également trois stations de radio en Californie. Howie Klein a fondé le label de rock « punk » 415.

Le « parrain du punk », manager et « cerveau » du groupe « punk » fondateur – les Sex Pistols, était le Britannique Malcolm McLaren. Il a également été le manager des New York Dolls, d'Adam Ant et de Boy

George. Selon le chanteur des Sex Pistols, Johnny Rotten, son manager était *« l'homme le plus maléfique du monde ».* [Harris, M., 8-19-94, p. 11 ; Shaw, D., 12-16-99, p. 5] McLaren *« a été élevé par sa grand-mère maternelle, Mme Corre, une femme formidable issue d'une très riche famille juive sépharade. »* [Barber, L., 12-22-91, p. 8] Les anarchistes Sex Pistols, rapporte le *London Independent*, ont été *« créés de manière assez cynique par Malcolm McLaren comme un gadget publicitaire pour promouvoir les ventes de vêtements fétichistes et autres dispositifs conçus et vendus par lui-même et Vivienne Westwood ».* [Graham-Dixon, 8-19-95, p. 2] (Les Ramones sont également un candidat pour le groupe punk le plus influent. Le chef des Ramones, Joey Ramone – né Jeffrey Hyman – est également juif). [Taylor, L., 27-12-00, p. F5]

Joseph Heller, anciennement de Heller-Fischel, a organisé des spectacles tels que Styx, l'Electric Light Orchestra, Boz Scaggs et bien d'autres. *« Il représentait des talents rock de haut niveau comme Van Morrison, les Guess Who, Marvin Gaye, War, Elton John et Pink Floyd. »* [Snyder, N., 2-19-01] Se démenant aussi dangereusement que possible pour gagner de l'argent, Heller a fini par se tourner vers une mine d'or relative, le « gangsta rap » basé sur les ghettos noirs. Il a cofondé Ruthless Records et géré le groupe pionnier du rap NWA (Niggaz With Attitude) dès le début de leur carrière. Le genre musical du gangsta rap, note Jory Farr, *« se nourrit de misogynie, ainsi que de rage homophobe et raciste... [C'était] la musique parfaite pour [un] style de vie chargé... d'avertissements de trahison, de meurtre, de vengeance et de vie courte ».* [Farr, p. 70] *« Je pensais que le rap deviendrait la musique la plus importante des années 90 »*, a déclaré Heller. *« …Mais vous ne pouvez pas vendre deux millions de disques de rap aux enfants des quartiers défavorisés. C'est juste assez pour en vendre 200 000. Il faut le commercialiser auprès des jeunes blancs. »* [Farr, pp. 68, 71]

Heller a engagé Ira Selsky comme avocat d'affaires et un chef de la sécurité d'origine israélienne nommé Michael Klein pour repousser les Noirs en colère et exploités qui entraient littéralement dans son bureau en menaçant de le tuer. La star du rap Ice Cube a même menacé Heller dans l'une de ses chansons enregistrées, ce qui a incité l'Anti-Defamation League à la qualifier d'antisémite. Ruthless Records a sorti un duo de rap juif appelé Blood of Abraham. Comme l'a fait remarquer

Chuck D, le chanteur principal du groupe de rap noir Public Enemy, *« il n'y a aucun moyen d'être formé aux éléments les plus sordides de l'industrie musicale en étant dans la rue - cet élément est réservé aux salles de conseil. »* [Chuck, D., p. 85] Parmi ceux qui figurent dans les souvenirs de Chuck D sur le comportement des « salles de conseil », on trouve Lyor Cohen (directeur de Rush Productions, et Israélien) ; Al Teller, un cadre de MCA dont les parents sont morts dans l'Holocauste ; Steve Ralbovsky de CBS ; Bill Adler (un publiciste) ; et Rick Rubin de Def Jam Records. (Le diamantaire juif Jacob Arabo a fait la une des journaux en tant que bijoutier privilégié de la foule noire du rap qui cherche à symboliser la richesse et le pouvoir, ou, comme l'a dit le *New York Times*, *« le bijoutier qui donne leur éclat à la plupart des grands rappeurs d'aujourd'hui ».* [Century, p. 1]

En 2001, Heller a été nommé « Godfather of Latin Rap » par le *Los Angeles Business Journal* ; il s'est joint au mouvement rap pour tenter de le développer sur le marché latino via Hit a Lick records. Selon le *Journal* :

« Si Heller est convaincu que le rap latino va devenir le prochain grand phénomène, ce sera probablement le cas, ont déclaré d'autres vétérans de l'industrie musicale... En effet, Heller est largement reconnu comme l'une des principales forces à l'origine du passage du gangsta rap au courant dominant de la musique... Bien que Heller occupe le poste secondaire de directeur de l'exploitation, il reconnaît que les autres partenaires 's'en remettent généralement à moi en raison de mon expérience et de mon expertise' ». [Snyder, N., 2-19-01]

En 2001 également, le susmentionné Lyor Cohen s'était catapulté au pouvoir dans le monde du rap. Le magazine *Rolling Stone* a même consacré un article à son sujet, sous-titré *« Comment Lyor Cohen – le président blanc, juif et d'origine israélienne d'Island Def Jam Records – est devenu l'un des hommes les plus importants du hip-hop, et pourquoi il pourrait maintenant devenir l'un des hommes les plus importants du rock & roll ».* Cohen a commencé par promouvoir des groupes de punk rock comme les Circle Jerks, Social Distortion et les Red Hot Chili Peppers. Il est ensuite devenu président du label de musique rap Def Jam en 1988 et est rapidement devenu *« peut-être le cadre blanc le plus puissant dans une entreprise afro-américaine ».* (Def Jam a été racheté par la société Polygram, propriété des juifs, en 1999). Irv Gott, un producteur de disques noir, fait

remarquer que Cohen est *« un juif blanc, mais je pense que tout le monde le respecte comme s'il était noir. Il sait aussi comment le porter. Il sait comment devenir gangster, comment se retirer, quand fermer sa gueule, quand dire quelque chose. C'est pour ça que les autres cadres blancs ont peur de lui. Il sait comment traiter avec les truands, l'élément criminel. »* Cohen, poursuit Rolling Stone, a élargi sa base musicale et *« supervise un empire qui comprend des centaines d'artistes se produisant dans des dizaines de genres, une liste qui comprend PJ Harvey, American Hi-Fi, Shelby Lynne, Lionel Richie, Bon Jovi, Melissa Etheridge, Saliva, Ludacris, Kelly Price et Sisquo ».* Le surnom de Cohen est « Little Lansky » (d'après le célèbre mafieux juif Meyer Lansky). Il est né à New York *« où son père, un Israélien, travaillait au consulat ».* Il a ensuite été élevé dans une ferme d'avocats près de Tel Aviv. [Cohen, R., 6-21-01]

Cohen s'est également employé à tenter de réajuster la conscience des Noirs quant à l'exploitation juive de la communauté afro-américaine. *« À la fin des années 80 »*, fait remarquer le journaliste Rich Cohen, *« alors que l'album 'It Takes a Nation of Milions to Hold Us Back' de Public Enemy était en tête des hit-parades, le chargé d'information du groupe, le professeur Griff, a fait plusieurs déclarations antisémites. En tant que cadre juif travaillant avec le groupe, Cohen s'est retrouvé au milieu d'une expérience difficile et formatrice. Lorsque le professeur Griff de Public Enemy a dit ce qu'il a dit, et que cela a provoqué ce tourbillon, toute l'industrie m'a demandé : 'Mais qu'est-ce que tu fous ?' Tous les présidents de toutes les maisons de disques m'ont appelé pour me dire : 'Lâche-les !'. Mais je crois qu'être juif, c'est aussi éduquer. Et je crois que j'ai contribué à changer l'opinion de Public Enemy. J'ai dit : 'Votre voix est étouffée car vous dites que les Juifs sont ceci ou cela. Vous ne pouvez pas faire de déclarations générales. Si vous voulez faire passer votre message' – et c'était profond, je crois – 'arrêtez de généraliser.' Et j'étais le seul juif dans leur vie. Et si je démissionnais ? Ils ne seraient que plus aliénés. Je n'avais pas été un bon juif. Je n'aller pas non plus cesser d'en être un. Au lieu de cela, j'ai essayé d'avoir un impact. J'avais l'impression de faire ce qu'il fallait. Pas seulement en tant que Juif, mais en tant que personne. Ils avaient une grande voix, une nation de millions de personnes, pour citer leur album. J'ai fait fermer le musée de l'Holocauste [le Centre Simon Wiesenthal], et nous avons fait une visite privée. La première chose que vous voyez est un crâne de juif plus le crâne d'une personne noire égale un babouin. La dernière chose que l'on voit est un singe aux lèvres énormes portant une étoile de David, tenant une trompette et une*

pancarte disant : 'Ce sont ces juifs qui apportent cette musique appelée jazz'. » [Cohen, R., 6-21-01]

Ensuite, il y a l'ancien avocat fiscaliste Joe Weinberger qui conduit une Jaguar S-200, porte une montre Rolex sertie de diamants et de *« grosses bagues en or »*, et porte un *« pistolet automatique de 9 mm rangé dans sa poche »*. Comme le souligne le *Miami New Times* à propos de sa montée en puissance dans le monde de la musique rap afro-américaine, *« Au début des années 90, Luther Campbell, le rappeur de butin en titre de Miami, a engagé Weinberger loin des couloirs moquetés d'un cabinet d'avocats de Brickell Key pour l'aider à gérer un empire musical en pleine expansion et les procès qui l'accompagnaient. En l'espace de cinq ans, Campbell a fait faillite et Weinberger a acheté les droits de sa musique. Plutôt que de retourner dans les confins confortables de son ancienne vie, l'avocat de 42 ans, célibataire et sans enfant, a choisi de lancer son propre label, Lil' Joe ... Lors d'une vente flash post-faillite supervisée par Richard Wolfe [l'avocat/associé de Weinberger, également juif], Weinberger a acheté les droits de la musique de 2 Live Crew pour environ 800 000 dollars, plus l'argent qu'il prétend que Campbell lui doit. »* [Korten, T., 8-10-2000]

Weinberger a même été accusé d'avoir ordonné un attentat à la voiture piégée et d'avoir proféré des menaces de mort contre un employé.

Ensuite, il y a Bryan Turner, né au Canada, qui a fondé Priority Records en 1985 ; il est également juif. [Jewhoo, 2000] En 1998, Priority affichait un chiffre d'affaires annuel de 250 millions de dollars. Le *Los Angeles Times* remarque :

« Lorsque le groupe pionnier de gangsters rap N.W.A. cherchait son premier contrat d'enregistrement, il a trouvé un distributeur en Priority Records, qui a sorti un album si obscène qu'il a suscité une lettre de plainte du F.B.I. Lorsque Ice-T a quitté Warner Brothers Records après que des groupes de police et les actionnaires de la société se sont opposés à sa chanson 'Cop Killer', il a trouvé un nouveau foyer chez Priority. Lorsque Suge Knight, le chef emprisonné de Death Row Records, connu pour ses tactiques commerciales pugnaces, cherchait son premier contrat, Priority le lui a donné. À travers toute la violence et la controverse du rap hardcore – de ses racines dans N.W.A à sa résurrection actuelle avec Master P – le label Priority Records de

Los Angeles a été un acteur majeur. » [Strauss, N., 9-3- 98, sec. E, p. 1] Et ainsi que le *Times* l'a rapporté à une autre occasion :

« Lorsque Time Warner s'est séparé du rappeur Ice-T après l'affaire 'Cop Killer', puis du rappeur Paris pour une chanson qui dépeignait un fantasme d'assassinat du président Bush, Turner n'a pas tardé à signer des contrats avec les deux artistes ». [Hochman, S., 7-30-95, Calendrier, p. 82]

L'entrepreneur juif Steve Rifkind a également connu un grand succès dans le domaine de la musique rap. En 1993, Rifkind a fondé et dirige toujours Loud Records (son président est Rich Isaacson). Auparavant, Rifkind avait créé la Steven Rifkind Company, *« une société de conseil spécialisée dans le rap et le R&B ».* Parmi les artistes de Loud figurent Wu-Tang Clan, Mobb Deep, Yvette Michelle, Funkmaster Flex, Alkaholics, Raekwon et Xzibit. La valeur de l'entreprise est estimée à environ 100 millions de dollars. [collegemusic. com/1-11-00] Selon le magazine en ligne Entrepreneur, *« Rifkind, qui a déposé le terme 'Street Teams', fait littéralement du marketing dans la rue en engageant des jeunes pour parler de la musique de ses artistes à leur communauté. 'Ma philosophie a toujours été la suivante : 'on ne peut pas arrêter le bouche-à-oreille', explique Rifkind, qui a des équipes de rue dans toutes les villes, distribuant des singles gratuits aux adolescents dans les cités et les écoles, et gribouillant le nom de ses albums dans la poussière des camions en stationnement, qui servent alors de panneaux d'affichage mobiles. »* [entrepreneur.com]

Un autre grand entrepreneur juif du rap est le susmentionné Rick Rubin, qui, selon Jory Farr, a découvert que ses *« plus grandes stars étaient d'anciens gangsters qui utilisaient des rythmes et des rimes pour glorifier la richesse, la drogue et la violence. Décider qui signer pouvait être un bourbier moral ... mais Rubin n'était pas du genre à s'embarrasser des futilités de la responsabilité sociale. »* [Farr, p. 126] *« Je pouvais faire tout ce que je voulais »*, a dit un jour Rubin à propos de sa propre vie de famille à New York, *« Nous avons toujours fait partie de la classe moyenne supérieure. Nous étions riches pour la communauté dans laquelle nous vivions. Dans un sens, j'ai été gâté. »* [Farr, p. 119]

La maison de disques de Rubin, Def American, s'appelle maintenant American Recording ; à une certaine époque, Geffen Records distribuait le matériel de Rubin. Plus tôt dans sa carrière, il avait signé des groupes

comme Slayer (dont les paroles exhortaient *« tout, du sacrifice de vierges et du satanisme aux mutilations sadiques et aux atrocités d'Auschwitz »* [Farr, p. 109]) et les Geto Boys, qui *« poussaient la misogynie et le sadisme vers de nouvelles profondeurs ».* [Farr, p. 108]

L'étoile de Rubin est montée si haut qu'il a fini par produire des albums pour Mick Jagger et les Red Hot Chili Peppers. Des problèmes surviennent cependant à la suite d'un procès intenté contre lui par Adam Horowitz des Beastie Boys et des menaces de la Ligue de défense juive fondée par Meir Kahane. Outré par la promotion par Rubin de paroles violemment anti-juives par des groupes du ghetto noir, le groupe juif serait venu pour le tabasser. Rubin ne pouvait pas comprendre leur colère. Il a déclaré à un intervieweur que :

« Ils auraient dû me parler et découvrir ce que je ressentais avant de venir m'attaquer, car j'étais un partisan de la JDO [Organisation de défense juive]. Quand j'étais à NYU, j'ai vu [le rabbin de droite] Meir Kahane parler et il m'a époustouflé – il était incroyable... Après l'avoir entendu parler, je voulais faire mes valises et aller en Israël... J'ai appelé la JDO plusieurs fois, je voulais la rejoindre, mais ils n'ont jamais répondu à mes appels. » [Farr, p. 123]

Parmi les labels de « gangsta rap » les plus controversés figure Death Row Records (dont font partie Tupac Shakur, Dr. Dre et Snoopy Doggy Dog). Comme indiqué précédemment, les produits de Death Row étaient distribués par la société Time-Warner, dominée par les juifs, jusqu'à ce que *« la pression des actionnaires après un tollé provoqué par les paroles violentes et misogynes flagrantes »* de ses stars. Time-Warner a abandonné le label, mais dix-huit mois plus tard, il a été racheté (pour 200 millions de dollars) par Universal Music Group, une filiale de la société Seagram de la famille juive Bronfman. Universal aussi a fini par abandonner le label controversé, seulement après *« la pression des actionnaires et des régulateurs. »* [Helmore, E., 8-29-97, p. 10]

Une autre poussée juive - plus récente - dans le monde du rap est le label In The Paint de Koch Entertainment. Koch, l'une des plus grandes *« sociétés indépendantes de distribution de musique »*, est dirigée par le fondateur et PDG Michael Koch et le président Bob Frank. [http://www.kochentertainment.com]

L'auteur juif Nearl Karlen n'aime pas que les perceptions latentes des Noirs sur l'exploitation des juifs fassent surface dans le monde du rap, il écrit : *« 'Je veux que tout le monde essaie de trouver ce livre!' a déclaré le rappeur Ice Cube lors d'une conférence de presse en 1991, où il a brandi un exemplaire de 'The Secret Relationship Between Blacks and Jews', un faux ouvrage d'érudition de la Nation de l'Islam ».* [Karlen, N., 1994, p. 146] Karlen applaudit ensuite la prise de position d'un rappeur contre « l'antisémitisme », en disant : *« Easy-E, ancien leader du groupe de gangsta rap N.W.A., a pris une position courageuse, allant jusqu'à apparaître sur le single d'un groupe de rap juif intitulé 'Niggaz and Jews (Some Say Kikes)'. Peu de temps après, Omar Bradley, le maire de sa ville natale de Compton, en Californie, a fait la leçon à Easy-E en lui disant : 'Je ne nommerai pas le groupe racial spécifique qui t'utilise, mon frère, mais ils sont en train de nous détruire et d'avoir un déjeuner et une bar-mitsva en même temps' ».* [Karlen, N., 1994, p. 146]

Enfin, pour ce qui est de la scène musicale, le PDG de la Recording Industry Association of America – un groupe de pression (avec un personnel de 72 personnes) pour les grandes maisons de disques – est également juif, Hilary Rosen, qui a été décrite en 1997 par le Washington Post comme *« une femme puissante dans une industrie dominée par les hommes. L'un des acteurs les plus influents et pourtant les moins connus du mastodonte américain du divertissement. »* [Weeks, p. C1] Rosen est devenue PDG lorsqu'un autre cadre juif, Jason Berman, s'est retiré du poste.

C. Delores Tucker, la fondatrice du National Political Congress of Black Women, a désigné l'organisation de Rosen pour une condamnation particulière :

« En ce qui concerne les enfants, la RIAA est la force de lobbying la plus destructrice en Amérique. Il est incompréhensible que quiconque ayant une once de préoccupation pour les enfants demande la promotion, la distribution et la vente de gangsta/porno rap aux enfants. » [Weeks, p. C1]

Une autre organisation souvent critiquée par le public pour son influence négative sur les enfants et les adolescents est l'Interactive Digital Software Association, qui représente près de cinquante sociétés de jeux vidéo. Doug Lowenstein, également juif, [qui a été le directeur législatif du sénateur de l'Ohio Howard Metzenbaum], est devenu le

premier président de l'organisation en 1994, et il reste au pouvoir. Lowenstein est souvent appelé à défendre la violence excessive et la décadence que l'on trouve dans de nombreux jeux. *« Les jeux vidéo »*, a-t-il insisté en 1998, *« ne sont pas la source de la violence dans la société. » « Le producteur de Flesh Feast, Eric Wahlberg »*, a relevé un média, *« était d'accord. »* [Réseau Éducation-Médias, 29-5-98 ; Bloom, D., 23-9-99, p. L8].

Le jeu vidéo le plus controversé du début des années 1990 était Mortal Kombat, produit par Acclaim Entertainment. Dans un appel aux sociétés de jeux vidéo, leur demandant de se retenir de toute violence excessive, le procureur général de Californie Dan Lundgren a fait remarquer que *« Mortal Kombat montre des décapitations sanglantes ainsi que des scènes où un cœur encore battant est retiré d'un corps ».* [San Francisco Chronicle, 9-9-94, p. C7] Acclaim Entertainment est dirigée par Gregory Fischbach, autrefois engagé par Elliot Goldman (le président-directeur général de RCA/Ariola) pour diriger RCA/Ariola Record International. (Fischbach représentait les groupes musicaux Crosby Stills and Nash, Emmylou Harris, Boz Scaggs, entre autres). En 1998, Lawrence Kassanoff, PDG de Threshold Entertainment, réalisait une série télévisée hebdomadaire basée sur Mortal Kombat). [Knoedelseder, W., 18-6-86, pt. 4, p. 3 ; O'Hare, K., 27-12-98, p. 45].

****

Malgré toutes les critiques des juifs qui se plaignent d'être « marginalisés » dans la société américaine et de faire l'objet d'une haine de soi inspirée par les Gentils, les juifs bénéficient depuis des décennies d'une domination des médias de masse qui leur permet de dire littéralement à tous les autres comment gérer leur vie. Nous avons déjà mentionné « Dear Abby » (Pauline Esther Friedman Philips) et « Ann Landers » (Esther Pauline Friedman Lederer) – les sœurs jumelles Friedman de Sioux City, Iowa –. L'une d'entre elles ou les deux ont été citées dans des sondages comme faisant partie des *« femmes les plus admirées des États-Unis »*, des *« femmes les plus importantes »* et des *« femmes les plus influentes d'Amérique ».* À la fin des années 1980, les deux femmes étaient très demandées sur le circuit national des conférences, exigeant

10 000 dollars pour une conférence d'une demi-heure. [Pottker /Speziale, p. viii, 4]

Le père des sœurs, Abraham, a commencé une activité théâtrale prospère en tant que copropriétaire d'une maison burlesque dans un quartier miteux de Sioux City. [Pottker/Speziale, pp. 15, 312]. Ann (Esther) a admis un jour qu'elle avait *« appris les choses de la vie grâce aux filles de la troupe de danse »*. [P/S, p. 16] Les habitants d'Eau Claire, Wisconsin, où elles ont vécu par la suite, se souviennent des deux femmes pour leur ostentation : *« leur goût pour faire une entrée remarquée »*. [P/S, p. 65] Les deux femmes ont emprunté des voies distinctes pour devenir des vedettes des rubriques de conseils, bien qu'*« aucune des deux jumelles n'ait reçu de formation officielle en service social ou en journalisme »*. [P/S, p. 4-5] La querelle compétitive et non verbale qui les oppose a duré huit ans.

La sœur « Abigail Von Buren » finit par épouser Morton Phillips, héritier juif d'une fortune d'alcool du Midwest. À Eau Claire, la famille Phillips possédait également une usine, Presto Industry, (qui a acquis une renommée nationale en tant que fabricant d'autocuiseurs), ce qui a aliéné certains habitants de la ville. *« De nombreux cols bleus de la ville, mécontents de leur dépendance à l'égard de l'entreprise juive Presto Industry, font ouvertement des remarques antisémites...* [P/S, p. 65] *... Malgré les bénéfices déclarés par Presto en 1953, y compris un retour sur investissement stupéfiant de 48 % l'année précédente, les dirigeants de Presto choquent les employés syndiqués en proposant des réductions de salaire. »* [P/S, p.89]

« Dear Abby » est assise sur la fondation philanthropique de 70 millions de dollars de son mari. Millionnaire à de très nombreuses reprises, elle a également réalisé des spots publicitaires pour des muffins anglais et une organisation de lobbying pour le lait. Indiquant au monde avec assurance comment résoudre ses problèmes, sa propre fille a passé cinq ans en thérapie avec (le susmentionné) Judd Marmor. [P/S, pp. 178-179]

La sœur « Ann Landers » était mariée à Jules Lederer, fondateur de la société Budget Rent-a-Car. Dans ses chroniques, elle était *« toujours soucieuse de maintenir la façade d'un mariage heureux, ... présentant à ses lecteurs*

l'image d'une épouse dévouée et d'un mari aimant ». [P/S, p. 216] En 1975, son mari depuis 36 ans l'a quittée pour une femme plus jeune. Selon ses biographes, *« les ragots sur cette liaison avaient une saveur particulière. Jules trompait la femme qui s'était érigée en conscience morale de l'Amérique...* [P/S, p. 222] *... Peut-être que ses déclarations publiques, des années avant son divorce, reflétaient ses craintes et ses insécurités face à un mariage vide. »* [P/S, p. 216] Un ami de la famille Lederer, le thérapeute Abe Franzblau, qui connaissait bien Ann Landers, a fait remarquer qu'*« il a suffi d'un court séjour dans l'entreprise Lederer pour se rendre compte qu'[Ann] présentait les traits classiques, dignes d'un manuel, d'une femme froide et rejetante ».* [P/S, p. 217]

Landers mène également une vie extrêmement ostentatoire :

« Le lieu de présentation orné du 209 East Lake Shore Drive est toujours la maison d'[Ann]. Des panneaux muraux et des appliques importés d'un château britannique complétaient les fenêtres à meneaux et les plafonds sculptés de façon complexe. Dans le salon, des refontes de statues du XV^e^ siècle, dont une troupe d'anges agenouillés, offrent un contrepoint étonnant aux canapés Louis XV et aux chaises incrustées de nacre. Des œuvres de Picasso, Renoir et Dali recouvrent les murs... [Son mari] était offensé par les sommes extraordinaires qu'[elle] dépensait pour leur appartement. » [P/S, p. 219]

En 1995, Landers s'est retrouvée dans des eaux troubles suite à des commentaires qu'elle a faits dans le magazine New Yorker sur le pape et le peuple polonais. *« Il a un doux sens de l'humour »*, a-t-elle dit, *« Bien sûr, c'est un Polonais. Ils sont très anti-femmes. »* Les Américains d'origine polonaise ont réagi avec indignation à cette insulte, se demandant comment et pourquoi elle les avait désignés comme étant « anti-femmes ». Landers a présenté des excuses officielles mais a refusé de faire d'autres commentaires. [O'Crowley, P., 12-1-95, p. A1].

La femme qui dit aux petites gens du monde comment gérer leur vie, avait aussi un chauffeur et une gouvernante. [P/S, p. 229] Les valeurs qu'elle défend reflètent également son « lifting » et sa *« vaste chirurgie corporelle »* en coulisses. Sa sœur, Abby, a également eu recours à la chirurgie esthétique. [P/S, p. 255] Les deux femmes, mais surtout Ann Landers, ont survécu à un scandale dans les années 1980 lorsqu'on a découvert que les deux millionnaires ne faisaient parfois rien pour leur

salaire – se contentant de recycler des chroniques de conseils (non identifiées comme des réimpressions) vieilles de deux décennies. [P/ S, pp. 277-283]

Concernant l'identité juive, remarque Margo, la fille de Landers, *« [Ma mère] a établi la règle, lorsque je suis allée à l'université, que je ne pouvais sortir qu'avec des garçons juifs... Mère était tout simplement ethnocentrique. Elle mettait un point d'honneur à dire à tout le monde qu'elle était juive et le mentionnait souvent dans sa chronique. »* [Howard, pp. 142-143]

(En 1987, une recherche très médiatisée a eu lieu pour créer une nouvelle « Ann Landers » lorsque Esther Lederer a quitté le *Chicago Sun-Times* pour travailler au *Chicago Tribune*. 12 000 personnes ont postulé pour devenir la nouvelle chroniqueuse conseil syndiquée. Jeffrey Zaslow, de sexe masculin et également juif, a été sélectionné comme l'une des deux personnes devant remplacer Landers. La chronique de Zaslow s'appelait « All That Zazz » ; sa femme travaille également dans le secteur des médias, en tant que *« présentatrice de journaux télévisés »*). [Zaslow, J., 1990 ; Moment, 12-31-96]

Une autre chroniqueuse de troubles syndiquée, Judith Miller (« Miss Manners ») est juive, tout comme la sexologue « Dr Ruth » (Westheimer), très populaire dans les médias, dont les émissions comprennent son émission de radio « Sexually Speaking », le programme de télévision par câble « Good Sex ! » et le programme de télévision « Ask Dr Ruth ». Elle a également prêté son nom à un jeu de société « Good Sex », à une cassette vidéo « Terrific Sex » et à des publicités pour des préservatifs, des soutiens-gorge et des machines à écrire. On lui a offert des rôles dans des films et elle a participé à l'émission télévisée « Hollywood Squares ». *« J'ai élevé mes enfants en mettant l'accent sur le sionisme et l'idéalisme »*, écrit Westheimer, *« ... Ils sont tous deux allés dans des camps d'été sionistes... [Lorsque ma fille a obtenu son diplôme universitaire] elle a annoncé qu'elle allait vivre en Israël. Je savais que cela allait arriver – je l'avais encouragé. »* [Westheimer, pp. 180-181] (En 1996, le Cleveland Plain Dealer a noté une autre sexologue juive, Sherry Levine, qui faisait des apparitions dans les médias nationaux. Levine, titrait le journal, *« est le Dr Ruth du nord-ouest de l'Ohio »*). [Yerak, p. 8] Le Dr Joy Kuriansky est une autre sexothérapeute juive très en vue dans les médias.

Ailleurs, la deuxième animatrice de talk-show radio la plus écoutée en Amérique est « Dr Laura » (Schlessinger), qui est connue pour avoir son rabbin comme invité dans son studio pendant son émission. (Le thérapeute préféré de Schlessinger ? Rhoda Markovich *« est la meilleure thérapeute que je connaisse »*). [Schlessinger, L., 9-1-2000] *« Geoff Rich [le président de Radio Today, était] l'une des personnes clés dans le marketing de Laura. »* [Bane, V., 1999, p. 165] Schlessinger, dont le père était juif et qui revendique une identité juive militante, s'est même constituée en société sous le nom de Dr Laura Inc. Elle a également une colonne de journal syndiquée et deux livres qui ont été vendus à plus de deux millions d'exemplaires – *How Could You Say That ?* et *Ten Stupid Things Women Do to Mess Up Their Lives*. En 1997, 60 000 personnes appelaient son émission par jour pour lui demander des conseils sur la façon de résoudre leurs problèmes ; la même année, elle a vendu les droits de son émission de radio pour 71,5 millions de dollars. [Myers, p. B6]

En 1999, une exposition non autorisée de la vie de Schlessinger a été publiée par Vickie Bane, qui a dépeint l'animatrice de talk-show comme une personnalité extrêmement désagréable en coulisses et une hypocrite constante dans son passé et son présent, suivant rarement dans sa vie personnelle les dictats moraux qu'elle exigeait des autres dans son talk-show. En 1998, le monde de l'information a également noté que *« son message conservateur avait été souillé par la publication de 12 photographies en couleur d'elle, seins nus ou non, sur le site Web de Club Love ».* [Bones, p. A21] Les photos ont été prises plus de 20 ans auparavant par son ancien patron, Bill Ballance, qui a donné à Schlessinger ses débuts à la radio ; les photos ont été prises alors qu'elle était séparée de son premier mari. Schlessinger a poursuivi sans succès à la fois son ancien amant et une société Internet.

Yvonne Crittenden fait remarquer que *« Schlessinger n'a pas parlé à sa mère depuis quatorze ans et qu'elle est tout aussi éloignée de sa jeune sœur et de sa famille, ce qui donne du grain à moudre aux critiques qui la taxent d'hypocrisie pour avoir épousé de fortes valeurs familiales... Elle est tombée amoureuse d'un professeur de zoologie marié, Lew Bishop (qui était marié et père de famille au moment où ils se sont rencontrés)... Schlessinger s'est convertie au judaïsme après avoir regardé une émission sur l'Holocauste avec son fils ... [Un article écrit par Leslie Bennetts de]*

Vanity Fair l'a trouvée 'froide et condescendante, sur la défensive, évasive et rancunière envers ceux avec qui elle avait travaillé et détestée par de nombreux anciens amis et collègues, tout cela bien avant qu'elle ne connaisse le succès.' » [Crittenden, 10-10-99]

Evelyn Theiss précise que Schlessinger est *« particulièrement dure avec les personnes qui ont divorcé, mais elle est elle-même divorcée... Par le seul nombre d'épisodes documentés de ces comportements scandaleux, [l'auteur Vickie] Bane nous persuade qu'il s'agit d'une femme qui a de sérieux problèmes... Il y a beaucoup d'autres exemples de ce genre de comportement – une quantité presque assommante ».* En 1998, *« Schlessinger a reçu le prix hommage du 50e anniversaire d'Israël pour ses contributions à l'humanité. »* [Theiss, 10-10-99] Le *Jewish Forward* souligne le type de judaïsme qu'elle pratique :

« Mme Schlessinger est née d'un père juif et d'une mère catholique italienne, mais elle a été élevée sans religion, a-t-elle déclaré dans des interviews. Poussée par les questions de son fils, Derek, alors qu'ils regardaient un documentaire sur l'Holocauste, Mme Schlessinger a commencé à rechercher ses racines juives et a fini par se convertir sous les auspices du judaïsme conservateur. Elle a ensuite rejoint la congrégation Chabad-Loubavitch de Conejo, dans la région de Los Angeles, et s'est convertie au judaïsme orthodoxe il y a deux ans. Le rabbin de la congrégation Chabad, Moshe Bryski, a déclaré que Mme Schlessinger y allait régulièrement. » [Eden, A., 2001]

L'auteur, David Reuben, de l'ouvrage populaire *Tout ce que vous avez toujours voulu savoir sur le sexe : Sans jamais oser le demander*, était également juif. Et pendant des décennies, la psychologue juive qui sait tout, le Dr Joyce Brothers (vrai nom de famille : Bauer), a été omniprésente dans les médias de masse (son ascension vers la célébrité a commencé dans un jeu télévisé lorsqu'elle a gagné *« le premier prix de la première étape de la Question à 64 000 $, en disant à vingt millions de téléspectateurs que 'cestus' était le nom du gant de cuir porté par les anciens boxeurs romains »*). Brothers était *« le seul membre de l'Association américaine de psychologie qui était 'représenté' par General Artists Corporation, qui disait [dans son document remis aux journalistes] pour le contexte : elle ressemble à Loretta Lynn, marche comme Marilyn Monroe, et parle comme le Dr Freud ».* [Krim, pp. 139-140] *« C'est manifestement une imposture »*, écrit le journaliste Seymour Krim, *« mais je ne peux pas la déshabiller en public. C'est trop cruel, bon sang. »* [Krim, p. 140] Brothers a une

colonne syndiquée dans 350 journaux, une émission quotidienne sur NBC Radio/Westwood One et *« est un membre de longue date de la Fédération des philanthropies juives. »* [Hyman, p. 191]

David Viscott est un autre psychiatre juif présent dans le monde du talk-show. *« Au plus fort de sa carrière, au début des années 90 »*, remarque le *Los Angeles Times*, *« il conseillait des millions de personnes dans des émissions de radio et de télévision ».* [Zamichow, p. 10] Viscott avait sa propre ligne de cartes de vœux, des cassettes audio de thérapie, et il avait écrit deux autobiographies. Ses séances de thérapie personnelle coûtaient 1 500 dollars pour deux heures, ce qui contribuait à financer son style de vie ostentatoire, notamment une voiture Jaguar et un manoir à Hancock Park. Hypocrite invétéré, la police était souvent appelée à son domicile pour mettre fin à des disputes familiales. *« D'une confiance absolue à l'antenne »*, déclare le *Times*, *« mégalomane en dehors, Viscott n'a jamais douté de ce que les autres devaient faire de leur vie. Mais quand sa propre vie a commencé à s'effondrer, il s'est avéré être désemparé. »* [Zamichow, p. 10]

Parmi les autres animateurs de talk-show « psy » juifs américains de premier plan de la dernière décennie, citons Elyse Goldstein, Harvey Ruben, Harry Sobel et Sonya Friedman (son émission s'intitulait « Telling Secrets with Sonya Friedman »). Le pionnier (au début des années 1980) de ce genre radiophonique est toutefois Toni Grant, *« le premier dans les rangs croissants des 'thérapeutes médiatiques' qui donnent des conseils gratuits sur les ondes ».* [Bosworth, p. 112] *« Bien que Grant soit une conseillère en amour reconnue au niveau national »*, notait le *Los Angeles Times*, *« elle a presque renoncé à le trouver pour elle-même. » « Cela fait huit ans que je suis célibataire »*, a-t-elle admis. *« Et je confesse ouvertement que je commençais à me demander si tout ce que je savais faire était d'en parler. »* [Finke, p. Vue, 5] Il est difficile de trouver des informations ethniques sur Grant, née et élevée à Long Island. Elle peut être juive ou non, mais, à en juger par Al Goldstein, éditeur du magazine d'amour libre et semi-porno, *Screw*, elle a voyagé dans certains cercles juifs intimes. Goldstein a déclaré au magazine *People* que *« c'était la partenaire sexuelle la plus chaude que j'aie jamais eue. Mais au fond, c'était une relation malhonnête. J'aimais sa célébrité. Elle aimait mon excitation. »* [Chambers, p. 70]

En 1987, le journaliste du *Los Angeles Times*, Al Martinez, – intrigué par l'avalanche de programmes locaux de thérapie par téléphone – décide de choisir au hasard l'un des thérapeutes dont la publicité paraît dans le Hollywood Reporter. Le psychologue-entrepreneur s'est avéré être une femme juive nommée Audrey Levy. Son annonce portait sur une aide psychologique par téléphone, offrant *« des conseils par téléphone depuis Beverly Hills en appelant 2-RELATE, cartes de crédit acceptées »*. [Martinez, pt. 9, p. 2]

En 1991, Larry King a présenté son invitée (juive) et *« conférencière inspirée »* Marianne Williamson, comme ceci :

« Qui est cette petite brune qui se tient derrière la chaire et pourquoi certaines des stars les plus chaudes d'Hollywood l'écoutent-elles ? ... Ses détracteurs disent qu'elle est un gourou New Age plus intéressé par l'auto-promotion que par l'enseignement de l'auto-assistance. » [King, L., 9-26-91]

Les profiteurs juifs de la psychologie des médias de masse dominent également la scène en Angleterre. *« Peu de gens »*, notait le *Sunday Telegraph* de Londres en 1997, *« ont eu une telle influence sur la vie britannique ces dernières années que les quatre célèbres tantes de l'agonie [c'est-à-dire les conseillères en problèmes personnels des médias de masse] – Marjorie Proops, Irma Kurtz, Anna Raeburn et Claire Rayner. Elles ont été les impératrices des épopées pelviennes et les lauréates du plaisir personnel féminin »*. Elles sont également toutes juives. [Myers, p. 26] *« Le rôle de la tante à l'agonie est à l'étude »*, note le *Telegraph* dans un autre article, *« Qu'est-ce qui en fait une bonne ? Une blague circule parmi les meilleurs praticiens selon laquelle la qualification clé est d'être une mamma juive. » « Peut-être que les Juifs ont été si bons dans ce domaine parce que nous avons une curiosité si intense »*, a suggéré Claire Rayner. [Grice, p. 17] *« Avez-vous remarqué »*, a demandé un jour Irma Kurtz à un intervieweur, *« que les trois quarts des tantes d'agonie dans le monde sont juives ? Nous avons emporté le bon sens avec nous. Pourquoi les Juifs sont-ils violonistes ? Vous pouvez le saisir et courir. »* [Scotland on Sunday, 2-13-94]

Et qu'en est-il des antécédents personnels de ces personnes qui donnent des conseils aux personnes dans le besoin depuis des décennies ? Quelles sont leurs qualifications – autres que leurs relations dans les médias et leur grande motivation – pour conseiller des millions

de personnes sur l'étiquette, l'éthique et une vie émotionnelle saine ? Tard dans leur carrière, des révélations surprenantes ont été faites sur ces quatre personnes célèbres en Grande-Bretagne, soulignant une audace et une hypocrisie profondes à la base de leur parcours professionnel.

En 1995, Claire Rayner, tante d'agonie du *London Sun*, avouait publiquement : *« J'ai souffert de dépression toute ma vie... J'ai honte d'admettre que j'ai encore honte... En Amérique, on s'exhibe si on a besoin d'une aide psychiatrique, et dans ce pays, on préfère mourir plutôt que de l'obtenir. »* [(Scottish) Daily Record & Sunday Mail, 8-14-95, p.16] De son côté, son mari *« souffre depuis dix ans d'une grave dépression qui l'a parfois rendu suicidaire. Malgré la carrière de sa femme en tant que tante d'agonie, il dit qu'elle n'a pas été capable de l'aider ».* [Middlehouse, 7-26-99, p. 41] *« J'ai été rouée de coups dans mon enfance »*, dit-elle, *« ... Je connaissais à peine ma mère et je ne pouvais donc pas l'aimer ou la respecter. Je n'avais pas d'estime de soi à proprement parler... »* À l'âge de 15 ans, elle a passé 14 mois dans un hôpital psychiatrique en raison d'un *« problème de thyroïde mal diagnostiqué ».* Est-ce le genre de femme qualifiée pour donner des conseils aux personnes psychologiquement et éthiquement troublées ?

Irma Kurtz ? En 1999, le *Daily Mail* de Londres a rapporté que Mme Kurtz, qui a été pendant plus de 20 ans la *« solutionneuse de problèmes personnels de 'Cosmopolitan', a donné des conseils sur tout, de la promiscuité et ses conséquences à l'avortement et à l'opportunité de se marier trop jeune. D'aucuns diront que sa propre vie affective imparfaite n'est guère propice à la dispense de conseils réfléchis et impartiaux aux femmes... Irma admet avoir été une jeune femme d'une promiscuité inconsidérée qui a cessé de compter le nombre de ses amants à partir de trente-huit. À l'âge de 30 ans, elle s'est fait avorter lorsque son amant marié l'a mise enceinte. Et elle a choisi un homme comme père de son enfant, sans avoir l'intention de l'épouser un jour. »* Kurtz raconte que *« lorsque [mon fils] avait huit ou neuf ans, je me souviens avoir été très faible et parfois j'ai trop bu. Il y a eu beaucoup de nuits consécutives où je ne me suis pas couchée sobre ».* [Middlehouse, 2-27-97, pp. 46-47]

Marjorie Proops ? En 1992, le *Daily Mirror* de Londres a fait remarquer que *« Dans sa colonne du 'Mirror' ... elle a souvent fait référence avec amour à son mari, donnant l'impression qu'elle écrivait à partir de l'expérience et de*

la sécurité d'un mariage heureux ». [Brooke, 12-24-92, pp. 2-3] Dans sa biographie de la même année, cependant, elle a admis que c'était un mariage désastreux. *« La tante d'agonie la plus connue de Grande-Bretagne a eu un mariage en grande partie sans sexe accompagné d'une liaison secrète de 30 ans »* avec l'avocat en chef du *Daily Mirror*, Philip Levy. (Pour sa part, il a été révélé plus tard qu'il rencontrait toujours Proops à l'hôtel et qu'il ne lui avait jamais dit qu'il vivait avec une autre femme, Meli Meitner). Proops a également connu trois avortements, un divorce, une mère alcoolique et une *« dépression chronique ». « Chaque tante d'agonie a un passé trouble »*, a-t-elle dit un jour. *« La plupart utilisent les problèmes qu'elles ont eus dans le passé pour les partager avec leurs lecteurs ».* [Grant, p. 23]

Anna Raeburn ? Elle a construit sa réputation chez Capital Radio avec une émission de conseils par téléphone, la première du genre en Angleterre. En 1998, le *Evening Standard* de Londres souligne qu'*« elle est la tante de l'agonie qui a subi plus que sa part d'angoisse : viol, deux avortements, trois tentatives de suicide, quatre périodes de thérapie. Et après ? »* Elle a dit un jour à un interviewer : *« Je ne suis pas une femme bien. Je n'ai jamais été une femme bien. J'ai essayé une fois et ça ne m'a pas très bien réussi. »* Enceinte de son mari, elle lui a dit qu'il ne pouvait pas « assumer » un enfant et a demandé un avortement. [Billen, 7-22-98, p. 23]

En 1994, Ann De Courcy, critique dans le *Daily Mail* de Londres, a fustigé la profonde hypocrisie de ce genre de « tante à l'agonie » :

« Qu'est-ce qui fait croire à ces femmes qu'elles sont spécialement douées pour offrir des conseils moraux ? ... Elles n'hésitent pas à dire à leurs lecteurs comment être heureux, ni à établir des directives morales qui sentent souvent la pure hypocrisie... La plupart des gens cherchent à réussir leur vie affective, plutôt que d'en être traumatisés. » [De Courcy, 2-1-94]

Parmi les autres tantes juives célèbres en Grande-Bretagne, citons :

- Vanessa Feltz. En 1999, elle a signé un contrat de 4 millions de dollars avec la BBC. Ses qualifications pour cette carrière incluent le fait qu'*« elle était connue sous le nom de 'Vanessa la déshabilleuse' et que son intérêt pour le sexe était tel que sa mère appelait les hôtesses lors de fêtes d'adolescents pour leur dire : 'Ne la laissez pas monter à l'étage [avec des garçons].' »* Feltz a écrit un

livre intitulé *What Are These Strawberries Doing on My Nipples ? I Need Them for Fruit Salad* (Que font ces fraises sur mes mamelons ? J'en ai besoin pour la salade de fruits) et a été chroniqueuse pour le *Jewish Chronicle* ; elle a également présenté « Jewish London » sur Greater London Radio. Elle décrit ses sketchs comiques comme étant *« de belles cochonneries... [comme] 'Le sperme est-il casher ?' »*. La formule de son émission de télévision, a souligné un critique, *« n'est pas seulement stupide, mais peut être profondément blessante [pour les participants à l'émission] »*. Le *Sunday Times* de Londres a également noté que *« Vanessa vit dans un certain faste avec son mari et ses deux filles dans un manoir de Hampstead avec un hall en marbre, une salle de bal et une piscine. Elle joue à la perfection le rôle tant apprécié de la princesse juive, se parant de bijoux comme un chevalier médiéval se préparant à un tournoi... Elle dit ne pas comprendre la 'façon non-juive de s'habiller'. »* [Sunday Times, 8-23-98]

- Miriam Stoppard. Son 25e livre s'intitulait *The Magic of Sex* et, en 1991, elle était présentatrice de l'émission matinale de la BBC, People Today. *« Saluée ...comme la mégère de l'éducation permissive »*, un critique a déclaré que *« certains sont nés pour la controverse, d'autres y parviennent et d'autres encore se voient imposer la controverse. Elle se complaît dans les trois cas, et son dernier livre, 'Sex-Ed – Growing Up, Relationships and Sex', n'a rien fait pour diminuer ce statut »*. [Glover, 9-219-97, p. 7] Selon un autre observateur des médias, Stoppard *« a épousé le dramaturge Tom Stoppard lorsqu'il a divorcé de sa première femme parce que Miriam attendait son enfant. »* [De Courcy, 2-1-94]

- Suzie Hayman, « conseillère sexuelle » des médias et auteur de The Good Sex Guide. *« La seule chose que ma mère ait jamais dit de mon père, c'est qu'il n'était pas juif »*, dit-elle. *« Et pourtant, quand papa était avec ma mère, il s'est jeté dans la guerre d'indépendance israélienne... Pourquoi avait-il été prêt à prendre de tels risques, s'il n'était pas juif ? »*. Le père du mari de Hayman était *« furieusement antisémite »* ; plus tard, elle découvrit qu'il était

également juif. *« Et donc »*, a-t-elle résolu, *« comme je l'ai constaté à maintes reprises en conseillant d'autres personnes, les pulsions subconscientes vers 'l'adéquation martiale', des clés vers un terrain d'entente dont on ne nous dit même pas qu'il existe. »* [Hayman, 12-24-97, p. 11]

En Amérique, le commentateur radio décadent Howard Stern (troisième talk-show radio d'Amérique), l'agitateur radio « choc » sensationnellement odieux Michael Savage (Weiner), le commentateur sportif Howard Cosell (William Howard Cohen), l'animateur de talk-show Larry King, la personnalité radiophonique Dennis Prager, l'animateur de talk-show populaire de Los Angeles Michael Jackson (originaire d'Afrique du Sud), le médecin de talk-show Dean Edell, le maître sportif Merv Albert qui bat les femmes, Jerry Seinfeld, Ed Asner et Roseanne Barr étaient/sont juifs. (*« Je me souviens que [ma mère] nous emmenait au sous-sol [de leur maison à Salt Lake City] si quelqu'un venait frapper à la porte »*, raconte Roseanne Barr. *« Je croyais vraiment que si quelqu'un découvrait que nous étions juifs, il nous tuerait ».* [Lahr, p. 126]

La reine des potins Rona Barrett (Burstein) était juive, tout comme la chroniqueuse de potins Sheila Graham (Lily Shiel), la chroniqueuse de potins Louella Parsons (dont le père était juif), le présentateur du jeu télévisé « Let's Make a Deal », Monty Hall, la marionnettiste de la télévision des années 50 Shari Lewis, l'astronome Carl Sagan, Henry Winkler (le Fonz), Gilda Radner, Goldie Hawn et le médium israélien Uri Geller. Parmi les critiques de cinéma juifs éminents, citons Pauline Kael, John Simon, Stanley Kaufmann, Judith Crist (née Klein), Gene Shalit, Leonard Maltin, Gene Siskel (de Siskel et Ebert) et Joel Siegel de « Good Morning America » (parmi de nombreux autres commentateurs de cinéma juifs). L'animateur de talk-show Allen Berg, assassiné à Denver, était juif, tout comme la chroniqueuse financière Sylvia Porter, et beaucoup, beaucoup d'autres sont des « personnalités » juives des médias bien connues du public. Mel Blanc était même la voix de Bugs Bunny, Porky Pig, Daffy Duck et d'autres personnages de dessins animés.

Dans les années précédentes, les personnalités juives les plus en vue dans le domaine des sports étaient Marty Glickman, Bill Stern

(Sterngold) – *« l'une des voix les plus connues sur les ondes »* [Levine, P., p. 232] et Mel Allen (anciennement Mel Israel). Même l'ex-femme, Claudia Cohen, du financier milliardaire et raider d'entreprise Ronald Perelman, était chroniqueuse de potins pour le *New York Post* et plus tard reporter pour la télévision. Il n'est pas surprenant que son père soit Robert Cohen, *« le riche distributeur de livres et de magazines »* [Bruck, p. 218]. [Sporkin, p. 150]

Profondément influent sur la culture populaire américaine, on estime que le précurseur des chroniqueurs de potins Walter Winchell (nom de famille d'origine : Weinschel) avait un auditoire (pour son émission de radio hebdomadaire ou sa chronique quotidienne dans les journaux) constitué des deux tiers de tous les adultes américains. (Gabler, Winchell, p. xi). Son centre d'intérêt : l'effronterie et le sordide. Comme la plupart de ceux qui sont poussés vers le pouvoir, il était, constate Neal Gabler, *« vindicatif, cruel, égocentrique, paranoïaque, égoïste, radin et tout à fait répréhensible.* [Gabler, p. xiv] ... *Ce qui a fait de lui un phénomène national, ce sont les ragots... Winchell a introduit une rubrique révolutionnaire qui rapportait qui était amoureux de qui, qui faisait des cabrioles avec des gangsters, qui était malade ou mourant, qui avait des difficultés financières, quels conjoints avaient des liaisons, quels couples étaient sur le point de divorcer, et des dizaines d'autres secrets, peccadilles et imbroglios qui avaient auparavant été cachés à la vue du public... Il a soudainement et à lui seul élargi le champ d'action du journalisme américain* [Gabler, p. xii]. ... *Peu de vies sont plus instructives des forces qui ont façonné la culture de masse en Amérique que celle de Walter Winchell ».* [Gabler, p. xv]

****

En 2001, les juifs se sont réunis pour un *« programme spécial pour les journalistes étudiants parrainé par l'Agence juive pour Israël et l'Organisation sioniste mondiale lors de l'Assemblée générale des Communautés juives unies ». « Les journalistes juifs ont-ils plus d'obligations que les autres ? »* s'interroge le *Jewish Bulletin* de Californie du Nord, *« Sont-ils d'abord responsables devant leurs communautés, et doivent-ils représenter Israël dans leurs journaux ? »* [Ragolsky, H., 11-23-01] *« Sur le campus, il y a déjà tellement de sentiments anti-israéliens que nous devons faire attention à toute critique supplémentaire contre Israël »*, a

déclaré Marita Gringaus à un journaliste. *« C'est notre responsabilité en tant que juifs, qui est évidemment en contradiction avec nos responsabilités en tant que journalistes. »* [Ragolsky, H., 11-23-01]

« Je suis juif avant d'être journaliste », ajoute Uzi Safanov, reporter pour le journal de l'école de l'université de Long Island, *« avant que quelqu'un me paie pour écrire. Si je trouve une chose négative sur Israël, je ne l'imprimerai pas et je me plongerai dans la question de savoir pourquoi cela s'est produit et ce que je peux faire pour le changer. »* (*« S'il finissait par écrire sur des incidents négatifs qui arrivent à Israël, ajoute le 'Jewish Bulletin', il essaierait de trouver le moyen de 'déplacer le blâme'. »* [Ragolsky, H., 11-23-01]

Que dire du cas de Tom Friedman du *New York Times*, *« un juif qui a été élevé avec toutes les histoires, toutes les chansons folkloriques et tous les mythes d'Israël. »* [Diamond, E., 1993, p. 44] Edwin Diamond évoque la « crise » personnelle à laquelle Friedman a été confronté lorsqu'il a dû faire un reportage honnête (ce qu'il a finalement fait) sur l'implication d'Israël dans le fameux massacre de Palestiniens civils au Liban, à Chatila-Sabra :

« Sabra et Chatila s'est transformée en une 'crise personnelle' pour Friedman, convaincu qu'il était qu'Israël savait – et probablement approuvait – ce qui s'était passé à l'intérieur du camp. Assis devant sa machine à écrire, essayant de reconstituer le massacre, il se sentait poussé par 'deux impulsions contradictoires', le rôle de révélateur de vérité d'un journaliste du 'Times' et ses sympathies juives privées. Une partie de moi voulait coincer [le Premier ministre israélien Menachem] Begin et [le ministre de la Défense Ariel] Sharon... Mais une autre partie de moi cherchait des alibis – quelque chose qui prouverait l'innocence de Begin et de Sharon, quelque chose qui prouverait que les Israéliens ne pouvaient pas savoir ce qui se passait. » [Diamond, E., 1993, p. 45]

Dans une expression beaucoup plus pratique de cette vision censorial du monde, en 2001, le conglomérat médiatique canadien CanWest (dirigé par l'ardent sioniste Israël Asper) a annoncé que *« nous ne publions pas dans nos journaux les articles d'opinion qui critiquent Israël ».* CanWorld, qui détient des participations dans des médias en Irlande, en Nouvelle-Zélande et dans d'autres pays, avait auparavant annoncé qu'il avait acquis *« tous les principaux journaux canadiens et les actifs Internet de Hollinger Inc, y compris les quotidiens métropolitains dans presque toutes les grandes villes du*

Canada et une participation de 50 % dans le 'National Post' ». [Electronic Intifada, 11 décembre 2001]. CanWest possède également d'importants intérêts dans la télévision au Canada et dans d'autres pays.

En 1993, un ancien journaliste du *Washington Post*, Jeffrey Goldberg, a abordé la question de la présence juive *« disproportionnée »* dans les médias de masse et ses implications :

« Il y a une perception particulière des juifs et de la presse, à savoir que les juifs possèdent les journaux, et pas seulement ceux de Times Square... Il y a certainement une présence juive disproportionnée dans les salles de rédaction des grandes organisations médiatiques ; quiconque sait ce que les suffixes 'berg' et 'stein' indiquent généralement serait d'accord. Mais il n'y a pas, bien sûr, de conspiration juive pour contrôler la presse, et quand on me demande comment je sais qu'il n'y en a pas (comme l'a fait il y a longtemps un responsable de l'organisation [Lyndon] La Rouche), j'offre deux formes de preuve : 1) Personne ne m'a jamais demandé d'adhérer à une telle conspiration, bien que mes références pour l'adhésion soient impeccables ; 2) Si 'les Juifs' contrôlaient vraiment les médias, la couverture de la communauté juive et des questions qui l'intéressent serait bien supérieure à ce que nous voyons aujourd'hui ». [Goldberg, Jeffrey, 1993]

Les « preuves » de Goldberg sont-elles convaincantes ? Existe-t-il des signes légitimes d'une « conspiration » (quelles que soient les nuances sémantiques de ce mot) dans les médias de masse américains sur des thèmes expressément juifs et israéliens ? En vertu de quel raisonnement devrions-nous ignorer, dans le contexte des médias de masse, l'incessant discours ethnocentrique interne des juifs sur leur supériorité collective, la solidarité internationale avec les autres juifs, le caractère sacré de l'Holocauste et l'attention particulière accordée au bien-être des juifs ? L'activisme panjuif doit-il s'exprimer aujourd'hui sous forme de « conspiration », dans le sens d'un réseau d'espionnage secret ? Comment la vision du monde juive – religieuse ou séculaire –, partout célébrée et distincte, peut-elle être complètement écartée de toute analyse raisonnée de la domination juive dans les médias de masse ? (De nombreux juifs le déclarent dans leurs écrits internes. Comme l'observe Eric Kahler, par exemple, à propos des juifs d'Europe hautement assimilés, *« des personnalités aussi éminentes que [Heinrich] Heine, qui était un sceptique, un aventurier intellectuel, que [Baruch] Spinoza, que [Franz] Kafka, dont*

la dévotion était entièrement non orthodoxe, non fixée, exploratrice, qu'un Bernard Lazare qui était un libre penseur, et que Werfel, qui était presque un catholique – tous montrent des attitudes et des inclinations qui dérivent clairement de la religion juive »). [Kahler, E., 1967, p. 7] Et la solidarité juive transnationale (tant soulignée et annoncée par les observateurs juifs modernes) qui se manifeste de manière purement « naturalisée » n'est-elle pas la norme virtuelle sur le lieu de travail médiatique d'aujourd'hui ?

Et que dire du cas de Goldberg lui-même ? Voici un journaliste d'origine américaine qui, comme nous l'apprenons dans ses propres écrits sur l'absence de « conspiration » parmi les juifs dans les médias, s'est porté volontaire pour servir dans l'armée israélienne. Cela n'a-t-il pas d'importance lorsqu'on spécule sur le journalisme objectif de cet homme en tant qu'ancien journaliste du *Washington Post* ? Peut-être Goldberg tombera-t-il sur son collègue journaliste Bruno Schlumberger en Israël. Schlumberger est un photographe du *Ottawa Citizen* qui a été envoyé en mission dans l'État juif en 1998 pour couvrir les célébrations de son cinquantième anniversaire. *« Je ne pouvais pas dormir, tant j'étais ravi d'être en Israël »*, écrit Schlumberger dans le journal, *« ... Quand j'étais au lycée, j'ai rejoint Habonim, le mouvement de jeunesse travailliste-sioniste. »* [Schlumberger] (Bien que dégoûté de l'orthodoxie religieuse en Israël, l'ancien rédacteur en chef du *Cleveland Plain Dealer*, Stephen Esrati, a même été membre de l'organisation terroriste sioniste Irgoun Zvai Leumi. [Guth, D., 12-8-00] Hank Greenspun, éditeur du *Las Vegas Sun*, comme indiqué précédemment, a même enfreint les lois américaines en livrant des armes à Israël).

Et que dire des observations suivantes de l'Israélien Ze'ev Chafets ?

« Lors d'une étude entreprise au cours de l'hiver 1979-80, le professeur S. Robert Lichter a constaté que quatre-vingt-onze pour cent des journalistes juifs qu'il a interrogés étaient d'accord avec l'affirmation suivante : 'Les États-Unis ont l'obligation morale d'empêcher la destruction d'Israël...' » [Chafets, 1985, p. 279].

Peut-on s'attendre à ce que ces journalistes juifs aient les mêmes nobles obligations *« morales »* à l'égard du Salvador, de l'Argentine, de l'Afghanistan, de la Pologne, de la Russie, du Kenya, de la France, de

l'Iran, des Philippines ou de tout autre pays ? Qu'en est-il de la *« destruction »* des Palestiniens par Israël ?

Voici Max Frankel (pendant des années le rédacteur en chef du *New York Times*) et ses réflexions sur Israël dans son travail :

« J'étais beaucoup plus profondément dévoué à Israël que je n'osais l'affirmer. J'aspirais à une patrie juive depuis que j'avais appris, enfant, en Allemagne, qu'en Palestine, même les policiers étaient juifs ! Cependant, comme la plupart des Juifs américains, je me suis contenté d'une version éloignée du sionisme, qui rejetait toute proposition de s'installer en Israël pour partager ses difficultés et ses dangers... J'avais effectivement de nombreux amis israéliens proches, non seulement des parents et des journalistes, mais aussi de hauts fonctionnaires, allant de Yitzhak Rabin à Lova Eliav. C'est pourquoi je comprenais bien l'éventail complet de l'opinion israélienne sur toutes les préoccupations vitales du pays en matière de sécurité ... Fort de ma connaissance d'Israël et de mes amitiés sur place, j'ai moi-même rédigé la plupart de nos commentaires sur le Moyen-Orient. Comme le reconnaissaient les lecteurs plus arabes que juifs, je les écrivais dans une perspective pro-israélienne. Et j'écrivais d'autant plus en toute confiance que le 'Times' ne souffrait plus d'aucun désir secret de nier ou de surmonter ses racines ethniques. » [Frankel, M., 1999, p. 401, 402, 403].

Dans le monde de l'allégeance patriotique, ou du journalisme simplement objectif, où se situent ces hommes (en particulier un Jeffrey Goldberg ou un Bruno Schlumberger) ? Et que dire d'un soldat israélien d'origine américaine qui se moque de la vision « conspirationniste » des juifs, affirmant qu'aucun collègue juif n'est venu dans les salles de presse américaines lui demander de rejoindre une organisation souterraine spéciale ? Comme Goldberg le sait bien, personne n'a besoin de lui demander de rejoindre quoi que ce soit : d'un point de vue religieux ou laïc, l'« organisation » est un droit de naissance. L'État moderne d'Israël codifie ce fait : tout juif peut émigrer en Israël en vertu de son identité génétique. Et la solidarité pan-juive et sa perspective collectiviste sont si largement ancrées dans les médias américains (et dans la culture américaine dans son ensemble) qu'il n'y a en fait rien de « conspirationniste » à ce sujet, puisqu'il s'agit, après tout, de la norme de fonctionnement prévalente et naturalisée pour tous. Et pourtant, peu de gens la reconnaissent – et personne n'ose se risquer à la contester.

Et l'accusation de « conspiration » juive ? Qu'est-ce que cela signifie ? Quelles sont les nuances de ce mot ? Les rouages unifiés « en coulisses » de centaines d'organisations juives qui cherchent à maintenir l'impopulaire « séparation de l'Église et de l'État » correspondent-ils à cette accusation ? Le manque d'honnêteté et de franchise publiques concernant les croyances, les objectifs et l'identité des juifs fait-il partie du même paradigme ? Comme le note le sociologue juif Arnold Eisen à propos d'un véritable trait culturel juif américain :

« De nombreux informateurs [juifs] [dans une étude universitaire] ont exigé d'être assurés de l'origine juive de l'interviewer avant de donner volontairement certaines réponses (en particulier celles qui reflétaient leurs attitudes moins publiques à l'égard des groupes [gentils] dominants)... [Eisen, p. 144] *... [Le Juif en public] représente son peuple devant un autre, et sait que si son comportement est jugé insuffisant, son peuple dans son ensemble en souffrira. Il doit manipuler l'opinion que les autres ont de lui et, comme l'observent les sociologues, une telle manipulation est acceptable dans les relations secondaires mais pas dans les amitiés exigeant franchise et confiance. »* [Eisen, p. 144]

En ce qui concerne l'autocensure protectrice juive, Lesley Hazleton relève le cas d'un journaliste israélien :

« L'un des meilleurs journalistes d'Israël avait été sollicité par un magazine américain pour écrire un article intitulé 'Israël a-t-il perdu son âme ?'. Il a refusé la mission. 'Pourquoi ?' lui a-t-on demandé. 'Vous l'avez dit assez souvent dans la presse hébraïque'. Il haussa les épaules d'un air désespéré : 'Je ne peux pas. La lecture est différente aux États-Unis. Sachant cela, je ne ferais qu'écrire une apologie' ». [Hazeleton, L., 1984, p. 26]

En d'autres termes, l'homme avait le sentiment qu'il ne pouvait pas écrire la vérité sur Israël en anglais (peut-être en partie parce que les pouvoirs des médias juifs américains étaient biaisés en faveur de l'apologie), mais, plus important encore, ses pensées critiques seraient révélées dans une langue qui pourrait également être lue par un public non juif. Ainsi que le fait remarquer Peter Novick à propos des journalistes de la presse juive ethnique : *« Ils sont 'moins juifs' dans la mesure où leur rôle public, le fait qu'ils savent que ce qu'ils disent est écouté par un public de gentils, peut rendre leurs propos moins francs, moins expressifs de sentiments*

spontanés, plus 'corrects' que lors d'une conversation autour de la table de la cuisine. » [Novick, P., 1999, p. 38]

Et l'apologie juive formelle et institutionnalisée du sujet de la domination juive dans les médias de masse ? Après avoir admis l'évidence en l'an 2000 (que même un universitaire juif, Steven G. Kellman, a fait remarquer que *« la plupart »* des *« 100 personnes les plus puissantes »* à Hollywood étaient juives, et que *« les partisans et les antisémites sont d'accord : les juifs ont joué un rôle important et prédominant dans toutes les phases de l'industrie [cinématographique] : production, distribution et projection »*), l'Anti-Defamation League continuait de donner à ces faits la seule tournure apologétique dont elle disposait :

« Bien que des juifs individuels contrôlent Hollywood, ce n'est pas le cas de la judéité ... L'ADL estime que la récitation de chiffres et de pourcentages n'est pas la réponse aux fausses accusations de 'contrôle' juif de l'industrie cinématographique, ni d'ailleurs aux accusations similaires concernant les médias, les banques, la finance et d'autres entreprises. Le recours aux statistiques fait à lui seul le jeu des antisémites. » [ADL en ligne, septembre 1999]

En effet, c'est le cas. Il s'agit d'une profonde admission de l'évidence. Que peut dire d'autre l'ADL, de peur d'être pris pour un menteur public en réfutant la notion de « prédominance » juive dans les médias de masse ? Pourtant, la clé, aussi insoutenable soit-elle, de l'argument de l'ADL selon lequel les juifs dominent les médias, – et alors ? – est que les juifs n'agissent *« dans aucun domaine de concert avec d'autres juifs se trouvant dans la même situation simplement parce qu'ils se trouvent être juifs ».* [ADL en ligne, septembre 1999]

Peut-être pas pour ce qui est de savoir s'ils soutiennent les Dodgers de Los Angeles ou les Yankees de New York, mais quelle analyse raisonnée de l'identité et de la politique juives peut affirmer qu'ils n'ont pas de programme collectif dans les médias de masse ? (Voir aussi, par exemple, les efforts collectifs des juifs dans le gouvernement américain, évoqués plus loin, visant à modeler la politique étrangère américaine en faveur d'Israël). Un sujet récurrent à la télévision de divertissement, par exemple, comme l'ont noté les chercheurs juifs Jonathan et Judith Pearl, est l'antisémitisme, un sujet qui – comme nous l'avons vu

précédemment – est pratiquement inexistant dans l'Amérique moderne. Mais c'est un fondement antithétique crucial (contre les non-juifs) de l'identité juive et de l'avantage/de l'avancement socio-économique. Ainsi que les Pearl le soulignent à propos de leurs quinze années de recherches télévisées :

« Les diverses manifestations d'antisémitisme que la télévision populaire a dépeintes ont été presque illimitées ... L'existence continue de l'antisémitisme moderne est reflétée dans les nombreux programmes qui dramatisent ses nombreuses manifestations ... [La télévision dépeint invariablement l'antisémitisme comme un trait laid et odieux qui doit être combattu à tout moment... Les non-juifs ont souvent un rôle fort et important dans la lutte contre l'antisémitisme... Pour la grande majorité des Américains qui ne sont pas juifs, le fait de voir leur personnage de télévision préféré se battre contre des fanatiques religieux peut avoir une influence importante. Et souvent, les personnages non juifs peuvent faire des percées contre l'antisémitisme sur leur propre terrain d'une manière que les Juifs ne peuvent pas faire ... [Pearl/Pearl pp. 103-104] ... *L'antisémitisme est clairement présenté dans les émissions dramatiques télévisées comme une injustice qui doit être constamment combattue. Dans pratiquement toutes les émissions, le dénigrement des Juifs ou du judaïsme n'est pas contesté, que ce soit par déduction, en paroles ou en actes... Ce type de représentation véhicule le message important que la lutte contre l'antisémitisme n'est pas seulement l'affaire des Juifs, mais la responsabilité de tous les peuples.* » [Pearl/Pearl p. 130]

En 1980, Patricia Erens a évoqué la domination juive dans les médias de masse et leur autoprotection :

« Bien que la littérature antisémite [en Amérique] soit apparue au cours de chaque décennie, l'antisémitisme n'a pas été un aspect dominant ou même prévalent des médias de masse (journaux, radio, films, télévision) ou des beaux-arts (peinture, littérature, théâtre). Il n'est donc pas surprenant de découvrir que, bien qu'il existe des représentations négatives des Juifs dans les films, il y a peu d'antisémitisme manifeste. Le grand nombre de Juifs qui tiennent les rênes du pouvoir à Hollywood a empêché cela. » [Erens, P., 1980, p. 117]

Et que dire de l'avalanche incessante de matériel lié à l'Holocauste dans les médias de masse (comme on l'a noté en détail ailleurs), y compris, par exemple, l'article publié en première page du Los Angeles

Times en 1999 par l'auteur juif Josh Geitlin ? Encore et toujours, on exige du public une sympathie particulière envers les « survivants juifs » (et les juifs en général), maintenant dans leur vieil âge. Dans ce cas, les lecteurs sont informés qu'*« en vieillissant, beaucoup de ces personnes ont l'impression d'être confrontées à l'extinction pour la deuxième fois. »* [Geitlin, p. 1] Cette « extinction », comme le fait remarquer l'article, est la mort elle-même, une chose – apparemment oubliée par l'auteur de l'article – qu'aucune souffrance juive, qu'elle soit de qualité « survivante » ou non, ne peut éviter.

Peter Novick, spécialiste des questions juives, explique pourquoi les thèmes de la victimologie juive – en particulier l'Holocauste – de l'élite juive au pouvoir sont si omniprésents dans la culture populaire :

« Il y a de nombreuses raisons pour lesquelles la préoccupation de l'Holocauste parmi les 2 ou 3 % de la population américaine qui est juive a fini par envahir la société américaine. Je vais mentionner ici une raison importante, ne serait-ce que parce qu'elle est souvent évitée avec nervosité. Nous ne sommes pas seulement 'le peuple du livre', mais aussi le peuple du film hollywoodien et de la mini-série télévisée, de l'article de magazine et de la colonne de journal, de la bande dessinée et du symposium universitaire. Lorsqu'un haut niveau d'intérêt pour l'Holocauste s'est répandu dans la communauté juive américaine, il était, étant donné le rôle important que les Juifs jouent dans les médias américains et les élites qui font l'opinion, non seulement naturel, mais pratiquement inévitable qu'il se propage dans la culture au sens large. » [Novick, P., 1999, p. 12]

Examinons également d'autres questions juives/israéliennes spécifiques dans les médias de masse et la censure généralisée imposée par les juifs contre le fait d'aborder, et encore moins d'examiner, la présence juive dominante aux échelons supérieurs des médias de masse et son influence sur la culture populaire américaine. Le tabou contre ce sujet est lui-même institutionnalisé, généralement en rejetant toute question sur le sujet comme étant à la fois sans fondement et purement antisémite. Lors d'une séance de questions-réponses pour la presse étrangère parrainée par le *New York Times* en 1987, par exemple, Mato Sato, attaché de presse à la mission japonaise auprès des Nations unies, a fait des vagues pour avoir osé demander à Joseph Lelyveld, rédacteur en chef du *New York Times* (plus tard rédacteur en chef), pourquoi le *Times*

relate *« tant d'histoires juives »* et *« combien de rédacteurs juifs sont employés au 'New York Times' »*. Sato n'a apparemment pas réalisé que poser de telles questions est interdit et considéré comme *« bizarre »* (pour reprendre la description de Lelyveld) dans la société américaine. Lelyveld a répondu, selon le *Jewish Week*, en disant *« qu'il n'était pas au courant des origines religieuses des employés »*. (C'est une réponse curieuse pour quelqu'un dont le propre père est rabbin). [Atlas, J., 6-7-2000]. (Lelyveld a été nommé rédacteur en chef par le propriétaire juif du *Times*, Arthur Ochs Sulzberger, en 1994, après avoir succédé à ses collègues juifs Max Frankel – 1986-1994 – et A. M. Rosenthal – 1970-1986). Mina Joffe, l'épouse d'un attaché de presse israélien, a répondu à la question de Sato par sa propre remarque sarcastique, dans le but de banaliser la question de Sato : *« Combien de personnes aux yeux bleus sont employées au New York Times ? »* Le *Jewish Week* a rapporté que le *New York Times* n'avait pas encore reçu *« d'excuses »* de la part de la mission japonaise des Nations unies pour la curiosité inconvenante de Sato. [Lipman, S, 5-22-87]

L'érudit juif David Grossman (qui a coécrit un livre avec un érudit japonais sur les « stéréotypes culturels » japonais sur les juifs) a relevé l'incident de Sato, en disant que les *« questions de l'enquêteur manquaient de tact et faisaient preuve d'une étonnante naïveté, mais elles n'étaient probablement pas malveillantes et la réaction intense qu'il a reçue a déconcerté les observateurs japonais, qui n'ont pas compris ce qu'il avait fait de mal »*. [Goodman, p. 10] (Pendant ce temps, alors que les juifs et Israël sont institutionnellement protégés de l'examen de leur pouvoir collectif dans les médias de masse et dans les mondes économique, social et politique, le fait que Marvin Wolf ait écrit ces dernières années un livre intitulé *The Japanese Conspiracy*, que Daniel Burstein ait écrit *Yen ! Japan's New Financial Empire and Its Threat to America*, ou que Pat Choate ait intitulé son propre ouvrage *Agents d'influence : comment le Japon manipule le système politique et économique américain.* Au moins deux de ces trois auteurs sont juifs : les trois noms de famille peuvent être trouvés dans les bases de données de noms de famille juifs. Dans le cas de Burstein, il établit un lien entre l'auto-identité japonaise et le concept de race supérieure de Hitler et mentionne même l'enquête du journaliste japonais [sur le nombre de juifs travaillant au New York Times et sur la raison pour laquelle il y avait tant d'articles sur les juifs]

comme un exemple d'antisémitisme japonais.) [Burstein, D., 1988, pp. 72-73].

Sato aurait pu poser les mêmes questions à propos des articles sur les juifs dans le *Washington Post*. Un spécialiste des questions juives, Barry Rubin, fait remarquer que :

« Trois des quatre principaux articles de la section des reportages du 'Washington Post' du 22 juillet 1990 portaient sur des Juifs assimilés qui avaient fait des choix très différents : Andrew Dice Clay [Silverman], Sandra Bernhard et Allen Ginsberg. La section des critiques du 18 octobre 1992 de ce journal est pleine de livres écrits par ou sur des Juifs : sur les sports et l'expérience juive américaine ; une biographie de Bill Graham, survivant de l'Holocauste et grand imprésario de rock and roll ; l'histoire d'une famille new-yorkaise de la classe supérieure infectée par l'antisémitisme ; le portrait d'une femme sud-africaine et de son groupe d'amis juifs ; l'ouvrage d'un couple juif sur les investissements étrangers en Amérique, analysant les problèmes de loyautés multiples et d'influence étrangère en parallèle avec les questions d'assimilation ; et le livre d'un auteur juif sur la politique dans l'enseignement supérieur, discutant du multiculturalisme en termes tirés de l'intégration des Juifs dans la société américaine. » [Rubin, p. xiii]

Plus loin, Rubin (dont l'intérêt spécifique est déclaré être l'assimilation juive dans la société américaine), fait remarquer que :

« Un auteur sait qu'un sujet est impérieux lorsqu'il semble omniprésent. Par exemple, le 'Vanity Fair' d'avril 1991 contient quatre articles pertinents concernant Alfred Stieglitz, descendant d'une riche famille juive allemande qui a fondé la photographie d'art en Amérique et épousé Georgia O'Keeffe ; Lady Mary Fairfax, dont la famille a émigré de Pologne dans les années 1920 et qui est devenue un puissant seigneur de la presse et une doyenne de la société australienne ; Charles Feldman, chef de la Famous Artists Agency et grand amour de Jean Harlow ; et l'actrice Ali McGraw, dont la mère hongroise n'a jamais voulu admettre qu'elle était juive. » [Rubin, p. iii]

Bien sûr, les médias de masse américains sont régulièrement inondés d'histoires sur Israël. Comme le fait remarquer Doug Bloomfield, *« ancien lobbyiste en chef de l'AIPAC, le lobby pro-israélien au Capitole »* :

« Si E.T. était resté aux États-Unis et avait lu le 'New York Times', le 'Washington Post' ou le 'Christian Science Monitor', ou avait regardé les journaux télévisés au lieu de se promener dans des paniers de vélo, lorsqu'il serait finalement rentré chez lui et qu'on lui aurait demandé : 'Comment c'est sur terre ?' – la première chose qu'il aurait dite est : 'Il y a trois superpuissances. Il y a Israël et deux autres.' » [Starr, J., 1990, p. 33]

La vision judéo-centrique du monde du réalisateur Mel Brooks suggère, de plus en plus, un paradigme utile pour analyser le monde du divertissement juif. Comme l'observe Andrea Most, *« l'humour des films de Brooks trouve son origine dans l'idée que tout et tout le monde est juif – et que c'est son travail de le révéler comme tel. Ainsi, le plus vieil homme du monde est juif (The Two Thousand Year Old Man), les Indiens sont juifs (Le shérif est en prison), la joyeuse bande de la forêt de Sherwood est juive (Sacré Robin des Bois), le passé est juif (La Folle Histoire du monde), et le futur est juif (La Folle Histoire de l'espace) ».* [Most, A., 1999, p. 337]

En 1985, dans le domaine de la politique arabo-juive, les médias américains ont été submergés d'histoires sur la mort horrible de Leon Klinghoffer, un juif américain en fauteuil roulant, assassiné par les pirates palestiniens de l'Achillo Lauro. Pourtant, note l'Israélien Amnon Rubenstein, *« Au lendemain du détournement, les médias américains ont couvert sa mort de manière très détaillée... La même semaine, Alex Odeh, un citoyen américain d'origine palestinienne qui était le directeur de la côte ouest du Comité américano-arabe contre la discrimination, a été assassiné par l'explosion d'une bombe [plus tard attribuée par le FBI à un acte de terrorisme de la Ligue de défense juive]... La mort d'Odeh a été pratiquement ignorée par les médias nationaux ».* [Rubenstein, A., p. 157]

« À vrai dire », a déclaré le romancier Truman Capote au Johnny Carson Show en 1973, *« ... toute la presse culturelle, l'édition ... la télévision ... le théâtre ... l'industrie cinématographique ... est orientée vers les Juifs à près de 90 %. Je veux dire, je ne peux même pas compter sur une main cinq personnes de quelque importance – de réelle importance – dans les médias qui ne sont pas juives. Il y a cette fichue mafia juive qui travaille d'arrache-pied sur la 'New York Review of Books', le 'New York Times', qu'ils le fassent consciemment ou non. Et la plupart du temps, ils le font consciemment. »* [Forster, pp. 108-109] Inutile de dire que

les commentaires publics de Capote sont les piliers des livres écrits par des juifs sur l'antisémitisme.

En 1988, John Hohrn, un fonctionnaire noir de la commission cinématographique du Mississippi, a été attaqué par l'Anti-Defamation League et d'autres groupes juifs pour le commentaire suivant :

« Vous entendez les gens dire : 'Eh bien, ce sont les droits civils – cette histoire a déjà été racontée'. Mais personne n'a remis en question le droit de la communauté juive, qui contrôle les médias, de raconter à nouveau l'histoire de l'Holocauste. » [Jewish Week, 1-15-88]

Betsy Ross, avocate de l'ADL, a dénoncé la clause de Hohrn sur les juifs comme étant *« odieuse ... Cette personne a besoin d'une éducation. Ses commentaires sur le fait que les Juifs contrôlent les médias sont totalement inexacts. C'est un cliché antisémite séculaire ».* [Jewish Week, 1-15-88, p. 33]

Ce « cliché antisémite » de la domination des médias par les juifs a été crédité, bien que discrètement, dans des endroits assez élevés. Selon les mémoires de H. R. Haldeman, chef de cabinet du président Richard Nixon, au cours d'une session à huis clos avec son patron, *« il y a eu une discussion considérable sur le terrible problème découlant de la domination juive totale des médias et un accord sur le fait que c'est quelque chose qui devrait être traité ».* [New York Times, 5-18- 94, p. A19] Le vice-président de Nixon, Spiro Agnew, s'est même exprimé publiquement sur les juifs et les médias de masse, se plaignant que les médias américains *« étaient indûment influencés par l'opinion sioniste... Il suffit de regarder autour de soi et de voir qui possède les réseaux, qui possède le 'Washington Post'... le 'New York Times'... En regardant autour de soi dans... les grandes entreprises d'information, on voit une forte concentration de personnes juives. »* [Volkman, p. 104] Même lorsque Richard Nixon a signé avec Warners pour écrire ses mémoires, les personnes (y compris son attaché de presse) qui ont arrangé l'accord étaient toutes juives :

« Le prix, selon l'agent, Irving 'Swifty' Lazar, serait de 2 millions de dollars. Lazar a rencontré William Sarnoff et Howard Kaminsky de Warners Communications ainsi que l'ancien attaché de presse de Nixon, Ron Ziegler, et a scellé l'accord par des poignées de main. » [Bagdikian, p. 34]

Dans le monde du spectacle, la chanteuse de country Dolly Parton a été obligée de s'excuser auprès de la communauté juive pour avoir déclaré au magazine *Vogue* que *« tout le monde a peur de toucher à quoi que ce soit de religieux parce que la plupart des gens ici [à Hollywood] sont juifs et que c'est une chose effrayante pour eux de promouvoir le christianisme »*. La personnalité de la télévision Kathy Lee Gifford (dont le propre père – Epstein – était juif) s'est également excusée publiquement pour s'être plainte, disant : *« ils changent qui a crucifié Jésus »*, au cours d'une émission de télévision qui discutait des récents changements apportés au Nouveau Testament. [Rosenfeld, p. 61] *« Lorsque la NRA [National Rifle Association] exerce un pouvoir politique »*, a noté le journaliste juif Philip Weiss, *« c'est un sujet brûlant. Lorsque l'argent juif joue un rôle [dans la politique], en parler est antisémite. Si vous dites quoi que ce soit sur [le pouvoir juif à] Hollywood, on vous crie dessus. »* [Weiss, p. 32]

En 1990, Giancarlo Parretti, un financier italien (avec des liens présumés avec la pègre) s'est plaint à un journal italien que *« les Juifs se sont ligués contre moi... Le fait est que les Juifs n'aiment pas l'idée que je représente le premier réseau de communication catholique... Il n'y a pas un seul holding [de médias] dans le monde qui ne soit pas entre les mains des Juifs »*. [Tugend, T, p. 37]

Parretti a été largement attaqué pour antisémitisme pour cette déclaration. Le *Los Angeles Times* a cité un *« vétéran d'Hollywood »* disant que *« c'est une chose de noter que de nombreuses personnalités éminentes dans tous les aspects d'Hollywood sont juives et l'ont toujours été. C'en est une autre, cependant, de faire des déclarations hostiles sur ce fait »*. *« En tant qu'antisémite »*, a déclaré un autre cadre du cinéma, *« je ne vois pas comment il pourrait fonctionner dans cette ville »*. Se précipitant à la défense de Parretti, Yoram Globus, un coprésident juif de la Pathe Communications Corporation de Paretti (qui avait auparavant racheté le groupe Canon, détenu par Globus, né en Israël, et son cousin Menahem Golan). *« Il n'y a même pas un pouce »*, a proclamé Globus, *« d'antisémitisme en lui »*. [Tugend, T, Hollywood, p. 37] En 1994, les commentaires susmentionnés de William Cash dans le *Spectator* de Grande-Bretagne sur les juifs contrôlant Hollywood ont suscité une attaque et une publicité généralisées. Le *New York Times* et le *Chicago Tribune* ont tous deux publié des articles importants sur le fait

que Cash avait dit l'indicible dans une publication étrangère lointaine. Le *Toronto Star* s'y est même associé en titrant : « Un article antisémite secoue Hollywood ». [Toronto, p. C4] Un groupe d'acteurs d'Hollywood a écrit une lettre (voir http://jewishtribalreview.org/cash.htm) au *Spectator* accusant l'article de Cash de *« propos racistes »* et de *« stéréotypes antisémites »*. L'auteur juif Neal Gabler, en condamnant les idées de Cash sur le pouvoir excessif des juifs à Hollywood, a déclaré à un journal juif que Cash était *« seulement contrit dans la mesure où il a le sentiment d'avoir nui à sa carrière – ce qui est évidemment le cas. [Cash était un reporter basé à Hollywood pour le 'Daily Telegraph' de Londres] Je ne peux pas imaginer que quiconque [à Hollywood] veuille le rencontrer après cet article »*. [Century, p. 1] Bien entendu, ce danger de voir Cash compromettre toute sa carrière journalistique est le paradigme de la raison pour laquelle ceux qui connaissent bien la domination juive dans les médias de masse ne peuvent pas exprimer publiquement ce fait.

Parmi ceux qui se sont officiellement plaints directement à l'employeur habituel de Cash – le susmentionné Conrad Black, propriétaire du *Daily Telegraph* – figurait le puissant organisme de lobbying britannique Jewish Board of Deputies. Non seulement Black est propriétaire du *Telegraph*, mais il est également propriétaire du *Spectator*, le journal dans lequel l'article incriminé de Cash a été publié. L'omniprésence juive dans les médias est si grande que le rédacteur en chef du *Spectator* lui-même, Dominic Lawson, était juif – le fils de l'ancien chancelier britannique Nigel Lawson. [Woolf, p. 1] Pour le simple fait que Cash ait dit la vérité, les rabbins Marvin Hier et Abraham Cooper du Centre Simon Wiesenthal de Los Angeles ont accusé la diffamation sensationnellement absurde que l'auteur britannique *« a en fait plagié une page du manuel des [théoriciens nazis] Julius Streicher et Joseph Goebbels ... attisant les flammes de la bigoterie et du génocide »*. [Richler, p. 32]

Se référant à l'article de *Vanity Fair* traitant de 16 magnats des médias d'Hollywood que Cash a utilisé comme référence dans son propre article, l'apologiste Gabler – auteur d'un livre sur (selon ses propres termes) « l'invention juive d'Hollywood » – s'est plaint que ces 16 *« ne sont pas du tout majoritairement juifs. Seuls neuf des 16 sont juifs »*. Lorsque le *Forward* (juif) a fait remarquer que les propres livres de Gabler portaient

essentiellement sur les juifs, il a répondu : *« Ce qui m'intéresse, ce sont les personnages qui ont façonné la culture populaire au XX^e siècle, et comme un nombre si disproportionné d'entre eux sont juifs, la question se pose inévitablement. »* [Century, p. 1]

Richard Neuhaus, dans la revue National Review, a souligné la folie, et même l'intention sinistre, de la crucifixion juive de Cash :

« Certains juifs ont monté en flèche, à un degré presque douloureux, leurs antennes de détection de l'antisémitisme. Il y a quelques mois, le 'New York Times' a piqué une crise lorsque le 'Spectator' de Londres a publié un petit article sur la domination autoproclamée des Juifs à Hollywood. L'auteur quelque peu naïf du 'Spectator' pensait qu'il ne faisait rien d'autre que de rapporter des circonstances intéressantes ; il s'est avéré qu'il s'appuyait en grande partie sur ce que des écrivains juifs avaient dit des Juifs à Hollywood. Le jeune homme n'a pas compris que les non-Juifs ne sont pas censés remarquer lorsque les Juifs célèbrent publiquement l'influence et le succès des Juifs. Comme le savent tous ceux qui sont familiers avec le rôle important des Juifs dans l'histoire américaine, le rôle important des Juifs dans le divertissement populaire américain remonte au XIX^e siècle et, loin d'être un secret, a été fréquemment vanté dans les films et les chansons. Au fil de semaines de lettres et de commentaires dans le 'Spectator', nos cousins britanniques se sont beaucoup amusés de cette petite bourrasque, la considérant comme un nouvel exemple de l'hypocrisie américaine sur notre dévotion professée à la liberté d'expression. » [Neuhaus, p. 52]

Le journaliste britannique Charles Cummings a constaté que :

« C'est un sujet délicat. Mentionnez la relation entre Hollywood et les Juifs et vous pouvez vous retrouver dans des eaux très troubles. Le journaliste William Cash l'a découvert en 1991 lorsqu'il a écrit un article pour le 'Spectator' sur l'influence croissante des Juifs dans l'industrie américaine du divertissement. Plus d'une douzaine de vedettes du cinéma – dont Charlton Heston, Barbara Streisand et Steven Spielberg – ont envoyé une lettre de plainte passionnée au magazine, fustigeant Cash comme un nazi des temps modernes et se plaignant des stéréotypes banals et vulgaires dans lesquels il avait formulé son argument. Pourtant, l'idée maîtresse de l'article était exacte. » [Cummings, p., 15]

Ainsi que James Atlas l'a souligné en 2000 :

« La domination juive dans les médias, dans les journaux et les magazines et à Hollywood et dans l'industrie de l'édition, est une vieille histoire (non pas que ses implications aient été très ardemment explorées) ; je continue à me trouver déconcerté – et pas mal étonné – par la popularité d'un narcissique insipide tel que Jerry Seinfeld, mais il a certainement atteint la pénétration du marché en tant que juif représentatif. » [Atlas, J., 6-2000]

En 1997, l'auteur britannique John Le Carre (David Cornwell) s'est également retrouvé dans des eaux troubles avec la police de la pensée juive. Dans l'intérêt de sa carrière d'écrivain, il a dû ramper devant l'Association anglo-israélienne d'Angleterre *« pour leur expliquer les raisons de sa détestation de l'antisémitisme et pour se défendre contre les accusations qui avaient été portées contre lui sur un autre continent ».* Des années plus tôt, son troisième roman, *L'espion qui venait du froid*, avait incité *« des organisations juives américaines »*, notait le *Sunday Telegraph* de Londres, *« à savoir s'il assimilait juif et communiste ».* Le Carre a raconté des accusations plus graves contre son dernier roman, Le tailleur de Panama :

Le Carre a évoqué des accusations pires encore contre son dernier roman, *Le tailleur de Panama* :

« Nous étions assis, la tête reposant nos mains, dans le bureau de mon éditeur américain, la critique du 'New York Times' sur 'Le tailleur de Panama' devant nous, qui nous disait que, consciemment ou non, j'avais écouté les voix intérieures de mon antisémitisme anglais en écrivant mon roman. Que pouvais-je dire en réponse ? ... Je voulais dire au 'New York Times' que publier une diffamation de l'antisémitisme sur des bases aussi arbitraires était un acte grave d'irresponsabilité éditoriale. Mais un tumulte d'alarme a éclaté parmi mes bienfaiteurs. 'Si vous écrivez cela, votre carrière aux États-Unis sera ruinée.' » [Waugh, A., p. 39]

En 2000, dans un rare cas de justice contre la persécution dirigée par les juifs, William Quigley s'est vu attribuer 10,5 millions de dollars dans le cadre d'un procès contre l'Anti-Defamation League de la région de Denver, Colorado. Un procès avec jury a conclu que l'ADL était elle-même coupable de diffamation pour avoir accusé publiquement Quigley et sa femme d'antisémitisme. Comme l'a observé le *Cleveland Jewish News* :

« William Quigley, un cadre de l'industrie cinématographique, a affirmé qu'en raison de l'antisémitisme public dont il a été accusé, sa carrière a été gravement endommagée. Après les accusations, il a été évité par ses collègues, dont la plupart étaient juifs, a-t-il dit. » [Karfeld, M., 5-19-2000, p. 24]

Cet homme, entouré de juifs de l'industrie cinématographique, vit à Denver, et non à Los Angeles ou à New York.

La censure juive de la liberté d'expression à leur sujet dans les médias de masse a pris une forme encore plus sinistre au Canada. En 1994, Doug Collins, un journaliste chevronné du *North Shore News* de Vancouver (dont le tirage n'est que de 60 000 exemplaires) a écrit une critique du film de Stephen Spielberg sur l'Holocauste, *La liste de Schindler*, se lançant ainsi dans une critique de la mythologie juive de l'Holocauste en tant qu'arme politique et économique, et dans un dénigrement du pouvoir juif à Hollywood. Son article s'intitulait « Hollywood Propaganda ».

« Je pense que [Collins] a soulevé des points valables », a déclaré son rédacteur en chef, Tim Renshaw. *« Je n'aurais pas approuvé la chronique si elle était exagérée. »* [Brook p. 58] *« Je publie Doug Collins depuis quinze ans »*, a ajouté Peter Speck, l'éditeur du *North Shore News*. *« Il a écrit 1 500 chroniques pour moi, et c'est un homme bien, un excellent journaliste, c'est un pro, il a reçu une médaille militaire, il a servi avec distinction pendant la Seconde Guerre mondiale, et il a été capturé par les Allemands et il s'est échappé dix fois. Dix fois ! »* [Brook, p. 58]

En réponse à l'article de Collins, le Congrès juif canadien a demandé à une poignée d'autres organisations de se joindre à lui pour porter des accusations criminelles contre Collins en vertu d'une loi « anti-haine » de 1993 de la Colombie-Britannique que le B.C. Press Council et la B.C. Civil Liberties Union ont décriée comme une suppression de la liberté d'expression dans une société démocratique. Cette loi, pour la première fois testée, interdisait la publication de matériel *« susceptible d'exposer une personne ou un groupe ou une classe de personnes à la haine ou au mépris pour des raisons de race, de couleur, d'ascendance, de lieu d'origine, de religion, de statut martial... »* etc. etc. [Brook, p. 58]

En 1997, Collins a subi un procès.

L'avocat du Congrès juif canadien, Gregory Walsh, *« a fait valoir que la chronique exposait les Juifs à la haine »*. [Todd, Jews, p. A4] Le crime de Collins, a déclaré Walsh, était de dire que *« les juifs sont responsables de la fausse propagande de l'Holocauste, qui est elle-même haineuse ; ils sont des maîtres manipulateurs qui utilisent leur propriété étendue des médias pour diffuser largement les 'absurdités' de l'Holocauste pour le profit, au grand détriment de personnes innocentes et de la société en général »*. [Todd, Jews, p. A4]

Selon le *Ottawa Citizen*, un professeur de l'Université de Toronto, Bart Testa, a témoigné que l'article de Collins *« dépeignait les Juifs comme étant puissants, manipulateurs et voués à garder hors de la vue du public les points de vue alternatifs sur l'holocauste nazi des Juifs, le sujet de 'La liste de Schindler' »*. [Todd, p. F11] Un autre professeur juif, Leonidas Hill, *« spécialiste de l'histoire de l'antisémitisme »*, a témoigné que la chronique de Collins laisse entendre que *« les Juifs sont fourbes et conspirent pour escroquer le monde non-juif dans leur propre intérêt... M. Collins se pose en intrépide libertaire civil et en champion de la liberté d'expression. Cette pose lui a permis de continuer à publier ses diatribes antisémites. »* [Todd, p. F11]

En réponse, l'avocat du Conseil de la presse de la Colombie-Britannique, Roger McConchie, a dénoncé le Code des droits de l'homme de la Colombie-Britannique en vertu duquel Collins a été jugé, le qualifiant de *« l'atteinte législative la plus importante à la liberté de la presse dans l'histoire de la Colombie-Britannique. »* [Todd, Juifs, p. A4]

En 1997, la Commission des droits de la personne de la Colombie-Britannique a décrété que la chronique de Collins sur la *Liste de Schindler* était *« susceptible de rendre plus acceptable pour les autres l'expression de la haine ou du mépris à l'égard des Juifs »*, mais qu'elle ne comportait pas suffisamment de *« calomnie, de détestation ou de diffamation »* pour le punir. [Bolan, p. A1] Néanmoins, un homme d'affaires juif victorien, Harry Abrams, a déposé une autre plainte contre Collins. (La tactique d'Abrams consistait à déposer une plainte à titre individuel, bien qu'il soit le représentant de la Colombie-Britannique pour le B'nai B'rith Canada. La plainte précédente avait été déposée par une autre organisation juive, le Congrès juif canadien). Cette plainte portait sur l'impact cumulatif de quatre colonnes de Collins contenant des commentaires critiques sur les juifs. Cette fois, Collins a perdu.

Le rapport du tribunal suivant de la Commission a décidé que *« les chroniques renforçaient de façon répétée certaines des formes les plus virulentes d'antisémitisme et perpétuaient les stéréotypes les plus préjudiciables aux Juifs, à savoir qu'ils sont égoïstes, cupides et manipulateurs ».* [Moore, D., p. A8] ... *« M. Collins perpétue les stéréotypes à l'encontre des Juifs, notamment ceux qui allèguent un pouvoir et une influence étendus... Les idées et les déclarations contenues dans ces quatre articles reflètent et, en fait, renforcent les stéréotypes antisémites courants. Non seulement M. Collins exprime des attitudes discriminatoires, mais il expose le peuple juif à la haine et au mépris. »* [Vancouver Sun, p. A19]

La publication du rapport final de la Commission a même été ordonnée dans le *North Shore News*. Le directeur de la rédaction Tim Renshaw a réagi en s'étonnant que son journal soit obligé de publier un *« contenu dicté par le gouvernement ». « En gros »*, a déclaré Renshaw, *« nous avons été jugés pour la même chose [et] ils ont obtenu le résultat souhaité la deuxième fois. Je suppose que si ce n'était pas la deuxième fois, alors il y aurait eu une troisième fois. »* Le B.C. Press Council a déclaré que la décision du tribunal constituait *« une violation injustifiée du principe de la liberté de la presse. »* [Moore, D., p. A8]

La Commission a ordonné à l'auteur Doug Collins (dont les frais de procès s'élevaient à 200 000 $) de s'excuser et de verser à Abrams 2 000 $ *« en compensation de l'atteinte que [les propos de Collins] ont portée à sa dignité et ... à son amour-propre. »* [Vancouver Sun, p. A19] Le *North Shore News* a également reçu l'ordre de ne plus rien publier de *« méprisant »* à l'égard des juifs. La Commission *« a ordonné à Collins et au journal de cesser de publier des déclarations qui exposent ou sont susceptibles d'exposer les personnes juives à la haine ou au mépris en violation de l'article 7 (1) (b) du code des droits de l'homme. »* [Bolan, K., 12-3-99, p. 5]

« Ce qui est particulièrement odieux dans sa décision », a noté la journaliste Claire Hoy, *« c'est que, bien que le tribunal ait jugé que Collins n'avait pas explicitement violé les lois sur la haine (et on pourrait soutenir que les lois sur la haine elles-mêmes constituent une violation scandaleuse de la liberté d'expression, soit dit en passant), la sagesse collective de ses chroniques suffit à donner l'impression d'un appel à la haine. »* [Hoy, p. 5]

Après la décision en sa faveur, M. Abrams a déclaré que les chroniques de Collins *« préparent le terrain »* pour un autre Holocauste. *« Ils veulent terminer le travail que Hitler n'a pas terminé »*, a-t-il dit. En réponse à cette accusation délirante, Collins, 78 ans – prisonnier de guerre lors de la bataille de Dunkerque le 31 mai 1940 – a asséné : *« je combattais Hitler alors que ce sac à poux portait encore des couches. »* [De Cloet, p. 27 ; Sinoski, p. B3]

En 1998, parallèlement aux épisodes de Doug Collins, la journaliste juive Paula Brook du *Vancouver Sun* a écrit un éditorial sur une autre tentative de censure juive réussie dans la région de Vancouver. Après des plaintes du Congrès juif canadien, le journaliste Greg Felton du *Vancouver Courier* s'est vu interdire par le propriétaire du journal, Sam Grippo, d'écrire à nouveau sur Israël. *« J'ai reçu la directive de ne pas publier de commentaire anti-israélien dans le journal »*, a déclaré Felton dans une interview. Prenant acte de cette affaire, le rédacteur en chef Tim Renshaw du *North Shore News* (de la notoriété de Doug Collins), a écrit : *« les forces de la censure dirigées par le Congrès juif canadien continuent de faire fi de toute critique d'Israël ou d'autres choses juives ».* [Brook, p. A17]

Le titre de l'article de Paul Brook en réponse aux accusations de censure juive répétée était « Les droits des entreprises contre la liberté d'expression. » Elle concluait son éditorial en disant : *« Si les personnes offensées [par des articles comme celui de Felton] ont le nombre derrière elles, et sont représentées par un groupe de défense, tant mieux pour elles. Et si le propriétaire [du journal] répond en disant 'vous avez raison – les propos répréhensibles ne sont plus libres par ici', alors des décisions sont prises et la vie continue, et tant que le gouvernement ne s'en mêle pas, nous n'appelons pas cela de la censure. Nous appelons cela des affaires ».* [Brook, p. A17]

En réponse, Rafeh Hulays, directeur des affaires extérieures de la communauté arabe de la Colombie britannique, a écrit : *« Le fond de l'argument de Mme Brook est qu'au lieu d'entrer dans un débat, un groupe d'intérêt spécial avec des amis puissants a le droit de faire taire les points de vue des journalistes avec lesquels il n'est pas d'accord, quelle que soit la légitimité de ces points de vue. »* [Hulays, p. A15]

En 2001, le susmentionné Doug Collins, dans sa propre colonne Internet indépendante, a souligné l'état de la *« liberté de la presse »* canadienne. Le magnat juif des médias Izzy Asper avait racheté *« les 13 quotidiens de Hollinger/Southam, 126 journaux communautaires, les activités Internet canadiennes et 50 % du 'National Post' »*. Le *North Shore News* était désormais un journal d'Asper, et son éditeur, Peter Speck, ainsi que son rédacteur en chef, Tim Renshaw – partisans du droit de Collins à s'exprimer librement sur les juifs et Israël – ont été licenciés. De même, le critique d'Israël Greg Felton, déjà mentionné, a été viré du *Vancouver Courier* (avant même que ce journal ne fasse partie de la chaîne Asper). [Collins, D., 2001] pour lire l'explication de Collins à ce sujet, voir http://jewishtribalreview. org/collins.htm].

Les actions de censure juives visant à étouffer la liberté d'expression, comme indiqué dans un chapitre précédent, se manifestent de nombreuses manières à travers le monde. Même dans les démocraties occidentales, les citoyens peuvent faire l'objet d'une condamnation pénale simplement pour avoir exprimé des opinions négatives sur les juifs. Prenez le cas de Robert Holzach, président honoraire de la plus grande banque suisse, qui a commis l'erreur de parler trop librement à un journaliste du magazine *New Yorker*. En 1997, Holzach a été poursuivi par les tribunaux suisses pour avoir déclaré à Jane Kramer qu'il y avait *« une conspiration juive »* pour prendre le contrôle des plus grandes banques du monde. Les accusations formelles et légales contre Holzach pour ce commentaire ont été faites par Marcel Hess, un politicien juif de Bâle. Holzach a nié avoir tenu ces propos.

Le chroniqueur conservateur syndiqué Joseph Sobran (souvent accusé d'être antisémite), anciennement de la *National Review*, constate dans une vue d'ensemble le problème en jeu dans toutes ces affaires :

« Non seulement la persécution des Juifs, mais aussi toute mention critique du pouvoir juif dans les médias et la politique sont fermement condamnées comme de l''antisémitisme'... Il est permis de discuter du pouvoir de tout autre groupe, des musulmans noirs à la droite chrétienne, mais le pouvoir bien plus grand de l'Establishment juif est interdit. C'est, en fait, la principale mesure de son pouvoir : sa capacité à imposer ses propres tabous tout en détruisant ceux des autres... Le pouvoir ouvertement acquis, ouvertement exercé, est une chose. Vous pouvez penser

que les syndicats ou le lobby de la sécurité sociale abusent de leur pouvoir, mais vous ne mettez pas votre carrière en péril en le disant. Mais un type de pouvoir qui interdit sa propre mention publique, comme le Saint Nom dans l'Ancien Testament, est une toute autre affaire ... Les journalistes ont aussi peur du pouvoir juif que les politiciens. Cela signifie que le débat public est à l'étroit et déformé par une peur non exprimée – une peur que les journalistes ne veulent pas reconnaître, parce qu'elle embarrasse leurs prémisses d'être des critiques intrépides du pouvoir. » [Sobran]

En 1973, un autre commentateur critique conservateur, Wilmot Robertson, faisait le même constat :

« Toute discussion critique de la richesse juive – ou d'ailleurs toute discussion critique de n'importe quel aspect du pouvoir juif – expose immédiatement l'auteur ou l'orateur à des accusations d'antisémitisme... [Robertson, p. 179] *... Au lieu de soumettre l'antisémitisme au libre jeu des idées, au lieu d'en faire un sujet de débat auquel tout le monde peut participer, les Juifs et leurs partisans libéraux ont réussi à organiser une inquisition dans laquelle tous les actes, les écrits et même les pensées critiques à l'égard des Juifs sont traités comme des menaces à l'ordre moral de l'humanité. »* [Robertson, W., p. 180]

Il faut chercher longtemps et loin pour trouver un observateur prêt à se mouiller dans les médias de masse pour soulever la question juive. Un exemple rare s'est produit dans les années 1970, lorsque les directeurs de l'Anti-Defamation League ont relevé (comme un exemple grave d'antisémitisme irrationnel) un article paru dans un petit journal appartenant à des Gentils dans le Vermont :

« En mai 1972, le 'Bennington Banner' du Vermont, un journal libéral, publiait un article intitulé 'Decline and Fall' (Déclin et chute) de Samuel Ogden, qui parlait du déclin des 'WASP' dû au fait que 'les médias, les livres récents, les livres examinés, expriment tous le point de vue des Juifs', que les doctorats et les chaires sont principalement détenus par des Juifs, et qu'en conséquence, 'la culture américaine prend rapidement un caractère juif', ce qui est peut-être sa 'destinée manifeste', mais qui a contribué à créer une société qui 'prend les aspects d'un terrible cauchemar'. » [Forster/Epstein, p. 111]

Dans l'ensemble, les médias de masse eux-mêmes et les efforts de lobbying juifs ont réussi de manière stupéfiante à dissimuler la domination juive dans les médias de masse, et à présenter les juifs

d'Amérique comme relativement doux, opprimés, privés de leurs droits, et invisibles. Et des victimes. Aucun média grand public n'ose s'attaquer à la présence dominante des juifs dans les médias de masse. Mais les « Blancs » génériques, même si c'est de manière injuste et incorrecte, sont un jeu équitable. En 2001, par exemple, le *Los Angeles Times*, dans un article sur le manque de minorités à Hollywood, a rendu les « Blancs » responsables de cet écart, condamnant la structure de pouvoir d'Hollywood, en particulier le fait que *« 90 % de chaque grande guilde [d'Hollywood] (acteurs, réalisateurs, scénaristes et producteurs) est blanche, et la majorité d'entre eux sont des hommes ».* [Munoz, L, 3-24-01]

En 1945, un sondage national a révélé que 67 % de la population américaine estimait que les juifs *« avaient trop de pouvoir »* en Amérique. Alors que le pouvoir juif a en fait augmenté de façon spectaculaire au cours des décennies suivantes, il a été voilé, et la perception de ce pouvoir a été socialisée. En 1962, la perception de *« trop de pouvoir juif »* n'était plus que de 17 %. [Goldberg, JJ, p. 117] En 1945, selon une enquête, 19 % des Américains pensaient que les juifs étaient une *« menace pour l'Amérique ».* En 1950, ce pourcentage n'était plus que de 5 %. *« Ce changement à court terme »*, déclarent les psychanalystes juifs Bruno Bettelhem et Morris Janowitz, *« pourrait bien avoir été influencé par l'exposition des pratiques génocidaires nazies. »* [Bettelheim/Janowitz, pp. 6-7] Ces auteurs ont toutefois été particulièrement troublés par les résultats d'une question posée dans le cadre d'une enquête de 1952, selon laquelle les personnes ayant reçu une éducation universitaire étaient presque deux fois plus susceptibles (17 contre 10 %) que les Américains ayant reçu une éducation secondaire de croire que *« les Juifs étaient plus susceptibles d'être communistes que les autres. »* [Bettelheim/Janowitz, p. 19]. [Voir les preuves dans d'autres parties de ce volume qui montrent que c'est un fait évident]

Toujours à l'affût de leurs concitoyens, dans une enquête nationale menée en 1986 par la Ligue anti-diffamation auprès de 1 000 conservateurs chrétiens, *« les Juifs se classent loin sur la liste de ceux qui sont considérés comme ayant trop de pouvoir [en Amérique]. Les grandes entreprises étaient trop puissantes pour 67 % du groupe, les syndicats pour 55 %, les Arabes*

pour 38 %, les catholiques pour 23 %, et 11 % pour les Noirs, contre seulement 7 % qui pensaient que les Juifs étaient trop puissants. » [Lipset, p. 157]

De telles convictions méritent d'être répétées, afin que nous puissions réfléchir à leurs implications : en 1945, 67 % des Américains estimaient que les juifs avaient *« trop de pouvoir »* aux États-Unis et en 1986, seulement 7 % d'une section religieuse d'entre eux étaient de cet avis. Dans l'enquête la plus récente, cinq fois et demie plus de personnes pensent que les Arabes ont plus de pouvoir en Amérique que les juifs. Plus de 50 % de ces personnes considèrent que le *« pouvoir »* de la communauté noire, largement appauvrie, est supérieur à celui des juifs. On peut se demander quelles preuves ont été diffusées à ces personnes (ou leur ont été cachées), et par quels canaux, pour créer, maintenir et appliquer des opinions aussi absurdement faussées ? (*« Les agences de défense juives »*, note Ronald Bayor, *« ont contribué à créer un climat dans lequel le dénigrement des Juifs n'était plus respectable. L'assaut contre l'antisémitisme que l'on trouve dans les films, la presse et les magazines généralistes et politiques en 1947 a contribué à son déclin en tant que mouvement réputé. »* [Bayor, 1986, p. 187])

De telles perceptions récentes des juifs de la part *des « conservateurs chrétiens »* ne sont pas inhabituelles pour les Américains en général. Un sondage Roper réalisé en 1986 auprès du grand public américain a révélé que seulement 8 % des personnes interrogées pensaient que les juifs avaient *« trop de pouvoir »* aux États-Unis. [Penkower, p. 321] En 1998, l'Anti-Defamation League a mené une enquête auprès des Américains sur le fait que les *« présidents des trois réseaux de télévision nationaux, ABC, CBS et NBC, sont juifs »* (sans parler de l'hégémonie culturelle bien plus profonde des juifs dans le monde d'Hollywood). Les personnes interrogées ne pensaient pas, à 80%, que les dirigeants juifs *« ont tendance à autoriser plus de programmes de sexe et de violence que les dirigeants non juifs »* et 80 % étaient d'avis qu'il n'y avait *« aucun lien entre la quantité de programmes orientés vers le christianisme à la télévision et le fait que les dirigeants des principaux réseaux sont juifs. »* [ADL, novembre 1998]

Mais nous sommes encore loin d'en avoir fini avec l'histoire de l'influence juive, et du « pouvoir », dans la culture populaire.

Un dernier mot, cependant, sur les sondages et les opinions publiques sur le « pouvoir juif » en Amérique. Si la conscience américaine de l'influence économique et médiatique des juifs en Amérique est minuscule et considérée – alors qu'elle est rarement démontrée – comme un point de vue « antisémite », dans le monde entier, en 1983, le Hanoch Smith Research Center a réalisé un sondage national sur les juifs d'Israël. Colin Shindler fait remarquer que :

« Lorsque Hanoch Smith a demandé à ses répondants israéliens si les Juifs d'Amérique contrôlaient des branches importantes de l'économie américaine, 73 % ont répondu par l'affirmative ... Dans une société non juive, cela aurait suscité des soupçons d'antisémitisme, mais émanant d'une société juive, cela semblait à la fois un sujet de fierté et de perplexité. » [Shindler, pp. 94-95]

De même, une enquête menée en 2001 auprès des Israéliens par le Congrès juif mondial a révélé que :

« [L]a caractéristique la plus admirée des Juifs américains est 'leur influence culturelle et politique' : 34 % – suivie de 'la fierté juive' : 22 % – et de 'leur sens de l'unité et de la communauté' : 21 % ». [Axelrod, T., 10-29-01]

30

LITTÉRATURE – « LES INTELLECTUELS » – « LA FAMILLE »

« Au début des années 1960, les Juifs étaient encore plus représentés dans les professions intellectuelles qu'ils ne l'étaient dix ans plus tôt. Ils dominaient clairement la culture politique de New York, où leur style et leurs opinions avaient été adoptés par un nombre relativement important d'intellectuels non juifs. Ils deviennent également de plus en plus influents dans d'autres centres cosmopolites tels que Chicago, San Francisco, Los Angeles et Berkeley. Dans toutes ces villes, ils ont joué un rôle important dans l'éducation des non-Juifs à une perspective plus cosmopolite. » [Stanley Rothman et S. Robert Lichter, 1982, p. 103]

« Il est ironique de constater que nombre de personnalités littéraires qui ont évité les thèmes juifs ont incarné dans leurs écrits des traits juifs plus présumés que des écrivains plus consciemment juifs. Il reste au plus profond d'eux-mêmes des résidus insoupçonnés de leur culture héritée qu'aucun rejet ou déni n'a pu totalement éradiquer. Tant chez celui qui a la haine de soi que chez celui qui est indifférent, l'affinité des caractéristiques juives supposées a été observée par les critiques comme par les profanes. » [Lothar Kahn, auteur juif, 1961, p. 31]

« Si la production littéraire de 1999 révèle quelque chose, c'est que les écrivains juifs font partie des citoyens privilégiés du village global... En raison de la portée internationale sans précédent de leur imagination, de leur absorption de l'histoire et de la théologie juives, ainsi que de la diversité stupéfiante des voix américaines émergentes, il se pourrait bien que ces jeunes écrivains juifs américains trouvent qu'ils ont plus en commun, sur le plan artistique, avec leurs contemporains juifs écrivant en Israël, en Europe, en Asie et dans le reste des Amériques, qu'avec leurs contemporains non juifs écrivant aux États-Unis ». [Andrew Furman, l'un des juges du National Jewish Book award, mai/juin 2000, p. 30].

Dans un livre de 1974, *The American Intellectual Elite*, Charles Kadushin a produit les résultats de ses études. Il avait dressé des listes de contributeurs aux principales publications « intellectuelles » américaines, ramené les noms à 200 et, dans une série de questions ou d'entretiens,

demandé à ses sujets qui étaient les intellectuels les plus influents. Sur les vingt-et-une personnes les mieux cotées (par d'autres membres de ce cercle d'éditeurs), quinze étaient juives, dont Hannah Arendt, Daniel Bell, Saul Bellow, Noam Chomsky, Paul Goodman, Richard Hofstadter, Irving Howe, Irving Kristol, Norman Mailer, Herbert Marcuse, Norman Podhoretz, David Riesman, Robert Silvers, Susan Sontag et Lionel Trilling. [Kadushin, p. 30] Parmi ces 200 personnes, la moitié était également présumée juive. Ainsi que le fait remarquer Kadushin :

« Les Juifs sont en effet beaucoup plus fortement représentés parmi les intellectuels de premier plan que dans la population en général. Ils composent environ la moitié de l'élite intellectuelle américaine. Les catholiques sont largement sous-représentés, mais les protestants, qui constituent un tiers du groupe, sont également relativement sous-représentés... [Kadushin, p. 23] ... *Même en comparaison avec les professeurs américains d'élite (ceux qui ont publié plus de 20 articles dans des revues académiques et qui enseignent dans des collèges et universités de haute qualité) du même âge et dans les mêmes domaines, il y a entre deux et cinq fois plus de juifs dans l'élite intellectuelle. »* [Kadushin, p. 24] Dans le monde universitaire (postes de professeurs) en général, 60 % de « l'élite intellectuelle » se révèle être juive. [Kadushin, p. 24]

L'*« élite intellectuelle »* avait également une saveur géographique – la moitié de l'élite académique occupait des postes dans quatre universités de la côte Est – Columbia, New York University, Harvard et Yale. [Kadushin, p. 23]

Un autre professeur (juif) se fait l'écho de cette étude en affirmant qu'à la fin des années 1970, 50 % des *« intellectuels de haut niveau »* en Amérique étaient juifs, le pourcentage passant à 51 % de tous les universitaires *« d'élite »* dans les sciences sociales et à 61 % dans les sciences humaines. [Rubenstein, p. 64] Stephen Whitfield cite des preuves selon lesquelles jusqu'à 30 % des professeurs des *« grandes universités »* dans les années 1980 étaient également juifs. [Whitfield, American, p. 9]. Un autre professeur juif a utilisé ces chiffres pour déclarer que 76 % *« des intellectuels les plus influents avaient au moins un parent juif. »* [Davis, D., p. 29]

Pour commencer à comprendre les implications de tout cela (autres que les explications juives populaires selon lesquelles les juifs sont *« simplement intelligents »* ou socialement positionnés en tant qu'*« autres »* marginalisés pour reconnaître de plus grandes idées philosophiques), il faut examiner comment quelqu'un se retrouve sur une telle liste de personnes éminentes. L'échantillon de l'étude de Kadushin a été sélectionné parmi les articles publiés dans *« une vingtaine de revues intellectuelles de premier plan »*. Il s'agit notamment de la *New York Review of Books*, de la *New York Times Book Review*, de la *New Republic*, de *Commentary*, de *Partisan Review*, de *Daedalus*, de *Ramparts*, de *Dissent*, de *Village Voice* et d'autres périodiques de ce type. Tous ces périodiques ont été fondés, contrôlés ou édités par des juifs, comme beaucoup d'autres de la liste. *« Comme on pouvait s'y attendre »*, a noté Kadushin, *« les personnes les plus souvent citées comme ayant le pouvoir de faire ou de défaire des réputations étaient les rédacteurs en chef des principaux journaux : Robert Silvers, Jason Epstein [et sa femme Barbara], et Norman Podhoretz. [Tous sont juifs] Quelques personnes [parmi les intellectuels interrogés dans le cadre de l'étude de Kadushin] ont commenté l'alliance entre les revues et les éditeurs de livres représentée par Silvers et Jason Epstein. »* [Kadushin, p. 53]

La définition que donne Kadushin d'un *« intellectuel de premier plan »* souligne son courant incestueux ; un *« intellectuel de premier plan »* est *« simplement toute personne qui écrit régulièrement pour des revues intellectuelles de premier plan et/ou dont les livres sont commentés dans ces revues »*. [Kadushin, p. 8] Kadushin lui-même se confronte aux dimensions consanguines de *« l'élite intellectuelle »* : *« J'ai l'impression, en lisant des récits autobiographiques de la vie intellectuelle, que les jeunes intellectuels ont tendance à être parrainés par des intellectuels plus âgés et à accéder à la prédominance intellectuelle par une combinaison de revues, de cercles et de partis politiques contrôlés par les intellectuels plus âgés. »* [Kadushin, p. 25]

Pour bien comprendre ce scénario, il faut commencer par les années 1930 et un groupe d'individus, juifs pour la plupart, qui se sont élevés en masse à New York dans le cadre d'un réseau littéraire, éditorial et *« intellectuel »* interconnecté, souvent appelé « Les Intellectuels de New York » ou « La Famille ». La Famille, écrit Philip Nobile, est *« une élite de critiques, d'éditeurs, de romanciers et de poètes qui gère la haute culture du pays »*.

[Nobile, p. 13] *« Le monde littéraire new-yorkais »*, dit Gregory Podhoretz, membre de la Famille, *« a commencé à acquérir une identité reconnaissable ..... [on pouvait] le considérer comme une famille juive ».* [Podhoretz, *Making*, p. 109] Pour ceux qui sont en dehors du cercle de la Famille dans le monde littéraire, ils – et leurs héritiers aujourd'hui – sont la Mafia (littéraire) juive. Homogènes uniquement parce qu'ils sont presque tous juifs (il n'est pas rare qu'ils se fassent la guerre entre eux), ils sont inévitablement liés aux nombreux réseaux des médias de masse dominés par les juifs en pleine expansion ; quelques « intellectuels » sont même devenus des noms connus. En tant que groupe, on leur attribue une profonde influence sur le façonnement de la scène culturelle, sociale et même politique américaine du XX^{e} siècle.

« Au cours des dernières années », écrit en 1969, Irving Howe, membre de la Famille, « les discussions sur l'Establishment de New York ont pris une tournure désagréable. Quiconque fait un peu de conférences dans le pays est susceptible de rencontrer, après quelques verres, des universitaires littéraires qui s'enquièrent avec envie, parfois avec méchanceté, de 'ce qui est nouveau à New York'. ... Lorsque l'on pose des questions polies sur la vie culturelle de New York, la sueur monte au front, car tout le monde sait ce que personne ne dit : New York, c'est les Juifs. » [Howe, p. 267]

Bien sûr, les intellectuels new-yorkais n'étaient pas – comme c'est le cas pour leurs descendants – une organisation formelle, mais plutôt une clique informelle, une camaraderie d'écrivains, de critiques, de rédacteurs et d'éditeurs qui s'auto-promouvaient. Alexander Bloom suggère que les individus suivants peuvent être considérés comme faisant partie du cercle intérieur de la Famille :

Philip Rahv, William Phillips, Lionel Trilling, Diana Trilling, Meyer Schapiro, Clement Greenberg, Harold Rosenberg, Dwight MacDonald, Elliot Cohen et Sidney Hooks. La génération suivante comprend Irving Howe, Irving Kristol, Daniel Bell, Delmore Schwartz, Leslie Fiedler, Seymour Martin Lipset, Nathan Glazer, Alfred Kazin, Robert Warshow, Melvin Lasky, Isaac Rosenfeld et Saul Bellow. Plus tard, ce sont Norman Mailer, Philip Roth, Michael Harrington, Theodore Solotanoff, Jason Epstein, Midge Decter, Norman Podhoretz et Susan Sontag.

Parmi les autres candidats à l'inclusion connective figurent Henry Roth, Michael Blankfort, Leon Uris, Meyer Levin, Arthur Cohen, Louis Untermeyer, Herman Wouk, Arthur Miller, Muriel Rukyeser, Louis Zara, Paul Goodman, Barbara Epstein, Steven Marcus, John Simon et bien d'autres.

Parmi les cercles qui rayonnent vers l'extérieur figurent I. F. Stone, Herman Kahn, Hans Morgenthau, Sidney Hertzberg, Ronald Steel, David T. Bazelon, Nat Hentoff, Oscar Handlin, Daniel Boorstin et d'autres.

En 1980, Daniel Bell, un membre éminent de la Famille, a réparti sa version du contingent juif des intellectuels new-yorkais et de leurs « domaines d'intérêt » dans les catégories suivantes :

– Art : Meyer Schapiro, Clement Greenberg, Harold Rosenberg.

– Philosophie : Sidney Hooks, Hannah Arendt (Ernest Nagel)

– Critique littéraire : Lionel Trilling, Philip Rahv, Alfred Kazin, Irving Howe, Leslie Fiedler, Paul Goodman, Lionel Abel, Steven Marcus, Robert Warshow, Robert Brustein, Susan Sontag, Diana Trilling.

– Le journalisme intellectuel : Elliot Cohen, William Phillips, Irving Kristol, Robert Silvers, Norman Podhoretz, Jason Epstein, Theodore Solotaroff, Midge Decter.

– Théologie : (Will Herberg) (Emil Fackenheim) (Jacob Taubes) (Arthur Cohen)

– Sociologie : Daniel Bell, Nathan Glazer, S. M. Lipset, (Philip Selznick) (Edward Shils) (Lewis Coser) - Histoire : Richard Hofstadter, Gertrude Himmelfarb

– Économie : (Robert Heilbroner) (Robert Lekachman)

Bell cite ensuite huit juifs parmi les *« aînés de la famille »* (1920-1930), et six Gentils qui ont le statut de *« cousins »*. Bell ajoute dix autres juifs en tant que *« jeunes frères »* de la Famille (1930-40) et sept autres Gentils en tant que *« cousins »*. Dans la « deuxième génération » de la famille (son propre groupe), Bell énumère dix nouveaux juifs et, fait assez remarquable, le groupe de *« cousins »* Gentils est tombé à deux. La

nouvelle catégorie *« Jeunes frères »* de 1940 à 1950 énumère dix nouveaux juifs et, hélas, il ne reste plus qu'un cousin non juif. [Bell, Intelligentsia, pp. 126-127] *« Ces intellectuels politiques »*, dit Stephen Isaacs, *« comprennent un certain nombre de personnes qui se connaissent bien depuis de nombreuses années et qui ont été étiquetées le 'Collège des Irvings' en référence à Irving Kristol (professeur à l'université de New York et co-éditeur de Public Interest) et Irving Howe (professeur au City College de New York et éditeur de Dissent) ».* [Isaacs, p. 53]

Quelle que soit la manière dont on dépeint les « intellectuels » américains les plus connus, qu'ils soient orientés vers New York ou non, une grande partie d'entre eux sont invariablement juifs. Dans les années 1970, un commentateur, Michael Novak, a dressé sa propre liste des intellectuels américains les plus importants comme suit :

– Les pragmatiques et les humanistes de l'Ivy League : Henry Steele Commager, Arthur Schlesinger, Jr.
– Modernistes littéraires : Lionel Trilling, Louis Kampf, Irving Howe, Leslie Fiedler.
– Pluralistes : Nathan Glazer, Daniel Moynihan, David Reisam, Talcott Parsons, Will Herberg.
– Nouveaux radicaux : Noam Chomsky, et la bande de la « New York Review of Book ».
– Libéraux conservateurs : Sidney Hooks, Norman Podhoretz, Irving Kristol.
– Les humanités orientées vers l'Europe : Hannah Arendt, Philip Rahv, George Lichtheim, Saul Bellow.

Jack Porter a répondu à la liste des intellectuels de Novak par sa propre liste sur le sujet, en se concentrant spécifiquement sur une compilation d'intellectuels juifs « initiés » qui *« malgré leurs différences politiques, sont d'accord sur deux points essentiels : la survie et l'intégrité du peuple juif et la survie et l'intégrité de l'État d'Israël. Si un intellectuel s'oppose à l'un ou l'autre de ces points, il se situe en dehors du peuple juif. »* [Porter, pp. 38 -39] Le groupe de Porter comprend David Brudnoy, Milton Friedman, Meir Kahane, Norman Podhoretz, Irving Kristol, Milton Himmelfarb, Nathan Glazer, Leonard Fein, I. L. Horowitz, Irving Howe, Arthur Waiskow, Morris U. Schappes et Paul Jacobs.

L'élément le plus remarquable dans ces deux dernières listes est que Noam Chomsky, un professeur de linguistique juif, est mentionné dans la première, et qu'il est *« laissé en dehors du peuple juif »* dans la seconde. En fait, Chomsky a depuis longtemps été ostracisé et marginalisé par la « famille » juive pour ses attaques contre le chauvinisme juif et Israël. *« Ce qui distingue Chomsky... »*, note David Herman, *« c'est son attaque féroce contre ses collègues intellectuels en tant que classe... Au lieu de produire la vérité, affirme-t-il, ils trahissent souvent leur vocation et produisent une amnésie du passé et une distorsion du présent... Les intellectuels des universités, des groupes de réflexion et des médias créent un consensus de l'opinion publique. Toute critique est alors marginalisée en la plaçant hors de portée d'un débat éclairé. »* [Herman, p. 39] Il n'est pas inhabituel de voir un professeur d'origine américaine de l'Université hébraïque de Jérusalem, Barry Rubin, citer Chomsky comme quelqu'un d'*« intellectuellement déséquilibré ou psychologiquement perturbé. »* [Rubin, p. 217]

Selon Alexander Bloom, les intellectuels new-yorkais *« défendaient leur indépendance personnelle mais maintenaient leurs liens... Ils se déplaçaient ensemble dans le paysage politique... occupant le même grand espace au même moment... Il ne fait aucun doute que ces individus incarnaient bon nombre des forces politiques et sociales les plus importantes de ces dernières années, qu'ils ont contribué à façonner la pensée de l'Amérique – dans ses universités, ses grandes revues et son débat politique ».* [Bloom, p. 7] *« Une fois que les revues ont atteint des positions d'éminence »*, note Charles Kadushin, *« elles ont le pouvoir indépendant de faire ou de défaire le prestige des intellectuels individuels. Ce pouvoir s'exerce à travers le système de cliques et de vedettes, la capacité de publier certaines personnes et pas d'autres, et la capacité de sélectionner certaines idées et pas d'autres. Et comme il va de soi, le pouvoir de soutenir une idée tout en ignorant ou en dénigrant une autre donne la clé du royaume des intellectuels. »* [Kadushin, p. 51]

« Au moment où [le magnat juif] Punch Sulzberger [héritier du 'New York Times'] occupait le fauteuil de son père en 1963 », explique Max Frankel, ancien rédacteur en chef du *Times*, *« la société américaine s'était débarrassée de bon nombre de ses préjugés antisémites et avait permis la promotion rapide des Juifs dans la vie professionnelle et dans le monde des affaires. La répulsion générale contre le fascisme s'est transformée en une répulsion contre le sectarisme lui-même, comme l'a démontré l'élection du premier président catholique, John F. Kennedy. Exploitant*

cette atmosphère et la culpabilité des Gentils à l'égard de l'Holocauste, les Juifs américains de ma génération se sont enhardis à se rendre culturellement visibles, à afficher leur appartenance ethnique, à trouver une inspiration littéraire dans leurs racines et à se réjouir de la résurrection d'Israël ». [Frankel, M., 1999, p. 400]

« Les juifs jouent un rôle nettement disproportionné dans l'intellectualisme politique aux États-Unis », écrivait Stephen Isaacs en 1974. *« Les intellectuels juifs ont tendance à se distinguer car beaucoup d'entre eux ont fait l'objet d'une forte publicité et, avec une touche d'entregent, ils sont souvent eux-mêmes experts en autopromotion. Ils ne prospèrent pas sur la sensibilisation de masse à leurs concepts mais sur la qualité de leur public. Les intellectuels juifs prédominent parmi les rédacteurs des revues intellectuelles, petites mais influentes... »* [Isaacs, p. 53]. *« Des carrières comme celles de [non-juifs] Margaret Mead, David Riesman et Daniel Bell »*, note David Hollinger, *« indiquent à quel point les spécialistes des sciences sociales ont remplacé le clergé comme les moralistes publics les plus autorisés pour les Américains éduqués. »* [Hollinger, p. 23]

« Ces gens sont les Diores et les Shiaperillis de la mode intellectuelle », a observé la romancière George P. Eliot à propos de la Famille, *« Ce qu'ils pensent aujourd'hui, vous êtes susceptible de vous retrouver, dans une sorte de Sears-Roebuck-ish, à le penser demain ».* [Bloom, p. 313] *« Le domaine littéraire dans lequel les Juifs occupent sans qualification le plus haut rang est celui de l'essai »*, écrivait l'auteur juive Marie Syrkin en 1964, *« qu'il s'agisse d'une chronique ou d'une exposition sous forme de livre. En tant qu'analyste social, commentateur politique ou critique littéraire, l'écrivain juif américain occupe un rôle majeur. Dans le journalisme, chaque nuance d'opinion politique compte des Juifs parmi ses meilleurs représentants. La gamme va du conservateur Arthur Krock aux experts radicaux extrêmes, en passant par le moins prévisible Walter Lippman, le libéral Max Lerner. Dans la critique littéraire, la même variété et la même excellence sont présentes. »* [Syrkin, M., 1964, p. 231]

La Famille a pris forme autour de la revue *Partisan Review* dans les années 1930 ; elle a d'abord exprimé une attitude radicale, conflictuelle et communiste à l'égard du courant dominant de la société américaine non juive. Le thème central de leur identité communautaire – qui ne s'exprimait pas encore ouvertement comme étant juive – était qu'ils étaient tous des étrangers, des « aliénés », luttant en marge de la culture de masse. Finalement, en tant que juifs, note Alexander Bloom, *« ils ont*

revendiqué ... une expertise de la marginalité basée sur des centaines d'années d'expérience ». [Bloom, p. 169] *« [La Famille] »*, fait remarquer Norman Podhoretz, *« n'avait pas le sentiment d'appartenir à l'Amérique ou que l'Amérique leur appartenait. »* [Podhoretz, p. 117] *« Il y avait quelque chose de résolument juif chez les intellectuels qui ont commencé à se regrouper autour de la 'Partisan Review' à la fin des années 30 »*, déclare Irving Howe, membre de la Famille, *« et l'une des choses qui était 'résolument juive' était que la plupart étaient de naissance juive ! ».* [Howe, p. 240] (Quelle était/est une situation courante pour un non-juif qui cherchait/souhaite percer le monde de l'édition dominé par les juifs ? Prenons le cas du romancier britannique George Orwell, célèbre pour sa *Ferme des animaux* et *1984*. *« Son premier éditeur, Victor Gollanz »*, explique Milton Goldin, *« était un communiste qui se décrivait comme un socialiste chrétien et était né dans une famille juive orthodoxe. Le deuxième éditeur d'Orwell, Frederic Warburg [également juif, était] un descendant de la branche suédoise de la famille bancaire Warburg... Les éditeurs juifs de la 'Partisan Review' (alors située à New York) ont fait connaître les opinions d'Orwell à un lectorat d'outre-Atlantique. Et lorsque les éditeurs juifs du Book-of-the- Month Club ont choisi 'La Ferme des animaux' comme sélection du club, cette percée lui a enfin permis de vivre décemment. »*) [Goldin, M., 29-11-2000]

« Le mot chic parmi les meilleurs écrivains juifs d'aujourd'hui est 'aliénation' », écrivait Arthur Hertzberg en 1964, *« ce qui est une façon de reconnaître la vérité qu'un juif est irrémédiablement différent. Des écrivains comme Norman Mailer et Leslie Fiedler, et une foule d'autres, ont le mérite de voir que ce fait continue d'exister même là où l'apprentissage du judaïsme ou l'engagement actif se sont évaporés. Ils ne savent peut-être pas pourquoi, et ils peuvent nier les raisons qu'ils connaissent, mais ces écrivains proclament que le Juif, dans son existence même, est étranger au monde... le Juif ne devient pas comme tout le monde, disent-ils ; c'est que tous ceux qui méritent d'être mentionnés sont en train de devenir exactement comme le Juif. Il y a une certaine vérité superficielle dans cette affirmation à un moment de la vie américaine où une si grande partie de sa littérature est écrite par des Juifs. »* [Hertzberg, p. 294] Le poète juif Delmore Schwartz a un jour évoqué cette *« aliénation que seul un Juif peut subir, et utiliser, comme un infirme utilise sa faiblesse pour mendier ».* [Atlas, J., 1977, p. 166]

La « religion » juive séculaire du freudisme fait partie de la littérature promue et diffusée par de nombreux membres de la Famille. Un

membre du personnel de *Partisan Review* a fait remarquer : *« Nous étions tous plus ou moins saturés de jargon psychanalytique. La psychanalyse était alors dans l'air du temps, et tout le monde semblait la pratiquer ou l'envisager. »* [Torrey] William Phillips, rédacteur en chef de *Partisan Review*, a publié deux ouvrages sur la psychanalyse comme base de la perception socioculturelle, *Art and Psychoanalysis* (1957) et *Literature and Psychoanalysis* (1983). L'ouvrage influent de Lionel Trilling, *The Liberal Imagination*, comportait des chapitres sur « Art and Neurosis » et « Freud and Literature ». Louis Fraiberg a écrit dans son propre ouvrage *Psychoanalysis and American Literary Criticism* que *« Aucun autre critique (que Trilling) n'a montré une compréhension comparable de la signification de la psychanalyse ; aucun autre critique ne l'a aussi bien intégrée dans sa critique. »* [Torrey] *« De nombreux intellectuels juifs »*, suggère E. Fuller Torrey, *« ont cherché à expier leur culpabilité et leurs remords (à propos de l'Holocauste) dans la psychanalyse. »* [Torrey] Dans une enquête aléatoire menée en 1990 auprès de psychiatres new-yorkais, 50 à 80 % des éditeurs locaux de livres et de revues littéraires seraient des vétérans de la psychanalyse. [Torrey]

Norman Podhoretz a même décrit les disputes amères de la Famille entre eux en termes psychanalytiques – et juifs :

« Être adopté dans la Famille était une marque de grande distinction... Mais une fois adopté, vous pouviez vous attendre à ce que beaucoup (pas tous) de vos proches parlent de vous dans les termes les plus terrifiants et cruels... Transposée dans une autre tonalité, c'était la haine de soi juive qui a toujours été le revers de la médaille de l'amour de soi juif. » [Podhoretz, p. 152]

Alors que la plupart de ces Grands Penseurs, au début, ont pris leurs distances par rapport aux questions de leur « judéité » (bien que, note Irving Howe, *« cette rupture avec les sources juives de l'immigration serait plus tard un peu suspecte »* [Howe, p. 241]), leur chemin collectif vers l'argent, le statut et le pouvoir se manifeste d'une manière très distinctement juive : ils formaient une clique influente, un clan, initialement homogène uniquement parce qu'ils faisaient tous partie du même réseau de promotion mutuelle. Au cours des décennies suivantes, leur radicalisme s'est adouci pour devenir une affirmation de *« libéralisme anticommuniste »* ; à partir de là, les individus se sont répandus sur la carte politique. De plus en plus cependant, après la Seconde Guerre mondiale, leur lien

commun le plus pressant était une forte réaffirmation de leur identité juive, une allégeance à l'esprit de clocher juif et un soutien catégorique à l'État d'Israël.

Ironiquement, l'histoire a prouvé que l'image essentielle que la mafia juive se faisait d'elle-même, celle d'être « aliénée » et « marginalisée » (dont elle a compris plus tard qu'elle était un réservoir ancestral de connaissances juives spéciales), était devenue ridicule. La Famille s'est avérée être exactement le contraire de ce qu'elle s'était proclamée au départ. L'histoire a révélé qu'il s'agissait d'un groupe d'escrocs littéraires et d'autopromoteurs qui ont exercé une influence considérable et qui ont joué un rôle central dans la déconstruction des institutions de la culture non juive environnante qu'ils méprisaient tant, jusqu'à ce qu'ils accèdent à un pouvoir prestigieux, après quoi ils ont vigoureusement lutté pour confirmer le statu quo dont ils faisaient tant partie, à l'exception d'ajustements manifestes à leur nouvelle « judéité » et d'une reconstruction du monde à cette image.

Voici comment Harold Rosenberg, membre de la famille, explique la façon dont la communauté juive moderne cherche à rationaliser le particularisme juif comme étant bénéfique à l'universalisme américain :

« La vie moderne étant si complexe qu'aucun homme ne peut la posséder dans son intégralité, l'étranger se trouve souvent être le parfait initié. » [Bloom, p. 153]

« En plus de leurs notions de marginalité de groupe », observe Alexander Bloom, *« qui diffèrent des sentiments individuels de solitude, [la Famille] a également tenté de transporter son aliénation avec elle vers la position centrale qu'elle estimait devoir occuper [dans la société américaine] ». « Ce qui a commencé dans les années 30 »*, dit Richard Kostelanetz, *« comme une collection de jeunes écrivains ambitieux est devenu, dans les années 60, l'établissement le plus puissant jamais vu dans l'Amérique littéraire, et ils ont dominé la scène comme elle n'avait jamais été dominée auparavant. »* [Kostelanetz, p. 39] *« Les juifs à mobilité ascendante »*, fait remarquer Alan Wald, *« constituaient un nombre disproportionné d'intellectuels dans tous les mouvements radicaux de New York dans les années 30. Les vétérans des [magazines de gauche fondés par des juifs] 'New Masses' et 'New Leader' n'étaient pas qualitativement différents dans leur composition juive de ceux de la 'Partisan Review'. »* [Wald, p. 9]

Avec le recul historique, il est évident que les nobles efforts intellectuels et les connaissances éclairées n'étaient pas vraiment les seuls – et probablement pas les moteurs fondamentaux – de la plupart des intellectuels new-yorkais. *« Un fort désir de classe était également enfoui dans toute cette dynamique »*, note Alexander Bloom, *« Ce n'est que par la suite que certains des jeunes hommes en sont venus à voir à quel point leur propre progrès était clairement lié à un désir d'ascension. »* [Bloom, p. 27] Norman Podhoretz a qualifié la motivation la plus profonde de la mafia juive dans ses luttes de… *« sale petit secret »*, et il a écrit un livre entier, *Making It*, sur ses propres obsessions – et celles d'autres personnes – concernant l'arnaque d'autopromotion et la recherche de statut au sein de la Famille. *« La soif de réussite »*, écrit-il, *« avait remplacé la soif de sexe, surtout pour les écrivains, les artistes et les intellectuels, parmi lesquels je vivais et travaillais ».* [Bloom, p. 360] « Après tout », notait Irving Howe, *« nous n'avions jamais pu revendiquer la dignité comme notre point fort. »* [Howe, p. 265]

(C'était aussi, comme nous l'avons déjà noté, une situation parallèle dans le monde du Group Theatre de gauche, largement juif, à New York – de nombreux acteurs, metteurs en scène et producteurs abandonnèrent leurs principes puristes proclamés pour migrer vers Hollywood, en quête de richesse et de célébrité. Même dans le monde de la musique folk, le chanteur Dave Von Ronk se souvient du climat dans lequel évoluaient certains des chanteurs folk gauchistes, anti-matérialistes et à l'esprit social des années 1960, en citant les chanteurs juifs Bob Dylan, Phil Ochs, David Cohen et le gentil Eric Anderson : *« Ils voulaient devenir riches. C'étaient des chats affamés cherchant à décrocher le pompon. Je le sentais, je voyais à quel point ils étaient affamés. Ils voulaient être honnêtes, mais ils ont soudain réalisé qu'ils pouvaient dire ce qu'ils voulaient dire et gagner un million de dollars. Dylan a eu une influence terrible... Bobby a toujours voulu être une superstar. Lorsqu'il a découvert la dure réalité d'être une superstar, il a paniqué. »* [Scaduto, p. 227])

« Parmi les jeunes intellectuels agressifs, élevés dans les ghettos et en quête de grandes réputations », a déclaré Alfred Kazin, *« [Saul] Bellow faisait en sorte que les puissances du monde lui résistent... il était ambitieux et dévoué dans un style que je n'avais jamais vu chez un intellectuel juif urbain ; il s'attendait à ce que le monde vienne à lui. Il s'était promis un grand destin. »* [Bloom, p. 292]

Concernant Norman Mailer, Kazin a un jour fait remarquer que :

« Je n'ai jamais connu personne dont la carrière était toujours publique et qui se mettait constamment en avant comme le font les gens de cinéma, autant que Mailer. » [Manso, p. 274]

« La chutzpah littéraire de [Jason] Epstein est en effet légendaire », dit Philip Nobile, *« Il est peut-être le seul éditeur dans l'histoire de l'édition qui a fait la critique d'un livre qu'il a lui-même édité... et qui a même édité un livre qu'il avait lui-même écrit. »* [Nobile, p. 91]

« La plupart de mes amis et moi étions juifs », a écrit Seymour Krim à propos de ses expériences autour de la Famille, *« nous étions aussi littéraires ; la combinaison de la tradition intellectuelle juive et de la sensibilité nécessaire pour être écrivain a créé dans mon cercle l'ambition intellectuelle-littéraire la plus puissante et la plus incroyable que j'ai jamais vue. »* [Kostelanetz, p. 12]

En 1963, Richard Hofstadter, un autre membre de la Famille intellectuelle juive, a décidé que les « intellectuels » constituaient une classe d'élite dans la société moderne :

« Il est rare qu'un intellectuel américain affronte franchement le conflit irrésoluble entre le caractère élitaire de sa propre classe et son aspiration démocratique. La manifestation extrême de la réticence générale à affronter ce conflit est l'écrivain qui s'attaque constamment aux barrières de classe et qui, pourtant, a constamment faim de déférence particulière. » [Hofstadter, p. 408]

Le paradigme paradoxal sous-jacent ici, bien sûr, que Hofstadter ne reconnaît pas, est la tension universaliste-particulariste juive standard : dominer les machinations internes de la culture et de la société américaines, mais en être aliéné ; être un démocrate en philosophie abstraite dans la vie publique, mais un élitiste autoproclamé dans son monde personnel et confidentiel ; être un Américain universaliste à l'extérieur, et un juif particulariste à l'intérieur. Hofstadter ne mentionne jamais les juifs dans tout son ouvrage sur l'« anti-intellectualisme » américain ; au lieu de cela, il sublime la dimension juive de tout cela, comme l'illustre une citation qu'il choisit d'Arthur Schlesinger, Jr : *« L'anti-intellectualisme a longtemps été l'antisémitisme de l'homme d'affaires ».* [Hofstadter, p. 4]

Les grandes ambitions qui englobaient la Famille dans son ensemble ont finalement été réalisées, amenant les membres à réfléchir de temps à autre à leur succès phénoménal et à leur influence dans la société américaine. Citant des exemples tels que ceux de Clement Greenberg, Harold Rosenberg, Lionel Trilling et Alfred Kazin, membres de la Famille, Daniel Bell écrit qu'une *« élite culturelle »* a émergé, et qu'il s'agissait principalement d'une *« culture universitaire »... [mais] la notion d'élite s'étendait au-delà des limites du campus. Beaucoup des nouveaux arbitres culturels ont affecté non seulement les peintres et les romanciers sérieux, mais aussi les normes du grand public. »* [Bloom, p. 200] Selon Irving Horowitz, *« le Juif, au début du siècle, était identifié comme le pur marginal, l'étranger, l'immigrant incapable de s'intégrer. Alors que ce siècle touche à sa fin, le Juif est maintenant identifié comme l'apothéose même des valeurs et de la culture dominantes américaines. »* [Horowitz, I., p. 90]

« La complexité croissante de notre société », observait Lionel Trilling à propos de lui-même et de sa Famille, *« avait contribué à créer une nouvelle classe intellectuelle, qui se tenait dans une nouvelle relation avec le pouvoir. En outre, la vie intellectuelle elle-même a pris un nouveau caractère, fournissant les moyens de la mobilité sociale et de l'ascension sociale...* [Bloom, p. 206] *... Les besoins de la société ont amené au sommet de la hiérarchie sociale une grande classe de personnes d'une force et d'une complexité d'esprit considérables. L'intellect s'est associé au pouvoir comme jamais peut-être auparavant dans l'histoire, et il est maintenant admis qu'il est lui-même une sorte de pouvoir ».* [Bloom, p. 200]

« L'évènement le plus omniprésent dans les lettres américaines au cours des dix dernières années », ajoutait Clement Greenberg dans la *Partisan Review*, *« est la stabilisation de l'avant-garde, accompagnée de son acceptation croissante par la culture officielle et commerciale ».* [Bloom, p. 297] Parmi ceux qui sont troublés par cette tendance à la recherche d'un statut et de récompenses intellectuelles largement juives, il y a le sociologue C. Wright Mills, non-juif, et auteur d'attaques critiques de la société américaine intitulées *The Power Elite and White Collar.* Malgré sa proximité, en tant que professeur à l'université Columbia, avec la famille new-yorkaise, il n'en faisait pas partie. Russell Jacoby fait remarquer que :

« Là où Trilling célébrait le progrès culturel, Mills déplorait le déclin, la dégénérescence du discours politique en slogans et en publicités pour dentifrice... [Mills

a soutenu en 1955 que] lorsqu'une opposition rigoureuse [aux normes sociales et gouvernementales] avait disparu, les intellectuels embrassaient une 'nouvelle gentilité conservatrice'. Au lieu de critiquer la médiocrité et l'insouciance, ils savourent leur nouveau statut, au lieu d'agir en tant que 'conscience morale de la société', ils confondent prospérité et progrès de la culture. Mills a désigné Trilling comme l'un des intellectuels succombant à cette confusion ... De la fin de la guerre jusqu'à sa mort, il s'est déchaîné contre les intellectuels qui ont échangé l'éthique et la vision contre les salaires et le statut. » [Jacoby, p. 79]

« [En tant qu']]intellectuels radicaux », dit Alexander Bloom, *« les New-Yorkais avaient autrefois estimé que leur meilleur espoir d'accéder à la notoriété et à l'autorité intellectuelles passait par une reconstruction de la société. Dans les années d'après-guerre, ils ont trouvé la société même qu'ils avaient autrefois méprisée, et qui les avait autrefois méprisés, beaucoup plus hospitalière. Ils y ont découvert une 'place' et un 'rôle' pour eux-mêmes. »* [Bloom] *« Nous assistons à un processus qui pourrait bien être décrit comme l'embourgeoisement de l'intelligentsia américaine »*, a observé Philip Rahv. *« Ce changement, associé aux nouvelles politiques libérales, explique le fait que l'idée du socialisme (...) a pratiquement cessé de figurer dans les discussions intellectuelles actuelles. »* [Bloom, p. 201] *« Au lieu de s'opposer au flux culturel dominant – masse, populaire, moyennement cultivé »*, note Bloom, *« la pensée intellectuelle et l'orientation avant-gardiste façonnent désormais la société. »* [Bloom, p. 298]

En effet, dans leurs premières années, de nombreux membres de la Famille étaient des militants communistes, leur vision du monde ultérieurement ajustée au succès et au confort du capitalisme. *« À la lumière de l'autoportrait néoconservateur créé par de nombreux intellectuels new-yorkais »*, notait Alan Wald en 1987, *« on est tenté de conclure qu'ils ont intérêt à perpétuer une amnésie qui évite une révélation directe de leur histoire politique antérieure en tant que marxistes révolutionnaires mais anti-staliniens. »* [Wald, pp. 8-9]

Les idées et les arguments des intellectuels new-yorkais, qui ont fait l'objet de nombreuses publications, ainsi que leur ascension vers le statut et le pouvoir, les ont amenés dans les salles de classe des universités du monde entier et même au siège même du pouvoir gouvernemental à Washington DC. *« Les intellectuels ont établi des liens intimes avec le gouvernement comme jamais auparavant »*, dit Bloom, *« Certains ont pris des*

emplois à Washington ... Bien que la plupart n'aient pas pris d'emploi, ils ont néanmoins senti le lien. » « Le président Kennedy a commencé à flatter l'intellectuel », se souvient Midge Decter, *« c'est-à-dire qu'il les invitait à dîner chez lui. »* [Bloom, p. 324] *« Nous sommes devenus une sorte de petite royauté »*, dit Norman Mailer. *« [Tous les membres de la famille »*, dit Norman Podhoretz, *« étaient même amis avec les membres du personnel de la Maison Blanche ; ils lisaient nos magazines et les articles et livres que nous écrivions nous-mêmes, et ils se souciaient – on dit même que le Président [Kennedy] lui-même se souciait – de ce que nous pensions. »* [Podhoretz, 1967, p. 312]

Alan Wald fait remarquer que :

« Les compétences et l'expérience [des intellectuels new-yorkais] acquises en tant que polémistes et idéologues pendant leurs années radicales, et surtout en tant qu'autorités sur le communisme avec une connaissance de l'intérieur, leur ont permis d'accéder rapidement aux sièges du pouvoir culturel dans les années 1950. Au cours des dernières décennies, certains ont même eu accès au pouvoir national. Irving Kristol, par exemple, est devenu un consultant intellectuel de l'administration Nixon, le travail de Nathan Glazer a été très admiré par l'administration Reagan, et les articles néoconservateurs du magazine Commentary ont influencé la politique de la Maison Blanche dans les années 1980. » [Wald, p. 8]

En 1982, le commentateur juif Earl Shorris faisait remarquer, à propos de ces individus autrefois de gauche, aujourd'hui d'influents « néoconservateurs » :

« Les Juifs néoconservateurs [Shorris cite, à titre d'exemple, Norman Podhoretz, Daniel Bell, Irving Kristol, Nathan Glazer, Midge Decter et Sidney Hook] n'ont pas codifié leurs opinions. Ils sont encore mieux identifiés par la demi-douzaine d'anciens gauchistes d'âge moyen qui ont mené les conversions tapageuses [vers la droite politique].... [I]ls aiment l'argent, comme l'a si bien dit Norman Podhoretz. Ils sont sans honte ambitieux, presque avides. Ils ne connaissent pas ou ne veulent pas connaître les risques de la vie quotidienne dans le monde des affaires ; ils sont plus à l'aise dans le rôle de consultant, conseillant les autres sur les risques à prendre. » [Shorris, E., 1982, p. 10].

Même les intellectuels non diplômés gravitent tôt ou tard vers des postes d'enseignement dans les universités. Irving Howe, Alfred Kazin et William Phillips ont trouvé des postes sans doctorat ; Philip Rahv est

même devenu professeur sans être titulaire d'une licence. À Columbia, Nathan Glazer et Daniel Bell (qui est également devenu rédacteur en chef chez *Fortune*) se sont vus attribuer un doctorat pour *« des recherches déjà publiées. »* [Bloom, p. 311]

« Une fois que les intellectuels sont sortis du bois et ont établi des liens avec le pouvoir », explique Alexander Bloom, *« il est devenu évident que leurs efforts intellectuels ne représentaient plus une opposition à l'éthique dominante. Ils étaient 'chics' parce qu'ils étaient 'in' – ils avaient atteint ce qu'ils s'étaient fixés depuis longtemps. »* [Bloom, p. 325] *« Là où les jeunes écrivains affrontaient autrefois le monde ensemble »*, a écrit Irving Howe, *« ils disparaissent maintenant dans les banlieues, les maisons de campagne et les villes universitaires... Non seulement ils perdent leur rébellion traditionnelle mais, d'une manière ou d'une autre,* ***ils cessent de fonctionner comme des intellectuels****. »* [souligné par l'auteur : Jacoby, p. 82]

La Famille – dont la plupart étaient d'anciens communistes de diverses obédiences – s'est tellement ancrée dans les couloirs du pouvoir et de l'influence qu'un certain nombre d'entre eux ont même fini par bénéficier du soutien secret de la CIA. Au plus fort de l'hystérie anticommuniste qui a suivi la Seconde Guerre mondiale en Amérique, de nombreux membres de la Famille ont rejoint une organisation appelée American Committee of Cultural Freedom. *« L'anticommunisme est devenu sa seule condition préalable »*, dit Alexander Bloom, *« ...Les intellectuels new-yorkais ... constituaient le centre solide de l'organisation et occupaient de nombreux postes. »* [Bloom, p. 264]

Diana Trilling se souvient :

« Avant même d'entrer au conseil d'administration de l'American Committee, j'étais consciente, et j'avais la nette impression que tous les autres membres du conseil l'étaient aussi dans une certaine mesure, que l'organe institutionnel auquel nous étions associés était probablement financé par le gouvernement... Nous soupçonnions fortement que la Fairfield Foundation, dont on nous disait qu'elle soutenait le Congrès, était un filtre pour l'argent du département d'État ou de la CIA. » [Bloom, p. 264]

L'organisation mère de l'ACCF a même financé une revue « intellectuelle » basée en Grande-Bretagne, *Encounter*, éditée par Irving

Kristol et Stephen Spender. Un éditeur ultérieur, Melvin Lasky, est généralement présumé avoir été l'agent-éditeur de la CIA auquel un ancien employé de la CIA a fait publiquement allusion. [Bloom, p. 267]

Tout au long de l'ascension vers la notoriété, le statut et le pouvoir, la clique des intellectuels de New York s'est livrée à une autopromotion mutuelle incestueuse, chargée de connexions. *« Ce qui pourrait sembler être le résultat d'une 'conspiration' »*, note Richard Kostelanetz, *« [est] en fait causé par une confluence d'attitudes, de précédents historiques et de discriminations initialement indépendantes, qui se combinent tous pour fonctionner avec une efficacité de conspirateur... C'est une censure de facto [des écrivains qui ne font pas partie de la Famille] ».* [Kostelanetz, p. xvii]

« Les intellectuels et les éditeurs », observe E. Fuller Torrey, *« ... sont souvent apparentés ou familiers les uns aux autres par le biais du mariage ou de consorts communs, se recommandent et examinent leurs travaux respectifs et font circuler des manuscrits prometteurs en vue de leur publication... La communauté intellectuelle new-yorkaise et l'industrie de l'édition sont essentiellement deux parties d'un même ensemble. »* [Torrey]

Midge Decter, par exemple, secrétaire du premier rédacteur en chef de *Commentary* (Elliot Cohen), est devenue l'épouse du deuxième rédacteur en chef de cette revue, Norman Podhoretz. Elle a également travaillé pour la *Saturday Review* et a fini par devenir rédactrice en chef du *Harper's*, où Norman Mailer est devenu un collaborateur vedette et Irving Howe un collaborateur régulier. [Kostelanetz, p. 101] John Podhoretz, fils de Norman, a obtenu des emplois au *Washington Times* et à la Maison Blanche de George Bush avant de s'installer comme critique de télévision au *New York Post*. En 1998, il était le rédacteur en chef de la page éditoriale du journal. La fille de Podhoretz, Ruthie Bloom, s'est installée en Israël et est devenue une chroniqueuse régulière du *Jerusalem Post*. L'épouse de Podhoretz – la susmentionnée Midge Decter – a une fille d'un autre mariage qui a épousé Elliot Abrams, conseiller pour l'Amérique latine au département d'État de Ronald Reagan. [Twersky, p. 45]

Les membres de la « famille » Lionel et Diana Trilling étaient mariés. Alfred Kazin a fait remarquer en 1976 qu'il n'aimait pas Daniel Bell

(coéditeur de *Public Interest*), un autre membre de la famille, *« même s'il est mon beau-frère. Irving Kristol, un autre co-rédacteur de 'Public Interest' (et le rédacteur en chef de 'Basic Books') était le beau-frère de Milton Himmelfarb, un rédacteur collaborateur de 'Commentary' et également co-rédacteur de l'annuaire juif. »* [Bloom, p. 278] Parmi les anciens élèves de Lionel Trilling figurait Jason Epstein, qui a publié chez *Doubleday* : *The Liberal Imagination* de Trilling. Lionel Trilling a également sélectionné les titres de livres pour le Reader's Subscription et la Mid-Century Book Society, deux organisations gérées par d'anciens étudiants de Trilling, Gilman Kraft et Sol Stein, respectivement. [Krupnick, p. 102] De même, *« les écrivains de 'Partisan Review' en sont venus à dominer le 'New Yorker' »*, affirma un jour Daniel Bell à Midge Decter, *« 'Partisan Review' devenait comme une écurie du New Yorker »*. [Bloom, p. 311]

L'autopromotion et l'esprit de clan se reflètent clairement ailleurs dans l'interconnexion des personnes sélectionnées par les revues de la famille pour publication. Elliot Cohen, le premier rédacteur en chef de *Commentary*, a engagé Clement Greenberg et Nathan Glazer comme assistants de rédaction et Sidney Hooks comme rédacteur en chef adjoint. Irving Kristol et Robert Warshow ont ensuite rejoint l'équipe. À la fin de la première année, Harold Rosenberg, Paul Goodman, Alfred Kazin, Hannah Arendt, Saul Bellow, Robert Warshow, Sidney Hooks, Isaac Rosenfeld, Daniel Bell, Diana Trilling, Irving Howe, Philip Rahv et Clement Greenberg avaient publié des articles ou des critiques dans *Commentary*. [Bloom, p. 160]

« Tout comme Willie Morris [un rare membre non juif de la Famille] », dit Richard Kostelanetz, « assumant la rédaction en chef de 'Harper's', a prépublié des sections de 'Making It' de Norman Podhoretz, de même Podhoretz a présenté des sections de 'North Towards Home' de Morris dans 'Commentary' (de Podhoretz). »

Le type de cercles médiatiques interdépendants dans lesquels Norman Mailer a évolué, par exemple, comprend – outre les sommités intellectuelles du centre de New York – les personnes suivantes qui ont été sollicitées pour des récits en vue d'un livre d'histoires orales sur sa vie (Mailer lui-même était cofondateur du *Village Voice* avec Jerry Talmer, Ed Fancher et Dan Wolf) :

– Bernard Farber, éditeur de fiction au *Saturday Evening Post*, puis éditeur principal chez *Trident Press*, Simon and Schuster, et enfin CBS Legacy Books. Il a également été vice-président de la société cinématographique de Mailer, Supreme Mix.

– Benjamin DeMott, chroniqueur pour *Harper's* et *The Atlantic*, collaborateur à la *Saturday Review*.

– Judy Feiffer, rédactrice en chef chez William Morrow, vice-présidente de East Coast Productions, Orion Pictures.

– Jules Feiffer, caricaturiste au *Village Voice*.

– Henry Geldzahler, ancien conservateur de l'art du XX^{e} siècle au Metropolitan Museum of Art.

– Allen Ginsberg, poète Beat.

– Lionel Hellman, scénariste, dramaturge.

– Lionel Abel, *« collaborateur de longue date de 'Commentary, 'Dissent', 'Partisan Review' ».*

– Leo Lerman, rédacteur en chef à *Mademoiselle*, *Vogue*, rédacteur en chef à *Vanity Fair*.

– Max Lerner, rédacteur en chef à *The Nation*, chroniqueur pour le *New York Post* et le *Los Angeles Times* syndicate.

– Max Linenthal, directeur du Poetry Center de la San Francisco State University.

– Adeline Naiman, éditrice chez *Little*, *Brown*.

– Sol Stein, l'un des dix membres fondateurs du Playwright Group de l'Actors Studio.

– Al Wasserman, producteur, réalisateur et écrivain pour NBC News. Marié à la sœur de Mailer.

En 1996, une citation de Mailer a été utilisée sur la quatrième de couverture du livre de son ami Lawrence Schiller à propos du procès d'O.J. Simpson. *« Je ne pouvais pas m'arrêter de lire American Tragedy »*, a-t-il déclaré. *« Mon vieil ami et collègue Larry Schiller a imaginé un livre qu'il est*

impossible de poser. » [Schiller, 1996] Mailer avait de bonnes raisons d'être aussi absorbé par l'accusation selon laquelle Simpson a assassiné sa femme avec un couteau. Mailer avait déjà poignardé sa propre femme, Adele, dans la partie supérieure de l'abdomen et dans le dos, l'envoyant à l'hôpital. *« L'une des blessures était près du cœur »*, note le biographe Carl Rollyson, *« et le sac cardiaque avait été perforé ».* Dans la semaine suivant l'agression, *« Mailer est apparu dans l'émission de télévision de Mike Wallace. Il a annoncé son intention de se présenter à la mairie de New York. »* [Rollyson, pp. 137, 138] Dans une réflexion évidente sur l'incident violent, l'un de ses poèmes publiés en 1962, intitulé « Rainy Afternoon with the Wife » (dans un volume qu'il a appelé « Deaths for the Ladies » (Morts pour les dames)) déclare que :

« Aussi longtemps/que/on/utilise/un/couteau/il reste/quelque chose/de l'amour ». [Rollyson, p. 141]

Certaines des autres associations de Mailer étaient - compte tenu de son image publique de « libéral » – bizarres. Roy Cohn – une force motrice derrière les chasses aux sorcières anti-communistes de l'aile droite de McCarthy dans les années 1950 – a aidé à négocier un contrat d'écriture lucratif entre Mailer et l'empire médiatique Newhouse (Advance), toujours moralement douteux ; Mailer a été initialement chargé de projets pour le magazine *Parade* et *Random House*. Il a même loué à Cohn un chalet à côté de sa propre maison d'été. *« Les propositions de 'Newhouse' à Norman Mailer, faites par l'intermédiaire de Roy Cohn »*, explique Thomas Maier, *« allaient lui rapporter des honoraires et des commissions considérables, tout au long de la décennie des années 1980 et pendant une bonne partie des années 1990, avec certains des contrats les plus lucratifs jamais conclus par un romancier américain ..... Au début des années 1990, Mailer figurait sur la liste de Vanity Fair [de 'Newhouse'] en tant que rédacteur en chef. »* [Maier, pp. 108-109]

Saisissant l'occasion de la grève des journaux de la ville de New York en 1963, Jason Epstein, vice-président de Random House et rédacteur en chef de *Viking Books*, a joué un rôle déterminant dans la création de la *New York Review of Books* (qui a étendu son propre mini-empire en achetant le périodique de critique littéraire *Kirkus Reviews* à Maurice Friedman en 1971). Robert Silvers (anciennement chez *Harper's* et à la

Paris Review) et la femme d'Epstein, Barbara, ont été installés comme rédacteurs en chef. [Bloom, p. 326] *« Au cours de la deuxième année de la 'Review' »*, dit Alexander Bloom, *« Harold Rosenberrg, Diana Trilling et Midge Decter ont apporté leur contribution ; Daniel Bell et Norman Podhoretz l'ont fait au cours de la troisième année. La mesure dans laquelle la 'New York Review' a balayé le champ des écrivains et des critiques contemporains a conduit Richard Hoftstadter à la qualifier, en plaisantant, de 'New York Review of Each Other Books' (Revue new-yorkaise des livres des autres) ».* [Bloom, p. 329] Philip Noble, qui a relaté les débuts de la revue, a caractérisé cette époque comme étant en proie au *« népotisme, au fratricide et à l'inceste, et même à une dose de narcissisme. Les libéraux de l'establishment se critiquaient mutuellement en bloc ».* [Nobile, p. 29]

Selon les spécialistes juifs Stanley Rothman et S. Robert Lichter :

« La 'New York Review of Books' était éditée par Robert Silvers et Barbara Epstein, et la majeure partie de ses contributions politiques (en particulier les articles sur la politique américaine) au milieu des années 1960 était écrite par des Juifs. Dans l'ensemble, à cette époque, comme l'a souligné Tom Wolfe, le 'chic radical' à New York était un phénomène fortement juif, et l'influence de ces personnes s'étendait bien au-delà de leur propre cercle. » [Rothman / Lichter, 1982, p. 105]

« Au cours de l'ascension de la 'New York Review' », souligne Bloom, *« deux de ses principaux animateurs ont rejoint les rangs supérieurs du monde intellectuel new-yorkais. Robert Silvers ... a gravi lentement l'échelle sociale intellectuelle. Jason Epstein s'est hissé au sommet... Epstein avait contribué à créer la révolution du livre de poche chez 'Doubleday'... Epstein portait son ambition... ouvertement. » « Jason a l'esprit d'un érudit mais l'instinct d'un a camelot ambulant »*, se souvient un ancien collègue de *Doubleday*. Dwight MacDonald l'a qualifié de *« caricature de l'intellectuel new-yorkais ; un entrepreneur du XIX^e^ siècle, un baron voleur, sauf que son marché n'est pas le cuivre, mais les intellectuels. »* [Bloom, p. 327]

« L'établissement intellectuel new-yorkais n'existe pas », disait Epstein à ceux qui ne faisaient pas partie de la Famille, *« il en a juste l'apparence. »* [Kostelanetz, p. 61] *« Il est de bon ton », écrivait Victor Navasky, rédacteur en chef de Nation (dont Diana Trilling fut un temps rédactrice littéraire), « pour les*

intellectuels new-yorkais, non seulement de nier son existence mais, en corollaire, de nier son influence. » [Kostelanetz, p. 79]

Alors que la mafia juive de New York construisait une base d'interconnexion et de pouvoir d'autopromotion, *« l'Upper West Side, Wellfleet et Martha's Vineyard remplaçaient maintenant le City College et le Village comme centres de leur tourbillon social »*, dit Alexander Bloom, *« Ils assistaient encore tous aux fêtes des autres, se racontaient encore des ragots...* [Bloom, p. 277] *... Ils restaient vitalement conscients les uns des autres, même s'ils exprimaient leurs critiques [les uns envers les autres] en termes extrêmement durs. Comme les boxeurs d'un carnaval ambulant, ils pouvaient être des combattants, mais ils faisaient toujours partie du même spectacle ».* [Bloom, p. 279]

Allen Ginsberg, le célèbre poète Beat d'origine juive, se souvient que Norman Podhoretz s'est approché de lui lors d'une fête et lui a proposé d'entrer dans la mafia juive :

« Ginsberg, [dit Podhoretz] tu as vraiment du talent et je réalise que tu es un écrivain intelligent et vraiment doué. Tu pourrais faire carrière à New York, faire partie de la grande scène avec nous, si seulement tu te débarrassais de tes amis [non-juifs] William Burroughs et [Jack] Kerouac. Tu as bien meilleur goût qu'eux. Pourquoi ne travailles-tu pas avec nous plutôt qu'avec ces gens qui ne vont nulle part ? .... Je me souviens de cet incident comme d'un moment éphémère dans ma relation avec Podhoretz et ce dont il faisait partie – un grand mouvement de droite proto-policier de surveillance ... Le groupe Beat était plus ou moins basé sur Vachel Lindsay, Whitman, le populisme et l'individualisme. » [Manso, p. 314]

Lors d'une visite à New York, le romancier George P. Eliot a observé que :

« Ce qui me frappe, en tant que visiteur, toujours plus étrangement que l'intensité avec laquelle ces Juifs s'attaquent et se louent mutuellement, c'est l'attention qu'ils se portent les uns aux autres. » [Kostelanetz, p. 25]

« Qu'ils s'étreignent ou qu'ils se fassent la guerre », dit Norman Podhoretz, la Famille était *« préoccupée les uns par les autres jusqu'à l'obsession. »* [Podhoretz, p. 110]

Le romancier Theodore Dreiser (1871-1945) croyait qu'un complot d'inspiration juive était en marche afin de supprimer son œuvre pour

avoir commis le crime d'écrire des critiques sur la communauté juive. Selon A.A. Swanberg, *« il soupçonnait Arthur Pell, chef de la société Liveright, et Simon et Schuster, d'être impliqués dans ce complot... [À un ami], il écrivit : 'Obtenez-moi le nom d'un certain nombre d'éditeurs non juifs organisés assez récemment... Pouvez-vous me dire si W. W. Norton ou toute personne liée à son organisation dans le sens du contrôle financier est juive ?' »* [Gould]

Hélas, Dreiser a été marginalisé en toute sécurité par l'establishment littéraire et culturel américain au début des années 1960. *« Le déclin de la réputation de Dreiser »*, note Irving Howe, *« n'a pas été un évènement isolé. Il s'est produit dans le contexte, et est sûrement une conséquence, de la contre-révolution dans la culture américaine au cours des années 40 et 50... Dreiser est devenu le symbole de tout ce qu'une intelligence supérieure était censée éviter... Il représentait la grossièreté de la mentalité populiste, alors qu'elle déclinait en antisémitisme. »* [Howe, p. 168]

En outre, comme le fait remarquer Ann Douglas, le célèbre auteur *Beat* Jack Kerouac est devenu *« de plus en plus paranoïaque »,* pensant que *« les critiques juifs de New York complotaient contre lui ; il plaisantait amèrement en titrant 'Big Sur' (1962), 'Une autre idée que les Juifs peuvent voler' ».* [Douglas, A., 19-99] En 2001, Jim Irsay (dont le père s'appelait à l'origine Robert Israel), propriétaire d'une équipe de football professionnel, a acheté aux enchères le manuscrit original de *Sur la route* de Kerouac pour 2,2 millions de dollars. (Le Procès de l'auteur juif Franz Kafka *« détenait le précédent record pour un manuscrit original vendu aux enchères »*). [Herman, J., 5-22-01]

« [Il y a] une mafia juive dans le monde littéraire américain... », a déclaré l'écrivain populaire Truman Capote, risquant la censure et l'inévitable accusation d'antisémitisme en 1973, *« Il y a une clique d'écrivains et de critiques orientés vers New York qui contrôlent une grande partie de la scène littéraire grâce à l'influence des quarterlies et des magazines intellectuels.... Toutes ces publications sont dominées par les Juifs et cette coterie particulière les emploie pour faire ou défaire les écrivains en leur accordant ou en leur refusant toute attention... Bernard Malamud, Saul Bellow, Philip Roth et Isaac Bashevis Singer sont tous d'excellents écrivains, mais ils ne sont pas les seuls écrivains du pays, comme la mafia juive voudrait nous le faire croire. »* [Forster, p. 109]

Par exemple, on reconnaît généralement que c'est la foule de *Partisan Review* qui a « créé » Saul Bellow. *« Dès le début »*, dit Alexander Bloom, *« Bellow a établi une relation reconnaissable et, en fin de compte, difficile avec les intellectuels de New York, en tant qu'amis et mécènes. Pourtant, il a résisté à toute idée qu'ils l'ont rendu célèbre. »* Mais, selon Leslie Fiedler, *« [Bellow] avait vraiment une grande dette envers eux, car ils ont contribué à le faire connaître au monde entier. Rahv le considérait comme l'un de leurs garçons. »* [Bloom, p. 291]

Au début de sa carrière, de 1941 à 1951, Bellow a publié six nouvelles et deux romans ; cinq des nouvelles ont d'abord été publiées dans *Partisan Review*. [Bloom, p. 291] Son deuxième roman, a fait l'objet d'une critique dans *Partisan Review* par Delmore Schwartz, membre de la famille, et a été comparé favorablement à Huckleberry Finn de Mark Twain, Henry James et Walt Whitman. *« Le succès de Bellow »*, dit Alexander Bloom, *« était plus que personnel. Qu'il ait été 'créé' ou non par les écrivains de 'Partisan' est moins important que le degré auquel son succès et l'histoire de l'accomplissement des intellectuels de New York en général se sont entrelacés... Lionel Trilling... a fait comprendre qu'un Juif pouvait être un grand critique littéraire ; Meyer Schapiro, un grand historien de l'art ; et Saul Bellow un grand romancier américain ».* [Bloom, p. 293]

Norman Podhoretz a déclaré que Bellow *« était l'espoir blanc de la Famille, pour ainsi dire, dans la fiction. »* [Bloom, p. 291] *« Bellow était leur romancier, observe Alexander Bloom, parce qu'il écrivait sur eux, parfois littéralement, mais plus souvent socialement et culturellement. »* [Bloom, p. 293]

« Ce qui rend l'œuvre de Bellow si inhabituelle », concluait Alfred Kazin en 1959, *« c'est le fait que ses personnages sont tous accablés par une quête spéculative, un besoin de comprendre leur destin particulier. »* [Bloom, p. 295] Dans les années 1960, Leslie Fiedler a proclamé que Bellow était *« le romancier vivant le plus important d'Amérique ».* [Bloom, p. 292] Plus tôt, il avait déclaré que de tous les romanciers contemporains, Bellow *« était celui que nous avons le plus besoin de comprendre, si nous voulons comprendre ce que nous faisons en ce moment. »* [Bloom, p. 292]

« On dit », écrivait Edgar Siskind en 1978, *« que plus de thèses de doctorat ont été et sont écrites sur Bellow que sur tout autre écrivain contemporain. Aucun*

aspect de son œuvre n'a été analysé avec plus d'acharnement que la question de sa composante juive. » [Siskind, p. 90]

Alexander Bloom fait remarquer que *« le succès individuel de Bellow a été complété par sa position prédominante dans ce que l'on a appelé l'émergence de la littérature juive américaine dans les années d'après-guerre... Ce qui est frappant à propos des écrivains inclus dans cette catégorie littéraire, c'est à quel point ils avaient tous des liens étroits avec les intellectuels de New York. »* [Bloom, p. 295] Ces auteurs couvrent un large éventail, y compris la plupart des noms juifs de ce chapitre. De nombreuses histoires de Bernard Malmud, par exemple, ont d'abord été publiées dans la *Partisan Review* et *Commentary*. Norman Mailer a souvent fait publier des articles dans *Dissent* dans les années 1950. [Bloom, p. 296-297] Le livre de Paul Goodman, *Growing Up Absurd*, refusé par dix-neuf éditeurs, a été promu par Norman Podhoretz et publié en série dans son *Commentary*. Podhoretz a également persuadé Jason Epstein de Random House de le publier, même si sa société avait déjà rejeté le manuscrit. [Bloom, p. 322] *Commentary* a également publié en série le *Journal d'Ann Frank*, comme nous l'avons vu précédemment, l'un des premiers livres populaires sur ce qu'on a appelé plus tard l'Holocauste, portant le sujet à la connaissance du public.

Irving Howe a écrit : *« Je ne peux pas prouver qu'il y a un lien entre l'holocauste et l'intérêt porté aux thèmes juifs dans la fiction américaine, d'abord urgente et perplexe, puis à la mode et manipulatrice... mais il serait stupide d'écarter cette possibilité. »* [Howe, p. 265]

« Les questions plus larges de l'existence juive », note Alexander Bloom, *« ainsi que les questions plus étroites des intellectuels juifs – les thèmes exploités par Saul Bellow – devinrent la matière d'une œuvre littéraire croissante. »* [Bloom, p. 297]

En 1975, cette « œuvre littéraire » avait incité le critique juif George Steiner à proclamer :

« C'est un lieu commun de dire que la fiction et la critique américaines récentes ont été, dans une large mesure, le produit d'un ton juif et d'une explosion de talent. » [Madison, C., p. 271]

Russell Jacoby avait un autre point de vue sur cette « explosion de talent » juive :

« Par la seule qualité, il n'est tout simplement pas possible de distinguer l'œuvre des intellectuels new-yorkais de celle des non-new-yorkais. Essai par essai, livre par livre, l'œuvre collective des intellectuels new-yorkais n'est ni si brillante ni si étincelante au point de faire pâlir tout le reste. Il est presque plus facile d'inverser l'opinion commune : les livres importants des années cinquante ont été écrits par des non-New-Yorkais... Les intellectuels new-yorkais ont reçu la part du lion de l'attention moins en raison de leur génie que par... leur situation à New York et leur proximité personnelle et physique avec l'industrie de l'édition. En outre, leur surveillance inlassable d'eux-mêmes jette les bases d'autres études (et mythes). Pour les historiens de la culture qui se contentent de rapporter ce que l'écrivain X a dit à l'éditeur Y à la fête de Z, la scène new-yorkaise est une mine d'or... » [Jacoby, p. 102]

« ... Les intellectuels new-yorkais se spécialisent dans le moi ; c'est chez eux que se trouvent la psychanalyse, l'essai personnel, la lettre à l'éditeur. » [Jacoby, p. 103]

Ainsi qu'un « intellectuel » anonyme a répondu à l'étude de Charles Kadushin sur les intellectuels américains, *« Le pouvoir se trouve dans les cercles autour de Commentary, Dissent, the New York Review of Books, et Partisan. Quatre-vingt-dix-neuf pour cent de ce qui se passe dans ces cercles sont des conneries. »* [Kadushin, p. 52]

Norman Podhoretz a souligné l'importance cruciale de l'agitation et de la politique pour faire avancer sa carrière dans le milieu littéraire, et le statut désespéré de tout cela :

« Est-ce qu'untel ou untel a dîné chez Jacqueline Kennedy hier soir ? Cinq points de plus. Untel n'a pas été invité chez Lowell pour rencontrer le dernier poète invité ? Moins un huitième. Le livre d'untel a été nominé pour le National Book Award ? Hausse de deux et cinq huitièmes. Est-ce que Partisan Review a négligé de demander à untel de participer à un symposium ? Baisse de deux points ». [Kostelanetz, p. 129]

Cette « explosion de talents » au sein de la toile d'autopromotion de la mafia juive a été profondément réussie. Ainsi, sur les milliers d'écrivains talentueux que compte l'Amérique, *« pendant plusieurs années*

consécutives », écrivaient Charles Angoff et Meyer Levin en 1970, *« les auteurs juifs ont remporté le National Book Award avec des ouvrages sur les Juifs. Les romans juifs étaient en tête de la liste des best-sellers. »* [Angoff/Levin, p. 13] *« Les écrivains de la mafia [new-yorkaise] »*, se plaint Richard Kostelanetz en 1974, *« siègent habituellement dans les jurys de sélection du National Book Award... et remportent régulièrement ces prix (Bellow en a obtenu trois, un record inégalé). »* [Kostelanetz, p. 124] Parmi les lauréats du National Book Award, douze ans plus tard, Irving Howe, membre de la famille, a même remporté le prix avec son regard nostalgique sur les débuts de l'Amérique juive, World of Our Fathers. Lauréate du National Book Award pour la fiction en 2000 ? L'auteur juif Susan Sontag.

De même, dans le monde du prix Nobel de littérature, l'auteur juif Elias Canetti a remporté le prix en 1981, souligne le *Forward* (juif), *« peu de temps après Saul Bellow et Isaac Bashevis Singer, dans une séquence que certains antisémites du monde hispanique ont appelé sans vergogne 'le triumvirat juif de Stockholm'. »* [Stavans, 1999, p. 1] En 1987, l'écrivain juif Joseph Brodsky a également reçu le prix Nobel.

En 1994, l'auteur juif Lois Lowry a remporté pour la deuxième fois la médaille Newberry de l'American Library Association pour les livres destinés aux jeunes adultes. Elle avait obtenu ce prix en 1990 pour *Number the Stars*, *« le récit émouvant des efforts héroïques du peuple danois pour protéger sa population juive du sort qui a frappé ses frères et sœurs dans le reste de l'Europe ».* [Hoffman, M., 4-10-94, p. 23].

« Nous vivons un moment où, partout dans le domaine de la prose, les écrivains juifs ont découvert que leur judéité était une marchandise éminemment commercialisable », écrivait l'auteur juif Charles Madison en 1976, *« l'aliénation tant vantée étant leur passeport pour le cœur de la culture américaine des Gentils. »* [Madison, C., p. 272] *« Tout le monde est maintenant conscient »*, notait Robert Alter en 1965, *« du fait que la judéité littéraire est devenue un atout commercial distinct. »* [Kostelanetz, p. 13] *« La nouvelle atmosphère a créé un phénomène qui est particulièrement évident dans les cercles intellectuels et sur les campus universitaires »*, note James Jaffé en 1968, *« la judéité est maintenant acceptable, parfois même à la mode. À l'opéra et sur d'autres champs de bataille culturels importants de New York, on voit constamment des femmes socialement prestigieuses accompagnées d'un juif... Des mots en yiddish émaillent le discours des*

personnalités de la télévision, de Jerry Lewis, qui est juif, à Johnny Carson, qui ne l'est pas. » [Jaffé, J., 1968, p. 45]

La chanteuse pop Linda Ronstadt a lu *Marjorie Morningstar* d'Herman Wouk (publié pour la première fois en 1955) alors qu'elle était adolescente : *« Ça m'a foutu en l'air l'amour, la romance et tout le reste. Mais j'ai adoré à l'époque, et ça m'a fait regretter de ne pas être juive ».* [Whitfield, American, p. 12] Marilyn Monroe a un jour exprimé une affinité avec le monde juif qui l'entourait à Hollywood, en disant : *« C'est comme si les Juifs étaient les orphelins du monde. C'est peut-être pour cela que je me sens si proche d'eux ».* [Strasberg, S., p. 56] En épousant le dramaturge juif Arthur Miller, elle a déclaré que *« si j'ai des enfants, je pense qu'ils devraient être juifs. De toute façon, je peux m'identifier aux Juifs. Tout le monde est toujours en train de les chercher, quoi qu'ils fassent, comme moi. »* [Strasberg, p. 112] Ainsi que la souligné Susan Strasberg, *« Au cours de l'année suivante, elle agrémentait ses conversations d'expressions juives, comme pour réaffirmer sa conversion [au judaïsme]. 'Salut Bubuleh, oy vay, what tsures.' »* [Strasberg, p. 112]

Un ami juif d'Elvis Presley, Larry Geller, a même *« initié Elvis à de nouvelles façons de penser le judaïsme... Lui et Marty [Lacker, un autre ami juif] ont revendiqué le mérite d'avoir encouragé la décision d'Elvis, ce Noël-là, de faire poser une nouvelle pierre tombale sur la tombe de [la mère d'Elvis] – avec une étoile juive d'un côté et une croix de l'autre ».* [Guralnick, p. 190] (Le monde juif d'Elvis comprenait des agents musicaux, des réalisateurs de films, son dentiste de Beverly Hills, Max Shapiro, et le médecin sud-africain (révélé plus tard comme étant un imposteur) Laurenz Johannes Griessel Landau qui, alors qu'il soignait Elvis pour son acné, lui fit des avances homosexuelles. [Guralnick, pp. 47, 620]

« Les intellectuels new-yorkais, pour la plupart juifs, et leurs magazines – Partisan Review, Commentary, Dissent, New York Review of Books, Public Interest – ont acquis une position presque mythique parmi les intellectuels américains », explique Edward Shapiro. *« Ainsi, Elizabeth Hardwick a un jour fait remarquer qu'elle avait quitté le Kentucky pour devenir une intellectuelle juive new-yorkaise (sa conversion a eu lieu dans les bureaux de la New York Review of Books). Hardwick n'était pas la seule à supposer, à tort, que pour être un intellectuel new-yorkais (ou n'importe quel intellectuel), il fallait être juif. Victor Navasky [également juif], rédacteur en chef de The Nation, plaisantait en 1966 en*

disant que 'malgré les rumeurs contraires, il n'est pas nécessaire d'être juif pour être un intellectuel' ». [Shapiro, Sidney, p. 153]

Les avantages commerciaux d'être juif (et l'hommage qui en découle en tant que victime éternelle) dans un environnement contrôlé par les juifs étaient évidents. Même des écrivains non juifs tels que Robert Lowell et Mary McCarthy revendiquaient du sang juif lointain dans leur arbre généalogique. [Kostelanetz, p. 28] *« L'attrait exotique qu'offrait l'ethnicité aux participants de la culture de masse »*, dit Stephen Whitfield, *« a parfois même semblé mettre le groupe dominant sur la défensive. Nelson Rockefeller a trouvé avantageux de ventiler des allusions à son ascendance juive, certes lointaine. Caroline Kennedy a défilé dans l'allée d'une église [avec un juif] ; un personnage du film 'Pete 'n Tillie' (1972) a souligné son ascendance juive à un quart parce que 'je suis un arriviste' ».* [Whitfield, American, p. 11]

Howard Lester, personnalité radio afro-américaine, autrefois décrié avec force comme antisémite par les juifs de New York (il a même été menacé et agressé physiquement par des rassemblements de protestation juifs), a finalement décidé que, compte tenu du fait qu'il avait un arrière-grand-père qui était juif, il se convertirait au judaïsme. Une influence déterminante dans sa décision a été toutes les informations qu'il entendait sur les juifs victimes de l'Holocauste ; pour beaucoup, c'est la porte d'entrée de l'empathie pour les juifs : le paradigme de la victime juive.

« Plus je lisais [sur l'Holocauste] », écrit Lester, *« plus mon engourdissement face à l'horreur était grand, plus grand était mon engourdissement lorsque je lisais des Juifs proclamant Dieu même au milieu de leur propre négation. »* [Lester, H., p. 122] Un jour, Lester se réveille *« et mes lèvres bougent. J'écoute. J'essaie de dire 'Sh'ma Yisrael Adonai Elohenu Adonat Ehad' [Écoute, Israël. Le Seigneur notre Dieu, le Seigneur est Un]. La nuit, ces mots résonnent en moi et quand je me réveille, ce sont les premiers mots que j'entends sortir de mes lèvres »* [Lester, H., p. 123]. *... J'ai vécu ces neuf derniers mois au milieu des cendres de la crypte du ciel. Auschwitz et Treblinka font partie de ma douleur quotidienne. Les esprits des enfants juifs assassinés jouent aux billes avec moi dans la terre d'une cour de presbytère. »* [Lester, H., p. 133]

En 1998, Ross Wetzsteon, un WASP né dans le Montana (qui a fait le pèlerinage à New York), a écrit une explication extraordinairement définitive de la haine de soi des WASP, et de ses envies d'être juif, dans un article du *Village Voice* (propriété des juifs et édité par eux). L'étrange produit de la psychothérapie judéocentrique de Freud, une carrière de journaliste dominée par les juifs, l'aliénation des normes de la culture populaire américaine, des relations amoureuses à long terme avec SEULEMENT des femmes juives, et l'éloignement de sa propre famille le conduisent au gilet de sauvetage des juifs. Wetzsteon embrasse tous les stéréotypes du juif imposés par les juifs : la supériorité morale des juifs, les juifs en tant que victimes éternelles, l'impuissance des juifs, la franchise et la vulgarité des juifs en tant que forme de libération, et les juifs comme étant plus intéressants intellectuellement. Ce que l'on commence à reconnaître ici, c'est une sorte de processus d'endoctrinement idéologique, dans le cas de Wetzsteon, profondément ancré dans ses séances de psychothérapie. Wetzsteon décrit ci-dessous sa métamorphose dans sa configuration de juif « honoraire » :

« Tout le monde suppose toujours que je suis juif ... Alors pourquoi les gens pensent-ils que je suis juif ? Mon nom ? Ma profession ? Mais plus intéressant que la raison pour laquelle je passe pour juif, c'est la raison pour laquelle cela me plaît tant ... J'ai été immédiatement attiré par les Juifs parce qu'ils semblaient si attirants et parce que les WASP semblaient si repoussants. C'est à cette époque, dans l'un des choix les plus douloureux de ma vie, que j'ai décidé de devenir un universitaire plutôt que de jouer au centre du terrain pour les Yankees ... Il est devenu clair ... que les Juifs représentaient ... une rébellion acceptable, dans la mesure où ils incarnaient à la fois un rejet des valeurs non satisfaisantes et un dépôt de nouvelles valeurs honorables ... Les Juifs étaient à la fois sans abri et universels, ce qui plaît à un esprit épris de sensibilités 'désengagées'. Et, puisque la plupart des Juifs que je connaissais étaient des gauchistes ... [il y avait] le radicalisme comme la version juive de la délinquance juvénile ... Ce que les Juifs semblaient dire, c'était que 'dans notre impuissance, nous avons un héritage moral supérieur' – une vanité séduisante pour un intellectuel adolescent confronté au dilemme d'être au centre de sa culture tout en se sentant à la fois socialement mal à l'aise et psychologiquement éloigné... J'en suis venu à voir la vie des WASP comme une façade rigide et trompeuse qu'il fallait percer si l'on se souciait un tant soit peu de la réalité. Le contrôle de soi, la retenue, l'effacement de soi étaient les noms pieux donnés à ce qui était en réalité des mensonges décoratifs ...

[J'avais] une affection ardente pour ce que je percevais comme 'l'ouverture juive' ... La soi-disant vulgarité juive, en bref, est devenue une sorte de critique intellectuelle et morale de la mentalité WASP ... Je n'oublierai jamais combien ma thérapie avait à voir avec mon plaisir. Pour moi, la thérapie était avant tout un moyen de libérer la vulgarité intérieure, de libérer une sorte d'arrogance et d'ostentation dans ma vie psychique – c'était une façon de découvrir que les choses que j'appréciais le plus étaient radicalement opposées aux idéaux WASP que j'intériorisais ... Le point important est qu'il était tout à fait clair pour moi que le Juif et le psychothérapeute s'unissaient pour abolir l'hypocrisie WASP, la bienséance WASP et la censure WASP. J'en suis même venu à voir un parallèle - tout en étant évidemment conscient des disparités – entre la libération sociale juive et ma propre libération psychologique. Mon ghetto était ma tête, mon assimilation passait par une thérapie... J'ai toujours été attiré par les femmes juives – en fait, toutes les relations longues que j'ai eues, y compris mon mariage, l'ont été avec une femme juive... Je me considère comme un 'juif honoraire'... [Mais] j'ai réalisé... qu'en cherchant mon identité chez les juifs... je refusais leur identité à eux-mêmes... ». [Wetzsteon, R., 9/6-12-98]

Chaim Bermant observe la nécessaire métamorphose pro-juive qui s'opère souvent chez les non-juifs dans des environnements dominés par les juifs – en l'occurrence Hollywood :

« On rencontrait occasionnellement un Gentil [à Hollywood], comme les frères Skouras, qui étaient grecs, ou Winfield Sheehan, qui était irlandais, mais toute l'ambiance était juive et même les Gentils acquéraient des manières, des expressions et des habitudes de langage juives. Comme le faisait remarquer le réalisateur écossais John Grierson après un séjour à Hollywood, 'Après quelques années dans cet endroit, votre prépuce tombe' ». [Bermant, C., 1977, p. 92]

En effet, ce type de vision du monde déconstructionniste anti-WASP avait besoin d'un fort encouragement idéologique pour prospérer. Après la Seconde Guerre mondiale, et de manière militante après 1967, la Famille et ses divers satellites ont commencé à accorder de plus en plus d'attention à leurs identités juives. *« De nouvelles questions ont surgi »*, dit Alexander Bloom, *« ... et une composante essentielle du caractère [de la Famille] – sa judéité – a resurgi pour demander de l'attention. »* [Bloom, p. 125] En grande partie enfants d'immigrés (ou immigrés eux-mêmes), *« nous savions »*, écrit Irving Howe, *« que si ce n'était un accident de la géographie, nous pourrions aussi être des pains de savon. »* [Bloom, p. 137]

« Incapable de parler de l'Holocauste lui-même », dit Bloom, *« [la Famille] a commencé dans les années d'après-guerre à parler d'elle-même en tant que juive, ce qu'elle avait rarement fait auparavant... Dans les années 1950, beaucoup étaient devenus des enthousiastes de Martin Buber, tandis que l'ensemble du monde littéraire new-yorkais faisait l'éloge des conteurs yiddish, des Hassidim, de Maïmonide, de la poésie hébraïque médiévale et même des rabbins du Talmud ».* [Bloom, p. 142] « Écrire juif », faisaient remarquer Charles Angoff et Meyer Levin en 1970, *« est à la mode, mais récemment la judéité dans la plupart de nos fictions a été une nostalgie fade... ou bien c'est une judéité de mystification et de mysticisme, dans laquelle l'ancienne image de sagesse du Juif est invoquée à travers des thèmes hassidiques ou l'idée de Buber... ou bien c'est une judéité traitée de manière satirique – essentiellement une attaque contre la classe moyenne complaisante ».* [Angoff/Levin, p. 15]

L'abandon de l'allégeance juive au creuset américain, à l'universalisme et aux causes de gauche au profit de justifications de l'esprit de clocher juif dans les universités et la vie publique américaines avait commencé. Certains membres de la famille – Irving Kristol, Daniel Bell et Nathan Glazer – se sont même joints à Milton Himmelfarb, un responsable de l'American Jewish Committee, pour étudier en groupe les textes de Maïmonide et d'autres ouvrages religieux juifs. *« L'un après l'autre »*, note Alexander Bloom, *« sous l'influence de la pression politique, de l'analyse sociale et de la prise de conscience personnelle, les intellectuels ont commencé à réévaluer et à reconsidérer leur passé juif. »* [Bloom, p. 143]

Susan Sontag a trouvé un lien bouleversant avec les photographies de victimes de camps de concentration :

« Rien de ce que j'ai vu – en photographie ou dans la vie réelle – ne m'a jamais coupé aussi nettement, profondément, instantanément. En effet, il semblait plausible de diviser ma vie en deux parties... Une certaine limite avait été atteinte, et pas seulement celle de l'horreur ; je me sentais irrémédiablement affligée, blessée, mais une partie de mon sentiment a commencé à se resserrer ; quelque chose est devenu mort ; quelque chose pleure encore. » [Torrey]

La dialectique classique et irréconciliable des valeurs juives qui divisent dans une société universaliste et inclusive a commencé à être abordée par la mafia juive et expliquée :

L'insistance à être *« cent pour cent quelque chose »*, écrit Harold Rosenberg, nous met *« mal à l'aise lorsqu'ils débattent de la question de savoir si l'on peut être américain et juif ».* [Bloom, p. 145] *« Je suis né dans le galut et j'accepte, maintenant avec joie »*, a écrit Daniel Bell, un temps rédacteur du New Leader, et rédacteur à *Fortune*, et un co-rédacteur du *Public Interest*, *« bien qu'une fois dans la douleur, le double fardeau de ma conscience de soi*, la vie extérieure d'un Américain et la vie secrète intérieure d'un Juif ». [Bell, Reflections, p. 322]

Leslie Fiedler a trouvé utile de rattacher les particularités de « être juif » à sa subsomption messianique traditionnelle de toute l'humanité sous la domination de la souffrance juive ennoblie :

« Dans cette période apocalyptique d'atomisation et de déracinement, de terreur catholique et d'aliénation universelle, l'image du Juif tend à devenir l'image de tout le monde ; et nous approchons du jour où le Juif en viendra à sembler le symbole central, le mythe essentiel de tout le monde occidental. » [Bloom, p. 150]

« Certains, comme le critique social Dwight MacDonald », dit Steven Zipperstein, « étaient dégoûtés par une grande partie de ce qu'il lisait dans 'Commentary', où, selon lui, ses amis se livraient à des futilités complaisantes. Pourquoi, demandait-il, des gens aussi brillants consacraient-ils autant de temps à des 'exercices inintéressants sur la culture juive' » ? [Zipperstein, p. 20]

Mais les premiers pas de la formule « l'Holocauste est unique », et l'application de la formule *« l'humanité doit se tourner vers les Juifs pour être guidée »* avaient commencé sérieusement, et le dédale de la culpabilité et de l'égocentrisme juifs s'étendait comme une nappe sur la scène américaine. *« La vie et l'errance des Juifs »*, trancha Daniel Bell, *« sont, en un sens, l'image du destin du monde. Le sentiment accru qu'il a de sa propre aliénation est une secousse prémonitoire du tremblement de terre à venir. »* [Bloom, p. 153] (Cette « aliénation » par rapport à la structure de pouvoir américaine a été, bien sûr, à certains moments clés, une illusion complète. Chaim Bermant, par exemple, relève le statut d'« outsider » juif à Hollywood, l'influence la plus profonde sur la culture populaire : *« Une partie essentielle de la judéité est le sentiment d'être un outsider, de ne pas faire partie de la foule. À Hollywood, la foule était tellement juive que les non-Juifs se sentaient à l'écart. Ils n'avaient pas non plus à se sentir étranges lorsqu'ils se déplaçaient vers l'est pour*

s'entretenir avec la partie new-yorkaise du business, car elle aussi était juive »). [Bermant, C., 1977, p. 99]

« Alors que [la Famille] avait auparavant revendiqué un rôle de 'clerc' moderne et d'arbitre de la culture moderne en raison de sa vocation intellectuelle », explique Alexander Bloom, *« elle prétendait maintenant offrir une vision unique et appropriée de la société moderne, grâce à son origine ethnique. »* [Bloom, p. 151] *« On ne peut pas ... simplement écarter la possibilité que certaines qualités essentiellement juives puissent adhérer à l'écriture des Juifs les plus complètement acculturés »*, écrivait Robert Alter dans les années 1960, *« La plupart des lecteurs ont senti chez au moins certains des écrivains juifs 'post-traditionnels' ou 'transitoires' certains modes d'imagination ou une orientation générale vers l'art et l'expérience qui semble caractéristiquement juive, même si l'écrivain évite scrupuleusement toute référence à ses origines ethniques. »* [Alter, p. 54] *« Un livre juif »*, déclarait Ludwig Lewisohn des années plus tôt, *« est un livre écrit par quelqu'un qui est bien conscient d'être juif. La littérature juive est donc constituée de toutes les œuvres – écrites à toutes les époques et dans toutes les langues – dont les créateurs savaient qu'ils étaient juifs. »* [Shaked, p. 169]

Selon Bloom, Clement Greenberg (qui fut pendant un temps le rédacteur en chef du *Contemporary Jewish Record*) *« affirmait que [l'auteur juif Franz] Kafka croyait fermement à l'ordre halakhique, à la croyance que l'histoire juive s'est arrêtée avec l'extinction de la Palestine et qu'elle recommencera quand le Messie viendra. D'ici là, la vie juive doit rester 'banale, complètement prosaïque et historiquement immobile dans le cadre de la loi'. Une histoire telle que celle qui persiste dans l'histoire des Gentils ».* [Bloom, p. 154]

Alors que dans les années précédentes, Harold Rosenberg était *« dérangé par le chauvinisme de certains zélateurs juifs dans Commentaire »* [Bloom, p. 160] et que William Phillips *« s'est plaint tout au long des années 80 que les intellectuels se demandaient maintenant si les politiques étaient bonnes ou non pour les Juifs »* [Twersky, p. 40], les intellectuels new-yorkais en étaient venus, selon Alexander Bloom, *« à accepter et, en grande partie, à proclamer leur judéité. Leur identité ethnique l'emportait sur leur ancien universalisme... Devenus des intellectuels juifs autodéfinis, ils revendiquaient une adéquation particulière de leur point de vue personnel et une grande valeur pour leur perspicacité. »* [Bloom, p. 153]

« L'Alfred Kazin qui proclamait sa révolte contre le chauvinisme sentimental juif », commente Edward Shapiro, *« est la même personne qui a écrit dans une autobiographie intitulée New York Jew comment l'Holocauste est devenu l'événement dévorant de sa vie. »* [Shapiro, p. 156] Irving Howe en était venu à croire que *« le seul sujet vraiment digne d'un écrivain sérieux... [était] le problème de la destinée collective, le destin d'un peuple. »* [Kostelanetz]. [Kostelanetz] À la mort de Philip Rahv, on découvrit qu'il avait fait don de ses biens à Israël. [Shapiro, p. 287] *« Je me souviens »*, souligne Mary McCarthy, *« de Philip Rahv disant que tous les Gentils, sans exception, sont antisémites. »* [McCarthy, p. 98] L'opinion de Midge Decter sur Israël ? *« Ce que je sais »*, dit-elle, *« c'est que le sionisme a été engendré dans mes os... Quant à moi, la sioniste inébranlable, il y a eu le miracle de la création de l'État d'Israël. »* [Decter, M., 1999, p. 185, 187] Susan Sontag ? Elle a reçu le prix Jérusalem d'Israël en 2001. Ainsi que le fait remarquer Alexander Cockburn :

« [Le ministre israélien Shimon] Peres aurait admiré la définition que Sontag donne d'elle-même. D'abord elle est juive, ensuite elle est écrivain, ensuite elle est américaine. Elle aime Israël avec émotion et le monde avec obligation ... Sontag a toujours apprécié l'ironie. Ne voit-elle pas de l'ironie dans le fait qu'elle, critique implacable de Slobodan Milosevic (dont l'extradition pour être jugé par le tribunal de La Haye en tant que 'criminel de guerre' conditionne maintenant toute aide à la Yougoslavie), envisage maintenant de voyager pour obtenir un prix en Israël, actuellement dirigé par un homme, Ariel Sharon, dont les références en tant que criminel de guerre sont solides et, en fait, incontestées par toutes les personnes au jugement équilibré et indépendant ? Sontag ne perçoit-elle pas l'ironie de recevoir un prix fondé sur la sensibilité de l'auteur aux questions de liberté humaine, dans une société où la liberté des Palestiniens est implacablement réprimée ? » [Cockburn, A., 3-20-01]

Hannah Arendt, une réfugiée juive allemande, a accéléré cet intérêt pour la judéité et, en particulier, pour l'Holocauste, avec son ouvrage controversé de 1963, *Eichmann in Jerusalem* (d'abord publié en série dans le *New Yorker*). Ses preuves de la complicité des juifs dans leur propre disparition en Europe (et sa critique selon laquelle l'accent mis par les Israéliens sur les seuls crimes commis contre les juifs par le « nazi » capturé ne rendait pas service à une justice plus large) ont provoqué une tempête d'indignation chez les juifs. *« C'est cette tension entre le local et*

l'universel », écrit Daniel Bell, *« qui explique les émotions furieuses suscitées par le livre de Mlle Arendt. Car elle écrit du point de vue d'un principe universel qui nie toute identité [juive] de clocher. »* [Bell, Alphabet, p. 312] Irving Howe a écrit que, dans la réaction juive à son livre, *« la douleur longtemps réprimée évoquée par l'Holocauste a éclaté. C'était comme si son point de vue, qui a soulevé la fureur de beaucoup d'entre nous, nous permettait enfin de dire l'indicible. »* [Bloom, p. 329]

Que diraient les Goyim, se demande Howe, de ce lavage de linge sale juif ?

« Des centaines de milliers d'Américains de la bonne classe moyenne auront appris de ces articles que les dirigeants juifs en Europe étaient lâches, ineptes, et même collaborationnistes, et que si les Juifs n'avaient pas 'coopéré' avec les nazis, moins de 5 à 6 millions auraient été tués. Ce n'est pas une mince affaire : et vous pardonnerez à certains d'entre nous de réagir vivement à cette accusation. » [Bloom, p. 330]

Dissent, dont Howe était l'éditeur, a organisé une discussion publique à propos du livre d'Arendt. Mary McCarthy, un membre non juif de la Famille, a trouvé le livre *« splendide ». « Apparemment »,* a-t-elle fait remarquer, *« il en est ainsi parce que je suis une Gentile... Je ne 'compreds' pas… C'est comme si 'Eichmann à Jérusalem' avait eu besoin d'une paire spéciale de lunettes juives afin de rendre visible son 'véritable sens'. »* [Bloom, p. 330]

Alexandre Bloom explique que *« les émotions suscitées ont montré à quel point la judéité restait un sujet sensible. Ayant élaboré leur sens personnel de la judéité dans les premières années d'après-guerre, après la décennie de l'universalisme cosmopolite, les intellectuels new-yorkais n'avaient pas entièrement résolu les questions plus générales des Juifs dans la société. Les Juifs constituaient-ils un groupe social particulier doté d'attributs collectifs uniques ? ».* [Bloom, p. 331]

En rompant l'allégeance vis-à-vis des valeurs universalistes, dit J. J. Goldberg, dans toute la communauté juive *« un nouvel ensemble de valeurs fondamentales est venu les remplacer : la loyauté envers le peuple juif, l'engagement pour sa survie et l'hostilité envers ses ennemis. »* [Goldberg, p. 162] Norman Mailer a jeté son dévolu sur l'une d'entre elles :

« Dans leur propreté immaculée, dans l'odeur quelque peu antiseptique de leur eau de toilette et de leur parfum rigoureux, dans l'abnégation de leurs promenades,

dans les lourds mouvements robustes dont tant de corps ont fait la démonstration dans le harnais de la vie, il y avait la tragédie sourde du WASP. » [Schrag, p. 187]

Mailer ouvre la voie à ce que l'observateur juif James Yaffe a décrit en 1968 comme la nature de l'« intellectuel juif » générique :

« L'intellectuel juif, quoi qu'il puisse faire d'autre, s'étend rarement sous un arbre et se contente de penser. Et puis, l'intellect ne peut pas être seulement un outil pour lui ; il doit aussi être une arme. Il ne l'utilise pas simplement pour découvrir à quoi ressemble le monde, ou pour créer quelque chose de beau, ou pour communiquer ses idées. Il doit l'utiliser pour écraser ses concurrents, pour prouver sa supériorité. Pour lui, la controverse est inséparable de l'activité intellectuelle. Observez-le lors d'une soirée : notez le plaisir vicieux avec lequel il accule les intellectuels de moindre importance dans un coin. Il est implacable ; ni la bienséance sociale ni la compassion humaine ne peuvent adoucir son attaque... Par-dessus tout, il est très préoccupé par son 'importance'. Il doit toujours avoir quelque chose de profond à dire, même s'il n'a rien de profond à dire. Il n'y a personne comme un intellectuel juif pour faire des déclarations importantes. » [Yaffe, J., 1968, p. 235]

« Les intellectuels », écrit Jack Porter, *« sont loin d'être inefficaces, même s'ils peuvent être snobs. Au contraire, ils exercent un pouvoir énorme, plus qu'aucun des Juif de Cour du XVII^e siècle n'en a jamais rêvé. En même temps, à la suite de l'Holocauste et de la création de l'État juif – il y a eu un changement définitif dans leur allégeance aux causes juives. »* [Porter, p. 35]

« Ces intellectuels », explique Alexander Bloom, *« postulaient que les Juifs avaient une place centrale en raison de leur judéité. Ils estimaient désormais que la judéité, autrefois source de mépris chez certains écrivains, offrait un regard particulier, utile à l'analyse de la condition moderne. »* [Bloom, p. 150] *« Les Juifs »*, proclamait l'auteur juif Isiah Berlin, *« comme les étrangers qui cherchent à se perdre dans la tribu étrangère, se trouvent contraints de consacrer toutes leurs énergies et tous leurs talents à la tâche de compréhension et d'adaptation dont leur vie dépend à chaque pas. D'où le fantastique surdéveloppement de leurs facultés à détecter les tendances et à distinguer les nuances et les teintes des situations individuelles et sociales changeantes, souvent avant qu'elles n'aient été remarquées ailleurs. D'où aussi leur célèbre sens critique, leur œil étonnamment aiguisé pour l'analyse du passé, du présent, et parfois de l'avenir aussi – bref, leur génie bien connu pour l'observation*

et la classification – surtout pour le reportage dans ses formes les plus pointues et les plus fines. » [Isaacs, p. 55]

« Grâce à leurs écrivains juifs », a déclaré Leslie Fiedler, *« les Américains, après la seconde guerre mondiale, ont pu établir un nouveau type de lien avec l'Europe à la place de l'ancien lien à visage pâle – un lien non pas avec l'Europe des châteaux en décrépitude et de l'archevêque de Canterbury, ni avec celle des symbolistes français et de l'Action française profondément polie – car ce sont tous des Européens chrétiens ; mais avec l'Europe post-chrétienne de Marx et de Freud, c'est-à-dire du judaïsme sécularisé, ainsi qu'avec l'Europe du surréalisme et de l'existentialisme, de Kafka, du néo-chassidisme... »* [Kostelanetz, p. 14]

« Dans les années 1960 », souligne Robert Christopher, *« les écrivains juifs avaient indéniablement supplanté les écrivains blancs du Sud en tant que principale école de romanciers de la nation ; ils avaient, en fait, fini par dominer la fiction américaine à un point tel que, comme le rappelle Norman Podhoretz dans 'Making It', ce WASP rebelle qu'était Gore Vidal a été amené à se plaindre qu'il n'y avait plus de place sur aucune liste d'écrivains américains contemporains importants pour plus d'un 'OK goy' ».* [Christopher, p. 228] (Symbolique de tout cela, en 2002, le nouveau président juif de Brooklyn, Marty Markowitz, a fait la une des journaux lorsqu'il a qualifié de « vieil homme » un vieux portrait de George Washington accroché dans son bureau et a annoncé qu'*« il accrochera probablement dans son bureau le portrait d'un Noir ou d'une femme à la place du premier président du pays »*). [Socwell-Mason/Seifman, 1-16-02]

« La judéité est devenue à la mode », écrit l'auteur juif Peter Schrag en 1971. *« À New York, où se trouvent la plupart des tribunes, c'est le goy et non le juif (ou le noir) qui se sent sur la défensive. La moitié des grands éditeurs de livres sont juifs et probablement plus de la moitié des marchands d'art, des directeurs musicaux (agents de réservation, éditeurs, valets de Tin Pan Alley) et des hauts responsables de la télévision. »* [Schrag, p. 108]

L'écrivain Gentil Chandler Brossard a signalé (dans le magazine Commentary de l'American Jewish Committee) la tendance à la domination juive dans la vie « intellectuelle » américaine, et la façon dont la culture juive subsume toutes les autres, dès 1950. Brossard a reconnu la forte influence exercée sur lui pour qu'il se soumette aux propriétaires intellectuels juifs afin de réussir :

« Il y a un nouvel homme aliéné autour de nous. C'est le Gentil intellectuel de la ville de New York. Désespérément dépassé par le nombre de ses collègues juifs sur la scène intellectuelle new-yorkaise, il a commencé récemment à sentir qu'il était dos au mur... En partie consciemment, en partie inconsciemment, [le Gentil] commence à adopter le style sage de l'intellectuel juif, pour surmonter ce qu'il pense être sa propre naïveté, afin de faire partie du groupe qui l'entoure. Les implications de ce phénomène sont presque infinies. Des choses étranges se produisent. Son vocabulaire s'enrichit d'inflexions et d'expressions juives (ses amis lui apprennent les prononciations correctes : il a de plus en plus tendance à dire 'nu' au lieu de 'alors' en yiddish). Ses gestes deviennent sensuels, curvilignes, et constituent une partie élaborée et nécessaire de sa communication. Son humour devient moins hilarant – adieu, Mark Twain ! – et devient plus ironique, tordu, oblique et grotesque (s'il est écrivain, ce caractère grotesque finit par le faire renoncer à son originalité). Il ne se souvient pas de la dernière fois où il a raconté une blague qui n'impliquait pas un Juif ou le point de vue juif... Il se sent, en fait, une sorte de clown. Sa confusion n'est pas aidée par le fait que, pour la première fois de sa vie, il est maintenant membre d'une minorité. Il a presque l'impression d'être une sorte d'extravagance de son cercle juif... Il se demande s'il est vraiment accepté ; il a l'impression que ses amis juifs font certaines choses pour les autres qu'ils ne font pas pour lui. Est-il au centre ou à la périphérie ? Il a maintenant le choix entre reconnaître son passé et ses origines, sa différence, et vivre en conséquence, ou les nier et se remodeler avec l'aide, ou la proximité, de ses amis juifs. La tentation de se soumettre au remodelage est forte ; il est difficile d'être différent dans cet environnement. » [Brossard, C., in Rogow, A., 1961, pp. 349-353]

« Ce n'est pas seulement que la judéité était chic dans les cercles dominants », dit Karen Brodkin, *« elle est aussi devenue dominante. Observant que J.D. Salinger, Saul Bellow, Bernard Malamud et Philip Roth étaient les grands écrivains américains – et non les grands écrivains juifs – de l'époque, Peter Rose fait remarquer que 'pour la première fois peut-être dans l'histoire de la littérature américaine, le Juif est devenu un homme ordinaire et, par une curieuse transposition, l'homme ordinaire est devenu le Juif... La plupart des Juifs américains font partie de l'Establishment large – et blanc'. En effet, comme Neil Gabler l'a soutenu pour Hollywood jusqu'à la Seconde Guerre mondiale, les Juifs ont contribué à créer l'américanité blanche. »* [Brodkin, p. 142]

Dans le monde universitaire, Irving Horowitz met l'accent sur la suprématie juive :

« Une immigration intellectuelle a eu lieu qui a changé le paysage de la sociologie américaine, tout autant que celui de la sociologie américaine elle-même... L'arrivée sur les côtes américaines de [chercheurs juifs immigrés] Theodore Abel, Paul F. Lazarsfeld, Theodor Adorno, Franz Neumann, Marie Jahoda, pour n'en citer que quelques-uns, a fait passer la sociologie des questions de civilisation aux questions psychologiques... [Horowitz, I., p. 75]. *Peut-on sérieusement imaginer l'étude de la sexualité sans références à [des juifs comme] Sigmund Freud, Alfred Adler et [un adhérent non juif à la théorie psychanalytique] Carl G. Jung ? ... Sans eux, il n'y aurait ni Helene Deutsch, ni Anna Freud, ni Marie Bonaparte, c'est-à-dire une enquête particulière sur la nature de la sexualité féminine... Il en va de même pour des sous-disciplines comme la théorie politique. On présume qu'une personne instruite a une connaissance pratique des travaux de Hannah Arendt, Harold Lasswell et Leo Strauss, entre autres... Il est concevable, voire impératif, si l'accent est mis sur le droit international par rapport au pouvoir national, de substituer Hans Morgenthau, Hans Kohn et Hans Kahn au trio susmentionné. «* [Horowitz, I., p. 125]

Karen Brodkin cite un autre commentateur à propos du modelage juif des valeurs américaines dans la culture populaire au sens large :

« Au siècle de Calvin Klein, Ralph Lauren et Dinah Shore, faut-il se demander qui, à part un Juif, est le meilleur pour packager des figures de fantaisie blondes et sans éclat ? Je ne sais pas pour vous, mes chéris, mais depuis que j'ai découvert que Kathie Lee Gifford était née Epstein, je ne présume de rien. Pourquoi s'étonner alors que Barbie, la déesse shiksa par excellence, ait été inventée par une gentille dame juive, Ruth Handler (avec son mari Eliot, cofondateur de Mattel) ? En effet, la célèbre plastique idéale au nez retroussé et aux hanches fines d'une drag queen porte en fait le nom d'une vraie princesse juive de Los Angeles, la fille de Handler, Barbara (qu'il a dû être difficile de connaître au lycée !) Son frère s'appelait Ken. » [Brodkin, p. 143]

Un auteur juif, Irving Berlin, a écrit les célèbres chansons d'inspiration chrétienne « White Christmas » et « Easter Parade ». Même le président des années 1990 du conseil d'administration du concours de beauté Miss America, consacré par le monde WASP, est David Frisch. Ed McClanahan relève la dimension juive de l'icône du surf Gidget :

« Non non, pas Sandra Dee ou Sally Fields, ni Deborah Walley ou Cindy Carroll, ni aucune des légions d'imitateurs de Gidget du grand ou du petit écran ou

même, oui, de la scène. Nous parlons ici de la vraie Gidget, la Gidget originale, l'ur-Gidget pourrait-on dire, Kathy Kohner Zuckerman elle-même, dont le père, un scénariste d'Hollywood nommé Frederick Kohner, a écrit le petit roman immensément populaire... en 1957... et a fait de sa fille Kathy, qui l'a inspiré, une légende dans le monde du surf... Le livre était considéré comme légèrement scandaleux à l'époque ('Tous les parents', fulminait le Nebraska Farmer, 'qui permettent à leurs adolescents de parler comme Gidget devraient recevoir une bonne fessée'). Aujourd'hui, à l'ère de Sex in the City, elle semble aussi innocente que Rebecca à la ferme de Sunnybrook. Pourtant, le personnage de Gidget est un peu une grande gueule (c'est elle qui a introduit l'adjectif 'bitchen' [qui déchire] dans le langage). » [McLanahan, E.]

Dans le domaine de la sexualité, dans la formation des valeurs populaires américaines, note Anthony Heilbut, *« Les deux grands changements thérapeutiques des années soixante et soixante-dix ont été inaugurés par des émigrés [juifs], Fritz Perls d'Esalen et Wilhelm Reich... Leurs positions sont devenues les racines de phénomènes américains tels que l'"est" ou la sexothérapie... De tous les disciples de Freud, Reich était le plus obsédé par la sexualité. »* [Heilbut, p. 439] (Reich est mort dans une prison américaine en 1957, détenu pour « outrage criminel » dans une affaire concernant ses expéditions d'« accumulateurs d'orgone »).

Perls était également *« le fondateur et la principale figure de la Gestalt-thérapie »*. [Masson, p. 209] À chaque séance de groupe de Gestalt-thérapie, il récitait la « prière de la Gestalt », célèbre vers de mirliton qui a profondément influencé et illustré l'éthique des années 1960 :

« Je fais mon truc et tu fais ton truc.
Je ne suis pas dans ce monde pour répondre à tes attentes.
Et tu n'es pas dans ce monde pour répondre aux miennes.
Tu es toi et je suis moi.
Et si par hasard nous nous trouvons, c'est magnifique.
Sinon, on n'y peut rien. » [Masson, p. 209]

Dans les années 1960, l'American Jewish Committee estimait même que 40 % des jeunes qui émigraient vers la Mecque hippie de Haight-Ashbury à San Francisco étaient juifs – soit un total d'environ 71 000 d'entre eux. Le séjour moyen là-bas était de 3 à 4 mois. [Yaffe, J., 1968,

p. 269] Le psychiatre juif Oscar Janiger (un cousin du célèbre poète et icône de la contre-culture Allen Ginsberg – *« a administré près de 3 000 doses de LSD à 1 000 volontaires. Parmi eux se trouvaient [Cary] Grant, ses collègues acteurs Jack Nicholson et Rita Moreno, l'auteur Aldous Huxley et le musicien André Previn... Bien que ses travaux aient précédé ceux du gourou du LSD, Thimothy Leary, ils n'ont jamais été largement reconnus. »* [Associated Press, 8-17-01]

James Davison Hunter relève, dans un article intitulé « When Psychotherapy Replaces Religion », l'un des domaines professionnels qui a profondément influencé le climat moral de l'Amérique moderne :

« Lorsqu'il s'agit de la vie morale des enfants, le vocabulaire du psychologue encadre pratiquement tout le débat public. Depuis des décennies maintenant, les contributions des philosophes et des théologiens sont muettes ou inexistantes... Ce sont plutôt les psychologues, et en particulier les psychologues du développement et de l'éducation, qui se sont appropriés ce domaine – en théorie et en pratique. Tous les acteurs majeurs du dernier demi-siècle ont été des psychologues. Eric Erickson, B. F. Skinner, Benjamin Spock, Havighurst, Carl Rodgers, Jean Piaget, Abraham Maslow, Rudolph Dreikurs, William Glasser, Lawrence Kohlberg, Louis Rath, Sidney Simon, Jane Loevinger, Daniel Levinson, Robert Selman, Maurice Elias – leurs hypothèses, leurs concepts et leurs paradigmes ont largement déterminé la façon dont nous pensons tous à la vie morale des enfants et, en fait, à la vie morale en général ». [Hunter, J.D., 2000, p. 5-22].

Il n'est pas surprenant que plus de la moitié de ces personnalités influentes soient juives.

Dans le domaine de l'anthropologie, l'universitaire juif Franz Boas était l'anthropologue le plus prédominant et le plus influent au début du XX^{e} siècle. Ce genre d'anthropologue a absorbé et incorporé de nombreuses prémisses du freudisme. *« En 1915 »*, remarque Kevin MacDonald, *« les Boasiens contrôlaient l'American Anthropology Association et détenaient une majorité des deux tiers au sein de son conseil d'administration... En 1926, tous les grands départements d'anthropologie étaient dirigés par des étudiants de Boas, dont la majorité était juive. »* [MacDonald, 1998, p. 25] Les étudiants juifs et les descendants idéologiques de Boas, qui sont eux-mêmes devenus des universitaires influents, comprenaient Alexander

Goldenweiser, Melville Herskovits, Robert Lowie, Paul Radin, Edward Sapir, Leslie Spir, Alexander Lesser, Ruth Bunzel, Gene Weltfish, Esther Schiff Goldfrank, Ruth Landes et Ashley Montagu [né Israel Ehrenburg].

La sociologie ? Selon le sociologue britannique W. S. F. Pickering, un historien et anthropologue social juif a même suggéré que *« ces vertus et points de vue caractéristiques [de l'influent sociologue juif Emil Durkheim] ont quelque chose qui ne peut être compris par des lecteurs non-juifs... que seul un Juif peut le comprendre, lui et sa sociologie ».* [Pickering, p. 10] (Durkheim a commencé à ses débuts comme étudiant rabbinique). *« Au début des années 1960 »*, dit David Hollinger, *« le grand nombre de Juifs en sociologie a donné lieu à un badinage dans les clubs de professeurs, selon lequel la sociologie était devenue une discipline juive. Dans le monde littéraire, le triomphe de Norman Mailer, Saul Bellow et J. D. Salinger a conduit Leslie Fiedler à saluer les formidables appropriations par des écrivains juifs américains d'une tâche 'héritée de certains prédécesseurs Gentils'. »* [Hollinger, p. 28]

Même certains universitaires qui ne sont pas reconnus publiquement comme étant juifs le sont. Ainsi que le fait remarquer Hershel Shanks :

« Je pense à un de mes professeurs, il y a longtemps, l'un des plus éminents sociologues du pays – Robert King Merton. Même lorsque j'étudiais avec lui à l'université de Columbia dans les années 1950, des rumeurs circulaient selon lesquelles il était juif. Récemment – il a presque 90 ans – il a fait son coming out. Il était né Meyer Schkolnick. » [Shanks, H., 2000, p. 16]

« Les Juifs ont trouvé la sociologie attrayante », a fait remarquer Nathan Glazer, membre de la Famille, en 1994, *« Elle était particulièrement attrayante pour ceux qui étaient socialistes... Avec le temps, les nouveaux arrivants juifs sont devenus les figures dominantes de la sociologie. Simultanément, ils ont abandonné leur radicalisme précoce. »* [Glazer, Decomposition, p. 4] Irving Horowitz indique qu'après la Seconde Guerre mondiale, *« de jeunes universitaires sont venus d'autres horizons pour se lancer dans la sociologie... Le domaine s'est rapidement peuplé de Juifs à un tel point que les plaisanteries abondaient : on n'avait pas besoin de synagogue, le minyan [le nombre minimum d'hommes juifs nécessaires pour tenir des services religieux] se trouvait dans les*

départements de sociologie ; ou bien on n'avait pas besoin d'une sociologie de la vie juive, puisque les deux étaient devenus synonymes ». [Horowitz, I., p. 77]

Stanley Rothman et S. Robert Lichter constatent la domination politique radicale juive dans une série de sous-mondes universitaires :

« Au sein du monde universitaire, les professeurs juifs ont déclenché des révoltes contre 'l'establishment' au sein de leurs professions, luttant pour les orienter vers une action politique directe. Au sein de l'American Political Science Association, par exemple, les membres du Caucus for a New Politics, un groupe d'activistes radicaux, étaient au départ majoritairement juifs. (Les Juifs étaient également fortement représentés au sein du comité ad hoc de l'opposition 'libérale', mais ils ne constituaient ici qu'environ la moitié d'un effectif très fluctuant et informel). Le même schéma apparaît au sein de la Modern Language Association, où le caucus radical est dirigé par Louis Kampf et Paul Lauter, tous deux d'origine juive. L'Union des économistes politiques radicaux comptait également au départ un nombre disproportionné de personnes d'origine juive. Si William Appleman Williams, le doyen du groupe, n'était pas juif, une majorité des principaux révisionnistes de la guerre froide parmi les historiens l'étaient (Alperowitz, Kolko, Horowitz, etc.). La plupart des éducateurs radicaux et des auteurs sur l'éducation qui affirmaient que l'éducation américaine était liée au besoin du capitalisme de maintenir les classes inférieures (y compris les Noirs) à leur place étaient également d'origine juive (par exemple, Herbert Gintis, Donald et Beatrice Gross, Jonathan Kozol, Edgar Z. Friedenberg, Herbert Kohl, Charles Weingartner, Gerald Weisntein). La même chose était vraie en sociologie... » [Rothman/Lichter, 1982, pp. 104-105]

Dans ce contexte croissant de prédominance juive dans le milieu universitaire, Richard Hofstadter se sentait déjà suffisamment en sécurité en 1963 pour écrire que :

« Les universitaires et les écrivains catholiques ont tendance à être reconnus tardivement par leurs coreligionnaires, lorsqu'ils sont reconnus tout court. Tout cela concerne, bien sûr, non pas tant l'anti-intellectualisme du catholicisme américain que son appauvrissement culturel, son non-intellectualisme. » [Hofstadter, p. 140]

Hofstadter, qui se prélassait manifestement dans ses nombreux trésors culturels juifs, s'est également tourné vers son propre chauvinisme identitaire pour se consoler et attaquer le mouvement beatnik alors en vogue pour son propre « anti-intellectualisme ». Passant

outre les visions du monde moralistes, populistes, non matérialistes et parfois zen des Beatniks, Hofstadter a déclaré que *« les beatniks ont répudié la voie de l'intellectualisme ... pour [vivre] des vies de sainteté inversée, marquées par l'acceptation de la pauvreté, et leur volonté de se passer de la satisfaction habituelle d'une carrière et d'un revenu régulier ... Le mouvement semble incapable de s'élever au-dessus de son inspiration adolescente ».* [Hofstadter, p. 421] En 1998, le professeur juif américain Jules Chametsky a été chargé d'éditer une nouvelle *Norton Anthology of Jewish American Literature. « On pourrait soutenir »*, dit Chametsky, *« que sans les Afro-Américains et les Juifs, la culture populaire serait en effet très mince en Amérique. »* [Carney, p. 22](Avec un ensemble différent de dominateurs culturels, on peut se demander si elle n'aurait pas été « mince », mais quelque chose d'autre ?) Évoquant un roman publié en 1922 par l'auteur allemand juif Hugo Bettauer (*La ville sans Juifs*), l'auteur juif Michael Brenner dégage la même arrogance et le même élitisme à propos de la domination culturelle juive de la culture allemande pré-hitlérienne :

« En tant que ville sans Juifs, la Vienne de Bettauer devient rapidement un endroit terne et ennuyeux où les laines grossières sont déclarées le dernier style de la mode, l'économie de l'État est accablée de dettes, la monnaie perd sa valeur, et la discussion intellectuelle et les activités culturelles sont définies par le faible niveau de la population paysanne environnante. » [Grunfeld, F., 1996, p. xvii] (Selon quels critères ces normes sont-elles « faibles » ?)

La mise à l'écart des écrivains et penseurs non-juifs, et des traditions et de l'histoire non-juives, par des particularistes juifs habilités, a été pendant des décennies vigoureusement entreprise. *« Une chose était importante pour quelqu'un comme moi, classé comme écrivain WASP »*, a écrit Edward Hoagland dans *Commentary*, *« c'était de se faire dire dans la presse et parfois en personne que moi et mon héritage manquaient de vitalité, qu'à l'exception peut-être d'une arrogance résiduelle, la vitalité avait été depuis longtemps pressée à sec, si elle avait jamais existé en fait dans mon mince sang. J'étais une pièce de musée, comme une sorte d'Etat-major, parce que je ne pouvais trouver aucun ancêtre qui ait vendu des pots en fer blanc dans un shtetl [village juif] polonais ».* [Hoagland, p. 62]

L'un des personnages juifs des pièces en prose de l'éminent poète juif Delmore Schwartz a même proclamé :

« Mes ancêtres, dont je suis fier, mais pas personnellement, étaient des érudits, des poètes, des prophètes et des étudiants de Dieu quand la plupart des Européens adoraient des bâtons et des pierres ; non pas que j'en tienne rigueur à l'un d'entre vous, car ce n'est pas votre faute si vos ancêtres étaient des barbares qui rampaient et tâtonnaient pour trouver de la tourbe ou autre chose. » [Atlas, J., 1977, p. 166].

L'un des nombreux résultats de tout ce type de révisionnisme imposé par les juifs fut un volume de 1970, *The New Novel in America*, sous-titré « The Kafkan Mode in Contemporary Fiction », qui mettait en vedette tous les écrivains juifs, à l'exception de la mention de quelques Gentils dans un dernier chapitre adressé aux *« Romanciers américains mineurs. »* [Kostelanetz, p. 27] Un aperçu intriguant sur Kafka nous vient de Clement Greenberg :

« La conscience qu'avait Kafka de ce qu'il pressentait de la condition juive à travers ses romans explique aussi pourquoi il est devenu sioniste... Kafka... présentait le monde et l'histoire des Gentils comme un piège pour les gens comme lui et les siens... Les héros [de Kafka]... ne pouvaient, à de très rares exceptions près, l'emporter qu'au dernier moment et seulement en détruisant complètement le tissu du type de réalité dans lequel ils étaient intégrés. Car cette réalité, et cette réalité seule, est leur ennemi. » [Greenberg, p. 270]

(Cette perspective, bien sûr, n'est pas seulement sioniste mais le paradigme absolu du judaïsme orthodoxe, c'est-à-dire qu'à la fin des temps – dans les derniers « moments » de Greenberg – la société des Gentils sera détruite et les Juifs, qui ne pourront jamais être libres dans le galut, l'emporteront sur leurs némésis historiques).

Même avant, dans les années 1950, dit Richard Kostelanetz, *« [les auteurs juifs] Mordechai Richler était l'écrivain canadien le plus loué, Don Jacobson et A. Alvarez étaient les Anglais les plus vantés, et Harold Rosenberg était le principal expert de la 'Nouvelle' ».* [Kostelanetz, p. 28] [Kostelanetz, p. 28] Avec la publication de Portnoy's Complaint de Philip Roth, en 1971, Peter Schrag s'est réjoui en notant que *« quelques mois après sa publication, un éditeur de New York a rejeté un manuscrit avec une note disant que 'personne n'est intéressé par la lecture de romans sur les WASPS' ».* [Schrag, p. 110]

En temps voulu, il y eut des juifs – annonçant le noyau chauvin de leur passé mythique – qui déclarèrent que même la langue anglaise n'était

pas assez bonne pour eux. *« Je suis intrigué »*, écrivait le poète Joel Rosenberg en 1971, *« par la possibilité de judaïser la langue anglaise »*. [Rosenberg, J., p. 170] *« Je me sens à l'étroit »*, trancha Cynthia Ozick, *« j'ai pris conscience de notions trop paroissiales pour les reconnaître. Une langue, comme un peuple, a une histoire d'idées, mais pas toutes les idées : seulement celles connues par son expérience. Il n'est pas surprenant que l'anglais soit une langue chrétienne. Quand j'écris en anglais, je vis dans le Christendum »*. [Eisen, p. 167] *« Il suffit d'évoquer Cynthia Ozick »*, dit le critique juif Mark Schechner, *« actuellement l'écrivain le plus éminent associé à la révolte contre le rationalisme séculier, pour comprendre que son éminence dans notre littérature, dans notre culture, présage quelque chose d'un mouvement assez large. Dans son propre esprit, et dans le nôtre, elle symbolise un mouvement distinct vers la renaissance de formes de conscience juive qui, si elles ne sont pas identiques à la halakha [loi religieuse juive], sont certainement impensables sans elle »*. [in Shapiro, M., p. 89]

« N'ayant plus à se défendre des accusations réelles ou imaginaires d'esprit de clocher », écrivait la critique juive Ruth Wisse en 1976, *« les nouveaux écrivains juifs des années 70 sont libres d'explorer les aspects 'triviaux' et particularistes du judaïsme, et même, en retournant la situation, de spéculer sur les limites restrictives de l'anglais comme langue littéraire. »* [Walden, p. xiii]

Harold Wechsler et Paul Ritterband font remarquer que, dans les années 1960 et 1970, les universitaires et les intellectuels juifs étaient *« poussés par les émotions ... qui découlaient notamment de l'Holocauste et de la création de l'État d'Israël, à ... explorer la composante juive dans leurs études de la littérature persane, des chants grégoriens ou de l'art de la Renaissance »*. [Wechsler, p. 282] En 1986, l'intérêt pour les racines religieuses juives était suffisant pour qu'un universitaire juif écrive un volume entier sur *« Le messianisme apocalyptique et les poètes juifs américains contemporains. »* Selon Davka, un magazine ethnique juif, certains des poètes qui se qualifient pour ce genre sont :

David Antin, Edward Ash, David Avidan, John Bennett, Asa Benviniste, Amy Blank, Stanley Burnshaw, T. Camri, Neeli Cherkovsky (Neeli Cherry), Andrei Codrescu, Leonard Cohen, Richard Culter, Endi Dame, Ben Deutschman, Jacob et Rose Drachler, Richard Edelman, Julie Ellis, Mullah Epstein, Marcia Falk, Walter Field, Robert Friend, Harold Gershowitz, Allen Ginsberg, Doris Gold, Paul Goodman, Judith

Goven, Ted Gottfried, Carolyn Haddad, Jack Hirschman, Frances Horowitz, Benn Howard, Edmund Jabes, Rodger Kamentz, Walter Kaufmann, Abba Kovner, Tuli Kuperberg, David Kupferman, Irving Layton, Emma Lazarus, Harris Lenowitz, Denise Levertov, D. A. Levy, Dalia Meltzer, Samuel Menashe, Susan Mernit, Deena Metzger, Robert Mezey, Ruth Mintz, Sholom Gorevwitz, Ed Ochester, Aicheal Palmer, Stuart Perkoff, Marge Piercy, William Pillin, Dahlia Ravikovitch, Charles Reznioff, Edouard Roditi, Isaac Ronch, David Rosenberg, Janet Rosenberg, Jerome Rothenberg, Muriel Rukeyser, Nelly Sacks, John Sanford, Stuart Schoenberg, Howard Schwartz, Eva Shaltiel, Harvey Shapiro, John Silkin, Maurya Simon, David Slabotsky, Carl Solomon, Elaine Starkman, Julia Stein, Nathaniel Tarn, Malka Tussman, David Weissbort, David Weissman, J. Rutherford Willems, Jerry Winston, Bob Witz, Alla Wlebbott, Karl Young, Harold Norse et Natan Zach. [http://www.davka.org/what/text/poetrycollectionbiblio.html et Twice Blessed en ligne page "gay and Jewish"]

Roger Kahn écrivait en 1968 : *« Au cours d'une seule année caractéristique, un chercheur attentif a dressé une liste de 'livres d'intérêt juif en Amérique'. Les marginaux ont été écartés ; la liste en comptait 258. Là où les livres mènent, les critiques suivent. Les critiques juives ont proliféré si librement qu'un écrivain a formulé une accusation des plus curieuses. Il soutient que les romanciers juifs prospèrent grâce aux éloges des critiques juifs. »* [Kahn, R., p. 6]

James Shapiro est un professeur juif dans le domaine ésotérique de la Renaissance anglaise, *« une culture profondément imprégnée de christianisme. » « Pendant des années »*, notait-il en 1996, *« je regardais autour de moi et je voyais que beaucoup des principaux chercheurs du début de la période moderne étaient juifs. »* [Winkler, K., 1996, 2-2-96, p. A15] L'ethnocentrisme juif narcissique de Shapiro, et l'exploration de ses racines juives, l'ont finalement amené à décider que *« à une époque où de nombreux écrivains essayaient de réinventer ce que signifie être anglais, les Anglais se définissaient de plus en plus par ce qu'ils n'étaient pas. Je dirais que les Anglais étaient obsédés par les Juifs »*. Selon la journaliste Karen Winkler, Shapiro *« admet librement un intérêt profondément personnel dans cet argument. C'est une façon pour lui de se confronter à sa propre relation à l'histoire juive. » « J'ai réalisé », dit Shapiro, « que*

je suis à la fois professeur d'anglais et juif, et que je voulais savoir comment mon peuple avait façonné la culture que j'étudiais. » [Winkler, K., 1996, p. A8]

De même, Natalie Zeman Davis, professeur à Princeton et *« l'une des plus grandes spécialistes de l'Europe du début de l'ère moderne »*, a fait remarquer que :

« Je suis juive, et je vois le fait de replacer les Juifs dans l'histoire principale de l'Europe comme un moyen de tikkun, un mot qui signifie réparer. J'en suis venu à le ressentir comme une façon de réparer le projet nazi d'effacer les Juifs d'Europe. » [Winkler, K., 2-2-96, p. A15]

La fascination croissante des juifs pour la « judéité » et l'orthodoxie juive, associée à la domination juive dans l'industrie de l'édition, a créé dans les années 1990 une opportunité unique pour le romancier Nathan Englander (28 ans). Englander, élevé comme un juif orthodoxe, a été « découvert » par Lois Rosenthal, l'éditrice de la revue Story. La maison d'édition Knopf a offert à Englander 350 000 dollars pour un recueil d'histoires sur la vie des Juifs orthodoxes, *« une somme étonnante »*, note le *Boston Globe*, *« pour la première œuvre d'un écrivain inconnu – pour le recueil [d'histoires] et un roman pas encore écrit. Soudain, l'accord de ce printemps a catapulté le célibataire de Jérusalem dans la célébrité littéraire. »* [Rochman, p. C6]

Sur le même thème, en 1994, *Publishers Weekly* a annoncé le gagnant du concours « get-published » [soyez édité] de HarperCollins, en précisant que :

« Annoncé au dos du roman 'The Bestseller d'Olivia Goldsmith', le concours a attiré un nombre incroyable de 7 000 inscriptions. L'heureuse gagnante sélectionnée était Dalia Rabinovich dont le livre était un conte latin magico-réaliste inspiré par l'immigration de ses grands-parents juifs en Colombie. » [Quinn, p. 113]

Deux ans plus tard, le même journal a constaté un intérêt majeur pour la publication de livres de cuisine sur l'Holocauste :

« Pour un titre de petite presse, 'In Memory's Kitchen : A Legacy from the Women of Terezin', édité par Cara De Silva, traduit par Bianca Steiner Brown et publié en septembre par l'éditeur Judaica Jason Aronson, a bénéficié d'une publicité incroyable : des articles dans 'Newsweek' et 'USA Today', une pleine page dans le 'New York Times Book Review' du 17 novembre et une critique de 'People'

attendue aujourd'hui. Et maintenant, cette œuvre inhabituelle de la littérature de l'Holocauste, un recueil de recettes écrites (certaines sur des bouts de matériel nazi) comme un héritage et une affirmation de la vie par des femmes dans le camp de la mort tchèque de Terezin, a reçu une reconnaissance majeure de la part des maisons de commerce : il deviendra un livre de poche Delta en septembre prochain. » [Quinn, J., p. 243].

Il y a aussi des gens comme Elizabeth Wurtzel, héroïnomane en convalescence et auteur célèbre. Son premier livre, *Prozac Nation : Young and Depressed in America « est immédiatement devenu un best-seller national lorsqu'il a été publié aux États-Unis en 1995 ... Du jour au lendemain, elle est devenue un enfant-vedette de la génération X ... Elle a reçu une avance d'un demi-million de dollars pour son deuxième livre, Bitch. 'In Praise of Difficult Women' ... Sa mère s'inquiète de sa tendance à sortir avec des shaygetzes (non-juifs), mais insiste néanmoins sur le fait que sa mère n'a pas à s'inquiéter car 'je me sens tellement juive ... je suis très fière d'être juive' ».* [Wenig, G., 1999, p. 58-61].

David Desser et Lester Friedman précisent que dans les années 1990 :

« Les critiques interprètent généralement le déni direct de l'influence ethnique par un auteur juif comme une dérobade consciente, un angle mort personnel ou un problème psychologique ; plus fréquemment, ils ignorent les dénégations en faveur de l'analyse de l'œuvre, sans écouter l'auteur. Les érudits examinent même ces romans, poèmes et nouvelles dépourvus de personnages juifs et ayant peu de relations apparentes avec la culture juive pour y déceler des points de vue juifs, des attitudes envers les personnages et des choix thématiques ... l'hypothèse critique sous-jacente est que l'œuvre d'un écrivain juif doit refléter, ouvertement ou non, une sensibilité juive. » [Desser, pp. 4-5]

En 2001, le *Jewish Journal* du Grand Los Angeles a constaté la prédominance croissante des auteurs juifs et des thèmes juifs dans l'édition grand public :

« Il est temps de faire de la place à une nouvelle génération d'écrivains juifs américains, dont beaucoup sont des jeunes femmes qui n'ont même pas atteint la trentaine. Leurs premiers romans sur des thèmes juifs obtiennent des avances importantes, recueillent d'excellentes critiques et atteignent les listes des meilleurs vendeurs... Daisy Maryles, éditrice exécutive de 'Publishers Weekly', le magazine de

l'édition et de la librairie, est d'accord : 'Les écrivains sont beaucoup moins gênés par leur judaïsme', dit-elle. Ils utilisent leurs propres expériences pour illustrer leur relation avec le monde en général et avec leur tradition ... L'intérêt pour les thèmes juifs peut faire partie de la vague de multiculturalisme – de l'afro-américain à l'asiatique – qui a capté l'imagination du public ... Trois thèmes prédominent dans la fiction juive contemporaine, dit [Gail] Hochman [agent chez Brandt and Brandt Literary Agents] : l'héritage de l'Holocauste, la survie en Israël ou la vie dans le monde laïc en tant que juif pratiquant ... Laura Matthews, éditrice principale chez Putnam, qualifie de 'curieux mais fortuit' le fait qu'elle vienne de publier deux livres ayant des sous-thèmes juifs ... Les plus de 200 foires du livre juif qui se tiennent en novembre et décembre capitalisent sur la demande d'écrivains juifs ... Mais, note [Carolyn Starman] Hessel, [directrice du Jewish Book Council], le public de ces livres va au-delà du marché juif. Ce que les femmes juives ont à dire intéresse le public américain. [La romancière juive Susan] Isaacs est d'accord. Si nous sommes prêts à lire des romans sur des moines médiévaux comme 'Le nom de la rose' ou la série Miss Marple d'Agatha Christie, sur une petite dame anglicane dans une petite ville d'Angleterre, alors pourquoi ne pourrions-nous pas lire sur des Juifs américains ? » [Musleah, R., juin 2001]. [Les romancières juives Nomi Eve, Myla Goldberg, Anita Diamant, Cheryl Sucher, Katie Singer, Simone Zelitch, Fran Dorf, Ruth Knafo Setton et Susan Isaacs sont spécifiquement citées dans l'article pour illustrer cette augmentation].

De très nombreux juifs se voient accorder une place importante dans la littérature moderne et sont donc soumis à un tel examen par d'autres juifs. Dans le domaine des best-sellers – souvent sensationnalistes et sordides – on trouve les noms de Danielle Steel, Jacqueline Susann et Judith Krantz. Danielle Steel a épousé Claude-Eric Lazard, petit-fils d'un associé d'un célèbre cabinet bancaire juif français international. Judith Krantz, qui a vendu quatre-vingts millions de livres en cinquante langues, *« est la troisième romancière qui a vendu le plus de livres dans l'histoire... Elle écrit sur des femmes fascinantes, la beauté, la gloire, l'argent et le sexe... Elle essaie de faire des remarques sérieuses et a tissé des images telles que l'antisémitisme et l'occupation allemande dans ses romans. »* [Hyman] Mme Krantz a été présentée à son futur mari – Steven Krantz (futur directeur des programmes de Columbia Pictures Television) – par la présentatrice juive Barbara Walters. *« Où que vous alliez »*, dit Mme Krantz, *« vous emportez votre judéité avec vous, si vous le voulez. J'en avais envie... [J'aurais]*

davantage apprécié que [mes fils] se marient avec des femmes juives. Pour continuer. Les Juifs existent depuis tellement de milliers d'années que je déteste penser à un monde sans Juifs. Les Juifs apportent tant de talent au monde, tant de piquant. Que va-t-il advenir de ce talent ? Qui jouera du violon ? » [Brawarsky, S., 6-26-2000, p. 39]

Le frère de Krantz, Jeremeny Tarcher, *« est devenu le premier et le meilleur éditeur de livres New Age aux États-Unis ».* [Krantz, J., 2000, p. 147] L'autobiographie de Krantz (*Sex and Shopping. The Confessions of a Nice Jewish Girl*) a une base solide d'interconnexion juive avec la célébrité, la fortune et le pouvoir :

« Mes parents étaient très impliqués dans des organisations philanthropiques juives, et passaient souvent quatre nuits par semaine à des réunions diverses [p. 11] *... Le photographe de mode [juif] bien connu [Milton Greene] et moi sommes devenus de bons amis ... C'était un monde d'interrelations. L'ex-femme de Milton, Evelyn, était fiancée à Dick Avedon [célèbre photographe de portraits juif]... Plus tard, lorsque je suis devenue rédactrice de mode, j'étais toujours galvanisée lorsque nous travaillions ensemble... [Mimi, ma sœur, s'est fiancée à un homme du nom de David Karney, un Israélien dont le père était le 'Rockefeller' de l'immobilier en Israël... [Plus tard], Mimi et David ont vécu à Los Angeles, où il a entamé une magnifique carrière de constructeur* [pp. 128-129]... *Andre Sussman, un ami juif, a changé son nom en Surmain et est devenu le propriétaire de Lutece, qui est immédiatement devenu le meilleur et le plus célèbre restaurant français de New York* [p. 147]... *Un ami du nom de Selig Alkon ... m'a appelé et m'a demandé si je voulais partir avec un groupe de personnes pour le week-end du 4 avril ... Nous avions prévu d'aller voir la cousine germaine de Selig, Barbara Walters [le mari de Krantz, Steve, a été à un moment donné leur patron à la station phare de NBC, WNBT]* [p. 160]. ... *[À New York] nous faisions partie d'un groupe intéressant de jeunes couples, dont beaucoup étaient impliqués dans le monde de l'art, comme Aaron Shikler et sa femme Pete. Aaron ... a peint Jackie et Jack Kennedy pour leurs portraits à la Maison Blanche ... Il y avait David Levine, le caricaturiste désormais légendaire ... Aucun d'entre eux n'était aussi riche que Joanne et Alfred Stern, dont l'argent provenait de Sears Roebuck via la mère d'Al ... Beaucoup d'autres vivaient dans les plus beaux appartements de l'East Side, comme Barbara ... et Jerry Goldsmith ... Parmi les autres connaissances figuraient un avocat, Mort Jankow, et sa femme, Linda, qui était une petite-fille de Harry Warner, de Warner Brothers. Mort est*

devenu plus tard mon agent. [pp. 208-209] ... *À New York, par l'intermédiaire de Jack La Vien [une forme courante de Levine], un ami de [son mari] Steve, nous sommes devenus membres d'un club exclusif qui dominait la scène disco chic de New York* [p. 221] ». [Krantz, J., 2000]

« Le premier éditeur de Krantz était juif (Nat Wartel chez Crown), tout comme le rédacteur en chef de Wartel, Larry Freundlich. » [p. 252] *« Sylvia Wallace, la femme d'Irving [romancier juif] »*, écrit Krantz, *« m'a donné un conseil inestimable [en arrivant pour rencontrer son premier éditeur] : 'N'oubliez pas que vous ne voyagez qu'en limousine', a-t-elle dit, de la voix de l'expérience. »* [p. 252] *« Freundlich a donné le roman de Krantz (Scruples) au magnat juif de Warners Books Howard Kaminsky, qui l'a payé un demi-million de dollars. [Krantz a travaillé avec les cadres de Crown Public Relations, Bruce Harry et Nancy Kahane. Le représentant local de Crown à Los Angeles était Ernie Greenspan. »* [p. 261] Au cours de la première tournée de promotion de son livre, *« le meilleur moment a été lors d'une émission de télévision [à Minneapolis] dirigée par un célèbre animateur local, Henry Wolf ».* [p. 272] *« Le lendemain du dimanche de Pâques, Nancy et moi avons déjeuné avec Leo Lerman, le légendaire rédacteur en chef de Vogue. »* [p. 276] *« J'avais maintenant une nouvelle rédactrice en chef, une femme que je n'avais rencontrée qu'une fois, en passant, et qui s'appelait Carole Baron. »* [p. 288] *« Quand le téléphone a sonné, c'était Howard Kaminsky, président de Warner Books, qui avait publié 'Scruples' en livre de poche. Howard était un type très brillant et drôle, [le réalisateur et comédien juif] le cousin germain de Mel Brook. »* [p. 288] Le roman de Krantz, *Mistral*, *« a été rapidement acheté pour la France par les Editions Stock, dont l'éditeur, Jean Rosenthal, avait, comme par hasard, traduit mes autres romans en français ».* [p. 313] *« Leo Lerman, de 'Vogue', a insisté pour que j'appelle une de ses amies, Sybille Gaussen. Elle connaît tout le monde et tout ce qu'il faut, m'a-t-il dit. »* [p. 323] *« Polly Guggenheim, une sculptrice qui avait vécu à Paris la majeure partie de sa vie, est devenue notre guide dans le monde de l'art. »* [p. 324] *« Je passais la plupart de mon temps à travailler sur Manhattan sur la table de la cuisine des Salzmann. »* [p. 334] [Krantz, J., 2000]

« Peu après le succès de 'Daisy' [l'un de ses premiers romans] », dit Krantz, en donnant une leçon de ce qu'elle appelle la « géographie juive » :

« Nat Wartels a vendu Crown à Random House, qui appartenait à Si Newhouse, l'un des hommes les plus riches d'Amérique. Lors de mon voyage suivant

à New York, ce milliardaire inconnu a organisé un dîner pour me souhaiter la bienvenue, n'invitant que des cadres de Crown et de Random House. Lui et Bob Bernstein, qui était son second à l'époque, m'ont interrogé, moi, un parfait inconnu, en essayant de comprendre exactement qui était cet étrange Californien en plus d'être un romancier à succès. 'Alors, où êtes-vous allé au lycée ?' a commencé Bob. Birch Warthen. 'Mon Dieu, vous connaissiez ma cousine Alice Bernstein ?' 'Bien sûr que oui, nous étions dans la même classe', ai-je répondu. Si... voulait savoir. 'J'ai travaillé pour Herb Mayes chez Good House [Keeping].' 'Herb ? Je le connais depuis toujours. Un grand homme' a répondu Si. 'Mon père était l'un de ses meilleurs amis', ai-je dit modestement, 'et Alex est l'un de mes plus vieux et plus chers amis', ai-je ajouté, sachant très bien que Si était sorti avec leur fille, Alex, à un moment de sa vie, et que Mitzi Newhouse, sa mère, et Grace Mayes étaient amies. Les visages des deux hommes rayonnaient de soulagement. Un jeu absolument parfait de géographie juive venait d'être magnifiquement joué et j'avais été carrément identifiée comme une fille juive new-yorkaise très qualifiée et super sympa, pas comme une exotique californienne potentiellement bizarre. » [Krantz, J., 2000, p. 303]

Les romans de Bruce J. Friedman, dit un critique juif, sont généralement *« centrés sur des Juifs aliénés de l'Amérique chrétienne et ignorant leurs propres racines ».* [Walden, p. 70] Alvin Toffler (Future Shock) est juif, tout comme Studs Terkel. Un simple échantillon d'autres romanciers et prosateurs juifs comprend Ayn Rand (Alisa Rosenbaum), Nathaniel West (Nathaniel Weinstein), Harold Robbins (Harold Rubin), et les auteurs de science-fiction Isaac Asimov (*« Pour autant que je sache, j'ai été le premier écrivain de science-fiction important [d'origine juive] à utiliser son véritable nom »*). [Asimov, I., 1974, p. 2], William Tenn, Carol Carr, Robert Silverberg, Horace Gold, Pamela Sargent, Robert Sheckley et Harlan Ellison.

« Deux des meilleurs écrivains de science-fiction des années 1930 », dit Isaac Asimov, dans ses réflexions sur sa carrière, *« étaient Stanley G. Weinbaum et Nat Schachmer, tous deux juifs. (Weinbaum n'a publié que pendant un an et demi, au cours duquel il s'est immédiatement imposé comme l'écrivain de science-fiction le plus populaire d'Amérique, avant de mourir tragiquement d'un cancer alors qu'il n'avait pas encore la trentaine. »* [Asimov, I., 1994, p. 16] Martin Greenberg était propriétaire de Gnome Press (un des premiers éditeurs des œuvres d'Asimov) De nombreux auteurs se sont plaints d'être

exploités par cet éditeur. [Asimov, I., 1994, pp. 415-416] Il y a eu plus tard un deuxième Martin Greenberg (Martin Harry Greenberg). Ce *« Marty »*, dit Asimov, *« est devenu si célèbre dans la science-fiction que le nom de Martin Greenberg ne s'applique plus qu'à lui. »* [Asimov, I., 1994, p. 416] Au début des années 1990, Martin Harry Greenberg avait *« publié près de quatre cents anthologies, et il ne fait aucun doute qu'il est de loin le plus prolifique et, en outre, le meilleur anthologiste que le monde ait jamais vu. »* [Asimov, I., 1994, p. 419] Joel Davis *« avait également « deux magazines de fiction, tous deux à mystères – 'Ellery Queen's Mystery Magazine' et 'Alfred Hitchock's Mystery Magazine'. »* Il a également lancé Isaac Asimov's Science Fiction Magazine (IASFM), dont les principaux concurrents étaient Analog de Ben Bova (juif ?) et F&SF (Fantasy and Science Fiction) d'Edward Ferman. [Asimov, I., 1994, pp. 422-423]

Le *Cleveland Jewish News* a dit ceci à propos des enquêtes de science-fiction du professeur d'anglais juif américain Batya Weinbaum :

« Exister dans deux mondes est également un thème de la science-fiction écrite par les Juifs immigrés au début du XX^e^ siècle, explique Mme Weinbaum. Les Juifs, explique-t-elle, dominaient le domaine de la science-fiction à cette époque... Un autre [auteur juif] qui fascine Weinbaum est Leslie F. Stone, née Leslie Rubenstein. Comme de nombreux auteurs de science-fiction juifs de l'époque, Stone utilisait un pseudonyme anglo-saxon pour dissimuler son origine juive... De nombreux autres auteurs juifs des années 30, dont Nat Schachner, Moses Schere et Bernard Sachs, ont écrit des histoires futuristes similaires sur les dictateurs, les partis politiques et l'assimilation. Le livre de Stanley Weinbaum... 'The Adaptive Ultimate' ... est encore un autre récit puisant dans l'expérience de l'immigrant juif en matière d'assimilation culturelle .... Le professeur Weinbaum attribue également à Stanley Weinbaum et Stone la création de 'l'extraterrestre sympathique, une créature gentille et intelligente qui aide les gens'. On était loin des 'bêtes aux yeux d'insecte' de H.G. Wells, dont le seul but était d'éradiquer l'humanité. Nombre de ces contes ont été publiés dans des anthologies par un autre Juif, Hugo Gernsback, que Weinbaum appelle 'le père de la science-fiction'. » [Guth, D., 2000, p. 108-]

Irving Stone (Irving Tennenbaum) est juif, tout comme Saul Bellow, Abraham Cahan, Arthur Cohen, E. L. Doctorow, J.D. Salinger, Isaac Asimov, Bruce J. Friedman, Dorothy Parker (à moitié juive), Herbert Gold, Paul Goodman, Joseph Heller, Stanley Kunitz, Meyer Levin,

Bernard Malamud, Hugh Nissenson, Cynthia Ozick, Howard Fast, Ellery Queen (un détective fictif créé par Daniel Nathan et Manford Nepofsky), Laura Riding Jackson (Laura Reichenthal), Grace Paley, Chaim Potok, Norma Rosen, Hortense Calisher, Gertrude Stein, Henry Roth, Marge Piercy, Susan Fromberg Schaeffer, Erica Jong, Philip Roth, Delmore Schwartz, Constance Rourke, Leo Rosten, Gerald Stern, Mary Antin, Judith Rossner, Edward Lewis Wallant, Jerome Weidman, Leon Uris, E. M. Broner, Stanley Elkin, etc. M. Broner, Stanley Elkin, Daniel Fuchs, Harry Kellerman, Edward Dahlberg, Jonathan Kozol, Ira Levin, S.J. Perelman, Meyer Levin, Edward Lewis Wallant, Irving Faust, Francis Ann Leibowtiz, Michael Gold, Irving Stone, Irving Wallace, Herman Wouk, Irwin Shaw, Sidney Sheldon, Bernard Schlink, Alan Isler, Steven Bloom, David Margolis, Charles Powers (également ancien chef du bureau d'Europe de l'Est du Los Angeles Times) et Anzia Yezierska.

Parmi les autres femmes écrivains juives, citons Ann Roiphe, Alison Lurie, Gloria Goldreich, Rosellen Brown, Julie Ellis, Faye Kellerman, Susan Isaac, Amanda Cross, Naomi Regan, Gail Parent, Louise Blecher Rose, Susan Lukas, Myrna Blythe, Marie Brenner, Sandra Harmon, Sue Kaufman, Rebecca Goldstein, Roberta Silman, Alix Kates Shulman, Daphne Merkin, Vivian Gornick, Rochelle Krich, Marissa Piesman, Batya Gur, Serita Stevens, Rayanne Moore, Carolyn Haddad, Rhoda Lerman, Rona Jaffe, Bel Kaufman, Nora Ephron, Joyce (Glassman) Johnson, Johanna Kaplan, Ilona Karmel, Shirley Kaufman, Irene Klepfiscz, Edith Konecky, Emma Lazarus, Karen Malpede, Emily Mann, Leslea Newman, Allegra Goodman, Joanne Greenberg, Bette Howland, Fannie Hurst (*« connue à son époque comme l'écrivain le mieux payé au monde »*) [Antler, J. , 1997, p. 145(e)], E. M. Broner, Rosellen Brown, Edna Ferber, Kim Chernin, Susan Yankowitz, Helen Yglesia, Ann Birstein, Francise Prose, Nesa Rappaport, Tora Reich, Norma Rosen, Lore Siegel, Jo Sinclair, Tess Slesinger, Adele Weissman, Alice Munro, Bella Spewack, Elizabeth Swados, Ruth Whitman, Emma Wolf et Lynn Sharon Schwartz. Judith Viorst, épouse du célèbre journaliste Milton Viorst et étudiante pendant six ans à l'Institut psychanalytique de Washington, est l'auteur de près de 50 volumes. [Beal, E., 1997, p. 36].

Dans le domaine de la romance populaire, les auteurs juifs comprennent Cynthia Freeman, Belva Plains, Julie Ellis et Iris Rainer Dart.

Edna Ferber, *« auteur de 'Giant', 'Show Boat', et du roman 'So Big' qui a remporté le prix Pulitzer, a attribué son succès au fait d'être née juive. 'Le fait d'être juive rend les choses plus difficiles', a-t-elle commenté, 'et j'aime ça.' »* [Antler, J., 1997, p. 140(e)] L'auteur *« moderniste »* Gertrude Stein *« admirait le 'sentiment de clan' des Juifs et leur haute 'nature éthique et spirituelle'. On pense généralement qu'elle a survécu à la Seconde Guerre mondiale avec son amante, Alice B. Toklas (une autre juive allemande de Californie), en raison de ses relations avec le régime [français] de Vichy. »* [Antler, J., 1997, p. 140(e)]

Lorsque l'ami de la romancière juive Anne Michaels est tombé sur un énième volume traitant d'un sujet familier, il s'est plaint d'un *« autre livre sur l'Holocauste »*, sans savoir que son propre nouvel ouvrage portait sur le même thème. [Brawarsky, S., 1998, p. 29] Carl Djerassi, un scientifique juif de l'Université de Stanford qui est considéré comme le « père » de la pilule contraceptive, écrit également des romans. Son plus récent, *Menachem's Seed*, *« se demande comment une femme non juive qui se féconde avec du sperme d'un Israélien peut s'assurer que son enfant naîtra juif »*. [Pearl, L., 1997, p. 34]

« Avons-nous besoin d'un autre ex-junkie de New York publiant des romans autobiographiques sur le sexe, la violence et la mort ? » s'interrogeait le *Guardian* [de Londres] en 1999. La référence était le nouveau roman de Joel Rose, *Kill Kill Faster Faster*, décrit même par l'auteur comme un *« roman de genre – pulp de merde »*. Rose, d'origine juive hongroise, est un ancien scénariste de télévision pour Kojak, Miami Vice et McMillan and Wife. [Gibb, 1999, p. T18]

Judy Blume est un auteur de livres pour enfants à succès. Toujours occupée à socialiser les enfants contre la tradition chrétienne, Blume souligne : *« J'ai reçu des lettres de parents en colère m'accusant de ruiner Noël pour toujours à cause d'un chapitre de Superfudge intitulé 'Santa qui ?' »*. [Blume, p. 65] En 1986, un livre pour enfants intitulé *An American Tail* a été publié. *« Une production de Steven Spielberg »*, il s'agissait à l'origine d'un film d'animation. Somptueusement illustré, le conte de fées nouvellement inventé se concentre sur la famille juive Mousekewitz, un groupe de

souris dans la Russie de la fin du XIX[e] siècle. Le livre et le film socialisent les jeunes enfants aux mythes de persécution de l'identité juive (représentée ici par des souris inoffensives et innocentes), tout en stéréotypant largement l'ensemble de la communauté non-juive d'Europe de l'Est comme un royaume de monstres assoiffés de sang. Sous une image de trois chats portant des moustaches de style russe, de la salive coulant de leurs dents, tous rampant à côté de ce qui semble être un « nazi » (le spectateur ne voit que ses bottes noires et son pantalon marron), le conte de fées dit :

« Soudain, les maisons se mirent à sauter et à trembler. Le bruit des sabots des chevaux qui résonnaient dans la ville et les cris des gens terrifiés faisaient trembler toutes les souris de peur. Les cosaques ! Les Cosaques ! À cette époque, de temps en temps, les Cosaques galopaient à travers les villages juifs de Russie, brûlant les maisons et les temples, détruisant tout sur leur passage. De la même manière, les Cosaques-chats, connus sous le nom de Catsacks, couraient à travers les minuscules villages russes de souris, brûlant et démolissant les petites maisons de souris et capturant des familles entières de souris alors qu'elles s'enfuyaient – dans la neige – de leurs maisons enflammées. » [Kingsley, p. 10]

Parmi les autres auteurs juifs présents sur le marché de la jeunesse figurent Paula Danziger, Allen Pace Nilson, Robert Lipsyte et E. L. Konigsburg, entre autres.

En 1999, reconnaissant le marché et l'époque, un livre de photographie de table à café intitulé *L'écrivain juif* a été publié par la photographe Jill Krementz. [L'histoire des photographes juifs de George Gilbert la présente comme juive ; Gilbert, p. 60]. Bien introduite dans le monde littéraire, son dilemme éditorial, note le *Jewish Bulletin*, était qu'il n'y avait pas assez de place dans le livre proposé pour les 78 images d'auteurs juifs qu'elle avait rassemblées. [Faingold, 1999, p. 41A]

Vous allez à Miami ? En 2000, le journaliste juif Hillel Italie a indiqué que Mitch Kaplan était le président du Festival du livre de Miami, *« l'un des festivals de littérature les plus anciens et les plus influents des États-Unis. »* [Italie, 2000] Assister à un programme du célèbre Poetry Project à l'église St. Mark's sur le Bowery à Manhattan ? Depuis 1987, le directeur de cette organisation est Ed Friedman. (Joel Oppenheimer l'avait dirigé

auparavant, à partir de 1966.) Vous vous demandez qui pourrait être *« l'exécuteur littéraire »* du célèbre poète non juif W. H. Auden ? Edward Mendelson. [Mendelson, E., 1982, jaquette]. Vous partez en voyage avec un guide *Frommers* ? Arthur Frommer est juif. Vous utilisez un guide *Lasser* sur l'impôt sur le revenu ? J. K. Lasser est également juif. [Etkes/Stadtmauer, 1995, pp. 172-173] Vous avez besoin d'un guide linguistique *Berlitz* ? Lui aussi est fondé par des juifs. Rédacteur en chef des dictionnaires *Webster's New World*, principale jauge de la langue anglaise, de 1948 à 1985 ? Également juif : David Guranlnick. [Kirschner, S., 9-14-2000, p. 11]

Aussi restreintes, opprimées, marginalisées et non récompensées que les femmes juives soient censées être, *« en nombre pur, quelque 200 titres produits au XX^e siècle depuis la publication du premier texte en 1912 sont identifiables comme des biographies de femmes juives américaines – c'est-à-dire celles dans lesquelles l'ethnicité et le sexe sont des pierres angulaires importantes pour l'identification et l'(auto)création de l'auteur ».* [Shollar, B.] Parmi les juifs éminents qui ont occupé une place importante dans le domaine féministe, citons Bella Abzug, Phyllis Chesler, Gloria Steinem, Vivian Gornick, Robin Morgan, Susan Brownwiller, Shulamith Firestone, Andrea Dworkin, Meredith Tax, Letty Cottin Pogrebin et Naomi Weisstein, pour ne nommer que celles-là. Elizabeth Fox-Genovese est à moitié juive. Les juifs ont également joué un rôle extrêmement important dans le militantisme lesbien. *« On a dit aux juifs qu'ils contrôlaient tout »*, notait Irene Klepfisz, lesbienne juive, en 1982, *« et donc, lorsqu'ils sont sous les feux de la rampe, ils ont peur d'attirer l'attention sur leur judéité. Pour ces femmes, le nombre de Juifs actifs dans le mouvement n'est pas une source de fierté, mais plutôt une source d'embarras, quelque chose qu'il faut minimiser, quelque chose à minimiser. »* [Klepfisz, I., 1982, p. 47]

En 1981, Ann Roiphe a noté que les femmes juives *« forment un pourcentage ridiculement élevé du mouvement des femmes ».* [Roiphe, 1981, p. 148] *« Carolyn Stoloff s'est livrée à une étude sur les antécédents des personnes actives dans le mouvement de libération de la femme parmi les étudiants diplômés de l'Université du Michigan. Elle a découvert que, parmi ceux dont l'origine religieuse pouvait être vérifiée, près de 58 % étaient juifs. »* [Rothman/Lichter, 1982, p. 109]. Environ la moitié des 25 femmes les plus puissantes du monde des

affaires et de la société, selon un numéro de 1999 du magazine *Biography*, *« étaient soit juives, soit de parents juifs. »* [Silbiger, S., 2000, p. 24] *« Comme [Betty Friedan], beaucoup de leaders et de théoriciens des féministes des années 1960 avaient été juifs, bien que largement laïcs et non identifiés. »* [Antler, p. 260] Selon Joyce Antler, *« Friedan utilisait le langage de l'Holocauste [dans ses textes sur la libération des femmes] non pas simplement comme une métaphore, ou comme une tactique pour choquer les lecteurs, mais parce qu'elle avait déjà fait le lien entre l'oppression des femmes et celle des Juifs ».* [Antler, p. 261]

David Horowitz ajoute autre chose à propos de Friedan (Friedman) :

« Sa description tristement célèbre du foyer familial suburbain américain comme un 'camp de concentration confortable', dans 'The Feminine Mystique', avait probablement plus à voir avec sa haine marxiste de l'Amérique qu'avec sa propre expérience de femme au foyer et de mère. Son mari, Carl, lui aussi gauchiste, s'est plaint un jour à un journaliste en 1970 que, loin d'être casanière, sa femme 'était dans le monde pendant tout le mariage, à plein temps ou en free lance', vivait dans un manoir de onze pièces sur l'Hudson avec une bonne à plein temps, et 'était rarement une épouse et une mère' ». [Horowitz, D., 1999, p. 226]

En 1995, même une universitaire non juive d'origine polonaise, Magdalena Zaborowska, enseignant à l'université de Caroline du Nord, savait de quel côté soufflaient les vents de l'intellect et de l'édition. Comme beaucoup, elle est aussi la proie de la force du judéocentrisme dans la communauté universitaire américaine. Dans son ouvrage sur les femmes immigrées en Amérique, sous-titré « Gender Through East European Immigrant Narratives », elle se concentre sur la vie de cinq femmes – Mary Antin, Elizabeth Stern, Anzia Yezierska, Maria Kuncewicz et Eva Hoffman – pour illustrer ses thèses. Le titre du livre, tout comme ses thèses d'investigation, n'ont rien à voir avec les juifs. Pourtant, en essayant d'illustrer la voix collective de l'expérience des femmes immigrées, la seule personne qui n'est pas juive parmi ses cinq sujets est Kuncewicz. On peut se demander si cela peut donner un aperçu exact de la vie, des dilemmes, des identités et des visions du monde des millions de femmes d'Europe de l'Est qui n'étaient pas juives.

En 1996, le poète juif Hal Sirowitz a reçu une bourse de 20 000 dollars du National Endowment for the Arts pour son premier recueil de poésie, *My Mother Said*. Son deuxième volume portait sur son thérapeute et s'intitulait *My Therapist Said*. [Coleman, S., 1998, p. 9A]. Dans le monde de la poésie, d'autres auteurs juifs importants comprennent Philip Levine, Denise Levertov, David Ignatow, Howard Nemerov (frère de l'icône de la photographie Diane Arbus), Adrienne Rich, Karl Shapiro, Allen Ginsberg, Mark Strand, Kenneth Koch, Maxine Kumin, Stanley Kunitz, Louise Gluck, Louis Zukofsky, Delmore Schwartz (qui a écrit *L'antisémitisme toujours / Aiguise les Juifs pour qu'ils soient plus intelligents*), [Atlas, J., 1977, p. 163]. Charles Reznikoff, David Ignatov, John Hollander, Irving Feldman, Anthony Hecht, Jerome Rothenberg (*« qui a été qualifié de 'Juif parmi les Indiens' pour son travail sur les premières traditions poétiques amérindiennes »*), [Shapiro, G., 4-20-01]. David Meltzer, Robert Mezey, Rose Drachler, Susan Mernit, Harvey Shapiro, Grace Schulman (*Je porte en moi ma famille de sionistes*), [Shapir, S., 3-16-01, p. 12] George Oppen, Gertrude Stein, M. L. Rosenthal, Marilyn Hacker, (lauréate du National Book Award), Sandra Hochman, Jascha Kessler, Donald Finkel, Naomi Lazard, Marvin Bell, Gil Orlovitz, Kenneth Fearing, David Galler, Stephen Berg, Daniel Hoffman, Peter Davison (sa mère était juive), Babette Deutch, le poète « beat » Stuart Perkoff, Andrei Codrescu, né en Roumanie, et Muriel Rukeyser, entre autres.

Une partie d'un poème de Muriel Rukeyser auquel on se réfère beaucoup dans les milieux juifs est la suivante : *« Être juif au vingtième siècle/Il s'agit de se voir offrir un cadeau. Si vous refusez/Souhaitant être invisible, vous choisissez/Mort de l'esprit, la folie des pierres. »* [Antler, J. p. 174] Daniel Walden déclare : *« Les thèmes juifs imprègnent une grande partie de la poésie de Harvey Shapiro qui est probablement plus connu en tant qu'éditeur de la 'New York Times Book Review'. »* [Walden, p. 397] La poétesse Grace Paley a longtemps été rédactrice en chef de la poésie du *Nation*. Le poète Joseph Auslander a été rédacteur en chef de la *North American Review*.

De 1977 à 1998, quinze personnes ont reçu le prestigieux prix Bollingen de l'université de Yale (d'une valeur actuelle de 25 000 dollars) pour la poésie. Au moins sept d'entre elles étaient des hommes juifs –

David Ignatow, Howard Nemerov, Anthony Hecht, John Hollander, Stanley Kunitz, Mark Strand et Kenneth Koch. [Brunner, 1998, p. 733] Reflétant les changements dans l'élite du pouvoir du monde de la littérature, sur les 26 lauréats précédents remontant à 1949, seuls deux étaient juifs (ce qui représente toujours une surreprésentation des juifs, par rapport à leur pourcentage de la population américaine, d'environ 250 %).

De Philadelphie, l'American Poetry Review a été décrite comme la *« première revue de poésie du pays »* [Leiter, 1999]. [Leiter, 1999] Les rédacteurs sont Stephen Berg, Arthur Vogelsang et David Bonanno – au moins un, probablement deux, mais très probablement tous, sont juifs. En 1998, *« l'activiste et mécène juive locale »* Lynne Honickman et la Honickman Foundation de sa famille ont institué un concours annuel de « premier livre » pour les poètes de *l'American Poetry Review*. Le juge de 1998, Gerald Stern (lauréat du National Book Award pour la poésie en 1998), était juif (son choix comme lauréat de l'APR s'est porté sur Joshua Beckman), tout comme le juge de l'année suivante, Louise Gluck, qui a choisi une autre compatriote juive comme meilleur poète : Dana Levin.

Sanford Pinsker, un critique juif, fait remarquer avec satisfaction la « dimension juive » de la poésie de Gerald Stern, lauréat du National Book Award. Citant le poème de Stern intitulé « Behaving Like a Jew » (se comporter comme un juif), les réflexions de Pinsker sur ce poème ressemblent à une parodie du magazine *Mad* :

« Dans ce poème, probablement le plus anthologisé et le plus connu de toute l'œuvre de Stern, le locuteur rumine la mort d'un opossum, refusant de traiter l'évènement comme un énième exemple de la 'joie dans la mort' et de la 'compréhension philosophique du carnage' qu'il associe à l'antisémite Charles Lindbergh. Au lieu de cela, il insiste pour se comporter comme un Juif, ce qui signifie toucher le visage de l'animal, le regarder dans les yeux et le faire sortir de la route ».

Et tandis que Stern décrit ce moment (juif), l'opossum en question se métamorphose en ce qui ressemble à s'y méprendre à un juif hassidique :

Je ne vais pas me tenir dans un fossé humide ... / et me perdre dans le courant de vie immortel / alors que mes mains sont encore un peu tremblantes / à cause de sa

raideur et de son volume / et que mes yeux sont encore faibles et embrumés / à cause de son ventre rond et de ses doigts recourbés / et de ses moustaches noires et de ses petits pieds dansants.' » [parenthèses originales de l'auteur : Pinsker, 1998, p. 62]

Pinsker ne plaisante pas avec ça. Non seulement le critique déclare que le poème est juif, mais l'opossum l'est aussi ! À tel point que l'idée de ses « moustaches », de son « ventre rond » et de ses « petites pattes » lui apparaît comme une sorte de rabbin mort.

« Les écrivains sont tous des Juifs secrets », a déclaré Maxime Kumin, deux ans après avoir remporté le prix Pulitzer de la poésie. [Hyman, p. 766] *« Tous les poètes sont des Juifs »*, a fait écho la poétesse juive russe Marina Tsvetayeva. [Finkelstein, N., 1998] *« Être juif, c'est être poète »,* a déclaré Elie Wiesel, héros de l'Holocauste, affirmant un apparent truisme juif interne. [Storch, 1998, p. 8] *« Une femme poète est une juive traquée »*, déclare Erica Jong, *« éternellement l'outsider »*. [Jong, E., 1994, p. 100] (Delmore Schwartz a son propre point de vue sur la terminaison juif-poète-victime, en notant sa période d'étudiant à l'Université de Harvard : *« Je n'ai jamais pensé à l'antisémitisme, parce que tout le monde était contre moi en tant que poète. »*) [Atlas, J., 1977, 166] Helene Flanzbaum suggère les forces psychosociales en jeu d'où peut provenir une telle notion – tout poète comme une sorte de juif honoraire – : *« Le sentiment d'aliénation du poète en était venu à signaler sa supériorité par rapport à une culture américaine avilie... Le fait que les poètes soient rarement appréciés à leur époque ou dans leur nation correspond à la situation critique des Juifs, longtemps considérés comme des élus mais sans nation. »* [Flanzbaum, p. 267] Ainsi, être poète est compris par beaucoup dans le monde de la poésie d'aujourd'hui comme un état psychologique d'antithèse à l'ordre établi, consciemment conçu comme un écho du sentiment juif traditionnel de supériorité par rapport aux normes non-juives environnantes, malgré le fait que les cliques élitistes qui contrôlent les voies vers le couronnement en tant que « poète » célébré dans l'industrie de la poésie/édition sont devenues, comme tout le reste de la culture populaire, simplement un bras de l'ordre établi - et de plus en plus judaïsé – lui-même. Après tout, le fait d'être juif (réellement ou illusoirement) constitue un puissant coup de pouce pour

accéder à la sympathie du public, à l'accomplissement personnel et, dans tous les domaines, au succès.

Flanzbaum évoque le cas du célèbre poète non-juif John Berryman, et le phénomène des poètes non-juifs qui cherchent leur moi symbolique dans le paradigme de la victimisation juive :

« En 1945, John Berryman, un poète catholique de l'Oklahoma rural, a remporté le concours annuel de la Kenyon Review pour la meilleure nouvelle. Son histoire de huit pages, 'Le Juif imaginaire', mettait en scène un garçon du Sud dans un collège de la ville de New York qui est brutalement attaqué après avoir été pris pour 'un Juif'. La même année, Karl Shapiro, un juif américain de troisième génération, a remporté le prix Pulitzer pour un recueil de poésie intitulé V-Letter ... Berryman n'est pas le seul juif imaginaire qui hante les pages de la poésie américaine moderne. En fait, beaucoup apparaissent à cette époque. » [Flanzbaum, pp. 259, 260]

Pour sa part, Shapiro compte parmi ses poèmes au moins un hommage au nouvel État juif d'Israël, décrit dans l'œuvre comme la *« libération de la Palestine. »* Il y rhapsodie en disant : *« Quand je vois le nom d'Israël bien en évidence... je m'enfonce profondément dans une chaise occidentale et je repose mon âme ».* [Urofsky, M., 1978, p. 241]. (Shapiro a été pendant quelques années l'éditeur de la prestigieuse revue *Poetry*). [Syrkin, M., 1964, p. 229]

Le très célèbre poète espagnol Federico Garcia Lorca, tué en 1936 pendant la guerre civile espagnole, avait une *« croyance fantaisiste qu'il avait du sang de gitans et de juifs ».* [Nadel, I., 1996, p. 23]. En Europe, en 1999, un article de presse fait état d'un hommage de rigueur : *« Andrew Motion, poète lauréat de Grande-Bretagne, lira son poème sur Ann [Frank], intitulé 'Ann Frank Huis' »*, à l'occasion du 70e anniversaire de sa naissance. [Press Association Newsfile, 6-7-99] Près de quarante ans plus tôt, le poète soviétique Yevgeny Yevtushenko, *« marié à une Juive, est devenu mondialement célèbre en 1961 en tant qu'auteur de 'Babi Yar', un poème qu'il a écrit pour protester contre l'apathie du monde envers le massacre de millions de Juifs ».* [Litvinoff, B., p. 97] Boris Pasternak est un autre poète et romancier russe qui, depuis des années, suscite une attention extraordinaire en Occident. Lui aussi est juif. Tout comme l'un des

poètes européens les plus célèbres de l'après-guerre, Paul Celan. *« Bien que Celan n'ait jamais explicité sa judéité »*, explique le spécialiste des questions juives John Felstiner, *« il s'est aligné plus rigoureusement sur les Juifs que sur les non-Juifs de son panthéon ».* [Gross, N., 7-7-95, p. 8]

L'éminent auteur français Nathalie Sarraute (Natacha Tcherniak) était également juive. En 1997, une conférence internationale d'écrivains juifs s'est tenue à San Francisco, à laquelle ont participé d'éminents auteurs du Guatemala (Victor Perera), du Brésil (Moacyr Scilar), du Mexique (Elan Stavans), de Roumanie (Norman Manae), de Grande-Bretagne (Dan Jacobson), de Pologne (Henryk Broder) et de Hongrie (George Konrad, *« qui a été considéré comme un candidat potentiel au prix Nobel »*). [Schifrin, D., 1997, p. 1]

Ainsi que le fait remarquer Ilan Stavans à propos de la récente recrudescence des écrits sur les « questions juives » en Amérique du Sud :

« Les auteurs juifs, par exemple, semblent être plus présents [qu'auparavant] dans l'hémisphère sud. En Argentine, on trouve Ricardo Feierstein, Marcos Aguinis, Jorge Goldenberg et Fingueret elle-même ; au Mexique, Rosa Nissan ; en Uruguay, Mauricio Rosencof. Beaucoup de ces auteurs ont commencé leur carrière il y a plusieurs décennies, mais aujourd'hui, l'impact collectif de leur travail commence à se faire sentir. Certains connaissent même un succès populaire. Et si peu d'entre eux se concentrent sur le génocide en Europe, beaucoup l'offrent comme toile de fond. Editorial Mila et l'Acervo Cultural en Argentine publient des récits de survivants de l'Holocauste, comme celui de Charles Papiernik, citoyen français d'origine, qui a enduré quatre ans à Auschwitz. Et un récent concours de fiction, organisé par Feierstein, a donné lieu à une poignée de récits liés à l'Holocauste, dont 'El ultimo dia', de Mina Weil, sur une jeune fille juive qui grandit dans l'Italie de Mussolini. J'ai également vu quelques articles de non-fiction, comme celui de Diana Wang, psychologue à Buenos Aires, qui a découvert qu'elle était juive alors qu'elle était sur le point de faire sa première communion, sur les relations entre les victimes de l'Holocauste. Les films, eux aussi, font partie de cette tendance. Je connais moins d'une demi-douzaine de films réalisés en Amérique latine qui traitent directement de l'Holocauste, mais plusieurs autres abordent le sujet au moins de manière indirecte. » [Stavans, I., 5-25-01]

Muriel Spark, une catholique déclarée, née d'un père juif, a été décrite comme *« sans doute le plus formidable écrivain écossais ».* [Whitaker, R., 1- 21-96] Jorge Isaacs, d'origine partiellement juive, a longtemps été considéré comme le *« poète national »* de la Colombie. [Sachar, H., p. 267] La *« poétesse la plus lue et la plus célébrée »* d'Australie est Dorothy Porter, dont le père, note fièrement un magazine ethnique juif, est juif. [Mandie, D., 1999, p. 68-69] Le grand écrivain allemand, Johann Goethe, n'était pas juif, mais *« [Albert] Bielschowsky, comme tant de biographes de Goethe [était] juif... Les Juifs allemands ont joué un rôle de premier plan dans les sociétés de Goethe... Au milieu des années 1920, les Juifs étaient presque majoritaires dans la société de Goethe de Berlin. »* [Mosse, G., 1983, p. 45] Isaac Deutcher notait en 1968 que *« pas mal d'écrivains polonais étaient d'origine juive, par exemple Julian Tuwim et Antoni Slonimski, les poètes les plus éminents de l'entre-deux-guerres. »* [Deutcher, I., 1968, p. 54]

Et qui était le « poète lauréat » officiel de l'Amérique à la fin des années 1990, dont le travail – pour 35 000 dollars par an – consiste à servir de « consultant » en poésie auprès de la Bibliothèque du Congrès ? Robert Pinsky, poète juif et professeur à l'université de Boston. *« L'une de ses grandes œuvres »*, souligne le *Los Angeles Times*, *« 'An Explanation of America', (Princeton University Press, 1979) est un poème épique écrit pour sa fille aînée, aujourd'hui manager chez Borders Books à Los Angeles. »* [Mehren, p. E1] Pinsky est l'ancien rédacteur en chef de la section poésie de la revue *New Republic*, très pro-israélienne. En 1999, Pinsky est devenu le *« premier poète lauréat à être nommé pour une troisième année par le Congrès. »* [Kushner, L., 5-28-99, p. 1]

En 2000, Stanley Kunitz a été nommé pour remplacer Pinsky en tant que poète officiel de l'Amérique. Kunitz est également juif. En comptant Kunitz, au moins cinq des huit derniers poètes lauréats américains (c'est-à-dire depuis 1988) sont juifs : Kunitz, Pinsky, Howard Nemerov, Mark Strand et Joseph Brodsky.

Les dramaturges juifs américains du théâtre (dominé par les juifs) comprennent Arthur Miller, Neil Simon, Lilian Hellman, Elmer Rice, Paddy (Sidney) Cheyefsky, Abe Burrows (Abraham Solomon Borowitz), George S. Kaufman, Wendy Wasserstein, Moss Hart, Elmer Rice, S.N. Behrman et Clifford Odets. [Plesur, M. 1982, p. 173] En France, la mère

du surréaliste Eugène Ionesco était juive. En Grande-Bretagne, où les juifs représentent moins d'un pour cent de la population, en 1969, « lord » Goodman, le président (juif) du British Arts Council, observait que *« dans le théâtre, en ce moment, la jeune école de dramaturges est peut-être juive à soixante-quinze pour cent ».* Parmi ces auteurs figuraient Harold Pinter, Arnold Wesker, Bernard Kops, Frank Marcus, Peter Shaffer, Lionel Bart et Wolf Mankowitz, entre autres. [Litvinoff, B., p. 168]

« Leur affirmation est qu'ils sont des écrivains anglais », dit Barnet Litvinoff, *« ... [pourtant] un sentiment caché a été activé parmi eux en 1967, cependant, et ils ont fait une redécouverte rapide, bien que quelque peu condescendante, de leur judéité. »* [Litvinoff, B., p. 168] En 2001, Merritt Mosely (auteur du *Dictionnaire biographique littéraire : British Novelists Since 1960*) se demandait : *« Qu'est-ce qui pourrait inciter à la visibilité accrue de tant de figures juives sur la scène littéraire britannique moderne ? ».* Mosley note que Howard Jacobson (dont *« la conscience de la judéité ... continue d'animer ses romans »*) est le meilleur d'entre eux. *« Deux autres romans célèbres de l'année 2000 portaient sur la judéité »*, ajoute-t-il, notamment *How the Dead Men Live de Will Self* (*« M. Self a déclaré que [le personnage] de Lily est en partie inspiré de sa mère, qui était également une juive antisémite »*) et *When I Lived in Modern Times* de Linda Grant, lauréat du prix Orange de la fiction (il s'agit d'un *« roman historique sur une jeune femme juive qui grandit dans le Soho de Londres pendant la Seconde Guerre mondiale »*). *« Deux titres de 1999 très remarqués portaient sur les Juifs, l'assimilation et l'antisémitisme en Angleterre »*, ajoute Mosely (il s'agit de *His Mistress's Voice* de Gillian Freeman et de *I, Dreyfus* de Bernice Ruben. [Moseley, M., 5-25-01]

L'Allemagne ? *« Nathan le Sage »*, remarque Michael Brenner, *« est devenu l'une des figures les plus populaires du théâtre allemand d'après-guerre. Il fut bientôt rejoint sur scène par de nombreuses autres figures juives, allant de 'Un violon sur le toit' à 'Ann Frank'. Ces dernières années, l'Allemagne a également connu un remarquable renouveau des auteurs juifs allemands, tels que Else Lasker-Schuler, Kurt Tucholsky, Erich Muhsam et Alfred Dublin. Des noms aussi imposants que Franz Kafka et Walter Benjamin sont beaucoup plus connus aujourd'hui que de leur vivant. »* [Grunfeld, F., 1996, p. xxi]

Outre les nombreux critiques juifs de la « Famille » déjà mentionnés, d'autres critiques juifs éminents de la littérature et de la culture

comprennent Walter Benjamin (Detlev Holz), George Steiner, Louis Untermeyer (dont le fils, Joseph, était actif dans les actions sionistes visant à obtenir des armes pour Israël) [Urofsky, M., 1978, p. 157] et Clifton Fadiman, parmi beaucoup d'autres.

En 1996, Sylvia Barack-Fishman, professeur à l'université Brandeis, faisait remarquer que :

« Une recherche de l'essence de l'identité juive est devenue un point central de l'exploration littéraire et intellectuelle juive américaine contemporaine couvrant tous les niveaux de sourcils, dans des œuvres allant de la fiction la plus complexe à l'angoisse du cycle de vie de type soap-opéra des films populaires et des programmes de télévision. » [Barack-Fishman, p. 58]

Elle constate même que de nos jours, *« Israël figure en bonne place dans les fictions d'auteurs tels que Saul Bellow, Chaim Potok, Elie Wiesel, Jay Neugeboren, Hugh Nissenson, E.M. Broner, Tova Reich, Mark Helprin et bien d'autres. »* [Barack-Fishman, p. 279] *« Même Norman Mailer »*, disent Desser et Friedman, *« qui inclut peu de personnages juifs dans ses livres, et se bat en fait contre son identité juive, est généralement inclus dans les anthologies et les ouvrages critiques sur les auteurs juifs. »* [Desser, pp. 4-5]

« L'attention portée au syndrome du survivant [de l'Holocauste] est complétée par l'attention portée par les écrivains à la mission du survivant », explique Lillian Kremer. *« Ceci est manifeste dans la défense du sionisme par [Marge] Piercy et [la lauréate du National Book Award] Adrienne Rich. »* [Davison, p. 396] Ailleurs, l'auteur de romans policiers Richard « Kinky » Friedman *« est un faucon en ce qui concerne le conflit israélo-arabe »*. En tant que chanteur juif de country western, il a reçu un jour le « prix de la contribution culturelle » de la Ligue de défense juive ; parmi ses compositions (souvent interprétées) figure *« une chanson particulièrement insipide sur l'utilisation d'une photo de Jésus pour le papier toilette. »* [Chafets, Mémoires, pp. 175, 176] *« Un certain nombre de nouveaux livres provenant de presses universitaires, d'éditeurs juifs et d'éditeurs grand public »*, notait le *Jewish Week* en 1999, *« recherchent les voix des femmes dans l'histoire et les textes juifs, se réappropriant la tradition juive. »*

Dans le mouvement féministe, dont les femmes juives ont tant fait partie, les héroïnes de l'édition et de la littérature ont commencé à faire leur inévitable marche de retour pour renouer avec les principes

exclusionnistes/élitistes juifs. Abandonnant une solidarité abstraite avec la communauté humaine généralisée pour les gloires plus étroites et plus tangibles du particularisme juif et de l'unité/des victimes de l'Holocauste, elles ont réussi, d'une manière ou d'une autre, à contourner sur la pointe des pieds les clés de voûte massivement anti-femmes des enseignements juifs traditionnels. Dans un article sur le prétendu antisémitisme dans le mouvement des femmes et sur le fait d'être une juive « born-again » (née de nouveau), Letty Pogrebin, une rédactrice fondatrice du magazine *Ms*, annonce à ses lecteurs que :

« Au cours des dernières années, quelque chose a changé, quelque chose qui fait que je ne suis pas moins une femme mais plus une juive... [Pogrebin, p. 76, 1987]. *... Avec le recul, je suppose que ma première visite en Israël a eu quelque chose à voir avec cette épiphanie... Aussi instructive qu'ait été cette première visite, c'est à l'occasion de la tournée d'Israël de 'Ms' qui a suivi le récit que j'en ai fait dans ce magazine que quelque chose a fait tilt en moi...* [Pogrebin, p. 77, 1987]. *... Auparavant, j'avais cru à un idéal universaliste, à la synthèse féminine et à l'atténuation des différences, mais maintenant, tant sur le plan séculier que spirituel, je suis 'née de nouveau' pour mon peuple. Le changement est subtil mais sismique. »* [Pogrebin, p. 77]

« Je ne me suis jamais considérée comme religieuse », a écrit Betty Friedan, ancienne présidente de la National Organization of Women (NOW) et auteur de l'un des tracts féministes les plus influents, « The Feminine Mystique ». *« Pour moi comme pour d'autres féministes juives, la religion perpétue la tradition patriarcale qui refuse aux femmes l'accès au rituel le plus sacré du judaïsme et les enferme dans les limites de leurs rôles biologiques. Mais lorsque des femmes comme moi ont percé leur identité authentique en tant que femmes, nous avons trouvé la force de plonger au plus profond de nous-mêmes à d'autres niveaux... Maintenant, avec un sentiment de confiance né du mouvement des femmes, moi et beaucoup d'autres féministes avons découvert que nous pouvions embrasser notre judaïté authentique d'une nouvelle manière... D'une manière étrange et merveilleuse, mon féminisme et mon judaïsme fusionnaient. »* [Silberman, p. 264]

Erica Jong, auteure à succès (surtout connue pour son roman *Fear of Flying*) et féministe, raconte :

« J'ai commencé à remettre en question ma relation ambivalente avec mon identité juive et l'assimilation non examinée dont j'ai parlé précédemment. Il me semble étonnant qu'une femme née au plus fort de l'Holocauste n'ait pas été formée à un sens plus fort du judaïsme. Et j'ai aussi commencé à regretter de ne pas avoir élevé ma fille de manière plus juive et de ne pas avoir plus d'enfants juifs pour remplacer ceux qui ont été perdus parmi les six millions de victimes de l'Holocauste. Dernièrement, j'ai commencé à aspirer à la solidarité avec d'autres féministes juives... pour célébrer la judéité sans honte. » [Templin, p. 126]

(Comment, d'ailleurs, Jong a-t-elle été publiée pour la première fois ? Sa mère l'a envoyée à une amie juive de la famille, Bessie Golding – la maîtresse du grand-père de Jong. Elle a présenté des poèmes à Golding à son bureau, qui les a lus pendant vingt minutes, puis a levé les yeux au ciel et décrété : *« Tu vas devenir la femme poète la plus célèbre de ta génération. »* Golding a transmis les poèmes à un cadre de la maison d'édition Holt *« qui les a transmis à Aaron Asher [également juif] »*, l'éditeur de Holt. C'est ainsi qu'est né *Fruits and Vegetables* de Jong). [Jong, E., 1994, pp. 134-137]

On se demande comment la célèbre auteure Cynthia Ozick, active dans les cercles religieux juifs, arrive à concilier la virulente tradition juive anti-femmes :

« Dans le monde en général, je m'appelle et on m'appelle une juive. Mais lorsque, le jour du sabbat, je suis assise parmi les femmes dans ma shul traditionnelle et que le rabbin prononce le mot 'juif', je peux être sûre qu'il ne se réfère pas à moi. Pour lui, 'juif' signifie juif masculin. Lorsque mon rabbin dit 'Un Juif est appelé à la Torah', il ne parle jamais de moi ni d'aucune autre femme juive vivante. Ma propre synagogue est le seul endroit au monde où moi, une adulte d'âge moyen, je suis définie exclusivement par le fait que je suis la fille de mes parents. Ma propre synagogue est le seul endroit au monde où je ne suis pas une juive ». [Roiphe, 1981, p. 202]

Comme le dit le manuel de mariage du rabbin Frisch, une vision traditionnelle du judaïsme :

« Même si la femme est la partenaire de l'homme, elle ne doit pas considérer son mari comme un camarade mais plutôt comme un maître. La femme doit aimer son mari et c'est lui qui doit la dominer, comme il est dit : 'Ton désir sera pour ton mari, et il dominera sur toi'. » [Heilman, S., 1992, p. 332]

Rosellen Brown, rédactrice de fiction au magazine juif *Tikkun*, indique que les histoires qui lui sont soumises ont tendance à porter sur de vieux personnages juifs, l'Holocauste et les vieux quartiers juifs de New York. *« Ce que l'on peut probablement voir émerger ici »*, écrivait-elle en 1993, *« [est] la nostalgie. ... La majorité du travail que nous voyons est thématiquement difficile à respirer et anxieux. Et je n'ai aucune idée de l'esprit qui l'anime, si ce n'est qu'il semble vouloir s'acquitter d'une obligation oubliée depuis longtemps ».* [Brown, p. 82]

Andrew Furman, un juge pour le National Jewish Book award, a constaté en 2000 la saveur de la littérature juive moderne :

« Les Juifs, dans le monde entier, continuent d'écrire des romans à un rythme effréné... La vague 'ethnique' du milieu du siècle de l'écriture juive américaine, alimentée par la conscience des immigrants, a clairement cédé la place à une nouvelle vague d'écriture juive. Parallèlement, le fardeau de l'aliénation et de la marginalité au sein d'une culture d'accueil ne sont plus les occupations jumelles des écrivains juifs. Au contraire, les petits-enfants littéraires de Bellow, Roth et Malamud – chez eux maintenant dans leur environnement – regardent de plus en plus vers l'intérieur ces jours-ci, alors qu'ils s'attaquent à des préoccupations plus explicitement judaïques : l'héritage toxique de l'Holocauste, la récupération de mondes juifs disparus (par exemple, le shtetl européen, le Lower East Side de New York), le féminisme juif, la viabilité de l'orthodoxie et les résonances bibliques dans le monde moderne. » [Furman, A., mai/juin 2000, p. 29].

En poésie, par exemple, la poétesse juive Linda Pasten s'est vu accorder un espace dans les années 1990 dans *Tikkun* pour son poème sur un thème presque obligatoire, concluant :

« [E]t quand ma mère a vu la croix gammée sur une enveloppe sur la table de la cuisine, elle a vite ramassé [nos affaires], et nous sommes retournés dans la ville étouffante. » [Firestone, p. 4]

Le premier recueil de poésie d'Erica Jong (*Near the Black Forest*) était *« alourdi de poèmes sur la découverte de ma judéité en Allemagne. »* [Jong, E., 1994, p. 133]

Dans un livre sur les femmes juives, Paula Hyman et Deborah Moore font remarquer que :

« Un groupe important d'écrivains juifs contemporains a produit un genre de fiction révolutionnaire qui explore le lien de l'individu juif avec les autres Juifs, avec la religion, la culture et la tradition juives, et avec la chaîne ou l'histoire juive. Contrairement aux attentes des assimilationnistes et à l'exemple de la littérature juive de la première moitié du vingtième siècle, la fiction juive féministe particulariste est devenue monnaie courante ... Parmi les thèmes qui ont émergé de la fiction juive américaine de la fin du vingtième siècle centrée sur les femmes, certains des plus importants comprennent : le rôle de l'Holocauste dans l'identité des survivants, de leurs enfants et de la communauté juive au sens large ; Israël comme point central de l'identité juive américaine et comme cadre pour l'exploration de l'identité juive. » [Hyman, p. 422] *« Il faut souligner »*, remarque Gershon Shaked, *« que la littérature juive américaine est aujourd'hui plus fière de sa double identité que ne l'a jamais été toute autre littérature juive 'étrangère'. »* [Shaked, p. 176]

Parmi les principaux genres actuels de fiction juive, on trouve également l'histoire du « dur à cuire » juif, ce que Paul Breines appelle le *« syndrome de Rambowitz »*. Breines note qu'il connaît une cinquantaine de romans qui célèbrent une *« représentation idéalisée de guerriers juifs, de durs à cuire, de gangsters, d'agents du Mossad, et de Juifs de tous âges et de tous sexes qui se défendent contre leurs bourreaux. »* [Barack-Fishman, p. 280]

« Un changement notable s'est produit au cours des dernières décennies », affirme Stephen Whitfield, *« La nouvelle appréciation des différences ethniques qui a commencé au milieu des années 1960 a inclus la célébration de l'identité juive dans de nombreux romans à succès, dans des analyses sérieuses de la Yiddishkeit [judéité] ... dans des comédies musicales ... et dans d'autres artefacts culturels trop nombreux pour être mentionnés. »* [Whitfield, Americans, p. 11] *« Nous sommes proches d'un âge d'or »*, écrivait Leonard Fein en 2000, *« ... Voici un élément de preuve actuel : l'autre soir, sur la table des 'nouvelles non-fictions' dans une librairie générale locale (sans chaîne), 11 titres sur 30 portaient sur des sujets juifs. »* [Fein, L., 9-8-2000, p. 9]

Grâce à une telle avalanche, et au pouvoir juif de l'habiliter et de la faire respecter, le chauvinisme juif est devenu une norme institutionnalisée et fait de plus en plus partie intégrante – et même dominante – du paysage américain général. *« Selon une théorie qui semble être tacitement assumée par de nombreux critiques »*, écrit Robert Alter, *« les principaux courants au moins de la culture moderne dérivent tous de sources juives*

souterraines. » [Koester, p. 21] *« L'entrée massive d'intellectuels juifs dans l'académie à la fin des années 1940 jusqu'aux années 1960 »*, déclare David Hollinger, *« a été une victoire cruciale pour les cosmopolites. La christianisation concomitante de la culture publique américaine était parfois ouvertement proclamée – par Leslie Fiedler, par exemple – qui, en 1967, célébrait ce qu'il appelait 'la grande prise de contrôle par les écrivains juifs américains' de la tâche de parler au nom des Américains. »* [Hollinger, p. 167]

« L'acceptation de [Saul] Bellow comme le principal romancier de sa génération », écrivait Fiedler en évaluant l'impact de la mafia littéraire juive sur l'Amérique, *« doit être mise en parallèle avec l'apparition de Marjorie Morningstar [d'Herman Wouk] sur la couverture du 'Time'. À tous les niveaux, le Juif est en train d'être mythifié pour devenir l'Américain représentatif ».* [Kostelanetz, p. 1] *« Humboldt's Gift de Bellows »*, soulignait Chaim Bermant en 1977, *« qui est en quelque sorte une odyssée de l'Amérique littéraire, ou du moins du New York littéraire (ce qui, de nos jours, a fini par signifier la même chose), montre jusqu'où est allé le processus d'assimilation, et on ne sait plus très bien ce qui est arrivé à qui : si le Juif s'est américanisé ou les Américains judaïsés. C'est un monde dans lequel un écrivain comme Gore Vidal, qui peut faire remonter ses racines à une Amérique plus ancienne, doit se sentir comme un outsider, ou un goy de cour. »* [Bermant, C., 1977, p. 158]

Les actions menées par des juifs haut placés visant à s'approprier tout ce qui est grand comme étant intrinsèquement « juif » se sont étendues à l'un des plus grands – peut-être **le** plus grand – artistes populaires de l'histoire : Charlie Chaplin d'Hollywood. *« Le milieu et l'expérience de Chaplin »*, écrit Hannah Arendt, *« lui ont enseigné la crainte juive traditionnelle du 'flic' – cette incarnation apparente d'un monde hostile ; mais d'un autre côté, ils lui ont enseigné la vérité juive traditionnelle selon laquelle, toutes choses égales par ailleurs, l'ingéniosité humaine d'un David peut parfois dépasser la force animale d'un Goliath ».* [Desser, p. 10]

« Chaplin était un Juif anglais », écrit Albert Goldman, *« qui s'efforçait de nier ou de minimiser ses origines juives... Son engouement pour les jeunes filles blondes, à la peau claire, voluptueusement innocentes, qu'il courtisait avec des yeux débordant d'âme et de sentiments juifs, étaient les notes et les signes classiques du héros comique juif ».* [Desser, p. 10]

Le léger problème ici, bien sûr, est que Charlie Chaplin n'était **pas** juif. Aucun de ses parents n'était juif, ni ses grands-parents. Il n'a pas été élevé dans un foyer juif et ne connaissait ni l'hébreu ni le yiddish ; il n'était même pas connu pour avoir fréquenté des juifs, du moins jusqu'à ce qu'il se retrouve à Hollywood [Desser, p. 10] (où l'une de ses épouses était une actrice juive, Paulette Goddard – c'est-à-dire Paulette Levy). L'insistance des Juifs à le revendiquer comme l'un des leurs, bien sûr, reflète l'incapacité générale des juifs à comprendre les dimensions **universelles** de l'adorable personnage tragi-comique de Chaplin, le Clochard, et la profondeur **universelle** de ses folies, de ses malheurs et de ses faiblesses dans un monde **hostile à toute personne**.

En fait, notent Desser et Friedman, *« Chaplin est un cinéaste essentiellement chrétien. Les thèmes primordiaux de ses meilleurs films impliquent une vision chrétienne rédemptrice qui tourne autour du sacrifice de soi et de la charité comme forme suprême d'amour ».* [Desser, p. 10] Ces thèmes, comme nous l'avons amplement vu, et comme ces critiques de cinéma juifs le font remarquer avec justesse, ne sont pas des éléments particulièrement classiques de la tradition juive.

* Les questions abordées dans ce chapitre ont bien sûr une saveur internationale. En Russie, pendant et après la révolution communiste, Zvi Gitelman constate l'influence « intellectuelle » juive dans la sécurisation du nouveau régime :

« L'intelligentsia juive avait neutralisé le boycott du régime bolchevique par l'intelligentsia russe. Selon les mots de Lénine, ils avaient 'saboté les saboteurs'. Dans le même temps, Lénine a suggéré que cela ne devait pas être souligné dans la presse, car 'dans une terre paysanne, il faut parfois compter avec des phénomènes aussi détestables que l'antisémitisme' ». [Gitelman, 1972, p. 115]

Venita Datta a écrit un livre entier intitulé *Les origines de l'intellectuel en France*, notant que l'affaire Dreyfus de 1914 (lorsqu'un officier juif de l'armée a été injustement accusé d'être un traître) *« est souvent citée comme le moment où l'intellectuel est né... Les intellectuels français ont servi de modèles aux intellectuels du monde entier... [L'intellectuel] a supplanté le prêtre traditionnel comme source d'autorité morale dans la société française moderne ».* [Datta, p. 1]

Ces dernières années, le monde intellectuel français (et international) a connu de nombreux juifs d'influence, dont Claude Levi-Strauss, Michel Foucault, Louis Althusser, Roland Barthes et Jacques Lacan.

Aux alentours de 1900, les quelque 80 000 juifs de France représentaient moins d'un pour cent de la population française, qui comptait 39 millions d'habitants. Pourtant, *« comme de nombreux antisémites l'ont fait remarquer »*, dit Datta, *« avec l'avènement de la Troisième République [française], les Juifs étaient plus nombreux que jamais à se manifester dans les domaines de l'art, de la littérature, du journalisme et de l'université. En outre, des intellectuels juifs de renom, en particulier Emile Durkheim de la Sorbonne et Henri Bergson du Collège de France, étaient considérés comme des piliers de l'establishment républicain, comme des 'intellectuels officiels qui avaient accédé à des positions de pouvoir et de renommée par le biais du système universitaire républicain'...* [Datta, p. 85]. *... Ce nouveau régime [de la Troisième République] cherchait à "déchristianiser" les espaces publics... Dans aucun autre pays où l'antisémitisme était présent, il ne possédait un caractère littéraire aussi fort. En France, les antisémites s'intéressaient davantage à la réaction aux développements politiques, sociaux et culturels qu'à l'élaboration de théories raciales...* [p. 87]. *... De nombreux Juifs accèdent à des postes importants dans l'armée, la politique et la haute fonction publique, ainsi que dans les arts et le monde universitaire...* [p. 95]. *... Les Juifs étaient particulièrement importants en tant qu'intermédiaires culturels, c'est-à-dire en tant qu'examinateurs, critiques et collectionneurs d'art... Un nombre significatif de Juifs étaient à l'avant-garde des mouvements d'avant-garde, non seulement dans l'avant-garde littéraire et artistique... mais aussi dans les disciplines académiques...* [p. 96]. *... [Une revue influente], la Revue Blanche, était plus qu'une revue, c'était aussi un milieu et un groupe d'amis liés par des liens scolaires et des relations familiales... Les collaborateurs juifs représentaient environ la moitié du personnel de la revue et une proportion beaucoup plus élevée de son comité de rédaction. »* [p. 105]

****

Outre la prédominance de l'édition et des médias juifs dans l'Allemagne pré-hitlérienne [voir les autres chapitres], Frederick Grunfeld décrit la situation des auteurs juifs à cette époque :

« Des dizaines d'écrivains, interdits par la suite car 'juifs' – bien que beaucoup d'entre eux ne se considéraient pas comme tels – apportaient d'importantes contributions à la littérature allemande. Parmi les principaux auteurs dramatiques, citons Carl Sternheim (Le Snob), Arthur Schnitzler (La Ronde), Ernst Toller (Les Démolisseurs de machines), Walter Hasenclever (Le Soleil), Ferdinand Bruckner (Criminels) et l'expatrié hongrois Ferenc Molnar (Liliom) ; parmi les romanciers, outre Broch et Kafka, Alfred Doeblin (Berlin Alexanderplatz), Jakob Wasserman (L'illusion du monde), Lion Feuchtwanger (Le juif Suss), Franz Werfel (Les quarante jours de Musa Dagh), Alfred Neumann (Le Deuce), Bruno Frank (Les jours du roi), Arnold Zweig (Le cas du sergent Grischa), Ernest Weiss (Nahar), Joseph Roth (La marche de Radetzky), Vicki Baum (Grand Hôtel) ; parmi les poètes, Ernst Blass, Alfred Mombert, Rudolf Borchardt, Albert Ehrenstein, Martin Gumpert, Walter Mehring, Nelly Sachs, Berthold Viertel, Karl Wolfskehl et Aflred Wolfenstein ; parmi les essayistes et les critiques, Karl Kraus, Alfred Polgar, Maximilian Harden, Theodor Wolff, Egon Friedell, Theodore Lessing, Kurt Tucholsky, Freidrich Torberg, Walter Benjamin, Ernst Bloch et Felix Salten (qui est aussi l'auteur de 'Bambi'). » [Grunfeld, F., 1996, p. 27]

Le prix Nobel allemand non juif Thomas Mann a un jour écrit sur le facteur clé qui l'a élevé à la célébrité et à l'attention :

« Les Juifs m'ont 'découvert', les Juifs m'ont publié et ont propagé ma réputation ; ils ont joué ma pièce impossible ; c'est un Juif, le regretté S. Lublinski, qui a écrit de mon Buddenbrooks (après qu'il ait été accueilli ailleurs avec des expressions aigres) : 'Ce livre grandira avec le temps, et sera encore lu dans plusieurs générations'. Et quand je sors dans le monde et que je visite des villes, ce sont presque toujours des Juifs, et pas seulement à Vienne et à Berlin, qui m'accueillent, m'hébergent, me font à manger et me dorlotent... C'est un fait indéniable qu'en Allemagne, tout ce qui n'est apprécié que par les 'vrais Teutons' et les Allemands originaires d'Ur-Germany, mais méprisé ou rejeté par les Juifs, ne représentera jamais rien sur le plan culturel. » [Grunfeld, F., 1996, p. 28.]

31

ART MODERNE

« Les Juifs américains ont apporté d'énormes contributions dans tous les aspects de la culture générale. Dans les professions libérales, dans la musique, dans la littérature, dans la peinture et la sculpture, dans le monde universitaire et dans le domaine de la science, les Juifs se distinguent souvent et, dans de nombreux cas, occupent une place prépondérante. » [Milton Plesur, 1982, pp. 168-169]

Les juifs sont dominants dans pratiquement toutes les facettes du contrôle du monde de l'art moderne. Dans le monde de la danse, de la musique et du théâtre de « haute culture », S. Hurok Productions a été pendant des décennies la principale force de promotion des spectacles. En 1974, à la mort de Sol Hurok (né Solomon Izrailevich Gurkov), Harlan Robinson fait remarquer qu'*« il était le dernier grand producteur commercial indépendant de haute culture aux États-Unis...* [Robinson, p. xv]... *[Il] a été une des figures de proue de la création de la National Endowment for the Arts. »* [Robinson, p. xiv] *Jacob Berman a été l'un des premiers partenaires de Hurok.* [Robinson, H., 1994, p. 120] *Un des premiers concurrents dans le domaine de la 'gestion des concerts' était le National Broadcasting and Concert Bureau de Daniel Mayer et Marks Levine, lié au tout nouveau réseau de diffusion NBC.* [Robinson, H., 1994, p. 133]. En 1972, le responsable de la publicité de Hurok, Martin Feinstein, est devenu le directeur exécutif des arts du spectacle du tout nouveau John F. Kennedy Center à Washington DC. (Le gendre de Hurok, Barry Hyams, avait initialement embauché Feinstein au sein de la société Hurok. [Robinson, H., 1994, p. 298] En 1975, le président de Hurok Concerts, Sheldon Gold, a été remplacé par Maynard Goldman. Gold deviendra plus tard président de la grande agence de talents ICM Artists Ltd, une division de musique classique et de danse nouvellement créée par Marvin Josephson Associates.

Dans son évaluation des associés les plus proches de Hurok, Harlan Robinson fait remarquer que *« au-delà de ses employés de maison [cuisinier,*

domestique], Hurok n'avait pas de véritables amis proches, à l'exception peut-être du [violoniste juif Isaac] Stern. Le violoniste était également le favori de Peter Hyams et de Nessa, la soeur de Peter. Ils se souviennent également que leur grand-père avait un groupe de 'copains', dont certains Juifs russes, qu'il connaissait depuis des années et auxquels il restait résolument fidèle. Parmi eux figuraient son comptable et son avocat de longue date, Elias Lieberman, un socialiste de toujours qui avait participé à la fondation de l'Union internationale des travailleurs de l'habillement pour dames » [Robinson, H., 1994, p. 405]. À sa mort, Huro *« a laissé de l'argent à ses petits-enfants et à une variété d'organisations caritatives juives [...]. Étonnamment, une seule organisation des arts du spectacle figurait dans le testament de Hurok : le Musicians Emergency Fund, Inc. »* [Robinson, H. 1994, p. 462].

Hurok a même réussi à faire réaliser un film hollywoodien sur sa vie (scénaristes : Harry Kurnitz et George Oppenheimer ; producteur : Georgie Jessel). [Robinson, H., 1994, p. 320]. *« Le point le plus important de la liste des exigences de Hurok [pour le film] était la suppression de toute ethnie juive dans le personnage du héros impresario ou de ses associés...* [Robinson, H., 1994, p. 321]. *... De même, Hurok s'est fermement opposé à la présence des 'figures de base des imprésarios fumant le cigare' présentes dans la séquence d'ouverture originale du scénario. Il craignait que ces images ne nuisent à l'image de raffinement et de bon goût qu'il voulait donner de son personnage fictif... [Il ne voulait pas apparaître comme] une sorte d'escroc d'arrière-boutique ».* [Robinson, H., 1994, p. 322]. Dans le grand public, le film résultant n'a pas été largement acclamé. Le Jewish Ledger déclara cependant que *« les Juifs d'Amérique seront fiers de ce film... Lui-même très modeste, M. Hurok s'intéresse beaucoup à tout ce qui est juif et prête main forte aux affaires juives ».* [Robinson, H., 1994, p. 332]

Dans le monde du théâtre, note Lester Friedman, *« au début des années 1890, une grande partie des réservations théâtrales à New York était entre les mains des Juifs, grâce au syndicat Klaw & Erlanger, aux frères Shubert, à Marcus Loew et Adolph Zukor, aux frères Schenck et à une foule d'autres agents et régisseurs ».* [Friedman, L., 1982, p. 9]

De même, pendant des décennies, le magnat le plus en vue de Broadway était un producteur juif, David Merrick (né David Margulies). La personnalité abusive de Merrick lui a valu un surnom très connu : « l'abominable showman ». Un autre magnat juif du théâtre, Joseph Papp (Papirofsky), a fondé le New York Shakespeare Festival, créé l'influent

Public Theatre pour les auteurs dramatiques et produit des succès de Broadway tels que *Hair* et *A Chorus Line*. *« L'ego de Papp était énorme »*, explique l'auteur juif Helen Epstein, *« mais au lieu d'être lisse, il dégageait une réserve et une sobriété qui me faisaient penser aux patriarches de l'Ancien Testament... Papp avait influencé un très grand nombre de ses contemporains et de jeunes gens dans le domaine des arts. Des centaines d'écrivains, d'acteurs, de metteurs en scène, de compositeurs, de designers, de producteurs, d'administrateurs artistiques, de régisseurs, de journalistes et de critiques ont fait remonter le début de leur carrière au festival [Shakespeare]. Des milliers d'autres ont daté leur premier contact avec Shakespeare à une production à Central Park. Des millions d'autres avaient vu ses productions à la télévision et à Broadway. Le nom de Joseph Papp incarnait l'histoire et les meilleures possibilités de New York. »* [Epstein, H., 1994, p. 10-11].

Oscar Hammerstein I, également juif, a construit au début du XX^{e} siècle treize théâtres/music-hall (souvent pour l'opéra) à New York, Philadelphie et Londres. *« Le nom et la personnalité d'Oscar Hammerstein »*, note Vincent Sheean, *« devinrent aussi familiers à la nation que s'il avait été élu président... Oscar Hammerstein... occupait plus d'espace dans la presse que les Vanderbilt, les Astor, les Morgan, que William Jennings Bryan ou tout autre personnage de son époque, à l'exception du président Theodore Roosevelt. »* [Sheean, V., 1956, pp. 3-4] Hammerstein (et son fils Willie) possédait même le Victoria Theatre (*« la grande maison de vaudeville de New York »*) qui était célèbre pour ses spectacles de monstres, mettant en scène *« des personnes notoires pour quelque raison que ce soit » – « des sauteurs de pont et des cascadeurs, des divorcés, des nageurs de canal et des batteurs de records de toute sorte ; qu'ils aient ou non un talent scénique n'avait aucune importance »*. [Sheean, 1956, p. 112] Le plus grand rival de Hammerstein dans le monde de l'opéra (qui finit par le racheter) était également juif, Otto Kahn, *« banquier et connaisseur des arts [et] principale puissance financière de la Metropolitan [Opera Company]. »* [Sheean, V., 1956, p. 296]

Mais le réseau entrepreneurial le plus puissant en matière de production et de contrôle du théâtre a longtemps été la société Shubert. Jerry Stagg fait remarquer que Samuel, Jacob et Lee (Levi) Shubert *« ont envahi New York en 1900, armés d'une énergie infatigable, d'une confiance illimitée, d'une soif d'argent, de pouvoir et de gloire, et de 15 000 dollars, empruntés pour la plupart. Un quart de siècle plus tard, leur valeur était estimée à un demi-milliard de*

dollars. [Les Shubert] ont pris le contrôle du théâtre en Amérique. » [Stagg, p. 3] (PDG de Shubert en l'an 2000 ? Gerald Schoenfeld). Plus concrètement, Lee Strasberg et Stella Adler, du Group Theatre de New York, étaient des professeurs de théâtre légendaires et profondément influents. Lawrence Langner a été l'un des fondateurs des Washington Square Players. Ainsi que le mentionne Ellen Schiff :

« Il y a quelques années, Tyrone Guthrie spéculait que si les Juifs se retiraient du théâtre américain, l'institution 's'effondrerait jeudi prochain'. Guthrie évaluait sans doute les contributions juives à tous les niveaux du show-business, des artistes aux administrateurs en passant par les 'anges'. [c'est-à-dire les philanthropes] ». [Schiff, E., 1986, p. 79]

En 1999, la société SFX de l'entrepreneur juif Robert F.X. Sillerman provoquait des ondes de choc dans le monde du théâtre et de la promotion musicale. En un an et demi, elle avait dépensé 1,5 milliard de dollars pour absorber d'autres sociétés. Le Financial Post a noté qu'il tentait toujours de *« renforcer sa domination sur la promotion du théâtre en direct aux États-Unis. SFX est également le plus grand acteur de la promotion de concerts [de musique]. SFX est également l'acteur le plus important dans le domaine de la promotion des concerts [de musique], à tel point que les autorités de réglementation ont exprimé leur inquiétude l'année dernière... SFX serait maintenant sur le point d'acheter son seul grand rival, Universal Concerts, une division de la société montréalaise Seagram Company [contrôlée par la famille juive Bronfman] ».* [Lang, A., 5-28-99, p. C1, C17].

SFX possède ou exploite également plus de 80 salles aux États-Unis, principalement des salles de concert, ainsi que les droits de nombreuses productions théâtrales (Phantom of the Opera, etc.). Elle produit également plus de 13 000 évènements par an. Sa division Falk Associated Management Enterprises, récemment rachetée, gère 650 athlètes professionnels et diffuseurs, dont la star du basket Michael Jordan. *« Les agences de talent, les sociétés de billetterie et les promoteurs indépendants »*, note le *Daily News* (New York), *« se sont plaints que le nouveau géant du spectacle vivant exerce un contrôle excessif sur l'industrie. »* [Furman, 6-7-99, p. 57] En août 1999, SFX s'est également implanté en Grande-Bretagne en achetant l'Apollo Leisure Group (l'un des plus grands exploitants de théâtres et d'arènes du pays) pour 254 millions de dollars.

L'achat comprenait également Tickets Direct et la Barry Claymore Corporation. [Farmer, N., 8-21-99, p. 13].

Dans le monde de la danse, Martha Graham était l'une des icônes de cette forme d'art au XX^{e} siècle. Elle n'était pas juive. Mais au début de ses soixante-dix ans, son « bras droit » est devenu Ron Protas, juif et âgé d'une vingtaine d'années, qui s'est finalement positionné pour hériter de l'ensemble de ses biens à sa mort. Ainsi que le fait remarquer Ismene Brown :

« Lorsque la grande danseuse Martha Graham est décédée à l'âge de 96 ans, elle lui a tout laissé [Protas]. C'était le plus grand héritage de la danse de ce siècle. Cinq ans plus tard, Ron Protas était le seul héritier des œuvres de Graham, de la compagnie Graham et de l'industrie Graham. Après avoir lu la section consacrée à Protas dans l'énorme biographie de Graham par sa collègue de longue date et collègue chorégraphe Agnes de Mille (Rodeo, Oklahoma !), il est difficile de ne pas s'attendre à rencontrer un Svengali, un Méphistophélès et une sangsue tout à la fois. Personne n'aurait pu être plus maudit dans la presse. Il a provoqué une 'saignée', a 'surveillé' Graham, dit de Mille, l'a montée contre de vieux amis, en a fait une vieille folle qui se produit à soixante-dix ans, et a entaché une carrière monumentale par des jeux sordides de célébrité. L'objet de ce mépris (partagé par beaucoup) est un choc lorsqu'on le rencontre – un homme de 49 ans, aimablement déambulant et voûté, aux cheveux noirs bouclés, aux traits juifs potelés, constamment en train de sourire, très désarmant. » [Brown, I., 10-16-96, p. 17]

L'accompagnateur de la célèbre danseuse Isadora Duncan était Max Rabinovitch. [Robinson, H., 1994, p. 91] Le mari de Duncan, le poète russe Seregei Yesenin, fut un jour présenté comme un « antisémite ». *« Sans surprise »*, souligne Harlow Robinson, *« et probablement avec l'aide [de l'impresario juif Sol] Hurok, l'histoire de l'antisémitisme de Yesenin a immédiatement fait le tour des journaux, brodée de manière élaborée. »* [Robinson, M., 1994, p. 92] Comme le déclare Julia Foulkes à propos de la perspective juive dans le monde de la danse moderne :

« Bien que les chefs de file de la danse moderne dans les années 1930 – Martha Graham, Doris Humphrey, Chalres Weidman et Haya Holm – n'étaient pas juives, les femmes juives ont rempli les classes, les compagnies, les organisations, les piquets de grève et le public des concerts de danse moderne. Des professeurs, comme

Blanche Talmud et Edith Segal, ont enseigné à des interprètes, comme Lily Mehlman et Lillian Shapero ; les spectacles de chorégraphes, comme Anna Sokolow et Sophie Maslow, ont été évalués par des critiques, comme Edna Ocko ; tandis que des organisatrices, telles que Helen Tamiris et Fanya Geltman, ont harcelé les syndicats et le gouvernement fédéral pour qu'ils accordent une plus grande attention à la danse. Ces efforts en faveur d'une nouvelle forme d'art ont été négligés car notre vision des arts a tendance à se concentrer sur quelques stars, en mettant l'accent sur le génie individuel plutôt que sur l'élan collectif et la volonté d'organisation. Les femmes juives ont façonné les fondements de la danse moderne et, au milieu des années 1930, leur impact était suffisamment connu pour que l'éminente commentatrice sociale [et comédienne juive] Fanny Brice puisse libérer sa satire sur le sujet, en jouant le rôle de Martha Graham dans un sketch intitulé 'Modernistic Moe', dans lequel elle criait 'Revolt!' avec un accent yiddish ». [Foulkes, J., juin 2000, p. 233-252].

Même le mime le plus connu de l'histoire, Marcel Marceau (à l'origine Mangel), est juif. À son crédit, il a déclaré un jour à un journal ethnique juif : *« J'ai du mal à m'identifier aux questions juives – l'humanité est mon principal cri de guerre. »* [Josephs, J., 3-30-01] L'interprète Meredith Monk est également juive. [Twice Blessed, site web gay/juif].

L'influence juive dans les arts visuels est une histoire énorme. « L'art moderne » (défini ci-après comme la peinture, la sculpture et les autres arts visuels) dans la société capitaliste est un paradoxe. Ses praticiens croient généralement que leurs expressions personnelles de l'expérience humaine à travers des objets physiques sont séculairement sacrées. Pourtant, pour survivre et prospérer en tant qu'artistes, pour obtenir le soutien nécessaire à la poursuite d'un travail qui transcende le simple consumérisme, cette croyance elle-même doit être fondamentalement prostituée. *« Les beaux-arts »*, note l'anthropologue Stuart Plattner, *« sont semblables à la religion... en tant qu'institution qui s'oppose à la recherche grossièrement commerciale de l'avancement dans un monde de l'art capitaliste. En même temps, ces objets de vision prétendument sublime sont achetés et vendus comme des marchandises. »* [Plattner, p. 4]

Les couches élitistes du « monde de l'art » – ce qu'on appelle le « Grand art » – sont le milieu des provenances des peintures, des pedigrees des artistes et des marques de superstars de l'« avant-garde ». Étrangement, il n'existe dans cette strate aucune norme objective

permettant de discerner la qualité ou la valeur de l'artiste ou de ses créations. Non seulement il n'y a pas de normes d'évaluation claires, mais *« à l'ère de l'art conceptuel, minimal et de la performance, il est souvent difficile de savoir à quoi est censé ressembler un art de qualité muséale ».* [Plattner, p. 5] [La confirmation de l'importance artistique (et, par conséquent, de la qualité et de la valeur) n'est que la décision de « l'opinion informée » des initiés du grand art, dont les diktats sont souvent récompensés par eux-mêmes. Ces initiés comprennent une cabale incestueuse de conservateurs, de critiques et de marchands d'art professionnels qui vont et viennent entre ces catégories professionnelles du commerce de l'art. (Il existe bien sûr d'autres entrées dans la communauté artistique. L'un des critiques d'art les plus en vue des années 1960 et 1970 était Harold Rosenberg, qui avait une formation d'avocat et qui est devenu un « critique d'art » influent après une carrière dans la publicité). [Jacoby, p. 110]

Bien qu'il n'existe pas de norme d'évaluation de l'art clairement unifiée et objective, il existe une histoire référentielle du Grand art, les histoires entrelacées d'artistes et de riches mécènes qui les ont amenés à l'attention et à l'acclamation du public. Il existe également un jargon artistique et un méta-langage, le « langage de l'art », pour ceux qui s'y connaissent.

Ainsi que l'a déclaré Duncan Cameron, ancien directeur du Brooklyn Museum, dans un discours aux Nations unies :

« En résumé, donc, le musée traditionnel a été administré par une élite de conservateurs dont les membres sont formés en tant qu'érudits dans des disciplines en rapport avec les collections du musée... structurées selon des modèles spécifiques de connaissance. Ces modèles sont généralement incompréhensibles pour les personnes autres que celles formées dans une discipline spécifique et on peut dire qu'ils sont codés dans les langages privés de l'érudition ... Cette situation a perduré grâce à la réticence du public à la protester et à la volonté des instances dirigeantes de la soutenir. Tous deux ont été impressionnés par la mystique des conservateurs, tous deux n'ont pas été préparés à admettre que le contenu du musée n'a pas de sens et manque de pertinence personnelle... Pour un petit nombre de personnes, la classe moyenne supérieure avec une éducation supérieure et donc une certaine clé pour les codes secrets, cela devient un

domaine avec des connexions de classe et de statut. » [Meyer, K., 1979, pp. 236-237]

« L'art est devenu une marchandise », note Sophy Burnham, *« Les collectionneurs ont acheté de l'art comme une spéculation rentable. Les musées ont acheté ce que leurs administrateurs (ces mêmes collectionneurs) exigeaient qu'ils immortalisent. Les critiques ont poussé l'art dans lequel ils avaient un intérêt financier... L'artiste n'avait aucune part dans ces échanges. Une fois que son œuvre a quitté ses mains ... il ne recevait plus de royalties. Il regardait les prix augmenter et les marchands d'art s'enrichir... L'art était ce qui se vendait. »* [Burnham, p. 9]

En partant du principe que *« celui qui paie le chef d'orchestre choisit la musique »*, dit Judith Huggins-Balfe, *« les critiques ont accusé des particuliers et des mécènes privés institutionnels de modifier une évolution présumée 'naturelle' de l'art, dans leur propre intérêt de classe et de commerce. »* [Balfe, p. 314] Le marchand Leo Castelli a déclaré que Si Newhouse, par exemple, (que nous avons déjà rencontré en tant que président de l'énorme chaîne de médias Advance) *« est celui qui a réuni un choix parfait d'artistes, en commençant par Pollack et de Kooning. »* [Watson, p. 104]

Bien que les « professionnels de l'art » formés soient influents, le fondement du monde de l'art moderne est constitué par ceux qui l'achètent et le vendent (parfois ces mêmes professionnels de l'art). Ces personnes décident de ce qui a de la valeur, et même de ce qu'est l'art et de ce qu'il n'est pas. La plupart d'entre eux ne s'intéressent pas vraiment aux perceptions de pointe ou aux visions transcendantes, mais plutôt à l'argent. La plupart des achats et des ventes d'art aujourd'hui, en particulier dans le domaine du grand art, sont des investissements économiques. En 1984, les principales revues d'art, dont *Art- News* et *Art and Antiques*, ont même commencé à publier des listes de grands collectionneurs d'art. Soixante pour cent de ces listes étaient constituées d'Américains. Venaient ensuite les Japonais, puis les Allemands. [Watson, p. 388] (Ces dernières années, avec les difficultés économiques du Japon, l'influence japonaise a diminué en conséquence et on peut présumer sans risque qu'un pourcentage significatif de l'activité artistique « allemande » actuelle est juive).

Le cœur du marché américain (et international) du Grand art est la ville de New York. *« Bien que Los Angeles, Chicago, San Francisco, Santa Fe et d'autres centres connaissent une forte demande [d'art] »*, explique Stuart Plattner, *« New York est hégémonique à l'échelle nationale, et même internationale, ce qui signifie que seule une exposition dans une galerie d'élite à New York crée une signification historique de l'art ».* [Plattner, p. 8] La ville de New York est également le siège des plus importants magazines d'art et autres périodiques dont la sphère de reportage se situe généralement dans son voisinage immédiat. En 1973, certains estimaient que 75 à 80 % des 2 500 membres du noyau dur du « marché de l'art » – marchands d'art, conservateurs d'art, critiques d'art et collectionneurs d'art – étaient juifs. [Burnham, p. 25] Ces personnes – et leur progéniture – à New York contrôlent largement les goûts et les valeurs artistiques américains au niveau le plus important. (En 2001, selon ARTnews, au moins huit des « dix premiers » collectionneurs d'art étaient juifs : Debbie et Leon Black, Edythe et Eli Broad, Doris et Donald Fisher, Ronnie et Samuel Heyman, Marie-Josée et Henry R. Kravitz, Evelyn et Leonard Lauder, Jo Carole et Ronald S. Lauder, et Stephen Wynn). [Esterow, M., été 2001]

Lorsque Alice Bellony-Rewald (artiste, critique et mannequin d'art) est arrivée de France dans le monde de l'art new-yorkais, elle a constaté :

« J'ai été plongée dans un monde de collectionneurs d'art juifs très sophistiqués, et il m'a fallu beaucoup de temps pour réconcilier mon image mentale des speakeasies et du Far West avec des gens qui parlaient couramment cinq langues et vivaient entourés de meubles d'époque, de porcelaine de Meissen et de maîtres anciens. » [Peppiatt, p. 16]

L'auteur juif Howard Jacobson a écrit en 1993 ce qui suit à propos de ses expériences avec l'éminent critique d'art new-yorkais Peter Schjeldhal :

« '– Je suis venu à New York pour être juif', m'a dit un jour [Schjeldhal].
– Vous avez réussi ?
– Non.
– Qu'étiez-vous avant ?
– Un luthérien de l'évier en porcelaine.
– Et maintenant ? Depuis que vous n'êtes plus l'un des nôtres ?

Il a fait une pause. Il n'était pas sûr de vouloir être aussi peu juif.

– Une certaine transformation s'est produite, mais un certain fossé demeure'.

Il me faut un peu de temps pour faire le rapprochement – le fait qu'à peu près toutes les galeries/espaces/lofts où nous allons sont dirigés par un Juif. Ce n'est pas juif comme je l'aime. C'est un juif qui se traîne lentement, un juif de camp, un juif en retrait, au ton haut, qui n'a pas beaucoup de sens de l'humour. Les femmes blafardes propriétaires de galeries dont nous absorbons les murs et le vin sont également juives. » [Jacobson, H., 1995, pp. 84-85]

La célèbre romancière juive Judith Krantz raconte dans sa biographie sa voie d'accès aux échelons supérieurs du monde de l'art : *« Polly Guggenheim, une sculptrice qui avait vécu à Paris la majeure partie de sa vie, est devenue notre guide dans le monde de l'art. »* [Krantz, J., 2000, p. 324]

En 1996, l'historienne de l'art juive Eunice Lipton a admis que la principale raison pour laquelle elle s'est lancée dans une carrière d'historienne de l'art était d'être dans un domaine dominé par les juifs :

« Je voulais être là où les Juifs étaient – c'est-à-dire que je voulais une profession qui me permettrait de reconnaître tacitement ma judéité à travers mes fréquentations. » [Rubin- Dursky, p. 289]

Ailleurs, elle fait remarquer que :

« À première vue, l'histoire de l'art semblait être une profession de Gentils. D'une part, l'étude de l'art chrétien en était le centre. De plus, il y avait une ancienne injonction juive contre la fabrication d'images gravées. Mais le fait est que ce domaine était peuplé de Juifs. On pourrait même dire qu'il a été façonné par eux. L'histoire de l'art se caractérise au cours de ce siècle par des études sur la connaissance, l'analyse formaliste, l'étude de l'iconographie et de l'iconologie, et des analyses sociales. Les Juifs ont joué un rôle prépondérant dans toutes ces catégories. » [Lipton, p. 285]

« Aujourd'hui », écrivait Gerald Krefetz en 1982, *« ... les Juifs profitent de toutes les phases du monde de l'art : en tant qu'artistes, marchands, collectionneurs, critiques, conservateurs, consultants et mécènes. En fait, la scène artistique contemporaine a une forte saveur juive. Dans certains cercles, les routiers et les marchands sont appelés la mafia juive, car ils détiennent le pouvoir, le prestige et, surtout, l'argent ».* Parmi les membres importants de la mafia juive de ces dernières décennies, citons les marchands Leo Castelli, Ben Heller et

Larry Rubins (ainsi que le frère de Rubins, William, conservateur au Museum of Modern Art), les critiques d'art indépendants Clement Greenberg et Hilton Kramer (longtemps critique d'art pour le *New York Times*), Henry Geldzahler (conservateur du Metropolitan Museum of Art), et bien d'autres. *« Ce groupe est une puissance redoutable »*, relève Krafetz, *« pour former les goûts et promouvoir certaines écoles d'art à l'exclusion d'autres. »* [Krefetz, p. 161]

L'étude de l'iconographie et de l'iconologie [clés de l'évaluation de l'art moderne], selon Eunice Lipton, a été *« développée par Erwin Panofsky et pratiquée par [d'autres] chercheurs juifs comme Leo Steinberg, Irving Lavin et Linda Seidel »*. [Lipton, p. 286] Parmi les autres spécialistes juifs de l'art de premier plan figurent Meyer Schapiro, Walter Friedlander, Robert Rosenblum et Rosland Krauss, pour ne citer que ceux que l'on qualifie de « formalistes ». Joseph Hodin était un éminent spécialiste de l'art juif en Grande-Bretagne, tout comme E. H. Gombrich, né à Vienne, auteur du manuel d'influence internationale qui se trouve dans le casier de tout étudiant en art, *The Story of Art*. *« La notion de culture juive »*, affirme-t-il curieusement, *« est une invention de Hitler. »* [Searle, p. T9]

Le judaïsme traditionnel a interdit les « images taillées » et l'idolâtrie, et pendant la majeure partie de l'histoire, les juifs étaient généralement réticents à s'engager dans de nombreux types d'activités que la culture occidentale décrit aujourd'hui comme de l'« art. » *« Il est ... interdit de dessiner l'image d'un homme »*, déclare le Code orthodoxe de la loi juive, *« ne serait-ce que le visage d'un homme »*. [Ganzfried, p. 53] *« C'est à ce moment que la loi religieuse [juive] est devenue toute puissante »*, a indiqué l'éminent philosophe religieux juif Martin Buber, *« Le corps humain est méprisable. Voir est un péché. L'art est un péché... Tout ce qui est créatif est étouffé dès sa première apparition. »* [Olin, p. 45] *« Pour un lecteur non juif »*, dit Margaret Olin, *« de tels jugements semblent accablants. Le lectorat de Buber, cependant, était juif, puisque son livre a paru sous les auspices sionistes. »* [Olin, p. 45]

En 1887, deux archéologues français, Georges Perrot et Charles Chipiez, ont reconstitué des modèles d'anciens temples juifs et ont conclu que les juifs étaient *« le moins artistique des plus grands peuples de l'Antiquité. »* [Un an plus tard, un éminent historien de l'art allemand, Wilhelm Lubke, déclarait que *« les Juifs, n'ayant aucune sensibilité artistique*

propre, empruntaient des formes architecturales sur un principe éclectique aux nations qui les entouraient ». [Olin, p. 42]

« [Cette] remarque semble innocente d'un point de vue postmoderne », dit Margaret Olin, *« mais le fait que Lubke ait caractérisé les Juifs comme un peuple qui empruntait aux autres l'art qu'ils ne pouvaient pas créer par eux-mêmes a donné une base historique aux stéréotypes antisémites des Juifs comme des parasites caméléons. »* [Olin, p. 42]

Même le célèbre historien de l'art juif du tournant du siècle, Bernard Berenson, a réitéré ce qu'Olin appelle un thème antisémite récurrent. *« Les Juifs »*, disait Berenson, *« comme leurs cousins ismaélites les Arabes, et peut-être même comme tous les sémites purs (s'il y en a), ont montré peu de talent pour les arts visuels et presque aucun pour les arts figuratifs. »* [Olin, p. 49]

Mais, bien qu'il n'y ait eu *« aucune tradition visuelle juive avant ce siècle »* [Freudenheim, p. 9], rien ne les empêchait de s'engager sur le marché de celle-ci. Même *« dans les cercles d'avant-garde des années 20, 30 et 40 »*, font remarquer Nathan Glazer et Patrick Moynihan, *« les Juifs étaient très souvent les critiques (et les entrepreneurs), les non-Juifs les créateurs. C'était le cas dans la littérature, la peinture, la musique et le théâtre. »* [Glazer / Moynihan, p. 173]

« Dans le large spectre du judéo-christianisme, un groupe, souvent représenté comme juif, explique Marc Shell, est relativement à l'aise avec l'argent et mal à l'aise avec l'art figuratif, tandis qu'un autre groupe, souvent considéré comme chrétien, est relativement à l'aise avec l'art et mal à l'aise avec l'argent. C'est, selon ce stéréopticon, l'essence du judaïsme de rejeter l'art figuratif et l'essence des chrétiens d'expulser les pièces de monnaie du temple. » [Shell, p. 7]

Comme nous l'avons vu à plusieurs reprises, il n'y a pas grand-chose de sacro-saint dans la tradition religieuse juive qui interdise de faire de l'argent ; l'exploitation d'objets d'expression humaine relèverait assurément de la sphère marchande. La fusion de l'argent et de l'art en un seul produit de consommation, l'ensemble du monde de l'art en tant que champ d'exploitation, et la profanation de l'art moderne considéré comme illusoirement – mais séculairement – « sacré », ont été profondément touchés de nos jours par l'influence juive. Norman Cantor, par exemple, fait remarquer que :

« Un membre de la famille bancaire Warburg a lancé à lui seul le domaine de l'histoire de l'art... [Cantor, p. 271]. *... Tous les départements d'histoire de l'art du monde sont les descendants directs de l'Institut d'Aby Warburg (déplacé à Londres en 1932 pour échapper aux national-socialistes) et de son grand disciple juif, Erwin Panofsky. Est-il anormal qu'un juif ait été si créatif dans l'étude d'un art si peu cultivé dans la tradition juive ? D'autant plus qu'un juif blanc libéré devrait poursuivre l'histoire de l'art. Mais on peut voir une tendance judaïsante dans la méthode de critique historique de l'art de Warburg. L'image est étudiée pour son 'iconologie', son schéma d'idées illustrant les passages textuels. L'art est ainsi abordé de façon herméneutique, rappelant à nouveau l'exégèse talmudique, plutôt que pour son contenu esthétique. Cependant, l'aspect le plus significatif du développement de Warburg dans l'histoire de l'art est la démonstration que le capitalisme de marché pouvait embrasser et financer une opération purement culturelle et académique. L'égalité distincte du capital n'était pas son matérialisme, mais sa liquidité, la capacité fongible du capital à se transformer en n'importe quelle marchandise, y compris l'art et la littérature des sciences humaines qui représentent un pouvoir dynamique dans la société. La maîtrise historique et critique de l'art par Aby Warburg était structurellement la même que celle de son frère dans leur banque internationale de l'argent et de son potentiel d'investissement. L'interaction transformatrice entre l'art et le capital est centrale à la nature de l'économie de marché. »* [Cantor, p. 271]

(Comme le souligne l'érudit juif George Mosse à propos du cercle artistique de Warburg : *« Erwin Panofsky, l'un des plus célèbres collaborateurs de la bibliothèque de Warburg [était], comme presque tous ses premiers collaborateurs, un Juif... [Ernst Cassierer était] l'auteur le plus prolifique de la bibliothèque de Warburg »*). [Mosse, G., 1985, p. 53]

« Les Juifs sont peut-être ou non devenus plus conscients de la culture », suggère Gerald Krefetz, *« mais ils ont certainement été parmi les premiers à réaliser que l'art moderne n'est pas un mauvais investissement... [Certains juifs ont vu] dans l'art moderne l'un des moyens les plus lucratifs de dupliquer l'argent depuis l'invention des intérêts composés. »* [Krefetz, p. 146] *« Le lien entre l'art et le gain commercial »*, fait remarquer Lindemann, *« est devenu plus important aux États-Unis que dans tout autre pays de l'histoire. »* [Lindemann, p. 207] (Coïncidence, l'administrateur juif Lee Caplin *« a créé et dirigé le programme fédéral 'The Business of Art and the Artist' alors qu'il était assistant spécial du président de la*

National Endowment for the Arts ? »). [Caplin, L., 1989, p. ix] *« Certains marchands sont des courtiers en marchandises, ils ne vendent pas des poitrines de porc ou des contrats à terme sur le soja, mais des œuvres d'artistes reconnus, morts pour la plupart, dit Krafetz, ils achètent et vendent leurs œuvres comme ils le feraient pour n'importe quel autre produit... Ce sont essentiellement des frères commerçants. »* [Krafetz, p. 147]

Un bon exemple de ces attitudes de « frères commerçants » au sens propre se trouve dans un article paru en 1994 dans ARTnews qui dresse le portrait de trois investisseurs juifs en art – les frères Joseph, David et Ezra Nahmad, héritiers d'une fortune bancaire syrienne. *« Secrets et insaisissables »*, le journaliste Andrew Decker observe également que les frères *« sont parmi les plus riches négociants en art du monde. Ils sont également parmi les moins connus... Ils possèdent l'un des plus grands stocks d'œuvres d'art au monde... L'inventaire... se compose d'environ 1 000 tableaux qui restent généralement intacts dans un entrepôt...* [Decker, p. 116]*... Selon plusieurs sources, les plus grands intérêts de Joseph sont l'argent, l'art et les femmes, à peu près dans cet ordre. »* [Decker, p. 119] Joseph a été condamné en France pour violation de la législation sur les devises ; en Italie, il a été emprisonné pour avoir eu en sa possession 25 000 livres sterling volées. Il a également fait l'objet d'une enquête en Italie pour fraude fiscale, devant plus de 13 millions de dollars. En 1973, on a découvert que les frères Nahmad étaient en possession de bronzes de Giacometti qui avaient été volés huit ans auparavant.

En Israël, les centaines de milliers de juifs qui ont afflué ces dernières années ont apporté avec eux des trésors artistiques de Russie, en particulier de vieilles icônes chrétiennes orthodoxes russes. Elles sont vendues en Israël à des marchands, à des collectionneurs ou à des touristes pour un prix allant de 500 à 30 000 dollars. Leur valeur peut aller de 500 à 2,5 millions de dollars. Les pièces de meilleure qualité sont envoyées d'Israël en Europe ou en Amérique pour être revendues à un prix plus élevé. *« Les sortir de l'Union soviétique – ou des républiques indépendantes qui lui ont succédé – est illégal »*, constate *l'Atlanta Journal Constitution*. *« Mais les immigrants prennent le risque, en soudoyant souvent les douaniers pour qu'ils détournent le regard. »* [Salomé, p. A6]

En 1995, Dmitri Yakubovsky, autrefois renvoyé de l'école militaire russe pour ce qu'il considérait comme de l'antisémitisme, puis propriétaire d'un manoir de 5,3 millions de dollars dans la banlieue de Toronto, avait une nouvelle maison. C'était *« une cellule de prison russe décrépite au centre de détention Kresty de Saint-Pétersbourg. Il a été arrêté à Moscou en décembre dernier et est accusé de complicité dans le vol d'une collection historique de 130 millions de dollars de manuscrits rares d'Extrême-Orient et d'Europe ancienne de la Bibliothèque nationale russe. »* [Gold, J., p. 37] La police a tendu un piège à Yakubovsky, *« son arrestation a suivi immédiatement, et le filet s'est étendu à Israël, où un groupe d'Israéliens a été arrêté. »* [Ward, p. B6]

Un vénérable « musée de l'Holocauste » israélien a même été impliqué dans la contrebande internationale d'œuvres d'art en provenance de l'ancienne Union soviétique. En 2001, l'*Associated Press* a indiqué que :

« Dans le cadre d'une opération secrète, le mémorial de l'Holocauste Yad Vashem de Jérusalem a fait sortir clandestinement d'Ukraine des fragments de peintures murales de l'artiste juif polonais Bruno Schulz, suscitant une controverse internationale. Yad Vashem soutient qu'il n'a fait qu'exercer son droit de préserver les œuvres d'un éminent écrivain, artiste et victime de l'Holocauste juif, mais les responsables ukrainiens et polonais affirment que leur retrait est un crime. » [Shargorodky, S., 6-20-01]

Dans cette sphère artistique internationale, *ARTnews* a publié en 1995 un article sur l'homme qui *« dépense plus allègrement qu'aucun autre collectionneur dans l'histoire »*, un juif né en Iran, aujourd'hui citoyen américain vivant en Grande-Bretagne, Nasser Khalili. Sa collection personnelle d'art islamique est assurée à elle seule pour 1,5 milliard de dollars. Khalili a dépensé 7,5 millions de dollars rien que pour publier un catalogue en trente volumes des œuvres islamiques qu'il possède. Parmi les 27 000 objets d'art qu'il possède, on trouve une collection d'art japonais d'une valeur de 100 millions de dollars, des émaux et des Fabergé russes, des figurines en poterie de l'ancienne Mésopotamie, des objets en métal espagnols du XIX^{e} siècle, des tapisseries nuptiales suédoises (1750-1850), des soies tissées indiennes (1200-1500) et 16 des 50 soies antérieures au XVI^{e} siècle *« qui se trouvaient toutes dans des monastères tibétains jusque dans les années 1980 »*. [Norman, p. 120] Un des

premiers conseillers juifs-iraniens de Khalili était Mehdi Mahboubian *« qui était le plus important du groupe de marchands d'art juifs iraniens à Téhéran dans les années 1970 et agissait en tant que conseiller personnel du chah et de la chahbanou [l'épouse du chah] ».* [Norman, p. 120]

Le rabbin Alan Lew relève les expressions curieusement incongrues du maître zen et marchand d'art « Rudrananda » :

« [Il y avait] un gourou nommé Rudrananda, ou, comme on l'appelait, Rudi. Le vrai nom de Rudi était Albert Rudolph. C'était un juif qui avait grandi à Brooklyn... [Lew, A., 1999, p. 51] *[Il avait] un grand magasin... où vivaient tous les étudiants de Rudi. Le magasin était tapissé de tonkas, de tapisseries tibétaines et de bouddhas d'une valeur inestimable. Certains d'entre eux étaient très grands, plus de six pieds de haut, et tous étaient exquis. Rudi s'était posté à la frontière indienne lorsque les Tibétains fuyaient les Chinois, achetant tous leurs bouddhas et trésors artistiques inestimables. Maintenant, il était marchand d'art, vendant ses trésors à des musées et à des personnes extrêmement riches. J'ai dû attendre longtemps pendant qu'il servait obséquieusement les représentants des musées et les millionnaires, se rendant périodiquement à l'arrière du magasin où un ou deux de ses étudiants se recueillaient auprès de lui. Il posait sa main sur leur tête et leur transmettait en quelque sorte de l'énergie, et ils étaient pris de convulsions. D'autres étudiants venaient le voir pour des consultations. C'était comme si Rudi dégageait de l'électricité. Plus les étudiants étaient expérimentés, plus ils s'électrisaient jusqu'à en trembler, le tout au milieu de transactions de haut vol sur la statuaire. Les millionnaires qui venaient acheter des objets d'art semblaient totalement inconscients de tout ce qui se passait et n'étaient jamais ébranlés. C'est au milieu de tout cela que Rudi m'a dit que je devais tout laisser tomber et venir étudier avec lui, qu'il me rendrait riche et que je m'enverrais en l'air tout le temps. Tu aurais dû voir les nichons de la femme avec laquelle j'étais à Boston, m'a-t-il dit. »* [Lew, A., 1999, pp. 54-55]

En Suisse, Werner et Gabrielle Merzbacher possèdent *« l'une des plus grandes accumulations d'art moderne au monde ».* [Green, D., p. 37] Cent trente-neuf œuvres de soixante-dix-sept artistes ont été exposées au Musée d'Israël à Jérusalem en 1998. À Los Angeles, « au début des années 1990 », souligne Tom King, *« en achetant le Double Portrait de David Hockney, David Geffen, le magnat juif d'Hollywood, a entamé une frénésie d'achats qui a rapidement attiré l'attention du monde de l'art. Il a constitué une collection de*

chefs-d'œuvre modernes qui, pour les artistes et les périodes qu'il privilégiait, était inégalée, y compris un grand nombre des œuvres les plus précieuses de Jackson Pollock et de Jasper Johns ». [King, T., 2000, p. 477]

En Angleterre, le magnat juif de la publicité Charles Saatchi et sa femme *« ont constitué une collection d'art moderne qui est considérée aujourd'hui comme étant peut-être la plus importante de ce type au monde en propriété privée »*, en se concentrant principalement sur les *« minimalistes américains ».* [Fallon, p. 325] Dans les années 1980, Saatchi dépensait un million de dollars par an pour de nouvelles acquisitions artistiques. Il s'intéresse notamment à *« un investissement important dans l'art du [peintre juif] Julian Schnabel ».* [Glueck, p. 2, p. 27] Norman Rosenthal, de la Royal Academy britannique, a suggéré que *« les Saatchi sont probablement les plus importants collectionneurs d'art moderne au monde ».* [Fallon, p. 335] L'artiste politique Hans Haacke a un jour organisé une exposition (intitulée « Taking Stock ») *« qui était une attaque contre les Saatchi, leur empire publicitaire, et contre Mme Thatcher [le Premier ministre britannique qui s'est hissé au pouvoir avec l'aide de la publicité Saatchi] ».* [Fallon, p. 334]

Kevin Goldman suggère même que :

« La publicité est une industrie dans laquelle les sommes d'argent à gagner rivalisent avec les fortunes des banquiers d'affaires et des barons voleurs. En effet, un homme [de publicité], Charles Saatchi, a gagné tellement d'argent dans la publicité qu'il a pu contrôler le marché mondial de l'art contemporain. » [Goldman, p. 21]

« La collection Saatchi », précise Alison Fendley, *« a été au centre des débats dans le monde de l'art contemporain depuis son ouverture au public en 1985. On sait peu de choses sur les rouages de la Saatchi Gallery ; aujourd'hui encore, ses finances sont mystérieuses. »* [Fendley, p. 6]

Vous cherchez un ikat, *« un textile rare d'Ouzbékistan »* ? Essayez Guido Goldman, qui, au cours des vingt dernières années, a amassé la plus grande collection privée d'ikat d'Asie centrale au monde. (Le père de Goldman, Nachum, était le *« président du Congrès juif mondial et un acteur clé dans une foule d'autres organisations juives »*.) [Cembalest, How, p. 11])

Des costumes d'armure ? Des objets médiévaux ? Judaïca ? Barry Trupin *« possédait l'une des plus grandes collections privées de Judaïca en*

Amérique, ainsi qu'une collection d'artefacts médiévaux et d'armures de renommée mondiale. Sa fierté et sa joie étaient une armure du château de Hever en Angleterre qui avait appartenu à Henri II. Trupin voulait tellement posséder cette armure qu'il l'a payée 3,2 millions de dollars aux enchères, surenchérissant à la fois sur la Tour de Londres et le Louvre. » [Gaines, S., 1998, p. 231]

Et que dire des œuvres du poète, artiste et cinéaste français Jean Cocteau ? En 1995, le magnat des affaires juif Severin Wunderman a fermé son « Musée Severin Wunderman » en Californie du Sud et a fait don de *« la plus grande collection au monde d'œuvres »* de Cocteau à l'Université du Texas. Wunderman prévoit de déménager en France pour vivre dans son château restauré du XV^{e} siècle. [Howlett, p. E1] Les œuvres de l'artiste Andrew Wyeth ? Dans les années 1980, le producteur hollywoodien Joseph E. Levine a vendu la plus grande collection au monde de peintures de Wyeth. [Aronson, S., 1983, p. 187]

De l'art amérindien ? En 1998, Stanley Marcus, président émérite de la boutique de luxe Neiman Marcus, a mis sa collection d'art amérindien aux enchères chez Sotheby's. La vente a été confiée à Ellen G. K., qui a été chargée de l'organiser. Ellen Taubman, responsable du département d'art indien de Sotheby's depuis 25 ans et fille du président du conseil d'administration de Sotheby's, le magnat juif de l'immobilier Alfred Taubman, était chargée de la vente. Picasso ? En 1998, Victor et Sally Ganz ont mis aux enchères leur réserve d'œuvres d'art, dont *« la plus importante collection privée d'œuvres de Picasso en Amérique ».* Les chiffres de vente attendus allaient de 125 millions à un demi-milliard de dollars. [Handwerker, 11-10-97] En 1999, une vente aux enchères d'œuvres d'art (restituées après avoir été confisquées par les « nazis » il y a plusieurs décennies) a rapporté 90 millions de dollars à la famille Rothschild.

De l'art allemand ? Lors d'une vente aux enchères en 2000, les propriétés de Marvin et Janet Fishman ont été estimées à 16 millions de dollars. Il s'agissait *« d'une collection de quelque 160 œuvres, l'un des ensembles les plus complets d'art allemand du début du XX^{e} siècle jamais constitué en possession d'un particulier. »* [Ronner, M., 30 juillet 2000, p. 16]

Autre chose ? Le marchand juif Ronnie Darvick a même vendu, au fil des ans, l'arme qui a tué Lee Harvey Oswald (pour 220 000 dollars), le

certificat de conversion au judaïsme de Marilyn Monroe lorsqu'elle a épousé le dramaturge juif Arthur Miller en 1956, les écrits du meurtrier de masse Charles Manson et l'autographe d'Adolf Hitler. *« Ma mère a vu toute sa famille décimée en Pologne »*, raconte Darvick. *« Elle pensait qu'il se retournerait dans sa tombe s'il savait qu'un Juif gagnait de l'argent avec son autographe. »* [Thomas, p.G8]

En 1981, Charles Hamilton, un marchand d'art et de documents, a écrit à propos de ses expériences dans le monde des enchères :

« En novembre 1975, j'ai mis aux enchères plusieurs objets nazis inhabituels, dont l'un a instantanément captivé la presse. Il s'agissait d'une plaque d'immatriculation ornée et plaquée or utilisée sur la limousine de parade de Hitler. Il l'avait offerte à sa maîtresse, Eva Braun, parce qu'elle était intriguée par la beauté tape-à-l'œil. La plaque était faite de laiton lourd plaqué d'or étincelant. Il y avait une croix gammée émoussée en haut à gauche et un aigle nazi en haut à droite. La plaque portait la légende : 'Reichskanzler – Deutschland'. À moins de deux portes de la suite Conrad du Waldorf-Astoria où je tenais la vente de la plaque d'immatriculation de Hitler, se tenait par hasard une réunion du B'nai B'rith, un assemblage de barbus gris pensifs portant des kippas. Un journaliste de la télévision a perçu l'anomalie. 'Puis-je emprunter cette plaque d'immatriculation pour quelques minutes ?' a-t-il demandé. 'Bien sûr', ai-je répondu. Je l'ai suivi, lui et son équipe de télévision, dans la conférence du B'nai B'rith. Le journaliste a choisi un vieil homme qui semblait avoir subi les brutalités d'un camp de concentration. 'Monsieur', dit-il, 'M. Hamilton, le marchand d'autographes, met aux enchères, au bout du couloir, cette plaque d'immatriculation de la limousine de Hitler. Puis-je avoir votre avis sur cette vente ?' 'Dégoûtant ! Je ne peux pas croire que quelqu'un puisse vendre ou acheter un objet aussi répugnant'. Le journaliste a posé la même question à trois ou quatre autres personnes âgées de l'assemblée. Leurs réponses consistaient toutes en des dénonciations véhémentes à mon égard et à l'égard de ma vente. Après la vente de la plaque d'immatriculation pour 3 500 dollars à un marchand juif, le journaliste m'a demandé ce que je pensais de cette vente. » [Hamilton, C., 1981, pp. 180-181]

Ailleurs, Hamilton rapporte une autre histoire de ce genre :

« À l'automne 1979, un jeune homme, qui s'est présenté sous le nom d'Aaron Goldberg, m'a apporté pour une vente aux enchères une petite liasse de papier à lettres inutilisé portant le nom et l'adresse de Hitler. 'Je suppose que votre père les a

ramenés d'Allemagne après la guerre', lui ai-je dit, reconnaissant dans le papier celui que Hitler utilisait souvent pour écrire aux échelons inférieurs de l'armée. 'Non', m'a-t-il expliqué. 'Mon père était trop vieux pour l'armée. Il possédait une imprimerie à Brooklyn. Deux ou trois ans avant que nous n'entrions en guerre, l'ambassade nazie à New York lui a demandé d'imprimer du papier à lettres officiel pour Hitler. Il était difficile à l'époque de trouver du travail et bien que juif, mon père a accepté le travail. J'ai trouvé ces feuilles à l'arrière de la boutique.' » [Hamilton, C., 1981, p.182]

En Angleterre, en 1989, un entrepreneur juif, Andrew Benjamin, a été expulsé par son propriétaire juif lorsqu'on a découvert que l'espace loué par Benjamin était un magasin appelé « Cutdown », qui *« vendait des vêtements et des médailles nazis, ainsi que des disques, de la littérature et des vidéos racistes. »* [Horowitz, D.] (À l'inverse, dans le cadre d'une action de censure juive contre un fournisseur d'accès à Internet, la Ligue internationale contre le racisme et l'antisémitisme de France et l'Union des étudiants juifs ont saisi les tribunaux en Europe pour tenter d'interdire une vente aux enchères en ligne sur Yahoo Internet de souvenirs « nazis ». La société s'est plainte : *« Est-ce que l'on attend de Yahoo qu'il vérifie qui est en ligne et qu'il se conforme aux lois de tous les autres pays ? »*). [Agence France Presse, 5-16-2000]

L'activisme juif pour arrêter la vente de souvenirs « nazis » est étrange si l'on considère la vaste expérience du marchand d'art et de documents Charles Hamilton dans la vente de ces dits objets :

« Au cours des vingt dernières années, j'ai vendu aux enchères des milliers de reliques et de documents nazis. Et presque toujours, ces ventes ont suscité des critiques, des expériences douloureuses, voire des menaces de mort... Aujourd'hui, la grande menace qui pèse sur moi ne vient pas des bombes [Hamilton a déjà reçu une menace dans ce sens pour avoir mis en vente une photo de Hitler dans la vitrine de sa galerie], mais des collectionneurs qui se ruent sur moi et sur d'autres marchands d'autographes dans leur frénésie de se procurer des lettres et des documents de Hitler et de ses sbires avant que les prix ne s'envolent. Une lettre de Hitler vaut maintenant cinq lettres de Churchill et dix lettres de Franklin D. Roosevelt. Qui est dans la course au troisième Reich ? Les Allemands achètent. Les Britanniques achètent. Mais surtout les collectionneurs juifs d'Amérique. Ils enchérissent avec des

pseudonymes ou des anagrammes, derrière des piliers ou des portes à moitié fermées, ou font des signaux furtifs au commissaire-priseur. Leurs noms sont top secrets »

Est-ce juste la fascination du mal et de la violence ? Peut-être. Mais comme me l'a expliqué un collectionneur juif : *« C'est comme avoir la tête du chasseur sur le mur au lieu de celle du chassé ».* [Hamilton, C., 1981, pp. 172, 174]

Hamilton poursuit :

« L'une des collections nazies les plus remarquables d'Amérique a été constituée par feu Philip D. Sang, dont j'ai récemment évalué la collection de judaïca pour la présenter à l'Université Brandeis. J'ai aidé Sang à constituer son superbe assemblage de lettres et de documents juifs et je l'ai aidé à rassembler son énorme et importante collection nazie. Parmi les objets historiques que j'ai vendus, citons le plan nazi top secret pour l'invasion de la Hollande et de la Belgique, ainsi que l'exemplaire personnel de Mussolini de 'L'homme et le surhomme' de Nietzche, annoté des propres idées du Duce pour mettre en œuvre la vision du philosophe.

Un autre collectionneur nazi, célèbre pour ses cours d'éducation physique, m'a dit un jour 'que toute sa famille avait été exterminée dans un camp de concentration autrichien pendant l'Holocauste'. Pourtant, je n'ai jamais rencontré d'homme aussi passionné par les nazis, surtout les plus brutaux d'entre eux. Il aimait enfermer ses méchants dans des cadres spectaculaires. Une fois, j'ai assemblé pour lui un 'ensemble' de Hitler et de Göring, avec des exemples de certaines des médailles portées par le Führer et son pompeux maréchal de l'air. Alors que mon client était en train d'admirer le produit fini, scintillant de médailles, il a commenté mon 'superbe travail' et je n'ai pu m'empêcher de demander : 'Qu'allez-vous en faire ?' Il m'a répondu : 'Je vais l'accrocher dans mon salon'. Je n'ai pas pu trouver d'autre réponse que : 'Ce n'est pas l'endroit que je choisirais pour accrocher Hitler et Göring' ». [Hamilton, C., 1981, pp. 172, 174]

Et à Miami, parmi d'autres projets d'affaires, Jack Sugarman, *« commissaire-priseur de premier plan »* et propriétaire de Jack Sugarman Auctioneers, a un jour organisé une vente aux enchères de presse-papiers appartenant à Oscar Schindler (célèbre dans *La liste de Schindler*). En 2000, Sugarman est allé en prison pour avoir détourné des fonds de la Federal Deposit Insurance Corporation. [Associated Press, 18 avril 2000]

Ensuite, il y a le « collectionneur de Chicago » Million [Est-ce une erreur typographique du magazine *Jewish Source* ?] Kohn, qui a amassé 700 objets liés à l'Holocauste, y compris *« une liste de personnes programmées pour l'extermination le 5 juillet 1943 »*, *« un oreiller rembourré avec des cheveux humains, une barre de savon faite de graisse corporelle humaine, et un morceau de peau portant un tatouage*[3] *»*. Il a exposé sa collection dans 14 pays. [Lum, R., 11-19-99, p. 3A]

L'homme, Jack Ruby, qui a tué Lee Harvey Oswald était juif. Tout comme Abraham Zapruder, l'homme qui a filmé le président J.F. Kennedy se faisant tirer dessus à Dallas. Zapruder a vendu le film original 8 mm au magazine *Time* pour 150 000 dollars. *« Craignant que le fait qu'un Juif tire profit de l'assassinat ne déclenche une vague d'antisémitisme »*, note le journaliste George Lardner Jr du *Washington Post*, *« son avocat lui a suggéré de faire don des premiers 25 000 dollars à un fonds pour un policier de Dallas tué ce jour-là, J. D. Tippett. Zapruder a accepté sans hésiter. »* [Lardner, G., 1998, p. A11] Zapruder est mort en 1970.

Inexplicablement, le film a été rendu aux héritiers de Zapruder en 1975 par Time Inc. On sait qu'au fil des ans, la famille Zapruder (l'un des fils d'Abraham est avocat à Washington DC) a exigé des droits exorbitants pour l'utilisation des images de l'assassinat. Deux cinéastes indépendants, à qui l'on avait dit que l'autorisation de reproduire les images dans leur propre film coûterait 30 000 dollars, ont réussi à poursuivre les Zapruder en justice pour pouvoir utiliser ce matériel historique. [Margolick, D., 1988, p. B20]. En 1997, le gouvernement américain s'est approprié le film original (il était déjà entreposé, à la demande des Zapruders, aux Archives nationales). Le ministère de la Justice est allé en arbitrage avec la famille Zapruder pour décider d'une *« juste compensation »* pour les 26 secondes de métrage. Le gouvernement a offert 3 millions de dollars ; la famille a demandé 30 millions de dollars. Trois juges du ministère de la Justice ont finalement décidé (2-1) d'accorder 16 millions de dollars à la famille. (Kenneth Feinberg et Arlin

[3] [NdT : il est important de souligner qu'aucune machine à tatouer ni matériel de tatouage spécifiquement utilisés dans le but d'identifier les juifs internés dans les camps de travail ou de concentration allemands n'ont jamais été localisés. Il n'existe donc aucune preuve venant appuyer une telle allégation.]

Adams ont voté oui, et Walter Dellinger non – il a suggéré 3 à 5 millions de dollars comme valeur marchande équitable). Incroyablement, les Zapruder ont également conservé les droits d'auteur – toute reproduction du film serait soumise à une redevance à la famille. [Reichman, D., 8-3-99]

Ainsi que le souligne l'éditorial du *Quincy Patriot Ledger* (Quincy, Massachusetts) :

« Vous et moi [les contribuables] recevons la facture et le gouvernement conserve les images originales. En plus des 16 millions de dollars, les héritiers de Zapruder conservent les droits d'auteur, ce qui leur permet de vendre la séquence 16 millions de fois de plus... La famille a comparé son trésor à une toile de Van Gogh. » [Quincy, p. 12]

(Même l'homme qui a peint John F. Kennedy et sa femme *« pour leurs portraits à la Maison Blanche »* était Aaron Shikler, également juif. Elle note également dans sa biographie *« David Levine, le caricaturiste désormais légendaire »*). [Krantz, J., 2000, p. 208]

Ailleurs, Stanley Slotkin, le fondateur juif de la société Abbey Rents, a acheté dans les années 1960 un tas de roches extraites d'un tunnel situé à côté du site traditionnel de la nativité de Jésus (à Bethléem) ; plus récemment, ses descendants ont placé ces pierres-souvenirs dans des cadres pour bijoux et les commercialisent dans des publicités télévisées (avec l'acteur Ricardo Montalban) sous le nom de *« pierres de la nativité »*, vendues jusqu'à 395 dollars pièce. (Dart, J., p. B1).

Bien entendu, les juifs sont également actifs sur le marché de l'art spécifiquement juif. Wilbur Wendell Pierce (à l'origine : Wilbur Persofsky), par exemple, jouit même *« d'une réputation internationale pour sa collection de devises des camps de concentration, qu'il a amassée au cours des cinq dernières années [1991-96] ».* [Biberman, p. 69]

Dans le domaine des escroqueries archéologiques, Moses Shapira a été le pionnier en la matière. « Shapira », fait observer la conservatrice d'art israélienne Irit Salmon, *« a été le premier à reconnaître que l'archéologie pouvait être un commerce rentable ».* Shapira, un juif russe transplanté à Jérusalem, a vendu une variété de faux objets archéologiques à la fin des

années 1800, y compris des articles récemment fabriqués qu'il a faussement présentés aux principaux musées européens. *« Son exposition comme fraudeur en 1884 »*, souligne Shoshana Sappir, *« a conduit à son suicide quelques mois plus tôt ».* [Sappir, S., 7-31-2000] En Grande-Bretagne, le célèbre escroc juif Adam Worth est à l'origine du vol, en 1876, du tableau de Thomas Gainsborough représentant la duchesse de Devonshire, qui, quelques semaines auparavant, *« avait été vendu aux enchères pour 10 000 guinées, à l'époque le prix le plus élevé jamais payé pour une œuvre d'art, faisant sensation ».* [MacIntyre, B., 1997, p. 3]

Stephen Nohlgren évoque l'illustre histoire de fraude artistique d'Elmyr de Hory :

« En fouillant dans une vente de garage, j'ai payé quelques dollars pour un livre intitulé 'FAKE !' [titre complet : 'FAKE ! The Story of Elymyr de Hory, the Greatest Art Forger of Our Times', par Clifford Irving], une biographie d'Elmyr de Hory, peut-être le plus grand faussaire de tous les temps. De Hory était un aristocrate juif hongrois et un artiste en devenir qui vivait à Paris dans les années 1920... Pendant la Seconde Guerre mondiale, les parents de De Hory ont été tués et les richesses familiales confisquées. Il échoue à Paris, sans argent de poche, mais avec un goût intact pour la vie de luxe ... [Il] se lance dans une carrière de faussaire pendant 20 ans. Il n'a jamais eu de succès avec son propre travail. De Hory a produit un nombre prodigieux de faux. Il pouvait imiter presque toutes ses anciennes connaissances. Pour vendre ses faux, il laissait entendre que son père avait amassé une collection privée dans les années 30, qui avait ensuite été exportée clandestinement de Hongrie. Il a vendu à des marchands d'art et à des musées. Ses œuvres ont commencé à apparaître dans des livres d'art comme des originaux. Il a falsifié tellement de Dufy qu'un expert a un jour rejeté deux vrais Dufy comme étant frauduleux parce qu'il avait supposé à tort que la main et le style de De Hory étaient les bons. Il a finalement été arrêté en 1967 et a passé quelques mois dans une prison espagnole. » [Nohlgren, S., 7-16-00]

Charles Hamilton, propriétaire d'une galerie de vente aux enchères, évoque un autre escroc juif :

« La capacité d'escroquer ses clients aux enchères est un art raffiné, ne vous y trompez pas. Pour réussir pendant toute une vie sans être détecté ou exposé, l'escroc qui achète aux enchères doit avoir la ruse d'un putois, l'éthique d'une vipère du

Gabon et la volonté d'acquérir d'un scarabée. Toutes ces qualités féroces étaient réunies de façon unique chez feu Lew David Feldman, un marchand de livres rares et de manuscrits qui opérait sous un nom de société conçu à partir de ses initiales abâtardies adorable : The House of El Dieff ». [Hamilton, C., 1981, p. 19]

Plus récemment, en 1987, le *Jewish Week* a publié un article dont le titre était « Le monde de l'art israélien stupéfié par des allégations de contrefaçon ». Dix Israéliens ont finalement été arrêtés dans le cadre de cette escroquerie, dont des propriétaires de galeries et des marchands d'art. *« 80 faux de haute qualité »* d'artistes israéliens importants ont été découverts dans le réseau, ainsi que des œuvres d'art volées à un artiste important, Eliahu Gat. [Jewish Week, 4-7-87, 4-10-87].

Aux États-Unis, en 1982, l'État de New York a adopté une loi, parrainée par le Jewish Community Relations Council, qui visait à saper le marché très actif des rouleaux de la Torah volés (*« 150 ... ces dernières années rien qu'à New York »*). Une grande partie des vols du marché de la Torah a été attribuée à un *« réseau criminel juif russe basé à Brooklyn ».* [Kalmanofsky, p. 58] Dans le nouveau système, la documentation du précédent propriétaire du rouleau serait désormais nécessaire pour toute transaction de vente. [Gallob] Bien qu'un Sefer-Torah *« soit l'objet le plus sacré de la religion juive »*, Herbie Stavsky, un marchand de Judaïca de Manhattan, a fait remarquer que *« tant que les gens aiment l'argent, il y aura toujours quelqu'un pour le voler. Cela vous montre que rien n'est sacré. Tout pour le dollar tout-puissant. »* [Kalmanofsky, p. 55]

Comme le prouvent les pages volées de la Torah, l'achat et la vente d'antiquités juives constituent un domaine de corruption croissant. En 1990, le *Jewish Week* a relevé des affaires criminelles récentes, notamment la falsification pour 60 000 dollars d'une haggadah du XV^{e} siècle par un juif italien, un livre de Psaumes hongrois ancien qui *« a été volé uniquement pour figurer dans une vente aux enchères israélienne »*, et un marchand d'art hassidique, Chaim Schneilbalg, qui a été assassiné dans un hôtel de Jérusalem alors qu'il rencontrait un client. Un suspect était un Israélien vivant en Allemagne de l'Ouest qui *« aurait été impliqué dans des affaires de contrefaçon, la gestion de maisons closes et un sinistre antérieur à la validité douteuse ».* Schneilbalg, rapporte le *Jewish Week*, *« aurait joué des coudes pour*

contrôler le marché des manuscrits juifs soudainement disponibles dans la nouvelle Europe de l'Est capitaliste ». [Mark, J, p. 31]

Dans un aperçu du marché de l'art en pleine expansion pour les objets juifs, Jonathan Mark dans le *Jewish Week* a indiqué que :

« L'ignorance et la fraude créaient de tels ravages qu'au cours des vingt dernières années, les acheteurs et les vendeurs de Judaica se sont de plus en plus tournés vers des maisons de vente aux enchères non juives pour se protéger les uns des autres... De nombreux Juifs américains ayant connu une augmentation de leurs revenus discrétionnaires dans les années 1970 et 1980, un plus grand nombre d'entre eux ont commencé à acheter et à vendre des Judaica comme investissement ou comme passe-temps. Ils étaient souvent utilisés pour collecter des fonds pour les Juifs... Mais même dans les salles de vente aux enchères... certains marchands étaient connus pour travailler en collusion... La récente fascination pour l'Holocauste a encore gonflé le marché. L'achat d'un objet qui avait été profané par les nazis était considéré comme une 'mitzvah' très chic. » [Mark, J, p. 31]

En 2000, peu de choses avaient changé. *« Des synagogues de toute l'Europe se font dérober des trésors valant des centaines de milliers de dollars »*, indique le *Jerusalem Report*. Les plus suspects sont *« deux escrocs israéliens »* qui continuent à réapparaître dans les synagogues, notamment aux Pays-Bas. [Levy, R., 2-14-2000]. En 2001, la police israélienne a arrêté Yerahmiel Hershler, Aharon Stefansky et Amnon Edri dans l'État juif avec des objets religieux volés dans des synagogues de *« Grande-Bretagne, de Gibraltar et d'un certain nombre de pays européens »* pour une valeur *« d'au moins 2 millions de dollars ... Un quatrième suspect a été arrêté dans le nord d'Israël. Un porte-parole de la police a déclaré que d'autres arrestations étaient attendues. »* [Haas, D., 3-2-01, p. 2]

****

Les juifs entrepreneurs ont été particulièrement actifs sur la « scène artistique » européenne depuis l'émancipation dans les années 1800. *« À l'aube de la fin du XIX^e^ siècle »*, explique Howard Sachar, *« les salons [d'art] juifs de Berlin étaient bien établis comme le centre de la vie sociale allemande... Les écrivains, les artistes, les intellectuels et les viveurs y trouvaient tous de la bonne*

nourriture et une bien meilleure conversation encore. » [Sachar, p. 150] (Bien plus tôt, la riche communauté juive d'Amsterdam payait souvent pour être représentée par le grand peintre Rembrandt. Sur les 200 portraits masculins qu'il a réalisés, 37 sont des juifs. *« Lorsque Rembrandt connut des temps difficiles dans ses dernières années et fit faillite »*, dit M. H. Goldberg, *« il reçut l'aide spirituelle et matérielle d'un rabbin »*). [Goldberg, M. H., 1976, p. 122]

Il y avait aussi des gens comme Jacques-Louis David :

« Réalisant le potentiel de propagande de l'art et désireux d'affirmer la primauté de la France dans tous les domaines de la culture, Napoléon remodela l'académie en une superbe machine à produire de l'art. Jacques-Louis David, ancien membre de l'Académie royale et ardent bonapartiste, faisait partie de l'élite dirigeante qui incitait les artistes à glorifier la France en peignant des thèmes classiques ou les batailles et les héros du jour. » [Meyer, K., 1979, p. 170]

Les juifs ont été particulièrement présents dans l'exploitation économique de l'art et la formation de sa valeur commerciale depuis la naissance de l'« art moderne » dans les années 1880. À cette époque, le centre du monde de l'art était Paris. *« Il y avait deux groupes de marchands d'art importants à Paris dans la première moitié du XX^e^ siècle »*, observe Peter Watson, *« ... l'un était composé de [Daniel-Henri] Kahnweiler, Paul Guillaume, Felix Feneon et des Rosenberg [Léonce et Paul], marchands d'œuvres contemporaines ... L'autre groupe était un groupe tout aussi soudé mais plus restreint de marchands qui formaient l'élite du marché secondaire des maîtres anciens... et de plus en plus des impressionnistes. Au centre de ce groupe se trouvaient [Nathan] Wildenstein, [René] Gimpel et [Jacques] Seligmann. Trois autres marchands de Londres et de New York, [Samson] Wertheimer et [Roland] Knoedler [qui seront plus tard dirigés par Charles Henschel jusqu'après la Seconde Guerre mondiale], leur étaient vaguement rattachés. »* [Watson, pp. 219-220] *« L'approche directe de [Paul] Rosenberg et ses prix élevés ont choqué les cercles artistiques parisiens et lui ont valu des critiques virulentes. »* Il a même déclaré un jour : *« Quant à moi, un tableau est beau quand il se vend. »* [Feliciano, p. 54] Parmi ceux qui faisaient partie de l'écurie d'art de Rosenberg, il y avait Picasso, anciennement lié à David-Henry Kahnweiler et au frère de Rosenberg, Léon. Toutes ces personnes étaient juives.

En outre, *« l'une des plus anciennes dynasties artistiques de France »* a été fondée par Alexandre Bernheim [Feliciano, p. 75] et David David-Weiss, un éminent collectionneur d'art, est devenu le président du conseil d'administration du Musée national français en 1933. De l'autre côté de la frontière, Max Friedlander, *« l'un des principaux experts de Rembrandt »*, dirige le Musée de Berlin à la même époque. [Epstein, 1996, p. 290]

Mécontent de ce contrôle juif du marché de l'art, un conférencier, Tony Tollett, prononça en 1915 devant l'Académie des sciences, des lettres et des arts de Lyon un discours intitulé : « De l'influence de la corporation juive-allemande des marchands d'art de Paris sur l'art français. » [Watson, p. 190] En 1930, précise Pierre Assouline, *« selon le marchand Pierre Loeb, à cette époque, quatre marchands d'art sur cinq étaient juifs, ainsi que quatre collectionneurs d'art sur cinq... Wilhelm Uhde qui avait fait les mêmes observations, ajoutait à la liste les critiques d'art. »* [Assouline, p. 230] Après la prise de contrôle de la France par les nationaux-socialistes, note Hector Feliciano, *« déplorant le manque d'experts disponibles pour conseiller les clients allemands, un certain nombre de services d'information nazis à Paris ont expliqué que c'était parce que la plupart des premiers experts en art avaient été des Juifs. Depuis les années 1920, ils avaient contribué au développement et à l'entretien d'un réseau mondial d'acheteurs d'art fortunés. Ce réseau s'est effondré dès qu'on leur a refusé un rôle sur le plus grand marché de l'art d'Europe. »* [Feliciano, p. 124]

Nachum Gidal fait remarquer qu'en Allemagne, James Simon *« a fait don de sa célèbre collection de peintures, sculptures, médaillons et bronzes de la Renaissance italienne »* au musée Kaiser Friedrich de Berlin, *« dont il était membre du conseil d'administration »*. [Gidal, p. 348] D'autres collections juives allemandes importantes comprenaient celles de Marcus Koppel, Franz et Rober von Medelssohn, Alfred Beit, Oscar Huldschinsky, Eduard Arnhold, Leopold Sonnemann, H. H. Meyer et Philip Rothschild, entre autres. *« La plus grande collection de peintres allemands du XIX^e^ siècle, poursuit Gidal, appartenait à Max Bohm et Rudolf Mosse ; la plus grande collection de dessins de maîtres anciens a été rassemblée par Paul Davidson. »* [Gidal, p. 348] Parmi les principaux marchands d'art juifs allemands figurent Alfred Flechtheim, Herwath Walden et Paul Cassirer à Berlin, ainsi que Bernheim & Heinemann à Munich.

De nombreux marchands d'art juifs ont connu un succès extraordinaire. En 1909, Jacques Seligman *« stupéfia Paris en acquérant le Palais de Sagan, une maison encore plus luxueuse... Seligman était le principal fournisseur [d'art] des Rothschild français ainsi que de [J. D.] Morgan ; il était également connu pour ses contacts en Russie... »* [Watson, p. 224]. *« Le [marchand d'art] le plus prospère, et certainement le plus secret, était [Nathan] Wildenstein »*, dit Peter Watson, *« ... Une autre raison du succès de Wildenstein était son association étroite avec Duveen et Gimpel, ce qui rendait leurs affaires respectives véritablement internationales. »* [Watson, pp. 220-221]

Hector Feliciano précise que *« Georges Wildenstein était très connu et activement impliqué dans les cercles artistiques de plusieurs pays, y compris ceux de la sphère d'influence nazie. Même après l'armistice français et l'occupation allemande, Wildenstein semble avoir profité de ce réseau pour organiser un certain nombre de transactions avec les Allemands. »* [Feliciano, H., p. 61] Feliciano a effectivement été poursuivi pour de telles déclarations sur Wildenstein et les « nazis » par les héritiers du marchand d'art dans les années 1990. Feliciano a contre-attaqué, et avec des preuves historiques pertinentes, a gagné le procès.

« Joseph Duveen, notoirement malhonnête » [Watson, p. 166], était un autre marchand d'art juif de premier plan dans les premières décennies des années 1900, *« le courtier d'art le plus prospère du XX^e^ siècle, ce commerce – grâce à son charisme incontestable et à son don pour la vente, assorti de généreuses doses de corruption ».* [Simpson, Artful, p. 1] Lorsqu'il a quitté l'Europe pour s'installer à New York, Duveen a été accusé (dans une *« affaire juridique qui a fait l'objet d'une énorme publicité »*) d'avoir éludé des droits de douane d'un montant de 102 millions de dollars, selon les valeurs d'aujourd'hui. Des relations avec plusieurs sénateurs américains et d'autres hommes d'influence ont aidé Duveen à échapper à la loi. [Watson, p. 166]

Duveen entretenait une longue – et secrète – association avec le très éminent et influent connaisseur d'art, critique et esthète juif, Bernard Berenson. Cet expert en art chrétien (dont le nom d'origine était Bernhard Valvrojenski) s'est converti au protestantisme, puis au catholicisme, voici toutefois ce qu'il a noté dans son journal intime : *« Il me semble parfois être un juif du Talmud typique ».* Il a également écrit qu'il désirait ardemment laisser tomber *« **le masque de goyim** et revenir aux*

réminiscences yiddish... » [Rubin, p. 75]. En 1944, Berenson a écrit un article intitulé « Lettre ouverte à la communauté juive américaine ». Dans ce texte, Barry Rubin a écrit : *« Berenson mettait en garde contre les chrétiens envieux qui les persécuteraient, 'même si vous étiez innocents comme les anges... et vous êtes loin de l'être' ».* [Rubin, p. 76]

Pour sa part, Berenson s'est régulièrement associé à Duveen sur une période de vingt-cinq ans pour perpétrer une fraude et une tromperie continues sur des collectionneurs d'art peu méfiants. *« Berenson était un génie »*, écrit Colin Simpson, *« qui, très tôt dans sa vie, a canalisé ses dons vers l'étude de la plus belle fleur de l'art chrétien : la peinture de la Renaissance italienne. À l'âge de 35 ans, il était devenu la plus grande autorité mondiale... Les conservateurs de nombreux grands musées du monde étaient soit ses anciens élèves, soit ses disciples... Ils venaient écouter ses opinions, suivre ses conseils et rendre hommage à son érudition et à son intégrité intellectuelle. Une petite minorité le considérait comme un tyran riche, opiniâtre et rancunier ... Mais seule une poignée d'entre eux étaient conscients que c'était Berenson, et non Duveen, qui était probablement le marchand d'art le plus prospère et le moins scrupuleux que le monde ait jamais connu. »* [Simpson, Artful, p. 1]

« La vérité brute sur les deux hommes », fait observer Peter Watson, *« ...est ...complexe et considérablement... sordide ».* [Watson, p. 167] Pour sa part, de 1911 à 1937, l'association cachée de Berenson avec Duveen lui a rapporté à lui seul l'équivalent – de nos jours – de 150 millions de dollars. [Simpson, Artful, p. 2] Eunice Lipton souligne quant à lui que *« Berenson a façonné le terrain même des études sur la Renaissance, sans parler du marché pour ce qui est devenu ses chefs-d'œuvre. »* [Lipton, p. 285]

Un autre des contemporains juifs de Berenson qui a fortement contribué à façonner l'histoire de l'art américain est Paul Sachs. *« Bien qu'il ne soit pas aussi connu que Berenson »*, note George Goodman, *« Paul Joseph Sachs a lui aussi exercé une influence patriarcale dans le monde des musées d'art – en Amérique et à l'étranger. Contrairement à Berenson, cependant, Sachs est né dans un milieu privilégié. »* [Goodman, #2, pp. 2 et 54]

« Le père et l'oncle de Sachs ont fondé la célèbre société d'investissement Goldman, Sachs à New York. Paul Sachs, directeur associé du Fogg Museum de Harvard et président du département des beaux-arts de cette université, a aidé un certain nombre

de protégés juifs spécialistes de l'art, dont James Rorimer (futur directeur du Metropolitan Museum of Art) ». « Deux autres protégés juifs », note Goodman, *« se trouvaient être des parents de Sach »* – Charles Kuhn et James Sachs Plaut (futur directeur du Boston Institute of Contemporary Art). [Goodman, #2, p. 57] Un autre parent de Sachs, Samuel Sachs II, est devenu directeur du Minneapolis Institute of Arts en 1973, puis directeur du Detroit Institute for the Arts et de la Frick Collection de New York. Le petit-fils de Paul Sachs, Franklin W. Robinson, est également devenu – en 1979 – directeur du Museum of Art de la Rhode Island School of Design, puis directeur du Johnson Museum de l'université Cornell. Le patriarche Sachs, dit Goodman, *« a largement inventé la notion de formation de conservateur. »* [Goodman, #2, p. 145]

L'influence juive avant la Seconde Guerre mondiale dans le monde de l'art européen - et l'influence juive dans ce monde aujourd'hui - peut être appréciée par cette observation de John Conklin. Alors que certains riches juifs allemands – comme les financiers William Weinberg, Georges Lurcy, Siegfried Kramarsky et Jacob Goldschmidt – ont pu faire sortir leurs œuvres d'art d'Europe en tant que capitaux, *« en 1973, le gouvernement autrichien a déclaré que les œuvres d'art en sa possession qu'il n'avait pas été en mesure de rendre aux propriétaires et héritiers légitimes deviendraient propriété de l'État, affirmant qu'il n'y avait plus beaucoup de revendications. Les magazines d'art et les groupes juifs ont contesté cette position... À partir de ce moment et jusqu'en 1985, le gouvernement autrichien et les organisations juives ont travaillé ensemble pour retrouver les propriétaires des pièces non réclamées. En 1985, le Parlement autrichien a adopté une loi visant à restituer à leurs propriétaires et héritiers légitimes plus de 8 000 œuvres d'art que les nazis avaient confisquées. Certaines appartenaient à des musées, mais la plupart à des Juifs d'Europe... La loi prévoyait une période allant jusqu'à septembre 1986 pour le traitement des demandes ; les œuvres non réclamées devaient ensuite être vendues aux enchères et les recettes réparties entre les groupes de résistance autrichiens [de la Seconde Guerre mondiale], la communauté juive de Vienne et des groupes juifs des États-Unis. »* [Conklin, p. 222]

Avec la montée du fascisme allemand, les historiens de l'art juifs ont commencé à émigrer hors d'Europe. Rien qu'à l'Université de New York, les professeurs d'art juifs réfugiés comprenaient Richard

Ettinghaven, Walter Friedlander, Karl Lehman, Alfred Salmony, Guido Schoenberger et Martin Weinberger. [Goodman, #2, p. 61]

Un autre cercle important de marchands d'art juifs du début du XX^e^ siècle était la famille Stein : Gertrude, Leo, Michael, et Sarah. *« Ils prétendaient »*, dit Peter Watson, *« souvent et avec véhémence, avoir découvert l'art moderne. »* [Watson, p. 161] Leur célèbre salon parisien *« était l'expression du désir des Stein de se montrer et d'être pris au sérieux par les autres comme ils le faisaient eux-mêmes... Le salon du samedi a rendu les Stein célèbres... Leo a emmené [ses] Renoir et la moitié des Cézannes aux États-Unis. Il tenait à se rendre à New York pour essayer le traitement freudien de trois complexes dont il était convaincu de souffrir : un complexe d'infériorité, un complexe de castration et un complexe du paria. »* [Watson, p. 162]

Gertrude, l'une des sœurs Stein, est devenue célèbre en tant qu'écrivain. Elle a débuté en Amérique avec des impressions de Picasso et de Matisse qui ont été publiées dans le magazine d'un autre marchand d'art juif allemand influent de New York, Camera Work. Cet homme, Alfred Stieglitz, *« éditeur/commerçant/entrepreneur/imprésario/photographe »*, allait *« donner naissance à l'exposition spectaculaire qui a introduit l'art moderne aux États-Unis. C'était une exposition qui allait changer le goût des Américains pour toujours, qui allait finalement faire en sorte que l'art moderne rivalise avec l'impressionnisme dans toutes les salles de vente, et qui, à long terme, allait faire passer New York devant Paris en tant que capitale mondiale de l'art. »* [Watson, p. 163] Quant à Gertrude Stein, *« l'apparente fierté de Stein pour son héritage juif et l'affirmation fréquente de sa particularité juive suggèrent une identité forte et continue. »* [Antler, J., p. 175]

Avec le déplacement du centre du monde de l'art de l'Europe vers New York, le développement du « marché de l'art », de la *« scène artistique »* et du *« monde de l'art »* – dans toutes ses permutations les plus importantes – a continué à être dominé par les juifs. Julien Levy, par exemple, était un important marchand d'art surréaliste dans les années 30. Salvador Dali était *« au centre de l'écurie de Levy ... Julian Levy et sa galerie sont au centre de l'histoire de l'art américain entre les deux guerres. »* [Altshuler, B., mars 1999] Maurice Wertheim (père de l'historienne sioniste Barbara Tuchman, que nous avons précédemment évoquée) était un grand collectionneur d'art. En outre, *« en tant que président de l'American Jewish*

Committee au début des années 1940, il a essayé sans succès de favoriser le soutien à l'État d'Israël. » [Goodman, #2, p. 61] La riche mécène juive Peggy Guggenheim a parrainé et aidé à construire la carrière du célèbre expressionniste abstrait Jackson Pollock dont la femme, Lee Krasner (anciennement Lena Kreisner) était également juive. Mme Guggenheim avait la réputation d'avoir des *« appétits sexuels bizarres »* et affirmait avoir couché *« avec pratiquement tous les hommes qu'elle a rencontrés »*, y compris Pollock. [Naifeh/Smith, 1989, p. 478]. Dans les années 1960, Guggenheim a intenté un procès à la veuve de Pollock, *« l'accusant de ne pas lui avoir remis au moins quinze œuvres exécutées par son défunt mari entre 1946 et 1948, alors que Mlle Guggenheim le subventionnait à condition qu'il lui donne tout ce qu'il produisait ».* [Burnham, p. 89] Pour sa part, Krasner a survécu à Pollock de 31 ans et a amassé une fortune de 26 millions de dollars, provenant en grande partie de la succession de Pollock. *« Lee Krasner a passé le reste de sa vie à entretenir la légende de Jackon Pollock. Grâce à ses manipulations astucieuses, le prix des peintures de Pollock a grimpé en flèche pour atteindre des millions. »* [Gaines, S., 1998, p. 144]

« Après la Seconde Guerre mondiale », remarque Gerald Krefetz, *« un nouvel élément s'est ajouté à la collection : la valeur d'investissement. Les Juifs ont peut-être été les premiers à apprécier ce nouvel art et ce nouvel ingrédient. »* [Krefetz, p. 147] Sam Kootz a ouvert une galerie en 1945 (il a même expérimenté, plus tard, la vente d'œuvres d'art en édition limitée dans des grands magasins tels que Macy's et Gimbel's). Comme d'autres, il est venu à l'art avec *« une formation en droit »* et une expérience de publicitaire. Selon Marcia Bystryn, parmi les marchands d'art, *« Kootz marque le passage d'un souci d'établir un lien personnel avec l'artiste à un souci de commercialiser un produit...* [Bystryn, p. 184] *... [Il] devait appliquer les techniques qu'il avait apprises dans le domaine de la publicité à la commercialisation de ses artistes ».* [Bystryn, p. 185]

Sidney Janis a ouvert sa galerie influente en 1948, Leo Castelli (*« avec ses manières aristocratiques »* [Plattner, p. 35]) a ouvert la sienne en 1957. *« Castelli connaît tout le monde »*, écrit Sophy Burnham en 1974, *« Il apparaît partout. Un article dans 'Vogue', une page dans 'Life', un article dans le 'Sunday Magazine' du 'New York Times'. »* [Burnham, p. 36]

On considère généralement que Castelli, propriétaire de l'une des galeries d'art américaines les plus influentes de l'histoire moderne, a manœuvré de manière spectaculaire le monde de l'art pour en tirer le meilleur avantage économique, ce qui a eu des conséquences profondes dans l'histoire de l'art. En 1964, Robert Rauschenberg, l'un des artistes de l'« écurie » de Castelli, a remporté le prestigieux prix de la Biennale de Venise. Sophy Burnham fait remarquer que :

« On dit que Castelli a d'abord sélectionné le commissaire américain de la Biennale, Alan Solomon, directeur du Musée juif, puis qu'il a choisi huit représentants américains (dont quatre étaient rattachés à sa galerie) et les juges américains, avant de se rendre en Europe pour persuader les autres juges [européens] ... de l'inévitable raz-de-marée de Rauschenberg ... La première personne invitée à être le juge américain avait refusé le poste estimant qu'elle n'aurait pas été en mesure d'exercer sa propre opinion face à la pression américaine. » [Burnham, p. 45]

« J'ai été quelque peu responsable de la victoire de Rauschenberg », a admis plus tard Castelli au *New York Times Sunday Magazine*. *« Après que Rauschenberg ait remporté la Biennale de Venise en 1964 »*, note Stuart Plattner, *« la valeur de ce [genre d'] art a été 'prouvée', et les prix des artistes de la galerie ont augmenté. »* [Plattner, p. 35] *« N'importe qui peut découvrir un artiste »*, a dit un jour Castelli, *« mais faire de lui ce qu'il est, lui donner de l'importance, c'est ça la vraie découverte. »* [Economist, p. 98] Dans ce contexte, Castelli a été influent dans la « découverte » de Jasper Johns, Robert Rauschenberg, Ray Lichtenstein, Frank Stella, Andy Warhol, James Rosenquist, Richard Serra, Donald Judd, Ellis Kelly, Cy Twombly, et d'autres. [Economist, p. 99] *« Il n'y a pas de sournoiserie chez [Castelli] »*, insiste Ivan Karp – un autre éminent marchand d'art juif qui fut autrefois employé par Castelli, *« Il est du type victime »*. [Burnham, p. 47]

L'exposition internationale d'art moderne, également connue sous le nom d'Armory Show, est l'une des expositions d'art les plus influentes des premières années du XX^{e} siècle, avec 1 300 œuvres d'art. Ainsi que le souligne Karl Meyer :

« En 1912, les peintres Arthur B. Davies et Walt Kuhn ont fait le tour de l'Europe pour rassembler les meilleurs exemples des œuvres modernistes les plus radicales... À la fin de leur périple, Davies et Kuhn avaient rassemblé le premier

grand assortiment d'œuvres de maîtres du modernisme européen à être exposé en Amérique... L'Armory Show a été décrit avec justesse par Lloyd Goodman, ancien directeur du Whitney Museum of American Art, comme 'le coup d'envoi de la longue et âpre lutte pour l'art moderne dans ce pays' ». [Meyer, K., 1979, p. 100-101]

(Le magnat de l'art juif Henry Geldzahler, président de l'art du XX^{e} siècle du musée Metroplitan et plus tard commissaire aux affaires culturelles de la ville de New York, a également monté une exposition très influente en 1969 : « New York Painting and Sculpture : 1940 to 1970 ». [Meyer, K., 1979, pp. 101-102] À la fin des années 1960, le Metropolitan Museum *« a attribué cinq sièges au conseil d'administration du Metropolitan pour assurer une représentation de l'ensemble de l'arrondissement ».* Sur ces cinq sièges, un était afro-américain et trois étaient juifs : l'éducatrice Muriel Rosoff Silberstein, Sol Shaviro, un des fondateurs du Bronx Museum of Arts, et Henry Saltzman, ancien président du Pratt Institute à Brooklyn). [Meyer, K., 1979, p. 114]

Une autre des plus importantes organisations de vente d'art de New York, encore forte aujourd'hui, est la Marlborough Gallery, fondée à Londres en 1948 par deux réfugiés juifs allemands, Frank Lloyd et Harry Fischer. Dans les années 1980, elle avait des succursales à New York, Zurich, Toronto, Rome, Tokyo, Montréal et au Liechtenstein, une *« multinationale du monde de l'art ».* [Krefetz, p. 160] La réputation de la Marlborough Gallery a touché le fond dans les années 1960 – mais a survécu pour prospérer – après une affreuse série de procès concernant la succession du peintre Mark Rothko (un suicide). La galerie a gravement sous-évalué les œuvres restantes du peintre et a tenté – par fraude et conspiration – de les manipuler et de les écrémer pour en tirer des profits scandaleux, perdant finalement l'affaire devant les héritiers de Rothko. Kate, la fille de Rothko, a également poursuivi avec succès les exécuteurs testamentaires de son père – Morton Levine, Theodore Stamos et Bernard Reiss (*« le comptable le plus célèbre du monde de l'art dès les années 1940 ».* [Myers, J, p. 236]) *« La seule chose qui les empêche [la mafia juive] de contrôler complètement le monde de l'art »*, proclamait le président juif de Marlborough, Frank Lloyd, *« est Marlborough. Nous sommes indépendants. Nous sommes le plus grand handicap à cette clique ».* [Krafetz, p. 161] À une autre occasion, il a admis que *« je collectionne de l'argent, pas de l'art... Il n'y a*

qu'une seule mesure du succès dans la gestion d'une galerie : faire de l'argent. » [Smith, R., 4-8-98]

Les procès et contre procès sont fréquents entre les artistes et leurs galeries. *« L'artiste voit le marchand comme une sangsue »*, observe Sophy Burnham. [Burnham, p. 94] L'artiste William de Kooning a poursuivi le marchand Sidney Janis, la galerie Marlborough a engagé une action en justice contre Naum Gabo.

Parmi les autres grands marchands d'art juifs récents, citons Laurence Rubin, Irving Bloom, Ronald Feldman, Holly Solomon, Ileana Sonnabend (ancienne épouse de Leo Castelli), et bien d'autres. En 1998, un journal londonien a qualifié le marchand juif Bernard Jacobson de *« probablement le principal marchand d'art moderne britannique ».* [Cooper, p. 50] Le marchand et mécène britannique Jonathan Silver *« a créé une galerie d'art pour son ami [qui deviendra une superstar de l'art] David Hockney ».* [Daily Telegraph, p. 31] Otto Kallir *« s'occupait de peintres expressionnistes... [Il] est également devenu le représentant de Grand-mère Moses et a même édité son autobiographie ».* [Heilbut, p. 218] Le monde des magnats de l'art juifs d'Andy Warhol comprenait Ivan Karp, Irving Blum et Robert Scull. Henry Geldzahler, homosexuel et conservateur du Metropolitan Museum of Art, était *« le mentor d'Andy en matière de peinture .... Bien qu'ils n'aient jamais été amants, leur relation est devenue intime. Andy parlait à Henry au téléphone tous les soirs avant de s'endormir et tous les matins dès qu'il se réveillait. »* [Bockris, V., 1989, pp. 158, 101].

En 1980, Warhol a produit une série limitée de tableaux intitulée « Jewish Geniuses », comprenant des portraits de Gertrude Stein, Franz Kafka, Sarah Bernhardt, les Marx Brothers, le théologien Martin Buber, Louis Brandeis (le « père » du sionisme américain), George Gershwin, Sigmund Freud, Albert Einstein et l'ancien Premier ministre israélien Golda Meir. Une exposition d'accompagnement a été présentée au Jewish Museum de New York et au Judah Magnes Museum de Berkeley, en Californie. Bluma Goldstein observe *« l'empressement des principaux musées juifs à monter l'exposition, à en faire la publicité et à vendre de coûteux portefeuilles de sérigraphies de l'exposition »*, ainsi que l'habileté de Warhol à cibler la richesse, l'importance dans le monde de l'art, l'auto-infatuation et la vanité des juifs :

« La préoccupation de Warhol pour l'argent et le statut social est bien connue et se reflète dans ses nombreuses impressions de signes de dollars et de papier-monnaie... Le critique d'art du 'New York Times' Hilton Kramer, dans une critique de l'exposition au Musée juif de New York, et David Bourdon, dans son livre sur Warhol, ont tous deux commenté l'opportunisme grossier de l'artiste qui a ciblé un secteur spécifique du public. [Carrie] Rickey l'appelle *« le circuit de la synagogue – c'est-à-dire les Jjs de la classe moyenne dont on pouvait compter qu'ils étaient attirés par les choses juives et la culture contemporaine et qui possédaient également les moyens d'acheter un portfolio coûteux en édition limitée à 200 exemplaires ... Tout comme ce secteur, le public, les musées juifs ont été attirés par un ensemble de visages juifs célèbres présentés artistiquement par un artiste majeur populaire depuis deux décennies ... Ronald Feldman, propriétaire d'une galerie d'art new-yorkaise impliquée dans de nombreux projets commerciaux réussis de la carrière de Warhol, a aidé Warhol à sélectionner les figures juives, a organisé l'exposition au musée juif de New York et a mis en vente le portfolio de gravures. »* [Goldstein, B., 2000, p. 128]

En 1993, le *New York Times Magazine* a qualifié Arnold Glimcher de *« marchand d'art le plus prospère de New York. Avec le collectionneur d'art et gros bonnet d'Hollywood Michael Ovitz comme l'un de ses meilleurs amis, Glimcher pouvait personnellement fusionner la scène artistique new-yorkaise et l'industrie cinématographique hollywoodienne ».* Grâce aux relations d'Ovitz à Hollywood, le marchand d'art Glimcher est même devenu réalisateur de films. Dans un aperçu de sa carrière, le *Times* a indiqué qu'il s'est donné *« une touche WASP à ses débuts en tant que marchand d'art en s'attribuant le nom d'Arne, d'apparence nordique, et maintenant, à Hollywood, [il] adopte le nom plus juif d'Arnie ».* [Schwartzman, p. 32]

En tant que marchand d'art, Glimcher représente *« 19 des artistes les plus exigeants du monde, de Donald Judd et George Baselitze à Joel Shapiro [le cousin d'Ovitz] et Julian Schnabel ».* [Schwartzman, p. 33] Glimcher représente également l'artiste juif Jim Dine, avec qui il a passé deux mois en Israël. [Boxer, T., 5-26- 01] La galerie de Glimcher emploie des dizaines de personnes, dont huit archivistes à plein temps. Le directeur de la galerie, Renato Danese, est un ancien responsable du programme des arts visuels de la National Endowment for the Arts. *« L'une des choses étonnantes à propos de mon père »*, a déclaré un fils Glimcher qui a dirigé la division des catalogues d'art de son père, *« c'est que dans ce monde très*

puissant, avec toutes les diverses choses dans lesquelles il a réussi, il a gardé cette innocence. » [Schwartzman, p. 44]

« Le commerce [de l'art] était si sauvage (faux et concurrence impitoyable dans une économie non réglementée) », écrit Sophy Burnham dans les années 1970, *« que l'Association des marchands d'art a été créée au début des années 1960 pour aider à élever l'éthique et la réputation des marchands. »* [Burnham, p. 90] Mais certaines choses ne changent jamais. En septembre 1997, *ARTnews* a fait état d'une *« enquête en cours du ministère de la Justice sur les pratiques commerciales des marchands d'art et des maisons de vente aux enchères ».* Parmi les galeries citées à comparaître figuraient Acquavella, Didier Aaron, William Beadleston, Simon Dickinson, Robert Haboldt, Hirschl and Adler, Kennedy, Knoedler and Company, Otto Naumann, Newhouse, Pace Wildenstein, Rosenberg and Stiebel, ainsi que les maisons de vente aux enchères d'art Sotheby's et Christie's [Kastner, J, p. 90]. [Kastner, J, p. 43] Selon le New York Times, *« on pense qu'environ deux douzaines des plus importants marchands d'art de New York ont été entendus par le ministère de la Justice »* [Vogel, p. A1], y compris Richard L. Feigen, Colnaghi et Herman Shickman.

En 1991, la Bernard and S. Dean Levy Gallery de Manhattan a été reconnue coupable de collusion et condamnée à une amende de 100 000 dollars. En 1996, à la Nouvelle-Orléans, les maréchaux fédéraux ont fermé la société Morton M. Goldberg Auction Galleries sur ordre du tribunal après que Morton et David Goldberg aient été accusés de fraude et d'avoir détourné des centaines de milliers de dollars d'un fournisseur britannique d'art et d'antiquités. [Greg, p. 21] En 1996 également, David Ramus, grand marchand d'art juif et romancier à succès (*The Thief of Light* : Le voleur de lumière, rien de moins), a été condamné à 33 mois de prison pour fraude, ayant escroqué des millions de dollars à des clients collectionneurs d'art. *« Il n'y a pas de règles [dans le monde de l'art] »*, a-t-il déclaré en se préparant à la prison, *« seulement des chansons gonflées d'argent et d'ego. C'est une chasse au trésor pour adultes. Et c'est comme la drogue ; rien – aucun profit, aucune fortune – n'est jamais suffisant. »* [Laurence, p. 21]

En 1999, un communiqué de presse du département de police de Los Angeles indiquait :

« Un voleur d'art de musée a été condamné pour des vols d'objets d'art dans deux musées de Los Angeles. Nureet Granott, 50 ans, a utilisé un faux permis de conduire, une carte de crédit frauduleuse et des informations sur un contrat de location fictif pour s'emparer de plus de 22 000 dollars d'œuvres d'art dans les galeries de location du UCLA/Armand Hammer Museum of Art et du L.A. County Museum of Art en 1995 ... [D'autres personnes ont été escroquées] pour un montant estimé à 100 000 dollars en biens et services – d'une voiture de luxe aux factures d'animaux domestiques. Pendant les vols dans les musées, Granott a pris l'identité de sa sœur, Hanit Peretz, qui vit en Israël. Lors de nombreuses transactions, Granott était accompagnée de son mari, David Yehuda Cohen. Tous deux sont également soupçonnés d'être impliqués dans des transactions immobilières douteuses. » [Police de Los Angeles, 8-16-99]

En 2001, le procureur général de l'État de New York a déposé une injonction contre l'Antique and Design Center (propriété de Jill et Dave Schuster) pour avoir vendu des œuvres d'art frauduleuses sur Internet, sur e-Bay. C'était *« le premier cas de fraude intenté par l'État contre un détaillant d'art en ligne ».* [Art Newspaper, 5-30-01] La même année, à Boston, les marchands d'art Shirley Sack et Arnold Katzen ont été *« accusés d'avoir conspiré en vue de blanchir 4,1 millions de dollars provenant de la drogue ».* Ils ont été arrêtés *« alors qu'ils tentaient de vendre des tableaux, qu'ils prétendaient être des originaux de Modigliani et de Degas, à un agent fédéral se faisant passer pour un trafiquant de drogue... Mme Sack avait tenté de vendre un tableau de Raphaël et était prête à accepter un paiement en argent de la drogue ou de figures du crime organisé. »* [Sécurité du musée, 6-3-01]

En 2001 également, Michel Cohen, originaire de France, a défrayé la chronique avec sa propre fraude artistique spectaculaire :

« Beaucoup disent qu'il s'agit de la plus grande fraude artistique jamais réalisée. Lorsque tous les chiffres seront connus, le marchand d'art Michel Cohen aura fait main basse sur le monde de l'art pour au moins 50 millions de dollars... [Le commerce de l'art] est un système jaloux et méfiant, où chaque acteur protège ses sources et ses clients, mais il est fondé sur une confiance essentielle. C'est ce système qui a fait du marché de l'art le plus grand marché monétaire non réglementé du monde – un marché que Michel Cohen était en mesure de piller. » [Haden-Guest, A., 2-6-01] ... *Que ce soit par commodité, par respect de la vie privée ou pour éviter de payer des impôts ou les autorités, d'importantes sommes d'argent sont prêtées en*

permanence pour acheter de l'art. Cohen, habitué du monde de l'art, le savait... Le secret du monde de l'art lui a profité. Les marchands veulent rarement que leurs pairs sachent ce qu'ils font. » [Haden-Guest, A., 2-12-01]

Toujours au sein de la matrice du monde de l'art, faite de liens incestueux et souvent de corruption, l'artiste s'est généralement fait le champion d'une perspective raréfiée du monde, basée sur les « humanités », qui est généralement en opposition avec le marasme économique quotidien dans lequel il est embourbé. Burnham fait remarquer que :

« [L'artiste] apparaît ... à l'ouverture d'un musée ou à une fête de galerie, car il est politique de circuler dans la foule des artistes. Il se mêle aux mécènes en cravate noire et joue son propre rôle d'iconoclaste... tout en détestant ce qu'il fait : la terrible danse avec un mécène potentiel, la pose, tandis qu'au fond de son esprit plane ce terrible doute sur la place de l'art dans la société. » [Burnham, p. 8]

« L'artiste qui voudrait être connu », a écrit le grand folkloriste Joseph Campbell, *« doit aller à des cocktails pour décrocher des commandes, et ceux qui les décrochent sont ceux qui ne sont pas dans leur atelier mais dans des soirées, rencontrant les bonnes personnes et apparaissant aux bons endroits ».* [Campbell, p. 49] *« Beaucoup de temps »*, écrit l'artiste juif Julian Schnabel, *« est consacré à entretenir des liaisons avec les créatures du mécanisme du monde de l'art. Au début, il n'y a pas de temps pour l'amitié. Plus tard, il n'y a pas de capacité pour elle. »* [Caplin, L., 1989, p. 168]

Pour certains artistes, on assiste à une cooptation et une immersion totales dans les valeurs les plus triviales et superficielles. *« Des exemples frappants de ce phénomène culture-industrie »*, écrivaient Anne Bowler et Blaine McBurney en 1993, *« peuvent être observés dans les cas du peintre Kenny Sharf [juif et homosexuel] et de l'écrivain Tama Janowitz [non juif]. Dans les deux cas, ces artistes ont fait l'objet d'une publicité nationale et parfois internationale qui illustre les valeurs distanciées de l'industrie culturelle. Dans le cas de Sharf ... un article de fond publié dans le numéro de septembre 1985 d'ArtNews [détenu et édité par des juifs] est représentatif du processus d'étiquetage de l'industrie culturelle qui produit le 'star-system' du monde de l'art. ... L'article d''ArtNews' consacre en fait beaucoup de temps à discuter de tout sauf de l'œuvre de Sharf. Au lieu de cela, nous avons droit*

à un tableau journalistique des fêtes, des clubs et des 'personnalités' du centre-ville. » [Bowler, pp. 172-173]

À Paris, de 1920 à 1940, les peintres juifs *« formaient presque une école à part entière »*, notamment Chaim Soutine, Jules Pascin et Marc Chagall. [Krefetz, p. 143] Parmi les autres peintres juifs figurent Pissaro, Amedo Modigliani et Szyk. Les artistes sociopolitiques juifs en Amérique dans les années 1920 et 1930 comprenaient Ben Shahn, Moses Soyer, Chaim Gross, Jack Levine, Morris Kanter, Raphael Soyer, Saul Steinberg, Max Weber et Abraham Walkowitz. Une liste partielle d'autres artistes juifs américains de premier plan comprend Mark Rothko (Marcus Rothkowitz), Julian Schnabel, Barnett Newman, Joel Shapiro, Roy Lichtenstein, Louise Nevelson, Sam Francis, Judy Chicago (Cohen), Helen Frankenthaler, Jules Olitski, George Segal, Ad Reinhardt, Morris Louis, Adolph Gottleib, Larry Rivers (Yitzroch Loiza Grossberg), Jim Dine (l'« artiste de l'année » des Amis du musée de Tel Aviv en 2001), [Boxer, T. , 5-26-01] Eleanor Antin, Allen Katz, Jacques Lipschitz, Sol Le Witt, Dennis Oppenheim, Max Ernst, Milton Avery, Leonard Baskin, Eugene Berman, Leonid Berman, Hyman Bloom, Louis Eilshemius, Philip Guston, Hans Hofmann, Philip Pearlstein, Rachel Rosenthal, Carole Schneeman, Susan Weil, Hannah Wilke, Ross Bleckner, parmi beaucoup d'autres. Peter Max a été parmi les plus populaires sur le plan commercial. *« Certains critiques »*, dit Gerald Krefetz, *« ont suggéré que tout le domaine de l'art abstrait moderne est particulièrement juif. »* [Krefetz, p. 145]

Même Morris Katz *« figure dans le Livre Guinness des records comme 'le peintre le plus prolifique de l'histoire', avec plus de dix-huit tableaux peints et vendus à ce jour... 'Peindre vite, vendre bon marché' est sa devise. »* [Jacobson, H., 1995, pp. 62, 63]

En 2000, le sculpteur Robert Gober a été choisi "pour représenter les États-Unis à la Biennale de Venise 2000". [Vogel, C., 19-5-2000, pt 2, p. E30]

Parmi les architectes juifs célèbres de l'histoire récente figurent Louis Kahn, Richard Meier, Peter Eisenman, Moshe Safdie, Frank Gehry, Richard Gluckman, Malcolm Holzman, James Polshek, Robert Siegel et Robert Stern. Louis Kahn a été l'architecte des deux musées d'art de

l'université de Yale ; Moshe Safdie a conçu la Galerie nationale d'Ottawa et le Musée des beaux-arts de Montréal. Emery Roth *« est devenu l'un des architectes les plus prolifiques de tours d'habitation à Manhattan ».* [Schachtman, p. 101] Eisenman *« a fondé l'Institut d'architecture et d'études urbaines à New York, le centre intellectuel de l'activité architecturale aux États-Unis et le lieu où les architectes du monde entier viennent humer la brise. »* [Aronson, S., 1983, p. 303] En 2000, *« Daniel Libeskind, dont le Musée juif de Berlin a attiré les foules avant même que ses expositions ne soient en place, a été nommé architecte de la nouvelle aile [62,5 millions de dollars] du Denver Art Museum ».* [Chandler, M., 7-14-2000] *« En Allemagne »*, note Cecil Roth, *« au milieu du [XIX^e^] siècle, le nom le plus éminent en [architecture] est celui de George Hitzig, président de l'Académie des arts, qui a conçu la Bourse (1859-64) et la Reichsbank (1869-77). Bon nombre des succursales locales de cette institution, dans toute la floraison de forteresses de la fin du siècle dernier, ont été érigées par E. Jacobsthal, tandis qu'en Autriche, une nouvelle tradition d'architecture théâtrale a été lancée par Oscar Strnad. »* [Roth, C., 1940, p. 159]

Même le petit-fils de Sigmund Freud, Lucien Freud, a connu un succès phénoménal en tant que peintre britannique, vendant des tableaux de *« petite à moyenne taille »* entre 200 000 et 1 million de dollars pièce ; des ventes individuelles occasionnelles ont dépassé les 2 millions de dollars. La première femme de Freud était Kitty Epstein, fille du sculpteur Jacob Epstein. [Feaver, pp. 138-139] En 1998, une peinture de sa fille Bella a été vendue 5,83 millions de dollars, le prix le plus élevé pour un artiste britannique vivant. Un *« ami de longue date »* de Freud est Nathaniel Charles Jacob Rothschild, chef de la célèbre société bancaire. Rothschild dirige également le National Heritage Monument Trust en Grande-Bretagne, une agence artistique qui équivaut à peu près au National Endowment for the Arts des États-Unis. (Vous partez en voyage en Australie ? Vous pourriez peut-être montrer vos œuvres d'art à Henry Krongeld, le président du National Art Center de Melbourne, qui figure dans au moins une publication israélienne en qualité de sioniste convaincu).

Sigmund Freud lui-même a bénéficié de l'attention des musées d'art en 1999, lorsque des documents, des antiquités et d'autres objets de sa vie personnelle, dont une reproduction de sa salle de consultation, ont

fait le tour des États-Unis, en commençant par le Smithsonian Museum, puis le Jewish Museum de New York. [Baruch, E., 1999, p. 11]

À la fin des années 1990, le roi de la publicité juive britannique millionnaire Tony Kaye a décidé qu'il voulait *« avoir un impact plus important dans le monde de la communication. »* [Hilty, p. 16] Il a donc déménagé à Hollywood pour devenir réalisateur de films et artiste de galerie. Parmi les « œuvres d'art » de Kaye, note le *Financial Times* (de Londres), figure un projet visant à placer un véritable sans-abri *« sur une exposition à la Tate Gallery [britannique], pour un montant de 4 millions de livres .... [L'homme sera bientôt remplacé par... une femme sans abri que Kaye a rencontrée sur la plage de Venice Beach (Californie) et qu'il a exposée au Getty Museum ».* [Hilty, p. 16]

« Aujourd'hui », dit Stephen Brook, *« ... beaucoup des noms d'artistes les plus distingués en Grande-Bretagne sont ceux de Juifs... [R.B.] Kitaj... a découvert à l'âge mûr une fascination croissante pour le judaïsme... Comme beaucoup de Juifs, sa redécouverte du judaïsme a jailli de cette étude de l'Holocauste ; il est devenu un expert fou de toute cette 'affaire lugubre'. ... Son obsession de l'Holocauste ... est illustrée par l'inclusion d'un motif de cheminée dans certains de ses travaux récents. »* [Brook, p. 329]

Kitaj, qui est né dans l'Ohio, a inventé le terme « School of London » pour décrire son travail, celui de Lucien Freud, Frank Auerbach, Leon Kossoff, Michael Andrews et Francis Bacon. En 1994, il a organisé une grande rétrospective qui a été sévèrement malmenée par la critique. Trois mois plus tard, le *New York Times* soulignait que la femme de Kitaj, la peintre Sandra Fisher (*« à qui l'on attribue le plus grand tableau jamais réalisé – 91 mètres sur 30 mètres, pour une publicité Heineken »* [Barker, p. 10]), *« est morte inopinément d'un anévrisme à l'âge de 47 ans. Et M. Kitaj a conclu que ses détracteurs motivés par l'antisémitisme l'avaient tuée. »* [Riding, p. 13] *« J'ai depuis longtemps résolu d'être juif »*, a déclaré un jour Kitaj, *« ... je considère cela comme plus important que mon art. »* [Steyn, J., 1999, p. 153] Juliet Steyn relève l'auto-conception juive traditionnelle dans l'une des peintures de Kitaj : *« La cheminée [dans une peinture de Kitaj] fonctionne comme une mise en accusation du christianisme. Ainsi, l'identité juive dans la peinture de Kitajy est réalisée en opposition au christianisme... Innocence et culpabilité : Le Juif et le Gentil. »* [Steyn, J., 1999, p. 168]

Le thème du retour soudain à une identité juive perdue (et parfois au judaïsme) par le biais de l'Holocauste, vieux de plusieurs décennies, est courant et se reflète également dans l'œuvre de Judy (Cohen) Chicago, fille de marxistes et cofondatrice avec Miriam Shapiro du programme d'art féministe à l'Institut des arts de Californie. (À New York, les artistes juives Barbara Zucker et Pollie Attie ont fondé la galerie collective féministe « AIR » – Artists in Residence. Barbara Zucker *« se rappelle avoir été ambivalente et gênée d'être juive, tout en se sentant coupable de nourrir de telles émotions. À la fin des années 1980, elle a commencé à explorer son identité juive. »* [Hyman, p. 73] *« De la même manière, après la bar-mitsva de son fils, une relecture du livre de la Genèse et un voyage en Israël, [l'artiste féministe] Ann Sperry a produit sa propre version de l'histoire biblique de la création ».* [Hyman, p. 73] Le visionnage du film de Claude Lanzmann sur l'Holocauste, *Shoah*, a été particulièrement important pour Judy Chicago dans sa quête de la judéité. *« Les deux années suivantes »*, explique le *Cleveland Jewish News*, *« ont été consacrées à lire tout ce qu'elle pouvait trouver sur l'Holocauste, à visiter des musées et des expositions, à visionner des films et à écouter des cassettes de survivants... En 1987, Chicago [et son mari juif, Donald Woodman] ont parcouru le 'paysage de l'Holocauste', un voyage de 6 000 miles suivant le chemin de destruction de Hitler à travers l'Allemagne, la France, l'Autriche, la Pologne, la Tchécoslovaquie et l'ancienne Union soviétique... Pendant que Woodman prenait des photos, Chicago écrivait, consignant ses impressions et ses sentiments dans son 'journal juif'. »* [Heller, F, p. 14]

Cette longue escapade a fini par devenir une installation artistique populaire : « Projet Holocauste : From Darkness into Light » (Projet Holocauste : Des ténèbres à la lumière), le *« voyage d'identité en tant que juif »* de Chicago. [Heller, p. 14]

L'intérêt du monde de l'art pour l'Holocauste pourrait être mesuré par les reportages d'*ARTnews* de ces dernières années sur divers aspects du sujet, notamment un article intitulé « Picasso à Auschwitz ». *« Picasso m'a pris dans ses bras, se souvient Pierre Daix, et m'a dit à voix basse : 'Dire que les peintres ont cru un jour pouvoir peindre Le Massacre des Innocents.' »* [Daix, p. 197]

La bande dessinée sur l'Holocauste d'Art Spigelman, *Maus*, méritait un article, tout comme les portraits photographiques de Gay Block sur

les *« sauveteurs de l'Holocauste »*. [Drucker, pp. 114-118] Cette série de portraits de personnes ayant sauvé des juifs des « nazis » a également fait l'objet d'une exposition au prestigieux Museum of Modern Art. Le MOMA a également *« monté une exposition sur la réalisation de Maus ... qui ... a documenté les méthodes de travail de Spigelman. »* [Berman, A, pp. 63-64]. En 1995, un autre article d'*ARTnews* présentait les peintures de Peter Malkin, *« un ancien agent du Mossad qui a aidé à capturer [l'ancien 'nazi'] Adolf Eichmann en Argentine »*. [Clements, F., p. xvii]

Un autre artiste, Anselm Kiefer, *« l'un des artistes les plus importants de l'Europe d'après-guerre »*, a commencé comme étudiant en 1969 en se faisant *« photographier en costume paramilitaire, faisant des saluts nazis devant des monuments, des paysages marins et autres dans toute l'Allemagne »*. Trente ans plus tard, il a eu droit à une exposition au Musée d'art moderne. *« Nous voyons des voies ferrées n'importe où »*, aurait-il dit, *« et nous pensons à Auschwitz »*. [Mendelsohn, J. 1999, p. 37] En 1995, cinquante-quatre des œuvres de l'auteur *« ont été acquises »*. Comme le font remarquer deux critiques d'art juifs à propos de l'importance de la prise en compte des préoccupations juives dans les tendances artistiques récentes, *« il y a des tonnes de non-Juifs – Christian Boltonski, Anselm Kiefer, Christopher Williams, pour n'en citer que quelques-uns – qui ont fait un travail étonnant concernant la culture juive, la persécution [et] l'Holocauste »*. [Auerbach/Weissman, 3-21-99, p. 51]

Le cynisme du monde de l'art et des maisons de vente aux enchères pour le profit connaît peu de limites. *« Le jour même [en 1979] où le pape prêchait à Auschwitz »*, raconte Theodore Ziolkowski, *« cinquante lots de souvenirs nazis ont atteint des prix records lors d'une vente aux enchères à New York, dont 5 000 dollars pour un petit journal tenu par Heinrich Himmler, le cerveau de Hitler de la 'solution finale' »*. [Ziolkowski, p. 685] Adolf Hitler lui-même était un peintre à l'aquarelle et ses œuvres se sont vendues aujourd'hui pour des milliers de dollars. Bien avant que Hitler n'atteigne la notoriété mondiale en tant que fauteur de guerre et meurtrier de masse, fait remarquer M. H. Goldberg, *« la plupart des peintures que Hitler a vendues ont été achetées par des marchands juifs »*. [Goldberg, M., 1976, p. 37]

Ainsi que le fait remarquer le marchand d'art et vendeur de souvenirs Charles Hamilton :

« Contrairement à la croyance populaire, Hitler n'a jamais été un peintre en bâtiment mais était, en fait, un artiste qui gagnait maigrement sa vie avec ses aquarelles de fleurs, de bâtiments et de scènes de rue. Il y a plusieurs années, j'ai reçu la visite de mon bon ami, Shea Tennenbaum, un éminent poète hébreu, et notre conversation a porté sur l'art et les artistes.

'Un grand artiste peint à partir de son âme, et non de son esprit', disait Shea. C'est ce flot d'émotions profondes et intérieures qui fait un grand artiste.

'Ne pensez-vous pas qu'un artiste peut contrefaire une émotion ?' Ai-je demandé. Et sans attendre de réponse, je me suis dirigé vers un dossier de ma galerie et j'en ai sorti une petite aquarelle de fleurs dans un vase. 'Qu'est-ce que tu en penses ?'

Shea l'a étudiée. 'De toute évidence', a-t-il dit, 'l'artiste était un homme d'une grande délicatesse et de sentiments profonds, un amoureux de la beauté. Il a capturé le moment suprême de l'existence de ces fleurs et l'a enregistré avec goût et talent'.

Shea a regardé et a été horrifié. La signature était celle d'Adolf Hitler.

Pendant un instant, j'ai craint que Shea ne tombe par terre, mais il s'est vite ressaisi et je lui ai présenté mes excuses pour cette farce. »

« Après avoir échoué à deux reprises au test d'inscription à l'Académie des arts et des sciences de Vienne – il espérait devenir architecte –, Hitler s'adonne à l'aquarelle. Ses sujets favoris étaient les rues désertes, les bâtiments publics et les églises. Un ami de Hitler, Reihold Hanisch, prétendait être aveugle pour ne pas avoir besoin d'une licence de colporteur et vendait les peintures de Hitler dans les bars de Vienne. Elles se vendaient pour quelques couronnes et les deux jeunes gens se partageaient la recette, qu'ils dépensaient en grande partie en pâtisseries et en crème fouettée. À cette époque, Hitler était barbu et portait un derby et un long manteau noir qui lui donnaient une apparence très sémitique. Curieusement, la plupart de ses clients réguliers étaient juifs, et comme Hitler aimait citer des proverbes juifs, on le prenait souvent pour un juif. » [Hamilton, C., 1981, p. 182]

Les documents des survivants de l'Holocauste ont également un prix. En décembre 1997, par exemple, les *« lettres personnelles d'Edith Hahn documentant sa survie [à l'Holocauste], ses relations amoureuses et sa fuite en tant que juive pendant la Seconde Guerre mondiale »* sont parties pour 169 250 dollars lors d'une vente aux enchères chez Sotheby's [Brown, p. 1].

[Brown, p. 1] Toujours sur le thème de l'Holocauste, en 1995, le rabbin Israel Miller a remis au rédacteur en chef juif d'*ARTnews*, Milton Esterow, un shofar honorifique, *« une corne de bélier dont on souffle dans les synagogues avant et pendant Rosh Hoshanah pour le rôle du magazine dans le transfert de la propriété de milliers d'œuvres d'art volées aux victimes de l'Holocauste par les nazis à la communauté juive de Vienne ».* [ARTnews, 10-96, p. 53] À la fin des années 1980, une commande d'une œuvre d'art commémorative de l'Holocauste pour le tribunal d'appel de New York a *« déclenché chez Harriet Feigenbaum un intérêt pour ses racines juives ».* [Hyman, p. 73]

Tout ceci reflète bien sûr l'exploitation « particulariste » juive latente du nouveau paradigme du « pluralisme culturel » américain. Ainsi que le font remarquer Paula Hyman et Deborah Dash :

« Au cours des dernières décennies, le concept de l'Amérique comme creuset a été progressivement remplacé par des visions d'une société multiculturelle fondée sur la diversité ethnique, et le concept d'un art 'universel' reflétant un récit principal a été remis en question par la croyance en la nécessité de formes artistiques pluralistes. » [Hyman, p. 69]

L'*« œuvre d'art »* la plus obsessionnelle sur l'Holocauste, mêlant esthétique, meurtre de masse et identité juive névrotique, est peut-être celle d'une lesbienne californienne de 23 ans, Marina Vainshtein, qui arbore 25 piercings sur le corps et une coupe de cheveux mohawk rouge. Comme le fait remarquer un critique d'art juif, Vainshtein a également *« des tatouages d'images graphiques de l'Holocauste sur la majeure partie de son corps. Sur le haut de son dos, l'image centrale représente un train transportant des prisonniers juifs en uniformes rayés vers des fours en attente ... C'est ... au lycée [à Los Angeles] que Vainshtein est devenue obsédée par la littérature sur l'Holocauste ... Les tatouages de Vainshtein comprennent un joueur de violon ... entouré de cadavres suspendus, de visages angoissés et de Zyklon B, l'agent meurtrier des chambres à gaz. Les visages hurlants des prisonniers gazés sont tatoués sur un sein. »* [Apel, pp. 12, 14]

Il y a aussi des gens comme Rachel Schreiber, artiste vidéo et enseignante à la division Heron School de l'université d'Indiana à Indianapolis, dont les travaux récents comprennent une expression

vidéo intitulée : « Please Kill Me : I'm a Faggot Nigger Jew »[4]. [Schrieber, R., 2000]

Pour la romancière juive « superstar » Judith Krantz, il n'est même pas permis de mentionner certains mouvements artistiques historiques. La victimologie juive les usurpe. Elle raconte son indignation lorsque, lors de la visite d'un musée d'art allemand, son compagnon a osé mentionner *« l'école de peinture paysagère de Dachau »* :

« Soudain, [le compagnon allemand de Krantz] s'est exclamé : 'Oh, regarde ici les chefs-d'œuvre de l'école de peinture de paysage de Dachau'. 'QU'EST-CE QUE TU AS DIT ?' 'L'école de Dachau de la peinture de paysage', a-t-elle répondu en toute innocence, en me montrant quelques charmantes peintures de campagne. C'était un mouvement artistique très connu. Ce n'est qu'alors que j'ai compris qu'Anna n'avait pas la moindre idée de l'histoire. L'esprit tourbillonnant, je n'arrivais pas à décider par où commencer son éducation. » [Krantz, J., 2000, p. 304]

Invariablement, dans le modèle du *« retour aux racines juives »*, apparaît la vision du monde juive séculaire, sanctifiée par les mythes de l'Holocauste juif, qui célèbre le « galut/exil ». Et le modèle est le suivant : une haine de soi constante dans un monde autre que juif, l'obsession de marqueurs physiques et/ou intellectuels de distinction, le complexe de persécution incessant, et la notion que les Juifs – les éternels étrangers de Dieu (ou non) – ne peuvent pas, et ne doivent pas, s'assimiler avec succès au reste de la société américaine moderne. En 1997, le critique d'art juif Donald Kuspit a abordé ce thème de l'identité juive moderne dans un article intitulé « Inconsciemment, toujours étranger et auto-aliéné : le problème des artistes juifs américains ». Le Juif, dit Kuspit, *« peut symboliser l'ultime étranger dans la société chrétienne, l'ennemi commun contre lequel tous les chrétiens peuvent s'unir... Dans l'esprit des Juifs [laïques et religieux], le souvenir – la menace – du génocide reste toujours présent. Malgré toutes leurs différences, les deux [types de Juifs] sont intérieurement unis ; ils savent que la société chrétienne les considère comme une seule et même personne. »* [Kuspit, p. 30]

[4] [NdT : « Tuez-moi s'il vous plaît : je suis un juif pédé et nègre »]

En 1999, Juliet Steyn a mentionné un film intitulé *Jewish Artists in the East End* (of New York City) sur David Bomberg, Mark Gertler et Alfred Wollmark où *« Richard Cork soutient qu'une identité commune existait entre eux en tant que Juifs : l'aliénation dans la condition qu'ils partagent ».* [Steyn, J., 1999, p. 17]

Parmi les artistes internationaux les plus popularisés dans l'histoire de l'art américaine récente, *« redécouverts à la fin des années 60 et au début des années 70 »* [Tanner, p. D3], figure l'artiste mexicaine Frida Kahlo. Kahlo, *« souvent décrite comme la première femme peintre du Mexique »* [Solomon, p. 28], était à moitié juive. Ainsi, estime la critique Deborah Solomon, Kahlo *« a combiné un sentiment juif de souffrance psychique avec un sentiment mexicain de design audacieux ».* [Solomon, p. 28] Ses tableaux aujourd'hui, fait remarquer le *San Francisco Chronicle* dans un article de 1992 intitulé « Why Frida Is Everywhere », *« se vendent par millions ».* [Tanner, p. D3] *« Aucun d'entre nous ne peut prétendre être à l'abri de la Fridamania »*, déclare Holly Barnet-Sanchez, conservateur en chef du Musée mexicain.

En 2001, un journal de l'Arizona a souligné une facette de l'engouement pour Frida Kahlo lors d'une exposition d'art mexicain au Phoenix Art Museum. L'exposition présentait la collection des riches collectionneurs juifs mexicains Jacques et Natasha Gelman, *« acteurs majeurs de la scène cinématographique glamour de Mexico dans les années 1940 »* :

« Les acquisitions contemporaines [...] [de Jacques et Natasha Gelman] ont été guidées de manière experte par Robert Littman, un ami [juif] de longue date des Gelman, ex-directeur du Centro Cultural/ Arte Cultural de Mexico, aujourd'hui disparu. En tant que président de la Fondation Vergel, qui est chargée de perpétuer l'héritage de Gelman, Littman semble posséder un œil infaillible. » [Vanesian, K., 6-701]

Les Gelman se sont enrichis dans l'industrie cinématographique au Mexique. L'artiste Kahlo, comme d'autres, *« payait souvent son loyer en faisant des portraits de riches mondains. »* L'un des portraits de Natasha Gelman réalisé par Kahlo *« capture la femme, couronnée de boucles de saucisse al modo et drapée dans une étole en fourrure. » « Pour quiconque connaît l'histoire de l'art mexicain »*, écrit la critique Kathleen Vanesian, *« l'exposition Gelman n'est pas une vue d'ensemble équilibrée de l'art mexicain du milieu du siècle dernier...*

Il s'agit plutôt d'une compilation classique d'œuvres motivées par le statut social, qui doivent être meilleures que celles des Gomez et qui reflètent la préoccupation psychique d'un type de collectionneur d'art de se commémorer lui-même et de commémorer les personnalités publiques qu'il a fréquentées. Franchement, ce type de collection convient mieux à un bourgeois hollandais du XVIII[e] siècle nouvellement enrichi qu'à un collectionneur averti et visionnaire à la recherche des meilleures œuvres, les plus durables, d'artistes émergents ou en milieu de carrière. » [Vanesian, K., 6-7-01]

Parmi les autres points de vue intrigants sur l'art juif, on peut citer le Musée juif de New York (qui a offert à Robert Rauschenberg et Jasper Johns leurs premières expositions importantes) où *« l'un des points forts de la haute technologie des galeries consacrées à la période israélite [est] le Talmud interprétatif – une vidéo qui affiche des passages du Talmud avec des traductions insérées et des têtes parlantes ».* [Rosenbaum, p. 102] Ailleurs, *« l'été dernier »*, relevait *ARTnews* en 1994, *« Jane Alexander [une Gentile] jouait à Broadway le rôle d'une banquière juive dans 'The Sisters Rosensweig'. Personne, et surtout pas l'actrice elle-même, n'imaginait qu'elle allait bientôt endosser ce qui pourrait être son rôle le plus difficile à ce jour – la direction de la National Endowment for the Arts, en proie à des difficultés. »* [Cembelast, pp. 71-72] En Europe de l'Est, avec l'effondrement du communisme, le milliardaire juif américain George Soros a *« présenté aux artistes de nouveaux systèmes de mécénat, d'expositions et de concurrence »* avec le Centre Soros pour les arts contemporains à Prague, l'une des 20 organisations établies par Soros dans les anciens pays communistes. [Bernstein, R]

L'une des choses que les Européens de l'Est peuvent apprendre est que dans le cercle relativement étroit du monde de l'art, *« il y a un mouvement constant de personnes autour des emplois du monde de l'art, du professeur d'université au directeur de musée en passant par le marchand et le rédacteur en chef de magazine ».* [Burnham, p. 125] Toutes ces professions ont tendance à se chevaucher. Le népotisme et l'interconnexion sont monnaie courante. L'éminent marchand Ivan Karp, par exemple, a commencé comme critique d'art pour le *Village Voice*. Il a ensuite travaillé pour le marchand d'art Leo Castelli avant de créer sa propre galerie, O.K. Harris. L'ex-femme de Castelli, Ileana (Sonnabend), a également ouvert sa propre galerie, qui est devenue importante. L'artiste Alexander Lieberman a commencé comme rédacteur en chef chez *Vogue*. Sa belle-fille est

devenue collaboratrice de la rédaction d'*Art in America* et était mariée à un autre artiste, Cleve Gray, qui exposait dans la même galerie que Lieberman, et était également collaborateur de la rédaction d'*Art in America*, ainsi que parfois rédacteur pour *Vogue*. *« Ceux qui mettaient en doute l'art de Liberman »*, remarque Thomas Meir, *« mentionnaient invariablement son statut de directeur éditorial chez Conde Nast »*, la firme appartenant au magnat milliardaire des médias Si Newhouse, dont Liberman est un ami proche depuis trente ans. [Maier, p. 70] *« La pauvreté n'est pas propice à un art de qualité »*, a déclaré Liberman au *New York Times* dans un article consacré à son studio, *« et j'ai toujours cru qu'il fallait vivre sa vie à fond »*. [Maier, p. 70] L'éminent critique d'art Clement Greenberg était à la fois rédacteur en chef adjoint du magazine juif *Commentary* et critique d'art pour *The Nation*.

Une telle *« pollinisation croisée »* peut être observée dans le cas récent de Tom L. Freudenheim qui, en même temps, a été cadre au National Endowment for the Arts, secrétaire adjoint pour les arts et les sciences humaines au Smithsonian Museum, et vice-président du conseil d'administration de la National Foundation for Jewish Culture. Henry Geldzahler était *« conservateur de l'art du XX^e^ siècle au Metropolitan Museum of Art de New York, directeur du programme des arts visuels de la NEA, ami proche de nombreux artistes, et ami et disciple de [l'éminent critique Clement] Greenberg »*. [Burnham, p. 127]

La carrière de l'artiste Jim Rosenquist a réellement démarré lorsque quelqu'un *« a parlé à Alan Stone [du travail de Rosenquist], qui l'a dit à Ileana Sonnenbend, qui l'a dit à Dick Bellamy, Ivan Karp, Henry Geldzahler et Leo Castelli, qui sont venus dans l'ordre au studio pour voir le tableau »*. [Burnham, p. 106] Dans le cas de l'éminent artiste William de Kooning, sa femme – Elaine Fried (tous deux Gentils) – est créditée par certains d'avoir *« largement créé et orchestré le 'mythe de Kooning' »*, notamment en ayant des relations sexuelles avec l'influent critique d'art Harold Rosenberg et le rédacteur en chef d'*ARTnews* Thomas Hess [tous deux juifs]. *« Lorsqu'Elaine a couché avec Hess »*, affirme un *« aîné anonyme du monde de l'art »*, Bill a obtenu une publicité dans *ARTnews*. Lorsqu'Elaine a eu une liaison avec Harold Rosenberg, *« celui-ci a payé Bill en lui accordant de l'attention. »* [Glueck, p. 129] Elle-même a fini par écrire des critiques

d'art pour *ARTnews*. Et le critique d'art dominant de cette époque, Clement Greenberg ? *« La drague compulsive de Greenberg... – souvent inséparable de sa promotion des artistes féminines – est depuis longtemps légendaire... Au début des années 1950, il a entretenu une liaison avec l'artiste Helen Frankenthaler. »* [Lewis, MJ, p. 59]

La collusion incestueuse, la rétrocession mutuelle, les tractations sous la table, le népotisme et l'allégeance à une clique sont des principes intrinsèques du monde de l'art moderne. Un autre exemple est celui de Bill Rubin, conservateur en chef de la peinture au Museum of Modern Art dans les années 1970. Le frère de Rubin était un marchand d'art new-yorkais. En 1970, Rubin a organisé une exposition des œuvres de Frank Stella, un ami personnel, et un artiste de la galerie de son frère. Rubin a même exposé au MOMA deux tableaux de Stella qu'il possédait lui-même. On pouvait s'attendre à ce que l'exposition fasse automatiquement monter les prix des œuvres de Stella, ce qui était personnellement bénéfique à la fois pour le commissaire Rubin et pour son frère.

En 1943, Sam Kootz devient conseiller du Museum of Modern Art ; l'année suivante, il devient également marchand d'art privé et finit par vendre des œuvres de Picasso. Lorsque le MOMA organise une exposition Picasso dans les années 1940, Kootz organise simultanément une exposition Picasso en tant que marchand privé. [Bystryn, p. 186].

Dore Ashton, critique d'art pour le *New York Times*, a été un jour réprimandée par son rédacteur en chef pour avoir choisi d'écrire sur des expositions d'art auxquelles participait son propre mari, Adja Yunkers. Elle a écrit que :

« De ce trio, Adja Yunkers, qui expose des pastels héroïques et sensuels à la galerie Emmerich, est la plus romantique, attisant le feu de la couleur et de la forme à un degré d'intensité palpitant. Yunkers, qui utilise les pastels avec verve et assurance, organise des compositions agitées d'une manière véritablement symphonique, résumant une infinité complexe de formes et de couleurs pour la 'partition' majestueuse de ces tableaux magnifiques et impressionnants. » [Burnham, p. 342]

Selon John Conklin, au milieu des années 1960, *« le prix d'une attention favorable de la part d'un éminent critique, Clement Greenberg, était le fait qu'il offre une ou deux œuvres majeures. Les critiques ont bâti la réputation d'artistes dont ils ont personnellement investi le travail, et ont ensuite profité de la vente de l'œuvre. L'historien de l'art Bernard Berenson a parfois fait l'éloge des œuvres dans lesquelles il avait un intérêt financier, se portant même garant de tableaux qu'il savait avoir subi d'importantes restaurations afin de les rendre plus attrayants pour les acheteurs. Il touchait d'importantes commissions sur la vente de tableaux du marchand Joseph Duveen, percevant plus de 8 millions de dollars de Duveen au cours de leurs vingt années de partenariat... De plus, Duveen finançait une grande partie des critiques d'art de Berensen, qu'il utilisait ensuite pour justifier les prix qu'il demandait aux riches collectionneurs. »* [Conklin, p. 44]

Le critique Clement Greenberg, membre de la mafia juive des *« intellectuels de New York »*, et probablement le critique d'art le plus puissant de son époque, portait en lui la réputation de rétribuer les critiques amicales. *« Aucun autre critique ne s'est allié aussi ouvertement à la commercialisation de l'art »*, a écrit Sophy Burnham, *« ... [On l'accuse] d'avoir tourné son influence à son profit personnel, en acceptant des tableaux gratuits, en écrivant et en donnant des conférences sur l'art contemporain, et en vendant les tableaux au prix fort. »* [Burnham, pp. 149-150] « Pendant trois décennies », indique Michael J. Lewis, *« la critique d'art en Amérique était le domaine d'un prophète donneur de règles [Greenberg]... Là où sa faveur s'est arrêtée, comme ce fut le cas pendant un certain temps sur les peintures de Jackson Pollack, il y a eu une célébrité et un succès nationaux ».* Parmi les autres éminents critiques d'art juifs contemporains *« figurent Meyer Schapiro et Harold Rosenberg. Hilton Kramer est arrivé sur la scène un peu plus tard ».* [Lewis, MJ, 1998] Lorsque le critique d'art britannique/juif David Sylvester est décédé en 2001, le *Daily Telegraph* de Londres l'a déclaré *« le critique d'art moderne le plus influent. »* [Daily Telegraph, 7-20-01]

« Les émigrés juifs qui fuyaient le génocide nazi et les juifs issus d'émigrations antérieures, tels que Meyer Schapiro et Clement Greenberg, par exemple », fait remarquer Catherine Soussloff, *« ont eu une influence définitive et formatrice sur l'art et l'histoire de l'art en Amérique et en Angleterre – et aujourd'hui dans l'ensemble du monde anglophone. L'impact de ces historiens de l'art, critiques et*

artistes juifs dans l'interprétation et l'exposition de l'art en Amérique et ailleurs a été central pour l'histoire de l'art. » [Soussloff, C., 2000]

Parmi ses favoris, Greenberg s'est fait le champion des artistes de la « Washington Color School ». *« À la fin des années 1960 »*, relève Burnham, *« les artistes de la Color School de Greenberg étaient exposés dans quatre importantes galeries à New York, Paris, Londres et Toronto. Ils étaient collectionnés dans des musées, dont le Metropolitan, le MOMA et le Smithsonian, et l'on pouvait entendre des murmures considérables - pas toujours de bon aloi – sur la Mafia et la Kosher Nostra. »* [Burnham, p. 107]

« J'ai découvert que le genre de personnes attirées par l'art sont souvent des psychopathes », a déclaré un jour Greenberg, *« Vous pouvez me citer à ce sujet. Dans l'art comme dans la littérature – Connaissez-vous la différence entre psychopathes et psychotiques ? Les psychopathes sont des gens avec des consciences défectueuses. Ils ne savent pas distinguer le bien du mal. »* [Burnham, p. 157] Pour sa part, Greenberg est réputé pour être entré dans l'atelier de l'artiste Barnett Newman et avoir demandé un tableau. *« Barney allait lui donner quelque chose de petit – une lithographie peut-être »*, raconte Sophy Burnham, *« 'Je ne veux pas de ça', dit Greenberg, 'Je veux le grand là-bas. C'est votre meilleur tableau'. Et Newman, intérieurement furieux, capitula devant ses propres ambitions et remit le tableau. Greenberg ne prend que le meilleur... Si le critique a un intérêt non dissimulé dans la réputation de l'artiste, ce n'est pas à l'artiste de le remettre en question. »* [Burnham, p. 131]

Margaret Olin suggère que la défense de l'art formaliste (art dépourvu de toute référence sociale, politique, culturelle et religieuse) par les juifs au début et au milieu du XX^{e} siècle était – jusqu'à ces dernières années où le « particularisme » juif célébratif a été démasqué – enracinée dans leur intérêt à minimiser publiquement leur identité juive. Les éminents critiques d'art juifs Clement Greenberg et Harold Rosenberg, par exemple, ont joué un rôle particulièrement important dans l'encouragement de l'« art abstrait ». De temps en temps, cependant, des contre-attitudes latentes à l'universalisme abstrait pouvaient faire surface de manière indiscrète. Greenberg, par exemple, a fait remarquer un jour qu'*« il est possible que, selon les normes de l'histoire mondiale, le Juif européen représente un type d'être humain supérieur à tous ceux qui ont été obtenus jusqu'à présent ».* [Olin, p. 51] Cet élitisme juif, qui s'attarde juste derrière une

façade universaliste, était également manifeste chez le critique Bernard Berenson. Bien qu'il ait lui-même professé *« une tendance à l'universalisme et à l'intemporalité »* et *« la même qualité humaine dans chaque individu »*, il proposait en outre *« d'ériger ces mêmes qualités en normes ultimes, et d'évaluer les sociétés ainsi que les individus en fonction de la mesure dans laquelle ils ont possédé ces qualités ». « Ainsi [pour Berenson] »*, note Margaret Olin, *« à l'instar de la 'Ferme des animaux' de George Orwell, qui trouvait certains animaux plus égaux que d'autres, il trouvait certaines sociétés plus universellement humaines que d'autres. »* [Olin, p. 48]

Dans les années 80, le critique d'art Peter Halley a trouvé des essences historiques intrigantes dans ce qu'il appelle une renaissance des artistes juifs américains :

« L'art des années 80 a toujours été qualifié d'ostentatoire, de criard, d'extravagant, de vulgaire et de surdimensionné. Ce sont les épithètes du parvenu ou du nouveau riche. Cependant, ce sont également des termes qui, dans les décennies précédentes, étaient utilisés pour caractériser le goût et le style des Juifs américains. Je tiens à préciser que je ne prétends pas que l'antisémitisme a fait son entrée dans le débat critique. Je suggère plutôt que les commentateurs qui ont ainsi défini les années 80 ont été aveugles aux significations que cette esthétique de l'extravagance peut avoir pour les artistes juifs des années 80. » [Halley, p. 28]

Halley pensait peut-être, parmi de nombreux autres candidats, au conservateur juif d'art contemporain du Metropolitan Museum of Art, comme Lee Seldes, en 1979 :

« Le très tendance Henry Geldzahler [est] le conservateur du département d'art contemporain nouvellement créé et très discuté. Sa récente exposition 'New York Painting and Sculpture, 1940-1970' avait établi un record d'ostentation chic mais avait suscité l'intérêt d'artistes et d'universitaires sérieux. » [Seldes, p. 5]

****

« Historiquement », note James Twitchell, *« le musée moderne a été le lieu de batailles rangées pour le contrôle, pour le territoire social, pour ce que la critique moderne appelle le privilège. »* [Twitchell, p. 214] Au cours des dernières décennies, le contrôle traditionnel des grandes institutions artistiques par

les riches Blancs, les Anglo-Saxons et les Protestants a été progressivement remplacé par la philanthropie juive dans le domaine de l'art et par l'influence et le contrôle qu'elle exerce sur l'élaboration – ou la refonte – des normes de valeur et d'esthétique dans le monde de l'art. *« Les juifs soutiennent de manière significative la 'haute culture' en Amérique »*, note Barry Kossim. *« Leur soutien aux hôpitaux, aux musées, aux symphonies et aux universités à travers le pays semble désormais disproportionné, non seulement par rapport à leur nombre mais aussi par rapport à leur proportion de riches. »* [Kossim, p. 26]

Les juifs sont depuis longtemps très présents dans le monde de l'art institutionnalisé, à la fois en tant que directeurs officiels et publics et en tant que « philanthropes » puissants dans les coulisses. George Blumental, par exemple, a dirigé (1933-1941) l'influent Metropolitan Museum de New York, tout comme Thomas Hoving (fils du président de Tiffany and Co.) à partir de 1967. Le Museum of Costume Art d'Irene et Alice Lewisohn a fusionné avec le Met en 1946. Michael Friedsam, Jules Bache et Samuel Lewisohn étaient d'autres philanthropes importants du Met à cette époque. *« Lorsque Henry Geldzahler [le futur directeur du programme des arts visuels du National Endowment for the Humanities et le commissaire aux affaires culturelles de la ville de New York] ... a été engagé au Met en tant que conservateur junior d'art américain, James Rorimer [un autre directeur juif du Met] lui a conseillé de ne pas faire savoir aux administrateurs qu'il était juif. »* [Goodman, #2, p. 71] *« Suivant les précédents établis par Geldzahler »*, ajoute Goodman, *« deux Juifs ont depuis occupé le précieux poste de conservateur de l'art moderne au Metropolitan. Le premier était Thomas Hess, bien connu comme critique d'art et collectionneur. Il était le gendre d'Edith Stern, un important mécène du Musée d'art de la Nouvelle-Orléans, et la fille de Julius Rosenwald. La sœur de Stern, Adele Levy, était une administratrice du Musée d'art moderne. »* [Goodman, #2, p. 72]

En 1969, Robert Lehman, vice-président, puis président du conseil d'administration et administrateur du Metropolitan Museum of Art depuis vingt ans, lui a légué sa collection de tableaux de maîtres anciens, d'une valeur de 100 millions de dollars. *« Bobby Lehman »*, faisait remarquer un ami après sa mort, *« voulait sa pyramide, avec des plaques de verre devant les œuvres d'art. Vous voyez, Bobby connaissait Macys [grand*

magasin] : l'entrée est petite, mais les vitrines sont grandes... Quand vous allez chez Macys, les casseroles sont au sous-sol et le parfum Lanvin est à l'entrée. L'art aujourd'hui est une sorte de cosmétique culturel. » [Burnham, p. 173] Au milieu des années 1980, un cinquième du conseil d'administration du musée était juif, y compris l'ancien secrétaire d'État Henry Kissinger, Laurence Tisch, alors président de CBS, et Mme Walter Annenberg. [Christopher, p. 217] Le riche philanthrope du Metropolitan Museum, Saul Steinberg, a même organisé sa réception de mariage au musée, tout comme un membre de la riche famille Tisch. [Cantor, p. 403]

En 1980, Frederic P. Rose, promoteur immobilier et ancien président de l'United Jewish Appeal-Federation de New York, est nommé au conseil d'administration du Metropolitan Museum of Art. (*« Il y a plus de yikus [prestige] dans le fait d'être au conseil du Met que dans le nôtre »*, a déclaré un responsable de l'UJA-Federation, *« et beaucoup plus d'influence ».* [Silberman, p. 215] Peu de temps après, un ami et magnat de l'immobilier juif, Harold D. Uris, a fait don de 10 millions de dollars au musée. *« En conséquence »*, explique Charles Silberman, *« le musée a décidé de réorienter ses collectes de fonds. Un titre du New York Times disait 'Met Museum Aiming to Tap Real Estate Industry' (le musée du Met vise à exploiter le secteur de l'immobilier), en utilisant un euphémisme pour 'riches juifs' ».* [Silberman, p. 215] À la mort de Jack Linsky en 1982, son testament stipulait 50 millions de dollars supplémentaires pour le Metropolitan Museum. [Golan, p. 6]

En 1991, le magnat de la communication Walter Annenberg a légué toute sa collection d'art – *« l'une des plus précieuses et des plus recherchées de l'histoire »* – au Metropolitan Museum de New York. Il s'est également engagé à faire un don de 10 millions de dollars sur une période de cinq ans au Los Angeles County Museum of Art. [Moment, p. 196] (L'épouse d'Annenberg, Lenore, avait été « chef du protocole » pour le département d'État de l'administration Reagan. Renee Crown, épouse de Lester Crown qui a contrôlé la société d'armement General Dynamics, a été présidente du Women's Board du Lyric Opera de Chicago. [Baer, p. 210] Au début des années 1990, d'autres barons juifs des médias de masse, comme S. I. Newhouse de Advance, et le magnat d'Hollywood Michael Ovitz, faisaient partie du conseil d'administration du Met. *« Dans les années 1990 »*, observe Robert Slater, *« [Ovitz] a parcouru [ses*

2 000] livres d'art à la recherche d'un arrière-plan approprié pour la publicité que [sa société Creative Artists Agency] produisait pour Coca-Cola. L'une des publicités, avec des bouteilles de Coca-Cola tombant du ciel, devait rappeler une peinture de René Magritte. » [Slater, p. 161]

Au Met, Arthur Ochs Sulzberger (ancien éditeur du *New York Times*) finit par devenir son président. Il supervisa une institution dans laquelle les juifs, selon George Goodman, *« ont enrichi presque tous les domaines des collections du musée, y compris les céramiques précolombiennes (Nathan Cummings), l'art africain (Klaus Perls), l'art de la Méditerranée ancienne et du Moyen-Orient (Norbert Schimmel), les peintures des maîtres anciens (Lore et Rudolph Heinemann), les arts décoratifs français (Belle et Sol Linsky), l'art européen moderne (Florence May Schoenborn), l'art américain moderne (Muriel Kallis Steinberg Newman ; Edith et Milton Lowenthal), bronzes indonésiens (Samuel Eilenberg), et art d'Asie du Sud et du Sud-Est (Enid Haupt et Lita Hazen, sœurs de Walter Annenberg). »* [Goodman, #2, p. 73] Dans tout le Met aussi, des galeries, des salles, des théâtres et des jardins portent le nom de sponsors juifs, notamment Iris et B. Gerald Canter, Helene et Michael David-Weill, Lawrence et Barbara Fleishman, Howard Gilman, Leon Levy, Henry R. Kravis, Janice H. Levin, Carroll et Milton Petrie, Arthur, Mortimer et Raymond Sacker, Laurence Tisch, et Ruth et Harold Uris. (Parmi les différents conservateurs juifs du musée figure Barbara Weinberg, responsable des peintures et sculptures américaines).

Dans les années 1990, de l'autre côté de la ville, les deux vice-présidents du tout aussi prestigieux Museum of Modern Art de New York étaient également juifs – Ronald S. Lauder et Richard Salomon. (En 2001, un autre membre juif du conseil d'administration du MOMA, le magnat des médias Si Newhouse, a démissionné après avoir enfreint la politique éthique du MOMA en manœuvrant pour acheter un tableau de Picasso qui appartenait au musée). [D'Arcy, D., 6-5-01]. En 1995, Lauder – héritier des cosmétiques et magnat des médias d'Europe de l'Est – est devenu président du conseil d'administration ; en 1997, il a dépensé 50 millions de dollars pour acheter un tableau de Cézanne pour sa collection privée. (En 1988, après avoir été nommé ambassadeur en Autriche par Reagan, il a fait l'objet d'une enquête parlementaire autrichienne pour avoir acheté et exporté de ce pays 120 œuvres d'art

d'une valeur de plus de 10 millions de dollars. Lauder a décrié l'enquête, déclarant que *« l'enquête est une tentative politiquement motivée de le discréditer pour avoir exprimé ses opinions sur l'antisémitisme en Autriche. »* [Protzman, p. 42] En plus d'être un donateur important du gouvernement israélien de droite de Benjamin Netanyahu, et d'engloutir une part importante du système des médias de masse en Europe de l'Est, c'est le genre d'homme qui dirige aujourd'hui l'un des plus importants musées d'Amérique :

« [Lauder] a récemment été nommé président du Musée d'art moderne de New York après avoir fait une promesse de don de plusieurs millions de dollars... Certains critiques ont râlé contre l'ascension de [Lauder] à la présidence du Musée d'art moderne plus tôt cette année après avoir fait sa promesse. » [Wall Street Journal, Jereski, p. A1]

« [Lauder] a fait un passage au Pentagone à partir de 1983 et a été ambassadeur en Autriche de 1986 à 1987, un poste pour lequel il a été largement critiqué pour son inefficacité. (Ted Koppel, de la chaîne ABC, lui a demandé un jour de commenter les informations selon lesquelles il était considéré comme 'la risée du pays', ce à quoi il a répondu sèchement : 'Merci' »). – Wall Street Journal, [Jereski, p. A10].

Après avoir dépensé 14 millions de dollars pour acheter son entrée au poste de maire de la ville de New York (et avoir échoué) en 1989, Richard Reeves a écrit un éditorial dans l'Atlanta Journal Constitution, disant :

« Pour moi, M. Lauder est une publicité pour les droits de succession confiscatoires et une autre preuve du financement des campagnes américaines. Sa principale crédibilité – outre sa valeur nette déclarée de 227 millions de dollars – est son passage en tant qu'ambassadeur des États-Unis en Autriche. Il a obtenu ce poste après avoir collecté des fonds pour Ronald Reagan. » [Reeves, p. A15]

En 1994, Leonard, le frère de Ronald Lauder, a été nommé président d'un autre monument culturel de New York, le prestigieux Whitney Museum of American Art. (David Ross, directeur de ce musée depuis 1991, a pris la tête du San Francisco Museum of Modern Art en 1998. Adam Weinberg est le conservateur des collections permanentes du Whitney). Au début des années 1990, le Museum of Modern Art a voulu acheter l'immeuble voisin, le Dorset Hotel. La clé du succès de cette

acquisition a été Jerry Speyer, membre du conseil d'administration du MOCA (lui aussi juif), qui *« connaissait le propriétaire, Sol Goldman, depuis des années, et il connaissait les enfants de Goldman, qui ont hérité du bâtiment à la mort de leur père. »* [Traub, p. 67]

Toujours à New York, l'éminente famille juive Guggenheim a fondé le musée Guggenheim (président en 1998 : le raider juif Ronald Perelman), ainsi que la prestigieuse fondation pour les sciences humaines qui porte son nom. Dans les années 1980, quatre des dix membres du conseil d'administration qui décernent les « prix de génie » de la Fondation MacArthur étaient également juifs ; deux juifs siégeaient également au conseil d'administration de la Fondation Russell Sage. [Christopher, p. 121] Le Fonds Kaplan a également eu un impact important sur la communauté artistique en distribuant des prix. L'une des filles de J. M. Kaplan était mariée à un artiste de premier plan, une autre était présidente du Conseil des arts de l'État de New York. [Krefetz, p. 153]

La domination juive dans le New York des années 1990 se poursuit également avec Ellen Futter (présidente du Musée américain d'histoire naturelle), Betsy Gotbaum (directrice de la Société historique de New York), Susan Soros (directrice du Bard Graduate Center for Studies in the Decorative Arts, David Ross (directeur du Whitney Museum of Art), Cornell Capa (jusqu'à sa récente retraite, directeur du Centre international de la photographie) et Mark Rosenthal (conservateur principal au Musée Guggenheim).

Dans la vallée de l'Hudson, un peu à l'écart de Manhattan, dans des communautés plus petites, le *New York Times* a indiqué en 1997 que :

« Au Performing Arts Center du Purchase College, les bar-mitsvahs atténuent l'implacable crise financière. À Yonkers, au Hudson River Museum, des mariages sont célébrés après le départ du public. Et à Katonah, au Caramoor Center for Music and Find Arts, ce sont les services juifs du High Holy Day qui paient. » [Brenner, Sec. 14, p. 1]

Deux journalistes du Wall Street Journal ont évoqué une « fête privée » organisée au Metropolitan Museum of Art dans les années 1980 :

« À l'extérieur du Metropolitan Museum, en cette soirée de septembre venteuse, on pouvait sentir toute la tension d'une cérémonie d'ouverture à Hollywood. À travers une phalange de photographes et de reporters, la crème de la société new-yorkaise se bousculait dehors, les dames retenant leurs cheveux contre le vent, les hommes, élégants dans leurs smokings, lançant des invitations qui, selon certains, étaient 'aussi rigides que des plaques de plâtre'. Sont entrés les Saul Steinberg, Carol et Punch Sulzberger du New York Times, Jonathan et Laura Tisch, et une centaine d'autres. Peu de gens, même dans cette couche sociale, avaient les relations nécessaires pour organiser une fête privée au musée, mais leurs invités ont été accueillis à l'intérieur des grilles en fer forgé de la cour médiévale par un couple qui s'était imposé grâce à un don de 10 millions de dollars : Henry Kravis et sa superbe épouse styliste, Carolyne Roehm. » [Burrough/Helyar, p. 128] [Tous les hommes mentionnés sont juifs].

À l'université de New York, le département artistique s'appelle la « Tisch School of the Arts ». Le philanthrope dont elle porte le nom, Laurence Tisch, *« ne cache pas son affection pour Israël, même lorsque cela lui coûte de l'argent. Ainsi, par exemple, lorsque des ministres israéliens séjournent à l'hôtel Regency [à New York], propriété de la Loews Corporation contrôlée par Tisch, ils bénéficient d'une réduction importante. »* [Handwerker]

Vous allez au Carnegie Hall ? Vous serez probablement assis dans la salle de récital qui porte le nom de Sanford I. Weill, le président et co-chef juif de Citigroup. Weill a fait don d'une importante somme d'argent à ce centre musical en 1983. Il est également l'actuel président du conseil d'administration du Carnegie Hall. [New York Times, Weill, p. 10]

À Los Angeles, le principal artisan de la création du Los Angeles County Museum of Art est un industriel juif, Norton Simon (Hunt Foods fait partie de ses avoirs économiques). Trois bâtiments distincts du musée ont été construits, deux d'entre eux portant le nom d'un bienfaiteur juif : Howard Abrahamson, Armand Hammer, et Leo Bing (financé par sa femme Anna en sa mémoire). Le premier président du conseil d'administration du LACMA était également juif, Sidney Brody. Eli Broad, un autre président éventuel, a été un jour cité par *ArtNews* comme étant (avec sa femme) le plus important collectionneur d'art au monde. (Il est le président et le PDG de SunAmerica). Erica Feinblatt était la conservatrice des estampes et des dessins ; Maurice Tuchman est

devenu le conservateur de l'art moderne. Stephanie Barron était l'assistante de Tuchman. *« En tant que juive »*, note George Goodman, *« elle était également attirée par les œuvres d'avant-garde considérées comme 'dégénérées' par les nazis. »* [Goodman, #2, p. 135] En 1984, Barron épouse un administrateur (juif) du LACMA, Robert Gore Rifkind.

Parmi les premiers donateurs juifs d'œuvres d'art importantes ou de grosses sommes d'argent au LACMA figurent Joan Palevsky (qui a acheté pour le musée les 650 objets de la collection Heermaneck d'art islamique), B. Gerald et Iris Canter (propriétaires de la plus grande collection de sculptures de Rodin au monde ; le Metropolitan Museum de New York a quatre galeries portant le nom de ces philanthropes), Philip Berg, Hans Cohn et Arthur Gilbert, entre autres. En 1997, Bernard Lewin, propriétaire d'un magasin de meubles, puis marchand d'art, et *« l'un des plus grands collectionneurs au monde d'artistes mexicains modernes »* [Johnson, R., p. N1] a légué sa collection d'art mexicain de 25 millions de dollars au LACMA à sa mort. Le *Los Angeles Times* a signalé une exposition de la collection de Lewin dans une galerie publique trois ans auparavant, organisée par une universitaire juive spécialisée dans les études latino-américaines, Shifra Goldman :

« Lorsqu'une exposition muséale se compose entièrement d'œuvres qui sont en vente dans une galerie commerciale (comme c'est le cas ici),… la déception cède la place au dégoût... Lorsque Lewin... a décidé de limiter la portée de cette exposition aux œuvres qu'il aimerait vendre, les dés étaient jetés... [Rien] ne peut racheter une telle colossale vitrine de foutre commerciale... ». [Curtis, p. F1]

En 1974, Richard Sherwood (membre de l'American Jewish Committee local) devient le président du LACMA. Parmi les autres donateurs juifs du musée figurent David Lowe, Armand Deutsch, Michael et Dorothy Blankfort, Nathan Smooke, Philip et Beatrice Gersh, Stanley et Ellise Gringstein, Max et Ellen Palevsky, Robert Halff, Betty Asher (*« anciennement assistante de Maurice Tuchman »*, aujourd'hui marchande d'art), Felix et Helen Juda, Frederic et Marcia Weisman (sœur de Norton Simon), Lucille Ellis (première femme de Norton Simon), Bernard Levin (marchand) et Douglas Cramer (magnat de la télévision).

Plus tard, Micheal Shapiro, conservateur au St. Louis Art Museum, a été choisi pour diriger le LACMA. *« Il aurait été intéressant pour le musée du comté d'engager une femme, un Afro-Américain, un Asiatique ou un Hispanique* », déclare le commentateur juif George Goodman, *« mais peu de points auraient été marqués [publiquement] pour l'embauche d'un directeur juif [c'était, après tout, la norme]. Néanmoins, les membres du conseil d'administration se sont tournés vers Michael Shapiro. La sélection de Shapiro devait avoir pour but d'impressionner les donateurs juifs du musée. »* [Goodman, #2, p. 135]

Lorsque Shapiro est parti, il a été remplacé par Andrea Rich en 1995. Rich avait officiellement été vice-chancelier exécutif de l'UCLA. Ainsi que le souligne Goodman dans son article paru dans *Modern Judaism* sur ce qu'il appelle « l'élite de l'art juif » :

« Pour son premier président et directeur général [combiné], les administrateurs du LACMA ont pris une décision surprenante en engageant Andrea Rich... Spécialiste de la communication et de la planification, elle n'avait jamais travaillé pour une organisation artistique et n'était même pas un membre cotisant du musée. Mme Rich est pourtant juive. » [Goodman, p. 136]

En 1999, Rich a également fait sourciller en devenant – parallèlement à ses autres postes administratifs – directrice du musée.

Ailleurs dans le sud de la Californie, d'autres juifs s'activent à verrouiller virtuellement d'importants postes de direction dans le monde de l'art. Aby Sher a engagé l'architecte Frank Gehry (un autre juif) pour construire le Santa Monica Museum of Art. Edith Wylie a même créé le Craft and Folk Art Museum en face du LACMA. En 1979, un certain nombre d'éminents collectionneurs juifs, dont Marcia Weissman (qui a également fait don de 3 millions de dollars au désormais « Weissman Art Museum » de l'université du Minnesota, ainsi que d'autres fonds au Walker Art Center de Minneapolis), Eli Broad, Philip et Beatrice Gersh, Lenore Greenberg, Frederick Nichols et Max Palevsky, se sont séparés du Los Angeles County Museum of Art pour former le Museum of Contemporary Art (MOCA). L'actuelle présidente du MOCA [1998] est, bien sûr, juive : Audrey Irmas. *« Bien que [le directeur Richard] Koshalek soit en grande partie responsable du succès du MOCA »*, explique George Goodman, *« il a plusieurs associés talentueux, parmi lesquels les Juifs Sherri*

Geldin, administratrice, et Paul Schimmel, précédemment conservateur au Newport Harbor Art Museum de Californie du Sud. » [Goodman, #2, p. 139] Parmi les philanthropies juives notables en faveur du MOCA, citons celles de Barry Lowen, Marcia Weissman, et Taft et Rita Schreiber.

David Levanthol (du *Los Angeles Times*) est également l'actuel président du conseil d'administration du Museum of Contemporary Art (MOCA). En 1996, la branche « Temporary Contemporary » du MOCA a été rebaptisée « Geffen Contemporary » après un don de 5 millions de dollars du magnat des médias David Geffen. Auparavant, un autre don de 5 millions de dollars avait transformé le théâtre Westhood Playhouse, près de l'UCLA, en « Geffen Playhouse ». Le directeur du Geffen Playhouse, Gilbert Cates, est également juif. Il *« produit également les programmes des Academy Awards et [il] a mis sur pied la célébration locale du 50e anniversaire d'Israël. »* [Tugend, 10-22-99]

« Je dirais que la plupart des gens, 90 % des donateurs, veulent être reconnus d'une manière ou d'une autre », a fait remarquer Eli Broad, administrateur du Los Angeles County Museum of Art et du Museum of Contemporary Art, qui possède son propre « Eli and Edythe Broad Reception Hall ». [Muchnic, S, p. F1, 5] *« Pour le meilleur ou pour le pire »*, dit le critique juif George Goodman, *« le monde des musées est plein de – et dans une large mesure formé par – prima donnas. Des collectionneurs tels que [les premiers philanthropes juifs] Blumenthal et Lehman voulaient des ailes et des galeries portant leur nom. Ces dernières années, cependant, un nombre croissant de collectionneurs juifs ont laissé libre cours à leur ego. »* [Goodman, #2, p. 147]

De riches hommes d'affaires juifs possédant d'énormes réserves d'art ont également créé de grands musées et leur ont donné leur nom à Los Angeles pour abriter leurs collections : le Norton Simon Museum (le conseil d'administration du Simon *« était dirigé par Jennifer Jones, sa seconde épouse, et d'autres parents »*) [Goodman, #2, p. 147] et le Armand Hammer Cultural Center, respectivement. *« Le gâchis du Centre culturel Hammer – dans le cadre d'une vie de fraude et de tromperie [d'Armand Hammer] »*, observe George Goodman, *« est ... documenté dans la biographie d'Edward Epstein sur Hammer »*. [Goodman, #2, p. 141] [Voir aussi la biographie à charge de Carl Blumay sur l'impitoyable corrompu Hammer]. Armand Hammer, note le *Sunday Times* de Londres, dans une critique du livre d'Epstein,

« était l'une des grandes fraudes du XX^e siècle... Les détails sordides de son étonnante vie [sont ceux du] mythe, de la falsification et de la tromperie ..... [C'était] un charlatan impitoyable qui a intimidé et trahi pour se forger une réputation imposante de mécène milliardaire avec une longue liste d'amis puissants... [Epstein] décrit également en détail la falsification éhontée qui a permis de constituer la vaste collection d'art de Hammer. L'un des avantages des relations russes du magnat était un cachet officiel de Fabergé, qui lui avait été remis à Moscou, et qu'il utilisait pour authentifier de faux œufs impériaux en pierre précieuse. » [Allen-Mills]

Hammer a créé la galerie L'Hermitage, qui vend de l'art russe, à New York en 1925. Des années plus tard, il a acheté 75 % des parts de M. Knoedler and Company, *« la plus ancienne galerie d'art d'Amérique ».* Maury Leibovitz était également juif et son partenaire dans cette entreprise. [Epstein, 1996, p. 126, 293] Plus tard, une écrivaine indépendante, Martha Kaufman, est devenue la maîtresse de Hammer. Portant des perruques pour ne pas être reconnue par la femme de Hammer, elle devint également la conservatrice de la collection d'art de Hammer et finalement la directrice du musée d'art et du centre culturel Armand Hammer. [Epstein, section photo]

Après la mort de Hammer, plusieurs membres de la famille ont intenté des procès les uns aux autres pour obtenir une partie de la collection d'art du patriarche. D'autres ont également saisi la justice : *« Les actionnaires d'Occidental Petroleum [la société de Hammer] étaient scandalisés par la dilapidation des actifs de la société [pour la collection d'art personnelle de Hammer] qui, selon eux, s'élevait à 95 millions de dollars. »* [Goodman, #2, p. 141] En outre, selon Elliot Horowitz, Hammer *« s'est identifié... faussement comme un protestant unitarien pendant la majeure partie de sa vie, même après être devenu le PDG d'Occidental Petroleum... Plus tard, il est devenu un grand ami de l'État d'Israël. »* [Horowitz, E., Too, p. 196] Il a reçu une fois le « Prix Golda Meir de l'homme de l'année » lors d'un banquet des obligations israéliennes. [Blumay, C., 1992, p. 416] (En 1987, il a même transporté Ida Nudel, dissidente/refusenik juive soviétique, dans son jet personnel en Israël). [Nudel, I., 1990, pp. 301-302]

Hammer a également une section qui porte son nom et celui de sa femme au Los Angeles County Art Museum. [Blumay, C., 1992, p. 436]. Dans son propre musée, le burinage de son nom dans le marbre a coûté

à lui seul 75 000 $, la « cheminée Armand Hammer » 25 000 $ et les sols en marbre 1 million de dollars. [Blumay, C., 1992, p. 454]. Au centre-ville de Los Angeles, le Mark Taper Forum du Los Angeles Music Center porte le nom du riche mécène juif S. Mark Taper. (Gordon Davidson, l'actuel directeur artistique du Taper/Ahmanson Theatre, est également juif). À quelques kilomètres au nord, le musée d'art de l'université Pepperdine, à Malibu, a été rebaptisé Frederick R. Weissman Museum of Art en 1992, suite à son don de 1,5 million de dollars. (L'université du Minnesota possède également un musée d'art portant le nom de Weissman ; le musée d'art de San Diego et le musée d'art de la Nouvelle-Orléans contiennent également des « complexes de galeries » qui portent son nom). Un autre philanthrope juif de Californie du Sud, Mandell Weiss, a été le principal mécène du Mandel Weiss Forum de San Diego. En 1993, Leah Goodwin a perdu son poste de directrice exécutive du Conseil consultatif des arts publics de San Diego, en raison des coupes budgétaires dans les arts publics de la ville. [Turegano, P., 30-93, p. E12]. Toujours à San Diego, Mathew Strauss et sa femme Iris ont organisé Art Pac, un groupe de pression pour le financement des arts par le gouvernement. [Turegano, P. 2-13-95, p. D1] Phyllis Epstein, ancienne présidente du San Diego Center for Jewish Culture, a été nommée membre du California Council for the Arts en 1999. [Jones, W., 12-14-99, p. E14] Le sénateur d'État Adam Schiff, également juif, est président du comité mixte des arts de Californie. [City News Service, 1-6-98]

En 1999, Glorya Kaufman a fait don de 18 millions de dollars pour rénover l'ancien bâtiment de la danse de l'UCLA, qui s'appellera désormais Glorya Kaufman Hall. Il s'agissait de la plus importante donation à vocation artistique de l'histoire de l'université de Californie. Parmi les personnes qui ont proclamé leurs remerciements publics figurait Daniel Neuman, doyen de l'école d'art et d'architecture de l'UCLA (autrefois, Jules Stein, magnat d'Hollywood lié à la mafia, avait également fondé la gigantesque aile médicale ostentatoire de l'UCLA, le Jules Stein Eye Institute). En 2000, l'homme d'affaires juif Eli Broad a surpassé Kaufman en faisant don de 20 millions de dollars au département artistique de l'UCLA. Le Dickson Art Center devait être rebaptisé Eli Broad Center.

Après avoir fait don d'une somme non divulguée au Orange County Performing Arts Center dans l'agglomération de Los Angeles, Henry Samueli est devenu membre de son conseil d'administration. Samueli et sa femme ont également donné 50 millions de dollars aux départements d'ingénierie de l'UCLA et de l'Université de Californie à Irvine. *« En échange de ces dons »*, indiquait le *Los Angeles Times* en 1999, *« la très cotée école d'ingénierie et de sciences appliquées de l'UCLA et l'école d'ingénierie de l'UCI porteront le nom de Samueli. »* [Conway, A., 13-4-99, p. E1]. Auparavant, en 1987, un autre magnat juif, Harvey Stearn, a démissionné de son poste de président du conseil d'administration de l'Orange County Performing Arts Center ; il est resté président du California Arts Council. La même année, Leonard Shaine, *« philanthrope actif depuis longtemps dans la communauté et les causes juives »*, a été ajouté au conseil d'administration de l'Orange County Performing Arts Center. [Jalan, A., 8-21-87, p. 1]. Le magnat juif de l'immobilier Walter Shorenstein *« a fondé le Shorenstein Center on the Press, Politics, and Public Policy à la Kennedy School of Government de Harvard »*. [Mother Jones, 3-5-01]

Au Texas, en 1998, Raymond Nasher, éminent collectionneur d'art et magnat de l'immobilier de Dallas, a fait don de 7,5 millions de dollars à son alma mater, l'université Duke. Le musée d'art de l'université Duke sera transféré dans un nouveau bâtiment, qui portera le nom de Nasher Museum of Art. [Duke, 11-98] À Austin, au Texas, Mort et Angela Topfer *« ont promis des millions au Austin Museum of Art, au Dell Jewish Community Center Campus et à d'autres projets caritatifs. »* [Barnes, M., 6-17-99, p. B1] De même, le promoteur immobilier juif John Price a fait don de 7 millions de dollars au Musée des Beaux-Arts de son alma mater, l'Université de l'Utah (les bureaux de JP Realty de Price détiennent *« l'une des plus grandes collections de lithographies de l'époque de la Dépression du pays »*) [Knudson, M., 3-23-97]. À Omaha, dans le Nebraska, Mort Richards a été président de Performing Arts Omaha. Il a également été le principal responsable d'autres organisations locales, dont le Downtown Rotary Club. *« En 1978, il a reçu le prix du 30e anniversaire de l'État d'Israël »*. [1-14-2000, p. 1]

Même le célèbre musée Getty, fondé grâce aux fonds du magnat du pétrole non juif, J. Paul Getty (et avec 4 milliards de dollars à sa

disposition, le musée le plus riche du monde) a toujours eu des juifs à sa tête. En 1998, après 17 ans, Harold Williams a quitté la présidence du J. Paul Getty Trust. Williams, fait remarquer George Goodman, a été *« élevé dans un foyer sioniste travailliste de l'est de Los Angeles ».* [Goodman, #2, p. 142] Williams avait auparavant pris sa retraite en tant que président du conseil d'administration de Norton Simon Inc. à l'âge de 42 ans. Il a ensuite été doyen de la Graduate School of Business de l'UCLA et président de la Securities and Exchange Commission sous l'administration du président Carter.

Le nouveau président du J. Paul Getty Trust est un autre administrateur juif, Barry Munitz, ancien chancelier de la California State University et de l'université de Houston. Le *« projet actuel »* de Munitz, dit Goodman, *« est la rénovation et l'expansion de la [succursale du Getty] à Malibu, qui ouvrira ses portes en 2001... Les collections offertes par Lawrence et Barbara Fleishman seront l'un des points forts de ce projet ».* [Gooman, #2, p. 144] Le nouveau Getty Center a ouvert en 1998, conçu par l'architecte juif Richard Meier et construit pour un coût d'un milliard de dollars. Auparavant, George Goldner avait *« lancé la collection de dessins du Getty ».* Il est ensuite devenu le conservateur des peintures du Getty et le conservateur des estampes et des dessins du Metropolitan Museum of Art de New York. David Jaffe, un juif né en Angleterre et anciennement de la National Gallery of Australia, lui a succédé au Getty. (Même le président-directeur général de la Getty Petroleum Corporation est juif, Leo Liebowitz ; en 1993, il a été accusé par le journaliste Robert Friedman d'être de mèche dans une escroquerie fiscale avec un chef de la « mafia russe ». [National Petroleum, p. 20]).

« À Baltimore, Miami, Atlanta et dans une foule d'autres villes », explique Charles Silberman, *« les institutions culturelles sont de plus en plus dépendantes du soutien juif. »* [Silberman, pp. 214-215] À Miami, par exemple, les juifs ont été les *« créateurs de la symphonie du Nouveau Monde et du Miami City Ballet. »* [Huriash, L., 2-15-99, p. B3] Joseph Meyeroff a fait don de 10 millions de dollars à la salle symphonique de Baltimore, soit la moitié de son coût. [Christopher, p. 214] Toujours à Baltimore, Robert Bergman est devenu en 1981 le directeur de l'éminent Walters Art Museum. Au cours de sa première décennie, il a supervisé une rénovation du musée

de 6 millions de dollars. Une demi-douzaine de juifs fortunés *« ont été parmi les plus généreux donateurs du Walters ».* [Goodman, #2, p. 123] Selon l'auteur juif George Goodman, *« certains regards se sont peut-être interrogés en voyant la 'mafia de l'art' juive de Baltimore. À l'époque, Arnold Lehman était directeur du Baltimore Museum of Art, Sergio Commissiona était directeur musical du Baltimore Symphony (dans le Meyerhoff Hall), et Frederick Lazarus IV, un administrateur des arts, était président du Maryland Institute College of Art. De même, Herbert Kessler, un médiéviste [...], présidait le très réputé département d'histoire de l'art de l'université John Hopkins. »* [Goodman, #1, p. 123]

En 1993, le directeur Bergman, désormais président de l'Association of Art Museum Directors, est devenu directeur du Cleveland Museum of Fine Arts. Bergman a été remplacé au Walters Museum par un autre administrateur juif, Gary Vikan.

De l'autre côté de la ville, au Baltimore Museum of Art, Florence Levy a été la première directrice du musée ; Gertrude Rosenthal a été pendant des décennies la conservatrice en chef. Goodman indique que :

« Lorsqu'il a été nommé directeur du [Baltimore Museum of Art] en 1971, à l'âge de trente-cinq ans, Tom L. Freudenheim est devenu l'un des professionnels de musée juifs les plus visibles de la nation. Bien que sûr de son identité de juif réformé et de sioniste, il ne cherche pas à être reconnu comme un pionnier. En fait, il était quelque peu perplexe quant à la raison pour laquelle le conseil d'administration du musée recherchait un directeur juif, en particulier un directeur dont les références juives étaient si évidentes. » [Goodman, #2, p.129]

Peut-être Freudenheim n'avait-il qu'à jeter un coup d'œil à la trésorerie du musée pour trouver la solution à cette énigme. Parmi les éminents donateurs juifs de son musée de Baltimore figuraient Helen et Abraham Eisenberg, Jacob Epstein, Julius Levy, Alan et Janet Wurtzberg, Robert et Ryda Levi, et Sadie May. La collection Etta Claribel Cone du musée comprenait plus de 3 000 pièces d'art, dont des tableaux de Renoir, Matisse, Van Gogh, Cézanne et Gauguin. Les autres qualifications de Freudenheim pour son poste comprenaient des stages auprès d'éminents conservateurs d'art juif, E. H. Gombrich, Panofsky, Ettinghausen, Alan Solomon du Musée juif de New York et Peter Selz, conservateur au Musée d'art moderne.

Lorsque Freudenheim a finalement quitté le musée de Baltimore, il a été remplacé par un autre directeur juif, Arnold Lehman, petit-fils d'un fondateur du grand magasin Gimbels. Lehman est finalement devenu directeur du Metropolitan Museum of Art de Miami, puis du Brooklyn Museum. Comme Bergman, Lehman a également été président de l'Association of Art Directors.

Lorsque Lehman a finalement quitté le musée de Baltimore, il a été remplacé, comme on pouvait s'y attendre, par une autre directrice juive, Doreen Bolger, qui a notamment dirigé des musées au Texas et à Rhode Island (le plus gros don au musée de Rhode Island qu'elle a dirigé provenait des bienfaiteurs juifs Leonard et Paul Granoff).

L'American Visionary Art Museum, également situé à Baltimore, a été fondé et dirigé par une autre personnalité juive influente, Rebecca Hoffberger (anciennement responsable du développement de l'Associated Jewish Charities). Le plus grand bienfaiteur de l'AVAM, bien sûr, est juif : Zanvyl Krieger. « Hoffberger », précise George Goodman, *« reste active en tant que bénévole dans des organisations juives, et [est] dévouée à l'étude de la Torah. »* [Goodman, #2, p. 132]

Dans la ville voisine de Washington DC, en 1998, les juifs étaient présents dans les rangs supérieurs de l'establishment du monde de l'art. Michael Hegman (secrétaire, *« ou administrateur en chef »*) du Smithsonian Museum, le magnat de l'immobilier Robert Smith (président de la National Gallery of Art), Allen Shestack (directeur adjoint de la National Gallery of Art), Neil Benezra (conservateur en chef du Hirschorn Museum, où un autre juif, Stephen Weil, a récemment pris sa retraite en tant que directeur adjoint), David Levy (directeur de la Corcoran Gallery – sa femme est vice-présidente de la chaîne PBS) et Stephen Ostrow (conservateur des estampes et des dessins à la Library of Congress). Il y a quelques années, les 6 000 œuvres d'art du collectionneur Joseph Hirshhorn ont été données pour la création du musée Hirshhorn. (Hirshhorn a fait la plus grande partie de sa fortune dans l'extraction d'uranium). L'aile du magnat juif Arthur Sackler au Smithsonian est la galerie Arthur M. Sackler, qui présente l'art asiatique et proche-oriental. La collection de Sackler, note un conservateur, est

« de loin la plus grande et la plus importante collection d'art chinois ancien au monde ». [Glueck, G., p. B8]

Karl Meyer rappelle le contexte de la construction (en 1974) du musée Hirshhorn – si bien situé sur le Washington Mall – en tant qu'institution gouvernementale :

« Le gouvernement fédéral devait payer les frais de construction d'un musée portant le nom de Hirshhorn ; la conception du musée devait être soumise à l'approbation de Hirshhorn, le titre de propriété des œuvres d'art ne passant au gouvernement qu'à l'achèvement du projet ; un conseil d'administration de dix membres devait être créé, dont la moitié serait nommée par Hirshhorn, qui nommerait également le directeur ; et Hirshhorn ne serait pas tenu de fournir une dotation pour aider à couvrir les futures dépenses de fonctionnement ... Ces conditions ont suscité une inquiétude considérable dans le monde des musées, en bonne partie car elles étaient susceptibles d'encourager d'autres donateurs à exiger des arrangements tout aussi unilatéraux. » [Meyer, K., 1979, pp. 49-50]

(Le choix de Hirshhorn pour le poste de directeur du musée était Abram Lerner). [Meyer, K., 1979, p. 51]

Comme le protestait Sherman Lee, directeur du Cleveland Museum of Art, en 1966 :

« C'est une erreur d'accepter une collection d'art contemporain formée par un seul homme et d'utiliser une grande somme d'argent pour héberger et administrer une telle collection. Si au moins dix millions de dollars sont disponibles pour un bâtiment portant, non pas le nom de la nation, mais celui d'un donateur, des fonds suffisants devraient être disponibles pour entreprendre la formation d'une collection nationale véritablement catholique et articulée, logée dans un bâtiment portant le nom collectif de tout le peuple. Une telle collection existe déjà dans la Collection nationale des Beaux-Arts, qui est maintenant contournée par cette action proposée. » [Meyer, K., 1979, p. 50].

Au milieu de la controverse sur le musée Hirshhorn, le chroniqueur du journal de Washington Jack Anderson *« a rapporté que Hirshhorn avait eu des ennuis judiciaires des années auparavant à cause d'une prétendue contrebande de devises et d'une manipulation d'actions. »* [Meyer, K., 1979, p. 50]

L'exposition phare de 1988 au Capital Children's Museum de Washington (fondatrice et directrice : Ann Lewin) fut celle consacrée à l'Holocauste. *« Les enfants en visite »*, notait le *Washington Post*, *« par groupes de 30, s'assoient par terre dans une pièce intime et se voient raconter l'histoire de l'Holocauste à travers une vidéo narrée par un enfant. Un dialogue, mené par des guides bénévoles spécialement formés, dont certains sont des survivants de l'Holocauste, suit. »* [Gamarekian, p. B7] *« L'exposition de [Lewin] sur l'Holocauste, Remember the Children »*, note le *Post* des années plus tard, *« a voyagé dans tout le pays et a en partie inspiré l'exposition permanente pour enfants du Musée Mémorial de l'Holocauste des États-Unis. »* [Kastor, p. B1]

Dans les années 1970, Stanley Marcus (du célèbre magasin de luxe Nieman-Marcus) était le directeur de la Dallas Symphony Society, un directeur consultatif du Fort Worth Art Museum, un administrateur de la Public Television Foundation for North Texas et même un administrateur de la Southern Methodist University. Un autre Marcus, Richard, faisait partie du conseil d'administration du Dallas Theatre Center, du Dallas Council of World Affairs et d'Assemblage, une organisation regroupant des personnes fortunées qui s'intéressent aux arts. [Coever, p. 123]

En 1993, le directeur du Milwaukee Art Center faisait remarquer dans un catalogue d'art que :

« La liste des membres de la communauté juive qui ont soutenu financièrement le musée serait trop longue pour être détaillée ici, tout comme celle des nombreux membres du conseil d'administration du musée, des présidents et des responsables du comité de ce conseil, des membres des groupes de soutien et des bénévoles. » [Bowman, p. 1]

À Detroit, les philanthropes et entrepreneurs juifs les plus importants comprennent le financier Max Fisher, Eugen Appelbaum (fondateur d'Arbor Drugs), Sam Franiel (un baron de l'immobilier) et le magnat international du verre William Davidson. Davidson est également propriétaire du Pine Knob Music Theatre et du Palace of Auburn Hills, les deux salles de concert les plus populaires de la région. Ses sociétés gèrent également le Meadowbrook Music Festival. À Denver, dans le

Colorado, Barry Hirschfeld est *« ancien président du conseil d'administration du Denver Art Museum ».* [Press Newswire, 3-21-96]

Au Canada, Avie Bennett est (1992) vice-présidente du Ballet national du Canada ; Judith Loeb Cohen est devenue présidente de cette organisation en 1988. Louis Applebaum a dirigé le Conseil des arts de l'Ontario de 1971 à 1980 et a été nommé en 1979 *« coprésident d'un examen fédéral de la politique culturelle du Canada ; il a également contribué à la collecte de fonds pour l'Orchestre du Centre national des Arts et en a été le président pendant trois ans ».* [Csillag, R., 5-4-2000, p. 6]. En 1999, Peter Herrnsdorf, un juif baptisé, a été nommé président et directeur général du Centre national des Arts. Garth Drabinsky (jusqu'aux récents scandales financiers) était propriétaire du Pantages Theatre et gérait et exploitait également le North York Performing Arts Center, d'une valeur de 50 millions de dollars. En 2000, deux frères juifs *« ont été nommés à la tête de deux des plus importantes institutions culturelles publiques du pays [Canada] ».* Victor Rabinovitch est devenu président de la Société du Musée canadien des civilisations, *« le musée le plus grand et le plus actif du pays ».* (Son frère, Robert, est devenu président de la Société Radio-Canada). Victor a également siégé au conseil d'administration du Centre communautaire juif d'Ottawa. [Gordon, S., 11-30-01]

En Australie, Graeme Samuel est devenu président de l'Opéra d'Australie en 1996. Peter Redlich a quitté la présidence du Victorian Arts Center en 1994, l'année même où Nathan Waks est devenu directeur de la musique à l'ABC (Australian Broadcasting Company). [Singer/Seldin, 1995, p. 359]

En Angleterre, l'actuel directeur de la Tate Gallery (l'un des plus importants musées de ce pays avec 2,2 millions de visiteurs par an) est également juif : Nicholas Serota. Dans une nécrologie de 1995 d'un autre éminent homme d'affaires juif, (Lord) Aby Goodman, le *Times* (de Londres) a indiqué que *« non content d'être le président des trusts de l''Observer' et du 'Jewish Chronicle', il était en même temps président de l'Association des éditeurs de journaux ; à peine avait-il terminé son second mandat de président du Conseil des arts qu'il réapparaissait comme président du British Council ».* [Howard, A., 1-19-99] De son vivant, il a également été président de l'English National Opera, président de la National Book League,

directeur du Royal Opera à Covent Garden et gouverneur du Royal Shakespeare Theatre. [Boggman, S., 1018-99, p. 4]

« Jetez un coup d'œil aux noms des membres du conseil d'administration des principaux contributeurs [en Grande-Bretagne] à des institutions telles que le National Theatre et Covent Garden », suggère l'observateur juif Stephen Brook, *« et la grande proportion d'individus et d'organisations juifs sera apparente. Jonathan Miller ... soutient que les Juifs ne soutiennent pour la plupart que les institutions les plus prestigieuses ... Je pense que cela reflète moins un engagement envers les arts qu'un engagement à obtenir une place dans l'establishment britannique. C'est un raccourci. Vous pouvez acheter votre place au sein de l'establishment. Je pense que c'est plutôt pathétique. »* [Brook, p. 326]

Un exemple de cela est l'Anglais Arnold Goodman, un magnat juif décédé en 1999. Goodman, souligne le *Financial Times* de Londres, *« est devenu successivement ou simultanément : président de British Lion Films, de l'Observer [de Londres], de la Newspaper Proprieters' Association, du Committee of Inquiry into Charity Law, du Arts Council, du Committee on London Orchestras, de la Housing Corporation et de la National Building Agency ».* [Il a également été directeur du Royal Opera House et président du Theatrical Advisory Committee]. [Financial Times, 10-16-99, p. 4]

Le marchand d'art juif corrompu du début du XX^{e} siècle, « lord » Joseph Duveen, était également un philanthrope pour les causes artistiques britanniques. Duveen *« a financé les coûts de construction de galeries entières au British Museum, à la Tate Gallery, à la National Gallery et à la National Portrait Gallery de Londres. (Sa générosité n'en a pas moins poussé Osbert Sitwell à la réserve : 'Il est ironique de constater que si les magnifiques cadeaux de lord Duveen à la nation sont un mémorial à son nom, une grande partie de l'argent qui les a payés a été gagné par la vente aux États-Unis de la fleur des peintures anglaises du XVIII^{e} siècle et du début du XIX^{e} siècle. Nous avons maintenant les galeries, mais pas de tableaux à y accrocher') ».* [Meyer, K., 1979, pp. 180-181]

À Cleveland, le don de 3 millions de dollars de Richard Bogomolny à l'orchestre de Cleveland – le plus important jamais fait – lui a permis de devenir président du conseil d'administration de la Musical Arts Association, le groupe qui contrôle l'orchestre. À Seattle, une nouvelle

salle symphonique s'appelle Benaroya Hall, en l'honneur de la bienveillance de la famille juive Benaroya envers les arts. Toujours à Seattle, le *« mégadonateur »* Samuel Strom (grand philanthrope du Strom Jewish Community Center, sur Mercer Island) a *« dirigé la campagne de financement »* de la Henry Art Gallery. (Strom est également président du conseil d'administration de l'orchestre symphonique de Seattle et membre du conseil d'administration de l'université de Washington). [Bargreen, M., 4-27-97, p. N9] À Washington DC, Lessing Rosenwald a fait don d'une importante collection d'art graphique à la National Gallery. À Atlanta, en Géorgie, Ned Rifkind a dirigé le High Museum jusqu'à ce qu'il parte à Houston pour diriger la Menil Collection en 2001. Même dans l'arrière-pays, à San Antonio, au Texas, un directeur de musée a fait remarquer en 1964 que *« la grande majorité des collectionneurs [d'art] sont juifs ».* [Brenner, p. 323]

Même dans un endroit tel que San Luis Obispo, en Californie, Chris Cohan [propriétaire des Golden State Warriors, club de basket-ball professionnel, et de Sonic Communications, un conglomérat de chaînes de télévision] *« a été une figure centrale dans la construction du Performing Arts Center de San Luis Obispo, faisant don de 2,1 millions de dollars et subissant une mauvaise publicité dans un conflit sur la question de savoir si le centre porterait ou non son nom ».* [À Anchorage, en Alaska, le « Sydney Laurence Theatre » fait partie de l'Alaska Center for Performing Arts. [Anchorage Daily News, 3-29- 99, p. 2D] Dans le même genre, en Pologne, Zygmunt Nissenbaum prévoyait de fournir des fonds dans le but de *« rénover le monument du soulèvement du ghetto de Varsovie et apposer une plaque à son nom »* sur le site, une idée narcissique qui a été *« rejetée en bloc par la plupart des dirigeants juifs. »* [Weinbaum, L., p. 27]

En 1968, James Yaffe indiquait :

« Moins de 1 % de tous les contributeurs à la charité juive sont anonymes. Les donateurs aiment non seulement que leur nom soit connu, mais aussi qu'il soit immortalisé. Pour satisfaire ce désir, de nombreuses organisations ont adopté la pratique de donner le nom de personnes à des objets. Les hôpitaux donnent le nom des donateurs à tout, des nouvelles ailes aux nouvelles tentes à oxygène. L'université Brandeis a un nom juif attaché à presque tous les bâtiments du campus. Les Israéliens appellent les États-Unis le Plaquistan ». [Yaffe, J. 1968, p. 175]

Howard Jacobson raconte son étonnement sur le jeu des noms des riches donateurs juifs lors d'une visite à l'Université du Judaïsme à Los Angeles :

« Une liste des fondateurs de l'université est faite en lettres d'or sur des tablettes de marbre dans le hall de ce qui est l'AILE DE L'ÉDUCATION SYLVIA ET DAVID WEISZ, qui est elle-même, d'après ce que j'ai compris, une partie du centre SHIRLEY ET ARTHUR WHIZIN, (dédié à l'avenir du judaïsme), qui est lui-même, si j'ai bien compris, logé dans le bâtiment académique WILLIAM AND FRIEDA FINGERHUT, une branche du NORMAN AND SADIE LEE COLLEGE. Pour passer de l'AILE DE SYLVIA ET DAVID au BESS AND ALEXANDER L. BERG DINING CENTER (alimenté, soit dit en passant, par une cuisine dédiée à la mémoire de CELIA ET MORRIS I. PELLOW PAR LEURS ENFANTS JUDITH ET LOUIS), vous devez franchir la PLAZA ET LE LOBBY DE L'ENTRÉE ELIE J. ET RACHEL GINDI ». [Jacobson, H., 1995, pp. 191-192]

À Boston, comme partout ailleurs, la censure des œuvres d'art et des idées est généralement facilement dissimulée par le rejet d'œuvres d'art pour des *« raisons esthétiques »* totalement subjectives et nébuleuses. Et, bien sûr, il y a l'autocensure de ceux qui n'osent pas offenser ceux qui contrôlent économiquement – et légifèrent le pouvoir *« philanthropique »* – dans le monde de l'art. Un cas flagrant de manipulation juive s'est toutefois produit en 1991 lorsque Steve Grossman, membre juif du conseil d'administration de l'Institut d'art contemporain de Boston, a démissionné pour protester contre la décision du conservateur de l'ICA de montrer une série de films réalisés par des cinéastes palestiniens. L'Anti-Defamation League s'est rapidement retrouvée mêlée à l'affaire, ainsi que le célèbre avocat juif Alan Dershowitz, obligeant le musée à présenter une projection simultanée de films israéliens, ainsi qu'un *« forum éducatif »* pour aborder le *« contexte politique, et non le mérite artistique »* du film palestinien.

L'injustice de la décision de l'ICA de céder à la pression juive n'a pas échappé même au conservateur de l'exposition de films israéliens, Ela Chohat, qui a déclaré : *« Pouvez-vous imaginer un programme sur le cinéma noir où quelqu'un démissionne s'il n'a pas un point de vue blanc ? ».* [Hartigan, p. 75-

76] (Tom Hayes, cinéaste dit à propos de ses propres expériences avec les demandes des juifs de souder leurs opinions politiques pro-Israël dans toute expression publique du point de vue palestinien : *« Balancez-moi l'apartheid ou les Cheyennes, ou l'expérience des Japonais-Américains pendant la Seconde Guerre mondiale, les récits des esclaves avec ceux des propriétaires d'esclaves. »* [Hayes, p. 6]) *« En tout cas »*, note le *Boston Globe*, *« la série palestinienne à venir a provoqué la démission de Grossman, ce qui a soulevé des questions sur le rôle d'un conseil d'administration dans la programmation. »* [Hartigan, p. 75-76]

De même, à Boston, en 1982, la célèbre actrice britannique Vanessa Redgrave – connue pour sa sympathie envers les causes palestiniennes – a été chargée de narrer un oratorio pour l'orchestre symphonique de Boston. Elle a finalement été renvoyée. Ainsi que le fait remarquer Lenni Brenner :

« Irving Rabb, figure de proue de l'establishment juif de Boston et membre du conseil d'administration de l'orchestre symphonique, a joué un rôle clé dans le licenciement [de Redgrave]. » [Brenner, p. 331]

(Redgrave a intenté un procès, avec le soutien de diverses organisations de défense de la liberté d'expression. Elle a gagné ce qu'elle aurait été payée pour la narration, mais un juge fédéral a décidé qu'elle n'avait pas droit à des dommages et intérêts. Elle a également dû payer les frais de justice).

La censure flagrante et/ou la manipulation de l'information prennent bien sûr d'autres formes. À New York, par exemple, en 1971, l'artiste politique Hans Haacke a vu son exposition prévue annulée par le directeur du musée Guggenheim : Thomas Messer. Le conservateur de l'exposition de Haacke a ensuite été licencié. L'exposition « artistique » de Haacke fut une révélation publique des différents marchands de sommeil du conseil d'administration du musée. Le *New York Times* a relevé que :

« L'une des pièces immobilières qui a dérangé le Guggenheim [était] une documentation photographique impassible de 142 immeubles pour la plupart sordides – dont beaucoup à Harlem et dans le Lower East Side – appartenant à [un magnat

juif] Harry Shapolsky et associés, un grand détenteur de propriétés mineures dans la ville. » [Glueck, #2, p. 27]

Le musée Guggenheim, a déclaré son directeur, *« n'était pas le lieu approprié pour exposer les marchands de sommeil. »* [Glueck, #2, p. 27]

À Montréal, au Canada, en 1972, la pression juive *« a obligé le Centre Saidye Bronfman à annuler une production [de la pièce] 'L'homme dans la cabine de verre' de Robert Shaw, une pièce sur Adolf Eichman qui avait été jouée, sans tollé, en Israël même. »* [Paris, E., p. 99] Au Canada, les organisations juives ont décidé que la pièce était antisémite. Deux ans plus tard, *« le même type de pression a obligé le Centre Saidye Bronfman à annuler un autre évènement ['Une soirée' avec Dudley Kravitz] ».* [Paris, E., p. 101] Au Musée des beaux-arts de Montréal, une salle de spectacle porte le nom du magnat juif de l'immobilier Max Cummings. [Eisenthal, B., 5-24-01]

Ailleurs dans la liste des mécènes juifs, à Forth Worth, au Texas, l'éminente philanthrope Rosalyn Rosenthal siège au conseil d'administration de la Forth Worth Opera Association et est l'une des fondatrices du Nancy Lee and Perry R. Bass Performance Hall. Plus curieusement, elle a créé la chaire E.M. et Rosalyn Rosenthal d'études juives à la Brite Divinity School de la Texas Christian University.

De nombreux magnats de l'art juifs ont également des intérêts philanthropiques à caractère politique. À Dallas, Stephen Felder Black a été pendant deux mandats le président de l'orchestre symphonique de Dallas et membre du conseil d'administration de l'orchestre de chambre de Dallas. Il était également, comme le soulignait le *Dallas Morning News* en 1996, *« dévoué à la diffusion d'informations sur Israël ... Au début de l'année, M. Black s'est efforcé de réunir des fonds pour que le Dallas Symphony Chorus puisse se produire en Israël .... Lors de ses funérailles lundi, 40 membres du chœur symphonique ont chanté l'hymne national israélien ... Au moment de sa mort, M. Black était président de la Commission Israël du Jewish Community Relations Council et faisait partie du conseil national de l'organisation. »* [Simnacher, p. 18A]

Un autre magnat/philanthrope, Joseph Meyerhoff, jusqu'à sa mort en 1995, était extrêmement actif dans les cercles artistiques de Baltimore. Mais, selon le *Baltimore Sun*, *« si vous pensez que Meyerhoff est un nom éminent*

à Baltimore, vous devriez aller en Israël ... Meyerhoff ... était un ardent sioniste dont l'intérêt pour Israël a commencé par son implication dans le United Jewish Appeal. Il a également été l'un des premiers investisseurs en obligations d'Israël ... Ses contributions et celles de la fondation qui a été créée après sa mort sont à l'origine [en Israël] de la construction de 11 bibliothèques, de neuf garderies, de plusieurs centres communautaires, de centres d'arts culturels, de l'aile des urgences de l'hôpital Hadassah à Jérusalem et de plusieurs bâtiments dans des universités du pays. .... 45 à 50 bâtiments en Israël portent le nom de Meyeroff. » [Rivera, p. 2D]

En plus de tout cela, en guise d'échantillonnage, un simple survol de quelques noms juifs communs, et facilement reconnaissables, dans une liste alphabétique de responsables d'institutions artistiques américaines (1997-98) a révélé ce qui suit (ne sont sélectionnées ici que les personnes au sommet de leurs organisations ou de leurs domaines) :

– Directeur du Detroit Institute of Arts : Samuel Sachs II. (Le trésorier de ce musée est également juif : Gilbert Silverman).

– Président du Centre d'art contemporain de Cincinnati : Stanley Kaplan.

– Directrice des affaires publiques du National Museum of African-American Art à Washington DC : Janice Kaplan.

– Président et directeur général du Musée des sciences et de l'industrie de Chicago : James Kahn.

– Directeur exécutif de la Société historique du Connecticut : David Kahn.

– Directeur exécutif de l'Assemblée nationale des agences artistiques d'État à Washington DC : Jonathan Katz.

– Président du Lincoln Center for Performing Arts à New York City : Nathan Leventhal.

– Président de la Société des artistes graphiques américains : Martin Levine.

– Directeur de la Fondation américaine pour les arts à Miami : May Levine.

– Président de la Fondation américaine pour les arts à Miami : Richard Levine.

– Directeur de l'information publique du Centre international de la photographie à New York : Phyllis Levine.

– Président de la National Assembly of State Art Agencies, Washington DC : Marvin Cohen.

– Président de l'American Society for Aesthetics : Ted Cohen.

– Directeur exécutif de l'Arizona Commission for the Arts : Shelly Cohn.

– Président de la New York Artists Equity Association : Arnold Gold.

– Président du Conseil d'administration de la Collection d'art canadien McMichael en Ontario : Joan Goldfarb.

– Président de l'Académie des Arts de Cincinnati : Stewart Goldman.

– Présidente du Centre d'études photographiques de Los Angeles : Adrienne Goldstone.

– Directrice exécutive du Farrington Valley Arts Center à Avon, Connecticut : Betty Friedman.

– Directeur et conservateur en chef du Nova Eccles Harrison Museum of Art à Logan, Utah : Steve Rosen.

– Directrice exécutive de l'American Institute for Conservation of Historic and Artistic Works : Sarah Rosenberg.

– Président de l'association Albuquerque (Nouveau-Mexique) United Artists : Allan Rosenfield.

– Directrice du Musée d'art de Lancaster (Pennsylvanie) : Ellen Rosenholtz.

– Président du conseil d'administration du Brooklyn Museum : Robert Rubin.

– Commissaire du département des affaires culturelles de Chicago : Lois Weinberg. [Bowker]

Alan Stein était également président du conseil d'administration de l'American Conservatory Theatre de San Francisco dans les années 1990 [Winn, S., 24-93, p. C1] et en 1995, toujours à San Francisco, *« un théâtre juif itinérant [a été] l'heureux gagnant d'une subvention de 150 000 $ de la National Endowment for the Arts... [C'était] l'une des 44 organisations artistiques*

du pays (et la seule compagnie théâtrale de Californie) à recevoir ce type de subvention de la NEA [cette] année-là ». [Jamison, L., 3-8-95]

****

Dans la formation même des goûts et des pedigrees en matière d'art, l'influence du judaïsme organisé sur les tendances du marché de l'art a parfois été flagrante. *« [Dans les années 1960], la 'pertinence' a d'abord consisté à exposer de l'art d'avant-garde »*, explique Sophy Burnham. *« Certains font remonter la 'pertinence' à l'arrivée d'Alan Solomon au Musée juif en 1963. Le Musée juif s'était consacré pendant des années à la préservation des traditions historiques dans ses vases et ses calices. Soudain, il a fait volte-face et s'est lancé dans l'art contemporain. Ce fut un choc. Tout le monde parlait du musée juif et d'Alan Solomon, son directeur. On y montrait Rauschenberg, Johns, Larry Rivers, Richard Diebenkorn, Ken Noland, Jean Tinguely, [James Rosenquist]... et plus tard, une exposition, un documentaire social, sur la vie dans le Lower East Side [juif]... Avant la fin de la décennie, les autres musées s'étaient lancés dans la course – le Smithsonian, le Metropolitan, la Corcoran Gallery à Washington, le Pasadena Museum... »* [Burnham, p. 164]

Un autre tournant décisif dans le marché de l'art moderne a été la vente aux enchères, en 1973, de la collection d'art contemporain du propriétaire juif d'une compagnie de taxis, Robert Scull. Selon Stuart Plattner, Scull était *« un collectionneur pop précoce et avide que le monde de l'art adore mépriser pour ses manières rustres et ses tentatives transparentes d'utiliser l'art pour améliorer sa position sociale »* [Plattner, p. 35] La vente aux enchères a connu un succès retentissant et a suscité une vague d'intérêt de la part des investisseurs pour la collection de ce genre d'art contemporain.

Les ventes et les achats d'œuvres d'art importantes par les galeries d'art sont généralement secrets. Les résultats des ventes aux enchères constituent le principal indicateur public des prix du marché de l'art. La plus importante société de vente aux enchères d'œuvres d'art était Sotheby's. L'autre grande maison de vente aux enchères, Christie's, a fait l'objet d'un mouvement vers le contrôle en décembre 1997 par un consortium dirigé par la société SBC Warburg. [Corporate Money, pp. 2-3] (Le conservateur en chef de Christie's pour l'art contemporain, Neal

Meltzer, est également juif). En 1966, le Rothschild Investment Trust a acheté 20 % des parts de la société Sotheby's [Watson, p. 351], mais au début des années 1980, A. Alfred Taubman, qui était alors *« l'un des hommes les plus riches du monde »*, un entrepreneur juif qui a fait fortune dans les centres commerciaux et l'immobilier, a acquis une participation majoritaire dans Sotheby's. (Il était également marié à une ancienne Miss Israël).) [Hogrefe, J., 1986, p. 127]

En tant qu'administrateur du Whitney Museum et du Smithsonian, et maintenant marchand d'art, certains critiques se sont plaints, en vain, que Taubman avait un sérieux conflit d'intérêts dans son nouvel achat. *« Vendre de l'art a beaucoup de points communs avec la vente de root beer »*, a déclaré Taubman au *Wall Street Journal*. *« Les gens n'ont pas besoin de root beer et ils n'ont pas non plus besoin d'acheter un tableau. Nous leur donnons le sentiment que cela leur permettra d'avoir une existence plus heureuse. »* [Watson, p. 385]

En 1998, Robert Lacey et Peter Watson ont tous deux écrit des livres distincts qui ont révélé les rouages scandaleux de la société Sotheby's. Le livre de Watson a été soutenu par le gouvernement britannique. L'exposé de Watson a été soutenu en partie par la télévision de la BBC ; ce qu'il a découvert, a déclaré le journaliste de CBS 60 Minutes, Morley Safar, *« a ébranlé le monde de l'art jusque dans ses fondements »*. [Myrphy, p. 15] *« Deux décennies plus tard, Sotheby's »*, relate *The Economist*, *« désormais contrôlée par un magnat américain de l'immobilier, Alfred Taubman, s'est développée au-delà de toute reconnaissance. Il en va de même pour son malaise éthique, selon Peter Watson, journaliste britannique et expert du marché de l'art. »* [Economist]

Watson a documenté, par le biais de textes et de films, les opérations internationales de contrebande d'œuvres d'art de Sotheby's, des tableaux de maîtres anciens en Europe aux objets religieux dans le tiers-monde. Selon *Newsday*, Watson *« concentre son récit sur James Hodges, un administrateur d'antiquités mécontent du bureau londonien de Sotheby's, qui a amassé des milliers de documents décrivant les diverses malversations présumées de la maison de vente aux enchères, notamment la contrebande. Hodges a ensuite été condamné pour le vol de deux œuvres d'art de Sotheby's (qu'il affirme avoir 'gardées' pour des marchands), mais ses documents constituent la base des investigations de Watson. La plus choquante de toutes les indiscrétions de Sotheby's est sa collusion présumée dans la contrebande d'œuvres d'art sortant d'Inde. Avec son équipe de*

télévision, Watson se rend dans un minuscule village indien pour retrouver la maison d'une déesse en pierre à tête de chèvre qui a été mise en vente sur le parquet de Sotheby's à Londres. Tout ce qui reste du sanctuaire local, qui abritait autrefois 20 de ces déesses, est un tas de décombres où les villageois prient encore. » [Lee, p. B13]

Watson a déclaré au *New York Times* que ses investigations l'ont amené à penser que cette pratique chez Sotheby's était *« systématique. »* [Ibrahim, p. A9] *« La criminalité artistique »*, note Richard Myrphy, *« ... est bien plus répandue que ne le laissent penser les drames occasionnels bien médiatisés ou les stratagèmes de ces marchands véreux. Les statistiques elles-mêmes donnent à réfléchir. Selon une étude de l'université de Cambridge, 30 à 40 % des antiquités disponibles dans le monde passent par les salles de vente de New York et de Londres. Environ 90 % de ces pièces sont de provenance inconnue, ce qui signifie qu'elles ont presque certainement été volées, passées en contrebande, ou les deux. »* [Myrphy, p. 15]

Parallèlement, il y a une image à entretenir. *« Le pari le plus public de Taubman »*, dit Watson, dans un ouvrage antérieur sur le monde de l'art, *« a été d'inonder le conseil d'administration de Sotheby's d'un groupe d'amis et de connaissances riches – des mondains dans de nombreux cas – dont la tâche était d'attirer des affaires et de créer l'impression dans l'esprit des vendeurs potentiels, au moins aux États-Unis, que Sotheby's était une sorte de club, dont l'adhésion conférait un statut social ».* [Watson, p. 381] Parmi ce groupe se trouvait Henry Ford II, pendant un certain temps le vice-président de Sotheby's, qui se qualifiait lui-même de *« Gentil de service »* de Taubman. [Berman, p. C1] (Les scandales de fixation des prix chez Sotheby's ont contraint Alfred Taubman à quitter la présidence de Sotheby's en 2000, bien qu'il ait conservé une participation majoritaire dans la société. Le PDG Donna (Dede) Brooks a également démissionné avec lui. La même année, les maisons de vente aux enchères d'art Sotheby's et Christie's ont accepté de payer 512 millions de dollars pour satisfaire à de nombreuses actions collectives intentées contre elles). [Los Angeles Times, 23 septembre 2000, p. C1]. En mai 2001, Taubman a été inculpé pour fixation des prix par un grand jury fédéral. [Smith/Higgins, 5-1-01, p. 1]

Cette attitude élitiste et fondée sur le statut n'est pas propre à Sotheby's ; elle constitue depuis longtemps le fondement du monde de l'art moderne. (En 1993, Sotheby's a même réussi à vendre la propriété

du rover mécanique abandonné sur la lune pour 68 000 dollars, essentiellement une possession conceptuelle, un objet de jeu abstrait). Le sociologue juif Herbert Gans faisait remarquer en 1974 que la culture artistique de haut niveau sert *« un petit public qui s'enorgueillit de son exclusivité »*. [DiMaggio, p. 142] Les sociologues Paul DiMaggio et Michael Useem ont réitéré le même thème en 1989 :

« Nos résultats indiquent clairement que, dans ce pays, le public des arts visuels et du spectacle est nettement élitiste en termes de niveaux d'éducation, de profession, de revenus et de race. Les statistiques que nous avons pu résumer à partir des nombreuses études examinées montrent peu d'indices de démocratie culturelle. » [DiMaggio, p. 163]

« De nombreuses galeries [d'art] font tout pour être rustres », écrit Sophy Burnham, *« en fait, une règle du monde de l'art pourrait être que plus la galerie est 'importante', plus elle est hautaine... La galerie de grand art est tellement discriminante, tellement raffinée, elle vend des produits d'une sensibilité artistique si précieuse et à des prix si élevés, qu'elle crée une ambiance à la mesure de ses produits »*. [Burnham, p. 30]

Parmi les personnes nommées par Taubman au conseil d'administration de Sotheby's figure le propriétaire juif, Max Fisher, de United Brands, une société qui a été condamnée à une amende pour avoir soudoyé des fonctionnaires du gouvernement du Honduras en échange d'avantages fiscaux. *« Pourtant »*, note Watson, *« Fisher était surtout connu pour ses collectes de fonds enthousiastes en faveur d'organisations caritatives juives et israéliennes... [Il] écrivait également des articles d'opinion pour le New York Times »*. [Watson, p. 381] Fisher, longtemps président du Conseil des gouverneurs de l'Agence juive, *« donne chaque année la moitié de ses revenus pétroliers et immobiliers de plusieurs millions de dollars à Israël et à d'autres causes juives »*, indique le *Forward* (juif). [Forward]

Le fait que les juifs soient si dominants dans le monde de l'art est une réalité qui est très rarement reconnue publiquement. Il est interdit – comme toujours pour quiconque, où que ce soit – de discuter du sujet de peur d'être taxé d'« antisémite ». Typiquement, à titre d'exemple, un volume universitaire entier de 1989 sur la « Sociologie des arts » ne mentionne pas les juifs en tant qu'entité sociologique dans la dynamique

de l'art moderne. On y trouve des analyses des galeries d'art, des *« groupes d'artistes »*, des mécènes et des publics de l'art, ventilés selon le sexe, l'âge, le revenu, la profession et même les *« minorités raciales et ethniques »*. Nous pouvons constater que, de façon négligeable, *« les Noirs, les Orientaux et les personnes d'origine espagnole constituent environ 7 % du public de l'art »*, mais il n'y a rien du tout sur les juifs, même pas leur propre pourcentage de ce *« public de l'art »*, sans parler du nombre de galeries d'art qu'ils possèdent, de musées qu'ils dirigent et d'articles qu'ils produisent sur la valeur de l'art. [Foster/Blau, 1989]

Ce genre de faux cadrage est endémique à l'Amérique moderne. (Voir, par exemple, un ouvrage savant de 1998 intitulé *Ethnic Identity and Power. Cultural Contexts of Political Action in School and Society*. L'index cite des références aux Noirs (grande case), aux « Blancs » (petite case), aux « hommes blancs en colère », aux Chicanos, aux Mexicains, aux Hispaniques, aux Asiatiques-Américains, aux Latino-Américains, aux Amérindiens, aux Esquimaux, aux Haïtiens, au « peuple Hmong », aux Marocains, etc. Il n'y a rien sur les juifs dans le contexte du pouvoir et de l'ethnicité – ils n'ont pas droit à une rubrique dans l'index du livre). Le problème est institutionnalisé : personne (et certainement pas un non-juif) n'est autorisé à isoler les juifs pour une analyse de leur pouvoir. Les rares personnes qui connaissent l'histoire ont peur de parler. La plupart sont simplement ignorants des dimensions de la question. Prenez, par exemple, l'article du journaliste américain Thomas Billitteri, qui part en croisade pour la vérité, la justice et l'équité, et qui ne mentionne jamais les juifs dans son évaluation critique de la réticence systémique des médias de masse à engager des minorités (c'est-à-dire des Noirs, etc.). Au lieu de cela, les coupables des médias de masse de Billitteri sont les punching-balls habituels – les « Blancs » amorphes, par lesquels la domination juive très **particulariste** dans les médias de masse (en particulier dans les strates décisionnelles les plus élevées) [voir le chapitre sur les médias de masse] est commodément subsumée, et donc, comme toujours, cachée : *« 79 % du personnel des nouvelles télévisées sont blancs, et 88 % des travailleurs des nouvelles radio sont blancs. Dans les rangs de la direction, 92 % des directeurs de la télévision et des actualités sont blancs. Seulement 1 % des directeurs de journaux télévisés sont noirs. »* [Billitteri, p. 19] Ou que dire de l'affirmation dissimulée du *Los Angeles Times* en 2001

selon laquelle *« 90 % de chaque grande guilde [hollywoodienne] (acteurs, réalisateurs, scénaristes et producteurs) est blanche, la majorité d'entre eux étant des hommes. »* [Munoz, L., 3-24-01]

Le critique d'art Peter Halley (qui s'identifie lui-même comme étant à moitié juif) a adopté un autre point de vue sur les machinations « Interdit d'en parler » du monde de l'art moderne, tel qu'il est représenté par l'appartenance ethnique d'un grand nombre des artistes les plus célèbres d'aujourd'hui :

« Je soutiens que le monde de l'art des années 1980 a représenté une sorte de renaissance pour les artistes juifs américains qui ont atteint leur majorité au cours de cette décennie. La liste des jeunes artistes juifs américains qui ont occupé le devant de la scène dans les années 80 est longue – au début de la décennie, on peut penser à Barbara Kruger, Laurie Simmons, Sherrie Levine, R.M. Fischer, Donald Sultan, Julian Schnabel et David Salle. Plus tard, les travaux de Ross Bleckner, Terry Winters, Haim Steinbach et Meyer Vaisman sont mis en avant... Ce qui m'a motivé à l'origine à explorer ce sujet [la proéminence croissante des artistes juifs], c'est le fait étrange qu'un silence inexplicable l'entoure. Surtout en cette ère de conscience multiculturelle, il est pour le moins surprenant que personne n'ait mentionné ce phénomène... [Halley, pp. 26-27].

... Une des raisons possibles de ce silence sur la renaissance des artistes juifs dans les années 80 est qu'au même moment, on assistait à une grande fluorescence de l'influence juive dans les domaines de la philanthropie, des affaires, de la finance et des bastions de la haute société... Dans les années 80... dans les villes à forte population juive, comme New York, les Juifs avaient largement remplacé l'ancienne élite WASP en tant que porte-drapeau du pouvoir social et du prestige dans la méritocratie ethnique américaine d'après-guerre en pleine évolution ».

C'est ainsi qu'est apparu un nouveau paradigme social qui n'a pas encore été examiné. Les Juifs ... [qui] avaient défendu la culture marginale du modernisme étaient soudainement devenus le pilier de l'establishment américain. Dans le même temps, une nouvelle génération d'artistes juifs émergeait, dont les œuvres étaient collectionnées le plus souvent par des Juifs de l'élite culturelle, dans le cadre d'une tradition continue de soutien juif à l'art contemporain. » [Halley, p. 28]

Selon le célèbre critique d'art Robert Hughes, dans les années 1980, *« jamais auparavant les artistes vedettes n'avaient autant baigné dans l'adulation ...*

Les agissements des collectionneurs, les girations du marché, le rôle promotionnel de plus en plus passif des musées. Tout le cirque social lié au monde de l'art fournit une matière première inépuisable aux journalistes à bout de souffle. Les magazines d'art se transforment en bulletins de louanges flagorneurs. Puisque les magazines dépendaient de la publicité, des revenus des marchands qui n'hésitaient pas à faire pression, 95 % des écrits publiés dans ces magazines étaient de la poudre aux yeux, garnis du jargon opaque de Derrida et de Lacan [Jacques Derrida et Jacques Lacan étaient deux philosophes psychanalytiques français – et juifs] ». [Hugues, p. 594]

Hughes avait peut-être Milton Esterow à l'esprit lorsqu'il parlait du glissement vers des magazines « d'art » purement avides d'argent et de consommation. Esterow, propriétaire et rédacteur en chef juif d'*ArtNews* (la publication artistique à plus grand tirage d'Amérique) et d'autres intérêts médiatiques, a été présenté dans le *New York Times* en 1995 dans sa quête *« d'une publicité plus grand public, ou générale, pour aller de pair avec la publicité artistique substantielle qui a traditionnellement animé son magazine ». « Les collectionneurs d'art sont passionnés par les belles choses »*, a déclaré Esterow. *« Cela se traduit par de belles voitures, de beaux vêtements, des vacances exotiques. Il n'y a pas de meilleur cadre pour les belles choses que notre magazine. »* [Sloane, p. D9] Esterow a souligné la présence de nouvelles publicités pour les voitures Infiniti et les montres Rolex dans sa publication. Les plans promotionnels prévoyaient également une allocation pour les annonceurs automobiles afin de *« placer une nouvelle voiture devant un grand musée lors d'une exposition particulière »*, et pour une société d'alcool *« d'organiser une dégustation lors d'une importante foire d'art. »* [Sloane, p. D9]

****

L'influence juive dans la « photographie d'art » – en tant qu'artistes mais aussi en tant que marchands, critiques, photographes eux-mêmes et conservateurs – est largement dominante. Cela est certainement dû en partie au fait que de nombreux artistes photographes s'infiltrent dans le domaine du Grand Art à partir de positions juives prédominantes dans des postes difficiles à obtenir de la publicité, de la mode et du photojournalisme, chacun faisant partie intégrante du monde des affaires (Annie Liebowitz à *Rolling Stone* et *Vanity Fair*, par exemple, ou

Arthur Penn, Richard Avedon et Helmut Newton à *Vogue* et autres magazines de luxe). Même le non-conformiste Robert Frank a pris des vacances au Pérou au début de sa carrière *« parce qu'il voulait échapper au succès commercial qu'il commençait à avoir à New York en tournant pour des magazines de mode. »* [Westerbeck, p. 645] Anthony Heilbut fait remarquer que *« dans les années 1930, les émigrés [juifs] ont modifié les notions américaines de la beauté physique, une inversion nette du modèle qui avait conduit les Juifs d'Europe de l'Est à célébrer des icônes sans équivoque, Gentilles et hétérosexuelles. Des photographes de mode comme Horst et Erwin Blumenthal se sont spécialisés dans les tableaux de femmes exotiques et androgynes. »* [Heilbut, p. 492]

En Angleterre, en 2001, Gemma Levine a fait l'objet d'une rétrospective de sa carrière à la National Portrait Gallery de Londres. Elle *« est l'un des principaux photographes portraitistes britanniques... Sa carrière dans la photographie a été initiée par une commande du [magnat de l'édition juive] George Weidenfeld pour prendre des photos pour deux livres en Israël en collaboration avec [les héros israéliens] Moshe Dayan et Golda Meir. »* [http://www.absolutearts.com, 2001] Le photographe de rock and roll Gered Mankowitz a bénéficié d'une exposition rétrospective la même année :

« Plus connu pour son travail en tant que photographe officieux des Rolling Stones à la fin des années 1960, Mankowitz ne s'est pas contenté de prendre des photos, il a créé certaines des images les plus durables de cette époque. Travaillant avec des talents tels que Jimy Hendrix et les Stones, il a produit le genre de photographies qui ont conduit de gentils adolescents à se prosterner devant l'autel du rock... Aujourd'hui âgé de 55 ans, le photographe crée des images pop depuis si longtemps qu'il fait lui-même partie de la mythologie. Le studio de Mankowitz était au cœur de la scène musicale londonienne, au même titre que les cheveux flottants et l'herbe. » [Scotsman, 11-13-01]

Jacques Lowe, fils d'un père allemand et d'une mère juive, était le photographe personnel de John F. Kennedy. Lowe *« devint l'assistant du célèbre photographe [juif] Arnold Newman, qui devint son mentor ».* Lowe a fondé l'agence Visual Arts (appelée plus tard Visual Arts Projects). [JFK, 2001]

Émigrée d'Europe en 1938, Miki Denhof a été pendant des décennies un *« mentor réputé des photographes de mode »* chez *Esquire*, *Vogue*, *House and Garden* et *Glamour*. Sa grande chance a été d'être embauchée chez *Vogue* par le directeur artistique Alexander Lieberman (lui aussi juif) en 1945. Elle a fait don de 900 photographies de la collection personnelle de son père à une exposition intitulée « Fighting for the Fatherland : The Patriotism of Jews in World War I ». L'influence de Denhof dans le monde de la mode était telle que sa mort en 2000 a suscité un article dans le *New York Times*. [Heller, S., 8-6-2000] (La rédactrice en chef de *Vogue* pendant 17 ans était Grace Mirabella, une Italo-Américaine. Son mari, William Cahan, était un riche médecin juif et une personnalité mondaine ; son cousin, Abraham Cahan, a fondé et édité le *Jewish Daily Forward* en yiddish. [Mirabella, 1995, p. 167] Lors de son mariage avec Cahan, *« la coutume juive dans les mariages est de marcher sur un verre et de le briser. Donc, après que nous nous soyons embrassés, Nate [Cummings, un ami juif] a apporté un verre enveloppé dans une serviette, et Bill a dû le piétiner. Nate a ensuite ramassé les morceaux, toujours emballés, et les a fait fixer sur un fond de toile, qu'il a encadré. Le collage est maintenant accroché dans notre maison, comme une peinture abstraite. »* [Mirabella, G., 1995, p. 175] Elle note que *« les photographes devenaient eux aussi de grandes stars »* à son époque, notamment les photographes juifs de *Vogue*, Bert Stern, qui *« ne pouvait travailler qu'avec dix assistants dans son studio »*, Richard Avedon et Arthur Penn]. [Mirabella, G., 1995, p. 121-122]. La romancière juive Judith Krantz évoque le caractère juif de ses relations dans le domaine de la photographie :

« Milton Greene, photographe de mode [juif] bien connu, et moi sommes devenus de bons amis. C'était un monde d'interrelations. L'ex-femme de Milton, Evelyn, était fiancée au [célèbre photographe de portraits juif] Dick Avedon... Il avait déjà une aura de grand avenir, une version photographique du jeune [chef d'orchestre juif] Leonard Bernstein... Plus tard, lorsque je suis devenue rédactrice de mode, j'étais toujours galvanisée lorsque nous travaillions ensemble. » [Krantz, J., 2000, pp. 128-129]

Dans le domaine du photojournalisme, trois des six premiers photographes du magazine *Life* étaient juifs (Carl Mydans, Margaret Bourke-White et Alfred Eisenstadt). *« En l'espace de quelques années, les*

photographes juifs Fritz Goro, Eliot Eliosofon, Dmitri Kessel et d'autres (Curt Gunther, Hebert Gehr, Yale Joel, Hy Peskin, Paul Schutze, Mark Kaufmann, Nina Leon, Ida Wyman, Arthur Shay, Lawrence Schiller, Henry Groskinsky, Jill Krementz et Neil Leifer) sont devenus des photographes salariés ou contractuels. » Des années [19]40 aux années 70, Philip Stern *« était connu comme le photographe de 'Life' à Hollywood »*. Le magazine *Look* a été fondé en 1937. *« Pendant la plupart de ses années, le directeur de la photographie »*, souligne George Gilbert, *« était Arthur Rothstein »* [Giblert, G., 1996, pp. 60, 78] La série à succès de livres de photographie de table à café « A Day in the Life » (A Day in the Life of – the United States, Russia, Israel, etc.) a été dirigée par deux photojournalistes juifs, Rick Smolan et David Cohen.

Une organisation influente dans le domaine de la photographie documentaire, de la fin des années 1930 aux années 1950, était la Photo League. *« L'écrasante majorité des membres de ce groupe de plus de 200 personnes »*, note George Gilbert, *« y compris les photographes de 'Life' et des agences photo étaient d'origine juive. »* Les photographes juifs Sid Grossman, Sol Libsohn et Aaron Siskind ont fondé le groupe en 1932. [Gilbert, G., 1996, pp. 230-231] Une autre organisation influente, l'American Society of Magazine Photographers (ASMP), a été créée en 1944. *« Comptant au départ 30 membres cotisants »,* souligne Gilbert, *« ... le groupe est devenu très important dans le secteur, comptant parmi ses membres environ trois sur quatre de tous les photographes de magazine admissibles. Les membres de la liste initiale, à l'exception de deux, étaient tous d'origine juive. »* [Gilbert, G., 1996, p. 237]

Lewis Hine, célèbre documentariste social du début du siècle, n'était pas juif. Mais l'homme qui contrôlait sa succession à sa mort, Walter Rosenbaum, l'était. En 2001, le *Times* of London a rapporté que :

« Le FBI a ouvert une enquête sur la falsification présumée de centaines d'œuvres de l'un des photographes les plus célèbres d'Amérique. Des tests ont montré que de nombreux tirages 'vintage' de Lewis Hine, qui est vénéré pour ses photos réalistes de la Dépression, ont été imprimés sur du papier qui n'a été disponible que plus de dix ans après sa mort en 1940. L'enquête a été déclenchée par une plainte d'un marchand de Santa Fe, au Nouveau-Mexique, concernant le collaborateur de longue date de Hine, Walter Rosenbaum, célèbre photographe de guerre et ancien président de la coopérative Photo League où Hine a laissé ses archives... Cette année, [Rosenbaum] aurait conclu un accord confidentiel à l'amiable avec six marchands

pour créer un fonds de 690 000 livres destiné à rembourser les acheteurs de 300 à 500 tirages de Hine qui n'étaient pas satisfaits de leurs achats. » [Times of London, 8-17-01]

Parmi les juifs éminents dans le domaine de l'édition photographique, on compte les fondateurs (William Ziff et Bernard Davis) du magazine *Popular Photography*, l'éditeur associé de *Modern Photography*, le rédacteur en chef de la page photo du *New York Times*, l'éditeur du magazine *Photo Dealer*, l'éditeur de *Photo Weekly*, et ainsi de suite. [Gilbert, G., 1996, p. 306] Laura Levitt fait remarquer l'intérêt accru du monde de l'édition photographique pour les sujets juifs :

« Depuis 1996, on assiste à une prolifération d'expositions sur les Juifs et la photographie à travers les États-Unis... [Il existe également] des collections photographiques explicites sur les Juifs [qui] sont de plus en plus marquées comme des textes identifiants. Selon moi, cette situation plus large de perte [du passé juif] contribue à expliquer le marché croissant des livres d'images sur les Juifs américains » [Levitt, L., 2000, p. 90, 65].

Le critique James Twitchell qualifie d'« adcult » [littéralement : le culte de la publicité – NdT] la fusion omniprésente de l'art moderne et de la publicité commerciale de nos jours, et le médium de la photographie y joue un rôle central. L'œuvre photographique de Richard Avedon en est un bon exemple, reflétant l'interconnexion entre l'art et l'élite des entreprises. À propos d'une exposition Avedon au Whitney Museum of Art, Twitchell souligne que :

« 'Advance Publications', propriété de Si Newhouse, possède le 'New Yorker', qui a accordé à Avedon un espace plus important que d'habitude la semaine de l'ouverture de l'exposition. Le catalogue de l'exposition, avec un essai du critique d'art du 'New Yorker' Adam Gopnik, est coédité par Random House, qui appartient à Newhouse. Parmi les six intervenants au symposium du Whitney lié à l'exposition figuraient le PDG de Random House, Harold Evans, et les écrivains Brendan Gil [auteur d'un article de la New York Review of Books accusant le grand folkloriste Joseph Campbell d'antisémitisme] et Ingrid Sischy qui écrivent pour... le 'New Yorker'. La commissaire de l'exposition était Jane Livingston qui ne travaille pas pour le Whitney mais pour Avedon, qui a utilisé une subvention de

Kodak pour payer l'exposition et le catalogue. De belles synergies, n'est-ce pas ? » [Twitchell, p. 227]

Ailleurs dans le monde de l'art, Cornel Capa (né Karol Friedman) dirige depuis des années l'important Centre international de la photographie de New York. Le frère de Capa, Robert Capa (Andreas Friedman), était l'un des fondateurs de Magnum, l'agence de photojournalisme qui a fait date. Tom Freudenheim note que *« bon nombre des œuvres [d'une exposition d''art juif' dont il est le critique] sont réalisées par les photographes les plus importants du siècle et, en effet, on peut probablement démontrer qu'il s'agit d'un médium qui, à la différence de la peinture et de la sculpture, a été animé principalement par des hommes et des femmes juifs ».* [Freudenheim, p. 28] *« La photographie a été dominée par des photographes juifs des années 1920 aux années 1980 »*, déclare Tom Bamberger, lui-même à la fois photographe juif et conservateur adjoint d'un musée d'art de Milwaukee. [Freudenheim, p. 28] Même le célèbre dépôt de photographies – les archives Bettman – a été fondé par Otto Bettman, de même que *Report*, l'agence internationale de presse et de photographie de Simon Guttman, basée à Londres.

En dehors d'un noyau de photographes de la nature de la côte ouest comme Ansel Adams, Edward Weston et Wynn Bullock, et d'autres éparpillés dans l'histoire de la photographie, il y a relativement peu de non-juifs qui ont brisé la domination juive sur l'échelon supérieur du statut du monde de l'art en photographie. Une histoire de la photographie américaine (et même internationale, car beaucoup étaient des immigrants) se lit presque comme une histoire de la photographie juive. Une liste partielle des artistes photographes juifs connus et/ou des lauréats récurrents de bourses et de prix doit toujours commencer par l'influence gigantesque d'Alfred Stieglitz. *« C'est Alfred Stieglitz qui devait définir les paramètres des idées américaines sur le potentiel émotionnel et expressif de la photographie »* [Crice, p. 661] ; son magazine *Camera Work* et sa galerie 291 ont joué un rôle déterminant dans le passage de *« l'acceptation tangible de la photographie au domaine des mécènes et autres acheteurs ».* [Bunnell, p. 314] Ainsi que le fait remarquer John Pultz : *« Steiglitz avait été la principale force de la photographie d'avant-garde américaine pendant plus de quarante ans. Il avait exercé sa volonté, et continuerait à le faire, non seulement à travers sa propre*

photographie, mais aussi à travers les trois périodiques de photographie qu'il avait édités entre 1893 et 1917 et les trois galeries new-yorkaises qu'il allait diriger entre 1905 et sa mort en 1946. » [Pultz, p. 484]

« Le concept capitaliste de l'œuvre d'art [était] un objet rare et singulier », explique Peter Bunnell, *« dont l'importance se mesurait à l'étendue de sa valeur économique... Le développement de la galerie privée, de l'activité marketing organisée, avec des expositions régulières et des critiques publiées, est une contribution américaine. En grande partie un phénomène urbain, il a été orchestré à partir de New York par le principal praticien et porte-parole de la photographie du pays, Alfred Stieglitz* ... [Bunnell, p. 314] ... *[Il] a appliqué l'économie capitaliste à l'appréciation et à l'acceptation de l'art. Steiglitz s'est clairement positionné au centre du pouvoir et a été le principal porte-parole de la photographie picturale [un genre précoce de photographie 'artistique' consciente]. »* [Bunnell, p. 315] En 1993, une photographie « d'art » de 1920 réalisée par Steiglitz, représentant les mains de l'artiste Georgia O'Keefe et un dé à coudre, a été vendue aux enchères pour 398 500 dollars, le prix le plus élevé jamais payé pour une photographie. Un autre tirage de Stieglitz est parti pour 107 500 dollars. [New York Times, 10-9-93, p. A11]

Une liste partielle de photographes juifs célèbres comprend Paul Strand (Stransky), Richard Avedon, le peintre-photographe Robert Rauschenberg, Herb Ritts (un autre *« photographe des stars »*), Eric Salomon, Alfred Eisenstadt (le *« père du photojournalisme »*), Man Ray (Emmanuel Radnitsky), Robert Capa (Endre Friedman), Cornell Capa, Laslo Moholgy-Nagy, Andre Keretsz (*« parmi les photographes les plus influents à Paris dans les années 1920 »* [Westbeck, p. 35], Margaret Bourke-White (son père, né Weiss, était juif. Elle était *« sûrement la femme photographe la plus célèbre du XX^e^ siècle »* [Gilbert, G., 1996, p. ix], William Klein, Helen Levitt, Aaron Siskind, le célèbre chasseur d'ambulances Weegee (Arthur Fellig, dont le père était rabbin), Robert Frank, Lee Friedlander, Gary Winogrand, Diane Arbus (dont les principales influences photographiques étaient Lisette Model [à l'origine Elise Felice Amelie Seybert] et Marvin Israel), Irving Penn, Joel Sternfeld, Joel Meyerowitz, Duane Michaels, Lewis Baltz, Carl Chiarenza, Michael Bishop, Werner Bischof, Roloff Beny, William Wegman (célèbre pour ses photos humoristiques de son chien nommé « Man Ray »), Richard

Misrach, Arnold Newman (dont l'épouse d'origine israélienne fut *« un temps membre de la Haganah, l'armée clandestine israélienne d'avant l'État »* [Walman, p. 303], Eve Arnold (à l'origine Cohen : la première femme de l'influente agence Magnum Photo), David Seymour (né Szymin, cofondateur de Magnum), Brassai (Gyula Halasz), Susan Meiselas, Cindy Sherman, Walter Rosenblum, Arthur Olman (également directeur du Museum of Photographic Arts de San Diego), Ruth Orkin, Larry Sultan, Jerry Uelsmann, Judy Dater [Lichtenfeld], Bruce Davidson, Leonard Freed, Elliot Erwitt, Danny Lyon, Larry Fink, Art Kane (Arthur Kanofsky), Jay Meisel, Nan Goldin, Simpson Kalisher, Joe Rosenthal (qui a réalisé la photographie mise en scène, devenue une icône patriotique, de soldats plantant un drapeau américain à Iwo Jima), Ralph Gibson, Helmut Gernsheim, Phillipe Halsman, Ernest Haas, Annie Leibowitz, Roman Vishniac, John Heartfield (Helmut Herzfelde), Gisele Freund, Sandi Fellman, Abigail Heyman, Lauren Greenfield, Arthur Rothstein, Doris Ullman, Rebecca Lepkoff, Sandra Weiner, Andreas Feininger, Lotte Jacobi, Inge Morath, Lynne Cohen, Rosalind Soloman, Milton Resnick, Donald Blumberg, Baron Adolf de Meyer, Ellen Land-Weber, Eva Rubinstein, Dennis Stock (Stockl), Mark Cohen, Paul Diamond, Ray Metzker, Arthur Tress, Peter Simon, Marcia Resnick, Helmut Newton (dont les images sado-masochistes pour les magazines glamour ont été à l'origine du look héroïnomane dans la photographie de mode critiqué par le président Clinton dans les années 1990), et bien d'autres. [Voir, par exemple, la compilation de George Gilbert sur les photographes juifs]

« Il est impossible de nier l'impact que [Helmut Newton] a eu, en particulier sur la photographie de mode », relevait le journal anglais *The Independent* en 2001. *« Pour les féministes radicales, Newton est l'antéchrist. C'est l'homme qui a photographié une femme à quatre pattes avec une selle sur le dos, et une autre assise sur ses sous-vêtements ou sur un lit défait, avec un pistolet dans la bouche... La vision de Newton est alimentée par le sexe, le statut, le pouvoir et, surtout, le voyeurisme... Il n'est donc pas étonnant que la plupart des images les plus réussies du photographe soient devenues bien plus célèbres que les vêtements qu'il avait choisi de photographier... L'influence de Newton est partout... Dans les années 60 et 70, la vision décadente de Newton était peut-être qualifiée de 'porno chic', mais aujourd'hui, le reste du monde l'a finalement rattrapé et c'est tout simplement chic. Il n'y a guère*

de styliste, de photographe ou de designer travaillant dans la mode aujourd'hui qui ne reconnaisse l'influence de Newton ... Helmut Newton est né de parents juifs de la classe moyenne dans le Berlin de Weimar en 1920, et l'esprit décadent de cet endroit à cette époque est imprimé dans son travail ... Des accusations de misogynie sont encore constamment portées contre le travail de Newton. » [Farnkel, S., 5-9-01]

Le *« goût de Les Krims pour le bizarre – tueurs de cerfs, nains, femmes assassinées et mères juives nues faisant de la soupe au poulet – a fait de lui l'un des artistes les plus controversés des années 1970. »* [Rice, p. 677] L'œuvre de Krims *« sera également déterminante »*, souligne Shelly Rice, *« pour les travaux de Joel Peter Witkin, un jeune photographe qui continue, dans les années 1990, à explorer le domaine du mystérieux. Attiré par le bizarre, comme Krims et, avant lui, Diane Arbus, Witkin photographie des travestis, des personnes difformes, des fœtus morts et d'autres phénomènes étranges. »* [Rice, p. 678] Également juif, un parent de Witkin, Lee, a fondé en 1969 la galerie Witkin qui *« a connu un grand succès et est devenue la première galerie commercialement viable entièrement consacrée à la photographie. »* [Alexander, p. 697] (Parmi les nombreuses galeries de photographie influentes, citons celles dirigées par Stephen White à Los Angeles et les Neikrug Galleries de Marjorie Neikrug Raskin à New York (spécialisées dans la photographie ancienne. Charles Traub, également juif, était le directeur de l'influente Light Gallery). Vicki Goldberg est l'une des nombreuses critiques juives éminentes de la photographie.

En 1999, une autre photographe juive, Nan Goldin, a eu droit à une exposition personnelle de ses œuvres à la Galerie Rudolfinum de Prague, une installation artistique spectaculaire dans cette belle ville. L'exposition de Nan Goldin, parrainée par le Whitney Museum of Art de New York, a fait d'elle une ambassadrice de l'art et de la culture américains en République tchèque. Et à quoi ressemblait l'exposition ? Des tirages Cibachrome couleur à grande échelle du monde souterrain américain décadent et violent décoraient les murs élégants du musée, notamment d'énormes images de toxicomanes se masturbant.

Un autre photographe juif est Peter Basch. Ses *« photographies pour des publications à orientation masculine lui ont valu la réputation d'avoir photographié 100 000 femmes nues. »* [Gilbert, G., 1996, p. 60] Daniel Howard Cohen est mort du sida en 1995. C'était *« un éducateur qui a grandi à Baltimore et*

qui, après avoir été un gauchiste hors-la-loi, a dirigé le programme de photographie de l'une des écoles de journalisme les plus prestigieuses du pays... [Il a rejoint] le groupe gauchiste Weathermen dans les années 1960. Il est entré dans la clandestinité pendant plusieurs années alors qu'il était recherché par la justice. » [Baltimore Sun, 4-17-95]

L'Européen August Sander est également considéré comme une influence déterminante dans le développement de la photographie documentaire. Roman Vishniac est un autre nom bien connu. Le photographe polonais actuel le plus célèbre est probablement l'expatrié Ryszard Horowitz, un survivant de l'Holocauste, qui vit actuellement à New York. Le photographe le plus connu du Brésil ? Sebastian Selgado, également juif. Le cameraman juif Yevgeny Khaldei a été décrit par un journal comme *« le plus grand photographe de guerre soviétique ».* [Pirani, S., p. 11] W. W. Waglieff Schapiro était le *« photographe officiel de la cour »* du Tsar de Russie. [Gilbert, G., 1996, p. 135]

Un réfugié juif d'Allemagne, Laslo Mohology-Nagy, a fondé l'Art Institute of Design de Chicago. Parmi les diplômés juifs éminents, on compte Aaron Siskind, Nathan Lerner, Arthur Siegel, Ray Metzker, Ken Josephson, Barbara Crane et Eileen Cowan, entre autres. [Plus commercialement, Morris Germaine a fondé la « Germaine's School of Photography », H. P. Seidel a fondé la « School of Modern Photography », et *« sur la côte ouest, la prestigieuse Brooks School of Photography a également été fondée au début du vingtième siècle par une famille juive ».* [Gilbert, G., 1996, p. 79]

Selon Stuart Alexander, *« en 1963, l'enseignement de la photographie au niveau universitaire était devenu une force si importante aux États-Unis que, sous l'impulsion de Nathan Lyons [anciennement de la George Eastman House], la Society of Photographic Education a été fondée pour 'discuter des questions d'éducation' [...] Elle a sa propre hiérarchie interne et exerce une grande influence sur la photographie américaine ».* [Alexander, p. 701] Parmi les cliques intellectuelles, Walter Benjamin, d'origine allemande, est l'un des plus connus des théoriciens de la « photomécanique ». George Mosse fait remarquer que *« Benjamin a consciemment [cherché] à définir sa propre marque de judaïsme. À peine sorti de l'école à l'âge de vingt ans, il se réjouit de sa nouvelle identité juive. Les intellectuels juifs, écrit-il en 1912, constituent le principal soutien*

et la principale dynamique de la vraie culture, qui, dans ce cas, comprend non seulement la littérature et l'art, mais aussi le socialisme et le mouvement d'émancipation des femmes. Parmi les intellectuels juifs, poursuit-il, les écrivains sont à l'avant-garde du changement ... [les Juifs] jouent un rôle central dans la création d'alternatives à l'ordre existant ... La préoccupation de Benjamin pour la pensée juive, qui pendant un temps, sous l'influence de son ami intime Gershom Scholem, semble faire évoluer la définition précoce de la judéité de Benjamin vers un intérêt sporadique pour la cabale [mystique juive] et le sionisme. » [Mosse, G., 1985, pp. 66-67]

En 1997, George Gilbert a publié un ouvrage recensant plus de cinq cent juifs qui se sont illustrés dans le domaine de la photographie en tant que photographes, critiques, scientifiques ou conservateurs. Comme l'a fait remarquer le critique juif A. D. Coleman à propos de ce volume, *« cette sélection ne peut épuiser la liste des perspectives, elle effleure à peine la surface (comme une sorte de jeu de société, en compagnie d'un ami, j'ai passé deux soirées à compiler une liste d'au moins une centaine de figures que Gilbert n'a pas identifiées) » ... [Ces 'centaines et centaines' de Juifs font] tellement partie intégrante de l'histoire de la photographie telle que nous la concevons habituellement qu'il est difficile d'imaginer une version écrite de cette histoire excluant ces figures ».* [Coleman, A., D., 1998].

Parmi les genres les plus importants de la photographie, il y a ce qu'on appelle *« l'école de New York ».* Elle est très majoritairement juive (les deux tiers des sélections d'artistes importants pour un livre de la conservatrice Jane Livingston sur ce thème sont juifs). *« Dans son usage en histoire de l'art »*, explique Coleman, *« le terme 'école' évoque un lien entre un groupe d'artistes qui va au-delà de la simple amitié et de l'interaction sociale pour atteindre des niveaux plus profonds d'attachement et d'influence : relations maître-apprenti, parenté stylistique, trains de pensée parallèles et qui se chevauchent, et accord général sur les questions importantes dans le domaine – ce que le philosophe des sciences Thomas Kuhn appellerait un* ***paradigme partagé*** *».* [souligné par l'auteur, Coleman, A., D., 1998]

Ce « paradigme partagé », bien sûr, est un double langage intellectuel pour une « vision collective du monde » ou, plus précisément, une collusion idéologique.

Pourquoi une telle domination juive sur le terrain, se demande Coleman ? Ou, comme il le dit littéralement, *« Comment pouvons-nous donner un sens à tout cela ? »*. Ce que Coleman, comme tous les autres, n'aborde pas délibérément, c'est l'évidence : le réseau et l'arnaque juifs, la prédominance juive dans les médias de masse, la domination économique juive du monde de l'art, le pouvoir juif, l'argent juif et l'accord connexe sur ce qui relève, ou non, du domaine de la « qualité » artistique. Coleman suggère que le cœur de l'*« école de New York »* est *« la rébellion stylistique et la contestation intellectuelle ». « Tous »*, ajoute-t-il, *« juifs ou non, évoluaient dans l'atmosphère intellectuelle libérale et bohème de la ville de New York de l'époque, qui était fortement influencée par les Juifs. C'était un environnement dans lequel une atmosphère urbaine juive imprégnait la pensée de chacun, y compris celle de nombreux non-juifs. »* [Coleman, A. D., 1998]

Dans un autre cas, l'énorme volume international en langue anglaise (1998) de Michel Frizet, intitulé *The New History of Photography*, contient un article du critique Colin Westerbeck, « On the Road and in the Street: The Post-War Period in the United States »[5]. Sur les 23 photographies illustrant l'article, au moins 16 images (et peut-être jusqu'à 20) sont de Juifs. [Westerbeck, pp. 641-659] William Klein et Robert Frank sont cités comme ayant eu une influence déterminante sur une nouvelle esthétique : tous deux sont également juifs. La vision du monde de Klein en matière de photographie est une quintessence juive dans son animosité envers les Gentils. Selon Westerbeck, Klein s'est installé à Paris parce que :

« Il avait besoin de fuir New York car, enfant juif pauvre dans un quartier irlando-italien difficile, il avait passé sa jeunesse à être terrorisé par les gangs de rue. Lorsqu'il y est retourné, au début des années 1950, la photographie était pour lui, comme il l'a avoué, une 'arme' avec laquelle il pouvait 'se venger'. Il voulait que ses photographies révèlent la dureté de la vie dans les rues de New York, et il a compris que le moyen d'y parvenir était de cultiver en lui un instinct de tueur pour des images aussi féroces que les émotions primitives qu'il voulait trahir chez ses sujets. » [Westerbeck, p. 644]

[5] [NdT : « Sur la route et dans la rue : La période d'après-guerre aux États-Unis »]

L'énorme volume érudit dont est tirée cette citation se présente comme la « nouvelle » histoire de la photographie. Et même ce livre sur la création d'images photographiques consacre une page entière obligatoire à la spécificité de l'Holocauste, un bref article (intitulé « La solution finale ») et quatre photographies. (Aucune attention particulière n'est accordée aux guerres mondiales ou aux souffrances collectives de quiconque, qu'elles soient génocidaires ou non). L'auteur de cet article, Anne Lilensztein, affirme que les photographies de la « Solution finale » qui ont survécu prouvent de manière évidente que l'Holocauste a eu lieu : *« Les témoignages de cette folie nous ont été apportés (...) surtout [par la] photographie (...) Ainsi la photographie est la preuve tangible d'une des plus grandes tragédies de l'histoire contemporaine. »* [Lilensztein, p. 600]

La preuve citée pour cette affirmation est quatre photographies de l'époque nazie – un tas de cadavres nus légendé *« Buchenwald, 1946 »*, et une série de trois portraits de femme intitulée *« Records of an Inmate at Auschwitz, circa 1943. »*[6] Comme d'habitude, le texte ne mentionne pas que d'autres personnes que des juifs sont mortes dans les camps de concentration « nazis », ni que des millions d'autres personnes sont mortes aux mains des fascistes d'autres manières également.

L'objectif avoué de l'article est de déclarer que la photographie a joué un rôle important pour « prouver » les atrocités commises contre les juifs. Et, comme toujours, le parti pris contre les souffrances non juives est intrinsèque – qui peut affirmer avec une certitude absolue que le tas de cadavres anonymes dépeint est **uniquement** juif ? Et même si c'est le cas, le fait que, bien que les non-juifs ne soient jamais mentionnés en tant que victimes dans l'article, les trois portraits d'une prisonnière d'Auschwitz illustrant la « preuve » de la solution finale contre les juifs montrent une prisonnière qui, étonnamment, n'est **pas** juive, est encore plus révélateur de la prémisse ethnocentrique de l'auteur (et de l'éditeur).

La femme sur ces images [page 600] a une carte créée par les « nazis » sur la photo avec son numéro de prisonnier annoté : il s'agit de « POL:F 31848 ». Sur la deuxième photo, on peut clairement voir un patch avec son numéro et un triangle cousu sur son uniforme de prisonnière.

[6] [NdT : « Témoignages d'une détenue à Auschwitz, vers 1943 »]

Tadeusz Iwaszko, dans un ouvrage faisant autorité publié par le musée d'Auschwitz en Pologne, indique que : *« Outre le tatouage, un autre élément du processus d'enregistrement des nouveaux arrivants [à Auschwitz] consistait à se faire photographier dans trois poses. Sur la première photo, de profil, le numéro du camp était visible ainsi que des lettres symbolisant la catégorie et la nationalité du prisonnier. Les prisonniers juifs, qui avaient commencé à arriver en masse en 1942, n'étaient pas photographiés. (Il y avait certaines exceptions à cette règle générale). »* [Iwaszko, p. 61] Mais même si les photographies en question étaient de telles exceptions, les prisonniers des camps de concentration « nazis » étaient identifiés à la fois par des numéros tatoués et des symboles cousus (ou peints) sur leurs vêtements. Un triangle rouge désignait un prisonnier politique, un triangle vert un « criminel professionnel », un triangle noir les prisonniers dits « asociaux » (y compris les prostituées, les gitans et autres). Les triangles violets signifiaient les témoins de Jéhovah ; le clergé catholique avait des triangles rouges et les homosexuels des triangles roses. Selon Iwaszko, *« les Juifs étaient identifiés par une étoile à six côtés, composée de deux triangles de couleurs différentes... [Plus tard] les Juifs ont commencé à être identifiés par la même méthode que les autres prisonniers, sauf qu'un carré jaune était placé au-dessus du triangle unique. »* [Iwaszko, pp. 63-64] [Voir la section photographique avant la page 33 dans *Auschwitz : Nazi Death camp*, édité par Piper/Zwieback pour des exemples photographiques des différents symboles et portraits d'identification des juifs et des Polonais]

Les Nationaux-Socialistes étaient bien sûr méticuleux dans leur délimitation des origines ethniques/raciales. Les lettres « POL » ou « POLE », puis une série de chiffres, désignaient un Polonais. « JUDE », suivi d'une série de chiffres, désignait un juif. Ainsi, trois des quatre photographies utilisées pour « prouver » la solution finale contre les juifs dans la Nouvelle histoire de la photographie sont celles d'un détenu non juif d'Auschwitz. Pourquoi insister sur ce point ? **Parce qu'une telle erreur est systémique dans les cultures occidentales aujourd'hui**. Dans une entreprise scientifique par ailleurs méticuleuse et d'une telle envergure internationale, cette erreur n'est pas un simple oubli. L'appropriation de l'image d'un Gentil victime d'un camp de concentration pour « prouver » les faits indiscutables de l'Holocauste juif est une reddition au barrage constant de révision historique dans tous les

domaines de la vie actuelle, selon lequel seuls les juifs comptent, et même les preuves photographiques de non-juifs à Auschwitz sont appropriées comme une preuve supplémentaire et irréfutable du caractère unique du martyrologe juif. Il y a là une leçon profonde qui subvertit la **thèse même** de l'article sur la « Solution finale » dans le volume Histoire. Même si l'auteur annonce la vérité absolue des preuves photographiques, ses illustrations – comme toute photographie – sont toujours susceptibles d'être manipulées en fonction du contexte. Dans ce cas, comme ailleurs, la présomption répandue et monolithique sur le caractère spécial de l'Holocauste pour les seuls juifs précède tous les faits sur le sujet. Pourtant, ironiquement, les images utilisées dans le livre en question renversent en fait ce que l'auteur cherche à illustrer, c'est-à-dire que seuls les juifs sont morts dans un Holocauste-solution finale à Auschwitz.

L'écrasante domination juive dans tous les domaines de l'art et de la photographie nous conduit à un endroit où, ces dernières années, certains non-juifs ont réussi à obtenir une attention considérable pour leur travail photographique. À la fin des années 1980, l'art américain a connu une convulsion de controverse lorsque les chefs religieux et les élus politiques ont commencé à attaquer – et à légiférer contre – ce que beaucoup percevaient comme des valeurs décadentes de l'art moderne. Parmi les fauteurs de troubles, les travaux d'Andres Serrano, de Robert Mapplethorpe (tous deux photographes) et de Karen Finley ont joué un rôle déterminant, chacun d'entre eux étant récompensé d'une manière ou d'une autre par le National Endowment for the Arts. L'œuvre la plus controversée d'Andres Serrano est une photographie du Christ sur un crucifix dans un récipient d'urine, intitulée Piss Christ. Mapplethorpe – qui est décédé du sida – a été célébré dans une rétrospective financée par le NEA de ses œuvres, dont le sadomasochisme homosexuel, par exemple, d'élégantes photos d'un homme pissant dans la bouche d'un autre et une autre dans laquelle un poing entre dans un rectum.

Karen Finley est une artiste de la performance dont le thème central a été décrit dans une revue comme *« la victimisation, en particulier les femmes en tant que victimes, les femmes en tant que sous-classes, des trucs durs ... elle enlève sa robe avec désinvolture et verse de la gélatine dans son soutien-gorge ... elle se*

badigeonne le corps de chocolat ... elle frappe des taches de germes de haricots sur le corps et les appelle sperme ». [Evans, p. 209]

Aucun de ces artistes controversés n'est juif. Cependant, comme Micheal Medved l'a fait remarquer à propos des médias de divertissement largement dirigés par des juifs, il est très préoccupant de constater que dans un domaine dominé par des conservateurs, des collectionneurs, des critiques et des marchands juifs, ce genre de matériel est non seulement fortement soutenu, mais aussi encouragé et glorifié. Et récompensé.

(Un incident similaire s'est produit en 1998 en Grande-Bretagne lorsque deux femmes juives, Amanda Moss et Marissa Carr [une ancienne strip-teaseuse], qui se décrivent comme les Dragon Ladies, « divertissement sexuel féminin », ont reçu près de 10 000 dollars du British Arts Council. Joe Ashton, membre du Parlement, s'est plaint que *« c'est comme donner une subvention au porno. Cela fait d'énormes dégâts »*). [Brown, D., 2-22-98, p. 26]

Piss Christ, à tout point de vue, est un acte enfantin de sensationnalisme visant à attirer l'attention par l'indignation. Il s'agit d'une attaque contre l'identité chrétienne, et la réaction qu'elle a suscitée était prévisible. Les mêmes critiques, conservateurs et financiers de l'art (en grande partie juifs) qui ont défendu cette œuvre, au nom de la liberté d'expression et en repoussant les limites artistiques, se sentiraient-ils capables de défendre une « Piss étoile de David » ou un « Piss Talmud » ? Si oui, où est-il ? Il n'existe pas, car il est interdit par les dictats « politiquement corrects ». De même, la mythologie de la victimisation prônée par la communauté homosexuelle (dans l'ombre martyrologique de la juiverie) donne-t-elle à Mapplethorpe le droit d'être financé et glorifié pour avoir déshumanisé et dégradé des êtres humains dans des actes sadomasochistes avilissants ? Et lorsque Karen Finley hurle avec une rage sensationnelle sur son statut de victime en tant que femme, narcissiquement recouverte de chocolat sur une scène, où pourrions-nous chercher un modèle pour ce type de demande ? La victimisation et le sensationnalisme rapportent gros à notre époque ; ils sont actuellement les piliers de la création artistique moderne. On peut se demander d'où cela vient.

Le film de Martin Scorscese, *La dernière tentation du Christ*, est une autre expression artistique qui a suscité une controverse considérable, bien que dans le monde du cinéma, un film qui a engendré une tempête de protestations de la part d'organisations chrétiennes en colère. Parmi les protestataires figurait le révérend Don Wildmon qui, *« pendant son boycott de 'La dernière tentation du Christ' ... a informé les lecteurs de USA Today de l'origine juive du président du studio qui a sorti le film ».* [Bolton, p. 8]

Cette révélation est considérée par les juifs comme un acte d'antisémitisme. La question – au sens politique – n'est pas de savoir si *La dernière tentation du Christ* est un bon ou un mauvais film. Il s'agit en fait du double standard juif tel qu'il est dicté par le monde de l'« art » moderne : la sainteté juive (le plus saint des saints étant le mythos séculaire de l'Holocauste, l'unicité consommée et l'innocence irréprochable), et toutes les autres religions et systèmes de croyance soumis à une attaque critique et déconstructive. Alors que le soutien économique et institutionnel juif est offert pour déconstruire la mythologie chrétienne au nom de la liberté d'expression et de l'élargissement des frontières artistiques, une déconstruction parallèle de la mythologie juive – religieuse ou autre, y compris les mythologies juives de victimisation incessante – est inconcevable.

Comme l'a fait remarquer le commentateur « conservateur » Robert Knight à propos d'une vague de création artistique anti-chrétienne en 1993 :

« L'exposition du Whitney comprenait la 'Maquette pour Crucifix' de [l'artiste/père juif] Joel-Peter Witkin, un Jésus-Christ nu entouré d'images sadomasochistes et obscènes et de nombreux cadavres et parties de corps grotesques. L'artiste [juive] Suzie Silver a contribué à un film intitulé 'A Spy', dans lequel Jésus est représenté comme une femme nue dont les seins sont exposés. Cela rappelle l'évènement de Pâques 1984 à la cathédrale épiscopale de Saint-Jean le Divin de New York, lorsqu'une statue de 'Christa' a été dévoilée pour donner au monde une image de Jésus-Christ en tant que déesse plantureuse aux seins nus. L'exposition du Whitney [qui est dirigée par le magnat juif Leonard Lauder] comprenait également la célèbre œuvre d'Andres Serrano 'Piss Christ', une photo d'un crucifix dans un gobelet contenant la propre urine de l'artiste, et un film de la star du porno [juive]

Annie Sprinkle intitulé 'The Sluts and Goddesses Video Workshop, or How to be a Sex Goddess in 10 Easy Steps[7] ». [Knight, R., 1998, pp. 168-169]

En mai 1996, le magnat juif du divertissement, David Geffen (*« dont la collection personnelle d'art est peut-être l'une des deux plus belles collections de l'ouest des États-Unis »*) a fait don de cinq millions de dollars au Musée d'art contemporain de Los Angeles (MOCA), qui a rebaptisé un centre d'exposition à son nom. (Geffen a également été un philanthrope pour les juifs russes et éthiopiens immigrés en Israël). Un peu plus d'un an plus tard, en août 1997 (sous les auspices du conservateur juif Paul Schimmel), le « Geffen Contemporary » a présenté une installation artistique de l'artiste homosexuel Robert Gober, autrefois enfant de chœur. L'installation présentait une sculpture grandeur nature, dans une pose classique, les bras ouverts, de la Vierge Marie. Une grande tige métallique, comme une lance, dépassait de son abdomen. *« Si le tuyau d'évacuation en spirale fait un trou dans la Vierge Marie et son dogme protecteur »*, explique la critique d'art Suzanne Muchnic, en se référant au catalogue qui l'accompagne, *« il fonctionne également comme un symbole phallique qui pénètre son corps sans effusion de sang. »* [Muchnic, Stop]

La mise en place de l'exposition d'art de Gober a été une entreprise majeure, impliquant l'enlèvement de 8 000 pieds cubes de terre, créant essentiellement un sous-sol pour le musée Geffen Contemporary. *« Personne ne précisera le coût total de l'installation de l'œuvre »*, note le *New York Times*, mais les coûts propres du Geffen approchent les 200 000 dollars. [Smith, R., p. E1,4]

Lorsque Gober a coulé pour la première fois la sculpture de la Vierge Marie à New York, la famille italienne propriétaire de l'entreprise qu'il avait engagée pour faire le travail lui a d'abord dit : *« Tu ne devrais pas faire ça. Si tu étais musulman (et que tu faisais une œuvre d'art similaire), tu serais mort ».* [Muchnic, Stop, p. 6] Le *New York Times* fait remarquer que *« l'article a également déclenché une tempête de lettres de protestation de la part de certains catholiques romains de la ville, dont le directeur des relations avec les médias de l'archidiocèse de Los Angeles. Puis elle a reçu une critique positive, avec une*

[7] [NdT : « Atelier vidéo sur les salopes et les déesses, ou comment devenir une déesse du sexe en 10 étapes faciles ».]

photographie dans le 'Los Angeles Times' » [Smith, R, p. E1] (Le président de la société mère du *Los Angeles Times*, Time-Mirror, était David Levinthol, qui est également le président du conseil d'administration du MOCA). Un rassemblement contre l'œuvre d'art au musée a attiré des centaines de manifestants et le Geffen a été assailli par *« des milliers de lettres, la plupart négatives. »* [Los Angels Times, 12-20-97, p. B4]

Le spectacle s'est poursuivi sans relâche. Comparez cette absence de réaction aux protestations à la réaction du *San Jose Mercury-News* – le deuxième plus grand journal du nord de la Californie – en 1992, lorsqu'il a complètement changé sa politique d'acceptation de la publicité parce que la Ligue anti-diffamation, le Conseil des relations de la communauté juive de San Jose et du comté de Santa Clara, et la Commission des relations humaines ont vu de l'antisémitisme dans une annonce de tapis diffusée dans les pages du journal de San Jose. L'annonce présentait une *« figure ressemblant à Moïse tenant des tablettes au-dessus d'une épithète qui disait 'Tu ne paieras pas le commerce de détail' ».* [Wolkoff, p. 25] Plus aucun personnage religieux dans les annonces ne sera accepté pour publication.

Par comparaison, en 1994, Recycled Paper Greetings, la quatrième plus grande société de cartes de vœux en Amérique, dirigée par les cofondateurs juifs Phil Friedmann et Michael Keiser, a fait l'objet de vives attaques de la part de groupes musulmans et arabes pour une carte de « prompt rétablissement » de sa gamme. La carte représentait une femme portant un voile noir de la tête aux pieds et portait la légende suivante : *« Plutôt que d'affronter sa peur morbide des microbes, Millicent a changé son nom en Yazmine et a déménagé à Téhéran ».* Le *Houston Chronicle* relevait à l'intérieur un *« jeu irrévérencieux sur les mots 'Mecque' et 'Chiite'. Des centaines d'appelants ont protesté auprès de la société et deux menaces de mort ont été proférées. La société a continué à refuser de retirer la carte de sa gamme. »* [Franklin, S., 1994, p. 9]

Lorsque l'exposition Gober a finalement fermé, la page Religion du *Los Angeles Times* a publié un petit article sur l'œuvre d'art (qui diffamait l'un des symboles de la foi catholique), intitulé « Exhibit That Touched Off Catholic Protest Closes »[8]. À côté, sur la même page, dans un article

[8] [NdT : « Exposition qui a déclenché une protestation catholique ferme ».]

beaucoup plus grand, un article intitulé « Reform Rabbis Back Return to Dietary Kosher Laws »[9] expliquait respectueusement comment certains juifs libéraux revenaient à certains aspects de l'orthodoxie juive. [Los Angeles Times, p. 12-20-97, p. B4].

En 1999, un évènement parallèle s'est produit sur la côte américaine opposée. Le Brooklyn Museum a fait les gros titres avec son exposition intitulée « Sensation : Young British Artists from the Saatchi Collection »[10]. Le maire de New York (d'origine catholique) Rudolph Giuliani et d'autres personnes ont été scandalisés par l'exposition qui comprenait de véritables animaux mutilés et une œuvre d'art intitulée « The Holy Virgin Mary ». Cette œuvre *« comprenait des découpages de magazines pornographiques et des morceaux d'excréments d'éléphants ».* Giulani a accusé le conseil d'administration du musée de *« transformer le musée en une chasse gardée des catholiques, des gens qui n'ont aucun respect pour les animaux, ni pour les sensibilités des enfants. »* [Casimir, L., p. 4] Les visiteurs de l'exposition ont été formellement avertis que le spectacle *« peut provoquer un choc, des vomissements, une confusion, une panique, une euphorie et une anxiété. »* [Barstow, p. B1] Même le Sénat des États-Unis a adopté une résolution condamnant les fonds publics pour de telles œuvres d'art. (Un tiers du budget du musée est fourni par les caisses de la ville de New York, 500 000 dollars supplémentaires au cours des trois dernières années provenant du National Endowment for the Arts).

Michael Holden, du *Baltimore Sun*, s'en est plaint :

« Imaginez un tableau d'environ 2 mètres de haut et 1 mètre de large. Le sujet ? Martin Luther King Jr., ou le prophète Mahomet, ou Bouddha, ou l'étoile de David. Maintenant, recouvrez le visage de cette peinture avec de la bouse d'éléphant. Ensuite, entourez le personnage du tableau de photographies en couleur d'organes génitaux féminins. Appelez le produit fini 'art', et plus précisément 'collage'. Ensuite, essayez d'obtenir qu'un musée ou une galerie d'art expose votre tableau au public. Personne n'y touchera. Pourquoi ? Parce que couvrir une image du roi, de Bouddha ou de l'étoile de David avec des excréments et de la pornographie serait condamné comme un crime de haine ... Mais si vous prenez la Vierge Marie, la mère de Jésus et une figure

[9] [NdT : « Les rabbins réformés reviennent aux lois diététiques cachères ».]
[10] [NdT : « Sensation : Jeunes artistes britanniques de la collection Saatchi »]

centrale du catholicisme romain ainsi que d'autres religions chrétiennes – et que vous recouvrez son image d'excréments d'éléphant et d'organes génitaux féminins, votre image sera exposée dans les galeries d'art de Londres et de New York. » [Holden, M., 10-10-99, p. 46]

Sur la base d'abrogations présumées aux politiques déclarées du musée en matière d'obtention de fonds de la ville, l'administration Giulani a engagé des actions en justice pour retirer son financement au musée. Elle a également accusé le Brooklyn Museum de *« conspirer avec la maison de vente aux enchères Christie's, un sponsor de l'exposition, pour gonfler la valeur des œuvres d'art exposées, qui sont toutes la propriété privée de Charles Saatchi, le publicitaire britannique ».* [Herszenhorn, p. A1] À son tour, le musée a poursuivi Giulani en justice, l'accusant d'entraver la liberté d'expression.

Il n'est pas surprenant que la plupart des principaux acteurs de ce drame – l'inflation manipulatrice des prix des œuvres d'art (controversées), la célébration de la diffamation d'une icône chrétienne au nom de la liberté d'expression et la glorification des attaques religieuses – soient juifs. Il s'agit notamment du propriétaire de toutes les œuvres d'art, Charles Saatchi, du directeur du Brooklyn Museum, Arthur Lehman, du président du conseil d'administration du musée, Robert S. Rubin, de l'avocat qui a mené la contre-attaque du musée contre la ville, l'*« expert du premier amendement »* Floyd Abrams, et du défenseur du musée par l'American Civil Liberties Union, Norman Siegel. Le *New York Times* (dont le comité de rédaction est en grande partie juif ; voir plus haut) a publié un éditorial anonyme intitulé « The Museum's Courageous Stand »[11]. (L'auteur réel de la représentation de la Vierge Marie élevée au rang de célébrité n'était pas juif. Il était africain. Lerner a insisté sur le fait que les critiques de la peinture étaient culturellement intolérants, que les excréments d'animaux qui la décoraient étaient en réalité un symbole de fertilité).

L'exposition Saatchi a été formulée et exposée pour la première fois à la Royal Academy de Londres ; ce lieu est également dirigé par un juif : Norman Rosenthal. Pour une autre exposition de Rosenthal, après

[11] [NdT : « La prise de position courageuse du musée ».]

Sensation, le *Times* de Londres a noté que les *« conservateurs de la Royal Academy ont insisté hier pour que le porno hardcore et les images de mutilation des artistes contemporains soient comparables aux maîtres anciens. Ils ont comparé une vidéo sado-masochiste à Michel-Ange et aux dessins de la Renaissance, un tas d'ordures au peintre du XVI^e^ siècle Giuseppe Arcimboldo, et un assemblage de soldats de plomb mutilés à un autre maître du XVI^e^ siècle, Pieter Breughel l'Ancien. Norman Rosenthal, secrétaire aux expositions de l'institution vieille de 237 ans, et son collègue, Max Wigram, ont défendu les derniers objets à remplir Burlington House – une suite de l'exposition Sensation de 1997 – contre les suggestions selon lesquelles ils ne pouvaient être décrits comme de l'art. En faisant le tour de l'exposition Apocalypse hier, avant son ouverture au public samedi, ils n'ont cessé d'établir des comparaisons avec les maîtres anciens... M. Rosenthal a été incapable d'expliquer en quoi cette exposition différait de la pornographie projetée dans n'importe quel sex-shop de Soho : 'Je ne vois pas de vidéos pornographiques à Soho. Il s'agit d'hommes et de femmes. C'est une œuvre d'art très existentialiste, comme un très beau dessin' ».* [Alberge, D., 9-20-00]

Le *Daily Telegraph* de Londres s'est plaint qu'à cette même exposition de la Royal Academy, Apocalypse, *« son organisateur Norman Rosenthal ... se prélasse au milieu d'un spectacle de monstres presque totalement dépourvu d'art authentique ».* [Johnson, D., 9-20-00] Ou, comme l'a fait remarquer le *Guardian* de Londres :

« La Royal Academy est une institution britannique perverse, et Norman Rosenthal est une figure institutionnelle perverse. On ne peut pas l'imaginer ailleurs. La Tate [la galerie d'art de Londres] n'aurait jamais organisé Sensation ! l'exposition de la collection de Charles Saatchi que l'Académie a montée en 1997 : comment la Tate aurait-elle pu permettre à Saatchi de s'imposer dans l'histoire de cette manière ? Mais Rosenthal n'avait aucun scrupule à importer tout cela dans les salles sacrées de Burlington House, et pour beaucoup, Sensation ! est l'exposition qui définit le jeune art britannique, non seulement ici mais aussi en Amérique. Dans son bureau, il y a une première page encadrée du 'New York Post' relatant la tentative du maire Giuliani d'interdire l'exposition l'année dernière. 'J'étais à l'ouverture (au Brooklyn Museum). Toutes les personnes glamour étaient là'. Mais, dit-il, aucun manifestant. 'J'étais presque déçu. Tout se passait non pas dans le vécu des gens, mais dans les clichés des politiciens et des journalistes. C'est tellement ennuyeux. L'art est au-delà de ça'. Ce déni de la volonté de créer une émotion est franchement incroyable.

Rosenthal est l'incarnation du conservateur d'art en tant que showman ... Les expositions de Rosenthal ont contribué à définir la culture britannique actuelle, faisant de l'exposition un phénomène, un rituel public ... Depuis qu'il est devenu secrétaire aux expositions il y a plus de 20 ans, Rosenthal a transformé la Royal Academy en un lieu d'art événementiel. Le buzz, le battage médiatique, le bruit, les foules sont ce dont se nourrit cette organisation soi-disant chic et guindée. » [Jones, J., 1-4-00]

Évoquant l'exposition Sensation du Brooklyn Museum, Camille Paglia s'est plainte au magazine Internet Salon.com :

« L'exposition de Brooklyn [Sensations] est un parfait exemple de détournement abusif de l'argent public – dans ce cas, pour faire l'apologie d'un seul collectionneur britannique [Saatchi], un publicitaire odieux au goût douteux... Et j'en ai tout autant marre du 'Catholic-bashing' que Giuliani lui-même. Je suis peut-être athée, mais j'ai été élevé dans le catholicisme italien, et cela reste ma culture d'origine. Je m'insurge contre le double standard qui protège les symboles et les icônes juifs et afro-américains, mais qui permet au catholicisme d'être régulièrement dénigré par des libéraux hautains et des activistes homosexuels délirants... Le fait qu'un directeur de musée juif n'ait eu aucun scrupule à sélectionner une image parodique de la Madone parmi l'ensemble de l'œuvre de l'artiste Chris Ofili montre soit de la stupidité, soit de la malice ». [Paglia, C., 1999] [Salon.com avait même un sous-titre pour l'article de Paglia, Pourquoi un collectionneur juif et un directeur de musée juif font-ils la promotion de l'art anti-catholique ? mais il a été discrètement retiré par la suite. Pollitt, K., The Nation, 1999]

« Charles Saatchi est clairement le grand gagnant dans cette affaire », a déclaré Bruce Wolman, rédacteur en chef du magazine *Art and Auction*, *«...Saatchi n'est pas un grand publicitaire pour rien. »* [Connor, p. 51] Le directeur du Brooklyn Museum, Arthur Lehman, a également suscité l'ire des catholiques plus tôt lorsqu'il a acheté une version d'Andy Warhol de la Cène pour un musée de Baltimore. (En octobre 1999, le magazine ethnique juif Forward notait que le Council of American Jewish Museums *« faisait circuler une lettre de soutien au Brooklyn Museum of Art dans sa bataille avec le maire Giuliani »*. De même, *« la division des associés de l'American Friends of the Israel Museum devait visiter l'exposition du Brooklyn Museum le 17 octobre. La visite devait être suivie d'un cocktail au domicile du directeur du musée de Brooklyn, Arnold Lehman. »*) [Forward, 10-8-99, p. 5]

Et le juge choisi pour entendre le procès de la ville contre le musée ? Nina Gershon, décrite par le *New York Times* comme ayant étudié *« la psychiatrie et le droit à la clinique de Hampstead, dirigée par Anna Freud, la fille de Sigmund Freud. Elle est mariée à Bernard J. Fried, juge suppléant à la Cour suprême de l'État de Manhattan. »* [Fried, J., p. B3] En novembre 1999, le juge Gershon a statué en faveur du musée.

Ainsi armés, totalement insensibles à la plainte des catholiques, Arnold Lehman et son Brooklyn Museum sont revenus en 2001 avec une autre diffamation controversée du catholicisme. Cette fois, l'artiste afro-américaine Renee Cox s'est vu accorder un espace pour sa photographie « Yo Mama's Last Supper », une image dans laquelle le Christ est représenté comme une femme nue. La commissaire de cette exposition était également juive, Barbara Milstein. [Herman, J., 2-16-01] Ainsi que le président de la Ligue de défense catholique, William Donohue, l'a écrit à Mme Milstein :

« J'aimerais savoir s'il existe une représentation d'un aspect de l'histoire que vous pourriez personnellement trouver si offensante qu'elle devrait être exclue d'une exposition au Brooklyn Museum of Art. Pour commencer, incluriez-vous une photographie de maîtres d'esclaves juifs sodomisant leurs esclaves noirs obséquieux ? Et ne vous inquiétez pas, lorsque vous réfléchirez à votre réponse, considérez-la comme une œuvre de grande valeur artistique. » [Donohue, W., 2-15-01]

Pendant ce temps, à l'autre bout du monde, en 2001, *« le directeur juif du principal espace artistique financé par l'État à Varsovie, la galerie Zacheta »* a démissionné. Anda Rottenberg avait fait l'objet de critiques et de pressions nationales pour être licenciée en raison de deux de ses expositions controversées. [Art Newspaper, 3-13-01] Dans la première, elle présentait le travail d'un artiste italien qui avait une sculpture grandeur nature du pape (une figure vénérée en Pologne) gisant sur le sol, écrasé par un météore. Après avoir vu l'exposition, *« deux députés [du Parlement polonais] du parti nationaliste catholique, Halina Nowina-Konopka et Witold Tomcyk, ont sérieusement endommagé la sculpture lorsqu'elle était exposée... Les auteurs de l'attaque ont fait allusion aux origines juives d'Anda Rottenberg, directrice du musée : 'Comment aimerait-il qu'une sculpture soit envoyée au Musée national d'Israël montrant un rabbin écrasé par Staline ou Arafat ?' ... Le ministre*

polonais de la Culture a été inondé de lettres de protestation au sujet de la sculpture, demandant le renvoi de M. Rottenberg. » [Art Newspaper, 23 février 2001]

Dans l'exposition Rottenberg, il a été rapporté que :

« L'un des acteurs et vedettes de cinéma les plus connus de Pologne fait actuellement l'objet d'une enquête de police et risque une peine de prison pour avoir découpé un portrait de lui-même, lors d'une exposition dans la principale galerie d'art contemporain de Varsovie... L'exposition consistait en une série de photographies non légendées d'acteurs en uniforme nazi, prises à partir d'images de films sans l'accord des acteurs, par l'artiste polonais Piotr Uklanski... Accompagné de caméramans et de journalistes de la télévision, et alors que les caméras tournaient, l'acteur Daniel Olbrychski, figurant sur l'un des portraits, a sorti une épée de sous son manteau et a tailladé certaines des pièces exposées, puis a arraché du mur les deux photos le représentant et est parti. Le choix de l'épée était significatif : il s'agissait de celle utilisée dans un film sur le héros et patriote polonais Kmicic. M. Olbrchski a déclaré plus tard : 'Je défends le droit de dire que certaines frontières de la décence ont été clairement dépassées dans cette exposition, et j'ai réagi violemment dans l'espoir que mon geste souligne mes objections. Je l'ai fait sous les projecteurs de la caméra et des lampes de poche parce que je voulais que la Pologne sache ce que je pense de ces 'pratiques artistiques'. En outre, j'ai reçu l'accord d'autres acteurs dont les portraits figuraient dans l'exposition, notamment la star du cinéma français Jean-Paul Belmondo, qui a accepté que je proteste en leur nom. Je peux comprendre qu'il existe des artistes opportunistes, mais je ne peux pas comprendre qu'un directeur d'une institution aussi sérieuse que Zachenta ait accepté cela. Bientôt, Mme Anda Rottenberg organisera une exposition au cours de laquelle elle exposera les visages d'acteurs connus sur du papier toilette parce qu'elle considère que, comme nous sommes des personnages publics, elle a le droit de le faire. » [Adam, G., 2001]

***

* Notons un cas similaire de musée en 1968 et un résultat différent (un exemple du double standard habituel), lorsque la communauté juive s'est sentie diffamée par une institution artistique de la ville de New York. Un catalogue du Metropolitan Museum of Art pour son exposition de photographies afro-américaines, « Harlem on My Mind », a été décrié comme antisémite, principalement en raison des commentaires de l'auteur afro-américain Candice Van Ellison sur la

communauté juive. Van Ellison a noté une forte présence d'antisémitisme dans la communauté noire, due, selon elle, aux nombreux propriétaires juifs de Harlem, aux nombreux serviteurs et femmes de chambre noirs dans les maisons juives, et à d'autres formes d'exploitation. La pression juive a obligé le musée à retirer le catalogue de la circulation, malgré le fait que le conservateur de l'exposition et responsable du catalogue était juif, Allon Schoener, et le fait que les commentaires offensants de Van Ellison n'étaient que des paraphrases de citations d'une étude sociologique réalisée par l'auteur juif Nathan Glazer et le non-juif Patrick Moynihan. [Hoving, T., 1993, p. 176].

Le conservateur du Metropolitan, Thomas Hoving, se souvient qu'il a reçu un appel du bureau du maire de New York de l'époque, John Lindsey, qui était également pressé par la communauté juive d'agir contre le catalogue. *« Lindsay »*, dit Hoving, *« m'a demandé de retirer [le catalogue] immédiatement. » « Je vous conseille »*, a dit Joe Feldstein, assistant (juif) du maire, à Hoving, *« d'agir maintenant. Faites ce que le maire demande ou vous êtes dans la merde ! »* [Hoving, T., 1993, p. 171] *« Deux membres du conseil municipal »*, note Hoving, *« demandaient une audience – immédiatement ! – pour envisager l'arrêt de tout financement du musée jusqu'à ce que le catalogue offensant soit retiré de la vente...* [Hoving, p. 172] *... Les membres du conseil municipal s'insurgeaient de plus en plus pour 'lancer un boycott économique contre le Metropolitan'...* [Hoving, pp. 173-174] *... Jeudi... douze des membres les plus éminents du conseil municipal ont publié une résolution demandant le retrait immédiat du catalogue et la suspension du financement de la ville jusqu'à ce moment-là. »* [Hoving, p. 175]

Les administrateurs du musée ont même fait appel à un ancien secrétaire d'État au travail (juif), Arthur Goldberg, pour les conseiller sur la manière de résoudre la situation. Les administrateurs espéraient que Goldberg pourrait *« trouver une solution à ce problème »*, mais *« ce qu'il a fait était presque le contraire. Goldberg a déclaré qu'à son avis, il n'y avait rien à gagner à 'continuer à offrir à la vente le catalogue incriminé' ».* [Hoving, T., 1993, p. 173] Même le *New York Times*, défenseur de la *« liberté d'expression »* dans les diffamations du Brooklyn Museum contre le christianisme, *« a publié un éditorial acerbe condamnant l'exposition et ses déclarations antisémites ».* [Hoving, p. 174]

Le catalogue incriminé a été publié sous les auspices du Metropolitan par Random House. Le président de Random House, Robert Bernstein, et son président, Bennet Cerf, étaient tous deux juifs. Hoving note que Cerf et Bernstein, *« qui avaient une carrière distinguée dans la lutte pour les droits civils dans le monde entier, avaient appelé [le conservateur et responsable du catalogue Allon] Shoener à la rescousse, lui demandant de présenter des excuses personnelles pour le catalogue. Schoener avait refusé. Les responsables de l'édition ont informé Schoener que, compte tenu des pressions constantes et croissantes de la communauté juive, ils ne pourraient peut-être pas tenir beaucoup plus longtemps avant de retirer le livre. Schoener a répondu sans ambages : 'Mais ce serait un autodafé'. Cerf, furieux, tremblant de partout, a pointé son doigt vers le visage de Schoener et a crié : 'Savez-vous ce que vous avez fait à Random House ?' »* [Hoving, T., 1993, pp. 174-175]

Le Metropolitan Museum et Random House cédèrent rapidement à la pression juive et retirèrent le catalogue.

Par ailleurs, J. J. Goldberg fait remarquer qu'*« en 1994, la communauté juive de San Francisco s'est soulevée et a protesté contre une peinture murale antisémite sur le bâtiment de l'union des étudiants de l'université d'État de San Francisco, financée par des fonds publics. Contrairement au musée de Brooklyn [et sa collection Saatchi], l'État de San Francisco a fait marche arrière. »* [Goldberg, J. J., 10-8-99, p. 14]

De même, en 2001, sous la pression immédiate de particuliers et de la ville de Los Angeles, une partie d'une peinture murale réalisée par deux artistes hispaniques à Los Angeles sur une propriété privée a été repeinte avant même d'être terminée. La section incriminée, qui faisait partie d'une « chronologie » de l'expérience hispanique en Californie, représentait *« une caricature peu flatteuse d'un propriétaire juif »*. La peinture murale se trouvait à Boyle Heights, un quartier de Los Angeles autrefois largement juif, aujourd'hui hispanique. Bien que les propriétaires de taudis juifs soient une partie vérifiable de l'histoire des ghettos à travers l'Amérique, l'image du propriétaire a même été interprétée – à vue – par l'organisation locale d'artistes SPARC, comme le raconte le Jewish Journal of Greater Los Angeles, comme étant *« haineuse et raciste »*. Même une artiste locale non juive, Dawn Pentecost, s'est portée volontaire pour détruire l'œuvre d'art dans son quartier. *« Je ne pense pas que nous*

devions accepter des expressions de colère et de haine dans notre environnement », a-t-elle déclaré à un journaliste juif, *« Nous devons avoir des normes. »* [Teitelbaum, S., 3-12-01]

En 2001 également, toujours désireux de vérifier tout ce qui dépeint les juifs ou le judaïsme sous un jour moins idéaliste, le Congrès juif américain a formellement protesté contre le dessinateur de « B.C. » Johnny Hart pour sa représentation (à Pâques) des bougies de la ménorah juive qui s'éteignent, remplacées à la fin de sa bande dessinée par une croix. *« Le supercessionnisme »*, a déclaré l'AJC, *« la croyance que le christianisme peut et va remplacer le judaïsme, a été fortement répudiée par de nombreux théologiens catholiques et protestants de premier plan ... Quelles que soient les croyances personnelles du caricaturiste, l'insertion soudaine de caricatures religieusement offensantes dans la section BD des journaux du dimanche est très inappropriée et abuse les lecteurs, en particulier les jeunes enfants, qui se tournent vers B. C. chaque semaine. »* Il y a certainement de telles personnes qui ont cédé à cette pression du lobbying juif, mais non seulement le christianisme est une foi « supercessionniste », mais aussi l'islam, qui soutient que le prophète Mahomet est le dernier de la lignée des prophètes descendant de la tradition juive et chrétienne. Et comment le judaïsme lui-même ne serait-il pas « supercessionniste » ? Comment pourrait-il ne pas l'être ? Le judaïsme a été inventé dans un vide social, politique et religieux ? L'AJC a *« exhorté les journaux à travers le pays à remplacer [la caricature] ou à imprimer un avertissement le dimanche ».* [Congrès juif américain, 2001]

32

GOUVERNEMENT (PT. 1)

« Washington est un endroit où il est facile d'être juif de nos jours. Quelque 200 000 Juifs vivent dans la région, ce qui en fait la septième plus grande communauté juive d'Amérique du Nord... Personne ne conteste que les Juifs de la région sont représentés de manière disproportionnée dans les échelons supérieurs du droit, de la politique, de la médecine, des sciences, du journalisme, de la comptabilité et d'autres professions. » [La communauté juive de Washington DC comprend *« au moins 62 synagogues »* et *« 32 écoles juives préscolaires et écoles de jour »*]. [Barbara Matusow, mai 2000, p. 79]

« Les organisations juives aiment nier l'existence d'un lobby juif, ce qui est, bien sûr, un non-sens, mais on peut dire à juste titre que la force massive du lobby sioniste est d'origine comparativement récente. » [Chaim Bermant, 1977, p. 253]

« Oscar Cohen, un responsable de longue date de l'Anti-Defamation League, a écrit à un ami que, dans les années 1970, le judaïsme américain organisé était devenu 'une agence du gouvernement israélien... suivant ses directives au jour le jour'. » [Peter Novick, 1999, p. 149]

« Le président des États-Unis s'inquiète de notre intelligence. Il va voir le président d'Israël et lui demande de partager les secrets du Mossad, l'agence de renseignement israélienne. Le président israélien n'est pas en mesure de l'aider mais fait une suggestion. Il dit au président : 'Si vous voulez savoir quelque chose, allez à la synagogue. Les Juifs y savent tout'. Le président s'habille d'une calotte, d'une barbe et de tout l'attirail du juif religieux et se rend dans un temple. Il s'assied à côté d'un vieux juif et lui demande : 'Que se passe-t-il ?' Le vieux juif répond : 'Le président va venir ici' ». – blague d'un comédien juif [Milton Berle, 1996, p. 310]

« Avec de l'argent en main, on peut exiger. » Vieux dicton populaire yiddish, [Kumove, S., 1985, p. 178]

« Suivez l'argent. » Sagesse populaire commune concernant toute situation politique donnée.

« Aucune élection [dans l'Amérique moderne] », dit Lenni Brenner, *« ne serait considérée comme complète sans que les politiciens nationaux, jusqu'aux rangs des maires et des membres du conseil municipal, ne se précipitent pour apparaître devant des organisations juives afin de réaffirmer leur fidélité à 'la seule démocratie du Moyen-Orient'. »* [Brenner, p. 9] *« Alors que certaines agences juives ont constamment nié l'existence d'un vote juif »*, dit Stephen Isaacs, *« les politiciens ont tout aussi constamment fait preuve de complaisance à l'égard des intérêts et des problèmes 'juifs'. Cette soumission a été particulièrement observable depuis 1948, date de la création de l'État d'Israël. »* [Isaacs, p. 142]

« Le judaïsme américain ne peut prétendre à la distinction douteuse d'être normal », note Henry Feingold, *« Il est, certes, façonné par la société américaine avec laquelle il partage son sort ; mais il a aussi, en tant que partie intégrante, des liens juifs, une longue histoire distincte qui façonne sa vision. Il vit délicatement suspendu entre deux courants culturels, le juif et l'américain. C'est cette connexion au k'lal Yisrael, le lien mystérieux qui unit les Juifs partout, et qui détermine aussi son caractère politique unique... C'est aussi cette connexion qui oblige les Juifs américains à déployer un effort particulier pour influencer le gouvernement des États-Unis... La politique étrangère des États-Unis contient les signes les plus discernables d'une influence juive spécifique. »* [Feingold, p. 115] L'influence juive dans la culture populaire et le gouvernement américains est si grande que le sociologue Irving Horowitz s'est même senti à l'aise pour affirmer que « la critique de l'impérialisme, du réformisme et du welfarisme américains se déverse facilement dans une critique de l'élément juif de l'Amérique. » *[Horowitz, I., p. 91]*

Alors, quelle est la principale préoccupation juive dans la politique américaine de haut niveau ? Le crime ? La pollution ? Le chômage ? L'économie ? Le racisme ? *« Dans le monde de la politique juive de haut niveau »*, indiquait le *Baltimore Jewish Times* en 1996, *« une question éclipse toutes les autres, année après année : dans quelle mesure l'administration actuelle [de la Maison Blanche] est-elle favorable aux intérêts juifs et pro-Israël ? Les dirigeants juifs peuvent s'intéresser à une foule de questions nationales et internationales. Mais en fin de compte, une administration inamicale, ou qui envoie des signaux*

contradictoires, devient le principe d'organisation central de la vie politique juive. » [Besser [Love], p. 34]

« L'influence [des partisans d'Israël], écrivait l'ancien membre du Congrès américain Paul Findley dans les années 1980, est omniprésente au sein du gouvernement et dans presque tous les aspects de la vie, privée et publique, à travers les États-Unis. » [Findley, p. xxvi] Dans les coulisses, le lobbying politique et économique juif américain pour obtenir des concessions gouvernementales aux préoccupations juives a une longue histoire. En 1906, par exemple, le financier Jacob Schiff et d'autres riches juifs ont créé l'American Jewish Committee, initialement pour aider leurs compatriotes juifs en Russie. L'une des façons d'y parvenir était d'exercer une forte pression économique sur l'économie du tsar. Le Président américain Taft, cependant, n'est pas réceptif aux demandes juives d'abrogation du traité commercial russo-américain. *« Faisant appel à ses amis et à ses ressources »*, explique Edwin Black, *« le Comité [juif] lança un vaste appel public pour que le Congrès force le Président à mettre fin aux relations commerciales avec la Russie. En quelques semaines, des résolutions d'abrogation de la Chambre et du Sénat - chacune personnellement approuvée par le Comité – furent préparées. »* [Black, p. 31] L'abrogation du traité fut votée peu après.

Le puissant financier Bernard Baruch (dont le père était un membre du Ku Klux Klan de Caroline du Sud) [Coit, M., p. 12-13] était à la tête du War Industries Board du Président Woodrow Wilson pendant la Première Guerre mondiale. [Plesur, M. 1982, p. 86] Une notice de la jaquette de sa biographie datant de 1957 indique que *« pendant près de cinquante ans, Bernard M. Baruch a été presque aussi connu de la plupart des Américains que le président des États-Unis, et pourtant il n'a jamais occupé de poste électif... M. Baruch est surtout connu pour le rôle de 'conseiller' qu'il a joué non seulement auprès de six présidents, mais aussi auprès de membres du Cabinet, de membres du Congrès, de généraux, de diplomates et de chefs de parti... En tant que président du War Industries Board pendant la Première Guerre mondiale, il contrôlait l'ensemble de l'établissement industriel du pays. »* [Coit, M., 1957]

Jeffrey Potter fait remarquer son influence dans l'administration de Franklin D. Roosevelt, lorsque, en 1944, le président est tombé malade :

« Son état était suffisamment grave pour qu'il se rende dans la plantation de Bernie Baruch, Hobcaw, en Caroline du Sud, pour récupérer. FDR n'aimait pas vraiment son hôte, a expliqué [le magnat des médias juifs] Dorothy [Schiff], car Eleanor et lui trouvaient Baruch trop conservateur, mais il était une source de financement de la campagne. » [Potter, J., 1976, p. 194] (Schiff était également un ami influent de Roosevelt : *« Lorsque Dorothy rendit visite à [Roosevelt] à Warm Springs, en Géorgie, quelques semaines avant Noël 1938, elle ne se sentait plus mal à l'aise. Comme d'habitude, elle devait organiser elle-même son voyage et il ne lui venait pas à l'esprit de se demander pourquoi on ne le faisait pas pour elle. Elle soupçonne à présent que [Roosevelt] craignait que l'on sache que c'était toujours à son invitation qu'ils se rencontraient. »*) [Potter, J., 1976, p. 155]

Un autre cas de ce genre est celui du juge juif de la Cour suprême Louis Brandeis, *« l'un des principaux conseillers du [Président Woodrow] Wilson ».* [Murphy, B., 1983, p. 27] *« Après avoir rencontré Jacob de Haas, ancien secrétaire du [leader sioniste] Théodore Herzl en 1912 »*, indique l'actuel juge juif de la Cour suprême Stephen Breyer, *« [Brandeis] a rejoint la Fédération américaine des sionistes et a commencé à faire des remarques publiques en faveur du sionisme... En 1917... son intervention auprès du Président Wilson a contribué à obtenir le soutien américain à la Déclaration Balfour [en faveur d'un État juif en Palestine], assurant ainsi sa mise en œuvre. En 1938, peu de temps avant sa mort, il a fait appel au Président Roosevelt, cherchant le soutien diplomatique public de FDR pour permettre à davantage de réfugiés juifs de se rendre en Palestine. »* [Breyer, p. 18] [De Haas devint en fait le secrétaire de Brandeis] [Murphy, B., 1983, p. 26] Selon Kevin Avruch, à propos des courants sionistes dans le gouvernement américain, *« depuis Brandeis, le mouvement sioniste en Amérique a fonctionné efficacement comme banquier du mouvement [sioniste] mondial et comme point d'appui pour le levier politique parfois nécessaire à la mobilisation des présidents américains et de l'opinion publique en faveur de la cause juive ».* [Avruch, K., 1981, p. 32]

En 1984, l'amiral Thomas Moorer, ancien président des chefs d'État-major interarmées, se plaignait que :

« Je n'ai jamais vu un président – peu importe lequel – tenir tête [aux juifs]... Ils obtiennent toujours ce qu'ils veulent. Les Israéliens savent tout le temps ce qui se passe. J'en suis arrivé au point de ne plus rien écrire. Si le peuple américain

comprenait quelle emprise ces gens ont sur notre gouvernement, il se soulèverait et prendrait les armes. » [Curtiss, p. 267]

Un autre ancien président des chefs d'État-major interarmées, le général George J. Brown, a déclaré à un public de l'université Duke que *« [le lobby juif] est si puissant que vous ne pourriez pas le croire. Les Israéliens viennent nous demander du matériel. Nous leur répondons que nous ne pouvons pas obtenir le soutien du Congrès. Ils nous répondent : 'Ne vous inquiétez pas pour le Congrès'. Cette personne vient d'un autre pays, mais elle peut le faire. »* [Curtiss, p. 267] Les commentaires de Brown ont failli lui coûter son poste lorsque des groupes de pression juifs l'ont attaqué en l'accusant d'antisémitisme.

Selon le sénateur républicain Charles Matthias, il faut faire une distinction *« entre l'ethnicité, qui enrichit la vie et la culture américaines, et les groupes d'intérêts ethniques organisés, qui font parfois pression sur des causes qui dérogent à l'intérêt national. »* Les élus américains, ajoute le sénateur, *« ont été soumis à des pressions récurrentes de la part de ce qu'il est convenu d'appeler le lobby israélien. »* [Blitzer, p. 134]

« Au cours de la campagne présidentielle de 1944 », note Steven Spiegel, *« [Franklin D.] Roosevelt a subi des pressions pour qu'il promette de travailler à l'établissement de la Palestine en tant que commonwealth juif libre et démocratique [c'est-à-dire l'Israël moderne]. »* [Spiegel, S., p. 12] *« Il y avait tellement de Juifs dans l'entourage consultatif de Roosevelt – Samuel Rosenman, Benjamin Cohen, Felix Frankfurter, David Lilienthal, Bernard Baruch, Anne Rosenberg, Sidney Hillman, et David Niles »*, dit l'érudit juif Barnet Litvinoff, *« ainsi que [Louis] Brandeis, [Henry] Morgenthau [le secrétaire au Trésor de Roosevelt de 1933 à 1945], et [Herbert] Lehman [le gouverneur de New York] – que beaucoup de gens pensaient que le Président lui-même devait descendre de Juifs allemands ».* [Litvinoff, S., p. 41] (*« Pendant la guerre, des militants républicains, se référant à Sidney Hillman, l'éminent associé juif de Roosevelt, ont affiché des panneaux dans tout le pays : 'C'est votre pays – Pourquoi laisser Sidney Hillman le diriger ?' »*). [Novick, P., 1999, p. 42] *« David Lilienthal a été choisi par Roosevelt pour diriger la Tennessee Valley Authority, une agence qui a pratiquement remodelé le rôle du gouvernement vis-à-vis des entreprises. Plus tard, il fut également président de la Commission de l'énergie atomique. »* [Plesur, M., 1982, p. 142]

Au moins trois des membres de la *« garde du palais »* de Roosevelt, réputés être ses sept *« conseillers les plus intimes »*, étaient juifs (Frankfurter, Niles et Rosenman). [Murphy, B., 1983, p. 257]. Rosenman était un rédacteur officiel des discours de Roosevelt ; Frankfurter, juge à la Cour suprême, en était un officieux. Le juge a également *« évolué progressivement jusqu'à devenir pratiquement un directeur de campagne informel [de la campagne présidentielle de Roosevelt], jouant un rôle central dans tous les aspects de la campagne, de la rédaction des discours à l'élaboration de la stratégie électorale ».* [Murphy, B., 1983, pp. 194-195, 205] « Roosevelt s'est entouré d'un si grand nombre de conseillers juifs », souligne Barbara Matusow, *« que ses ennemis ont commencé à qualifier ses programmes de 'Jew Deal' ».* [Matusow, B., mai 2000, p. 79] Leo Rosten était un *« écrivain juif populaire »* et le chef du département « Nature de l'ennemi » de l'Office of War Information. [Novick, P., 1999, p. 27] En 1943, William Bullitt, un ancien ambassadeur, se plaignait que *« l'accent mis par l'administration Roosevelt sur la guerre européenne par opposition à la guerre asiatique était le résultat de l'influence juive. »* [Novick, P., 1999, p. 28]

Roosevelt lui-même a plaisanté un jour, en croisant Samuel Rosenman, Stephen Wise (rabbin et président de l'Organisation sioniste mondiale) et Nahum Goldmann (qui a succédé à Wise dans le groupe sioniste) devant sa maison de week-end à la campagne (où Rosenman louait une maison à proximité) : *« Continuez, les garçons, Sam me dira quoi faire lundi... Imaginez ce que [le leader nazi] Goebbels paierait pour une photo de cette scène : le Président des États-Unis recevant ses instructions des trois Sages de Sion. »* [Goldmann, N., 1978, p. 156] (Quelques décennies plus tôt, le cercle juif du Président Théodore Roosevelt comprenait Oscar Solomon Strauss, le secrétaire au Commerce et au Travail qui déclina une offre pour devenir le secrétaire au Trésor du pays. *« Il craignait »*, explique le directeur de l'American Jewish Historical Society, Michael Feldman, *« qu'une association trop étroite entre les Juifs et l'argent soit mauvaise pour l'image du Juif. »* [Lieblich, J., 8-19-2000, p. A10]

Auparavant, il y avait Julius Rosenwald, le magnat de Sears-Roebuck : *« Admirateur inconditionnel du solide conservatisme de William Howard Taft, et l'un de ses plus fidèles partisans au sein de la communauté juive, Rosenwald a généreusement contribué aux campagnes de tous les candidats républicains de son*

époque. Il était un partisan particulièrement ardent de son ami Herbert Hoover, contribuant à hauteur de 50 000 dollars à sa campagne présidentielle en 1928 et devenant un proche conseiller et confident pendant sa présidence. ») [Dalin, D., 1998] Lewis Strauss était également proche de Hoover, son *« secrétaire privé »* et *« ami de toujours et confident. » « Le travail bénévole de Strauss allait non seulement déclencher une amitié de toute une vie avec Hoover, mais aussi ouvrir des canaux de coopération et d'amitié entre lui et les principaux membres de la communauté juive. »* [Wentling, S., 2000, pp. 377, 382] *« En mars 1919, alors que la fête de Pessah approchait, on demanda à Hoover de s'assurer que les Juifs de Pologne recevraient de la farine à temps pour faire du pain de Pessah. Le chef s'est empressé d'obtempérer. »* [Wentling, S., 2000, p. 383]

Dès les années 1940, la propagande sioniste visant à orienter la politique étrangère américaine vers les diktats sionistes a été massivement orchestrée. Ainsi que le fait remarquer Melvin Urofsky :

« Les groupes sionistes ont organisé des pétitions massives et des campagnes épistolaires. Le président Roosevelt a reçu une de ces pétitions en janvier 1945, qui appuyait le programme Biltmore [politique favorable aux juifs dans la Palestine de l'époque] et était signée par plus de 150 présidents et doyens de collèges et 1 800 membres du corps enseignant provenant de 250 collèges et universités de 45 États. Au total, 41 législatures d'État et des centaines de municipalités, représentant plus de 90 % de la population de la nation, ont approuvé des résolutions pro-sionistes. » [Urofsky, M., 1978, p. 34])

Roosevelt était, bien sûr, un démocrate. Du côté des sionistes républicains contre Roosevelt, Arthur Hertzberg relève le cas du rabbin Abba Hillel Silver, président de la Conférence centrale des rabbins américains :

« [Silver] est resté un facteur dans la politique républicaine, parce qu'il pouvait et a produit les votes juifs nécessaires dans l'Ohio, en particulier pour ses amis de la famille [politique de] Taft. En tant que chef de file sioniste, il a traduit ce pouvoir en levier politique contre Franklin Delano Roosevelt, lorsque ce dernier a failli sur les questions sionistes. » [Neusner, J., 1972, p. 40]

Lors de la présidence américaine suivante, fait observer Steven Spiegel, *« il est étonnant que [le Président Truman] n'ait pas été plus pro-sioniste, étant donné les pressions qui s'exerçaient sur lui...* [Spiegel, S., p. 16] *... Truman*

était souvent amer à propos des pressions sionistes exercées sur lui. Si Jésus-Christ n'a pas pu les satisfaire ici sur terre, se serait-il exclamé, comment diable suis-je censé le faire ? ». [Spiegel, S., p. 20] Sous Truman, un officier juif de la Maison Blanche, David Niles, *« était fortement engagé dans la cause sioniste ; il était non seulement prêt à argumenter avec le Président en faveur d'un État juif, mais aussi à contrer les effets de la bureaucratie [de la Maison Blanche]...* [Spiegel, S., p. 17] ... *Le modus operandi de [Niles] semble avoir été d'agir pour le Président tant que Truman ne lui avait pas ordonné de s'opposer à une action particulière... Truman ne semble pas avoir su précisément ce que Niles faisait. »* [Spiegel, S., p. 29]

« Notre grand coup de chance », a écrit Nahum Goldmann, président de l'Organisation sioniste mondiale, *« est d'avoir vu Roosevelt remplacé par Harry Truman... Il a dit : 'Mes amis sont juifs, les juifs veulent la partition [de la Palestine], très bien, ils peuvent l'avoir'... Le président avait un ami d'enfance juif appelé Jacobson, son co-partenaire dans un magasin avant de se lancer dans la politique, et c'est en partie grâce à cet homme que nous avons obtenu le Néguev [désert faisant partie de l'Israël moderne] ».* [Goldmann, N., 1978, p. 33] Eddie Jacobson, membre d'une loge du B'nai B'rith à Kansas City, s'est rendu à Washington DC pour implorer expressément Truman de voir le responsable sioniste Chaim Weizmann. Ainsi que le fait remarquer Melvin Urofsky :

Theo Thackery, le mari non juif de Dorothy Schiff (alors propriétaire du New York Post et petite-fille du célèbre banquier d'affaires juif Jacob Schiff), explique un incident qu'il a eu avec le président Harry Truman à la Maison Blanche :

« Presque immédiatement dans la conversation, [Truman] a dit : 'Maintenant Thackery, si seulement les foutus Juifs de New York fermaient leur foutue gueule et arrêtaient de brailler [...]. Ils foutent en l'air la situation, et je pourrais m'entendre avec eux, s'ils se réunissaient et décidaient de ce qu'ils veulent. Ils sont partout, ces foutus juifs, et vous voila, même pas juif, représentant le fer de lance responsable de tout cet enfer'. J'ai dû dire : 'Eh bien, M. le Président, il m'est impossible de poursuivre cette conversation. Je dois supposer que par ces 'foutus Juifs de New York, vous voulez dire ma femme, qui est juive. Je ne crois pas que vous soyez consciemment antisémite, mais je trouve cela absolument scandaleux'. Je suis immédiatement allé voir son attaché de presse et le président du comité national démocrate. Je leur ai dit que j'avais eu cette conversation absolument terrible avec le Président et j'ai suggéré

qu'il soit conseillé plus clairement sur de telles questions. » [Potter, J., 1976, pp. 202-203]

Melvin Urofsky fait état du succès des pressions sionistes sur le gouvernement américain en vue de la fondation de l'État juif moderne d'Israël (en 1948) :

« Edwin M. Wright a affirmé que 'la machine de propagande sioniste était efficace et minutieuse, couvrant les processus politiques américains dans des campagnes systématiques visant la population générale, les mairies, les administrations étatiques, et jusqu'à Washington'. Une étude de la couverture du débat sur la Palestine par les périodiques américains a confirmé que le point de vue sioniste dominait le média, en mettant l'accent sur les aspects humanitaires et religieux du mouvement. Des études récentes sur le rôle de Harry Truman dans la décision de la propartition [des Arabes et des Juifs dans ce qui était alors la Palestine] s'accordent à dire que la pression politique générée par les sionistes s'est avérée être le facteur principal qui a poussé la Maison Blanche à passer outre l'avis du Département d'État, une conclusion à laquelle James Forrestal [le Secrétaire à la Défense] était parvenu amèrement il y a trente ans. » [Urofsky, M., 1978, p. 147]

Dans les coulisses, ce sont les pressions sionistes pour obtenir des faveurs spéciales qui ont influencé le directeur du FBI, J. Edgar Hoover (il a fermé les yeux sur les juifs qui faisaient sortir clandestinement des armes des États-Unis vers l'armée juive en Palestine), [Urofsky, M., 1978, p. 157] et le maire de New York, William O'Dwyer (qui a fait en sorte que des policiers abandonnent la garde d'une cache d'armes sionistes destinées également au Moyen-Orient). [Urofsky, p. 157] Au cours des dernières décennies, c'est le Président Dwight D. Eisenhower qui, dans les années 1950, a le mieux résisté aux pressions du lobbying juif. Ainsi que le fait remarquer Melvin Urofsky :

« Les cinq premières années de l'administration Eisenhower... ont marqué le périgée des relations entre les gouvernements israélien et américain. Un analyste a suggéré qu'Eisenhower, seul président de Truman à Ford à ne pas avoir siégé au Congrès, n'avait jamais été exposé aux pressions politiques juives. La carrière militaire d'Eisenhower l'avait protégé de cette expérience, et de tous les présidents récents, il a montré, le moins d'inclination à se lier d'amitié avec la communauté juive. » [Urofsky, M., 1978, p. 305]

Pendant l'administration d'Eisenhower, en 1956, dans un plan secret conçu avec la France et la Grande-Bretagne (qui avaient toutes deux des intérêts dans le canal de Suez), Israël – dans un acte en contradiction directe avec les intérêts de la politique étrangère américaine – a envahi le désert du Sinaï en Égypte. Puis, malgré l'insistance de l'administration Eisenhower et des Nations unies pour qu'Israël se retire du territoire qu'elle avait saisi, l'armée juive est restée sur place. Urofsky souligne l'humeur juive américaine de l'époque et ses efforts visant à dicter la politique étrangère américaine :

« Bien que les Juifs américains se soient affligés de l'intransigeance d'Israël, ils ne se sont pas inquiétés de la vieille accusation de double loyauté. Voici le cas classique que les antisionistes de l'American Council for Judaism [un groupe antisioniste juif aujourd'hui disparu] avaient prédit avec tant de crainte : un choc des politiques entre les États-Unis et Israël, avec les Juifs américains pris au milieu. Qu'ont-ils fait ? Ils ont bombardé le Congrès et la Maison Blanche de demandes et de protestations pour que l'administration Eisenhower suive une voie plus pro-israélienne. Certains experts pensaient que les Juifs américains hésiteraient à contribuer – même indirectement – à une nation en désaccord avec la leur. Pourtant, c'est tout le contraire qui se produit. Les contributions de l'UJA ont bondi de 20 %, passant de 58,8 millions de dollars à 70,6 millions de dollars. » [Urofsky, M., 1978, p. 315].

Eisenhower était une exception dans sa résistance aux incessantes pressions juives. Ce qui s'est développé de plus en plus au cours des dernières décennies dans le gouvernement américain, bien plus que la norme gouvernementale, a été abordé sans détour le 6 juin 1972 par un citoyen américain troublé, Norman F. Dacey, de Southburg, Connecticut, qui a acheté une pleine page de publicité dans le *New York Times* pour déclarer sa perception que les États-Unis étaient devenus *« un ours dansant, répondant bêtement aux ordres donnés par le gouvernement d'Israël et indirectement par l'intermédiaire d'une puissante cinquième colonne qui opère ici en Amérique et qui obéit aveuglément au credo sioniste selon lequel tous les Juifs du monde entier doivent une loyauté nationale à Israël ».* La communauté juive a répondu à l'annonce de Dacey avec indignation ; la Ligue anti-diffamation a même acheté un espace dans le *Times* pour une réfutation. Au milieu d'une attaque juive unifiée contre le *Times* pour avoir autorisé une telle annonce, le vice-président juif du journal, Sydney Grenson, a

présenté des excuses officielles à l'ADL pour avoir imprimé l'annonce critique, en disant que le *Times « essayait de mettre au point une politique avec le département d'acceptation de la publicité pour s'assurer que même la plus petite chance d'une telle implication pour tout groupe ethnique ne devrait pas apparaître dans le journal ».* [Forster/Epstein, pp. 120-121]

L'influence juive dans (et sur) le gouvernement est extraordinaire. Au printemps 1977, par exemple, le Congrès a adopté une loi qui interdisait aux sociétés américaines de se conformer au boycott économique arabe en cours contre Israël. *« Le projet de loi a été élaboré entre les agences de défense juives et le Business Council, une prestigieuse organisation de grandes entreprises à haut pouvoir, dirigée par le président de Du Pont, Irving Shapiro. »* [Krefetz, p. 92] *« Les banques pro-israéliennes étaient si dominantes dans le domaine »*, a déclaré *Business Week*, *« qu'elles 'ne pouvaient pas être évitées de manière réaliste en raison de leur simple taille'. »* [Krefetz, p. 98] *« Le jeu politique intérieur qui se joue autour des activités des États-Unis au Moyen-Orient n'a qu'un seul acteur majeur »*, affirme Seymour Lipset, *« la communauté juive organisée qui, avec les contributions aux campagnes, l'activisme et l'influence des médias, constitue une force majeure. »* [Lipset, p. 157]

En novembre 2001, pendant l'Intifada (soulèvement) palestinienne chaotique contre l'occupation israélienne et le tollé international contre les invasions israéliennes sanglantes et répétées de villes et territoires palestiniens (sans parler des campagnes israéliennes d'*« assassinats ciblés »*), 89 sénateurs américains ont écrit une lettre officielle au Président George W. Bush et l'ont *« exhorté à ne pas empêcher Israël de riposter pleinement à la violence palestinienne et à exprimer rapidement sa solidarité avec Israël. » « Les hésitations de l'administration suscitent une inquiétude constante »*, a déclaré le sénateur juif Arlen Specter, *« [Le secrétaire d'État Colin] Powell parle du cycle de la violence qui suggère que l'un produit l'autre et qu'il existe une équivalence morale, ce qui n'est pas vrai. Les terroristes qui tuent des civils sont totalement injustifiés, et la réponse d'Israël est la légitime défense. »* [Sciolino, E., 11-17-01]

Cet accent mis sur les préoccupations internationales juives dans les actions gouvernementales des États-Unis, même en dehors d'Israël, l'emporte souvent sur les préoccupations américaines. *« En 1979 »*, explique le spécialiste des questions juives Stephen Whitfield, *« ...le FBI a*

arrêté deux espions soviétiques opérant sur le sol américain. Les espions ont été échangés non pas contre des Américains détenus par l'Union soviétique, mais contre cinq ressortissants soviétiques qui étaient des prisonniers politiques, dont deux Juifs condamnés ... neuf ans plus tôt. Le fait que la diplomatie américaine considère la vie de citoyens non américains comme si précieuse contrastait fortement avec ses échecs avant et pendant l'Holocauste. » [Whitfield, American, p. 16] En 1986, un juif, Karl Koecher, *« l'un des plus importants espions [soviétiques] de l'histoire des États-Unis »*, a été libéré d'une prison américaine en échange – non pas d'un Américain, mais – du dissident soviétique Anatoly Acharansky, qui s'est ensuite installé en Israël et est devenu le ministre du commerce de l'État juif auprès de la Russie capitaliste. [Deutsche Presse Agentur, 1-26-97 ; Kessler, R., 9-17-98, p. C1].

En 1973, le secrétaire d'État juif, Henry Kissinger, *« a convaincu les Soviétiques que l'émigration juive était un prix nécessaire pour obtenir ... les avantages commerciaux convoités. »* [Goldberg, JJ, p. 171] *« En 1975 »*, note Menachem Kaufman, *« lorsque le Président Ford et le secrétaire Kissinger n'ont pas réussi à convaincre le gouvernement Rabin [en Israël] de se retirer des cols Mitla et Gidi dans le Sinaï sans une renonciation formelle à la belligérance par les Égyptiens, l'administration Ford a mis un frein partiel au soutien militaire et financier des États-Unis à Israël. La réaction des juifs américains fut une campagne nationale de soutien à Israël. »* [Kaufman, p. 247] En mai 1977, le Congrès a adopté une loi anti-boycott contre la guerre économique arabe unifiée contre l'État juif. *« Les organisations juives »*, note J. J. Goldberg, *« avaient travaillé ensemble de manière plus ou moins transparente, s'assurant la coopération de Juifs amis dans les médias d'information, les entreprises, l'administration et le Congrès. Le résultat fut un changement majeur dans la politique des États-Unis. »* [Goldberg, JJ, p. 171]

L'éminent journaliste (juif) de la chaîne de télévision CBS, Mike Wallace, a écrit sur le lobby juif qui s'est fortement appuyé sur les médias, et sur lui, en 1975 :

« À cette époque, le lobby dit juif était l'un des groupes de pression les plus puissants d'Amérique. Ce n'est pas une insulte, mais une simple constatation des faits. Il était organisé, bien financé et extrêmement avisé, surtout lorsqu'il s'agissait de traiter avec les médias. Selon 'The Power Peddlers', un livre publié en 1977 sur l'effet des activités de lobbying aux États-Unis, 'le lobby israélien est unique parmi

les groupes de pression en raison de son 'influence' sur la presse. [Aucun autre lobby n'a réussi à faire en sorte que les journalistes regardent par-dessus leurs épaules autant que le lobby israélien' ». [Wallace/ Gates, 1984, pp 286-287]

L'influence juive dans le gouvernement américain est bien connue des cercles politiques du monde entier. En 2000, la *Jewish Telegraphic Agency* a rendu compte de ce phénomène, dans un article intitulé « Nations See Jews as Key to Winning with U. S. »[12] :

« La raison pour laquelle les Juifs américains veulent rencontrer les dirigeants du monde est claire et bien connue. Le point central de la plupart de ces réunions est Israël et la manière dont l'État juif peut renforcer les alliances dans le monde. La raison pour laquelle les dirigeants mondiaux veulent rencontrer des Juifs est plus intéressante, moins médiatisée et, pour certains Juifs, déconcertante. Ces dirigeants croient en la puissance juive... En fait, les dirigeants juifs sont aujourd'hui le plus souvent accueillis sur le tapis rouge. Ils ont accès aux couloirs du pouvoir dans la plupart des capitales du monde ... Les dirigeants juifs américains expliquent tout ce léchage de bottes en termes euphémiques, suggérant que les étrangers sont fascinés 'par ou apprécient' les Juifs américains. Mais lorsqu'on les presse, les dirigeants juifs admettent que la véritable force motrice derrière tout cela est la croyance persistante selon laquelle les Juifs sont capables de faire ou de défaire les relations avec les États-Unis et capables de faire des ravages sur les marchés financiers mondiaux. » [Jordan, M., 9-13-00]

Richard Curtiss, ancien fonctionnaire de carrière du ministère des Affaires étrangères, fait remarquer que *« plus d'un tiers de l'aide mondiale des États-Unis est allé chaque année à l'un des pays les plus petits et les moins peuplés de la planète ».* [Curtiss, p. 2] Le montant total de l'aide des contribuables américains à Israël depuis 1949 s'élève à bien plus de 83 milliards de dollars – une valeur de 14 346 dollars pour chaque Israélien actuel. [Curtiss, p. 4]

En outre, note Curtiss, *« alimenté par la loi américaine unique qui accorde l'exonération fiscale américaine aux dons des États-Unis à toute institution israélienne qui est exemptée d'impôts israéliens, le total des dons américains [privés] exonérés d'impôts à Israël approche maintenant un milliard de dollars par an. »*

[12] [NdT : « Les nations voient les Juifs comme la clé pour gagner avec les États-Unis »]

[Curtiss, p. 6] (Israël et le lobby juif mondial ont même réussi à obtenir une importante rentrée d'argent de l'Allemagne, coupable de l'Holocauste. Depuis la Seconde Guerre mondiale, l'Allemagne a versé 95,64 milliards de dollars de dédommagements à la plupart des juifs du monde entier, *« dont environ 26 milliards de dollars sont allés à des bénéficiaires individuels en Israël ou à l'État d'Israël lui-même. »* [Curtiss, p. 8]) Alors qu'Israël reçoit régulièrement ses énormes sommes, la négligence des autres nations est à couper le souffle. Un commentateur du *Washington Post* notait en 1999 que *« les États-Unis se classent au dernier rang des nations développées en termes de pourcentage de ressources consacrées à l'aide étrangère. »* [Overholser, G., p. 7]

Jane Apas constate que :

« Tout le financement du National Endowment for the Arts depuis sa création en 1966 équivaut à moins de huit mois d'aide à Israël ; la réduction de 10 millions de dollars du financement de PBS équivaut à 16 heures d'aide à Israël ; en 1996, les coupes dans les programmes pour les pauvres d'Amérique ont totalisé 5,7 milliards de dollars, les coupes dans l'aide à Israël ont été nulles, l'aide à Israël a été de 5,5 milliards de dollars. » [Apas, p. 106]

Parmi les résultats du gigantesque programme américain d'aide sociale à Israël (et de ses programmes d'aide sociale ultérieurs), il y a celui relevé par l'universitaire israélien Menachem Friedman : *« L'établissement de l'État d'Israël en tant qu'État providence occidental a créé des conditions économiques et sociales presque idéales pour l'épanouissement des institutions éducatives spéciales Haredi [ultra-orthodoxes]. »* [Friedman, M., p. 185]

Et le remboursement par Israël d'une aide aussi phénoménale ? En 1999, même l'ardent chroniqueur pro-israélien (et juif) William Safire était scandalisé par l'installation par Israël de radars de reconnaissance aérienne sur des avions chinois. D'une valeur de plusieurs centaines de millions de dollars pour l'État juif, Safire a déclaré que cet accord reflétait *« la politique amorale d'Israël ». « Cela va à l'encontre de l'intérêt de la sécurité des États-Unis »*, il a écrit :

« ... Les forces américaines seront directement menacées par les forces aériennes, navales et balistiques chinoises enhardies par la gestion de la bataille Phalcon

d'Israël... Bien que les candidats à la présidence américaine craignent aujourd'hui de soulever cette question, les partisans américains d'Israël veulent savoir si Israël fait pencher la balance technologique contre un allié américain démocratique en Asie [Taïwan], pourquoi les États-Unis devraient garantir qu'Israël continue à avoir un 'avantage qualitatif' au Moyen-Orient ? ». [Safire, W., 12-25-99]

En 1995, Duncan Clarke, professeur de relations internationales et coordinateur du domaine de la politique étrangère des États-Unis à l'American University, a abordé la menace que représente pour l'Amérique la revente généralisée par Israël de systèmes d'armes américains :

« D'autres pays ont été pris en flagrant délit de contournement des contrôles de réexportation étatsuniens, mais le cas d'Israël semble unique. Non seulement il bénéficie d'un soutien massif des États-Unis, mais il est aussi, et de loin, le principal contrevenant et la principale préoccupation des fonctionnaires américains chargés de mettre en œuvre les lois sur la réexportation des produits de défense américains. Les retransferts israéliens non autorisés d'articles et de technologies de défense américains sont particulièrement préoccupants pour plusieurs raisons, selon les responsables américains : Israël réexporte beaucoup plus souvent que d'autres alliés et avec des technologies plus sensibles ; il vend à des États 'parias' avec lesquels les États-Unis refusent de traiter ; son industrie de la défense sophistiquée rend les retransferts plus difficiles à suivre que ceux d'autres exportateurs d'armes ; et ses retransferts sont généralement sanctionnés par le gouvernement et ne sont pas simplement le résultat d'une entreprise malhonnête, comme c'est généralement le cas ailleurs. Le retransfert non autorisé par Israël de produits de défense américains s'inscrit dans un schéma plus large de comportement illicite qui comprend des détournements de l'aide militaire américaine, l'espionnage industriel et l'utilisation finale inappropriée d'équipements militaires américains. Israël retransfère souvent des produits de défense américains à des États qui sont potentiellement hostiles aux États-Unis ou qui violent de manière flagrante les droits de l'homme. Ces retransferts ont menacé les intérêts commerciaux américains, compromis les renseignements, perturbé la stabilité régionale, mis à rude épreuve les relations diplomatiques et confirmé la méfiance de longue date de la bureaucratie de la sécurité nationale américaine à l'égard des pratiques israéliennes en matière de transfert de technologie. » [Clarke, D., 1995, pp. 89-90]

Les retransferts d'armes israéliennes comprennent des versions du missile américain Sidewinder, des systèmes de ravitaillement en vol, le

missile Popeye, le missile de croisière Star, le missile Arrow, des viseurs de chars à imagerie thermique, des lanceurs spatiaux et des chasseurs à réaction. [Clarke, D., 1995, pp. 104-107] À quel genre de pays avons-nous apparemment affaire ici ? *« Israël »*, ajoute Clarke, *« s'engage dans des réexportations non autorisées de produits de défense, en grande partie pour alimenter le vaste secteur de la défense de son économie et parce qu'il est convaincu, à juste titre, que Washington ne fera pas ou ne pourra pas faire respecter la loi. En effet, l'administration Clinton a assoupli les restrictions sur le transfert de technologies sensibles vers Israël, malgré le bilan lamentable d'Israël en matière de transferts non autorisés. Il y a eu un modèle persistant de mauvaise conduite ... L'universitaire israélien Ehud Sprinzak soutient que sa société est affligée d'un 'illégalisme d'élite' qui est au cœur de la culture politique intérieure du pays et de son comportement international ... L'illégalisme élitaire déprécie l'idée de l'État de droit et suppose 'que la démocratie peut fonctionner sans une stricte adhésion à la loi', écrit Sprinzak. Il affirme que les anciens dirigeants comme Moshe Dayan (une 'personnalité souveraine' au-dessus de la loi) étaient des modèles pour une génération d'officiers des FDI. »* [Clarke, D., 1995, pp. 108-109]

En 2001, un journal israélien a fait remarquer que les États-Unis pourraient littéralement devenir un parking pour les armes israéliennes : *« Israël a demandé aux États-Unis de stationner en permanence certains avions de combat israéliens dans une base de l'armée de l'air américaine en Amérique pour l'entraînement au combat des pilotes israéliens, ont déclaré mercredi des responsables des deux pays. »* [Haaretz, 8-2-02]

En 2001, le *Forward* (juif) a fait état de la situation concernant l'influence juive au sein du Sénat désormais contrôlé par les démocrates (grâce à la défection d'un sénateur républicain au profit des démocrates) :

« Rien ne symbolise plus clairement la perspective d'un accès accru qu'une statistique démographique frappante : les cinquante démocrates qui composent le nouveau caucus majoritaire du Sénat comprendront neuf membres juifs, soit un peu moins d'un cinquième. Le caucus républicain ne compte qu'un seul membre juif, Arlen Specter, de Pennsylvanie. Certains de ces démocrates juifs occuperont des postes d'une importance cruciale pour les militants juifs lorsque le Sénat changera de mains. Le sénateur Carl Levin, du Michigan, devrait présider la commission des services armés du Sénat, qui supervise les domaines cruciaux de la coopération militaire

américano-israélienne. Les sénateurs Dianne Feinstein et Barbara Boxer, toutes deux de Californie, présideront respectivement les sous-commissions chargées du terrorisme national et international au sein des commissions judiciaire et des relations étrangères. La plupart des observateurs ne s'attendent pas à un grand bouleversement de la politique au Moyen-Orient à la suite de ce changement. 'Nous ne nous attendons pas à un grand changement', a déclaré Ken Bricker, porte-parole de l'American Israel Public Affairs Committee, le principal lobby pro-israélien. 'C'est l'un des avantages d'être une organisation qui met tellement l'accent sur le bipartisme' ». [Donadio/Schwartz, 6-1-00]

Dans les années 1970 et 1980, de plus en plus de juifs étaient bien visibles dans des positions de grand pouvoir politique au sein du gouvernement. Au niveau local, les maires de New York (Ed Koch), Atlanta (Sam Massell), Kansas City (Richard Berkeley), Omaha et San Francisco (Diane Feinstein) étaient juifs. Parmi les maires juifs qui ont exercé leur mandat à la fin des années 80 et dans les années 90 (certains au début du nouveau siècle), on trouve ceux de San Diego (Susan Golding), d'Indianapolis (Stephen Goldsmith), de Dallas, au Texas (Annette Strauss), de San Jose (centre de la Silicon Valley californienne spécialisée dans la haute technologie : Susan Hammer), de Portland, dans l'Oregon (Vera Katz), de Las Vegas (Oscar Goodman), de St. Paul, Minnesota (Norm Coleman) ; Louisville, Kentucky (Jerry Abramson) ; Tucson, Arizona (George Miller) ; Virginia Beach, Virginie (Meyer Orbendorf) ; Toronto, Canada (Mel Lastman) ; Prescott, Arizona (Sam Steiger) ; et Ottawa, Canada (Jacquelin Holzman). Linda Lingle a également été « maire » du comté de Maui à Hawaï pendant un certain temps à la même époque. Même le lord-maire cérémoniel de Londres, en Angleterre, est juif : Peter Levene. Beaucoup plus tôt dans sa carrière, le controversé animateur de talk-show Jerry Springer était le maire de Cincinnati. [Jewhoo, 2000] Même le maire de Fargo, dans le Dakota du Nord, était juif dans les années 1970. [Golden, H., 1973, p. 6]

Dans le Massachusetts, *The Jewish Advocate* a observé en 1994 que *« l'ancien maire de Chelsea (dans la région de Boston), Joe Pressman – également juif – a été inculpé pour corruption peu après la mise sous séquestre de la ville ».* [Sinert, M., 12- 22-94, p. 1]

Au fil des ans, les gouverneurs d'État juifs ont inclus ceux de l'Oregon (Neil Goldschmidt), Madeline May Kunin (Vermont), Rhode Island (Frank Licht et Bruce Sundlun), Connecticut (Abraham Ribicoff : également secrétaire à la santé, à l'éducation et au bien-être sous John F. Kennedy), et Nouveau-Mexique (Arthur Seligman). David Barrett a été Premier ministre de la Colombie britannique dans les années 1970. [Jewhoo, 2000] En 1977, le gouverneur juif du Maryland, Marvin Mandel, et quatre autres personnes ont été *« reconnus coupables de conspiration pour que le gouverneur influence la législation sur les pistes de course en échange de 380 000 dollars de pots-de-vin. »* [Ayres, B.D., p. A1] (Peu de temps après, en 1982, un autre politicien juif du Maryland a été condamné à la prison. Le président du conseil municipal de Baltimore, Walter Orlinsky, a plaidé coupable d'*« un chef d'accusation d'extorsion ... [Il a également] concédé que le gouvernement pouvait prouver d'autres charges contre lui »*). [New York Times, 9-23- 82, p. A24] [Baltimore Jewish Times, 1-23-98, p. 8].

Kenneth Duberstein a été chef de cabinet du Président en 1988-89. Philip Klutznik a été le secrétaire au commerce du Président Jimmy Carter. Il était également le président honoraire du Congrès juif mondial et un *« ancien président du B'nai B'rith International, qui a collecté des millions de dollars pour Israël. »* [Oliver, M., p. A16] En 1959, il a contribué à la tenue, pour la première fois, du rassemblement annuel du B'nai B'rith dans l'État juif. [Grusd, E., 1966, p. 268] Le secrétaire au Trésor de Carter, W. Michael Blumenthal, était également d'origine juive, tout comme son secrétaire à la Défense, Harold Brown. Philip Klutznick était secrétaire au commerce et Neil Goldschmidt était secrétaire aux transports. *« Deux des neuf principaux assistants »* de Carter étaient également juifs, Robert Lipshutz (anciennement chef du chapitre d'Atlanta du B'nai B'rith) et Stuart Eizenstat. Parmi les autres fonctionnaires juifs importants de l'administration Carter figuraient Kenneth Axelson, Anthony Solomon, Julius Katz et Arthur Borg. [Lilienthal, A., p. 236 ; Plesur, M., 1982, p. 142]. Robert S. Strauss [était] *« le choix de Carter pour presque tout ».* [Plesur, M., 1982, p. 143]

Sous la présidence républicaine de Gerald Ford, les personnalités d'origine juive comprennent Henry Kissinger (secrétaire d'État), James

Schlesinger (secrétaire à la défense) et Edward Levi (procureur général). L'histoire aurait pu être différente : les parents de Kissinger ont failli émigrer d'Allemagne en Israël. [Goldmann, N., 1978, p. 158] *« Vous êtes bien plus juif inconsciemment que consciemment »*, lui a dit un jour le lobbyiste sioniste Nahum Goldmann. « Cela », écrit Goldmann, *« est tout à fait visible dans son attitude envers Israël. »* [Goldmann, N., 1978, p. 163] *« Au cours des toutes premières années d'Israël en tant que nation »*, note Steven Silbiger, *« les États-Unis lui ont offert très peu d'aide financière ou militaire. L'énorme afflux d'aide directe s'est produit sous l'administration Nixon, dans les années 1970, sous la direction du secrétaire d'État Henry Kissinger, le premier Juif à occuper ce poste. L'aide est montée en flèche, passant de 300 millions de dollars à 2,2 milliards de dollars par an, faisant d'Israël le bénéficiaire de plus de dollars américains que toute autre nation. »* [Silbiger, S., 2000, p. 52]

Les postes appointés, cependant, ne sont pas tout. Les sièges électoraux ne sont pas non plus, bien sûr, le véritable lieu du pouvoir politique. *« La seule question que les militants juifs ont tendance à contourner sur la pointe des pieds »*, écrivait Stephen Isaacs en 1974, *« est celle qui concerne l'argent juif... L'argent juif a joué un rôle important dans l'exercice actuel du pouvoir... [Il] peut parfois jouer un facteur majeur dans le fait qu'un sénateur ait gagné sa réélection. »* [Isaacs, p. 260] *« C'est l'un des secrets les plus mal gardés de la politique juive américaine »*, a noté J. J. Goldberg, *« que la contribution à la campagne est une clé majeure du pouvoir juif ... Presque aucune des personnes impliquées dans le processus de financement des campagnes juives ... donateurs, collecteurs de fonds, candidats, contrôleurs ... n'est prête à en parler officiellement ... Les Juifs craignent que discuter de l'argent juif encourage les théories de conspiration antisémites. Les non-Juifs craignent que le fait d'en parler les expose à des accusations d'antisémitisme. Mais c'est un fait...* [Goldberg, J.J., p. 266] *...L'utilisation la plus notoire de l'argent juif pour les campagnes électorales n'est pas de soutenir des candidats qui se sont montrés amicaux, mais de s'opposer à ceux qui ont été inamicaux ».* [Goldberg, J.J., p. 269]

L'argent juif à Washington D. C. a même été crucial dans la fondation même de l'État moderne d'Israël. Les démocrates juifs Dewey Stone, Abe Feinberg, Ed Kaufmann et d'autres étaient les principaux collecteurs de fonds des campagnes présidentielles de Harry Truman ; ils étaient également sionistes. Allant à l'encontre de la volonté de son

propre Département d'État, Truman a suivi la ligne sioniste en soutenant un vote des Nations unies de 1947 pour la partition de la Palestine en sections juives et arabes. Par la suite, Stephen Smith, militant démocrate de longue date et beau-frère de John F. Kennedy, a déclaré : *« Deux millions de dollars sont partis dans un sac en papier à bord du train [de la campagne] de Truman, et c'est ce qui a payé l'État d'Israël. »* [Cockburn, pp. 26-27]

Sous l'administration de Franklin D. Roosevelt, *« à l'instigation [d'éminents juifs fortunés] Henry Morgenthau, Sr. et Felix Warburg »*, le Président nomma James D. McDonald *« haut-commissaire pour les réfugiés (juifs et autres) venant d'Allemagne ... La majeure partie du soutien financier reçu par McDonald provenait de sociétés de secours juives privées. Parmi les vingt agences bénévoles de son conseil consultatif, dix étaient juives, et Felix Warburg était personnellement obligé de compléter le maigre salaire de McDonald ... McDonald [était] ...un partisan à vie des causes juives et devint finalement le premier ambassadeur américain en Israël. »* [Nichols, pp. 43-44] *« Les représentants du Département d'État [parmi les conseillers du Président Truman] »*, note Melvin Urofsky, *« ont fortement insisté pour qu'un agent de carrière du service extérieur formé soit nommé, mais le Président [Truman], après avoir poliment écouté leurs candidats (qui venaient presque tous du bureau du Moyen-Orient), a choisi James G. McDonald. »* [Urofsky, M., 1978, p. 186] Le sous-secrétaire d'État Robert Lovette, par exemple, *« s'est demandé si la sympathie connue de McDonald pour la cause sioniste ne devait pas le disqualifier. »* [Urofsky, M., 1978, p. 187]

John F. Kennedy a eu une réaction fortement négative en 1960 aux conditions exigées par les contributeurs juifs pour leurs dons à sa campagne présidentielle (leur contribution « initiale » était de 500 000 dollars). Seymour Hersh rapporte une conversation que Kennedy a eue avec un ami, chroniqueur de journal, Charles L. Bartlett :

« 'En tant que citoyen américain, [Kennedy] était indigné', se souvient Bartlett, 'qu'un groupe sioniste vienne le voir et lui dise : 'Nous savons que votre campagne est en difficulté. Nous sommes prêts à payer votre facture, si vous nous laissez avoir le contrôle de votre politique au Moyen-Orient'. Kennedy, en tant que candidat présidentiel, a également ressenti la crudité avec laquelle il avait été approché. 'Ils voulaient le contrôle', a-t-il dit avec colère à Bartlett. » [Hersh, p. 97]

Parmi ces juifs se trouvait Abraham Feinberg, président de l'Israel Bonds Organization, qui *« avait contribué à financer la campagne présidentielle apparemment vouée à l'échec de Harry S. Truman en 1948 ; lors de la campagne présidentielle de 1960, il était peut-être le plus important collecteur de fonds juif pour le parti démocrate. Il n'y avait rien de subtil dans son message : les dollars qu'il collectait étaient destinés à assurer un soutien continu du parti démocrate à Israël. »* [Hersh, p. 93] *« Mon partenaire au pouvoir »*, a déclaré Feinberg, *« était la coopération en termes de ce dont ils avaient besoin – l'argent de la campagne. »* [Hersh, p. 94] Pour apaiser les intérêts juifs à la Maison Blanche de Kennedy, Myer Feldman, un agent de liaison avec la communauté juive américaine, s'est également vu accorder un accès extraordinaire pour *« surveiller tout le trafic des télégrammes du Département d'État et de la Maison Blanche sur le Moyen-Orient. »* [Hersh, p. 99] Robert Kennedy, le frère du Président, a fait remarquer dans une entrevue publiée en 1988 que le *« principal intérêt de Feldman était Israël plutôt que les États-Unis. »* [Hersh, p. 100] Feldman a également participé à la rédaction des discours de Kennedy et était *« un conseiller des chroniqueurs Drew Pearson et Jack Anderson. »* [Blumay, C., 1992, p. 66] En outre, *« L'un des conseillers les plus fiables et les moins connus de Kennedy pendant la campagne de 1960 [était] Hyman Raskin, un avocat de Chicago qui avait aidé à gérer la campagne présidentielle d'Adlai Stevenson en 1952 et 1956. »* [Hersh, S., 1997, p. 90]

Après son élection, John F. Kennedy a fait pression, sans succès, pour trouver des moyens de réformer *« la base financière de nos campagnes présidentielles. » « Dans une déclaration qui était bien plus sincère que ce que le public ou la presse pouvaient percevoir »*, affirme Hersh, *« il a critiqué la méthode actuelle des campagnes financières comme étant 'hautement indésirable' et 'pas saine' car elle rendait les candidats 'dépendants des grandes contributions financières de ceux qui ont des intérêts particuliers.' »* [Hersh, p. 97] Abe Feinberg était si important pour les cordons de la bourse des démocrates qu'il est entré en influence à la Maison Blanche de Kennedy et a même réussi à obtenir du timide président qu'il nomme le frère de Feinberg, Wilfred, à un poste de juge fédéral. [Hersh, pp. 97-98] (Du côté israélien, il a finalement été récompensé pour ses efforts de lobbying en faveur de l'État juif en étant autorisé à être l'un des principaux propriétaires de la franchise Coca-Cola en Israël. [Hersh, p. 192] Pierre Salinger était le secrétaire de presse de Kennedy. Même un médecin juif de New York,

Max Jacobson (le tristement célèbre « Dr. Feelgood » de tant de célébrités d'Hollywood), droguait régulièrement le Président avec des analgésiques et des stimulants, à tel point que certains dans l'entourage de la Maison Blanche ont commencé à s'inquiéter de la dépendance du Président à leur égard. *« Portant son sac de drogues et de seringues, note Seymour Hersh, Jacobson entrait et sortait de la Maison-Blanche sans être inquiété. Il faisait partie du 'cercle intérieur'. »* [Hersh, S., 1997, p. 234]

Dans l'Amérique politique moderne, dans les tentatives concurrentes d'achat d'influence, la moitié des dons importants au parti démocrate proviendrait des juifs [Slavin, p. 20], tout comme la moitié du financement des campagnes présidentielles démocrates [Goldberg, p. 276] Dès 1967, William Domhoff, dans *Who Rules America ?* a constaté que 50 % de l'échelon le plus élevé des contributeurs aux campagnes (*« sur lesquels nous avons pu trouver des informations »*) du parti démocrate en 1960 et 1964 étaient juifs. [Domhoff, p. 95] *« Les Juifs donnent ou collectent jusqu'à la moitié de tous les fonds de campagne du parti démocrate »*, a fait remarquer l'auteur juif Steven Silbiger en 2000, *« ... Encore une fois, pour citer le proverbe juif, 'Celui qui paie a son mot à dire'. »* [Silbiger, S., 2000, p. 55] (En 1968, sur les 21 personnes qui ont prêté à Hubert Humphrey plus de 100 000 dollars pour sa candidature ratée à la présidence, 15 étaient juives. [Tivnan, p. 84]) Il est compréhensible qu'en 1970, l'entrepreneur juif Robert Strauss ait été nommé trésorier du Comité national démocrate. *« Le petit monde du conseil politique et de la collecte de fonds des démocrates est un monde dominé par les Juifs »*, notait J. J. Goldberg en 1996, *« Nombre d'entre eux sont d'anciens employés de l'AIPAC [le plus éminent comité d'action politique pro-israélien] et de l'UJA [United Jewish Appeal]. »* [Goldberg, J.J., p. 275] (Même la révolution américaine était réputée dépendre en grande partie de l'argent juif, en particulier de Hayim Solomon : *« La légende veut »*, raconte Julia Lieblich, *« que George Washington ait fait appel au financier Hayim Solomon pour obtenir des fonds lors du plus important des jours saints, Yom Kippour »*). Lieblich, J., 8-19-2000]

En 1977, Steve Chapple et Reebee Garofalo ont mentionné les recherches du sociologue G. William Domhoff qui avait *« souligné que les directeurs de Gulf and Western ..., 20th Century Fox et MGM ont fait partie de ce qu'il appelle la clique de collecte de fonds des 'cow-boys juifs' qui constitue une partie*

importante de la base financière du parti démocrate. Arthur Krim et Robert Benjamin, puissances clés de United Artists, et directeurs de la société mère Transamerica ont été des collecteurs de fonds démocrates importants à New York. Benjamin a également été membre du Council on Foreign Relations. Lew Wasserman, du MCA, a également été pendant longtemps une figure importante des coulisses du parti démocrate. » [Chapple, p. 222]

Le journaliste d'investigation Dan Moldea a écrit un volume entier sur la relation du Président républicain Ronald Reagan avec MCA, notant que : *« La vie professionnelle du Président Ronald Reagan – sa carrière d'acteur, sa fortune fiscale personnelle et son ascension en politique – a été entrelacée avec et propulsée par un puissant conglomérat de divertissement basé à Hollywood, nommé MCA. Pendant près de cinquante ans, Reagan a bénéficié à la fois personnellement et financièrement de ... la Music Corporation of America – ainsi que de ses liens étroits avec les principaux dirigeants de la société : Jules Stein, Lew Wasserman, et Taft Schreiber. »* [Moldea, p. 1]

Stein et Schreiber étaient d'éminents militants républicains ; Schreiber était même co-président du comité financier pour la réélection de Reagan. [Moldea, p. 266] Wasserman, un ami de Reagan et autrefois son agent personnel à Hollywood pendant ses années de cinéma, était, comme indiqué, un démocrate de premier plan. *« Les problèmes antitrust [que MCA avait avec le gouvernement] »*, souligne Dan Moldea, *« seraient éliminés à l'avenir en maintenant de bonnes relations avec les deux partis politiques... Alors que Stein et Schreiber couvraient le GOP, Wasserman était occupé à se faire des amis chez les démocrates. Il est devenu un ami proche de Lyndon Johnson, une relation dont il n'a jamais parlé, et est devenu un collecteur de fonds clé du parti démocrate. »* Wasserman aurait même refusé une offre pour devenir le secrétaire au commerce de Johnson. [Moldea, p. 236] (Les liens de MCA avec le crime organisé posaient également problème. Wasserman aurait même risqué une rencontre dans son bureau avec le mafieux Meyer Lansky et l'avocat de la mafia Sidney Korshak en 1965). [McDougal, p. 328]

Lors d'une cérémonie de remise de prix à Wasserman en 2000, le magazine *Mother Jones* indique que le Président *« Clinton a plaisanté en disant qu'il avait participé à tant de collectes de fonds au domicile de Wasserman que*

'je m'attendais à ce qu'il calcule au prorata la taxe foncière de cette année et m'envoie ma part' ». [Mother Jones, 5-3-01]

Les juifs ont également joué un rôle clé dans le scandale de l'Irangate de l'administration Reagan [lorsque son administration a contourné une interdiction du Congrès de financer les rebelles Contra du Nicaragua en vendant secrètement des armes à l'Iran et en utilisant l'argent ainsi obtenu pour payer l'armement des Contra]. Quatre Israéliens – Yaakov Nimrodi, Al Schwimmer, David Kimche et Amiram Nir – qui ont *« organisé les livraisons d'armes »* ont demandé l'immunité contre toute poursuite au cours d'une enquête du Congrès sur cette affaire. [Trois Israéliens ont également obtenu l'immunité dans l'enquête sur l'espionnage de Jonathan Pollard]. [Sinaï, R., 1987]. En 1994, le *Jerusalem Post* a rapporté que le conseiller à la sécurité nationale [juif] Howard Teicher *« a été appelé le cerveau de l'affaire [Iran-Gate]. »* [Rodan, S., 1994, p. 18] Le *Jerusalem Report* a également fait état d'une forte implication israélienne dans la « Surprise d'octobre » qui, selon de nombreuses personnes, avait été planifiée pour que Reagan accède à la présidence américaine : *« Considérée il y a quelques semaines à peine comme un délire paranoïaque, la théorie d'un accord secret conclu en 1980 entre la campagne de Reagan pour la présidence et l'Iran révolutionnaire est désormais une affaire officielle du Sénat... Les versions conservatrices de la théorie prétendent que des responsables israéliens ont coopéré avec la campagne de Reagan dans ce qui s'apparentait à une tentative de prolonger la détention d'otages américains [en Iran] pour faire pencher l'élection de 1980 en défaveur du Président sortant Jimmy Carter... L'affaire actuelle semble avoir des empreintes israéliennes partout. »* [Goldberg, J.J., 6-11-91, p. 26]

Elliot Abrams est un autre acteur juif du scandale Iran-Contra. *« M. Abrams, secrétaire d'État adjoint sous le Président Reagan »*, remarquait le *Jewish Week* en 1997, *« qui a plaidé coupable à deux chefs d'accusation pour délit mineur pendant le scandale Iran-Contra, s'est réinventé en tant que principal défenseur d'une religiosité juive accrue ».* [Forward, 11-14-97, p. 14] (Reagan lui-même est allé très loin dans l'affirmation de son allégeance juive. *« De façon étonnante »*, note Anthony Bianco, *« Reagan a dit un jour au Premier ministre israélien Yitzhak Shamir qu'il avait vu de première main la dévastation causée par l'Holocauste en tant que membre d'une équipe de tournage de l'armée qui avait filmé*

la libération des camps de concentration. 'À partir de ce moment-là', a déclaré Reagan, 'je me suis senti concerné par le peuple juif.' Le fait est, toutefois, que Reagan n'a jamais quitté les États-Unis pendant la Seconde Guerre mondiale et qu'il a même vécu chez lui avec sa femme pendant les quatre années où il a porté l'uniforme. » [Bianco, A., 1991, p. 14]

Un autre aspect des éléments criminels juifs à Washington est le cas du président des Teamsters, Jackie Presser (également juif, il a pris la tête du syndicat en 1984). Presser, bien connu pour être associé au crime organisé (comme les Teamsters eux-mêmes), était le responsable syndical le mieux payé d'Amérique avec 530 000 dollars par an. Il a été nommé conseiller principal en matière de travail dans l'administration Reagan (le syndicat des Teamsters était la seule grande organisation syndicale à soutenir la candidature de Reagan). [Barron, p. 4] Allen Friedman, l'oncle de Presser, a écrit un livre sur sa propre vie dans le syndicat et ses liens avec la pègre. Dans le domaine de Washington, il note qu'*« il y a quelques années, Bill Presser m'a tendu une mallette qu'il disait remplie d'argent liquide et m'a dit de l'apporter à Edwin Meese [représentant de Reagan] à Washington... Après que Reagan [soit devenu président], il a nommé le fils de Bill, Jackie Presser, dans son cabinet de transition. Il a ensuite voulu nommer Jackie sous-secrétaire au travail, mais je suppose que les esprits plus calmes l'ont emporté. »* [Friedman, A., 1989, p. 3] Dans le domaine sioniste, *« Jackie a vendu des obligations d'Israël et a collecté des fonds pour construire un foyer pour enfants en Israël. Il a également convaincu la base des Teamsters d'acheter de telles obligations, la direction et les sections locales du syndicat achetant plus de 25 % de toutes les obligations vendues aux États-Unis en 1977. »* [Friedman, A., 1989, p. 257] (Russell Mokhiber ajoute que le syndicat des Teamsters *« n'était pas le seul à avoir un penchant pour les obligations [israéliennes]. Malgré des rendements inférieurs au marché et un risque inhabituellement élevé, certains des plus grands syndicats, fonds de pension et grandes entreprises américaines ont collectivement prêté des milliards de dollars au gouvernement israélien. La répression violente par Israël du soulèvement palestinien en Cisjordanie et à Gaza – et la menace que ce soulèvement fait peser sur l'économie chancelante d'Israël – ne semble pas avoir affecté la confiance des investisseurs. Nathan Zirkin [également juif], contrôleur du syndicat des détaillants, grossistes et grands magasins, a déclaré au Multinational Monitor que son syndicat prévoit 'absolument' de continuer à acheter des obligations israéliennes, malgré la répression dans les territoires occupés. 'Les Palestiniens*

n'avaient rien du tout avant l'arrivée d'Israël', a déclaré Zirkin. » [Mokhiber, R., 4-88]

Le « proche associé » de Presser à Los Angeles, Marty Bacow, a déjà été impliqué dans le Purple Gang (juif) de Detroit [McDougal, p. 456] Un autre responsable juif des Teamsters de l'État d'origine de Presser, Harold Friedman, président du Conseil des Teamsters de l'Ohio, a été *« condamné pour racket et détournement de fonds »* en 1989. [Friedman, A., 1989, p. 264] Dans le Minnesota, en 1995, le *Star Tribune* (Minneapolis) a relevé quelques autres Teamsters juifs en difficulté, dont Jack Mogelson, également ancien membre du conseil d'administration de l'American Civil Liberties Union dans cet État :

« Mogelson est une figure familière depuis des décennies dans les milieux syndicaux, des droits civils et de la politique au Minnesota. Aussi, lorsque la plus grande section locale des Teamsters de l'État a été mise sous tutelle au début du mois pour des irrégularités financières présumées, le nom de Mogelson était sur toutes les lèvres - non pas parce qu'il est considéré comme moins ou plus coupable que ses trois collègues responsables [le président Robert Wiesenburger, le trésorier David Morris et le vice-président Lawrence Bastian], mais parce qu'il est celui que les gens connaissent... De l'avis général, Mogelson est un homme de contrastes : Un syndicaliste à l'ancienne aux tendances libérales, un représentant énergique des forces de l'ordre qui a été arrêté pour avoir sollicité une prostituée et qui, dans sa jeunesse, a frappé avec une batte de baseball un policier qui arrêtait son frère pour vol à l'étalage... Militant dévoué, Mogelson s'est battu avec passion sur toute une série de questions allant des droits des travailleurs à la sécurité d'Israël. » [Hodges, J., 5-15-95]

Entre autres accusations, les indiscrétions financières des Teamsters par les dirigeants susmentionnés comprennent 55 000 $ provenant des fonds syndicaux pour des billets de sport ; 28 000 $ pour des thérapeutes par messages ; 7 800 $ pour des abonnements à des magazines ; et une augmentation de 20 000 $ (chacun) des Teamsters pour eux-mêmes lorsque la section syndicale était en difficulté financière.

Vient ensuite le Syndicat des livreurs de journaux et de courrier :

« Formé au début des années 1900, le syndicat des livreurs de journaux et de courrier était composé à parts égales d'Irlandais, d'Italiens et de juifs, reflet des groupes ethniques dominants de la ville à l'époque. Jusque dans les années 1970, les racketteurs juifs ont joué un rôle majeur au sein du syndicat ... Plus récemment, un gangster escroc du nom d'Irving Bitz – surnommé 'le petit gars' en raison de sa petite taille – a également contribué à maintenir la paix entre les factions mafieuses du secteur. Bitz, un membre de la NMDU qui dirigeait également Imperial News Service, avait sa propre légende effrayante : on attribue à cet homme d'affaires fougueux le meurtre, en 1931, du célèbre joueur [juif] Legs Diamond... En 1959, [Bitz] a été condamné pour avoir conspiré avec des responsables de la NMDU afin de contrôler les livraisons de journaux et de magazines de Long Island. Bitz est resté une force puissante dans l'industrie jusqu'au jour de 1981 où son corps ligoté a été retrouvé dans un marais de Staten Island. Son meurtre n'a jamais été résolu. » [Robbins, T., 3-701]

En 1993 est paru un livre controversé sur l'ancien chef du FBI J. Edgar Hoover, écrit par Anthony Summers. Sous-titré « The Secret Life of J. Edgar Hoover », Summers affirmait que le directeur en poste depuis des décennies était un homosexuel refoulé et un travesti. Cette affirmation a été réfutée et ridiculisée par d'autres. Summers a affirmé que si Hoover n'a pas réussi – inexplicablement – à endiguer le crime organisé, c'est parce que Meyer Lansky, le chef juif du « Syndicat », possédait des photographies (ou d'autres documents) compromettantes du directeur du FBI. Que cela soit vrai ou faux, dans ce scénario scandaleux, le magnat de la brasserie Lewis Rosentiel (également juif) joue un rôle clé :

« Au début de la carrière de Hoover, selon les interviews de la mafia, il était piégé par sa propre homosexualité. Le patron de la mafia Meyer Lansky, qui s'était spécialisé dans l'utilisation d'informations compromettantes pour manipuler les hommes dans la vie publique, aurait obtenu des preuves compromettantes – probablement des photographies... [p. 13] *...'L'homosexualité', dit [Sidney] Pollock, [associé de Lansky], 'était le talon d'Achille de Hoover. Meyer l'a trouvé, et c'était comme s'il tirait les ficelles avec Hoover. Il n'a jamais dérangé les gens de Meyer...'* [p. 243] *...À la fin de la Seconde Guerre mondiale, la société de Rosentiel, Schenley, était devenue le premier distillateur américain... L'implication de Rosentiel dans la mafia n'a été révélée qu'en 1970...* [p. 248]. *...Les révélations finales et les plus*

sensationnelles de Susan Rosentiel, la quatrième épouse de Rosentiel, suggèrent que son mari et Roy Cohn [avocat juif] [célèbre en tant que bras droit du sénateur Joe McCarthy pendant la chasse aux sorcières contre les communistes dans les années 1950] ont impliqué Edgar dans des orgies sexuelles – l'exposant ainsi plus que jamais à la pression du crime organisé ». [Summers, A., 1993, p. 253]

« Dans les années trente », ajoute Summers, *« Edgar a entamé une longue association avec le chroniqueur qui a régné pendant trente ans comme le premier pourvoyeur de ragots de la nation, Walter Winchell [également juif]. »* [Summers, A., 1993, p. 84] Summers mentionne également le soutien de la pègre de Lansky aux efforts de guerre du gouvernement américain :

« L'OSS [précurseur de la CIA] et les services de renseignement de la marine ont eu de nombreux contacts avec la mafia pendant la Seconde Guerre mondiale, s'assurant l'aide de criminels dans des projets incluant l'embauche de cambrioleurs et d'assassins, l'expérimentation de drogues, la protection des ports américains contre les agents nazis et l'invasion de la Sicile. Lansky a participé personnellement à ces deux dernières opérations, en rencontrant Murray Gurfein, un procureur adjoint de New York qui est devenu par la suite l'un des officiers de l'OSS les plus fiables de William Donovan. » [Summers, A., 1993, p. 245]

En 1999, un journal du Tennessee a publié un article alarmant en première page. *« L'ombre du crime organisé »*, disait le *Tennessean*, *« s'est abattue sur le paysage politique du Tennessee, par le biais des contributions aux campagnes électorales de l'opérateur [Rod Aycox] de sociétés de prêt de 'titres automobiles' basées en Géorgie. L'homme qui exploite ces sociétés a été le premier contributeur individuel aux campagnes politiques du Tennessee en 1998. Des documents judiciaires montrent qu'il est également le partenaire commercial d'un homme de Floride, Alvin Malnik, dont on sait qu'il a des liens étroits avec la mafia... Parmi les associés de Malnik figurent certains des plus grands mafieux du pays. »*

L'article ne parle pas d'Aycox (qui est dépeint comme une simple façade de la mafia), mais de Malnik, qui, en 1997, a reçu la moitié des bénéfices des entreprises d'Aycox et, en 1999, l'a complètement racheté. Malnik, qui vit dans une propriété de 34 acres à Boca Raton, avec une piste de bowling privée et un espace pour les chevaux arabes, était autrefois directeur de la Bank World of Commerce, une société écran connue pour le blanchiment d'argent de la mafia. Malnik était également un

partenaire commercial du mafieux Sam Cohen, notamment pour un country club de Miami construit 'avec l'argent du fonds de pension des Teamsters' ». [Wissner, S., 3-14-99, p. 1A]

Robert Kennedy a écrit un jour à propos d'un autre membre officiel (juif) des Teamster, Paul Dorfman :

« [Dorfman] était un gros opérateur – une figure majeure de la pègre de Chicago qui connaissait aussi certains cercles syndicaux et politiques... ». [Le patron des Teamsters Jimmy] Hoffa a fait un échange avec Dorfman. *« La commission [gouvernementale d'enquête] a découvert qu'en échange d'une introduction dans la pègre de Chicago, Hoffa lui a remis, ainsi qu'à sa famille, le gigantesque fonds d'aide sociale de la Central Conference of Teamsters. »* [Marris, 1989, p. 383]

(Auparavant, en 1983, un autre Dorfman, Allen, ancien directeur du Central States Pension Fund des Teamsters, avait été retrouvé assassiné). [Moldea, 1989, p. 366]

C'est également de Chicago que venait l'avocat Sidney Korshak, lui aussi juif et lié à la mafia, qui est un pilier de tous les livres sur la pègre et Hollywood. Ainsi que le souligne Dennis McDougal :

« Alors qu'il prenait pied à Hollywood, Korshak continuait à pratiquer le droit dans le quartier de Chicago. Parmi ses plus proches associés figurait le conseiller Jacob Arvey, un célèbre fixateur politique à part entière, ainsi qu'un ami du syndicat de Capone depuis les années 1920. Partenaire commercial de longue date d'Alex Louis Greenberg au sein de Lawndale Enterprises, Inc, Arvey [également juif] était le personnage le plus puissant de la politique de Chicago. Le jeune frère de Korshak, Marshall, devint également un protégé d'Arvey et devint ensuite sénateur d'État, et l'un des principaux intermédiaires entre la mafia de Chicago et la machine politique démocrate de l'Illinois. » [McDougal, p. 141]

(Selon Harry Golden, Jacob Arvey *« contrôlait le parti démocrate de l'Illinois de 1947 à 1959 ».* Au début des années 1970, sept juifs siégeaient au conseil municipal de Chicago ; le shérif du comté de Cook de la région de Chicago était également juif, tout comme l'attaché de presse du maire, qui écrivait *« de nombreux discours du maire »*). *« Lorsqu'ils étaient démocrates, faisait remarquer Bernard Neistein, membre du comité de Chicago, à la*

même époque, la législature de l'État de l'Illinois était habilitée à investir les fonds excédentaires dans des obligations israéliennes. » [Golden, H., 1973, pp. 210-211, 216, 218, 220]

Parmi les autres amis de Sidney Korshak se trouvait un autre avocat juif, Paul Ziffren. En 1960, le président du Comité national démocrate fait l'éloge de Paul Ziffren, déclarant qu'il *« a été la principale force et le démocrate le plus important dans la résurgence du parti démocrate en Californie »*. Peu de temps après, un article du Reader's Digest souligne *« les liens de longue date de Ziffren avec les principales figures du crime organisé. »* [Moldea, p. 137] Selon un rapport de la police de Los Angeles, Ziffren était également un fournisseur de prostituées pour les riches et les puissants : *« Il est de notoriété publique que le nom de Ziffren apparaît dans de nombreux carnets d'adresses de call-girls qui sont confisqués par la police lorsque ces individus sont arrêtés.... Toutes reconnaissent volontiers faire partie du service de Ziffren. »* [McDougal, p. 278]

De nombreux politiciens juifs se déplacent dans des quartiers proches. Dennis McDougal fait ainsi remarquer :

« Tout comme Paul Ziffren, ami et allié proche de Wasserman, a contrôlé discrètement la délégation californienne du Comité national démocrate pendant de nombreuses années, [l'avocat juif Ed] Weisl a dirigé la délégation new-yorkaise du parti, en particulier dans les années 1960, lorsque tous trois allaient devenir des confidents du Président Lyndon Johnson. » [McDougal, p. 231]

L'infâme avocat juif Roy Cohn fait remarquer que :

« Edward Weisl, Sr, le courtier en puissance démocrate qui allait devenir le principal confident du Président Johnson, déversa une bonne dose de venin contre le juge de la Cour suprême William O. Douglas, qui avait voté contre Paramount Pictures dans un important procès antitrust. Weisl, un bon ami du président de Paramount, Barney Balaban [également juif], était allé voir Douglas pour lui demander son vote. Il pensait avoir tous les droits de le faire car il était l'un des plus proches amis de Douglas. Comme Weisel me l'a dit : 'Nous l'avons fait entrer à la tête de la Commission des opérations de bourse, nous l'avons mis sur la touche pour la nomination à la Cour suprême avec FDR alors qu'il y avait cinq autres personnes devant lui, nous avons fait ce salaud. Et maintenant que nous lui demandons

quelque chose comme ça, quelque chose de parfaitement correct, il nous dit d'aller nous faire voir.' » [Zion, S., 1988, pp. 22-23]

L'ancien président du Comité national démocrate Robert Strauss était également, depuis 1980, membre du conseil d'administration de MCA (la société de Wasserman). [McDougal, p. 461]

Un exemple plus récent d'influence sur les cordons de la bourse à Hollywood est celle exercée par les trois magnats juifs des médias – David Geffen, Stephen Spielberg et Jeffrey Katzenberg, et leurs empires commerciaux personnels qui, ces dernières années, ont fusionné en un seul, Dreamworks SKG. Dreamworks *« est devenu le plus grand contributeur du parti démocrate avec des dons totalisant plus de 2 millions de dollars. »* [Goodman, p. 379] *« Je ne veux pas me présenter comme une personne influente »*, a fait remarquer Geffen dans une interview. *« Puis »*, rapporte Fred Goodman, *« il a procédé à des retours d'appels téléphoniques à Michael Ovitz, Lew Wasserman, Barry Diller, Ted Field, et plusieurs autres, les arrangeant pour rencontrer le Président Clinton lors de son passage à Los Angeles la nuit suivante. »* [Goodman, p. 379]

Lors de l'année électorale de 1996, année de la réélection de Bill Clinton à la présidence, les six principaux donateurs individuels du parti démocrate étaient des magnats juifs d'Hollywood :

David Geffen – 575 000 dollars

Lew Wasserman – 507 000 dollars

Steven Spielberg – 503 000 dollars

Jeffrey Katzenberg – 408 000 dollars

Sidney Sheinberg – 321 000 dollars

Edgar Bronfman, Jr. – 318 000 dollars

Les trois plus grands bénéficiaires individuels de cette philanthropie politique étaient les deux sénateurs juifs de Californie, Diane Feinstein et Barbara Boxer, et le député (juif) de West Los Angeles, Mel Levine. Le Président Clinton et le sénateur du Massachusetts Ted Kennedy se classent en quatrième et cinquième position pour ce qui est des sommes reçues des six magnats juifs susmentionnés. Le député de West Los

Angeles Howard Berman, également juif, était le bénéficiaire suivant. [McDougal, p. 520]

En guise d'aperçu, un article du *Los Angeles Times* de 1992 indiquait que Mel Levine avait fait l'objet des dons juifs les plus importants de la ville. *« Lorsqu'il s'agit de la puissance des dons pro-israéliens »*, note le journal, *« ... le représentant Levine est la pièce à conviction A.... Levine a été l'un des plus ardents défenseurs d'Israël au Capitole. »* (Le beau-père de Levine, Max Greenberg, a déjà dirigé la Ligue anti-diffamation). [Miller/Morris, 1-26-92, p. A1] Et comme l'a noté la *Jewish Telegraphic Agency* après que Levine ait quitté ses fonctions, *« L'un des amis les plus anciens et les plus proches du [vice-président Al] Gore à Los Angeles est l'ancien représentant Mel Levine ».* [Tugend, T., 2-16-2000, p. 8]

Les membres centraux d'une autre clique politique de collecte de fonds démocrate d'Hollywood des années 1970 – en grande partie juive – (appelée par Ronald Brownstein la « Malibu Mafia ») comprenaient Sidney Sheinbaum (dont la femme est la fille du magnat du cinéma Harry Warner), Norman Lear, Miles Rubin, Ted Ashley, Max Palevsky, Harold Willens et Leopold Wyler.

En 1992, le *Los Angeles Times* a également distingué un autre collecteur de fonds politique juif local de premier plan (dans le secteur de la confection, cette fois), Stanley Hirsh : *« Hirsh est l'un des aimants financiers qui attirent les politiciens de tous les États-Unis à Los Angeles. » « Nous avons un livre à la maison »*, dit-il au journal, *« que ma femme tient avec les enregistrements des votes annuels des candidats que nous suivons. Il s'agit en grande partie de la façon dont ils votent sur Israël [et deux autres questions]. »* [Miller/Morris, 1-26-92, p. A1] L'article du *Times* se concentrait sur le trésor d'argent politique (en grande majorité juif) disponible auprès des riches de la ville, soulignant que :

« Pour les candidats individuels des deux partis, soutenir Israël pourrait bien être la chose la plus importante qu'ils puissent faire pour s'aider à collecter des fonds à Los Angeles. Par-dessus tout, cela signifie voter pour le projet de loi annuel sur l'aide étrangère, qui contient actuellement 3 milliards de dollars pour Israël.... La plupart des plus grands bénéficiaires politiques des largesses de Los Angeles en 1989 et 1990 sont considérés comme des amis importants de l'État juif... [Paul Simon, de

l'Illinois], est devenu un héros pour la communauté pro-israélienne en 1984 lorsqu'il a évincé l'ancien sénateur Charles H. Percy, un critique influent d'Israël... Au dire de tous, les références pro-israéliennes des membres du Congrès leur confèrent une entrée et un attrait particuliers. » [Miller/Morris, 1-26-92, p. A1]

Par ailleurs, en 1998, le milliardaire Haim Saban, *« le plus grand acteur israélien d'Hollywood, ... a organisé chez lui [à Los Angeles] une collecte de fonds pour le Président Clinton qui a rapporté 1,5 million de dollars en dons ».* [Tugend, T., 3-28-99] [*« Les Saban »*, indique le *New York Times*, *« ont donné jusqu'à 10 millions de dollars au fil des ans au parti démocrate et à ses candidats ».* [Weinraub, B., 3-4-01, sec. 3, p. 2] (Au Canada, Gerald Schwartz, chef de la société Onex, ami des politiciens libéraux et conservateurs, *« est devenu un important collecteur de fonds »*). [Noble, K., 10-11-99] Margery Tabankin, également juive, a dirigé le *« puissant Comité politique des femmes d'Hollywood »* et *« a régné sur le monde scintillant de la collecte de fonds politiques de gauche à Tinseltown »* jusqu'en 1997, date à laquelle elle a pris les rênes de la Fondation Spielberg de Steven Spielberg, dotée de 55 millions de dollars. *« Elle dirige également la Fondation Barbara Streisand ».* [Forward, 1-5-01]

À l'autre bout du pays, dans l'autre centre névralgique de l'Amérique, en 1994, le journal *Crain's New York Business* a publié les résultats d'un rapport répertoriant *« les principaux contributeurs de New York aux élections fédérales, aux partis et aux comités d'action politique ».* Les cinq principaux donateurs mentionnés étaient tous juifs : Bernard Schwartz, PDG de la Loral Corporation ; Maurice Templeton, président de Lazare Kaplan International ; Arthur Ortenberg, cofondateur de Liz Claibourne Inc. ; Robert Rubin, ancien coprésident de Goldman Sachs & Co. et plus tard membre du cabinet de Bill Clinton ; et Jeffrey Keil, président de la Republic New York Corporation. [Feiden, p. 6] En octobre 2000, le journal israélien *Ha'aretz* a relevé que S. Daniel Abraham, fondateur de la société Slim-Fast, était *« le plus gros donateur privé du parti démocrate, avec une contribution de pas moins de 993 000 dollars au cours des 18 derniers mois ».* [Leibovich-Dar, S., 10-13-2000]

En 2001, le magazine *Mother Jones* a dressé la liste des 400 premiers contributeurs individuels aux campagnes politiques [démocrates et républicaines]. [Mother Jones, mai 2001] Ce sont les personnes qui

cherchent à influencer le processus politique américain par des moyens économiques. Bien que les juifs ne représentent que 2,5 % de la population américaine, au moins 41 (et très probablement un peu plus) des 100 premières personnes listées étaient juives, dont quatre des cinq premières. Parmi ces quatre premières personnes, trois sont connues pour avoir des liens étroits avec Israël :

#Le numéro 1 est S. Daniel Abraham, ancien magnat de Slim Fast Foods, qui *« a consacré la majeure partie de son énergie politique et caritative de la dernière décennie à soutenir Israël et le processus de paix en difficulté au Moyen-Orient. Il a contribué à financer Birthright Israel, un programme qui parraine des visites d'Israël pour les jeunes juifs américains ».* Abraham a contribué à hauteur de 1 518 500 dollars au parti démocrate.

#Le numéro 2 était Bernard Schwartz, PDG de Loral Space and Communications, un entrepreneur de la défense qui se lance de plus en plus dans l'industrie des télécommunications. Schwartz a donné 1 317 000 dollars au parti démocrate.

Le numéro 3 est David Gilo, directeur de la société de communications sans fil Vyyo. Gilo est né en Israël et *« a émigré aux États-Unis en 1982, conservant la double nationalité ».* Gilo a contribué à hauteur de 1 311 000 dollars au parti démocrate.

#Le numéro 5 était Haim Saban, qui est également immigré d'Israël. D'autres juifs figurent sur la liste des plus grands tireurs de ficelles économiques de la nation :

#9. Constance Milstein – *« née dans l'une des plus grandes familles de l'immobilier de New York ».*

#14. David Shimon – *« le principal contributeur aux campagnes de l'État de Californie ».*

#18. Walter Shorenstein – *« ... contrôle 25 % du centre-ville [de San Francisco] ».*

#19. Steven Kirsch – a fondé la société informatique Infoseek.

#20. David Steiner – magnat de l'immobilier basé dans le New Jersey et ancien président de l'AIPAC, le lobby israélien. Il a dû démissionner

de ce poste après avoir été enregistré en train de se vanter *« de son influence politique, disant qu'il avait 'conclu un accord' avec l'administration Bush pour donner plus d'aide à Israël. Il avait obtenu 'près d'un milliard de dollars d'autres cadeaux', a-t-il ajouté, et était en train de 'négocier' avec la future administration Clinton la nomination d'un secrétaire d'État pro-Israël. 'Nous avons une douzaine de personnes dans son quartier général [celui de Clinton]', s'est vanté Steiner, 'et ils vont tous obtenir de gros emplois'. »*

#23. Sam Fox – *« Lui et sa femme sont particulièrement actifs dans la promotion des opinions des républicains juifs. Marilyn Fox a été la première femme présidente de l'Association des centres communautaires juifs au cours de ses 112 ans d'histoire, et son mari est président de la Coalition juive républicaine. La RJC soutient un Israël fort ...Fox est l'un des huit dirigeants de la RJC figurant sur la liste Mother Jones 400. Les autres sont Laurence Kadish ..., Max M. Fisher ..., John Price ..., Earle I. Mack ..., Clifford Sobel ..., Lewis M. Eisenberg ..., et David M. Flaum. »*

#37. Philip Levine – président de Onboard Media

#38. Lawrence Kadish – *« figure en tête des listes de donateurs républicains depuis que George H. W. Bush est Président. Investisseur immobilier à New York et en Floride, Kadish travaille depuis longtemps à établir des liens entre le parti républicain et les juifs américains. Il est président de la Coalition juive républicaine... Le groupe a soutenu une approche dure de la négociation d'un accord de paix israélo-palestinien, critiquant le Président Clinton pour avoir 'apaisé le Président Arafat' au lieu d'exiger 'responsabilité et conformité de l'Autorité palestinienne'. Allié au gouvernement israélien du Likoud, le groupe a soutenu la construction de la colonie controversée de Har Homa à Jérusalem-Est, malgré les objections palestiniennes selon lesquelles le projet mettait en péril le processus de paix. Il soutient également le maintien du soutien militaire américain à Israël, y compris un récent projet de construction d'un système de missiles antibalistiques. Sur le plan intérieur, le RJC soutient les initiatives de choix d'école et de bons d'achat, affirmant qu'elles contribuent à réduire le 'risque d'assimilation' pour certains Juifs vivant aux États-Unis. »*

#39. Jeffrey Levy-Hinte – dirige une société indépendante de production de films, poste 391.

#41. Alfred Lerner – classé par Forbes comme le 51e homme le plus riche d'Amérique. Il est le président et le PDG de MBNA, le géant des cartes de crédit.

#42. David Saperstein – *« le plus gros actionnaire de Westwood One, le plus grand réseau de radio du pays ».*

#50. S. Donald Sussman – *« président du fonds spéculatif Paloma Partners ....Il siège également au conseil des gouverneurs de l'Institut Weizmann des sciences [en Israël]. »*

#51. David Koch – *« Koch Industries, un conglomérat possédant d'importants avoirs pétroliers et gaziers, est la deuxième plus grande société privée des États-Unis. Elle est également le bénéficiaire de la plus grande amende civile jamais imposée à une société pour avoir violé les lois fédérales sur l'environnement. »*

#54. Marc Nathanson – nommé deux fois par Bill Clinton *« en tant que président du Broadcasting Board of Governors, qui supervise la Voix de l'Amérique, Radio Free Europe et d'autres services de radiodiffusion fédéraux ».*

#56. Meyer Berman – trader en bourse

#57. John Price – magnat de l'immobilier, à la tête de JP Realty, basé dans l'Utah.

#58. Jeffrey Katzenberg – magnat d'Hollywood, l'un des dirigeants de Dreamworks.

#59. Jonathan Tisch – Il a *« apporté un torrent de mauvaise presse à la Convention nationale démocrate de Los Angeles. En tant que PDG de la chaîne d'hôtels Loews, M. Tisch se battait pour mettre un terme à une campagne syndicale menée par 300 femmes de ménage et autres employés de service à l'hôtel Loews de Santa Monica, où les délégués devaient séjourner. Il s'est avéré que Loews était également l'un des principaux contributeurs d'une initiative visant à supprimer une mesure de salaire de subsistance soutenue par les travailleurs à Santa Monica et à la remplacer par une initiative favorable aux entreprises. »*

#60. Harold Snyder – magnat de l'industrie pharmaceutique ; membre du conseil d'administration de Teva, une société israélienne.

#61. Michael King – dirige, avec son frère Roger, King World Productions, *« l'une des entreprises les plus puissantes de la syndication télévisuelle ».*

#63. Marvin Davis – milliardaire qui a fait fortune, initialement, dans l'immobilier. Ancien propriétaire de la 20th Century Fox.

#65. Louis Weisbach – directeur de Halo Branded Solutions.

#66. Alan Solomont – magnat des maisons de retraite et ancien président financier du Comité national démocrate.

#68. Leonard Lauder

#70. Max Fisher

71. Bernard Bergreen – chef par intérim de Gilman Paper, *« la plus grande entreprise privée de papier des États-Unis ».*

#74. Denise Rich – ex-femme du criminel Marc Rich, la plus controversée des grâces accordées par le président Bill Clinton.

#75. Bren Simon – le Simon Property Group de sa famille est *« le plus grand propriétaire de centres commerciaux des États-Unis ».*

#79. Samuel Heyman – *« Sa société de fabrication, GAF Corporation, a dépensé au moins 7 millions de dollars en lobbyistes depuis 1997. »*

#84. Gary Winnick – vaut 3,2 milliards de dollars. Dirige la société de télécommunications Global Crossing.

#86. Norman Pattiz – *« Fondateur et président du géant de la radio Westwood One. »*

#87. Eve Weinstein – épouse de Harvey Weinstein, coprésident de Miramax Films.

#88. Bernard Marcus – co-fondateur de Home Depot. *« Marcus tente également de modifier la politique au Moyen-Orient par le biais d'un groupe de réflexion qu'il préside et qui s'appelle Israel Democracy Institute .... Marcus s'efforce également de relier l'économie israélienne à son État d'origine... [L]e magnat de la quincaillerie a contribué à persuader les responsables de l'État d'offrir ... aux entreprises israéliennes des incitations à s'installer en Géorgie. »*

#89. Lew Wasserman – connu sous le nom de *« Parrain d'Hollywood... Il siège au conseil consultatif de la Fondation présidentielle William J. Clinton avec le triumvirat [juif] DreamWorks de Jeffrey Katzenberg, David Geffen et Steven Spielberg ».*

#93. Frederic Mack – *« Comme son frère Earle, Frederic Mack a longtemps manifesté un intérêt constant pour les relations entre les États-Unis et Israël... Mack est actuellement membre du conseil d'administration national de l'American Israel Public Affairs Committee, le plus grand et le plus influent lobby pro-Israël du pays. Il préside également le conseil d'administration de la section Nord-Est de l'AIPAC et siège au conseil d'administration du New York Jewish Community Relations Council, du Jewish Theological Seminary et de l'Israel Policy Forum. »*

#97. Ira Lipman – est *« le propriétaire de l'une des plus grandes sociétés de sécurité du pays »* – Guardsmark, *« qui possède maintenant des bureaux dans plus de 400 villes aux États-Unis et au Canada. »*

#100. Irwin Jacobs – fondateur de Qualcomm, Inc, *« la société de télécommunications qui a atteint un chiffre d'affaires annuel de 3,3 milliards de dollars. »*

Au Texas, en juin 1998, un article de Ft. Worth indiquait que le Président Clinton espérait récolter 500 000 dollars pour son parti politique lors d'un dîner de collecte de fonds au domicile de Dallas du promoteur immobilier juif Ray Nasher :

« Moyennant 10 000 à 25 000 dollars par couple, une soixantaine de donateurs démocrates fortunés devaient dîner de saumon grillé, de salade de homard et de sorbet aux fruits dans la maison cossue de Nasher, située dans la région de Park Lane, qui a développé le NorthPark Center, mais qui est peut-être plus connu pour sa collection mondialement connue de sculptures exposées à l'intérieur et à l'extérieur de sa spacieuse demeure... Au cours de son voyage à Houston, Clinton a également collecté 800 000 dollars pour le Comité national démocrate du Congrès lors d'un évènement organisé au domicile Royal Oaks de l'avocat Richard Mithoff. » [Nix, M., 6-2-98]

Dans le Massachusetts, Elaine Schuster, héritière de la Wingate Construction Company, est l'un des philanthropes les plus en vue du parti démocrate. Son père, Ben Siegel, *« s'est vu interdire en 1967 par le ministère américain du logement et du développement urbain de recevoir des fonds*

fédéraux en raison de ses antécédents de défauts de paiement d'hypothèques et de problèmes de gestion. Siegel avait également été condamné par un tribunal de district américain pour avoir soudoyé un fonctionnaire fédéral afin d'obtenir un contrat fédéral. » [Miga, A., 4-18-96, p. 6] Dans les années 1970, Wingate Construction a reçu des subventions du gouvernement et a *« exploité l'un des bidonvilles les plus notoires de New York »* dans le sud du Bronx. Une enquête de l'Assemblée de l'État de New York sur l'entreprise a rapporté que celle-ci *« avait apparemment commis des fraudes »* et qu'elle était un *« promoteur sans scrupules uniquement intéressé par les profits. »* [Miga, A. 4-18-96, p. 6] En 1996, le *Boston Herald* a noté que *« Elaine Schuster est la preuve vivante qu'en politique, l'argent parle. Cette vétéran de la collecte de fonds démocrate est l'un des plus importants soutiens financiers du Président Clinton dans le Massachusetts ».* Le *Herald* souligne que Schuster a reçu des récompenses personnelles, notamment une nomination de Clinton au comité consultatif des arts du John F. Kennedy Center for the Performing Arts. [Miga, A., 4]

Chose incroyable, en 1995, le Congrès américain a même décerné au rabbin Menachem Schneerson, chef du mouvement orthodoxe Chabad, la médaille d'or du Congrès, *« la plus haute distinction civile du pays ».* On peut dire que Chabad est une sorte de Ku Klux Klan juif. Voir http://jewishtribalreview.org/chabad2.htm pour les citations d'un autre chapitre sur les principes du racisme de Schneerson et de Chabad]. [Voir également http://jewishtribalreview.org/micsam.htm pour une condamnation morale par courrier électronique de Chabad par l'érudit juif Michael Samuel]. Des sénateurs américains et *« plus de vingt ambassadeurs et autres fonctionnaires d'ambassade »* ont assisté au dîner en l'honneur de Schneerson. [Batog, J., 7-3-95, p. 4] Pourquoi un tel raciste a-t-il été salué par le Congrès ? *« Le rabbin Schneerson »*, explique le *Baltimore Jewish Times*, *« est la première personnalité religieuse à recevoir la médaille tant convoitée, qui a été approuvée par le Congrès en octobre dernier. Plus d'un an de lobbying intensif de la part des forces Chabad a permis d'obtenir quelque 225 co-sponsors de la Chambre des représentants pour la loi d'autorisation. Des exemplaires de la médaille en or – qui a été financée par des dons d'admirateurs du rabbin Schneerson – sont vendus par le département du Trésor. Selon des sources de Washington, cela pourrait rapporter beaucoup d'argent au gouvernement fédéral. »* [Besser, J., 6-30-95, p. 32]

En 1996, James Glassman, un journaliste juif a cité un autre exemple – au niveau le plus flagrant, à part les milliards versés à Israël – du genre de retours sur investissement que les juifs peuvent obtenir pour des dons politiques :

« Qu'est-ce qui ne va pas avec cette photo ? Sur une photo publiée dans le 'Washington Post' le 24 juillet, [les sénateurs juifs] Arlen Specter, R-PA, et Barbara Boxer, D-Calif, remettent un chèque gonflé – comme le grand prix d'un tournoi de golf – à Steve Spielberg, le célèbre magnat d'Hollywood. Le chèque est tiré sur le Trésor américain et s'élève à un million de dollars. Il est libellé au nom d'une fondation pour l'Holocauste que Spielberg dirige. En d'autres termes, les contribuables américains soutiennent généreusement l'organisation caritative préférée du réalisateur de 'ET', 'Jurassic Park' et autres superproductions. Il s'agit du même Steve Spielberg qui, selon le magazine 'Forbes', a gagné 285 millions de dollars en 1994 et 1995, ce qui le place au sommet du monde du spectacle. Sa valeur nette est de 700 millions de dollars. Depuis 1993, il a donné 266 000 dollars à des candidats et des comités politiques démocrates, selon les registres de la Commission électorale fédérale. Parmi les bénéficiaires figurent la campagne de réélection de Clinton-Gore, le sénateur Ted Kennedy, D-Mass, le sénateur Frank Lautenberg, DNJ, et, bien sûr, Boxer. On peut donc considérer ce chèque comme un bon retour sur l'investissement politique de Spielberg. » [Glassman, p. 11]

Les gains de Lew Wasserman et de MCA à l'époque de Reagan comprenaient un contrat d'exclusivité (c'est-à-dire le droit au monopole) pour la gestion de toutes les visites guidées à Washington DC (sous la filiale de MCA, Landmark Services). De même, MCA a obtenu des droits exclusifs (par l'intermédiaire de sa société Curry) dans le parc national de Yosemite pour *« les visites, l'hébergement, les concessions et les hôtels »*. Le contrat de MCA stipulait que la part du parc dans les recettes totales serait de trois quarts de un pour cent). [McDougal, pp. 345, 369] (Dans ce genre d'influence politique, le lobbying intensif du magnat juif de l'alcool Lewis Rosentiel a permis de faire adopter par le Congrès le *« Forand Bill, du nom du membre du Congrès du même nom, qui libérait les sociétés d'alcool de la taxe punitive sur le whisky stocké pendant une douzaine d'années supplémentaires, ce qui laissait amplement le temps d'écouler leurs stocks. Pour Roesentiel, cela signifiait à la fois une aubaine et un salut. Le projet de loi a permis à la société d'économiser entre 40 et 50 millions de dollars, et la valeur des actions de*

Schenley [la société de Rosentiels] a grimpé de 33 millions de dollars en un seul jour. » [Summers, A., 1993, p. 252] (L'une des ex-femmes de Rosentiel, Susan, a même prétendu que Rosentiel avait un jour versé un demi-million de dollars au Président Lyndon Johnson et qu'une *« grosse somme d'argent »* était allée à Emanuel Celler, Chariman du House Judiciary Committee). [Summers, A., 1993, p. 252]

De même, la contribution de plus d'un million de dollars du milliardaire juif Gary Winnick à la bibliothèque présidentielle de Bill Clinton lui a valu un contrat de défense militaire de 400 millions de dollars pour sa société Global Crossing. *« Les rivaux de Global Crossing »*, constate le journaliste Joseph Perkins, *« dont AT&T, Qwest Communications, Sprint et Worldcom, ont protesté contre le fait que l'administration Clinton avait truqué le processus d'appel d'offres pour favoriser la société de Winnick. »* Le chef du Parti national démocrate de l'époque, Terry McAuliffe, s'est également *« enrichi grâce à Global Crossing, transformant un investissement de 100 000 dollars dans la société de télécommunications en 18 millions de dollars en un peu plus d'un an ».* [Perkins, J., 2-8-02]

Une autre version du pouvoir financier juif dans l'arrachage de fonds étatiques et fédéraux pour des intérêts transglobaux juifs particuliers est le cas de la Floride et de son fonctionnement littéral en tant qu'agent pour les juifs et leurs demandes d'assurance dans l'Holocauste. N'oublions pas que l'Holocauste s'est produit il y a plus d'un demi-siècle, en Europe, et qu'il ne représente qu'une des dizaines de tragédies humaines et d'injustices de masse qui ont frappé des groupes de personnes depuis – et avant, d'ailleurs – cette époque. Mais les juifs, en tant que lobby transnational, doivent être pris en compte sur le plan économique. C'est ainsi qu'en 1998, à la suite d'une réunion avec le Congrès juif mondial, le trésorier et commissaire aux assurances de Floride, Bill Nelson, a annoncé que, entre autres actions :

- son État prévoyait un budget de 500 000 dollars pour financer le département des assurances de Floride *« pour enquêter sur les réclamations impayées liées à l'Holocauste ».*
- le pool d'assurance de Floride *« empêchera deux banques suisses de participer à la ligne de crédit de l'assureur si les banques ne parviennent pas à*

un règlement satisfaisant dans le cadre d'une action collective intentée contre elles par des victimes de l'Holocauste ».

- trois banques suisses ont été averties que la Floride avait l'intention de cesser de faire affaire avec elles si elles ne parvenaient pas à un *« règlement équitable »* avec les plaignants juifs. [Pres Newswire]

À l'autre bout du pays, toujours en 1998, le *National Underwriter* a constaté que :

« L'Assemblée de Californie a approuvé à l'unanimité un projet visant à établir un registre complet des assurances contre l'Holocauste au sein du département des assurances, donnant au commissaire Charles Quackenbush le pouvoir de suspendre les licences commerciales des compagnies qui ne participent pas à ce registre. Le vote par 76 voix contre 0 de l'Assemblée, qui est habituellement très agitée et contrôlée par les démocrates, reflète l'importance de l'assurance contre l'Holocauste en tant qu'enjeu de l'année électorale. » [Howard, J.] [Quackenbush a été contraint de démissionner de son poste deux ans plus tard en raison d'un scandale de pots-de-vin impliquant de grandes compagnies d'assurance] [Tugend, T., 7-10-2000, p. 9].

Dans l'Illinois, le gouverneur a signé un projet de loi en 1999 qui déclarait que les héritiers des *« réparations de l'Holocauste et autres compensations accordées aux victimes de la persécution nazie »* n'avaient pas à payer d'impôts sur les sommes qui leur revenaient. [Grahnke, L., 12-24-99, p. 12]. Norman Finkelstein fait état des efforts déployés par les Juifs du monde entier pour obtenir des réparations du gouvernement suisse :

« Le WJC [Congrès juif mondial], en collaboration avec des institutions telles que le Musée commémoratif de l'Holocauste et le Centre Simon Wiesenthal, a mobilisé l'establishment politique américain. Utilisant les commissions bancaires de la Chambre et du Sénat comme tremplin, l'industrie de l'Holocauste a orchestré une campagne éhontée de diffamation. La campagne a rapidement dégénéré en une diffamation du peuple suisse. » [Finkelstein, N., 7-13-2000, p. 4]

Parmi les nombreuses personnes qui ont cédé à la pression économique (et donc politique) juive en Californie en 1998, figurait le candidat asiatique-américain au Sénat, Matt Fong. *« La décision de ce dernier de se faire le champion de la question [du boycott des banques suisses] »*, a déclaré

le San Francisco Chronicle, *« pourrait lui permettre d'obtenir le soutien de groupes juifs, qui soutiennent généralement son adversaire dans la course au Sénat des États-Unis, la titulaire Barbara Boxer, elle-même juive... Ce sont des groupes juifs influents du sud de la Californie, tels que le Centre Simon Wiesenthal, qui ont mis la question sur le tapis, ce qui a poussé Fong à réagir... On s'attend à ce que des dizaines d'autres États et villes adoptent des sanctions similaires. »* [Collier, p. A1]

À New York, l'État et Manhattan ont élaboré des sanctions contre les Suisses. Le fait que le contrôleur de la ville de New York, Alan Hevesi, n'était pas seulement juif, mais aussi président de B'nai Zion et membre de la Conférence des présidents des principales organisations juives a aidé. Le journal The (Jewish) *Forward* fait remarquer que :

« M. Hevesi a profité de son rôle de superviseur de quelque soixante-dix milliards de dollars d'actifs pour faire pression sur les Suisses dans le cadre du scandale bancaire. Il a mené une campagne auprès d'autres gestionnaires de fonds de pension publics pour que la Suisse reconnaisse son rôle dans les avoirs juifs qu'elle a reçus pendant la Seconde Guerre mondiale. Après avoir effectué son premier voyage en Suisse en mai dans le cadre de cet effort, il s'est impliqué davantage dans les affaires israéliennes. » [Forward, 11-14-97, p. 14]

En 1997, le *Wall Street Journal* a également rapporté que :

« Les États-Unis ont promis de donner quatre millions de dollars au Fonds d'aide aux victimes des persécutions nazies, destiné à indemniser les victimes de l'Holocauste, et espèrent donner vingt-cinq millions de dollars sur trois ans, selon le sous-secrétaire d'État [juif] Stuart Eizenstat. » [Frank, R., p. A19]

On peut se demander ce qu'il y a de si spécial dans la souffrance des juifs, par rapport à celle de tous les autres millions de non-juifs qui ont également été victimes de la *« persécution nazie »*, sans parler des millions d'autres personnes qui ont été assassinées ou mutilées au fil des ans dans d'autres pays et situations lointaines. Ils méritent certainement tous notre sympathie. Mais comme on nous le dicte, pour une raison inexplicable, certains méritent notre argent. Alors, par quel raisonnement pervers les contribuables américains devraient-ils payer pour le « secours » exclusivement juif pour des évènements survenus dans le monde entier il y a un demi-siècle, alors que nous n'étions en rien responsables en tant que « persécuteurs » ? Si de telles choses sont à

l'ordre du jour économique, où sont ceux qui réclament des réparations économiques pour les Amérindiens qui ont vraiment été volés, littéralement, du sol sur lequel nous nous tenons tous ?

La pression exercée par le lobbying juif a une portée mondiale. En février 2000, un article de presse indiquait que *« la candidature de la Pologne à l'adhésion à l'Union européenne pourrait être remise en question si elle ne fait pas amende honorable pour les survivants de l'holocauste, a averti aujourd'hui un eurodéputé britannique... Un groupe de survivants de l'holocauste [dirigé par les avocats juifs de New York Ed Klein et Mel Urban] a rendu visite à des eurodéputés à Bruxelles pour obtenir de l'aide afin de faire valoir leurs revendications ».* [Press Association Newsfile, 2-9-2000]

En 1999, un article de journal intitulé « En France, le ressentiment monte à propos des procès de l'Holocauste aux États-Unis ». Deux procès en action collective ont été intentés par des juifs de New York demandant aux banques françaises la restitution des biens de l'époque de l'Holocauste. *« Le gouvernement français et les banques s'opposent à ces poursuites »*, note l'*International Herald Tribune*, *« affirmant qu'elles violent la souveraineté de la France ».* Les organisations juives françaises et américaines ont même commencé à se chamailler sur cette question. [Swardson, A., 1999] Le Congrès juif mondial est à l'avant-garde de la multiplication des poursuites judiciaires en Europe au nom de la restitution de l'Holocauste. Le Christian Science Monitor notait en 1997 que *« le célèbre chasseur de nazis Simon Wiesenthal, basé à Vienne, a déclaré que l'accent devrait être mis sur ceux qui ont tué les Juifs, et non sur ceux qui les ont volés. Et il s'est dit inquiet que ce qu'il appelle la stridence du WJC puisse stimuler un renouveau de l'antisémitisme en Europe ».* [Echikson, W., 1997]

Le *Jerusalem Post* a ajouté en 1999 que :

« La restitution des biens spoliés par les nazis est une question que Jérusalem ne peut éviter. L'Holocauste est un sujet brûlant porté par les États-Unis : par [le secrétaire adjoint au commerce juif Stuart] Eizenstat et l'agitation juive américaine, ainsi que par les sanctions, les menaces, les auditions du Congrès et les recours collectifs devant les tribunaux fédéraux visant les intérêts suisses, allemands, français, italiens et autrichiens ». [Henry, M., 9-17-99, p. 4B]

Les demandes juives de « restitution » du passé se sont également tournées vers les nations arabes. Comme l'a indiqué le *Jewish Week* en 1999, *« après avoir réussi à récupérer des millions de dollars de biens juifs perdus pendant l'Holocauste, les experts en restitution en Israël et aux États-Unis ont maintenant les yeux rivés sur le monde arabe ».* Les groupes juifs cherchent à réclamer *« des dizaines de milliards de dollars de biens laissés par les Juifs qui ont émigré en Israël depuis les pays arabes/musulmans. »* [Chabin, M., 1-29-99, p. 1] Le double standard ici, vis-à-vis des centaines de milliers de Palestiniens qui ont vu leurs biens officiellement confisqués par l'État juif lorsqu'ils ont été chassés de force par l'armée israélienne, est stupéfiant. L'auteur juif David Pinsky a écrit un jour au sujet d'une famille juive qui avait repris une maison arabe en Israël. La femme regardait ses enfants jouer avec les jouets que les enfants palestiniens avaient laissés derrière eux :

« Quel droit avait-elle, elle et sa famille, d'occuper une maison qui ne lui appartenait pas ? D'utiliser un jardin et un champ qui ont été pris de force à d'autres personnes qui se sont enfuies dans la panique de la guerre et n'ont pas le droit de revenir ? Ne vit-elle pas, elle et sa famille, avec des biens volés à d'autres ? Ne fait-elle pas aux Arabes ce que les nazis ont fait à elle et à sa famille ? ». [Ellis, M., 1990, p. 62]

Les réparations pour les vastes sommes de biens palestiniens volés par les juifs d'Israël sont, à ce jour, rarement mentionnées, et encore moins abordées sur le plan juridique.

L'avalanche de pressions exercées par les juifs à l'échelle internationale en faveur de demandes de réparation de l'Holocauste a amené certains juifs, comme le chef de la Ligue anti-diffamation, Abraham Foxman, à s'inquiéter du fait que les vastes sommes d'argent exigées par les juifs aujourd'hui ne font que confirmer l'idée que la juiverie internationale dispose d'un immense pouvoir économique et que *« les juifs sont morts [dans l'Holocauste] non pas parce qu'ils étaient juifs, mais parce qu'ils avaient des comptes bancaires, des objets d'art en or et des propriétés ».* [Schoenfeld, G., septembre 2000, p. 27]

Gabriel Schoenfeld, rédacteur en chef du magazine *Commentary* de l'American Jewish Committee, note avec inquiétude les demandes judéo-centriques sans fin imposées à de nombreux gouvernements du monde :

« À l'exception des travailleurs forcés et de certains autres groupes actuellement favorisés comme les Tsiganes, les homosexuels et les malades mentaux, les sociétés européennes et les organisations juives ont parlé de façon embarrassante du grand nombre de non-Juifs qui ont été privés de leur vie, de leur intégrité physique et de leurs biens aux mains des nazis... Les organisations juives se battent d'abord et avant tout pour les intérêts juifs ... Diriger ou participer à un processus par lequel certains sont dédommagés alors que d'autres, dans des circonstances similaires, mais du mauvais côté des listes, ne le sont pas, c'est semer les graines d'une acrimonie inutile et encourir la censure pour des motifs auxquels les Juifs de tous les peuples devraient être particulièrement sensibles. » [Schoenfeld, G., 2000, p. 34]

« La ruée vers les milliards de dollars de l'argent de la culpabilité de l'Holocauste », observe le chroniqueur juif Charles Krauthammer, *« est passée de l'inconvenant au scandaleux ».* [Schoenfeld, G., 2000, p. 34]

Il existe apparemment même des règles spéciales pour faire plier la loi américaine lorsqu'Israël est concerné. Yitz Greenberg rappelle :

« À partir de l'âge de 12 ans environ, je suis sorti avec des boîtes du Jewish National Fund dans le métro de Brooklyn pour collecter de l'argent pour Israël.... Mon frère aîné avait une vieille voiture en panne qu'il utilisait pour transporter les boîtes de notre branche locale au bureau principal. Un jour, il a garé sa voiture dans une zone de stationnement interdit pour livrer l'argent et a reçu une contravention. Le prix de la contravention aurait pu briser les reins de l'organisation. En outre, mon frère était très têtu ; combattre cette contravention était une question de principe. Au tribunal de la circulation, tout le monde était 'coupable, coupable', peu importe ce qu'il disait. Quand son tour est venu, il a dit : 'Eh bien, j'avais ces boîtes à livrer et j'ai dû me garer'. 'Quels cartons étaient-ce ?' a demandé le juge. 'C'était des boîtes de la JNF', a-t-il répondu. 'C'est une bonne cause'. 'Non coupable', dit le juge. Au bureau, personne n'a cru mon frère. Ils ont appelé le tribunal de la circulation. Il s'est avéré que le juge était Manuel Rothenberg, président du Fonds national juif. » [Frommer, M., Frommer, H., 2001].

Il y a bien sûr une variété de questions sur lesquelles de puissants groupes juifs font activement pression. Comme le note Jack Wertheimer à propos des organisations juives orthodoxes organisées :

« Les juifs orthodoxes s'engagent activement dans le processus politique américain pour servir leurs propres objectifs. À cet égard, les sectes les plus à droite ont été

particulièrement habiles à exploiter les opportunités politiques. Il est désormais courant, dans la politique new-yorkaise, que des politiciens locaux et même nationaux fassent la cour à des rabbins hassidiques. Ce qui est moins connu, c'est l'effort de lobbying sophistiqué qui a permis aux groupes hassidiques d'obtenir le statut de 'groupe défavorisé', et donc le droit à des fonds fédéraux spéciaux. » [Wertheimer, J., 1993, p. 119].

À plus petite échelle, au niveau local, les machinations sous-jacentes de la communauté juive sont les mêmes. *« Dans les localités de tout le pays »*, ajoute Stephen Isaacs, *« on sait que les Juifs, comme les non-Juifs, investissent dans des candidats en échange de contrats gouvernementaux, de rezonages favorables sur des parcelles immobilières potentiellement précieuses... Les Juifs ont eu tendance à être actifs dans ces cas de corruption... Le yiddish a un mot pour désigner le pot-de-vin : 'shmeer' (graisser), un mot qui est quelque peu passé dans l'idiome anglais américain. »* [Brenner, p. 78]

Il existe d'autres exemples publics – bien que modifiés – de pots-de-vin. En 1997, le *New York Times* s'est inquiété du fait que l'acceptation par le gouverneur de New York, George Patakis, d'engagements de discours générateurs de revenus *« invitait au conflit d'intérêts. Par l'intermédiaire d'une agence d'artistes de Manhattan ...pour 15 000 dollars chacun, le gouverneur a déjà prononcé quatre discours, tous devant des groupes extérieurs à l'État. Les audiences comprenaient un conglomérat de magazines [juif ?], deux chapitres du Fonds national juif et l'Association des cosmétiques, produits de toilette et parfums [juive ?] ».* [New York Times, p. A22] Le (juif) *Forward* a souligné les liens étroits entre Pataki et l'héritier des cosmétiques et baron des médias Ron Lauder (dont nous avons déjà parlé) :

« Les paiements effectués par le JNF [Fonds national juif] – une série d'allocutions de 15 000 dollars chacune au copain de M. Lauder, le gouverneur Pataki (dont la femme est une consultante de Lauder) – ont fait sourciller certains milieux. » [Forward, 11-14-97, p. 14]

Un autre exemple de Pataki : En 1998, les procureurs fédéraux *« examinaient si les fonctionnaires de l'État avaient fait preuve d'indulgence à l'égard d'un rabbin hassidique emprisonné dans une affaire d'enlèvement largement médiatisée après que des appels aient été lancés en son nom par un collecteur de fonds pour la campagne du gouverneur George E. Pataki ».* [Levy, p. 29] Le procureur

du gouvernement américain dans cette affaire s'est plaint que *« les responsables de la prison lui ont dit que le transfert [la décision de libération éventuelle] a été fait à des niveaux élevés. »* Le rabbin en question, Shlomo Helbrans, n'était même pas un citoyen américain – il était israélien. Initialement condamné à une peine de prison de 4 à 12 ans, il a été transféré dans un programme où il a été libéré à la seule condition qu'il ait un emploi. L'*« éminent collecteur de fonds »* qui a tiré les ficelles en coulisses dans cette affaire, Leon Perlmutter (également membre de la secte ultra-orthodoxe Satmar), a également *« fait pression sur les représentants de l'État »* pour obtenir la libération de deux autres Israéliens condamnés pour trafic de drogue. Ils ont été libérés sur parole et expulsés chez eux. (Ziv Oved purgeait une peine pour sa participation à un *« réseau de trafic d'héroïne et de cocaïne d'un million de dollars par semaine à Brooklyn »*). [Greenberg, E., 5-1-98, p. 10] Un autre associé de Perlmutter, Abraham Lekkow, avait donné 45 000 dollars à la campagne de Pataki. [Levy, 26-4-98, p. 29]. Jeff Wiesenfeld, *« l'assistant exécutif de Pataki qui s'occupe des affaires juives, a comparu devant un grand jury à Brooklyn »* au sujet des allégations de favoritisme. [Greenberg, E., 5-1-98, p. 10]

En janvier 2000, le *« principal collecteur de fonds et ancien chef de cabinet »* du maire de New York Rudolph Giulani, Bruce Teitelbaum, a fait l'objet d'une enquête pour avoir accordé des faveurs politiques à des groupes juifs orthodoxes. (Teitelbaum, un républicain, est le mari de Suri Kasirer, *« un important collecteur de fonds et lobbyiste démocrate »*). [Topousis, T., 1-5-2000, p. 10] Selon le *New York Times*, l'effondrement d'un immeuble en construction qui a tué un ouvrier mexicain-américain et en a blessé onze autres, *« a conduit les procureurs ...à examiner les pratiques de construction du propriétaire, Chaim Ostreicher. Mais au début de l'enquête, Gaston Silva, l'ancien commissaire aux bâtiments de la ville, a déclaré aux procureurs qu'il avait subi des pressions de la part de M. Teitelbaum ...pour réaffecter Joseph Trivisanno, un inspecteur en chef des bâtiments dont le style avait agacé certains promoteurs de la communauté juive orthodoxe. M. Trivisanno a déclaré aux procureurs qu'il pensait avoir été forcé de quitter son poste parce qu'il avait été trop dur avec les constructeurs et les promoteurs orthodoxes dans l'application des règlements. M. Teitelbaum était l'agent de liaison de l'administration avec les juifs orthodoxes de la ville, parmi lesquels le maire a longtemps bénéficié d'un soutien politique. »* [Barry, D., 1-12-2000, p. B10]

En 1978, Alex Liberman (un survivant d'Auschwitz), a pris le poste de directeur du crédit-bail de la ville de New York sous l'administration du maire (également juif) Ed Koch. Liberman a supervisé 80 millions de dollars et est rapidement devenu le *« directeur des négociations »* de New York. Jack Newfield et Wayne Barrett décrivent la suite des évènements :

« À ce stade de sa carrière, Liberman profitait déjà de son pouvoir public discrétionnaire et exigeait un assortiment de pots-de-vin pour les baux de la ville. Les propriétaires faisaient des chèques à sa synagogue à sa demande, et Liberman faisait pression sur ses collègues directeurs du temple pour qu'ils partagent les contributions avec lui. Dans un premier temps, le président de la synagogue a rejeté l'idée, et Liberman n'a reçu aucune part des petits dons initiaux. Mais le centre juif de Remsen Heights est composé d'une congrégation ouvrière en difficulté, et lorsque Liberman a commencé à faire miroiter des contributions de plus en plus importantes, le leadership du temple s'est affaibli... Finalement, la synagogue blanchissait des chèques de 10 000 $... » [Newfield/Barrett, p. 215]

« Dans le monde de l'immobilier, le plus grand des payeurs de pots-de-vin immunisés était Seymour Cohen, ...une force majeure dans l'immobilier de Manhattan. La société et ses dirigeants, qui louaient plus d'espaces de bureaux à la ville que n'importe quel autre propriétaire, avaient donné à Koch 40 000 dollars de contributions à sa campagne et l'avaient laissé mener sa campagne de gouverneur gratuitement dans l'un de leurs bâtiments. Elle n'avait pas été moins généreuse avec d'autres fonctionnaires de la ville - donnant au contrôleur Jay Goldin 178 000 $ (il n'avait jamais audité un de leurs baux) et au président de l'arrondissement de Manhattan Andrew Stein l'usage gratuit et exclusif de la luxueuse maison de Hampton de Cohn pendant un été. » [Newfield/Barrett, p. 215] Du côté républicain des « pots-de-vin », en 1995, l'épouse de l'éminent membre du Congrès Newt Gingrich a fait sourciller en acceptant un poste (alors qu'il était en fonction) de vice-présidente du développement commercial pour la Israeli Export Company. Elle avait visité l'État juif en 1993 sous les auspices de l'AIPAC, l'organisme de lobbying politique israélien. Mme Gingrich a été *« engagée à un salaire non divulgué pour aider à recruter des entreprises pour une zone de libre-échange en Israël. »* [Baer, S., p. 6]

L'influence juive/israélienne dans la politique locale à l'autre bout du pays ? En 1989, le *Los Angeles Times* a publié un article sur les relations

personnelles et professionnelles douteuses entre le maire de Los Angeles Tom Bradley et son « ami » Abraham Spiegel. Un jury fédéral d'attribution commençait en fait une enquête criminelle, citant également à comparaître le collecteur de fonds de la campagne de Bradley (également juif), Ira Distenfield. (Pour sa part, Distenfield, un républicain, pourtant le plus grand contributeur personnel à la campagne du démocrate Bradley en 1985, a finalement été *« poursuivi par cinq commissaires municipaux actuels et anciens pour avoir prétendument détourné leurs investissements dans une société en commandite qui comprenait plusieurs autres initiés politiques »*). [Clifford, F., 27-3-85, p. B1 ; Krikorian, G., 3-9-90, p. B1]. *« Le procureur de la ville »*, note le *Times*, *« n'a pas trouvé d'illégalité dans la façon dont un collaborateur du maire a allégé les formalités administratives de la ville pour trois projets [immobiliers] de Spiegel.... Néanmoins ... la relation soulève des questions sur le degré d'accès au maire dont bénéficient les contributeurs politiques et les partisans qui ont des relations avec la ville ... Le nombre et la nature personnelle des faveurs accordées par Spiegel au maire lui assurent une intimité avec Bradley dont peu d'autres bénéficient. »* [Pasternak/Bunting, p. 1]

Spiegel a même attiré le maire afro-américain de Los Angeles dans la toile de l'activisme international pour Israël. *« Bradley »*, note le *Times*, *« s'est rendu deux fois en Israël pour participer à la pose de la première pierre et à l'inauguration de musées et de bâtiments universitaires offerts par Spiegel. Et Spiegel, à son tour, a levé des fonds lors d'un dîner à Los Angeles pour créer une chaire Tom Bradley en intégration sociale dans un collège près de Tel Aviv ... Spiegel a souvent invité des responsables locaux à des galas pour des dignitaires israéliens en visite. »* Le *Times* a relevé une rencontre particulièrement troublante entre Bradley et Spielberg ; les deux autres invités étaient l'ancien ministre israélien des Affaires étrangères Abba Eban et le consul général d'Israël à Los Angeles. *« La discussion à leur table »*, écrit le *Times*, *« a porté sur deux sujets – l'amitié de Bradley pour Israël et les projets de construction de Spiegel à Los Angeles .... Spiegel est devenu l' 'homme de pointe' de Bradley dans la communauté juive de Los Angeles, améliorant le profil du maire parmi les responsables israéliens et donc parmi les partisans locaux aisés d'Israël. »* [Pasternak, J. ; Bunting, Glenn, F. ; p. 1]

Le maire qui a succédé à Tom Bradley ? Le *Jewish Journal of Greater Los Angeles* indique qu'un autre juif, Steven Soboroff, est *« le meilleur ami et le*

principal conseiller du maire Richard Riordan, qui soutient Soboroff pour lui succéder à la mairie ». [Tugend, 10-22-99]

Le cas du gouverneur de Californie Gray Davis ? *« À la fin des années 1970 »*, souligne Joel Kotkin dans le *Jewish Journal of Greater Los Angeles*, *« ... Davis a fait connaissance avec la puissante coterie de banquiers politiques juifs de [l'ancien gouverneur Jerry] Brown, tels que les financiers S. Jon Kreedman, le super agent Jeff Wald et Eli Broad. Davis s'est rendu compte que les gros bonnets de la politique démocrate de Los Angeles étaient juifs... Davis s'est fait un devoir d'être le champion païen des Juifs. »* [Kotkin, 5-29-98] Ainsi que le faisait remarquer le *Jewish Bulletin of Northern California* en 1999, *« C'était le quatrième voyage de Davis en Israël, son premier en tant que gouverneur. Il est gratifiant de voir un leader politique qui comprend et se soucie de la patrie juive. »* [Jewish Bulleting of Northern California, 11- 5-99, p. 24A]

En 1999, Davis *« a signé un budget d'État ...qui comprenait deux millions de dollars pour la construction du nouveau musée juif de San Francisco et 1,25 million de dollars pour la construction du centre communautaire juif de la péninsule à Foster City ».* [Schuster, J., 7-9- 99, p. 17]. Peut-on imaginer que des millions de dollars du contribuable soient affectés à un musée chrétien ou musulman, ou à un centre communautaire polonais ou guatémaltèque ?

L'ancien ministre israélien des Affaires étrangères, Shimon Peres, fait part de ses impressions sur Jerry Brown, alors gouverneur de la Californie, dans les années 1980 :

« Une fois, je me suis présenté avec le gouverneur Jerry Brown devant le Syndicat des coupeurs de viande à San Diego. Il a fait un merveilleux discours. Il a dit : 'Je vis de mon salaire. Je n'ai jamais investi dans quoi que ce soit. La seule chose dans laquelle je vais investir, ce sont les obligations d'Israël, parce que j'aime Israël. Si vous me montriez une carte et me demandiez d'identifier Israël, je ne pourrais probablement pas le trouver. Mais Israël est dans mon cœur.' » [Starr, J., 1990, p. 225]

(En 2001, Tom Hayden, chouchou de gauche des causes progressistes, ancien représentant de l'État de Californie, et ex-mari de Jane Fonda, a été battu dans une candidature à un siège au conseil municipal de Los Angeles. Il a perdu contre un adversaire juif, Jack Weiss, *« un ancien procureur qui n'a jamais occupé de poste électif ».* Ainsi que le

Los Angeles Times l'a discrètement noté à propos de l'élection, *« un catholique du Midwest, Hayden ... a fait face à un défi subtil dans un district connu pour élire des activistes de la communauté juive comme dirigeants »*). [Fox, S., 6-17-01]

Qu'en est-il de la politique à Philadelphie, l'icône du patriotisme américain ? En 2000, le Président Clinton a nommé *« l'avocat de Philadelphie, leader communautaire et collecteur de fonds démocrate de l'État, S. David Fineman »* au poste de juge de district des États-Unis pour la Pennsylvanie orientale. S. David Fineman avait déjà été nommé par Clinton comme haut fonctionnaire à la Poste, où il avait *« contribué à la création d'un timbre-poste honorant les actes du héros de l'Holocauste Raul Wallenberg, ainsi que du premier timbre marquant Hanoukka ».* [Feldman, S., 3-23-2000, p. 15]

Fin 1999, le mandat de maire de Philadelphie d'un certain Ed Rendell, juif, arrivait à son terme. (Le Président Clinton assista alors à un dîner à 1 000 dollars l'assiette en son honneur). [Feldman, S., 12-9-99, p. 5] Par la suite, l'ancien maire est devenu le nouveau président général du Parti national démocrate, *« le principal porte-parole du Parti démocrate. »* [Catabiani, M., 10-3-99, p. A1] En quelques mois, son bureau a annoncé la nomination de trois nouveaux *« vice-présidents des finances »* pour le parti. Deux d'entre eux, Kenneth Jarin et Alan Kessler, étaient également originaires de Philadelphie et étaient tous deux juifs. (Un troisième juif de Philadelphie, Thomas Leonard, continue, depuis 1993, à être vice-président des finances du DNC. Il a également été président des finances du parti démocrate de l'État de Pennsylvanie).

À l'automne 1999, Sam Katz, un républicain juif, s'est présenté contre un Afro-Américain, le démocrate John Street (qui avait battu un adversaire juif, Marty Weinberg, dans les primaires) pour remplacer Rendell comme maire de Philadelphie. (Le chien de Katz, note un journal juif, s'appelle même Jabo, en l'honneur du célèbre fasciste de droite/ sioniste Ze'ev Jabotinsky). Malgré la forte propension des Juifs de Philadelphie au libéralisme et au parti démocrate, 87 % des juifs de Philadelphie ont voté pour le républicain Katz. [Feldman, S., 3-2-2000, p. 1] Katz a cependant perdu la course à la mairie, face à l'Afro-Américain, par une faible marge. Une victoire contre la domination

politique juive ? Pas vraiment. Les juifs, après tout, sont au cœur de la machine du parti démocrate. Comme l'a fait remarquer le Jewish Exponent à propos de la victoire du candidat afro-américain :

« Du maire Ed Rendell au procureur Lynne Abraham, en passant par le contrôleur municipal Jonathan Saidel, l'adversaire de la primaire Marty Weinberg, le co-financier de la campagne Robert Feldman et la sénatrice d'État Allyson Schwartz, il est apparu clairement que Street n'aurait pas pu remporter sa mince victoire contre le républicain Sam Katz mardi sans ses principaux soutiens juifs. Besoin de plus de preuves ? Les initiés de la campagne, Leonard Ross, Leonard Klehr et Mark Alderman, le rabbin Solomon Isaacson, qui a aidé à faire sortir les votes dans l'extrême nord-est, et le président de la Fédération des enseignants de Philadelphie, Ted Kirsch, qui a soutenu Street en septembre, étaient également présents dans la salle de bal [de la victoire] de l'hôtel Warwick. Au fond de la salle, le porte-parole principal de la campagne, Ken Snyder, s'affairait à répondre aux questions de dernière minute des journalistes, sous le regard du consultant média de la campagne, David Axelrod. » [Feldman, S., 11-4-99, p. 1]

Dans un article de suivi, le *Jewish Exponent* a noté que *« comme ce fut le cas pendant la campagne de Street, les Juifs jouent des rôles importants dans la phase de transition [vers le nouveau maire] ».* Deux coprésidents du comité de transition étaient juifs : Leonard Klehr et Judith Rodin (le président de l'université de Pennsylvanie). Les chefs du comité de l'éducation étaient Lee Annenberg, David Cohen et Ralph Roberts ; sous leurs ordres travaillaient Lois Yampolsky et Deborah Kahn, qui a été nommée plus tard secrétaire de l'éducation de Philadelphie. [Feldman, S., 3-9-2000, p. 15]. Le comité d'organisation du gouvernement comprenait Leonard Ross, Mark Adelman et Alan Kessler. Marty Weinberg était à la politique et aux programmes. Les dirigeants de la transition du Jewish Task Force comprenaient également Ed Schwartz, Emmanuel Freeman, Ira Lubert, Moshe Porat, Marciarose Shestack, David Marshall (président de la campagne de la Jewish Federation of Greater Philadelphia), Harold Goldman (président des Jewish Family and Children's Services), Michael Blum, Harriet Dichter, Ken Jarin, Robert Feldman, John Binswanger, Steven Cozen et le rabbin William Kuhn. [Feldman, S., 12-2-99, p. 10]

Deux semaines plus tard, le *Jewish Exponent* publiait un autre article sur les nombreux juifs présents dans l'entourage du maire, en plaisantant

à l'intention de son public juif que *« la communauté juive est bien représentée dans cette série de nominations. En fait, si votre nom ne figure pas sur la liste, vous pourriez vous sentir exclu ».* Les nominations de juifs dans le gouvernement de la ville sont les suivantes

L'éducation : Shelly Yanoff, Sandra Fellman, Ted Kirsch.

Spécialistes de l'organisation du gouvernement : Bennett Levin, Larry Silverman, Michael Sklaroff, Ronald Caplan, Sandy Fox.

Politiques et programmes : Stuart Shapiro, Ellen Solms, Neil Stein, Max Berger, Richard Green, Sharon Pinkenson, Roseann Rosenthal, Larry Cohen, Bart Blatstein, Marvin Block, Howard Asher, Joseph Zuritsky, Mike Masch, Deborah Kodish, Adele Manger, Stephanie Naidoff, Marjorie Sarnoff, Sandra Stein, Sallie Glickman, Brad Blumberg, Jeffrey Batoff, Judith Eden, Kenneth Goldberg, Wendy Rosen, Ted Hershberg, Paul Levy, Ronald Rubin, Connie Beresin, Howard Kessler, Larry Frankel, Michael Karp, Vicky Weitzman, Joel Posner, Rabbi Lina Grazier-Zerbarini et Sharon Weinberg. [Feldman, S., 12-16-99, p. 18].

Dans le même laps de temps, *l'Exponent* a également fait un article sur la visite du maire de Tel Aviv à Philadelphie, soulignant que les deux sites étaient des « villes jumelles ». *« Il y a, depuis longtemps – ou aussi longtemps que je m'en souvienne –… »*, remarquait le président de la Fédération juive, Joseph Smukler, *« une relation spéciale entre Tel Aviv et Philadelphie. »* [Feldman, S., 4-20-2000, p. 13] Parmi les tâches cérémonielles du nouveau maire John Street, figurait la coupure du ruban pour l'ouverture du nouveau « National Liberty Museum de Philadelphie : America's Home for Heroes ». La directrice générale du musée est Gwen Borowsky. Le riche magnat des médias Irwin Borowsky a fondé l'organisation. Il est également le fondateur de l'*« American Interfaith Institute, qui vise à supprimer les sentiments antijuifs des éditions du Nouveau Testament ».* Le musée de Borowsky, comme tant d'autres de nos jours, vise clairement à s'approprier l'héritage patriotique américain sous le couvert de la mythologie juive de l'Holocauste. Au cœur de Philadelphie, l'une des icônes du patrimoine américain, le

Liberty Museum présente au deuxième étage un *« hall des héros [qui] est constellé de souvenirs de l'Holocauste ».* [Mono, B., 1-20-2000, p. 9]

Et le nouveau maire de Philadelphie, John Street, qui se plie inévitablement aux préoccupations des sionistes juifs et à leurs liens avec Israël ? En 1998, alors qu'il était encore conseiller municipal, Street, sa femme et son fils ont été envoyés en Israël pendant huit jours en tant qu'invités d'un homme d'affaires juif de Philadelphie, Joseph Zuritsky. La critique d'Israël, ou de la loyauté juive, n'était pas au centre d'un article du Philadelphia Daily News sur ce voyage. Après tout, comme l'a fait remarquer le journal, *« la plupart des candidats potentiels à la course à la mairie de 1999, ainsi que le maire Rendell, ont voyagé en Israël à un moment ou à un autre de leur carrière – et dans la plupart des cas, le voyage a été payé ou subventionné par l'un des nombreux groupes promouvant des liens plus étroits entre les États-Unis et l'État juif ».* Ces politiciens courtisés par les sionistes comprennent Happy Fernandez, Doug Evans et John White, Jr.) [Bunch, W., 11-2-98]

L'article du *Daily News* examine plutôt les intérêts économiques de Zuritsky (le PDG de Parkway Corporation, le principal *« promoteur de parcs de stationnement »* de Philadelphie), qui a parrainé le voyage de Street dans l'État juif. Le voyage du futur maire *« a été payé par un magnat des parkings au moment même où sa société faisait pression sur le Conseil [municipal] pour obtenir des millions de dollars de financement à faible coût pour un projet de développement du centre ville.... M. Zuritsky a déclaré qu'il n'avait aucun motif pour parrainer le voyage – qui a bénéficié de l'aide à la planification de plusieurs dirigeants de la communauté juive locale – si ce n'est celui d'éduquer le plus haut dirigeant noir de Philadelphie sur Israël et la politique du Moyen-Orient. Il a dit qu'il voulait promouvoir l'harmonie ethnique. »* [Bunch, W., 11-2-98]

Parmi les critiques du voyage, il y avait le président de la division de Philadelphie de Common Cause, Barry Kaufmann, également juif.

Mais il y a encore plus de politique juive/sioniste en Pennsylvanie. En 2000, le gouverneur de cet État, Tom Ridge (qui sera plus tard le premier à être nommé secrétaire américain à la sécurité intérieure), s'est vu décerner le « Prix de l'ami de Sion » par l'organisation juive orthodoxe fondamentaliste Aish HaTorah et la ville de Jérusalem.

Comme le note le Jerusalem Fund, l'honneur de M. Ridge repose sur son *« soutien indéfectible à l'État juif »*. L'année précédente, le gouverneur Ridge avait reçu le prix Scopus des Amis américains de l'université hébraïque de Philadelphie. [Pres Newswire,-24-2000]

L'influence propagandiste juive/israélienne dans la communauté afro-américaine – du maire de Los Angeles, Tom Bradley, au maire de Philadelphie, John Street – inclut également Marion Barry [le maire afro-américain de Washington D.C., rendu célèbre lorsqu'il a été arrêté pour possession de cocaïne en 1990.] Le *« créateur d'image »* de Barry dans le domaine des relations publiques était David Abramson. [Jaffe/Sherwood, 1994, p. 98] (Max Berry, également juif, était l'éminent politicien afro-américain de D.C. Walter Fauntroy, le président des finances. [Jaffe/Sherwood, 1994, p. 94]. John Hechinger, ancien président du conseil municipal de Washington DC après que la nomination de son compatriote juif Max Kampleman à ce poste ait eu des difficultés avec le Sénat, *« est devenu une pierre angulaire de l'organisation [de Fauntroy] »*. [Jaffe/ Sherwood, 1994, p. 94, 62] Joseph Danzansky [PDG de la chaîne de supermarchés Giant] avait des liens avec la communauté politique afro-américaine qui aurait évité que ses magasins soient incendiés lors des émeutes de Washington DC). [Jaffe/Sherwood, 1994, p. 79]. Barry avait également un *« ami de longue date et collecteur de fonds de campagne »* juif : un riche promoteur immobilier, Jeffrey Cohen [Lafranière, S., 1-19-90]. Dans les démêlés immobiliers de Cohen avec les services de la ville, signalent Harry Jaffe et Tom Sherwood (dans leur livre sur la politique de Washington DC), Barry était connu pour avoir fait pression en faveur de Cohen, étant, par exemple, *« intervenu et recommandé que le certificat [de construction] soit approuvé... »* [Jaffe/ Sherwood, 1994, p. 158] *...Cohen, l'ancien Boy Banker, avait construit son empire immobilier avec l'aide de Marion Barry. Le maire avait accordé à son ami des baux gouvernementaux avantageux et un prêt de 11 millions de dollars de la ville pour soutenir le grandiose projet de redéveloppement de Shaw. Cohen a remboursé Barry avec un pipeline de contributions électorales juives et une part secrète d'une affaire immobilière à Nantucket...* [Jaffe/ Sherwood, 1994, pp. 305-306] *Cohen dit qu'il a hésité sur l'affaire mais qu'il a finalement accepté de faire de Barry un partenaire à 10 % dans l'immeuble d'un million de dollars pour le bien de Christopher, le fils de Barry. Cohen a ensuite créé une société fictive pour cacher la*

participation de Barry. Quatre mois plus tard, le 2 décembre 1985, le maire a envoyé au conseiller municipal David Clarke un projet de loi qui prévoyait l'émission de 9 millions de dollars d'obligations exonérées d'impôts que Cohen devait utiliser pour la rénovation de la Manhattan Laundry, une structure solide que Cohen voulait transformer en bureaux pour lui-même. L'obligation est passée, et une fois de plus, la ville a payé la facture de Jeffrey Cohen. » [Jaffe/ Sherwood, 1994, pp. 179-180]

Max Berry, également juif, était l'éminent politicien afro-américain de D.C. Walter Fauntroy, le président des finances.

(Dans un sens politique plus large, *« la clé du pouvoir républicain pour Cohen est venue de son association avec E. Bob Wallach, un avocat de San Francisco qui était un vieil ami du fonctionnaire de Ronald Reagan [Ed] Meese. Wallach sera par la suite inculpé dans le scandale des contrats militaires Wedtech, ce qui aura pour effet de salir Meese, mais en 1985, il était le canal de Cohen vers le pouvoir brut. Dans un réseau complexe qui s'est développé au début des années 80, Wallach a investi dans les transactions immobilières de Cohen à Washington ; Cohen a aidé Meese à obtenir des prêts bancaires ; et Meese a permis à Cohen et Barry d'entrer à la Maison Blanche »*). [Jaffe/Sherwood, 1994, pp. 161- 162].

L'influence juive/israélienne dans la communauté noire a également été soulignée par le *Jerusalem Post* en 1996, dans un article intitulé « The Israeli 'Secret' Diplomacy Inside the Afro-American Community ».[13] Le *Post* observe que :

« Il y a 100 collèges et universités noirs dans ce pays, mais seuls 41 sont membres du United Negro College Fund présidé par William H. Gray, III, l'ex-congressman. Et c'est l''arme secrète' d'Israël [...]. Les universitaires, les intellectuels et les étudiants noirs sont le nouveau groupe cible d'Israël. »

L'amadouement des Afro-Américains à la propagande israélienne est accéléré par des « Journées culturelles d'Israël » dans les collèges noirs américains, des visites de juifs éthiopiens (qui, ce n'est jamais dit, sont confrontés, comme les Noirs, à un racisme omniprésent en Israël : voir le chapitre sur Israël), et des vacances en Israël pour sept présidents de collèges afro-américains afin de construire *« un nouveau pont entre la*

[13] [NdT : « La diplomatie israélienne 'secrète' au sein de la communauté afro-américaine »]

communauté universitaire en Israël et la communauté universitaire noire dans ce pays. » [Nahshon, G., 3-96] En mars 2002, une controverse a éclaté au sujet de la visite en Israël du politicien afro-américain H. Carl McCall. Selon le *New York Times* :

« Lorsque H. Carl McCall, le contrôleur de l'État [de New York] et candidat démocrate au poste de gouverneur de New York, s'est rendu en Israël pendant trois jours la semaine dernière, il a insisté sur le fait qu'il s'agissait d'une visite officielle de l'État pour lui permettre d'inspecter les investissements israéliens financés par le fonds de pension de l'État de New York. Même si M. McCall a reconnu que ce voyage pouvait être bénéfique pour sa candidature au poste de gouverneur, il a déclaré qu'il serait principalement financé par le fonds de pension de l'État, plutôt que par sa campagne. Hier, les responsables de la campagne de M. McCall ont reconnu l'existence d'une photographie prise lors de ce voyage, montrant le contrôleur, un M-16 armé et porté à l'épaule, en train de s'entraîner au tir dans ce qui, selon ses collaborateurs, était un camp antiterroriste situé dans un lieu non divulgué en Israël. » [Nagourney, A., 3-12-02]

En 2001, au lendemain des attentats terroristes du 11 septembre à New York et Washington DC, même le controversé leader religieux afro-américain Al Sharpton, qui était depuis longtemps en désaccord avec les organisations juives, s'est rendu en Israël. Comme l'explique le rabbin Shmuley Boteach, Sharpton était connu comme *« quelqu'un d'antagoniste envers la communauté juive. Mais je pense que tous ceux qui le connaissaient en privé, le rabbin Schneier, moi-même, [savions] que ce n'était pas le cas ... Après le 11 septembre ... il m'a dit qu'il voulait faire un geste audacieux de réconciliation avec la communauté juive ... J'espère que tous mes frères et sœurs juifs ne tendront pas seulement un rameau d'olivier, mais une main chaleureuse d'amitié familiale, en considérant le révérend Sharpton comme un ami de la communauté juive, comme un ami de l'État d'Israël. »* [Forward, 10-26-01] Le *Village Voice* fait également remarquer que Sharpton a aussi été courtisé par Mark Green, le candidat juif à la mairie de New York, qui *« a emmené Sharpton et sa femme à la première d'une représentation de 'Judgment at Nuremberg', une pièce de Broadway sur l'Holocauste. Parallèlement, Green essayait de cashériser Sharpton, tout en profitant de sa popularité dans la communauté afro-américaine. »* [Noel, P. 10-22-01]

Avec l'expansion des populations hispaniques à Los Angeles, à New York et en Floride (régions fortement peuplées de juifs), et la montée du pouvoir politique hispanique, l'attention des juifs s'est déplacée ces dernières années vers la *« construction de coalitions »* également avec les Hispaniques. Et ce, en dépit du fait que les juifs et les Hispaniques n'ont pas grand-chose en commun : les Hispaniques ont tendance à être ardemment catholiques et beaucoup sont pauvres. Les juifs constituent le groupe ethnique le plus riche d'Amérique et dominent dans les usines de confection californiennes qui ont tendance à embaucher des travailleurs hispaniques à bas salaire. Mais, ainsi que l'a fait remarquer le *Forward* (juif) en 2001 :

« Dans l'actuelle course à la mairie de Los Angeles, les Juifs et les Hispaniques semblent soutenir le même candidat, Antonio Villaraigosa, ancien président de l'assemblée de l'État, contre son adversaire blanc, l'ancien procureur de la ville James Hahn... 'J'ai toujours reproché aux dirigeants pro-israéliens de ne pas emmener les dirigeants hispaniques en Israël comme ils le font avec les Noirs', a déclaré Linda Chavez, une penseuse politique conservatrice qui a été la première candidate du président Bush au poste de secrétaire du travail. De tels voyages ont en fait commencé. M. Villaraigosa, le candidat à la mairie de Los Angeles, s'est rendu en Israël en 1999 avec d'autres leaders latinos lors d'un voyage parrainé par l'ADL. Le jour de l'indépendance d'Israël, il a parlé de l'impact que cela avait eu sur lui, a déclaré M. Lehrer de l'ADL. » [Donadio, R., 5-11-01]

(Linda Chavez est mariée à Chris Gersten, ancien directeur exécutif de la Coalition juive républicaine). [Bsser, J., 1-5-01]

Le 31 mai 2001, lors du dernier débat sur la mairie de Los Angeles, le journaliste de la radio KNX, Frank Mottek, a interpellé Villaraigosa à propos de son ancienne idéologie sécessionniste. Le candidat n'a pas répondu directement à la question, mais s'est retranché derrière des platitudes et ses fortes connexions juives :

MOTTEK : *« On a rapporté, M. Villaraigosa, que lorsque vous étiez à UCLA, vous étiez actif au sein d'un groupe de défense des droits des Latinos qui, entre autres, déclare dans sa constitution qu'il est en faveur de la formation d'une république séparée dans le sud-ouest des États-Unis. Faites-vous vôtres les convictions*

de cette organisation, soutenez-vous toujours le groupe et que dites-vous aux enfants qui voient ce genre de choses sur Internet ? »

VILLARAIGOSA : *« Je dis que nous devons tout faire pour combattre la haine et l'ignorance. Je dis que nous devons faire ce que le Musée de la Tolérance [Simon Wiesenthal] a fait. Je le sais, car plus tard en juin, je vais être honoré par le Musée de la Tolérance. Au cours des six dernières années, j'ai rassemblé plus de 18 millions de dollars pour ce musée. J'ai mis de l'argent pour ce musée. Cette somme d'argent est sans précédent dans l'histoire de cet État. J'ai rassemblé de l'argent pour ce musée parce que je suis d'accord avec les rabbins qui travaillent ici. Le rabbin May, le rabbin Cooper. J'ai soutenu ce musée parce qu'ils ont les outils pour le programme de tolérance dans nos écoles et dans notre département de police. J'aimerais que la personne qui a travaillé sur ce site Web participe à l'un de ces programmes afin que nous puissions leur enseigner la nécessité de s'unir et de ne pas se diffamer. Je suis fier du fait que nous vivons dans un grand pays. C'est un pays d'opportunités et c'est aussi un pays de liberté d'expression. Je respecte donc son droit à la liberté d'expression, j'espère simplement qu'il travaille sur la tolérance. »* [Mottek, F., 5-31-01]

En mars 2002, l'homme politique new-yorkais David Weprin a fait parler de lui lorsqu'il a décidé, en tant qu'ardent militant de la cause juive (sa mère est une juive originaire de Cuba), d'étendre son influence et de chercher à devenir membre du Black and Hispanic Caucus du conseil municipal de New York. Certains des membres de cette coalition de minorités l'ont rabroué. *« Le nom de Weprin est synonyme d'affaires juives comme il est synonyme de politique reine [...]. Même si le démocrate de Hollis [Weprin] ne s'est pas autant identifié aux causes hispaniques »*, éditorialisait *Newsday* à l'appui de son admission, *« il est emblématique d'une ville dans laquelle de nombreuses personnes revendiquent un héritage multiple. »* [Newsday, 3-4-02]

Incroyablement, Weprin, activiste juif réinventé politiquement en tant qu'Hispanique, avait fait parler de lui pour des causes sionistes d'extrême droite quelques semaines auparavant. Voici ce que rapporte le *Jewish Forward* :

« Un nouveau conseiller municipal de New York est en train d'obtenir de puissants soutiens en faveur de sa proposition de donner à une rue de son Queens

natal le nom du ministre israélien du tourisme assassiné, Rehavim « Gandhi » Ze'evi, qui avait demandé l'expulsion des Palestiniens de Cisjordanie et de la bande de Gaza. La proposition du démocrate David Weprin, qui préside la puissante commission des finances du conseil municipal, a reçu le soutien du député [juif] Dov Hikind, de Brooklyn, ainsi que du rabbin Avi Weiss, de l'Institut hébraïque de Riverdale, dans le Bronx... L'enthousiasme de certaines organisations juives traditionnelles pour la proposition de dénomination de la rue est peut-être le dernier signe de ce que les dirigeants communautaires considèrent comme une nouvelle ère dans laquelle il n'est plus interdit aux Juifs américains de discuter, ou dans certains cas de promouvoir, la plate-forme de 'transfert' de Ze'evi. Le terme 'transfert' a fini par désigner le déplacement massif des Palestiniens de Cisjordanie et de Gaza vers d'autres pays arabes par des moyens que Ze'evi lui-même a souvent décrits de façon vague. La plupart des groupes juifs traditionnels, de gauche à droite, ont historiquement rejeté cette doctrine comme étant immorale. » [Cattan, N., 1-25-02]

Le lobbying juif des politiciens américains en faveur du sionisme et d'Israël est vaste. En 2001, par exemple, le maire d'Alameda (près de San Francisco), Ralph Appezzato, était l'un des 46 maires de 25 pays à participer à une conférence spéciale pour les maires à Jérusalem, parrainée par le Congrès juif américain. Après un dîner et un souper en Israël, à son retour, selon le *Jewish Bulletin of Northern California*, Appezzato *« porte désormais le Lion de Judée épinglé à son revers. Il a également une mezouza [l'artefact religieux juif traditionnel sur les cadres de porte], ('inclinée correctement – mes amis juifs me l'ont dit' »*). *« À cause de l'Intifada [le soulèvement palestinien contre le régime israélien qui a fait jusqu'à présent des centaines de morts] »*, a déclaré le maire Appezzato aux journalistes, *« le tourisme est en baisse. C'est absolument merveilleux de pouvoir aller sur tous les sites et de ne pas avoir à subir la foule. »* [Goldsmith, A., 5-5-01]

En 2001, le magnat juif Michael Bloomberg a été élu nouveau maire de la ville de New York. Le *New York Times* a rapporté que le maire élu Bloomberg, le maire actuel Rudy Giuliani et le gouverneur de New York George Pataki prévoyaient de se rendre ensemble en Israël dans le jet privé du premier. « Leur programme », faisait remarquer le *Times*, *« comprendrait la visite des sites en Israël qui ont été récemment attaqués par des kamikazes, le dépôt de couronnes et la rencontre avec le Premier ministre Ariel Sharon et d'autres responsables. » « C'est un moment approprié pour montrer au*

peuple d'Israël que nos prières sont avec lui », a déclaré Bloomberg. *« C'est un voyage important, c'est un voyage bref, mais quand on se soucie vraiment de son sort, on adapte les choses. » « Les évènements de cette semaine exigent que je sois en Israël »*, a déclaré le gouverneur Pataki. [Steinhauer, J., 12-5-01] En février 2002, le maire de New York Rudy Giuliani s'est vu décerner le « Prix humanitaire de l'ami d'Israël » par la Fédération juive du Grand Miami. *« Il existe un lien très fort entre Israël et les États-Unis, plus profond encore que les liens du sang »*, a-t-il déclaré à la foule du dîner juif. *« La force et la profondeur réelles de ce lien sont très simples : Nous sommes des démocraties. »* [De Valle, E., 2-11-02]

En 2002, le conseil municipal de New York, dominé par les juifs, a décidé qu'il était un organe international lorsqu'il a rédigé une proposition *« pour le retrait de l'OLP de New York »* (les bureaux des Nations unies sont situés dans cette ville), mais le département d'État est intervenu pour se plaindre que *« son adoption pourrait compliquer les efforts de cessez-le-feu au Moyen-Orient ».* [Radler, M., 4-25-02]

Qu'en est-il des cordons de la bourse politique juive dans le Massachusetts ? En 1998, le *Jewish Advocate* a souligné que :

« La façon dont trois hommes d'affaires locaux parviennent à collecter des fonds – tout en mettant de côté leur amitié – pourrait avoir un impact majeur sur la course au poste de gouverneur dans le Massachusetts. L'avocat bostonien Richard Glovsky, de Newton, préside la commission des finances de la campagne du procureur général [de l'État] Scott Harshbarger, tandis que le magnat des maisons de retraite Alan Solomont et l'investisseur privé Paul Egerman, tous deux de Weston, partagent ces responsabilités dans le camp de l'ancienne sénatrice d'État Patricia McGovern. Les deux candidats au poste de gouverneur sont des démocrates... La femme d'Egerman, Joanne, et Glovsky sont membres du conseil d'administration de la Ligue anti-diffamation du chapitre de la Nouvelle-Angleterre du B'nai B'rith. » [Gelbwasser, M., 2- 5-98, p. 1]

Qu'en est-il de la prédominance politique juive à San Francisco ? L'érudit juif Seymour Lipset note que, malgré les convictions populaires des juifs sur l'antisémitisme rampant autour d'eux, *« San Francisco fournit un exemple de la façon dont certains Juifs peuvent totalement ignorer la réalité. Des sondages effectués auprès des contributeurs de la Fédération de la communauté juive*

de San Francisco ont révélé qu'un tiers d'entre eux croient qu'un Juif ne peut être élu au Congrès de San Francisco. Un sondage a donné de tels résultats en 1985, alors que les trois membres du Congrès issus de districts contigus à la ville ou adjacents à celle-ci étaient juifs, tout comme deux sénateurs d'État, le maire et une partie considérable du conseil municipal. » [Lipset, p. 156]

Si la San Francisco moderne est si merveilleuse pour les juifs, d'où vient la paranoïa antisémite de cette ville, du passé antisémite de San Francisco ? Pas vraiment. Earl Raab, un directeur adjoint du Conseil des relations juives de San Francisco a écrit en 1950 que *« la communauté juive de San Francisco a été qualifiée, à juste titre, de la plus riche, par habitant, du pays. En même temps, la tradition antisémite y est d'une pauvreté étonnante. San Francisco, pour des villes de sa taille, est la 'tache blanche' de la nation en matière de préjugés antijuifs... Il est arrivé que des citoyens juifs occupent simultanément les présidences de la Chambre de commerce, de la Community Chest, du Board of Education, des Art, Fire, Harbor Commissions, et de nombreux autres postes désignés et électifs ; c'est une situation qui ne peut être reproduite dans aucune autre ville ayant une concentration de six pour cent de juifs. »* [p. 230]

Non loin de San Francisco, en 1998, lors d'une célébration du 50e anniversaire d'Israël, un journal ethnique juif de San Francisco a indiqué que *« des volontaires costumés de la Congrégation Beth David de Saratoga, représentant les grands dirigeants israéliens du XXe siècle, accueilleront la foule. Les maires Judy Nadler de Santa Clara, Donald Wolf de Saratoga et Ralph Faravelli de Mountain View, ainsi que Joseph Simitian, superviseur du comté de Santa Clara, et Joseph Kleitman, membre du conseil municipal de Mountain View, dirigeront une cérémonie présentée par le Dr Steve Green, leader de la communauté juive ».* [Jewish Bulletin, 6-5-98]

Qu'en est-il de l'influence juive dans le New Jersey, à côté de New York dominée par les juifs ? *« Les principaux stratèges de campagne pour les courses aux primaires du Sénat américain des démocrates »*, notait le *New Jersey Jewish News* en 2000, *« sont juifs. »* Steven Goldstein était le co-directeur de campagne d'un candidat (le vainqueur des primaires), et Jim Lanard le directeur de la planification stratégique et le porte-parole d'un autre. Goldstein estime que son identité juive influe *« intensément »* sur sa carrière. Lanard a étudié l'hébreu en vivant pendant un an en Israël. [Friedland, E., 6-1-2000, p. 13] Ira Cohen, un autre politicien juif des

coulisses du New Jersey, était président du comité « pro-Israël » Draft Bob Grant. Cohen a fait remarquer qu'il ne faisait *« allégeance à personne à l'exception de mon peuple – le peuple juif, ma famille, mes enfants et petits-enfants, et comment ce pays va ».* [Friedland, E., 6-1-2000, p. 14]

Qu'en est-il de l'influence juive en Caroline du Sud ? Y a-t-il des juifs près des rênes du pouvoir là-bas, dans un État qui en compte peu ? En 2000, Sam Tenenbaum préside le comité d'investiture du gouverneur Jim Hodge. La femme de Sam, Inez, est le superintendant de l'éducation de la Caroline du Sud. [Gresock, S., 8-3-2000] (Même dans l'Utah, Joe Waldhotz, le mari de la députée non-juive Enid Greene, a effectivement détruit la carrière politique de sa femme après avoir commis divers crimes qui lui ont valu vingt-et-un mois de prison. [Dillon, L., 29-5-99, p. A1]. En Géorgie, Dianne Harnell Cohen est le chef de cabinet adjoint du gouverneur). [Atlanta Jewish Times, 6-18-99]

Et que dire du sénateur républicain non juif et archi-conservateur Jesse Helms, de la Caroline du Nord ? Comment a-t-il été conquis pour la cause sioniste ? Le journaliste sioniste Sidney Zion raconte l'histoire de Roy Cohn (infâme avocat juif, ami des mafieux et activiste politique) qui a entraîné Helms dans le train-train sioniste :

« Le sénateur Jesse Helms de Caroline du Nord était la première cible du lobby juif dans sa tentative de réélection en 1984. Ce n'était pas seulement parce que ses votes sur Israël étaient terribles, mais surtout parce que Helms était en lice pour diriger la commission des affaires étrangères du Sénat. L'argent juif affluait dans les coffres de son adversaire, le gouverneur sortant James B. Hunt, et l'élection faisait l'objet d'une couverture médiatique nationale, notamment à New York. L'élection semble se jouer à pile ou face, et Helms est très nerveux. Que faire ? Appeler Roy Cohn.

Roy organisa une fête pour Helms, avec une liste d'invités composée de certains des Juifs les plus riches de New York, plus quelques riches goyim, qui étaient soit pro-Israël par conviction, soit par amitié avec Cohn. Que n'importe qui dans la ville vienne à une fête pour Helms était un acte d'amitié pour Roy. Helms était dépeint comme la réincarnation du Troisième Reich. Quand j'ai entendu parler de cette fête, j'ai été consterné. Je n'arrivais pas à croire que Roy Cohn ait pu aller aussi loin. Il était pro-Israël, quelle que soit sa folie, il était constamment pro-Israël. Comment diable a-t-il pu laisser ses conneries de droite l'amener à ça ?

Mais je n'ai jamais joué les moralisateurs avec Roy Cohn.

J'ai simplement dit : Comment s'est passée la collecte de fonds pour Jesse Helms ?

– Ce n'était pas une collecte de fonds.

– Roy, ai-je dit, je sais que tu as organisé une putain de collecte de fonds pour Jesse Helms.

– Ce n'était pas ça du tout, a-t-il dit. C'était l'interféron.

– Quoi ?

– De l'interféron. Pour arrêter le flux d'argent pro-israélien vers Hunt. C'est ce dont il s'agissait. On n'a pas demandé un seul centime à qui que ce soit. On leur a dit qu'on ne voulait pas de leur argent. Jesse n'avait pas besoin d'argent. Il avait juste besoin de tarir l'argent de l'autre gars. De toute façon, il aurait été stupide de demander à ces gens des contributions de campagne. Soyons réalistes, ils ne pouvaient pas être surpris en train de soutenir Jesse Helms. D'om le remède contre le cancer. L'interféron.

– Ça a fonctionné ?

– Bien sûr. Jesse va gagner les élections.

– Mais pourquoi vouloir ça ? Tu as toujours été pour Israël.

– Jesse Helms n'est pas anti-Israël, a dit Cohn.

– Comment est-il parvenu à duper tout le monde ?

– Il a voté contre certains crédits israéliens. Il vote contre des projets de loi de finances tout le temps. Il vote contre les Arabes. C'est un républicain de la vieille école. C'est tout ce qu'il y a à dire. Je le connais depuis toujours, il n'est pas pro-arabe, il n'est pas anti-israélien. Il est pour Israël.

Plusieurs mois après avoir été réélu, Helms est allé en Israël avec Roy Cohn. En une semaine, il est devenu un véritable faucon israélien, à la droite du général Arik Sharon.

Quand j'ai revu Roy, j'ai dit : 'Eh bien, tu es le seul gars que je connaisse qui a encaissé des markers pour Israël.'

Il n'a même pas souri. Il a dit : 'Je t'avais dit que Jesse Helms était pro-Israël.

– Mais Roy, personne ne le savait avant que tu ne l'emmènes là-bas.

– Je le savais, a dit Roy.

– Il le savait ?

– *Il le sait maintenant. Et là, Roy Cohn a souri.* » [Zion, S., 1988, pp. 264-265]

Atlanta, Géorgie ? En 2001, le *Atlanta Jewish Times* a évoqué la présence de juifs dans la course à la mairie :

« La grande majorité des 86 000 Juifs d'Atlanta ne voteront pas pour le maire, puisqu'ils vivent en dehors des limites de la ville. Mais ils donneront de l'argent, et pour une bonne raison. Beaucoup travaillent dans les limites de la ville... Les partisans juifs qui ont décidé [pour qui voter] s'alignent principalement sur Pitts et Franklin [les meneurs de la course à la mairie]. Chacun d'entre eux compte plusieurs Juifs dans son comité des finances... Le Dr Larry Cooper... ['un important soutien juif'] préside la commission des finances de Franklin. » [Pollak, S., 5-11-01]

À Miami, en Floride, Elaine Bloom *« a été animatrice de talk-show à la radio, présidente régionale du Conseil national des femmes juives et grande militante de l'UJA. Elle a récemment quitté son poste de responsable de la collecte de fonds en Floride pour l'université israélienne Bar-Ilan ».* Mme Bloom, note J. J. Goldberg, *« est l'une des démocrates les plus puissantes et les plus anciennes au sein de la législature de l'État de Floride ».* [Goldberg, J. J., 1-28- 2000, p. 12] En 1999, Donald Warshaw, le puissant directeur municipal de Miami, a été licencié après presque deux ans à ce poste. Il a été accusé d'avoir *« dépensé 86 563 $ de fonds de pension et de fonds de charité pour des voyages, des vêtements de marque, 21 276 $ de billets de hockey et d'autres choses de 1993 à 1995 alors qu'il était commissaire de police.* » [Wilson, C., 10-11-2000] Auparavant, en 1993, le commissaire du comté de Dade (Miami, Floride) Joe Gersten, également juif, a été accusé d'avoir fumé de la cocaïne avec une prostituée dans un repaire de drogués de Miami et a ensuite fui en Australie. [De Fede, J., 3-16-94].

Toujours en Floride, en 1999, le sénateur d'État Al Gutman a été condamné à deux ans de prison pour *« conspiration dans une affaire de fraude à l'assurance-maladie ».* Gutman et sa femme Marci *« possédaient secrètement des sociétés qui facturaient Medicare pour des services de soins de santé qui n'avaient pas été fournis ».* Il *« a perçu au moins deux millions de dollars de facturations frauduleuses pendant qu'il était membre de la législature.* » [Fields, T., 10-20-99 ; Fields, T., 10- 26-99] En 2002, Edward Mezvinsky, un ancien membre du Congrès de l'Iowa, *« a été inculpé de 66 chefs d'accusation de fraude et de*

charges connexes pour avoir prétendument escroqué plus de 10 millions de dollars ». Parmi les signataires des lettres adressées au tribunal pour tenter de le tirer d'affaire, citons Edward Shils (professeur à l'université de Pennsylvanie), Jonathan Yarowsky, ancien conseiller général de la commission judiciaire de la Chambre des représentants des États-Unis, et le rabbin Gerald Wolpe. [Moore, T., 1-9-02] En 2002, le vice-maire de Nashville (Tennessee), Ronnie Steine, *« s'est retiré de la course au Congrès du 5e district ... après avoir admis avoir commis un vol à l'étalage dans un magasin Target ... et [il] dit avoir été cité une autre fois pour avoir volé dans le même magasin ».* [Knoxnews, 4-28-02]

L'intérêt des juifs pour l'activité politique n'est pas toujours, bien sûr, expressément lié à Israël et à d'autres causes juives. En 1999, le *Las Vegas Review* a relevé le cas d'Arthur Goldberg. Ce dernier dirige Park Place Entertainment, le plus grand conglomérat de casinos et d'hôtels d'Amérique (Cesar's Palace, Bally's, etc.). *« La Commission de contrôle des casinos du New Jersey »*, indique le journal, *« a critiqué Goldberg et a reproché lors de son jugement d'avoir permis à sa société de verser 240 000 dollars au président de la Chambre des représentants de Floride au cours d'une campagne de 1994 visant à légaliser les casinos ... Goldberg n'était pas là pour entendre la décision [de la Commission de contrôle des casinos] ... [Il] accueillait le Président Clinton lors d'une collecte de fonds démocrate à 10 000 dollars par assiette à l'hôtel-casino Paris Las Vegas de la société ».* [Weinert, J., p. 2D]

Ailleurs, le lobbying juif intensif et l'argent juif destinés à obtenir un traitement spécial pour les autres juifs dans le monde sont une tradition de longue date. Un article paru en 1999 dans le *Boston Globe* soulignait le traitement spécial dont bénéficiaient les juifs lorsqu'ils tentaient d'obtenir le statut de réfugié en Amérique depuis la Russie (près des trois quarts des participants à un programme spécial de réfugiés pour les cas russes, invoquant pour la plupart l'antisémitisme, sont des juifs) :

« Dans d'autres régions troublées du monde, les réfugiés potentiels doivent prouver qu'ils sont persécutés ou qu'ils ont une 'crainte fondée' de persécution... Mais les demandeurs de l'ancienne Union soviétique doivent seulement montrer qu'ils ont une 'base crédible' pour craindre d'être persécutés. En raison de ces normes vagues, les employés de l'INS ne savaient pas quelles affirmations étaient acceptables pour obtenir le statut de réfugié. Mais ils ont déclaré avoir rapidement appris de leurs

supérieurs qu'une allégation d'un acte mineur de discrimination, comme le refus d'une promotion ou d'une augmentation, était acceptable, sans qu'il soit nécessaire de procéder à une vérification. La majorité des 275 000 personnes qui ont émigré ici par le biais du programme étaient des hommes, des femmes et des enfants d'origine juive ...Une tentative de mettre fin au programme maintenant pourrait s'avérer coûteuse pour les candidats démocrates, en particulier pour Hilary Rodham Clinton, qui a pris des mesures dans le but de courtiser les électeurs juifs de l'État de New York. » [Kurkjian, p. A1]

Un « supérieur » de l'INS a déclaré au *Globe* : *« J'admets que le programme est plus généreux qu'ailleurs, mais c'est ce que le Congrès a mandaté. »* Dan Stein, de la Fédération pour la réforme de l'immigration américaine, a témoigné au Congrès que *« ce programme a été documenté comme étant si peu administré qu'il a servi de conduit pour l'installation d'une forte mafia de réfugiés aux États-Unis. »* [Voir le chapitre sur la domination juive dans la « mafia russe »]. *« Ajoutons qu'un enquêteur de l'INS, dit le Globe, qui a demandé l'anonymat : 'L'attitude dominante était que le Congrès avait adopté l'amendement... assouplissant la restriction pour les Juifs d'entrer comme réfugiés et nous ne devions pas nous opposer à l'augmentation des chiffres'... Le statut de réfugié est le rêve d'un immigrant. Les réfugiés ont droit à des avantages spéciaux, notamment une aide sociale de huit mois, une assurance maladie, des services d'emploi et un enseignement de l'anglais comme deuxième langue pendant dix-huit mois, qui ne sont pas accessibles aux visiteurs étrangers munis d'un visa de travail. Et il leur permet de demander la citoyenneté américaine au bout de cinq ans. »* [Kurkjian, p. A1]

Les juifs du monde entier sont depuis longtemps une question cruciale pour les juifs américains, et les juifs de Russie sont au centre de leurs préoccupations depuis la fin du XIX^{e} siècle. Au début du XX^{e} siècle, explique J. Bruce Nichols, *« l'American Jewish Committee a fait entrer les préoccupations des Juifs [à propos des juifs russes] dans le courant politique et économique dominant en forçant le Congrès à mettre fin au traité vieux de quatre-vingts ans qui régissait les liens commerciaux des États-Unis avec la Russie... Le vote [du Congrès] [sur la fin du traité en faveur des intérêts juifs] a fermement établi l'AJC comme une force dans la conduite des affaires étrangères de la nation ».* Lorsque la Turquie a expulsé plus de mille juifs russes de Palestine en 1914, *« plusieurs navires de la marine américaine ont été utilisés pour les transporter en sécurité à Alexandrie, en Égypte. En mars 1915, la marine américaine expédia*

900 tonnes de matériel de secours [American Jewish Joint Distribution Committee] en Palestine ; un deuxième envoi, gracieusement offert par le gouvernement, suivit l'année suivante... Selon un rapport déposé en juillet 1916 par le consul américain à Jérusalem, seuls 18 000 des 82 000 Juifs de Palestine étaient autonomes ; le reste dépendait de la charité américaine. » [Nichols, pp. 33-34]

La politique d'immigration américaine à l'égard des juifs soviétiques est parallèle à celle de l'Allemagne culpabilisée où une loi de 1991 *« accorde un traitement préférentiel aux immigrants juifs de l'ancienne Union soviétique... Une fois en Allemagne... ils bénéficient d'un large éventail d'avantages gouvernementaux destinés à faciliter leur absorption, y compris la reconversion des employés, des programmes de langue allemande, des logements subventionnés, des soins de santé gratuits et de généreuses allocations sociales. Après une période de résidence de sept ans, ils peuvent demander la citoyenneté allemande. »* [Fishkoff, 8-8-97] En 1990, il y avait 29 000 juifs en Allemagne ; en sept ans, les immigrants russes ont fait passer ce nombre à 90 000. *« Étant donné l'atmosphère pro-israélienne qui prévaut dans l'Allemagne réunifiée »*, note Sue Fishkoff, *« où l'enseignement de l'Holocauste est introduit dans les cinq nouveaux États [allemands] et où Israël et les affaires de la communauté juive allemande occupent une place importante dans les nouvelles quotidiennes, ce serait une mort politique pour tout dirigeant communautaire ou magnat des affaires [allemand] de s'opposer à donner de l'argent à une cause juive. »* [Fishkoff, 8-8-97]

Après la Seconde Guerre mondiale, les organisations juives ont fait discrètement pression pour que 100 000 juifs européens arrivent sur les côtes américaines. Peter Novick décrit ces actions comme suit :

« Les deux tiers du budget d'un million de dollars de l'opération de lobbying étaient financés par la famille de Lessing Rosenwald, le plus éminent antisioniste américain. L'objectif des initiateurs de la campagne était de faire venir 100 000 survivants juifs. Mais comme il était impolitique et contraire à la tradition américaine que la législation spécifie la religion des immigrants, et comme on estimait que les juifs représentaient 25 % de toutes les personnes déplacées, ils ont fait pression pour que la loi fasse entrer un total de 400 000 personnes déplacées en quatre ans. À cette fin, le Comité des citoyens pour les personnes déplacées (CCDP) est créé – ostensiblement non confessionnel, mais en fait largement financé et doté en personnel par des Juifs ...Le CCDP ...minimise systématiquement la présence des Juifs parmi les personnes déplacées ... [Novick, P., 1999, pp. 81-82]. ...*Fin 1948, un*

journaliste juif affirme dans le 'New York Post' qu'une grande partie des personnes déplacées non juives sont des collaborateurs des nazis. L'allégation a été dénoncée dans le magazine jésuite America comme un 'antichristianisme' tout à fait comparable à ...'l'antisémitisme'. Une rupture ouverte entre les groupes juifs et chrétiens n'a été évitée que de justesse. » [Novick, P., 1999, p. 89]

Aux États-Unis, dans les années 1970, les pressions juives concertées exercées sur le Congrès afin de forcer l'Union soviétique à autoriser les juifs à émigrer en Israël et en Amérique ont abouti à l'ajout d'une annexe à un projet de loi sur le commerce qui accordait *« le statut de nation la plus favorisée à l'Union soviétique à condition qu'elle lève ses restrictions en matière d'émigration... Lorsque l'émigration... a atteint le chiffre record de 51 000 par an en 1979, le Congrès a également augmenté son aide financière pour la réinstallation des émigrés soviétiques en Israël. En 1976, il a alloué plus de 100 millions de dollars à cette fin... [Le Congrès américain a commencé à financer les programmes israéliens d'absorption de réfugiés dès 1951].* [Nichols, JB, p. 110] ... *Dans le travail contemporain en faveur des réfugiés, il n'y a pas de parallèle à la coopération américano-israélienne dans l'aliyah moderne [immigration en Israël]. Depuis la fondation d'Israël, les États-Unis ont joué un rôle essentiel dans le financement de l'immigration. »* [Nichols, JB, p. 145]

Et qu'a apporté ce protectionnisme juif, et le favoritisme spécial du gouvernement américain, aux immigrants juifs de Russie aux États-Unis, et au monde entier ? Ainsi que le fait remarquer Robert Friedman, auteur d'un livre sur la « Mafia russe » :

« La plupart [de la première vague d'immigrants juifs russes, à partir de 1975] se sont installés à Brighton Beach, Brooklyn, qui est devenu un ground zero pour la mafia russe. Puis, au cours des quinze années suivantes, elle est passée d'un groupe d'extorsion de quartier à un cartel criminel international de plusieurs milliards de dollars... [Ils], avec les oligarques corrompus de l'ancienne Union soviétique, ont pillé la Russie, ont volé tout ce qui n'était pas cloué... [Des milliers de criminels juifs] ont tous prétendu être [le militant sioniste russe Natan] Sharansky... [Ils] sont venus [en Amérique] sous les traits, sous la bannière de refuseniks juifs qui se battaient pour la liberté, pour la liberté religieuse. » [Penkava, M., 5-3-2000]

Comme le fait remarquer Martha Birsch, procureur adjoint de la U.S. Organized Crime and Racketeering Strike Force, *« Nous considérons le*

crime organisé russe comme une menace croissante et potentiellement très sérieuse aux États-Unis... Le crime organisé russe est assez unique en ce sens qu'il est... vraiment international. » [Penkava, M., 5-3-2000]. [Penkava, M., 5-3-2000]

Le lobby juif américain exige des concessions spéciales pour ses compatriotes juifs dans le monde entier. Pendant les opérations politiquement délicates de transport aérien de juifs d'Éthiopie vers l'État juif, *« le gouvernement [américain] n'avait guère d'autre choix que de laisser les intérêts minoritaires de la communauté juive déterminer sa politique ».* [Nichols, JB, p. 145] Dans le cas des réfugiés juifs éthiopiens au Soudan, *« à la demande d'Israël »*, note Jacob Abadi, *« Washington a promis [au Soudan] une augmentation de 200 millions de dollars de l'aide économique en échange d'un engagement à permettre aux Falashas de quitter le Soudan par avion. »* [Abadi, 1999] Même pendant la révolution iranienne de 1979, note J. J. Goldberg, *« l'INS [Immigration and Naturalization Services] a reçu l'ordre d'exempter les Juifs et les Bahais du traitement sévère infligé aux Iraniens à la frontière ».* [Goldberg, J. J., p. 184]

Mais les juifs russes sont depuis longtemps particulièrement chers au cœur des juifs américains (des millions de juifs américains ont leurs racines dans ce pays) et la politique étrangère américaine se plie encore et toujours à la volonté des juifs. Un rapport de presse de 1986 notait que *« le statut des Juifs soviétiques est apparu à l'avance comme un sujet central de la rencontre Reagan-Gorbatchev ...Ce développement a fait d'un lien entre le contrôle des armes, les droits de l'homme et l'émigration juive un fait de la vie dans les négociations entre superpuissances. »* En 1987, David Shipler, journaliste au *New York Times*, constatait : *« Il y a rarement eu autant d'harmonie entre une administration et un groupe d'intérêt qu'il y en a actuellement entre l'administration Reagan et les organisations qui font campagne au nom de la juiverie soviétique. »* [Beker, A., p. 448]

En 1999, les efforts intensifs de lobbying juif faisaient encore la pluie et le beau temps dans la politique étrangère américano-russe. *« Le Président Clinton »*, note l'Agence télégraphique juive, *« a rejeté l'appel du Président russe Boris Eltsine à abroger une loi qui conditionnait les relations commerciales américano-russes [l'amendement Jackson-Vanik] à la liberté des Juifs et d'autres personnes de quitter le pays... [Eltsine a parlé à Clinton] alors que l'American Jewish Committee reproduisait en pleine page dans le 'New York Times'*

et le 'Los Angeles Times' une lettre adressée à Eltsine par tous les membres du Sénat américain, sauf un, menaçant de mettre fin au soutien économique et politique de la Russie si Eltsine ne faisait pas face à la montée de la rhétorique antisémite. » [Dorf, M., 6-23-99, p. 7]

Parmi les autres faveurs extraordinaires du président Bill Clinton pour le lobby juif, il y a celle qui concerne le nouveau satellite espion américain de 1996. *« Israël a exigé un traitement spécial »*, a fait remarquer le *Daily Telegraph* (Londres), *« en déployant l'influent lobby juif américain pour contrer ce qu'il considérait comme une menace majeure pour sa sécurité nationale ».* La politique de l'administration Clinton a finalement décidé que le satellite espion ne serait pas utilisé pour observer le territoire israélien – la seule nation sur terre à bénéficier d'un tel traitement. [Warren, M., 9-9-96, p. 28]

En 1988, les Palestiniens se sont déclarés nation indépendante. Le leader palestinien Yassar Arafat a demandé un visa pour se rendre aux États-Unis afin de s'adresser aux Nations unies (dont le siège officiel est, bien entendu, à New York). L'influence juive/sioniste anti-palestinienne est si forte au sein du gouvernement américain que la demande d'Arafat est refusée. En réponse, note l'Israélien Amnon Rubenstein, *« dans une action sans précédent, les Nations unies ont alors déplacé l'ensemble de l'Assemblée générale à Genève, en Suisse, afin qu'Arafat puisse s'exprimer lors d'une session spéciale sur la question de la Palestine. Un total de 154 pays ont soutenu la résolution, seuls les États-Unis et Israël ont voté contre. »* [Rubenstein, A., p. 141] Dix ans plus tard, en 1998, suivant toujours les diktats israéliens en tant que politique étrangère des États-Unis au Moyen-Orient, les États-Unis ont à nouveau résisté à l'opinion mondiale populaire. Par un vote des Nations unies de 124 contre 4, les Palestiniens se sont vus accorder *« le droit de participer à l'Assemblée générale [de l'ONU] et de répondre aux ... discours ; de coparrainer des résolutions sur les questions relatives au Moyen-Orient »* dans le cadre de leur nouveau statut de *« super-observateur ». « À Washington »*, indique le *New York Times*, *« le département d'État a condamné le vote en termes forts. Le porte-parole du département, James P. Rubin, a déclaré que l'administration Clinton considérait le vote comme une erreur inutile et inopportune. »* [Crossette, B., 7-8-98]

Sous la pression continue des juifs, en 1995, le Congrès a finalement adopté une loi ayant des implications politiques profondes au Moyen-Orient, exigeant que l'ambassade des États-Unis à Tel-Aviv soit transférée à Jérusalem (une action qui est largement perçue au Moyen-Orient comme une approbation américaine des revendications juives sur l'ensemble de Jérusalem comme capitale. Ce déménagement est si préjudiciable au « processus de paix » israélo-arabe que le changement effectif n'a pas encore eu lieu). (Gershkoff, 1999)

Pendant des années, le lobby juif/israélien s'est battu pour que les Nations Unies annulent la résolution de novembre 1975 qui déclarait officiellement : *« Le sionisme est raciste. »* L'un des moyens d'y parvenir était les cordons de la bourse des Nations Unies (en conjonction avec l'effondrement de l'Union soviétique et du bloc communiste), dont les contributions des États-Unis, dans les années 1980, représentaient environ 50 % de la base économique de l'ONU. [Mrejen, p. 67] En août 1985, le Congrès des États-Unis a approuvé l'*« amendement Kassebaum »* qui réduisait considérablement les subventions américaines à l'organisme mondial, précipitant celui-ci dans une crise financière. Dans un article paru en 1998 dans Israeli Affairs, l'auteur juif Emmanuel Mrejen s'est plaint de l'injustice du *« majoritarisme débridé »* (c'est-à-dire le système *« une nation, une voix »*) de l'ONU, un mode de scrutin qui fonctionne généralement de manière négative pour les puissantes nations occidentales. Et Israël. *« Israël »*, écrit Mrejen, *« devrait soutenir les réformes [de l'ONU] visant à limiter les effets désastreux du majoritarisme [c'est-à-dire du vote démocratique], qui a permis le succès de la propagande anti-israélienne à l'ONU et a profondément discrédité l'ONU elle-même... Comme l'explique le professeur [israélien] Yehuda Blum, la charte des Nations Unies 's'est érodée au fil des ans sous les effets délétères de la dictature de la majorité' ».* [Mrejen, p. 81] Dans les années 1990, grâce principalement aux pressions exercées par les juifs et les Américains sur la communauté mondiale, la résolution de l'ONU assimilant le sionisme au racisme a été annulée.

(Une approche inhabituelle et rafraîchissante de la question du *« sionisme est du racisme »* a été celle du poète d'origine juive Allen Ginsberg. *« Il m'a dit lors de notre entretien de 1992 »*, déclare Roger Kamenetz, *« qu'il était d'accord avec l'ancienne résolution des Nations unies*

affirmant que le sionisme est un racisme. Et le fait que tout le monde soit si furieux que le sionisme ne puisse être appelé ainsi est encore pire. ») [Kamenetz, R., 1994, p. 151]

En 2002, le vice-premier ministre irakien, Tariq Aziz, s'est publiquement plaint de la façon dont les Nations unies ont traité l'enquête prévue sur un massacre israélien présumé de Palestiniens dans la ville de Jénine, en Cisjordanie. Israël a refusé de coopérer. Le *Guardian* de Londres a observé que :

« [L'Irak] a accusé hier les Nations unies de pratiquer la politique du deux poids deux mesures en imposant des sanctions à Bagdad pendant onze ans, mais en ne prenant aucune mesure à l'encontre d'Israël pour avoir bloqué une enquête sur l'action militaire dans le camp de réfugiés de Jénine ...Le [fonctionnaire irakien] Aziz a déclaré que la façon dont [l'ONU] a traité la question de l'enquête sur Jénine était la preuve d'une politique de deux poids, deux mesures, faisant valoir que si l'ONU a été ferme [sous la pression des États-Unis] sur ses résolutions concernant l'Irak, elle n'a pas fait grand-chose face à la résistance d'Israël aux résolutions du Conseil de sécurité, même celles soutenues par les États-Unis. » [Macaskill, E., 5-2-02]

Les intérêts juifs et sionistes sont également de plus en plus moulés dans le gouvernement américain par le biais de l'Anti-Defamation League. L'ADL – fondée au début du XX^{e} siècle pour diffuser l'hostilité envers les juifs et, plus tard, pour promouvoir également les intérêts israéliens – fonctionne aujourd'hui comme une sorte d'agence privée de police ethnique. L'ADL, accusée par certains critiques d'avoir des liens avec l'agence d'espionnage israélienne Mossad, s'est transformée depuis des décennies en diverses organisations de police et de sécurité américaines, fournissant des informations d'espionnage sur ce qu'elle définit comme des groupes « haineux » (ceux jugés « antisémites » sont bien sûr les plus importants pour elle). [L'ADL a été prise en flagrant délit d'espionnage de tout l'éventail politique des organisations politiques – dont beaucoup critiquent Israël – au début des années 1990 – voir le chapitre sur l'antisémitisme]. Avec un budget annuel de près de 50 millions de dollars, elle fournit également un endoctrinement à ses propres interprétations de la « tolérance » ethnique, religieuse et raciale

(aucune des très nombreuses expressions racistes et chauvines de l'intolérance juive et israélienne ne fait JAMAIS partie du programme).

En février 2002, le *Los Angeles Times* a rapporté que l'ADL avait *« annoncé un nouveau partenariat avec les organismes d'application de la loi pour aider à lutter contre les crimes haineux et les extrémistes... Selon les responsables, la Ligue antidiffamation a toujours travaillé avec les forces de l'ordre pour lutter contre les préjugés et les crimes haineux, mais la création du comité officialise cette relation et rassemble davantage d'organismes... Les groupes d'application de la loi [impliqués dans la fermeture de l'ADL] comprennent le département du shérif du comté de Los Angeles, la police de Los Angeles, la Highway Patrol, le FBI, le bureau du procureur général de l'État et les agences de Bakersfield, Palm Springs, Pasadena, Riverside, San Bernardino et Santa Barbara ».* Le même mois, le *Jewish Bulletin* a également noté que *« l'Anti-Defamation League [basée à San Francisco] a travaillé avec les forces de l'ordre locales et fédérales à Salt Lake City pour surveiller les activités extrémistes aux Jeux olympiques d'hiver ».* [Goldsmith, A., ADL working, 2-2002]. En d'autres termes, une organisation privée de propagande judéocentrique et pro-israélienne s'est institutionnalisée en tant que partie active et formalisée du système de loi et de sécurité américain.

Ironiquement, les résultats de l'ADL avec le gouvernement américain n'ont pas nécessairement été brillants. Le magnat juif d'Hollywood, Dore Schary – président national de l'ADL de 1963 à 1969 – était, par exemple, inscrit dans les rapports du FBI comme étant un *« grand sympathisant communiste ».* [Wilcox, L., 1999, p. 61, 62] *« Ironiquement »*, souligne Laird Wilcox, *« les dossiers du FBI révèlent que Dore Schary n'était pas le seul agent de l'ADL dont les 'liens et attaches' communistes présumés ont attiré l'attention du FBI. D'autres références sont faites dans des documents internes du FBI à David Edelsburg, directeur du bureau de l'ADL à Washington, en tant que membre de la National Lawyers Guild. Une référence à Gilbert J. Balkin, directeur du bureau régional de Floride de l'ADL, et à sa femme Revy, fait allusion à des 'liens et des relations' avec le Conseil pour l'amitié américano-soviétique et la Conférence du Sud pour le bien-être de l'homme et indique qu'il s'agit d''organisations de façade communistes présumées'. Il indiquait également que Revy Balkin était rédactrice en chef d'un journal mensuel appelé 'Miami Beacon' qui 'était toujours en accord avec la ligne du parti communiste'. »* [Wilcox, L., 1999, p. 63]

(Comme le souligne Wilcox, même si ces prétendus liens communistes de l'ADL étaient circonstanciels, c'est la méthodologie utilisée très souvent par la grande organisation juive elle-même contre ceux qu'elle désigne comme ayant été associés à des « racistes », des « nazis », des « antisémites », etc.)

L'argent juif parle à bien des égards dans la vie politique américaine ; certains riches engagés peuvent même s'attaquer à des questions moins ouvertement juives – pratiquement seuls – qui leur sont chères. En 1998, le multimillionnaire juif Ron Unz, par exemple, s'est lancé dans ce qui pourrait être une nouvelle tendance : par *« sa volonté et sa richesse »*, note le *New York Times*, il a été la force fondatrice – et centrale – du lobbying réussi auprès du public pour éliminer l'enseignement bilingue en Californie. À la tête d'une initiative des électeurs dont il est l'instigateur, ses coûts publicitaires ont atteint 1,2 million de dollars, dont il a personnellement versé 700 000 dollars. [Bruni, p. 1, 30].

En 1999, William Pfaff, un commentateur du *Los Angeles Times*, a fait remarquer avec un profond pessimisme que :

« Alors que les États-Unis s'approchent de la course présidentielle de 2000, dans laquelle plus d'argent que jamais sera dépensé, il faut se rendre à l'évidence : l'Amérique est devenue une ploutocratie. L'argent gouverne le gouvernement. La transformation est probablement irréversible... De nombreux Américains ne se rendent sans doute pas compte que les autres nations ne gèrent pas leur politique de cette manière... La réalité méconnue mais cruciale, cependant, est que même si les Américains venaient à reconnaître ce qui s'est passé et souhaitaient restaurer les fondements démocratiques de leur forme républicaine de gouvernement, ils ne pourraient rien y changer. L'interprétation constitutionnelle établie et les précédents juridiques, ainsi que le pouvoir de l'argent dans le processus législatif, peuvent désormais empêcher tout changement fondamental. » [Pfaff, p. 9]

Bien que crucial et dominant de manière écrasante, l'argent n'est pas absolument tout dans le système politique américain, bien sûr. Il existe d'autres dimensions politiques au sein desquelles les juifs sont également omniprésents. *« Les avantages que les Juifs exigent pour accéder au gouvernement deviennent particulièrement évidents quand on voit à quel point ils se sont appuyés sur l'État et l'économie publique pour atteindre des positions d'influence et de statut dans*

la société américaine », explique Benjamin Ginsberg, *« ...Les protestants ont tendance à tirer leurs positions principalement d'activités dans le secteur privé et les catholiques de la direction de syndicats. Les juifs, en revanche, ont surtout dépendu des médias, des fondations et des groupes d'intérêt public, ainsi que des postes gouvernementaux nommés pour atteindre des positions dans l'élite politique et sociale américaine. »* [Ginsberg, p. 103]

Les juifs – qui représentent 2,5 % de la population américaine et 6 % de son électorat – se sont avérés deux fois plus enclins à voter aux élections politiques que les autres Américains. Près de la moitié des juifs vivent dans les États les plus peuplés - New York et la Californie, États qui représentent 166 voix électorales lors des élections présidentielles. Ces facteurs – leur regroupement dans des États importants, leur propension disproportionnée à voter, leur profonde influence financière et leur attachement profond aux « causes » juives/israéliennes – font des juifs des acteurs potentiellement déterminants dans toute élection présidentielle. Whitfield fait remarquer que :

« Environ un quart des électeurs de l'État de New York ... sont juifs. En 1976, ils ont voté à 80 % pour Carter contre Gerald Ford, ce qui a permis aux démocrates de remporter l'État et, avec lui, la présidence. Si Carter et le président sortant s'étaient partagé équitablement le vote juif de New York, Carter aurait perdu l'État et, avec lui, la Maison Blanche. Ainsi, l'influence d'une minuscule minorité est amplifiée dans un système incorrigiblement anti-majoritaire, où le gagnant remporte tout ; et c'est pourquoi leurs attitudes et leurs impulsions ont compté depuis l'alignement politique qui a commencé en 1932. » [Whitfield, Am Space, p. 93]

Lors de la candidature réussie de Bill Clinton à la présidence américaine, et de sa réélection, il a également recueilli 80 % du vote juif national. [Roth, B., 10-11-99] Comme l'a observé avec dédain le rabbin conservateur Daniel Lapin, *« Plus de 80 % des Juifs ont voté pour l'homme que près de 60 % des électeurs américains ont rejeté. »* [Lapin, D., 1999, p. 293]

En 2001, le *Jewish Forward* a également fait état des implications du pouvoir de vote juif :

« Les preuves disponibles sur les habitudes de vote des Juifs, lorsqu'elles sont examinées de près, montrent que la communauté juive est en fait une force politique extrêmement puissante aux États-Unis et qu'elle le restera pour les années à venir...

Les Juifs sont stratégiquement situés dans les endroits qui font le plus de différence le jour des élections... Les Juifs sont concentrés et actifs sur le plan communautaire dans tous [les 'swing states'], en particulier en Floride, en Pennsylvanie et en Californie. Cela est vrai depuis des décennies, même si cela n'a pas attiré l'attention nationale avant novembre 2000, lorsque M. Bush, selon certaines interprétations, a gagné sa présidence grâce à des milliers de Juifs de Floride qui ont involontairement voté pour Pat Buchanan ... Il est vrai que la majorité des Juifs votent démocrate. Toutefois, une étude des habitudes de vote des Juifs au cours du siècle dernier montre qu'un nombre suffisant d'électeurs juifs – environ 30 % - changeront de parti pour sanctionner un candidat qui prend des positions qui leur déplaisent. Dans des États tels que la Floride et la Californie, où les Juifs représentent 4 à 6 % de l'électorat, un revirement de 30 % peut faire pencher la balance dans une élection serrée... En 1972, par exemple, alors que le soutien des Juifs aux Démocrates atteignait des sommets, le candidat du parti était le libéral isolationniste George McGovern. La position de M. McGovern sur le Moyen-Orient était si controversée que l'ambassadeur d'Israël à Washington à l'époque, Yitzhak Rabin, a fait connaître publiquement sa préférence pour Richard Nixon. Lors de cette élection, 16 % du vote juif s'est détourné des démocrates. Un exode juif encore plus important a accompagné la tentative de réélection du Président Carter en 1980, quelques mois seulement après que son administration ait voté pour une résolution anti-israélienne au Conseil de sécurité des Nations unies. Dans les deux cas, les votes juifs transfuges ont représenté une part importante de la marge de victoire des républicains... Ce que tout cela signifie, c'est que le vote juif compte. Si la plupart des Juifs ne fondent pas leur vote sur la seule question d'Israël, si tant est qu'ils le fassent, une grande partie d'entre eux changera apparemment de parti lorsqu'un candidat semblera menacer l'État juif ... Ainsi, l'identité communautaire juive reste politiquement puissante. Si l'on en croit les positions pro-Israël prises lors de la dernière élection présidentielle, les politiciens – et non les rabbins – l'ont déjà compris. » [Helmreich, J., 4-6-01]

Dès 1947, l'année précédant la proclamation d'Israël comme nation, un conseiller politique du Président Harry Truman – en discutant des élections à venir – notait que *« les Juifs détiennent la clé de New York et la clé des électeurs juifs est ce que l'administration fait au sujet de la Palestine [Israël] ».* [Grose, p. 218] *« L'influence sioniste a augmenté de façon exponentielle pendant les administrations Kennedy et Johnson »*, note J. J. Goldberg, *« parce que l'aisance et l'influence des Juifs dans la société américaine avaient augmenté. Les Juifs étaient devenus des donateurs essentiels du parti démocrate ; ils étaient des*

personnages clés du mouvement ouvrier de l'organisation, qui était essentiellement le parti démocrate. » [Goldberg, J.J., p. 158]

En 1961, lors d'une rencontre avec David Ben-Gourion à l'hôtel Waldorf Astoria de New York, le Président John F. Kennedy a déclaré au Premier ministre israélien : *« Je sais que j'ai été élu grâce aux Juifs américains. Je leur dois mon élection. Dites-moi, y a-t-il quelque chose que je puisse faire pour le peuple juif ? »* [Tivnan, p. 56] Parmi les faveurs des lobbyistes juifs, il y avait le fait que Kennedy *« était le premier président à fournir des armes (le missile Hawk) à Israël. Dans les mois précédant son assassinat, il se préparait à des conférences sur le traitement des Juifs par les Soviétiques. »* [Weinstein, L., 1985, p. 5] (Le *« troisième homme »* dans la vie de Jacqueline Kennedy – après le Président et Aristote Onassis – était Maurice Templeton, un marchand de diamants juif qui est devenu le conseiller financier de Jacqueline Kennedy Onassis après la mort de son second mari en 1975. Templeton *« aurait transformé son héritage de 26 millions de dollars en 100 millions de dollars »*. Templeton a emménagé chez Mme Kennedy Onassis en 1982, et a vécu avec elle jusqu'à sa mort en 1994. [O'Clery, p. 8]

La fille de Jacqueline, Caroline, a épousé Edwin Schlossberg – également juif. D'ailleurs, même l'épouse du Président F. D. Roosevelt, Eleanor, eut, plus tard, un *« ami proche et compagnon de voyage fréquent »* juif similaire – David Gurewitsch, son médecin. Il existe même des documents du FBI alléguant, en partie sur la base d'un enregistrement, qu'elle a eu une liaison avec un dirigeant socialiste américain juif, Joseph Lash, en 1943. Le Président Roosevelt a été informé de ces éléments. À l'époque de la liaison présumée, Lash était le secrétaire exécutif de l'American Student Union ; il avait rencontré l'épouse du Président alors qu'il témoignait dans le cadre d'une enquête du Sénat sur les activités politiques de gauche aux États-Unis. En 1972, Lash a écrit un livre sur les Roosevelt qui a remporté le Pulitzer). [Fisher, J., 1-31, 2000 ; Birmingham Post, 2-3-2000, p. 5]

Le livre de Dorothy Kearns Goodwin sur les Roosevelt souligne l'intensité de la relation entre Eleanor Roosevelt et Joe Lash (faisant l'objet d'une enquête pour activités communistes) comme suit :

« Bien que les préoccupations publiques aient dominé les pensées et les activités du Président et de la première dame au cours des premiers mois de 1942 [...]. Eleanor semblait obsédée par sa relation avec Joe Lash ; et le Président, comme toujours, semblait être à l'écart de tout le monde, malgré ses manières toujours tolérantes et toujours enjouées. » [Goodwin, D.K., 1995, p. 334] *... Au troisième étage de la Maison-Blanche, Eleanor a réservé une pièce à Lash pour qu'il puisse l'utiliser lorsqu'il était en congé [de l'armée]. Sur son bureau, elle a placé une photo agrandie de Lash. 'Je veux pouvoir te regarder tout le temps », explique-t-elle. En outre, Eleanor dit à Joe de l'appeler en PCV à la Maison-Blanche lorsque le Président est absent à Hyde Park, et de 'savoir que son amour est toujours là pour lui'. Aucun autre engagement ne peut être abandonné, s'il y a une chance de vous voir'... À la Maison Blanche, Eleanor attend anxieusement ses lettres et ses appels. 'Ton télégramme est arrivé', note-t-il avec joie. 'J'aurais pu embrasser le télégramme. J'étais si heureux d'avoir des nouvelles de toi' ».* [Goodwin, D.K., 1995, p. 337] *Eleanor n'était cependant pas la personne centrale dans la vie de Joe ce printemps-là. Depuis plus d'un an, il était lié à une collègue de travail du Centre international des étudiants. Trude Pratt. La situation était compliquée, car Trude était toujours mariée à Eliot Pratt, un homme riche qui menaçait de garder les enfants si elle divorçait de lui ... Eleanor avait promis à Lash, avant qu'il ne s'engage dans l'armée, qu'elle renoncerait à tout autre engagement si elle avait une chance de le voir. Malgré la pression d'un emploi du temps presque inhumain, elle tient sa promesse. À peine Lash est-il transféré à l'école de prévisions météorologiques de Chanute Field qu'Eleanor se rend à Urbana, dans l'Illinois, pour le voir... Trois semaines plus tard, Eleanor rejoint à nouveau Joe Lash, cette fois à l'hôtel Blackstone de Chicago. Là encore, ils passent la majeure partie de la journée dans la chambre d'Eleanor. L'après-midi, ils sortent faire une promenade ; le soir, Lash est si somnolent qu'il s'endort sur le lit tandis qu'Eleanor lui caresse le front. 'J'ai adoré m'asseoir près de toi pendant que tu dormais...', écrira plus tard Eleanor. Mais les plaisirs qu'Eleanor tirait de son temps passé avec Lash ont été rapidement dissipés lorsqu'un employé de l'hôtel lui a appris que sa chambre avait été mise sur écoute. Il s'avère que Lash est surveillé depuis des semaines par le corps de contre-espionnage de l'armée. Persuadé à tort qu'il faisait partie d'une conspiration communiste, le CIC lisait son courrier et le suivait partout où il allait. Lorsque le télégramme de la première dame arrive, l'invitant à la rejoindre à l'hôtel Blackstone, le CIC met sa chambre sur écoute. Apparemment indifférente à l'inconvenance de passer deux week-ends dans des chambres voisines avec un jeune militaire, Eleanor va voir Hopkins dès son retour et*

le supplie de découvrir ce qui se passe. Hopkins porte l'affaire devant le général Marshall, qui confirme que la chambre de Mme Roosevelt a bien été mise sur écoute. Lorsque le Président apprend que des agents de l'armée ont mis sa femme sous surveillance sans son autorisation, il est furieux. Agissant rapidement pour prendre des mesures contre tous les responsables, il ordonne un remaniement immédiat des opérations de renseignement de l'armée, y compris le démantèlement du CIC. En outre, des ordres militaires ont été rédigés pour envoyer Lash à l'étranger, ainsi que tout son groupe de météorologues. » [Goodwin, D. K., 1995, p. 420]

Après JFK, le successeur présidentiel fut Lyndon Johnson, dont le trésorier pour sa première campagne sénatoriale était un membre d'une importante famille juive du Texas, James Novy (il était également le président régional de la Zionist Organization of America). Parmi les autres personnalités juives nommées par Johnson lorsqu'il est devenu Président, citons Abe Fortas, juge à la Cour suprême (il a fini par démissionner en 1969, après une controverse sur ses activités *« extrajudiciaires »*, notamment ses liens financiers avec le financier juif condamné Louis Wolfson), [Murphy, B., 1983, p. 4-5]. Wilbur Cohen (secrétaire à la santé, à l'éducation et au bien-être), Arthur Goldberg (secrétaire au travail de Kennedy) comme ambassadeur aux Nations unies, Walter Rostow comme conseiller à la sécurité nationale, Eugène, le frère de Walter, comme troisième pouvoir au département d'État, John Roche, l'*« intellectuel en résidence »*, et Abe Feinberg comme proche collaborateur. Arthur Krim, le directeur de United Artists, était connu pour être un important collecteur de fonds du parti démocrate. (Il avait également une femme israélienne). Ces hommes, note Edward Tivnan, *« étaient de fervents partisans d'Israël ».* [Tivnan, p. 59 ; Plesur, M., 1982, p. 143]

Pendant la présidence de Lyndon Johnson, indique Steven Spiegel, *« l'administration était remplie de personnes sympathisantes d'Israël »*, notamment *« John Roche et Ben Wattenberg, deux rédacteurs de discours du personnel de la Maison Blanche... Sheldon Cohen, chef de l'Internal Revenue Service... Arthur Goldberg en tant qu'ambassadeur auprès des Nations unies et Eugene Rostow en tant que sous-secrétaire d'État aux affaires politiques ».* [Spiegel, S., p. 128] Parmi les autres juifs pro-israéliens et influents présents dans l'entourage du Président Johnson figuraient les avocats Ed Weisel et David

Ginsberg – Ginsberg comptait même l'ambassade d'Israël elle-même parmi ses clients. Johnson aurait également développé une amitié personnelle étroite avec l'ambassadeur israélien Ephraim Evron ; il était souvent invité au domicile de Johnson. [Spiegel, p. 129] Deux des *« plus proches conseillers »* de Johnson étaient également juifs, Abe Fortas et Edwin Weisel, Sr, qui tous deux *« se sentaient profondément concernés par la sécurité d'Israël. »* [Hersh, S., p. 126] En évaluant la carrière politique du Président Johnson, son épouse, lady Bird, a un jour fait remarquer que *« les Juifs avaient été tissés dans la chaîne et la trame de toutes ses années. »* [Hersh, S., p. 128]

Ainsi que le faisait remarquer l'auteur juif James Yaffe en 1968, *« de nombreux Juifs vont travailler pour le gouvernement. Bien qu'il soit impossible de déterminer dans quelle proportion, ils élaborent réellement la politique, ils occupent des postes clés dans tous les départements du cabinet, même dans le jadis sacro-saint Département d'État. »* [Yaffe, J. 1968, p. 224]

L'ennemi juré républicain de Johnson pour l'élection présidentielle de 1964 était le sénateur de l'Arizona Barry Goldwater (nom d'ancêtre : Goldwasser), dont le père était juif. Goldwater n'a jamais mis en avant son identité juive et était connu comme épiscopalien :

« Le sénateur a fait ses débuts en politique en Arizona en 1949, lorsque Harry Rosenzweig, fils d'un pionnier de la bijouterie de Phoenix, l'a persuadé de se présenter au conseil municipal de Phoenix en faveur d'un meilleur gouvernement. Tous deux ont été élus. Le sénateur admet volontiers qu'il a appris la politique sur les genoux de son oncle Morris [Goldwater]. Ce dernier, maire de Prescott [Arizona] pendant vingt-deux ans, était démocrate... Après le décès de Peggy, la femme [non juive] de Barry Goldwater, le sénateur s'est remarié en 1992. Harry Rosenzweig, l'ami personnel et politique de Barry depuis toujours, a fait remarquer en souriant que Susan Wechsler était une femme juive très sympathique ». [Southwest Jewish Archives, printemps 1993]

En juin 1967, pendant la présidence de Johnson, l'un des incidents les plus infâmes (et les plus étouffés) dans les relations israélo-américaines s'est produit au large des côtes israéliennes : un navire espion des États-Unis, l'USS Liberty, seul et sans protection dans les eaux internationales, a été mitraillé, bombardé, napalmisé et torpillé à plusieurs reprises par

des avions et des navires israéliens. Trente-quatre Américains ont été tués et plus de cent trente autres ont été blessés. Le gouvernement israélien a présenté des excuses officielles, affirmant qu'il s'agissait d'une erreur d'identité. Le gouvernement des États-Unis a officiellement accepté. La plupart de ceux qui se trouvaient sur le navire estiment qu'il s'agit d'un mensonge flagrant : l'attaque contre les Américains était délibérée.

En 1979, James M. Ennes Jr, un officier survivant du navire détruit, a écrit un livre (publié par Random House) sur ce que lui, et d'autres personnes impliquées dans le navire mal armé, ont ressenti comme une « dissimulation » massive de l'incident par le gouvernement américain. Après avoir assisté à l'inspection minutieuse du navire par des avions israéliens en vol circulaire et avoir effectué des recherches dans des documents du gouvernement et de la CIA, Ennes explique la raison de l'attaque israélienne qui a suivi (six bombardements et mitraillages par des avions à réaction survolés et trois torpilles lancées par un navire israélien proche). Ennes a repéré l'exploitation israélienne d'un vieux, vieux thème juif : l'insistance sur l'innocence catégorique. Dans le contexte des hostilités arabo-israéliennes, et de la guerre des Six Jours de 1967 :

« Le gouvernement israélien était parfaitement conscient de l'avertissement du Président Johnson : le Président américain avait dit au ministre des Affaires étrangères [israélien] Eban qu'il ne soutiendrait Israël qu'en cas d'autodéfense, et non d'attaques contre ses voisins. Il était donc important qu'Israël soit perçu comme une victime innocente luttant contre des hordes d'Arabes aux yeux sauvages. Il n'est pas surprenant qu'Israël ait affirmé que presque tout ce qu'il a fait était de l'ordre de la légitime défense... Maintenant que la guerre est pratiquement terminée et que le monde réclame la paix, Israël pourrait-il envoyer des troupes en Syrie sans être considéré comme un agresseur ? Probablement pas. Pas avec l'USS Liberty si proche de la côte et qui doit vraisemblablement écouter. L'invasion de la Syrie, quelques heures seulement après l'attaque du Liberty, a surpris la plupart des pays du monde. Il ne semblait y avoir aucun lien entre les deux évènements, et les auteurs qui prétendaient voir un lien n'avaient aucun fait pour étayer leurs histoires spéculatives. Ils n'avaient pas de faits parce que les faits leur étaient cachés. » [Ennes, pp. 212-213]

Finalement, frustrés par la censure imposée à tous les membres de l'équipage du navire les empêchant de parler librement à la presse de ce qui s'était passé, l'officier mécanicien du Liberty, George Golden, parmi d'autres, a secrètement fait part de ses impressions à un journaliste de l'*Associated Press*, affirmant que leur expérience et toutes les preuves indiquaient une attaque israélienne délibérée et planifiée contre le navire, tout en sachant qu'il était américain. En réponse, l'ambassadeur américain (juif) à Malte, George Feldman, fait remarquer Ennes, *« a réprimandé Golden par téléphone pour la fuite de nouvelles non autorisée (toujours supposée provenir d'un matelot indiscipliné), puis a envoyé un lieutenant de la marine pour faire le suivi en personne ... Feldman a occupé des postes clés dans la Convention nationale démocrate et, en 1965, a été nommé à un poste d'ambassadeur par le Président Johnson ».* [Ennes, pp. 167-168] L'histoire de l'USS Liberty a rapidement été abandonnée par les médias de la nation.

L'un des officiers du navire, Jim McGonagle, a finalement reçu une médaille d'honneur du Congrès pour ses actions lors de l'attaque israélienne. Mais Ennes observe que cela s'est fait avec le moins de publicité possible :

« Pourquoi la présentation a-t-elle été faite par le secrétaire de la Marine ? Et pourquoi dans l'arsenal maritime ? Les médailles d'honneur sont habituellement remises à la Maison Blanche par le Président, en grande pompe et avec une cérémonie élaborée. La médaille de McGonagle aurait dû être remise avec autant de faste. Un officier de la marine ayant reçu des médailles et des récompenses m'a raconté l'histoire : 'Le gouvernement est assez nerveux à propos d'Israël', a-t-il dit. 'Le département d'État a même demandé à l'ambassadeur d'Israël si son gouvernement avait une objection à ce que McGonagle reçoive la médaille'. 'Certainement pas !' Israël a répondu. Mais pour éviter toute offense possible, la citation de McGonagle ne mentionne pas du tout Israël, et la cérémonie de remise de la médaille a gardé le profil le plus bas possible. » [Ennes, p. 194]

Et les conséquences de l'attaque délibérée de la nation juive contre le navire américain ? Ennes rappelle avec dédain que *« quelques jours après la guerre, le gouvernement français a renoncé à un contrat de livraison à Israël de cinquante chasseurs Mirage. Les États-Unis, à leur tour, ont entamé des négociations avec Israël pour la livraison de cinquante chasseurs Phantom F-4 ».* Moins de deux ans après la destruction du Liberty, 120 pilotes israéliens étaient

formés aux États-Unis sur leurs nouveaux avions de guerre de fabrication américaine. [Ennes, pp. 196-197]

Dans un volume de 1974 sur les juifs dans le processus politique américain, Stephen Isaacs a fait remarquer que :

« [L]e journaliste politique le plus respecté du moment (David Broder) », *« l'expert en médias politiques le plus connu (David Garth) »*, *« le plus grand cinéaste politique, (Charles Guggenheim,* [qui a souligné plus tard que *« l'industrie de la radiodiffusion dicte la façon dont le processus politique aux États-Unis doit être mené à bien »*, Rowe]) *« deux des trois principaux sondeurs d'opinion publique nationaux (Louis Harris et David Yankelovitch) »*, *« le plus grand historien politique populaire (Theodore White) »*, *« la principale autorité en matière de financement des campagnes électorales (Herbert E. Alexander) »*, *« l'homme le plus influent de l'histoire des États-Unis ».* Alexander), *« le producteur prééminent de commentaires politiques à la radio (Tony Schwartz) »* et *« le satiriste politique le plus connu (Art Buchwald) »* étaient juifs. Il en va de même pour *« bon nombre des collecteurs de fonds politiques les plus importants, les principaux rédacteurs de discours politiques et le président de la convention nationale démocrate ».* Quatre des principaux candidats à la présidence en 1972 comptaient des juifs dans leur *« entourage de cadres supérieurs ».* [Isaacs, pp. 7-8]

En 2001, le *New Jersey Jewish News* a publié une biographie (intitulée « Wild Man : The Life and TImes of Daniel Ellsberg »[14]) sur Daniel Ellsberg (l'homme qui a divulgué les tristement célèbres « Pentagon Papers » concernant la guerre du Vietnam pendant l'administration du Président Richard Nixon). Les parents d'Ellsberg étaient tous deux juifs. *« Richard Nixon a vertement maudit Ellsberg »*, relève le *News*, *« mais Nixon, à cette occasion, n'a pas invoqué d'injures antisémites. Ellsberg, semble-t-il, n'était tout simplement pas assez juif pour provoquer ce genre d'injures. Pourtant, le caractère non juif de l'affaire Ellsberg est d'autant plus remarquable que le nombre de Juifs impliqués dans l'affaire est extraordinaire. Combien de fois autant de Juifs américains disparates ont-ils occupé le devant de la scène dans un évènement national ? Pour n'en nommer que quelques-uns, nous avons Leslie Gelb, l'auteur principal des Pentagon Papers ; Henry Kissinger, conseiller en sécurité nationale de Nixon et*

[14] [NdT : « L'homme sauvage : la vie et l'histoire de Daniel Ellsberg »]

ancien collègue d'Ellsberg à Harvard ; Leonard Weinglass et William Kunstler, deux des avocats d'Ellsberg ; Max Frankel et Arthur O. Sulzberger du New York Times, qui a été le premier à publier les documents secrets ; Sidney Zion, le journaliste non conformiste qui a désigné Ellsberg comme l'auteur de la fuite ; Seymour Hirsh, le journaliste d'enquête et l'un des amis proches d'Ellsberg ; Barbara Streisand, qui a chanté pour recueillir des fonds pour le front de défense juridique d'Ellsberg ; Louis Marx, le magnat du jouet et beau-père d'Ellsberg ; Bernard Barker, le cambrioleur de Washington ; Noam Chomsky, un ardent défenseur d'Ellsberg ; et les innombrables collègues et connaissances juives d'Ellsberg à Harvard, à la société RAND, au gouvernement et dans le mouvement contre la guerre du Vietnam... .. Avant, pendant et après l'épisode des Pentagon Papers, Ellsberg était un égocentrique, un narcissique, un fanfaron, un menteur et un fantaisiste compulsif, un toxicomane, un mari et un père négligent, voire un adultère en série [et] un collectionneur de pornographie. » [Nesvishky, M., 9/6/2001]

Les juifs font aussi, bien sûr, d'importantes tournées sociales. En 1976, Lenni Brenner remarque qu'*« Israël Bonds a organisé un défilé de mode à Washington. Parmi les mannequins figuraient Mme David Brinkley, Mme Martin Agronsky et Mme Dan Rather. Il est également révélateur que certains des autres mannequins étaient Mme Henry Jackson, épouse du 'sénateur de Boeing' pro-israélien, Mme Joseph Sisco, épouse de l'ex-sous-secrétaire d'État. Les épouses du président de la Cour suprême, du secrétaire à la Défense, du procureur général et du directeur de la Réserve fédérale étaient également présentes. Manifestement, certains grands journalistes de la télévision sont trop proches des sionistes. »* [Brenner, p. 326]

« Vendre est devenu l'aspect le plus important de la politique », ajoute Isaacs, *« et vendre est ce que de nombreux juifs ont dû faire pendant des siècles. Leur rôle majeur dans le marchandisage et la publicité, par exemple, représente une extension naturelle de l'histoire et de la tradition... Puisque la promotion est un concomitant sophistiqué de la vente, il n'est pas surprenant de voir les descendants de la classe mercantile européenne apparaître aujourd'hui comme consultants en publicité politique, spécialistes des médias, rédacteurs de discours,* directeurs de campagne, [et] collecteurs de fonds par correspondance ». [Isaacs, p. 29] *« Les Juifs ne font pas que travailler dans les agences de services domestiques »*, note Benjamin Ginsberg, *« mais ils sont... extrêmement actifs dans les groupes d'intérêt public, les groupes de réflexion, les sociétés de conseil et les universités qui élaborent les politiques*

de l'État national et sont financés par ses subventions. » [Ginsberg, p. 152] Le pivot de l'effort massif et continu de lobbying israélien à Washington DC est l'American Israel Public Action Committee (AIPAC). (Son titre original était le Comité sioniste américain pour les affaires publiques) [Kenen, I., 1981, p. 107]. L'AIPAC a été fondé en 1953, indique Steven Siegel, lorsque *« la tension entre l'administration [Eisenhower] et les partisans d'Israël était si vive que des rumeurs (infondées, comme cela s'est avéré) laissaient entendre que l'administration allait enquêter sur l'American Zionist Council. Par conséquent, un comité de lobbying indépendant a été formé (qui, des années plus tard, a été rebaptisé [AIPAC]. »* [Spiegel, p. 52]

Fort de 50 000 adhérents, l'AIPAC dispose d'un budget annuel de 15 millions de dollars et de bureaux dans huit villes. *« Son soutien »*, dit Paul Findley, *« se traduit généralement par des contributions de la part des quelque 100 comités d'action politique pro-israéliens du pays ».* [Findley, DEL, p. 95] En 1987, le *New York Times* écrivait que l'AIPAC *« est devenu une force majeure dans l'élaboration de la politique des États-Unis au Moyen-Orient... [l]'organisation a acquis le pouvoir d'influencer le choix du personnel d'un candidat à la présidence, de bloquer pratiquement toute vente d'armes à un pays arabe et de servir de catalyseur pour des relations militaires intimes entre le Pentagone et l'armée israélienne. Ses principaux responsables sont consultés par les décideurs du Département d'État et de la Maison Blanche, par les sénateurs et les généraux. »* [Findley, DEL, p. 96] Le lobby israélien de l'AIPAC, note Richard Curtiss, a *« le pouvoir de pomper jusqu'à un million de dollars dans les caisses de la campagne de tout membre ami du Congrès, ou dans la campagne des adversaires d'un membre inamical. »* [Curtiss, p. 12]

« Un lobby est une fleur de nuit », dit Steve Rosen, directeur de recherche de l'AIPAC, *« – il prospère dans l'obscurité et meurt au soleil ».* [Raviv, p. 326] (Une autre version de cette stratégie d'intrigue en coulisses est le commentaire de l'ancien président de l'Organisation sioniste mondiale, Nahum Goldmann, sur le sionisme lui-même *: « Avec nous, le mot d'ordre est la confidentialité. »* [Goldmann, N., 1978, p. 47]) *« Je crois en la loyauté politique »*, a déclaré le président de l'AIPAC en 1992, *« Si quelqu'un a été bon pour Israël, peu importe qui – si mon frère se présentait contre lui – je le soutiendrais parce qu'il a été bon pour Israël. »* [Findley, p. 105]

« Le pouvoir perçu de l'AIPAC de mobiliser un soutien financier pour les candidats pro-Israël – ou de défier ceux qui sont perçus comme hostiles – est si grand », souligne Martin Sieff, *« que cette année [1999], comme c'est généralement le cas, environ la moitié des membres du Sénat et un tiers de la Chambre des représentants étaient attendus au banquet politique de la conférence [annuelle de l'AIPAC]. »* [Sieff, 1999]

Hedrick Smith a noté dans le *New York Times* que l'AIPAC était devenu un *« superlobby... [Il] a acquis une telle force politique qu'en 1985, l'AIPAC et ses alliés ont pu obliger le Président Reagan à revenir sur un contrat d'armement qu'il avait promis au roi Hussein [de Jordanie]. En 1986, le lobby pro-israélien pouvait empêcher Reagan de conclure un autre marché de chasseurs à réaction avec l'Arabie saoudite ; et le secrétaire d'État George Shultz devait s'asseoir avec le directeur exécutif de l'AIPAC – et non avec les dirigeants du Congrès – pour savoir quel niveau de ventes d'armes aux Saoudiens l'AIPAC tolérerait. »* [Findley, Del, p. 97] Si les choses se passent comme prévu, a déclaré le directeur de l'AIPAC, Thomas A. Dine, *« s'il y a un secrétaire d'État qui n'est pas positif à l'égard d'Israël, il ne pourra pas surmonter la relation bureaucratique entre Israël et les États-Unis que nous avons établie. »* [Findley, *Del*, p. 98]

Comme l'a noté Michael Massing dans le *Los Angeles Times* en 2002, pendant la révolte sanglante des Palestiniens contre la domination oppressive d'Israël et la réticence du gouvernement américain à freiner les représailles *« vicieuses »* du Premier ministre israélien Ariel Sharon sur le peuple palestinien :

« L'American Israel Public Affairs Committee se concentre sur le Congrès. Longtemps considéré comme l'un des lobbies les plus efficaces en matière de politique étrangère à Washington, l'AIPAC dispose d'un budget annuel de 19,5 millions de dollars, d'un personnel de 130 personnes et de quelque 60 000 membres. Depuis ses bureaux situés près du Capitole, il étudie les problèmes, suit la législation et fait pression sur le Congrès. Mais surtout, elle donne de l'argent – beaucoup d'argent. Entre 1997 et 2001, les 46 membres du conseil d'administration de l'AIPAC ont donné ensemble aux candidats et aux partis politiques bien plus de 3 millions de dollars, soit une moyenne de plus de 70 000 dollars par personne. Beaucoup de ses membres donnent également de l'argent. Une grande partie de cet argent est distribuée par un réseau de comités d'action politique pro-israéliens. Parmi les bénéficiaires, on

compte de nombreux membres importants du Congrès des deux côtés de l'allée, des sénateurs démocrates Barbara Boxer, Charles E. Schumer et Paul Wellstone aux sénateurs du GOP. Christopher S. Bond, J. Dennis Hastert et Trent Lott. Il n'est donc pas surprenant que le Congrès ait tendance à faire ce que veut l'AIPAC. Ce que veut l'AIPAC, entre-temps, est déterminé par son riche et puissant conseil d'administration, qui est uni dans son engagement en faveur d'un Israël fort et de l'obtention d'un soutien américain inébranlable en sa faveur. Depuis que Sharon est devenu Premier ministre, l'AIPAC l'a soutenu avec constance. Les États-Unis subissant de fortes pressions internationales pour qu'ils contrôlent à la fois les Israéliens et les Palestiniens, l'AIPAC a pressé l'administration Bush de sévir contre Arafat et de laisser Sharon tranquille. Ainsi, à l'automne dernier, alors que le Secrétaire d'État américain Colin L. Powell préparait une nouvelle initiative de paix avec Zinni comme envoyé spécial, l'AIPAC a envoyé un mémo à ses membres sur le terrain, les exhortant à rencontrer leurs représentants au Congrès et à les presser de maintenir l'administration en retrait d'Israël. Le mémo, note un ancien responsable de l'AIPAC, faisait partie d''une campagne agressive pour que les membres de l'AIPAC appellent leurs représentants au Congrès à faire pression sur l'administration pour qu'elle n'envoie pas Zinni dans la région. Leur accent était clairement d'essayer de minimiser tout effort de l'administration pour dire qu'Israël doit faire preuve de retenue'. Cet effort a été largement couronné de succès. » [Massing, M., 3-10-02]

En 1994, Neal Sher a été nommé à la tête de l'AIPAC. Il était auparavant le directeur de l'Office of Special Investigations (OIS) du ministère de la Justice, le service qui a cherché à s'attirer les faveurs des juifs en permettant à Israël d'extrader et d'exécuter John Demjanjuk, ouvrier d'usine à Cleveland, accusé à tort d'être le meurtrier « nazi » Ivan le Terrible. Sher a remplacé Tom Dine qui a dû démissionner, hélas, pour des commentaires antisémites classiques sur les juifs orthodoxes :

« Je ne pense pas que les juifs traditionnels se sentent très à l'aise avec les ultra-orthodoxes. C'est une question de classe, je suppose. Leur image est 'malodorante'. C'est ce que je dirais maintenant que vous m'y faites penser. Les hassidiques et les diamantaires de New York. » [Friedman, p. A10]

Quelques jours plus tard, le vice-président de l'AIPAC, Harvey Friedman, a également été contraint de démissionner pour avoir traité le vice-ministre des Affaires étrangères d'Israël de *« chose répugnante. »*

[Weisskopf, p. A23] Dans une autre démission de haut niveau de l'AIPAC l'année précédente, le *St. Louis Dispatch* a rapporté que :

« Le président de l'AIPAC, David Steiner, a été contraint de démissionner brusquement après avoir été secrètement enregistré en train de se vanter de l'influence de l'AIPAC sur les nominations au département d'État dans l'administration de Bill Clinton. » [Lipman, p. 5D]

Malgré le fait que Steiner ait confirmé l'évidence, Pat Buchanan, candidat à la présidence en 1996, s'est attiré des accusations juives massives d'*« antisémitisme »* pour son commentaire largement diffusé selon lequel le Congrès des États-Unis était un *« territoire occupé par les sionistes. » « Sur la politique du Moyen-Orient »*, déclare l'ancien sous-secrétaire d'État George W. Ball, *« le Congrès se comporte comme une bande de caniches dressés, sautant à travers les cerceaux tenus par le lobby d'Israël. »* [Findley, p. xxvii] L'ancien ambassadeur aux Nations unies Donald McHenry s'est plaint qu'*« en raison de l'influence du lobby [israélien], notre gouvernement est incapable de poursuivre ses propres intérêts nationaux au Moyen-Orient. »* [Findley, p. xxvii]

L'AIPAC soutient le *Near East Report*, un bulletin hebdomadaire envoyé à tous les membres du Congrès, ainsi qu'à d'importants responsables universitaires, médiatiques et gouvernementaux. Il a également publié *Myths and Facts*, qui met en avant ses « faits » en faveur d'Israël, et *The Campaign to Discredit Israel*, un ouvrage qui fonctionne comme une liste noire contre ceux qui se sont opposés à l'influence sioniste excessive en Amérique. La liste comprend 21 organisations et 39 personnes *« qui participent activement aux efforts visant à affaiblir les liens entre les États-Unis et Israël, qui cherchent à améliorer les relations entre les États-Unis et les pays arabes aux dépens d'Israël, ou qui rendent des services rémunérés aux gouvernements arabes poursuivant ces objectifs »*. La version de l'Anti-Defamation League des mêmes diffamations est *Arab Propaganda in America : Vehicles and Voices*. [Findley, pp. 102-103] Selon le *White House Weekly*, l'AIPAC surveille aussi *« attentivement les votes pro- ou anti-israéliens de chaque membre du Congrès au Capitole. Un mot dans ses publications peut déclencher des Niagaras de soutien financier pour les candidats pro-israéliens aux fonctions nationales, du Maine au Nouveau-Mexique. À l'inverse, les sénateurs et autres personnes hostiles à l'État juif voient surgir du jour au lendemain des*

campagnes d'action politique (PACS) immensément bien financées pour armer leurs adversaires une fois que l'AIPAC leur a montré la voie. » [Sieff, 1999]

Gregory Slabodkin, qui a été employé par l'AIPAC, note que *« jusqu'à présent, les révélations sur les listes noires et les tactiques de dénigrement de l'AIPAC n'ont fait qu'effleurer la surface des activités secrètes du lobby pro-israélien... L'AIPAC gère une section secrète dans son département de recherche qui surveille et conserve des dossiers sur des politiciens, des journalistes, des universitaires, des activistes arabo-américains, des libéraux juifs et d'autres personnes qu'il qualifie d''anti-juifs' ».* [Findley, DEL, p. 103] Les dossiers de l'AIPAC existent pour une variété de personnes ; les politiciens nationaux ou les administrateurs gouvernementaux comprennent l'ancien chef d'État-major John Sununu, les anciens secrétaires à la défense de Reagan Caspar Weinberger et Frank Carlucci, l'ancien Président Jimmy Carter et l'ancien candidat démocrate à la présidence George McGovern, le chef de la minorité du Sénat Robert Dole, le sénateur républicain John Chafee, le chef de la majorité de la Chambre des représentants David Bonior, et les représentants démocrates John Conyers, John Dingell, Mervyn Dymally, Mary Rose Oakar, Nick Joe Rahall, James Traficant, Jr. entre autres. [Findley, p. 104] Parmi les juifs libéraux qui ont pu obtenir des dossiers, on trouve Richard Dreyfuss, Barbara Streisand, Peter Yarrow et Woody Allen. [Friedman, Israël, p. 26] *« L'aspect le plus insidieux de ces fichiers »*, a déclaré Murray Potner, ancien rédacteur en chef du magazine *Present Tense* de l'American Jewish Committee, *« est qu'ils entraînent une énorme autocensure dans la communauté juive. Quand ils traquent les juifs progressistes, ils essaient de les intimider. »* [Friedman, *Israël*, p. 26]

« Bien qu'il soit l'agent d'Israël à l'étranger », déclare Jane Hunter, *« l'AIPAC est également un mécanisme de mise en réseau pour les dirigeants juifs nationaux et régionaux, dont beaucoup siègent dans ses organes directeurs...* [Hunter, p. 188]. ...*Ce qui inquiète particulièrement les Juifs qui n'ont jamais eu le sentiment que le réseau pro-Israël les représentait, c'est que ses actions ne font que confirmer le vieux shibboleth des antisémites : que les Juifs contrôlent les médias, qu'ils conspirent pour contrôler le gouvernement. »* [Hunter, p. 191] L'AIPAC a même été critiqué par certains Israéliens dans le contexte de la politique intra-israélienne : *« [Le] nouveau gouvernement en Israël ... comprend des*

responsables qui ont sévèrement critiqué l'AIPAC pour son penchant pro-Likoud [droite]. » [Besser, J., 5-21-99, p. 26].

En 1997, un groupe d'anciens fonctionnaires a entamé des démarches juridiques jusqu'à la Cour suprême pour briser le voile du secret de l'AIPAC et tenter *« d'obliger l'AIPAC à s'enregistrer en tant que comité d'action politique et à divulguer ses contributeurs ».* Les avocats de l'AIPAC comprenaient Thomas Olsen, un procureur général adjoint sous Ronald Reagan, et l'ancien membre du Congrès de Californie Mel Levine. Comme l'a noté le *Forward* (juif), *« Quelle que soit la décision des neuf juges... l'implication de l'AIPAC à la limite du financement politique est susceptible d'attirer un examen continu ».* [Forward, 10-3-97, p. 1].

En 1986, l'Israélien Ze'ev Chafets (un immigrant américain) a suivi Lori Posner, une organisatrice nationale de l'AIPAC, dans une série de réunions d'activisme juif à travers les « boondocks » d'Amérique – comme le Nebraska et la Louisiane. *« L'argent n'est pas un problème pour nous »*, lui a-t-elle dit. *« Je ne suis pas à la recherche de Juifs riches. Je cherche des activistes. » « Les personnes qui peuvent faire la différence [dans le système politique américain], ajoute Chafets, deviennent ce que l'on appelle des 'contacts clés'. Idéalement, ils ont une relation personnelle avec un membre du Congrès ou un sénateur, ou ont des chèques politiques qu'ils peuvent encaisser au nom d'Israël. Étant donné le degré extraordinairement élevé d'implication des juifs dans la politique, il n'est pas très difficile de trouver des contacts clés – Lori estime que l'AIPAC en a pour environ quatre-vingt-dix pour cent des membres de la Chambre des représentants, et quatre-vingt-dix-huit pour cent du Sénat. »* [Chafets, Members, pp. 42-43]

Qu'ils soient démocrates, républicains ou autres, tant qu'ils adhèrent à la seule question du soutien à Israël, l'AIPAC s'intéresse à eux. *« L'AIPAC »*, note Chafets, *« est un groupe agressivement non partisan, et il y a de la place pour tout le monde. »* [Chafets, p. 42-43] *« Notre mouvement [sioniste] »*, déclarait le rabbin de Cleveland et leader sioniste Abba Silver dans les années 1940, *« n'est lié à aucun parti politique. Nous avons des amis forts et chaleureux dans les deux. »* [Urofsky, M., 1978, p. 58] Ou, comme le dit le journaliste juif Wolf Blitzer, *« les militants politiques juifs américains qui réussissent le mieux à soutenir l'AIPAC sont ceux qui sont sionistes d'abord, démocrates ou républicains ensuite. »* [Blitzer, p. 132]

Depuis Israël, le *Jerusalem Post* a publié en 2001 un article sur les Américains juifs qui y vivent – démocrates et républicains – qui sont unis sur cette question fondamentale pro-Israël :

« Les sections locales des Démocrates à l'étranger et des Républicains à l'étranger se sont associées au Conseil d'information des citoyens d'Israël Yisrael Ba'aliya, un projet du 'département anglo' du parti des immigrés, dans le but d'influer sur la politique américaine à l'égard d'Israël... Democrats Abroad et Republicans Abroad, des organisations dont le rôle principal est d'inscrire les Américains en Israël pour qu'ils votent par correspondance, servent de véhicules à leurs membres pour exprimer leurs opinions politiques et essayer d'influencer la politique américaine... Le directeur général de Yisrael Ba'aliya, Eli Kazhdan, a déclaré... que de nombreux électeurs qui ont quitté l'Amérique... sont profondément attachés à la fois à Israël et à l'Amérique. Nous ne considérons pas que cela interfère avec la politique américaine », a déclaré Kazhdan. *« Ce ne sont pas les politiciens qui font cela. Ce sont des gens de la base qui ont la double nationalité. »* [Hoffman, G., 11-23-01]

En Amérique, l'objectif de l'AIPAC est de faire en sorte qu'aucun des deux partis, démocrate ou républicain, ne soit perçu par la population comme un parti « juif ». Ainsi que le faisait remarquer la *Jewish Telegraphic Agency* en 1999 :

« En mars 1998, le président Clinton ayant l'intention de faire pression sur Israël en lui présentant un plan de paix public avec les Palestiniens, les républicains juifs se sont tournés vers le Capitole. Mais alors que les sénateurs républicains faisaient la queue pour exprimer leur opposition à la Maison Blanche, l'American Israel Public Affairs Committee est intervenu. L'effort ne pouvait être partisan, a fait valoir le lobby pro-israélien, écartant la National Jewish Coalition. Il a fallu deux semaines d'une campagne de lobbying éprouvante de la part de l'AIPAC pour que 81 sénateurs [sur un total de 100] signent une lettre adressée à Clinton dans laquelle ils s'engageaient à s'opposer à la pression exercée par les États-Unis sur Israël ». [Dorf, M., 5-12-99, p. 7].

Le traitement des intérêts juifs, de leur argent et de leur vote par Clinton était généralement un pilier. Pendant la campagne présidentielle de 1992, le *Washington Post* a rapporté en première page que *« Clinton a accusé aujourd'hui la rhétorique de l'administration de [son rival présidentiel George]*

Bush d'avoir contribué à créer une atmosphère dans laquelle 'l'antisémitisme manifeste est plus acceptable' ». [Edsall, p. A1]

« Dans sa nouvelle rhétorique stridente, publique et privée, contre Israël, contre la communauté juive », a déclaré Clinton au Conseil des relations avec la communauté juive, *« la référence à la façon dont la communauté juive votera aux élections ... ce genre de choses, cette administration [Bush] a toujours si subtilement ... brisé le tabou contre l'antisémitisme manifeste. Et c'est très, très dangereux à tout moment ».* [Edsall, p. A1]

(Tous les politiciens doivent flatter le lobby juif. À une autre occasion, Clinton a déclaré au Jewish Leadership Council : *« Si jamais je laissais tomber Israël, Dieu ne me pardonnerait jamais. »* En 1992, le vice-président républicain Dan Quayle a déclaré à l'American Israel Political Action Committee : *« Chers sionistes, Israël et les États-Unis ont besoin l'un de l'autre. Nous bénéficions les uns des autres et notre alliance est inébranlable parce qu'elle repose sur deux piliers solides - des intérêts stratégiques et des valeurs communes. »* (Hartung, J., 1995).

« L'AIPAC a placé ses partisans dans les plus hautes sphères de la Maison Blanche de Clinton », a noté plus tard le journaliste du *Village Voice* Robert Friedman, faisant écho à la même observation dans le *Jewish Forward*. [Friedman, p. 26] L'AIPAC y est si bien implanté qu'en 1992, le conseiller juridique de l'AIPAC, David Ifshin, était également conseiller juridique de la campagne présidentielle de Clinton. Un autre activiste manifeste de l'AIPAC, Richard Schifter, était un conseiller principal en politique étrangère dans l'administration Clinton. [Friedman, p. 26] C'est une vieille rengaine. Bernard Rapoport est devenu membre du Comité national des finances du parti démocrate en 1976. Il était également membre de l'AIPAC et du Comité de Jérusalem. Philip Klutznik, le secrétaire d'État sous le Président Carter, a même noté un jour que les Juifs de la diaspora étaient *« une partie créative du sionisme contemporain ... pleinement légitime et durable. »* [Walden, p. 216]

Dans les années 1980, d'éminents juifs de la Maison Blanche et de son entourage ont formé un *« groupe consultatif »* informel de l'AIPAC, parmi lesquels John Lehman, futur secrétaire à la Marine de l'administration Reagan, Elliot Abrams, futur secrétaire d'État adjoint

aux droits de l'homme, Max Kampelman, le principal négociateur américain pour le contrôle des armes (pour la première fois depuis le début des années 1990), et d'autres encore. Max Kampelman, le principal négociateur américain en matière de contrôle des armes (pour le Président Carter, Kampelman dirigeait la délégation américaine au Comité pour la sécurité et la coopération, et pour le Président Reagan, il dirigeait la délégation américaine pour les négociations sur les armes nucléaires avec l'Union soviétique) ; [Starr, J., 1990, p. 143] Ben Wattenburg à l'American Enterprise Institute ; et les assistants législatifs des sénateurs, comme Jay Berman et Ken Davis. [Blitzer, p. 123] En 1982, faisant référence aux nombreuses organisations juives nationales qui travaillent ensemble pour influencer la politique américaine, Nathan Perlmutter, alors à la tête de l'Anti-Defamation League, a noté que *« dans un sens, nos organisations ont servi de gouvernement sectaire (bien que non élu par le vote populaire juif) au sein d'un gouvernement séculier, celui des branches législatives et exécutives du gouvernement américain élues par le peuple ».* [Perlmutter, p. 69]

À suivre dans le dernier volume :

33 – GOUVERNEMENT (PT. 2)

34 – ISRAËL ET SIONISME

35 – ÉPILOGUE

BIBLIOGRAPHIE J-P

JFK; The Sixth Floor at Dealy Plaza. Jacques Lowe (1930-2001) http://www.jfk.org

Jackman, Tom. Was Inmate's Release Kosher? Fairfax Checks; Man at Home After Seeking Special Diet. *Washington Post*, Octobrer 8, 1998, p. B12

Jackson, John A. Big Beat Heat. Alan Freed and the Early Years of Rock and Roll. Shirmer Books, MacMillan, Collier, Maxwell Macmillan International ...

Jackson, Robert L. Fraud Found in Demjanjuk Extradition. *Los Angeles Times*, Nov 18, 1993, p. A13

Jacob, Walter. Christianity Through Jewish Eyes: The Quest for Common Ground. Hebrew Union College, 1974.

Jacobovits, Immanuel. Jewish Medical Ethics. A Comparative and Historical Study of the Jewish Religious Attitude to Medicine and Its Practice. Bloch Publishing Company, New York, 1975

Jacobs, Andrew Mark. Symposium: Galut or America. Response, p. 29-33

Jacobs, Gerald. Books: Suck on this, Little Dorrit..., *The Independent* [London], April 26, 1998, p. 32

Jacobs, Jodie. *Chicago Tribune*. December 12, 1993, p. 1, Zone L

Jacobs, Joseph. Jewish Contributions to Civilization: An Estimate. The Jewish Publication Society of America, Philadelphia, 1919.

Jacobs, Paul. [Untitled] [in Katz, Shlomo. Negro and Jew. An Encounter in America, Macmillan, 1967] p. 74-80

Jacobs, Wilbur. Dispossessing the American Indian. Indians and Whites on the Colonial Frontier. Charles Scribner's Sons, New York, 1972

Jacobson, Howard. Roots Schmoots. Journeys Among Jews. The Overlook Press, Woodstock, New York, 1993, First Paperback Edition: 1995

Jacobson, Philip. Focus Crime in the Cyber Age..., *Sunday Telegraph* [England], October 19, 1997, p. 28

Jacoby, Jeff. The Terrible Crimes of Iran. *Boston*

Globe, Sept 28, 1995, p. 15

Jacoby, Russell. The Last Intellectuals. American Culture in the Age of Academe. Basic Books, New York, 1987

Jacoby, Susan. Silent Conspiracy. Present Tense, Jan/Feb 1988, v. 15, no. 2, p. 8-9

Jaffe-Gill, Ellen. An Abominable Word. [Letters] *Los Angeles Times*, Calendar, November 21, 1999, p. 95

Jalon, Allan. Arts Center Panel Choices Designed to Add Diversit. *Los Angeles Times*, August 21, 1987, p. 1

James, George. Drug Disputes Suspected in Killing. *New York Times*, Oct 9, 1991, B4

James, Michael. Con Artist Pleads Guilty in Fraud ..., Baltimore Sun, December 13, 1997, p. 1A James, Michael. Financial Sleuths on Trial of Md. Fugitive's Millions. Baltimore Sun, May 17, 1995, p. A1

James, Richard. State of Sao Paulo ... *Financial Times*, [London] September 16, 1988, p. VI

Jamison, Laura. Aisle Seat. SF Weekly, March 8, 1995

Janowitz, Morris; and Wesbrook, Stephen D. The Political Education of Soldiers. Sage Publications, Beverly Hills/London/New Delhi, 1983

Janowsky, Oscar I. Apologetics for Our Time. The Menorah Journal, Spring 1941, p. 224-228

Jarosz, Barbara. Organizations of the Camp Resistance Movement and Their Activities. Auschwitz. Nazi Death Camp. The Auschwitz-Birkenau State Museum in Oswiecim. 1996, p. 215-234

Jansen, Michael. Dissonance in Zion. Zed Books, London, New Jersey, 1987

Jaschik, Scott. Jewish Groups Seek Revival of Law on Foreign Gifts. The Chronicle of Higher Education, June 21, 1991, A19

Jenkins, Emily. Reds Like Teen Spirit. [Village] Voice Literary Supplement: VLS, April 13, 1999, p. 134

Jenkins, John A. Ladies' Man. The Life and Trials of Marvin Mitchelson. St. Martin's Press, New York, 1992

Jenkins, Patrick. Park Place Anticipates Bigt Atlantic City, NJ, Windfall in Casino Merger. The Star-Ledger (NJ), May 30, 1999

Jensen, Bill. Role Players *Nation* are the Straight Men for the Clown Princes of Basketball. *Newsday*, February 9, 2001, p. B15

Jensen, Elizabeth. The Cruel Reality of a TV Adaptation ..., *Los Angeles Times*, September 20, 1999, p. F1

Jereski, Laura and Bird, Laura. Beauty Secrets. Ronald Lauder's Debts and Estee's Old Age Force a Firm Makeover. *Wall Street Journal*, Nov. 8, 1995, A1

Jerusalem Post. A Modern Form of Slavery. [Editorial] January 13, 1998, p. 10

Jerusalem Post. Israeli Arrested in Los Angeles Drug Bust, *The Jerusalem Post*, June 15, 2000, p. 5

Jerusalem Post. MK Accused of Rape. February 28, 2001 [online]

Jerusalem Post. Polish Priest: I Only Meant Some Jews. p. 4

Jerusalem Post. Extradition Dilemma. October 9, 1997 p. 8

Jerusalem Post. Haredi Paper Blasts Proponents of Yeshiva Draft ..., March 15, 1992

Jerusalem Post. Israeli Held in Credit-Card Fraud in Italy. March 5, 2000

Jerusalem Report. [Interview with Nikita Khrushchev's Son Sergei] September 13, 1999

Jerusalem Report. Quote/Unquote. May 31, 2001 [at:http://www.jrep.com/Quote/]

Jet. Elinor Ruth Tatum Named Publisher of New York's Amsterdam News. February 9, 1998, p. 32

Jetter, Alexis. Landlord's Neighbors Don't Like Him Either. *Newsday*, February 17, 1988, p. 4

Jewhoo. [jewhoo.com; an Internet website which notes famous Jewish celebrities. This author's experience with the site is that it is extremely reliable in its assertions of who is, and is not, Jewish]

Jewish Bulletin of Northern California. Gray Davis' Mideast Visit a Coup. 11-5-99, p. 24A

Jewish Bulletin of Northern California. Jewish Teen in Southern California Arrested in Cross- Burning Incident. June 5, 1998

Jewish Bulletin of Northern California. Silicon Valley Will Hold a Yom HaAtzmaut Celebration. June 5, 1998

Jewish Chronicle. 'Anti-Semitism' Row Over Award. February 16, 2001, p. 7

The Jewish Encyclolpedia, Volume VI, 1916, p. 186

Jewish Journal of Greater Los Angeles. Vanishing Jewish Lawyer. January 16-22, 1998, p. 6

Jewish Journal of Greater Los Angeles, Cinema

Verite. January 16-22, 1998, p. 26

Jewish Post. Israel Film Festival 2001, 2001 http://www.jewishpost.com/jp0703/jpn0703v.htm

Jewish Press. Mort Richards Dies at Age 90. 1-14-2000, p. 1

Jewish Press, Schrager Brothers to Be Inducted..., 3-31-2000, p. 1

The Jewish Radical, Editorial. Heshvan 5757. v.4, no. 2, New York

Jewish Telegraphic Agency. Cantor Denies Charges of Running a Windy City Prostitution House. January 5, 2001 [online]

Jewish Telgraphic Agency. Israel's Religious Right Assailed. *Jewish Week*, Sept 16, 1988, p. 4

Jewish Week. Are We Facing a Crisis in Jewish Ethics? May 15, 1987, p. 25-31

Jewish Week. Shift to Right in Israel ..., July 12, 1985, p. 5

Jewish Week. Israelis Found to Censor Mail. July 26, 1985, p. 25

Jewish Week, Eight Bush Aides Out in Separate Anti-Semitism Controversies. Septemberr 16, 1988, p. 5

Jewish Week. Oscars for the Survivors. March 27, 1998, p. 3

Jewish Week. Israel Lifts Ban on Entry of Brooklyn Rabb. March 27, 1998, p. 25

Jewish Week. Anti-Zionist's Gift Angers Cornel Profs. May 15, 1987, p. 15

Jewish Week. U.S. Hits Israel on Passports. May 22, 1987, p. 14

Jewish Week. Report Calls Cult Growth Threat to Israeli Society. Mar 13, 1987, p. 35

Jewish Week. South African Jews Praised, Israel is Rapped by Tutu. March 20, 1987, p. 12

Jewish Week. Isareli Art World Stunned By Forgery Allegations. April 3, 1987, p. 45

Jewish Week. Israel Drug Dealers Said to Net $1 Billion. April 10, 1987, p. 21

Jewish Week. Israel Aide Disavows Anti-Ukrainian Letter. May 1, 1987, p. 17

Jewish Week. Demonstrations Protest Anti-Israel Press Coverage of Unrest. January 29, 1988, p. 8

Jewish Week. Jew Who Aided Nazis Loses Citizenship. February 12, 1988, p. 34

Jewish Week. Israel Bond News. February 26, 1988, p. 43

Jewish Week. Fired Post Staff Plans New English Paper. January 26, 1990, p. 20

Jewish Week. Monica a Modern Queen Esther? January 30, 1998, p. 1

Jewish Week. Ban Lifted, Mossad Book a Quick Sellout. September 21, 1990, p. 20

Jewish Week. Get Involved. May 31-June 6, 1991, p. 24

Jewish Week. Results of a Poll Sponsored by Israel Policy Forum, the *Jewish Week*, and the Wilstein Institute of Jewish Policy Studies, November 20, 2001

Jewish Week. Supreme Court Asked to Review Ban on Yamulkes. December 10,. 1982, p. 10

Jewish Week. [Advertisement] Joe Nakash of Jordache Elected President of Boys Town Jerusalem. May 3, 1985, p. 22

Jewish Week. UJA-Federation Campaign Names Boesky 1985 Chairman. June 29, 1984, p. 7

Jewish Week. Controversy on 'Convert' ID Labels Heats Up ..., July 4, 1986, p. 3

Jewish Week-American Examiner. May 30, 1982, p. 13

Jewish Week-American Examiner. B'nai B'rith to Honor Roy M. Cohn May 2. April 15, 1983, p. 44

Jewish Week-American Examiner. Leaders From All Parts of the World to Meet in Israel in October to Show 'Unshaken Unity' of All Jews. July 11, 1982

Jewish Week. Cardinal Glemp Served with Defamation Suit Paper, October 4-10, 1991, p. 9

Jewsweek. The Jewsweek Fifty. The 50 Most Influential Jews in America. Jewsweek. com, vol. 11, 2001

Jobey, Liz. Eight Beautiful Women, One Classic Perfume ..., *The Independent* [London], November 27, 1990, p. 12

Johnson, Angela. Portrait: Top Marks for Spelling. *The Guardian* [London], January 11, 1992, p. 14

Johnson, Daniel. How One Man Turned the RA Into Madame Tussaud, *Daily Telegraph* [London], September 20, 2000

Johnson, John. From Porn King to Prison..., *Los Angeles Times*, May 31, 1995, p. B1

Johnson, Reed; and Kuklenski, Valerie. LACMA Gains Prized Collection of Mexican Art. *Daily News* of Los Angeles, October 3, 1997, p. N1

Johnson, Ross. Raging Bulls. Los Angeles Magazine. May 2000

Johnson, Ted. Disney Hall Trips on Fault Line. Variety, June 30-July 13, 1997, p. 11-

Johnston, David. Official Says He Had Doubts about Handling of 'Ivan' Case. June 13, 1992, p. A1, 12

Johnston, David. Temples of Chance. How America Inc. Bought Out Murder Inc. to Win Control of the Casino Business. Doubleday, New York, London..., 1992

Jolkovsky, Binyamin L. Sen. Lieberman: Intermarriage Is Kosher. *The Jerusalem Report* Palm, EditionSeptember 20, 2000

Jones, Corey. Sex Between Kids and Adults is Abuse, Not Art. *The Toronto Star*, January 29, 1994, p. A21

Jones, George. Honours: Woman Barrister Gets Key Place in Lord By Blair. *The Daily Telegraph*, August 2, 1997, p. 4

Jones, Jonathan. Hang Tough: With Shows Like Sensation! and Monet in the Twentieth Century..., Guardian [London], January 4, 2000

Jones, Margaret. The Life and Times of Patsy Cline. HarperCollins Publishers, New York, 1994

Jones, Welton; Peterson, Karla; Welsh, Ann Marie. San Diegoan Picked for State's Art Council. *San Diego Union-Tribune*, December 14, 1999, p. E14

Jong, Erica. Fear of Fifty. A Midlife Memoir. HarperCollins, New York, 1994

Jordan, Chris. Whole Lotta Love. Asbury Park Press (Neptune, NJ), April 2, 2000, p. E1

Jordan, Michael J. Argentine Jews Tell of Misery, Ask Americans to Come to Aid. Cleveland Jewish News (from the *Jewish Telegraphic Agency*), June 28, 2001

Jordan, Michael J. In Lieu of Pardon, Spy Crosses Fingers for Court. *Jewish Bulletin* [*Jewish Telegraphic Agency*], 1-2601]

Jordan, Michael J. Nations See Jews as Key to Winning with U. S. *Jewish Telegraphic Agency*, September 13, 2000

Jordan, Michael J. With Solidarity Rallies Spreading, UJC Wants Support for Israel – NOW. JTA (*Jewish Telegraphic Agency*), June 19, 2001

Jordan, Ted. Norma Jean. My Secret Life with Marilyn Monroe. William Morris and Company, New York, 1989

Joselit, Jenna Weissman. Our Gang. Jewish Crime and the New York Jewish Community, 1900-1940. Indiana University Press, Bloomington, IN, 1983

Josephs, Bernard. MP's Rally for Israel. Jewish Chronicle. March 2, 2001

Josephs, Jeremy. This could Be the Last Mime. Jewish Chronicle. March 30, 2001, p. 37

Jospe, Alfred. The Jewish Image of the Jew. In Millgram, A, p. 5-24

Jospe, Raphael. The Concept of the Chosen People: An Interpretation. Judaism, Spring 1994, v. 43, no .2, p. 127-148

Judd, Gerritt p. Readings in the History of Civilization. The MacMillan Company, New York, 1966.

Julian, Sheryl. One of Radio's Most Familiar Voices Discusses His Early Years and Passion for Chicago Sports. *Boston Globe*, June 6, 2000, p. E1

Julius, Anthony. T. S. Eliot, Anti-Semitism, and Literary Form. Cambridge University Press, 1995

Jurkowitz, Mark. Times Executive Replaces Taylor as Globe Publisher. *Boston Globe*. July 13, 1999, p. A1

Juthani, Manisha. A Comparison of Asian-American and American Jewish Involvement in the Medical Profession. JAMA. The Journal of the American Medical Association. v. 277, no. 9, March 5, 1997, p. 768-770

Kadushin, Charles. The American Intellectual Elite. Little, Brown, and Company, Boston, Toronto, 1974

Kahan, Arcadius. Essays in Jewish Social and Economic History. Weiss, Roger, Ed. The University of Chicago Press, Chicago and London, 1986.

Kahan, Stuart. The Wolf of the Kremlin. William Morris and Co., Inc., New York, 1987

Kahane, Meir. Our Challenge: The Chosen Land. Chilton Book C. Radnor, PN, 1974.

Kahler, Eric. The Jews Among *Nation*. With an Appendix The Jews and the Arabs in Palestine by Albert Einstein, Erich Kahler, and Philip K. Hitti. Frederick Ungar Publishing Co., New York, 1967

Kahler, Eric. What Are the Jews? [in Glatzer, p. 547-553]

Kahn, Elaine. Bloomberg: American Pride and Jewish 'Roots.' Jewish Chronicle, March 23, 2001

Kahn, Gabriel. Colombian Jew Eyed in Money Laundering Case ... , *Forward*, 7-11-97, p. 2

Kahn, J. Kadoorie Dynasty Watches British Rule End in Hong Kong ..., *Wall Street Journal*, [Eastern Ed.], June 27, 1997, A1

Kahn, John. Myra Kraft ... , *Boston Globe*, January 25, 1997, p. C1

Kahn, Joseph. A Fugitive's Path ..., *New York Times*, June 25, 1999, p. A1

Kahn, Lothar. The Fassbinder Affair. Midstream, Feb 1986, p. 50-52

Kahn, Lothar. Mirrors of the Jewish Mind. A Gallery of European Jewish Writers of Our Time. Thomas Yoseloff, New York, South Brunswick, London, 1961

Kahn, Roger. The Passionate People. What It Means to Be Jewish in America. William Morris & Co., Inc., New York, 1968

Kaidy, Mitchell. Tiny Israel's Giant U.S. Lobby Goes Unmentioned ..., The Washington Report on Middle Eastern Affairs. December 1997

Kakoulas, Marisa. The Lady Is a Pornographer. Salon.com, 6-26-2000

Kallen, Horace M. [Pilch, Judith; Edited by] Of Them Which Say They Are Jews. And Other Essays on the Jewish Struggle for Survival. Bloch Publishing Co., A Centennial Publication, New York, 5715-1954.

Kalmanofsky, Jeremy. Defaming the Anti-Defamation League. *Moment*, August 1993, p. 39- 43, 62-64

Kalmanofsky, Jeremy. Stealing Torahs: Who Would Steal Judaism's Holiest Ritual Object? In Most Case, Jews. *Baltimore Jewish Times*, 4-30-93, p. 55

Kaminski, Matthew. Fight Against the Post- Soviet Mobsters ..., *Financial Times* [London], March 25, 1995, p. IV

Kant, Immanuel. Anthropology from a Pragmatic Point of View. Translated by Victor Dowdell. Southern Illinois Press. Carbondale and Edwardsville. Feffer and Simons, Inc. London and Amsterdam.

Kanter, Kenneth Aaron. The Jews on Tin Pan Alley. The Jewish Contribution of American Popular Music, 1830-1940. KTAV Publishing House, Inc., New York. American Jewish Archives, Cincinnati, 1982

Kanter, Larry. Hebron-Linked Cartoon Forces Weekly Newspaper to Apologize, *Jewish Bulletin of Northern California*, 3-11-94, p. 3

Kantowicz, Edward R. Polish-American Politics in Chicago, 1888-1940. The University of Chicago Press, Chicago and London, 1975

[Kaplan, Chaim] The Warsaw Diary of Chaim A. Kaplan. Translated and Edited by Abram I. Katsh. Revised Edition. Collier Books, New York, New York, 1973

Kaplan, Louis. On Maurice Samuel's Twenty-Fifth Yahrzeit. *Judaism*: A Quarterly of Jewish Life and Thought. Fall 1997, p. 453-465

Kaplan, Mendel. Jewish Roots in the South African Economy. C. Struik Publishing, Cape Town, South Africa, 1986

Kaplan, Mordecai. The Meaning of God in Modern Jewish Religion. The Jewish Reconstructionist Foundation, Inc., NY, NY, 1947.

Kaplan, Susan. From 'Seinfeld' to Chicago Hope. [Jewish] *Forward*, 11-29-96, p. 16

Karfeld, Marilyn. Taking Care of the Planet ..., Cleveland Jewish News, 2-6-98, p. 16

Karff, Samuel E. Agada: The Language of Jewish Faith. Hebrew Union College Press, Cincinnati, Ohio, 1979

Karfeld, Marilyn H. Denver Couple Defamed, Court Rules Against the ADL. Cleveland-Jewish News, 5-19-2000, p. 24

Karfeld, Marilyn H. Russian Jews Demand Apology from Reporter. Cleveland Jewish News, 11-19-2000, p. 22

Karp, Jonathan. Israel's Image Could Be Dented by Colombian Drug Connection. Reuters, August 25, 1989

Karshner, Roger. The Music Machine. Nash Publishing, Los Angeles, California, 1971

Kastner, Jeffrey. Art World Probe Continues. ARTnews, September 1997, p. 43

Kastor, Elizabeth. The Awkward Age of the Children's Museum..., *Washington Post*, March 8, 1994, p. B 1

Katcher, Leo. Post-Mortem. The Jews in Germany Today. Delacorte Press, New York, 1968

Katz, David. The Jew in T. S. Eliot's Room. *Congress Monthly*, Nov/Dec 1996, p. 10-12

Katz, Dovid. Sefer Hamitzvos Hakotzer. Elucidation of the Mitzvos by the Chofetz Chaim. Translated and annotated by Rabbi Dovid

Katz. Volume 1. Positive Commandments. An Explanation of Every Mitzvah that Can Be Observed in Our Days. With a compendium of Talmudic and Rabbinic Quotations and Commentaries, Published and Distirbuted by Traditonal Press, Brooklyn, NY, 5740 (1980)

Katz, Jacob. Exclusiveness and Tolerance: Studies in Jewish-Gentile Relations in Medieval and Modern Times. Oxford University Press, 1961.

Katz, Jacob. From Prejudice to Destruction. Antisemitism, 1700-1933. Harvard University Press, Cambridge, MA, 1980

Katz, Jacob. Jews in Gentile Society. Jewish Digest, Feb 1983, p. 3-12

Katz, Jacob. Out of the Ghetto: The Social Background of Jewish Emancipation, 1770- 1870. Harvard University Press, Cambridge, MA, 1973.

Katz, Jacob. Reflecting on German-Jewish History. (in Hsia. In and Out of the Ghetto)

Katz, Leslie Anderson. Engler Taking the Violence Out of Purim ... *Jewish Bulletin of Northern California*, 3-10-95, p. 1

Katz, Leslie. Farrakhan's Jewish Biographer..., *Jewish Bulletin*, 7-12-96, p. 4

Katz, Leslie. Life of Gay German Jewish Sexologist Honored in S.F. *Jewish Bulletin of Northern California*, June 6, 1997

Katz, Leslie. *Tikkun* Editor Calls Letter-Writing Policy "a Mistake." *Jewish Bulletin of Northern California*, 3-21-97, p. 3

Katz, Leslie. Young Poet from Larkspur Wins Israeli Army Contest. *Jewish Bulletin*, 11-4-97, p. 29

Katz, Molly; Illustrated by Jeff Moores. Jewish as a Second Language. Workman Publishing, New York, 1991

Katz, Samuel M. Israel's Army. Presidio Press; The Presidio Power Series, Landpower #3005, Novato, California, 1990

Katz, Shlomo. Negro and Jew. An Encounter in America. A Symposium Compiled by Midstream Magazine, the Macmillan Company, New York; Collier-Macmillan Limited, London, 1967

Katz-Stone, Adam. Biblical Sense: A Jewish Folk Singer Explores the Stories of Jewish Rebels Such as Esau and Jesus. Baltimore Jewish Timees, 4-9-1999, p. 47

Katz-Stone, Adam. TV Station Manager Resings Amid Cries of Anti-Semitism. Jewish Advocate, 9-12-91, p. 2

Kaufman, Gerald. For the Love of Mike. *The Times* [of London], February 11, 1996

Kaufman, Gerald. Re: Cook and the Deputies. New Statesman. v. 127, no. 4380, April 10, 1998

Kaufman, Gerald. Hero-Worship for Men Who Weren't Heroes..., *Daily Telegraph*, July 4, 1998, p. 2

Kaufman, Jonathan. Broken Alliance. The Turbulent Times Between Blacks and Jews in America. Charles Scribner's Sons, New York, 1988

Kaufman, Menahem. Envisaging Israel: the Case of the United Jewish Appeal. in Gal, p. 219-253

Kaufman, Yehezkel. Anti-Semitic Stereotypes in Zionism. Commentary, v. 7, 1949, p. 239- 245

Kaye, Evelyn. The Hole in the Sheet. A Modern Woman Looks at Orthodox and Hasidic Judaism, Lyle Stuart, Inc., Seacaucus, NJ, 1987

Kaye, James. Totally Jewish http://www.totallyjewish.

com/community/news/?disp_type=0&disp_story=o0aicQ

Kaye-Kantrowitz, Melanie. The Issue is Power: Some Notes on Jewish Women and Therapy. (in Siegel)

Kaye-Kantrowitz, Melanie. My Jewish Face and Other Stories. Spinster/Aunt Lute Book Company, 1990

Kayfetz, Ben. Canada Group Plans Anti-Jewish Fight. *Jewish Week*, Aug. 5, 1988, p. 21

Kazakina, Y. A. Letter to Russ Jewish Tycoons Raises Ire..., (Jewish) *Forward*, 10-9-98, p. 5

Kazin, Alfred. My Debt to Elie Wiesel and Primo Levi. in Rosenberg, D. p. 115-128

Keiler, Wieslaw. [Translated from the German by Suzanne Flatauer] Anus Mundi. 1,500 Days in Auschwitz/Birkenau. Times Books, New York, 1980

Kelman, Jay. Business Ethics are a Religious Issue Too. *Canadian Jewish News*, October 14, 1999, p. 9

Keinon, Herb. Faith in Fatigues. The Jewish Monthly, p. 30-33

Keinon, Herb. Botoner Rebbe Reportedly Part of Insurance Scam. *Jerusalem Post*,

Kellaway, Kate. The Week in Review: Mini-Interview. Jung Cured Sabina... , *The Observer* (London), February 8, 1998, p. 10

Kellman, Steven G. Schindler's List – Spielberg's Homecoming. Midstream, Feb-March 1994, p. 9-12.

Kelley, Kitty. His Way. The Unauthorized Biography of Frank Sinatra. Bantam Books. Toronto, New York, London, Sydney, Auckland, 1986

Kelly, Keith. Changes Possible in Hearst Top Ranks. Advertising Age, June 24, 1996, p. 47

Kelly, Keith J. Newhouse Looking to Deal Advance Warning ..., *Daily News* [New York], July 2, 1998, p. 68

Kelly, Michael. Lizzie Grubman. Yahoo!News [from the *Washington Post*], July 25, 2001

Keene, Linda. Land Mogul's Legacy... *Seattle Times*, July 3, 1996

Kemmelman, Harry. Conversations with Rabbi Small. William Morrow and Company, New York, 1981

Kenen, I. L. Israel's Defense Line. Her Friends and Foes in Washington, Prometheus Books, Buffalo, NY, 1981

Kennedy, Dana. Indecent Exposure. Entertainment Weekly, August 20, 1993

Kent, Bill. You Don't Have to be Jewish. April 4, 1999, sec. 14 NJ; p. 4

Kernicky, Kathleen. A Chronicle of Murder Inc. and Jewish Mob. Sun-Sentinel [Ft. Lauderdale], April 7, 1998, p. 1E

Kershaw, Ian. Popular Opinion and Political Dissent in the Third Reich. Bavaria, 1933- 1945. [paperback edition] Clarendon Press, Oxford. Oxford University Press, 1984

Kessler, Ronald. Moscow's Mole in the CIA. *Washington Post*, April 17, 1998, p. C1

Kessler, Ronald. The Season. Inside Palm Beach and America's Richest Society. Harper- Collins Publishers, New York, 1999

Kestenbaum, Ray. Feminist Magazine Exposes Face of Anti-Semitism Inside Women's Movement. *Jewish Week* and American Examiner, June 13, 1982, p. 30

Kaufman, Jonathan. Broken Alliance. The Turbulent Times Between Blacks and Jews in America. Charles Scribner's Sons, New York, 1988

Kaufman, Menahem. Envisaging Israel: the Case of the United Jewish Appeal. in Gal, p. 219-253

Kaufman, Yehezkel. Anti-Semitic Stereotypes in Zionism. Commentary, v. 7, 1949, p. 239- 245

Kaye, Evelyn. The Hole in the Sheet. A Modern Woman Looks at Orthodox and Hasidic Judaism, Lyle Stuart, Inc., Seacaucus, NJ, 1987

Kaye, James. Totally Jewish http://www.totallyjewish.com/community/news/?disp_type=0&disp_story=o0aicQ

Kaye-Kantrowitz, Melanie. The Issue is Power: Some Notes on Jewish Women and Therapy. (in Siegel)

Kaye-Kantrowitz, Melanie. My Jewish Face and Other Stories. Spinster/Aunt Lute Book Company, 1990

Kayfetz, Ben. Canada Group Plans Anti-Jewish Fight. *Jewish Week*, Aug. 5, 1988, p. 21

Kazakina, Y. A. Letter to Russ Jewish Tycoons Raises Ire ..., (Jewish) *Forward*, 10-9-98, p. 5

Kazin, Alfred. My Debt to Elie Wiesel and Primo Levi. in Rosenberg, D. p. 115-128

Keiler, Wieslaw. [Translated from the German by Suzanne Flatauer] Anus Mundi. 1,500 Days in Auschwitz/Birkenau. Times Books, New York, 1980

Kelman, Jay. Business Ethics are a Religious Issue Too. *Canadian Jewish News*, October 14, 1999, p. 9

Keinon, Herb. Faith in Fatigues. The Jewish Monthly, p. 30-33

Keinon, Herb. Botoner Rebbe Reportedly Part of Insurance Scam. *Jerusalem Post*, Kellaway, Kate. The Week in Review: Mini-Interview. Jung Cured Sabina ... , *The Observer* (London), February 8, 1998, p. 10

Kellman, Steven G. Schindler's List – Spielberg's Homecoming. Midstream, Feb-March 1994, p. 9-12.

Kelley, Kitty. His Way. The Unauthorized Biography of Frank Sinatra. Bantam Books. Toronto, New York, London, Sydney, Auckland, 1986

Kelly, Keith. Changes Possible in Hearst Top Ranks. Advertising Age, June 24, 1996, p. 47

Kelly, Keith J. Newhouse Looking to Deal Advance Warning ..., *Daily News* [New York], July 2, 1998, p. 68

Kelly, Michael. Lizzie Grubman. Yahoo!News [from the *Washington Post*], July 25, 2001

Keene, Linda. Land Mogul's Legacy ... *Seattle Times*, July 3, 1996

Kemmelman, Harry. Conversations with Rabbi Small. William Morrow and Company, New York, 1981

Kenen, I. L. Israel's Defense Line. Her Friends and Foes in Washington, Prometheus Books, Buffalo, NY, 1981

Kennedy, Dana. Indecent Exposure. Entertainment Weekly, August 20, 1993

Kent, Bill. You Don't Have to be Jewish. April 4, 1999, sec. 14 NJ; p. 4

Kernicky, Kathleen. A Chronicle of Murder Inc. and Jewish Mob. Sun-Sentinel [Ft. Lauderdale], April 7, 1998, p. 1E

Kershaw, Ian. Popular Opinion and Political Dissent in the Third Reich. Bavaria, 1933- 1945. [paperback edition] Clarendon Press, Oxford. Oxford University Press, 1984

Kessler, Ronald. Moscow's Mole in the CIA. *Washington Post*, April 17, 1998, p. C1

Kessler, Ronald. The Season. Inside Palm Beach and America's Richest Society. Harper- Collins Publishers, New York, 1999

Kestenbaum, Ray. Feminist Magazine Exposes Face of Anti-Semitism Inside Women's Movement. *Jewish Week* and American Examiner, June 13, 1982, p. 30

Kestenberg-Gladstein, Ruth. Jews Between Czechs and Germans in the Historic Lands, 1848-1918, p. 21-71 [in The Jews of Czechoslovakia. Historical Studies and Surveys, Volume I, The Jewish Publication Society of Ameria/Philadelphia; Society for the History of Czechoslovak Jews, New York]

Keys, Lisa. Stress, Depression Often Underlie 'Five-Finger Discount,' [Jewish] *Forward*, December 28, 2001

Kezwer, Gil. Ex-Mossad Agent Files Suit, Claiming On-Air Death Plea. *Jewish Telegraphic Agency*, 2-12-95, p. 8

Kiell, Norman, Ed. The Psychodynamics of American Jewish Life: An Anthology. Twayne Publishers, New York, 1967

Kiernan, Thomas. Citizen Murdoch, Dodd, Mead & Company, 1986

Kiernan, Thomas. The Roman Polanski Story. Delilah/Grove Press, New York, 1980

Kiley, Sam. Orthodox Jews Used as Drug Couriers. Times (of London), October 13, 1999

Kimmel, Daniel M. Ed Ansin's Vision. Jewish Advocate. 2-17-2000, p. 15

Kimelman, Reuven. Judaism and Pluralism. *Modern Judaism*, v. 7, no. 2, May 1987, p. 131-150

Kinberg, Clare. Artists or Bridges. *Sh'ma*, 1996, p. 4-6

King, Larry. New Baseball Commisioner Expected in 4 Months. *USA Today*, February 15, 1993, p. 20

King, Larry. Marianne Williamson – Preaching Miracles. Larry King Live, CNN, September 26, 1991, Transcript #396-2

King, Tom. The Operator: David Geffen Builds, Buys, and Sells the New Hollywood. Random House, New York, 2000

Kingsley, Emily Perl (adapted by); Freudberg, Judy and Geiss, Tony (from a screenplay by); based upon characters created by David Kirschner... An American Tail. An Illustrated Story. PlayValue Books, A Division of Grosset and Dunlap, New York, 1986

Kirkus Reviews. Times Tapestry..., October 1, 1997

Kirschheimer, Janet. Yom HaShoah Feature. A Child of Holocaust Survivors Learns to Cope by Writing Poetry. *Jewish Telegraphic Agency*, April 5, 2001 [online]

Kirschner, Sheldon. Jacques Bensimon Quits TFO and Heads to Banff. *Canadian Jewish News*, July 13, 2000

Kirschner, Sheldon. Canadian Business and Current Affairs; *Canadian Jewish News*. September 14, 2000, v. 30, p. 11

Kirshner, Sheldon. Movies Are More Than Just Popcorn for Karp, *Canadian Jewish News*, January 7, 1999

Kisch, Guido. The Jews in Medieval Germany: A Study of Their Legal and Social Status. University of Chicago Press, Chicago, IL, 1949.

Kiska, Tim. Detroit's Powers and Personalities. Momentum Books, LTD, Rochester Hills, MI, 1989

Kislev, Ran. The Impending Ayatollah State. *Ha'aretz*, July 24, 1998

Kissell, Ted B. Craig Robins Has Built a Reputation as the Good Developer. Just Ask Him. Miami New Times. July 15, 1999

Kissell, Ted B. The Sex Million Dollar Man. Miami New Times, April 20, 2000

Kissell, Ted. B. To Keep X-craves Miami Beach Beach Raving ..., Miami New Times, September 30, 1999

Kitman, Marvin. Why It's Criminal to Neglect Our Gangster Past. *Forward*, 10-14-94, p. 9

Klaidman, Daniel. A Falling Star. *Newsweek*, October 5, 1998, p. 35

Klapholz, Yisroel Yaakov [Collected by] From Our Torah Treasury. An Anthology of Torah Aggadot. Volume II. Arranged According to the Weekly Portions of the Torah and Collectected from the Midrashim, Early Commentar ies and the Babylonian and Yerushalmi Talmuds. "Orly Press" – Israel, 5732-1972

Klausner, Joseph. Jesus of Nazareth. His Life, Times, and Teaching. The Macmillan Co. NY, 1929

Kleeblatt, Norman L. Ed. Too Jewish? Challenging Traditional Identities. The Jewish Musuem, New York and Rutgers University Press, New Brunswick, NJ, 1996

Klein, Amy. Groups Say Aide 'Tarred' N.Y. Chasids. [Jewish] *Forward*, 2001 [http://www.*forward*.com/issues/2001/01.02.02/news2.html]

Klein, Amy. The World of His Father. *The Jerusalem Post*, July 11, 1997, p. 10

Klein, Dennis. Celebrate and Maintain – Our Arrival in American Politics. MetroWest Jewish News, 1-30-97, p. 5

Klein, Dennis. Jewish Origins of the Psychoanalytic Movement. Praeger, NY, 1981.

Klein, Emma. Lost Jews. The Struggle for Identity

Today. St. Martin's Press, New York, 1996

Klein, Idit, and Rosenbaum, Judith. Letty Cottin Pogrebin: Jewish Identity, Feminism, Blacks, Palestinians. Jewish Currents, Jan 1993, p. 22-24

Klein, Judith Weinstein. Jewish Identity and Self-Esteem: Healing Wounds Through Ethnotherapy. Institute on Pluralism and Group Identity of the American Jewish Committee, 1980.

Klemovich, Della. Rappaport Re-Elected State GOP Leader. The Patriot Ledger. April 12, 1996, p. 7

Klepfisz, Irene. Antisemitism in the Lesbian/Feminist Movement. [in Beck, Evelyn Tort. Nice Jewish Girls. A Lesbian Anthology. Persephone Press, Inc., Watertown, MA, 1982, p. 44-51]

Klepper, Deeana Copeland. Shattering Innocense: Disturbing Texts and Children. Shma, April 2001 Klich, Ignacio. Jewish Support for the Contras.

The Jewish Quarterly, v. 33, no. 2 (122), 1986, p. 37-38

Kliman, Todd. The Opinion Minions ... , Capital Style, September 1998

Klinghoffer, David. Anti-Semitism without Anti-Semites. First Things: A Monthly Journal of Religion and Public Life. April 1998, p. 10-13

Knight, Robert H. The Age of Consent. The Rise of Relativism and the Corruption of Popular Culture. Spence Publishing Company, Dallas, 1998

Knight-Ridder Newspapers. [Sacramento Bee] Boxer Asks CIA to Probe Possible Role in Drug Sales. August 29, 1996, p. A3

Knoedelseder, William. People: RCA/Ariola Names Head of New Unit. *Los Angeles Times*, June 18, 1986, part 4, p. 3

Knoedelseder, William. Stiffed. A True Story of MCA, the Music Business and the Mafia. HarperCollins Publishers, New York, 1993

Knudson, Max. John Price: Real Estate Developer Has Built JP Realty into a Premier Force in the West. The Deseret News [Salt Lake City], March 23, 1997

Kochan, Lionel. East European Jewry Since 1770. In Englander, p. 111-141

Koenig, Rhoda. Why Fagan Really Has To Be Jewish. The Evening Standard (London), July 7, 1999, p. 13

Koestler, Arthur. The Thirteenth Tribe. The Khazar Empire and Its Heritage. Popular Library, New York, 1976

Kogan, Engen. Langbein, Hermann. Ruckard, Adalberd. Nazi Mass Murder: A Documentary of the Use of Poison Gas. Yale University Press, New Haven and London, 1993.

Kogos, Fred. A Dictionary of Yiddish Slang and Idioms. Castle Books, New Jersey, 1978 Kohn, Moshe. Who's an Amalekite? *Jerusalem Post*, March 27, 1992

Kohn, Moshe. Who's Paranoid? *Jerusalem Post*, May 7, 1999

Kolsky, Thomas A. Jews Against Zionism. The American Council for Judaism, 1942-1948. Temple University Press, Philadelphia, 1990

Koltnow, Barry. 'Accused' Producer Lansing Pleads Not Guilty to Exploitation. Orange County Register, October 11, 1988, p. F1

Koppman, Lionel; and Postal, Bernard. Guess Who's Jewish in American History? A Signet Book, New American Library/Times Mirror, 1978

Koralyev, Vladimir. Kidnapped Father of Entrepreneurs Freed. The St. Petersburg Times, August 11, 2000 [World Source]

Korbonski, Stefan. The Jews and the Poles in World War II. Hippocrene Books, New York 1989.

Korda, Michael. Charmed Lives. A Family Romance. Random House, New York, 1979

Korda, Michael. Success! Random House, New York, 1977

Kordova, Shoshanna. Local Rabbis Respond to Scandals. MetroWest Jewish News, 6-26-97, p. 27

Koren, Yehuda. [Translated by Israel Shahak] Burning the New Testament by Orthodox Jews in Israel. March 30, 1997 [online at: http://

www.geocities.com/CapitolHill/Senate/7891/brn_nw_tstmnt.html]

Korey, William. The Soviet Cage. Anti-Semitism in Russia. The Village Press, New York, 1973

Korman, Abraham K. The Outsiders. Jews and Corporate America. Lexington Books, D.C. Heath and Company, Lexington, MA/Toronto, 1988

Korn, Eugene. Gentiles, the World to Come, and Judaism: The Odyssey of a Rabbinic Text. *Modern Judaism*, Oct 1994, v. 14, no. 3, p. 265-287

Kornberg, Jacques. Theodor Herzl: From Assimilation to Zionism. Indiana University Press, Bloomington and Indianapolis. 1993.

Korosec, Thomas. How the Slumlords Beat the City Every Time. Dallas Observer, June 3, 1999

Korosec, Thomas. Goodfella: Playing a High Rolling Mobster ..., Dallas Observer, January 27, 2000

Korten, Tristram. What's a Nice Jewish Boy Like Joe Weinberger Doing in a Nasty Business Like Rap? Miami News Times, August 10, 2000

Koskoff, David. The Diamond World. Harper and Row, New York, 1981

Kossim, Barry/Ritterband, Paul, Ed. Contemporary Jewish Philanthropy in America. Rowman and Littlefield Publishers, Savage, MD, 1991.

Kossim, Barry. The Dimensions of Contemporary Jewish Philanthropy (in Kossim)

Kossoff, Julian. Chief Rabbi Rocked By Fraud Scandal. *The Independent* (London). August 2, 1998, p. 6

Kostelanetz, Richard. The End of Intelligent Writing. Sheed and Ward, Inc. NY, 1974.

Kosinsi, Jerzy. The Painted Bird. A Bantam Book/ Published in arrangement with Houghton Mifflin Company, 1965, 1976, 1978

Kotkin, Joel. Disney, Boycotts, and the Hollywood Elite. Jewish Journal of Greater Los Angeles, July 25-August 1, 1997, p. 12

Kotkin, Joel. Tribes. How Race, Religion, and Identity Determines Success in the New Global Economy. Random House, New York, 1993

Kotkin, Joel. A Political Ascent. *The Jewish Journal of Greater Los Angeles*. May 29, 1998

Kotkin, Joel. Los Angeles; Two Powers Passing in the Night. Can Latinos and Jews Form an Alliance? *Los Angeles Times*, March 25, 2001, part M, p. 1

Kovel, Joel. Freudianism and Its Discontents: A Reply to Eli Zaretsky, *Tikkun*, p. 71-72, 87.

Koven, Ronald. Europe's Next Woman Premiere Could Be French. *Washington Post*, May 15, 1979, p. A12

Kozminska-Frejlak, Ewa. Whom Were They Supposed to Marry? The Revival of Jewish Cultural Life in Europe. Presenting the Polish-Jewish Magazine Midrasz to English Readers. The American Jewish Committee. Office of European Affairs, 1999, p. 12

Kraft, Dina. Bail Denied for U.S-Born Teenager..., *Associated Press*, November 18, 1998

Krajewski, Stanislaw. The Controversy over Carmel at Auschwitz: A Personal Polish-Jewish Chronology. Christian-Jewish Relations, v. 22, no. 3-4, 1989, p. 37-54

Krajewski, Stanislaw. Jewish Identity in a Non-Jewish World. Christian-Jewish Relations, Vol. 20, no. 3, 1987, p. 8-25

Krajewski, Stanislaw. "The Jewish Problem" as a Polish Problem. [in Under One Heaven: Pole and Jew. Wies. Special Issue. Warsaw Monthly, 1998, p. 60-81]

Krajewski, Wladyslaw. Facts and Myths: On the Role of the Jews During the Stalinist Period. [in Under One Heaven: Pole and Jew. Wies. Special Issue. Warsaw Monthly. 1998, p. 93-108]

Kramer, Jeff. Alleged Fraud Rocks Iranian Community..., *Los Angeles Times*, March 4, 1993, p. J1

Kramer, Judith R., and Leventman, Seymour. Children of the Gilded Ghetto. Conflict Resolutions of Three Generations of American Jews. Yale University Press, New Haven and London, 1961

Kramer, Laura. Post-Apartheid Crime Fighters, Some African Jews. *Jewish Bulletin*, 11-27- 98, p. 24A

Krantz, Judith. Sex and Shopping. The Confessions of a Nice Jewish Girl. An Autobiography. St. Martin's Press, New York, 2000

Kranz, Patricia. The Most Powerful Man in

Russia. *Business Week*, Nov 24, 1997, p. 66-73

Krau, Nicole. Israeli Counterfeit Ring Smashed in Colombia. *Ha'aretz*, 5-29-2000

Kraus, Joe. The Jewish Gangster: A Conversation Across Generations. The American Scholar, Winter 1995, p. 53-65

Krause, Kevin. Boca Rabbi Charged in Solicitation. South Florida Sun-Sentinal [Boca Raton, Florida], April 6, 2001

Krausz, Tibor. The Jewish Club in Cell Block 2. *The Jerusalem Report*. December 20, 1999

Kren, George M.; and Rappoport, Leon H. Was the Holocaust Unique? Responses to Pierre Papazian. Midstream, April 1984, p. 22

Krefetz, Gerald. Jews and Money. The Myths and the Reality. Ticknor and Fields, New Haven and NY, 1982

Kremer, Lillian. Holocaust Writing. [in Davidson, Cathy N.; Wagner-Martin, Linda. The Oxford Companion to Women's Writing in the United States. Oxford University Press, New York, Oxford, 1995]

Kressel, Haim. Snuff Movies. *Jerusalem Post*, January 19, 1995, p. 6

Krichevsky, Lev. Around the Jewish World: Wealthy Ukrainian Jews Design Grand Plan for Local Community. *Jewish Telegraphic Agency*, 12-24-97, p. 6

Krichevsky, Lev. Around the Jewish World: Russian Communal Initiatives Spearheaded by Wealthy Jews. *Jewish Telegraphic Agency*, 2-4-96, p. 1

Krichevsky, Lev. Behind the Headlines: Probe of Czar's Death Examines Allegations of Jewish Conspiracy. *Jewish Telegraphic Agency*,12-2-97, p. 8

Krichevsky, Lev. Emigre's Anti-Semitic Letter Stuns Russian-Jewish Leaders. *Jewish Telegraphic Agency*, 10-9-98, p. 5

Krichevsky, Lev. Jewish Leaders Wary as Tycoons Restore Their Influence in Russia. *Jewish Telegraphic Agency*, 5-23-1999

Kritchevsky, Lev. Jewish-Owned Television Station Chided for Plan to Air Christ Film. *Jewish Telegraphic Agency*, 6-2-97, p. 9

Kritchevsky, Lev. Israel Trying to Deport Alleged Russian Mobster. Jewish Telegraphi Agency, 1-26-98

Krichevsky, Lev. Lithuanian May Charge Jews for Crimes Against Humanity. *Jewish Telegraphic Agency*, 12-3-97, p. 6

Krichevsky, Lev. Around the Jewish World ..., *Jewish Telegraphic Agency*, 6-30-99, p. 11

Krichevsky, Lev. Russian Jewish Banker Held on Suspicion of Embezzlement. *Jewish Telegraphic Agency*, 4-25-97

Krichevsky, Lev. Russian Governor Steps Up Verbal Anti-Semitic Attacks. *Jewish Telegraphic Agency*. 9-29-98, p. 7

Krichevsky, Lev. Russia Probes Alleged Member of Mafia Awaiting Trial in Israel. *Jewish Telegraphic Agency*, 12-15-97, p. 10

Krikorian, Greg. Investment Suit Names Ex- Harbor Official. *Los Angeles Times*, September 3, 1990, p. B1

Krim, Seymour. What's This Cat's Story? The Best of Seymour Krim. Paragon House, NY, 1991

Kristol, Irving. Reflections of a Neoconservative. Looking Back, Looking Ahead. Basic Books, New York, 1983

Krotki, Amanda. Star Struck ..., Baltimore Jewish News, 2-26-99, p. 49

Krupnick, Mark. Lionel Trilling and the Fate of Cultural Criticism. Northwestern University Press, Evanston, IL, 1986

Kuitenbrower, Peter. Canadian Clothing Industry's Seamy Side of Clothing ..., *National Post* [formerly *The Financial Post*], April 1, 2000, p. D1

Kukoff, Lydia. Chosing Judaism, Union of American Hebrew Congregations, New York, New York, 1981

Kulakow, Adam. You Don't Have to Be Jewish (But If You're a Young Screenwriter, It Doesn't Hurt). *Moment*, Aug 1996, p. 43

Kumove, Shirley. Illustrated by Frank Newfield. Words Like Arrows. A Collection of Yiddish Folk Sayings. Schocken Books, New York, 1985

Kurkjian, Stephen. Sununu Denies Blaming Jewish Groups for Travel Furor. *Boston Globe*, June 28, 1991, p. 1, 12

Kurkijian, Stephen. Russian Refugees Skirt Regulations to Flood U.S. ..., *Boston Globe*, August 1, 1999, p. A1

Kuropas, Myron B. Faces and Places ... , The Ukrainian Weekly, 4-28-96, p. 7

Kuropas, Myron B. Faces and Places. Jews Involved in 'Special Tasks.' The Ukrainian Weekly, 8-14-94, p. 7

Kuropas, Myron B. Scourging a Nation. CBS and the Defamation of Ukraine. [Published for the Ukrainian American Justice Committee by the Kashtan Press, 1995 [Online: Infoukes.com]

Kurtz, Howard. Gore-Lieberman Pal Tries to Keep Politics, Professional Lives, Separate. The Commercial Appeal [Memphis, TN], August 20, 2000, p. A12

Kurtz, Howard. 'Time' Causes Online Melee with Person of the Century. Austin American Statesman. June 6, 1999, p. A12

Kurtz, The Sultan of Splitsville ..., *Washington Post*, November 21, 1988, p. C1

Kurtzman, Daniel. 2 Supreme Court Justices Don't Need Lottery Tickets. *Jewish Telegraphic Agency*, May 27, 1998

Kurtzman, Daniel. AIPAC Claims Victory in Battle Against the 'Enemies of Israel.' *Jewish Bulletin of Northern California*. June 5, 1998

Kurtzman, Daniel. Queen Esther and a Prayer Book: Jewish Involvement in Monicagate. Jewish Telegrapahic Agency. 1-27-99, p. 3

Kurtzman, Danel. Profiles. Jewish Novices on Capitol Hill Carry Forth Old Political Traditions. *Jewish Telegraphic Agency*, 3-17-99

Kurtzman, Daniel. U.S. Lawmakers Pressure Clinton to Relocate U.S. Embassy in Israel. 6-2-99, p. 3

Kurzman, Dan. Ben-Gurion. Prophet of Fire. Simon and Schuster, New York, 1983

Kurzweil, Arthur. From Generation to Generation: How to Trace Your Jewish Genealogy and Family History. Revised Ed. HarperCollins, NY, 1994.

Kuspit, Donald. Unconsciously, Always an Alien and Self-Alienated: The Problem of the Jewish American Artist. New Art Examiner, April 1997, p. 30-

Kuttler, Hillel. Clitno to Marshall Support for Iranian Jewish Captives. *Jerusalem Post*, June 18, 1999

Kuttler, Hillel. Suddenly, Downtown DC Comes Alive. *The Jerusalem Post*, December 4, 1997, p. 20

Kyle, Keith; and Peters, Joel. Whither Israel? The Domestic Challenges. The Royal Institute of International Affairs; in association with I.B. Tauris, London, New York, 1993

Labatan, Stephen. Judges Assail U. S. Handling of Demjanjuk. *New York Times*, Nov 18, 1993, p. A1, A20

Lacey, Mark. The Washington Connection ..., *Los Angeles Times*, May 17, 1996, p. A3

Lacey, Robert. Littel Man. Meyer Lansky and the Gangster Life. Little, Brown, and Co. Boston, Toronto, London, 1991

Ladd, Jr., Everett Carl; Lipset, Seymour Martin. The Divided Academy. Professors and Politics. McGraw Hill Book Co., New York ..., 1975

Lafar, Gordon. Universalism and Parochialism in Jewish Law. Making Sense of Political Loyalties. In Goldberg, D., p. 177

Lafee, Scott. Porn Star Insists She Has Nothing to Hide. The *San Diego Union-Tribune*, April 29, 1989, p. D2

LaFraniere, Sharon. Barry Arrested on Cocaine Charges in Undercover FBI, Police Operation. *Washington Post*, January 19, 1990

Lahav, Pnina. Rights and Democracy. The Court's Performance. in Sprinzak, Diamond, p. 125-152

Lahr, John. Crazy All the Way ..., Guardian [London], September 2, 1995, p. T26

Laing, Allan. The Power and the Glory. The Herald [Glasgow], October 5, 1996, p. 15

Lake, Eli. Lieberman's New Power Lunch Spot..., [Jewish] *Forward*, 3-31-2000, p. 21

Laklin, Carli. Golden Women. Career Women Who Did What They Wanted To. McGraw-Hill Book Company, New York, St. Louis, ..., 1983

Lalich, Richard; Rose, Ronit Addis; Duggan, Patrice. The Rich List: the 50 Wealthiest Chicagoans. *Chicago Magazine*, March 1994, p. 50

Lamm, Maurice. The Jewish Way of Love and Marriage. Harper and Row, Publishers. San Francisco, Cambridge, Hagerstown, Philadelphia, New York, London, Mexico City, Sao Paolo, Sydney, 1980

Lamm, Nomy. Becoming a One-Legged, Zaftig Dyke. Hues: 42, November 1998

Lane, Charles. May Be Hope for Peru's 'Republic of Dirty Tricks.' *The Houston Chronicle*, September 22, 2000, p. A37

Lane, Polly. New QFC Investor ... , *Seattle Times*, Dec. 28, 1994, p. E1

Landes, Ruth, and Zborowski, Mark. Hypotheses Concerning the Eastern European Jewish Family. In Kiell, p. 23-56

Landler, Mark. In Europe, an Ex-Ambassador's New Empires. *New York Times*, April 1, 1996, D3

Landman, Isaac. Ed. The Universal Jewish Encyclopedia. In Ten Volumes. 1941, 1943.

Landau, John C. Antisemitism Relegitimated. Midstream, February-March 1999, p. 44-45

Lang, Amanda. Sillerman at Stage Right. *Financial Post*, May 28, 1999, p. C1, C2

Lang, Berel, Ed. Writing and the Holocaust. Holmes and Meier, NY, London, 1988

Lang, Bernhard. Segregation and Intolerance, p. 115-135 [in Smith/Hoffman, What the Bible Really Says]

Langfur, Stephen. Confessions from a Jericho Jail. Grove Weidenfeld, New York, 1992

Langley, Lester D.; Schoonover, Thomas. The Banana Men. American Mercenaries and Entrepreneurs in Central America, 1880-1930, The University Press of Kentucky, 1995

Langton. Magazine Breaks Last Great Taboo. *Sunday Telegraph* [London], February 4, 1996, p. 24

Langton, James. The Trouble with Tina, This is London, [http://www.thiislondon.co.uk/dynamic/ news/story.html]

Langewiesche, William. The Crash of EgyptAir..., Atlantic, November 2001, p. 41-52

Lanzmann, Claude. Shoah: An Oral History of the Holocaust. Pantheon Books, New York, 1985.

Laor, Yitzhak. On Stage: We Have Seen Anti- Semitism -- and It is Us? *Ha'aretz*, August 21, 1998

Lapin, Rabbi Daniel. America's Real War. Multnomah Publishers, Sisters, Oregon, 1999

Lapin, Daniel (Rabbi). Why Jews Should Pray for a Christian America. American Enterprise, v. 10, no. 2, March 1999, 70

Laqueur, Walter. A History of Zionism. Holt, Rinehart, and Winston. NY, Chicago, and SF, 1972.

Laqueuer, Walter; and Rubin, Barry; Ed. The Israel-Arab Reader. A Documentary History of the Middle East Conflict. Penguin Books, New York, 1975, 1985

Lardner, George, Jr. Kennedy Assassination Film Subject of Price Battle. The Record [Bergen County, New Jersey], June 14, 1998, p. A11 [*Washington Post* Services]

Lardner, George, Jr. Reno Releases Palestinian Held on Secret Evidence. *Washington Post*, December 16, 2000, p. 2

Lashmar, Paul. Heroin Trail that Led to the Heart of London's Jewish Community. *The Independent* [London], July 25, 1998, p. 3

Lasson, Kenneth. Twain's Admiration of Jews Conflicted; His Article of 100 Years Ago Seems Less Flattering Today. Baltimore Sun, March 22, 1998, p. 1F

Lattin, Don. Mixed Reactions from Jews..., *San Francisco Chronicle*, August 8, 2000, p. A13

Laurence, Charles. Mickey Mouse's Spring Cleaning Thrusts X-Rated Sex into My Backyard. *The Daily Telegraph* [London], October 30, 1995

Lauter, Paul. Strange Identities and Jewish Politics. [in Rubin-Dorsky] p. 37-

Laurence, Charles. Feature: 'I Prefer Seduction to Singing' Crooner Eddie Fisher's Memoirs..., *The Daily Telegraph* (London), October 14, 1999, p. 25

Laurence, Charles. Rabbis, Firemen and Consul Held Over Drug Ring. *Daily Telegraph* [London], December 2, 1994, p. 19

Lavelle, Philip J. Prosecutors Say Porn Empir Well-Concealed. *San Diego Union-Tribune*, October 6, 1991, . B1

Lavitt, Pamela Brown. First of the Red Hot Mamas: "Coon Shouting" and the Jewish Ziegfield Girl. American Jewish History. An American Jewish Historical Society Quarterly Publication, December 1999, Volume 87, Number 4, Published by the John Hopkins University Press, p. 253-290

Lavoie, Denise. *Associated Press* State and Local Wire. Motives in Temple Hate Crime Puzzles Rabbi, Authorities. February 11, 2000.

Lawson, Mark. Zion Is a Far Cry from Hollywood. *The Independent* [London], December 6, 1994, p. 16-

Lawton, Valerie. Police Probe "Mystery" Newspaper... , *Toronto Star*, February 18, 1998, p. C1

Lazare, Bernard. Antisemitism. Its History and Causes. Britons Publishing Co., London, 1967

Lazare, Daniel. Pat Buchanon Keeps the Faith. Fiery Voice of the Catholic Right. Present Tense, Jan/Feb 1990, p. 28-33

Leaming, Barbara. If This Was Happiness. A Biography of Rita Hayworth. Viking, New York, 1989

Leaming, Barbara. Marilyn Monroe. Crown Publishers, Inc., New York, 1998

Leaming, Barbara. Polanski. A Biography. The Filmmaker as Voyeur. Simon and Schuster, New York, 1981

Leavitt, Laura S. Photographing American Jews: Identifying American Jewish Life. [in Silberman, Laurence J. Mapping Jewish Identities. New York University Press, New York and London, 2000, p. 65-96]

Lebrecht, Norman. The Arts: Eyeballing the Arts Council. *Daily Telegraph* [London], p. 27

Lebrecht, Norman. The Arts: Heading for the Breaker's Yard. *Daily Telegraph* [London], June 3, 1998, p. 25

Leach, William. Land of Desire. Merchants, Power and the Rise of a New American Culture. Pantheon Books, NY, 1993

Leamer, Laurence. King of the Night. The Life of Johnny Carson. William Morrow and Company, Inc., New York, 1989

Lebeau, James M. Our Obsession With the Holocaust. *Conservative Judaism*, v. 36 (1) Fall 1982, p. 4-9

Lee, Joanna. Carlos the 'Professional Revolutionary' Who Terrorizes the World. December 12, 1997

Lee, Margaret Juhae. Art and Lies. *Newsday* [New York]. July 5, 1998, p. B13

Lee, Martin A. and Solomon, Norman. Unreliable Sources. A Guide to Detecting Bias in News Media. A Lyle Stuart Book, Published by Carol Publishing Group, New York, 1990

Lee, Sarah. Bringing Religion to the Boardroom. *Forbes*. November 10, 1999

Lees, Gene. Inventing Champagne. The Worlds of Lerner and Loewe, St. Martin's Press, New York, 1990

Legal Intelligencer. Former Sports Agent Pleads Guilty. August 31, 1992, p. 4

Legal Intelligencer. Polish Bank Founder Sentenced to Prison. May 15, 1992, p. 5

Lehman-Wilzig, Sam. The House of Rothschild: Prototype of the Transnational Corporation. *Jewish Social Studies*, Vol. XL, 1978, pp. 251-270

Lehman-Wilzig, Sam. What is Jewish Heroism? Midstream, June/July 1989, pp. 21-25

Lehr, Dick. Psychiatrists and Sex Abuse. The *Boston Globe*, October 4, 1994, p. 1

Leibovich-Dar, Sara. Danny International..., *Ha'aretz*, October 13, 2000

Leibowitz, Yeshayahu. (Goldman, Eliezer, Ed.) Judaism, Human Values, and the Jewish State. Harvard University Press, Cambridge, London, 1992

Leiter, Robert. A Guide to Understanding and Celebrating Poetry. *Jewish Exponent*. 2-18-98, p. 43

Leiter, Robert. An Objective Arbiter? *Jewish Exponent*, 4-15-99, p. 4

Leiter, Robert. Shaken to the Core..., *Jewish Exponent*, 2-4-99, p. 57

Leiter, Robert. Speaking Volumes: Amerasia Spy Case..., *Jewish Exponent*, 8-22-96, p. 3x

Leiter, Robert. The Worse for It: The 'Judenrat' May Have Caused Suffering, But One Leader Outdid Them All. *Jewish Exponent*, 7-20-2000, p. 27

Lefkowitz, Mary. Not Out of Africa. How Afrocentrism Became an Excuse to Teach Myth as History. A New Republic Book, Basic Books, a Division of HarperCollins, 1996, 1997

Leider, Emily Watis. Becoming Mae West. Farrar Strauss Giroux, New York, 1997

Leiter, Robert. Decoding the Past: New Book Intercepts Secret Messages of Soviet Spies. *Jewish Exponent*, 6-24-99, p. 46

Leland, John. How Sex on the Internet Has Transformed the Business of Pornography. October 11, 1999, p. 73

Leon, Abram. The Jewish Question: A Marxist Interpretation. A Merit Book, Pathfinder Press, New York, 1970

Lerner, Michael. Goyim Bashing and Jewish Pessimism. in Lerner, p. 430-435

Lerner, Micheal. The Socialism of Fools: Antisemitism and the Left. *Tikkun* Books, 1992

Lerner, Michael. *Tikkun* ... to Heal, Repair, and Transform the World. An Anthology. *Tikkun* Books, Oakland, CA, Jerusalem, Israel, 1992.

Leon, Marsha. [Marsha Leon] *Forward*, 10-13- 95, p. 9

Leon, Marsha. [Marsha Leon] *Forward*, 7-4-97, p. 16

Leon, Marsha. [Marsha Leon] *Forward*, 9-26-97, p. 13

Leon Marsha [Marsha Leon] *Forward*, 9-25-98, p. 15

Leopold, Todd. Pillars of the Community. Atlanta Jewish Times, Decembe 24, 1999

Leor, Dov. (Letter to Rabbi Aharon Lichtenstein) Tradition, 1994, 28:4, p. 61

Lepera, Patsy Anthony. And Walter Goodman. Memoirs of a Scam Man. Farrar, Strauss, & Giroux, New York, 1974

Lerner, Michael. *Tikkun*: To Mend, Repair, and Transform the World. *Tikkun*, p. 3-13.

Leshem, Elazar; Shuval, Judith T. Edited by. Immigrants to Israel. Sociological Perspectives. Studies of Israeli Society. v. 8, Transaction Publishers ; New Brunswick (USA) and London (UK), 1998

Leshem, Moshe. Israel Alone. Touchstone/Simon and Schuster, New York, 1989

Lesser, Alexander. Our Man in Zurich. Jewish Report, September 23, 1993, p. 42

Lesser, Guy. Browsing for Gold. Adventures in the Rare-Book Trade, Harper's, January 2002, p. 39-52

Lester, Elenore. Yiddish Underworld. Jewish Week, Nov. 15, 1985, p. 36

Lester, Howard. Lovesong. Becoming a Jew. Arcade Publishing; Little, Brown, & Co., 1988

Letters to the Editor. *The Nation*. April 26, 1986. p. 570, 588, 596

Leuchter, Marcus David. Reflections of the Holocaust. Sarmatian Review, September 2000, Vol. XX, Number 3 [online]

Leveque, Thierry. Israel Denies Protecting Fugitives from French Law. *The Jerusalem Post*. February 25, 2001, p. 4

Levi, Primo. [Translated from the Italian by Raymond Rosenthal] The Drowned and the Saved. Summit Books, New York, London, Toronto, Sydney, Tokyo, 1988

Levin, Meyer. Classic Hasidic Tales. Marvellous Tales of Rabbi Israel Baal Shem and of His Great-Grandson, Rabbi Nachman, Retold from Hebrew, Yiddish and German Sources, [Formerly Published as The Golden Mountain], The Citadel Press, New York, 1966

Levin, Nora. The Jews of the Soviet Union Since 1917. [Volume 1] Paradox of Survival. New York University Press, New York, London, 1988

Levin, Nora. Some Reservations about Lanzmann's Shoah. *Sh'ma*, April 18, 1986, p. 91-93

Levine, Faye. The Culture Barons. Thomas Crowell, New York, 1976

Levine, Eitan. A Critique of Criticism. p. 208-213

Levine, Eitan [Editor] Voices from Israel: Understanding the Israeli Mind. Herzl Press, Cornwall Books, New York, London, Toronto, 1986

Levine, Eitan. Voices from Israel. Understanding the Israeli Mind. Herzl Press, Cornwall Books, New York, London, Toronto, 1986

Levine, Hillel. To Shame a Vision. In Porter, p. 183-

Levine, Judith. My Enemy, My Love. Man-Hating and Ambivalence in Women's Lives. Doubleday, New York, London..., 1992

Levine, Peter. Ellis Island to Ebbets Field. Sport and the American Jewish Experience. Oxford University Press, New York, Oxford, 1992

Levine, Robert. Adoptive Strategies of Jews in Latin America. [in Elkin, P., p. 71-84]

Levine, Robert. Tropical Diaspora. The Jewish Experience in Cuba. University of Florida Press, Gainesville, FL, 1993

Levine, Susannah. Family Dictionary Eradicates Verb 'Jew.' *Moment*, June/July 2001

Levis, Michael J. Art, Politics, and Clement Greenberg. Commentary, June 1998, p. 57-61

Levine, The Exodus from Israel

Levine, Etan. [Editor] Diaspora Exile and the Jewish Condition. Jason Aronson, New York and London, 1983

Levine, Etan. The Jews in Time and Space. [in Levine, Etan; Editor. Diaspora Exile and the Jewish Condition]

Levine, Hillel; Harmon, Lawrence. The Death of an American Jewish Community. A Tragedy of Good Intentions. The Free Press, A Division of Macmillan, Inc., New York; Maxwell Macmillan Canada, Toronto; Maxwell Macmillan International, New York, Oxford, Singapore, Sydney, 1992

Levinson, Richard; and Link, William. Off Camera Conversations with the Makers of Prime-Time Television. A Plume Book, New American Library, New York and Scarborough, Ontario, 1986

Levinson, Robert E. The Jews in the Gold Rush. KTAV Publishing House, Inc., New York... Judah L. Magnes Memorial Museum, Berkeley, California, 1978

Levitin, Adam. Not That There's Anything Wrong with That -- Seinfeld and the Jews as American Mainstream. Mosaic: A Review of Jewish Thought and Culture, Winter 1998, Cambridge, MA

Levitt, Lee. Sports Agent in the Running for Star Athletes. Jewish Chronicle, March 2, 2001, p. 19

Levy, Clifford. Indicted Assemblyman was a Fighter and Still Is. *New York Times*, Aug 8, 1997, B3

Levy, Clifford J. U. S. Asks Whether Leniency for Rabbi Has Link to Patai Backer. *New York Times*, April 26, 1998, p. 29

Levy, Daniel S. Two-Gun Cohen. A Biography. St. Martin's Press, New York, 1997

Levy, Geoffrey. The Man Who Sold His Soul. *Daily Mail* [London], June 22, 2000, p. 19

Levy, Gideon. Defining Violence. *Ha'aretz*. March 11, 2001 [Online]

Levy, Les. Porn Move Defended by JewishNet Founder. Jewish Chronicle. January 19, 2001

Levy, Rachel. Beware the Light-Fingered Tourists. *The Jerusalem Report*, February 14, 2000

Levy, Tamar. Swiss Court Convicts Anti- Semite. *Jewish Telegraphic Agency*, 9-18-96

Levy, Ze'ev. Judaism and Chosenness: On Some Controversial Aspects from Spinoza to Contemporary Jewish Thought. (in Frank: A People Apart)

Levytsky, Boris. [Translated by Piehler, H.A.] The Uses of Terror. The Soviet Secret Police, 1917-1970. Coward, McCann & Geoghegan, Inc., New York, 1972

Lew, Alan. [with Jaffe, Sherril. One God Clapping. The Spiritual Path of a Zen Rabbi. Kodansha International, New York, Tokyo, London, 1999

Lewan, Todd. Brazilian Game Show Wins Huge Audience..., *Associated Press*, December 23, 1991

Lewis, Anthony. Israel Finds Its Soul in Torture Ruling. *The Gazette* (Montreal), September 15, 1999, p. B3

Lewis, Bernard. Semites and Anti-Semites. An Inquiry into Conflict and Prejudice. W. W. Norton & Company, New York, London, 1986

Lewis, David Levering. Parallels and Divergencies: Assimilationist Strategies of Afro-American and Jewish Elites from 1910 to the Early 1930s. The Journal of American History, Dec 1984, v. 71, no. 3, p. 543-564

Lewis, Marcus. My Thoughts: Reader Off the Mark on Article on President Clinton and Black Rage. Los Angeles Sentinal, 8-20-97, p. A7

Lewis, Michael. Inside Story: The Speculator..., Guardian [London], January 21, 1994, p. 14

Lewis, Peter. Reparations and Scandal. *MacLean's*, July 18, 1988, p. 6

Lewis, William. Platform Buy-Outs..., *Financial Times* [London], June 5, 1998, p. 2

Lewontin, Richard C. In Response to 'Fallen Angels.' [Letter to Editor] *The New York Review of Books,* October 25, 1990

Lhotka, William C. Shenker's Influence. Paper Trail Filed Away. St. Louis Post Dispatch, March 25, 1995, p. 1A

Li, David K. Profit Nightmare Would Spoil Moguls' Dream ..., *New York Post*, April 1, 2001, p. 7

Liberles, Robert. Salo Wittmayer Baron: Architect of Jewish History. NYU Press, NY and London, 1995.

Liberman, Si. Controversial Policy. Editor and Publisher, August 26, 1995, p. 14-15

Libi. The Fund for Strengthening Israel's Defense. [http://www.libi-fund.org.il/pef.html]

Libowitz, Richard. Asking the Questions: Background and Recommendations for Holocaust Study. in Garber, p. 57-73

Libowitz, Richard. Holocaust Studies. *Modern Judaism*, 1990, v. 10, no. 3, p. 271-281

Liebenson, Bess. The World According to Ranan Lurie. *New York Times*, April 9, 1995, p. 13CN, 21

Lieberman, Allyson. Bertelsmann Pulls Hitler Book; B&N, Amazon Resists. *New York Post*. August 21, 1999, p. 16

Lieblich, Julia. Anti-Semitism, Distrust, Kept Jews Out of Politics. The Commercial Appeal [Memphis, TN], August 19, 2000

Liebman, Arthur. Anti-Semitism in the Left? [in Gerber, D., Anti-Semitism in American History] p. 329-359

Liebman, Arthur. Jews and the Left. John Wiley and Sons, Chichester, Brisbane, Toronto, NY, 1978.

Liebman, Charles. The Ambivalent American Jew: Politics, Religion, and Family in American Jewish Life, Jewish Publication Society of America, Philadelphia

Liebman, Charles. Religion and Democracy in Israel. in Sprinzak, Diamond, p. 273-292

Liebman, Charles. Religious Trends Among American and Israeli Jews. (in WISTRICH, Terms)

Liebman, Charles, and Cohen, Steven M. Two Worlds of Judaism: The Israeli and American Experiences. Yale University Press, New Haven and London, 1990

Liebman, Hanna. Lifestyles Finds Its Niche..., Mediaweek, April 12, 1993, p. 16

Liff, Bob; Rashbaum, Bob. Nab 5 in Try to Hush Allegations of Incest. *Daily News* (New York), July 15, 1999, p. 70

Lifton, Kimberly; Besser, James D. Advice and Consent: A Number of Jews are Key Officials and Advisers in the Presidential Campaign..., Baltimore Jewish News, 10-23-92, p. 52

Lijphart, Arend. Israeli Democracy and democratic Reform in Comparative Perspective. In Sprinzak/Diamond, p. 107-123

Lilensztein, Anne. The 'Final Solution.' [in Frizot, Michel; Editor. A New History of Photography. Konnemann, 1998, English Language Edition, Koln [Germany], p. 600

Lilenthal, Alfred. Israel's Flag is Not Mine. The Reader's Digest, Sept 1949, p. 49-54

Lilenthal, Alfred. What Price Israel. Henry Regnery Co., Chicago, IL, 1953

Lilenthal, Alfred. The Zionist Connection II. What Price Peace? Veritas Publishing Co., Bullsbrook, Western Australia, 1983

Lincoln, C. Eric. Race, Religion, and the Continuing American Dilemma. Hill and Wang, New York, 1984

Lindemann, Albert. Anti-Semitism: Banality or the Darker Side of Genius? Religion, 1988, 18, p. 183-195

Lindemann, Albert. Esau's Tears. Modern Antisemitism and the Rise of the Jews. Cambridge University Press, 1997

Lindemann, Albert. The Jew Accused. Three Anti-Semitic Affairs (Dreyfus, Beilis, Frank, 1894-1915). Cambridge University Press, Cambridge, 1991

Lindman, Chen. Israeli Real Estate Flourishes in England. *Ha'aretz* [Israel], June 27, 2001

Lindsey, Robert. Scholar Says His Views on Jews Cost Him a Post at Stanford. *New York Times*, March 13, 1987, p. A14

Linenthal, Edward T. Preserving Memory. The Struggle to Create America's Holocaust Museum. Viking, NY, 1995

Linzer, Dafna. *Associated Press*. Poor Women of Ex-Soviet Union Lured Into Sex Slavery. July 13, 1998

Lipkin, Lisa. The Still-Happy Hooker. *Moment*, February 2001 [http://www.momentmag.com]

Lipman, Eugene J. The Mishnah. Oral Traditions of Judaism. Schocken Books, New York, 1974

Lipman, Larry. Pro-Israel Agency is Expected to Survive Resignations. St. Louis Post-Dispatch, July 11, 1993, p. 5D

Lipman, Lisa. City Modification Provides Orthodox Jews a Sabbath Social Life. The *Associated Press* State and Local, September 1, 2000

Lippert, Barbara. The Rites of Springer..., *The Ottawa Citizen* [from New York magazine], May 3, 1998, p. D6

Lippman, Walter. Public Opinion and the American Jew. American Hebrew. April 14, 1922. In Cuddihy, p. 143

Lipset, Seymour Martin. Ed. American Pluralism and the Jewish Community. Transaction Publishers, New Brunswick (USA) and London (UK), 1990.

Lipset, Seymour M. The Political Profile of American Jewry. (in Terms of Survival -- Wistrich)

Lipset, Seymour Martin. "The Socialism of Fools" : The Left, the Jews, and Israel. In Chertoff, M.

Lipset, Seymour Martin. A Unique People in an Exceptional Country (in Lipset, Am. Pluralism)

Lipset, Seymour Martin and Raab, Earl. Jews and the New American Scene. Harvard University Press, Cambridge, MA; London, England, 1995

Lipson, Nathan. Cruising onto the List of the World's Richest. *Ha'aretz*. April 13, 1998

Lipson, Nathan. [The Most Successful Venture Capitalist Funds ...] *Ha'aretz*. 1998

Lipstadt, Deborath E. America and the Holocaust. *Modern Judaism*, 1990, v. 10, no. 3, p. 283-296

Lipstadt, Deborah E. Bigotry on the Net Stalks Lieberman. The Commercial Appeal [Memphis, TN], p. B3

Lipstadt, Deborah. Invoking the Holocaust. *Judaism*, Issue 119, v. 30, no. 3, Summer, 1981.

Lipstadt, Deborah E. Who Pays the Piper. *Tikkun*, Sept-Oct 1990.p. 84-86.

Lipton, Eunice. The Pastry Shop and the Angel of Death. What's Jewish in Art History? [in Rubin- Dorsky] p. 280-297

(The Literary Digest). (Column about George Bernard Shaw). The Literary Digest. Oct. 22, 1932. p. 20.

Littell, Franklin. The Crucifixion of the Jews. Harper and Row, New York, Evanston, London. 1975.

Litman, Jacbo. The Economic Role of the Jews in Medieval Poland: The Contribution of Yitzak Schipper. University Press of America, 1984.

Litman, Jane Rachel. Working with Words of Torah. Shma, April 2001

Littman, Sol. Victims Can Be Rascists Too. *The Toronto Star*, June 22, 1993, p. A17

Litvikoff, Barnet. A Peculiar People: Inside the Jewish World Today. Weidenfeld and Nicholson, London, 1969

Llorente, Elizabeth. Holocaust Taught at Nearby Districts..., April 3, 1998, p. A3

Llosa, Mario Vargas. Election Plans Foiled: Peru's Fujimori Is Not a Shoo-In. *The Gazette* (Montreal), April 4, 2000, p. B1

Lloyd, Carol. Dr. Block's Little House of Sexual Horrors. Salon.com, February 18, 1999 [http://www.salon.com/urge/feature/1999/02/18/ feature.html]

Lloyd, Carol. A Feel for a Good Story. Mothers Who Think. Salon. [Internet Online]

Lobbia, J; Gonneman; J. [New York's 10 Worst Slumlords] *Village Voice*, March 24, 1998, p. 34

Lochery, Neil. Israel and Turkey: Deepening Ties and Stragetic Implications, 1995-1998. Israel Affairs. Autumn 1998, p. 45-62

Lockshin, Meir. Orthodox Rabbis Muse Do Some Soul Searching. *Canadian Jewish News*, January 18, 1996.

Loeb, Jacob. Are You A Jew? Address delivered at the Chicago Sinai Temple, Nov. 1, 1925, published in pamphlet form, quoted in Wirth, p. 277

Loftus, Elizabeth. Trials of an Expert Witness. *Newsweek*. June 29, 1987, p. 10-11

Lombardi, John. The Book They Dare Not Review: An Inconvenient Holocaust Story. New York, May 9, 1994, p. 18

Lombardo, Guy. [with Jack Altshul] Auld Acquaintance. Doubleday & Company, Inc., Garden City, NY, 1975

Longino, Miriam. At 66, Loretta Lynn Remains a 'Honky Tonk Girl' ..., Cox News Services, September 8, 2000

Longley, Clifford. High Finance, Higher Ethic. *The Times* (of London), September 1, 1990

Lookstein, Haskel. Giving Orthodoxy a Bad Name. The Jewish Week. 6-27-97, p. 21

Loomis, Carol J. and O'Neill, Michael. Everything in History Against Them. Fortune, April 13, 1998, p. 64, 84

Looney, Douglas. You Should Have It So Good. Sports Illustrated, October 14, 1991, p. 90

Lopate, Philip. Resistance to the Holocaust. In Rosenberg, D. p. 285-308

Lord, Graham. The Arts: Cracking the Bestseller Code..., *Daily Telegraph* [London], June 13, 1994, p. 15

Los Angeles Jewish Times. Israel Exhibit at DisneyWorld. Aug 27-Sept 2, 1999, p. 6

Los Angeles Jewish Times. Yes, Virginia, Jews Do Control the Media. Oct 29-Nov 11, 1999

Los Angeles Police Department Press Release. Monday, August 16, 1999. Media Relations Section. Office of the Chief of Police. [at http://www.lapdonline.org/ press_releases/1999/99_08/wla1.htm]

Los Angeles Times. Anton LeVay. founger of the Church of Satan. November 8, 1997, p. 8

Los Angeles Times. Apology Offered in Sex Scandal. Nov. 2, 1996, p. B4-5

Los Angeles Times. Business Plugs..., January 6, 2000, p. C4

Los Angeles Times. Digest: Local News in Brief; Swiss Seize Suspect in Van Nuys Slaying. June 25, 1987, pt. 2, p. 9

Los Angeles Times. Exhibit that Touched Off Catholic Protest Closes. Dec. 20, 1997, p. B4

Los Angeles Times [Editorial]. A Line Never Crossed. *Los Angeles Times*, April 14, 1993, B6

Los Angeles Times. [Editorial Writer's Desk] A Loss for Diversity. July 12, 1999, p. B4

Los Angeles Times. Messianic Jew Gets 3 Years for Desecrating 300 Graves. May 28, 1990, p. A4

Los Angeles Times. Pact Ends Mormon Baptism of Dead Jews. May 6, 1995, p. B4

Los Angeles Times. Official Business. Rabbi's Aide Pleads Guilty to Molesting Girl, 15, on Plane. November 1, 1995, p. B4

Los Angeles Times. On a Simple Tribute, City Has Lost Its Way..., May 25, 1995, p. B18

Los Angeles Times. Pornographer Given 4-Year Prison Sentence. June 11, 1992, p. A41

Los Angeles Times. Hollywood and the Home Front/Saturday Letters, October 20, 2001, p. F4

Los Angeles Times. Stanfod Upheld in Rejecting Historian. September 6, 1991, p. A48

Los Angeles Times. Suspected Drug Dealer Arrested After Chase, October 17, 2001, p. B5

Los Angeles Times. U.S. Firm Will Take Cable-TV to Poland. December 8, 1989, p. D4

Los Angeles Times. U.S. Said to Warn Israel Against Holding Demjanjuk. August 13, 1993, A7

Los Angeles Times. Vatican, Israel Trade Charges Over Mosque. November 24, 1999, p. A10

Loshitzsky, Yosefa, Ed. Spielberg's Holocaust. Critical Perspectives on Schindler's List. Indiana University Press, Bloomington and Indianapolis, 1997

Lottman, Herbert. A Publishing Dynasty..., Publishers Weekly, December 19, 1994, p. 13

Loviglio, Joann. Return of Gunman from Israel Concerns Arab-Americans. The *Associated Press*, October 28, 1997

Lowe, Peggy. Stadium Foes Claim Law Broken. Denver Post, August 4, 1998, p. A10

Lowe, Heinz-Dietrich. The Tsar and the Jews: Reform, Reaction and Anti-Semitism in Imperial Russia, 1772-1917. Harwood Academic Publishers, Switzerland... USA, [etc.], 1993

Lowe, Sanford. What Jesus Did or Did Not Say: A New Scholarly Portrait Reveals the Roots of Antisemitism. *Moment*. April 1994, p. 40-43, 72

Lowenstein, R. M. Christians and Jews: A Psychoanalytic Study. International Universities Press, NY, 1951 [also, A Delta Book, New York, 1963]

Lowey, Hanno. Thanks for the Memories. Reflections on Holocaust Museums. in Stern, S. p. 232-242

Lubasch, Arnold H. Friedman Loses Federal Appeal of Conviction. June 15, 1998, p. B3

Lucier, James p. Where Have All the Values Gone? Insight on the News. March 2, 1998, p. 12

Lukas, Richard C. The Forgotten Holocaust: The Poles Under German Occupation, 1939-1944. The University of Kentucky Press.

http://www.lukeford.com/subjects/content/jews_in_porn.html (Part of the web site of pornography purveyor Luke Ford).

Lukowski, Jerzy. Liberty's Folly. The Polish-Lithuanian Commonwealth in the Eighteenth Century, 1697-1795. Routledge, London and NY, 1991

Lum, Rebecca Rosen. ADL Buys Offensive Web Names to Curb Hate. 1-14-2000, p. 1A

Lum, Rebecca Rosen. ADL Officials Slam S.F. Auction of Hitler 'Collectibles.' *Jewish Bulletin of Northern California*, 11-19-99, p. 3A

Lum, Rebecca Rosen. Koshland Gives Gift of $8 Million to Weizmann. *Jewish Bulletin of Northern California*. 11-19-99, p. 1A

Lum, Rebecca Rosen. Museum of Tolerance: Sacramento Inching *Forward*. Jeewish Bulletin of Northern California, 3-3-2000, p. 67

Lungen, Paul. Collins Loses Human Rights Case. *Canadian Jewish News*. February 11, 1999, p. 3, 19

Luria, Yaacov. A Haunting Yahrzeit..., *Jewish Exponent*, 7-2-93, p. 1x

Lustick, Ian. Arabs in the Jewish State. Israel's Control of a National Minority. University of Texas Press, Austin and London, 1980

Lustick, Ian S. and Rubin, Barry [Editors] Critical Essays on Israeli Society. Politics and Culture. Books on Israel, v. II, SUNY, Albany, New York, 1991

Luxemburg, Rosa. Briefe an Freunde. (Hamburg, 1930), edited by Benedikt Kautsky, 48-9. (From Wistrich, Robert, Between Redemption and Perdition).

Luxner, Larry. Panama's Jews Paranoid and Frustrated as Probe into July Explosion Drags On. *Jewish Telegraphic Agency*, 12-6-94, p. 2

Luz, Ehud. Parallels Meet. Religion and Nationalism in Early Zionist Movements (1882- 1904). The Jewish Publication Society, Philadelphia, New York, Jerusalem, 1988

Lynfield, Ben. Maxwell Eulogized as Hero..., *Newsday*, November 11, 1991, p. 7

Lynn, Matthew. TV's Easy-Going Revolutionary. [London] *Sunday Times*, March 1, 1998

Lyons, Eugene. David Sarnoff: A Biography. Harper Row, New York, 1966

Lyons, Silas. Midwestern Firm Buys Sonic Cable. San Luis Obispo Telegram-Tribune

M2 Presswire. CyberBritain ..., January 2, 2001

M2 Presswire. Israelis Owner of Van Line..., August 26, 1999

Maccoby, Hyam. George Steiner's Hitler. Encounter, p. 27-34

MacAskill, Ewen. Maxwell's Sons Arrested on Fraud, Theft Charges. *Washington Post*, June 19, 1992, p. A31

MacDonald, Kevin. Jewish Involvement in Shaping American Immigration Policy, 1881-1965. A Historical Review. Population and Environment, March 1998, p. 293-

MacDonald, Kevin. The Culture of Critique. An Evolutionary Analysis of Jewish Involvement in the Twentieth Century International and Political Movements. Praeger. Westport, CN; London, 1998

MacDonald, Kevin. A People That Shall Dwell Apart: Judaism as a Group Evolutionary Strategy. Praeger, Westport, Connecticut, London, 1994.

Machlis, Avi. The Politics of Finance..., Jewish Week, 7-11-97, p. 30

MacIntyre, Ben. The Napoleon of Crime. The Life and Times of Adam Worth, Master Thief. Farrar, Straus, Giroux, New York, 1997

Madison, Charles. Jewish Publishing in America. The Impact of Jewish Writing on American Culture. Sanhedrin Publishers, NY, 1976

Madison, James. [cover quote in the ALA Action booklet; no. 2 in a series; an insert in American Libraries, June-July 1999

Maeder, Jay. Proper Moral Plane Stripper..., *Daily News* [New York], June 26, 2000, p. 23

Maharaj, Davan. Ex-Arms Dealer Receives Pardon He Did Not Seek. *Los Angeles Times*, February 24, 2001 [online]

Mahler, Jonathan. Bernard Lewis Fined in France for Doubting Armenian Fate. (Jewish) *Forward.* 8-18-95, p. 1

Mahler, Jonathan. Goldhagen Now Called a Plotter on Behalf of Zionist Conspiracy. (Jewish) *Forward.* 10-17-97, p. C1

Mahnaimi, Uzi. Mossad Agents Flee Bungled London Spying Mission. *Sunday Times* (London), March 15, 1998

Mahon, Gigi. The Last Days of the New Yorker. A Plume Book. New American Library: A Division of Penguin Books, USA. NY, 1988.

Maidenbaum, Aryeh, and Martin, Stephen A., Ed. Lingering Shadows: Jungians, Freudians, and Anti-Semitism. Shambhak. Boston and London, 1991.

Maier, Thomas. Newhouse. All the Glitter, Power, and Glory of America's Richest Media Empire and the Secretive Man Behind It. St. Martin's, New York, 1994

Magida, Arthur J. Prophet of Rage. A Life of Louis Farrakhan and His Nation. Basic Books, A Division of HarperCollins Publishers, 1996

Magida, Arthur J. Setting a New Course: Will $15 Million Gift Rejuvenate Jewish Education? *Baltimore Jewish Times*, 10-14-94, p. 42

Mahler, Jonathan. The Ghost of Deir Yassin. [Jewish] Foward. 3-20-98, p. 7

Makeig, John. Prosecutors Want to Query Socialite's Son. Houston Chronicle. October 21, 1992, p. A23

Makower, Joel. Woodstock. The Oral History. Doubleday. New York, London, Toronto, Sydney, Auckland, 1989

Makovsky, David. Taking His Best Shots. U.S. News & World Report, v.127, no. 18, November 8, 1999, p. 63

Makowiecka, Agnieszka. The Revival of Jewish Cultural Life in Central Europe. Presenting the Polish-Jewish Magazine

Midrasz to English Readers. The American Jewish Committee. Office of European Affairs, 1999, p. 12

Mallow, Jeffrey V. The Jewish American Princess: Archetype or Stereotype? Jewish Frontier, March 1984, p. 12-13

Malnic, Eric and Chazanov, Mathis. Rabbi, Doctor Arrested in Elaborate Fraud Scheme. Jan 12, 1993, A1

Manchester Evening News. UK: Plans for 'Golden City' ..., August 31, 1990

Mamlak, Gershon. The Holocaust: Commodity? April 1983, p. 12-16

Mandell, Joan. From the War in Palestine to the War on Censorship. in MURPHY, p. 187-203

Mandell, Jonathan. The Short, Winding Road of Brian Epstein. [Jewish] *Forward*, 2001 [http://www.*forward*.com/issues/2001/01.01.12/arts4.html]

Mandie, Deborah. article in: Generation. Jewish Life [Australia], December 1999, p. 68-70

Mann, Cynthia. News Analysis: Probe of Possible Spy Aiding Israel Spurs Jewish Anxieties. *Jewish Telegraphic Agency*, 5-8-97, p. 1

Manso, Peter. Mailer. His Life and Times. Penguin Books, NY, 1986

Mantini, Peter. Holocaust Director Under Fire. Atlanta Journal and Constitution. December 10, 1999, p. 1E

Manzarek, Ray. Light My Fire. My Life with the Doors. G. p. Putnam's Sons, New York, 1998

March of the Living. [No author] Holocaust Memorial Day. Remembrance Day and Independence Day. Poland-Israel, 1992. Published by the March of the Living, Israel, 1992

Marcus, Aliza. The Other Israelis ..., The *Boston Globe*, 8-5-99, p. Al

Marcus, Adam. The Missing LINC: With the Help of a Federal Grant and Sinai Hospital, Ilana Mittman is Informing Soviet Emigres about Jewish Genetic Diseases. *Baltimore Jewish Times*, 12-27-1996, p. 62

Marcus, Jacob Rader. The American Jew, 1585-1990. A History. Carlson Publishing, Inc. Brooklyn, NY, 1995

Marcus, Joseph. Social and Political History of the Jews in Poland, 1919-1939. Mouton Publishers, Berlin, NY, Amsterdam, 1983

Marcus, Raine. Bill Clinton: We Will Never Let Palestinians Get Rid of Israel, *Jerusalem Post*, December 17, 2001

Marcus, Raine. Police: New Drug Dealer Appears as Soon as One Sent to Prison. *Jerusalem Post*, October 4, 1992

Marcus, Yoel. Guns n' Poses, *Ha'aretz*, January 13, 2002 http://www.*Ha'aretz*daily.com

Margo, Jenny. Symposium. Galut or America. Response. p. 23-25

Margolick, David. At the Bar. The Demjanjuk Episode ... *New York Times*, Oct. 15, 1993, p. B8

Margolick, David. The Law: At the Bar. *New York Times*, November 25, 1988, p. B20

Margolick, David. Punish Demjanjuk's Prosecutors? Not Likely. *New York Times*, Nov. 19, 1993, p. A30

Margolick, David. Radio Series to Feature Jewish Short Stories. Houston Chronicle, September 29, 1995, p. 3

Margolis, Gerald. Museum of Tolerance. Response. Spring 1995, v. 16, no. 2, p. 16

Mark, Jonathan. Got Her Mojo Workin: Pagans and Witches Stake a Claim to Jewish Tradition. Jewish Week, 1-29-99, p. 1

Mark, Jonathan. The Jewish Art World: Treasures on the Block. Jewish Week, March 23, 1990, p. 31

Mark, Jonathan. Rabbi Is Found Dead in Brooklyn Bay But Discovery Only Intensifies Mystery. Jewish Week. March 24, 1989, p. 5

Mark, Jonathan. Satmar Factions in Fiery Family Feud. Jewish Week, Apr. 27, 1990

Mark, Jonathan. The Satmar Saga. Jewish Week, Nov 23, 1990, p. 4

Mark, Larry. Odds Are the Oscar Picking Will Rehash Victim Role. (Jewish) *Forward*. 3-1-01 [online]

Markhoff, John. Technology Briefing: People; Chairman Steps Down. *New York Times*, September 29, 2000, p. C7

Marks, John. The Growing Pains of New Germany. U.S. News and World Report, May 16, 1994, p. 42, 44

Marks, Marlene Adler. McCain's Appeal for Jewish Support..., New Jersey Jewish News, 7- 15-99, p. 6

Marks, Marlene Adler. On Jewish Women and TV -- Going Beyond 'The Nanny.' New Jersey Jewish News, 4-23-98, p. 5

Marlowe, Lara. Verdicts on Ministers in Trial for Manslaughter. The Irish Times. March 10, 1999, p. 14

Marmur, Dow. Poland and the Jews; Poland without the Jews. *European Judaism*, Spring 1993, v. 26, no. 1 p. 44-50

Marris, Jim. Crossfire. The Plot that Killed Kennedy. Carroll and Graf, Publishers, New York, 1989

Marrotte, Bertrand. Busy Izzy: Self-Made Televison Mogul Assembling a Coast-to-Coast Network. Gazette [Montreal], Nov. 15, 1995, p. F1

Marrotte, Bertrand. Woes Alarm Charities. *The Ottawa Citizen*, January 23, 1999, p. E3

Marrus, Michael R. The Politics of Assimilation: A Study opf the French Jewish Community at the Time of the Dreyfus Affair. Oxford, at the Clarendon Press, London, 1977

Marshall, Findlay. 25 Years for Oxford Graduate Drug Baron. Press Association Newsfile, October 19, 1990

Marshall, Jonathan; Scott, Peter Dale; Hunter, Jane. The Iran-Contra Connection. Secret Teams and Covert Operations in the Reagan Era. South End Press, Boston, MA, 1987

Marszalek, Krystyna. A Friend in Need is a Friend Indeed. ProMemora. Information Bulletin. Nr. 7, July 1997, p. 127-128

Martelle, Scott. Why Alan Hurwitz Cracked..., Detroit News, August 1, 1995]

Martin, Bernard. NBC's Holocaust: The Trivialization of the Tragic. *Journal of Reform Judaism*, Summer 1978, pp. 43-46

Martin, Stephen. Lingering Shadows: Jungians, Freudians, and Anti-Semitism. Shambhala, Boston, 1991.

Martinez, Al. A Telephone Shrink... , *Los Angeles Times*, April 2, 1987, pt. 9, p. 2

Maryniak, Irena. Latest Censorship News. Death of a Tycoon. Index Online [Index on Censorship], April 1, 1998 [http://www.oneworld.org]

Marx, Karl. Karl Marx: Early Writings. Trans. and Ed. by T. B. Bottomore. McGraw-Hill Book Company, New York, Toronto, London, 1964.

Marx, Karl. A World Without Jews. Translated from the Original German. With an Introduction by Dagobert D. Runes. Philosophical Library, New York, 1959

Marx, Karl. Frederick Engels. Collected Works. Volume 3; Marx and Engels: 1843-44, International Publishers, New York, 1975 [On the Jewish Question: p. 146-174]

Marx, Samuel; and Vanderveen, Joyce. Deadly Illusions. Jean Harlow and the Murder of Paul Bern. Random House, New York, 1990

Mason, Jackie; and Felder, Raul. Did She or Didn't She? The American Spectator, September 2000, Arlington, VA, p. 57

Masson, Jeffrey Moussaieff. Against Therapy. Emotional Tyranny and the Myth of Psychological Healing. Atheneum, New York, 1988

Masson, Jeffrey Moussaieff. Final Analysis. The Making and Unmaking of a Psychoanalyst. Addison-Wesley Publishing Company, Inc., Reading, Massachusettes; Menlo Park, California; New York, ; Don Mills, Ontario; Wokingham, England; Amsterdam; Bonn; Sydney; Singapore; Tokyo; Madrid; San Juan; 1990

Mattingly, Terry. Holocaust Picked as Century's Major Religion-Tied Event." Knoxville News Sentinel [Tennessee], December 18, 1999, p. B2

Matusow, Barbara. Good Mort, Bad Mort. Washingtonian, May 1998, p. 55-

Matusow, Barbara. Washingtonian. May 2000, p. 79

Maxwell, Elisabeth. A Mind of My Own. My Life with Robert Maxwell. HarperCollins, New York, 1994

May, Clifford D. Lauder Runs Race Unlike Any Other. *New York Times*, September 9, 1989, A27

Mayer, Arno. Memory and History: On the Poverty of Remembering and Forgetting the Judeocide. Radical History Review, Spring 1993, p. 5-

Mayer, Arno. Why Did the Heavens Not Darken. The "Final Solution" in History. Pantheon Books, New York, 1988

Mayer, Egon. For U. S. Jews an Age of Anxiety. *New York Times*, Sept 19, 1993, p. 4, 17

Mayer, Egon. From Suburb to Shtetl. Temple University Press, 1979.

McCann, Paul. The Ads that Broke the Mould..., *The Independent* [London], June 1, 1998, p. M6

McCann, Paul. Hard-Up BBC Hires Out Studio for Bit of Ado. July 27, 1998, p. 10

McClanahan, Ed. The Gidge and i. Ace Weekly http://www.aceweekly.com/Backissues_ACEWeekly/011004/cover_story011004.html

McClintick, David. Indecent Exposure. A True Story of Hollywood and Wall Street. William Morrow, New York, 1982

McClintock, Maria. Caplan Remarks Offend Smith. Mayor Complains in Letter to PM. The Edmonton Sun, November 23, 2000, p. 22

McConnell, Scott. The Conformist: Right Is Still Right. New York Press [online: http://www.nypress.com], v. 14, Issue 30

McCord, Julia. 'Rag' Raises Catholic Ire. Omaha World-Herald. July 12, 1997, p. 57f

McCormack, Scott; and Lenzer, Robert. Father Would Kvell. *Forbes*. August 10, 1998

McCormack, Scott; and Lenzner, Robert. Father Would Kvell. *Forbes*, August 10, 1998, p. 88

McDougal, Dennis. The Last Mogul. Lew Wasserman, MCA, and the Hidden History of Hollywood. Crown Publishers, Inc., New York, 1998

McDowell, Colin. Obituary: Sydney Guilaroff. Hairdresser to Hollywood. *The Guardian* (London), June 7, 1997, p. 19

McEnroe, Paul. Drug Bust on Alleged Hit Man's Record ..., Star-Tribune [Minneapolis, MN], January 14, 1995, p. 1A

McGilligan, Patrick. Jack's Life. A Biography of Jack Nicholson. W.W. Norton & Company, New York, London, 1994

McGregor, Glen. Liberal Legend to Take a Bride..., Ottawa Citizen, August 22, 2000, p. A1

McKenna, Neil. A Crime of Passion. *The Guardian* [London], March 31, 1992, p. 21

McKinsty, Leo. Why We Should All Switch Off the TV Tonight. *Daily Mail* [London], November 23, 1998

McLaughlin, Tim. Raytheon Pays Two Directors Over $246 K. *Boston Herald*, March 30, 2000, p. 25

McLean, Bethany. Fashion: The Entrepreneur is Changing Underwear..., Fortune, September 18, 2000, p. 60

McMillan, Penelope. Slum Financing Figure Files Bankruptcy..., *Los Angeles Times*, December 2, 1989, p. B1

McMillan, Penelope. Tackling the Slumlords..., *Los Angeles Times*, Dec. 20, 1987, p. 1

McMurray, Jeffrey. Appeals Court Denies Klan's Right to Underwrite Radio Show. The *Associated Press* State and Local Wire, February 17, 2000

McNeil, Donald G. Casino Owner Stops South Africa Book. *New York Times*, Nov. 8, 1997, p. A3

McWhirter, Cameron. Unhappy Tenants..., The Cincinnati Enquirer, November 17, 1996, p. B1

Mead, Walter Russell. Private Pursuits. *Los Angeles Times*, Sept 28, 1997, M 1

Meade, Geoff. Holocaust Issues Overshadows Poland's EU Bid. Press Association Newsfile. February 9, 2000

Meadows, Arnold, and Vetter, Harold T. Freudian Theory and the Judaic Value System. in Kiell, p. 151-165

McCarthy, Mary and Roth, Philip. Life and Letters. An Exchange. New Yorker, December 28, 1998 & January 4, 1999, p. 98-99

McCarthy, Todd; Flynn, Charles; Editors. Kings of the B's. Working Within the Hollywood System. E.p. Dutton and Co., Inc., New York, 1975

McClear, James A. Dying Inmate Gets New Trial..., Detroit News, July 2, 1998, p. C4

McDonnell, Edwin. Culture at Club Med? Known as Swinger's Paradise..., *National Post*, May 1, 1999, p. D10

McDougal, Dennis. The Last Mogul. Lew Wasserman, MCA, and the Hidden History of Hollywood. Crown Publishers, Inc., New York, 1998

McElvogue, Louise. Must See Euro-TV. *Los Angeles Times*, February 13, 1997, D3

McElwaine, Sandra. Trading Places: The Ups and Downs of Steve and Cokie Roberts. Capital Style. January 1998/February 1998

McGreat, Chris. Britain Accused Over Slave Trade. *The Guardian*. May 21, 2001

McGee, Jim. Jewish Group's Tactics Investigated. *Washington Post*, Oct. 19, 1993, A1

McKibben, Bill. The Age of Missing Information. A Plume Book/Penguin, New York, London..., 1992

McKie, Robin. Journal Axes Gene Research on Jews and Palestinians, Guardian [United Kingdom], November 25, 2001

McKinsey, Kitty. Financial Scandals Rock Poland..., *The Gazette* [Montreal], February 13, 1992, p. A12

McMahon, Colin. Oil Merger Creates a New Russian Giant, Fuels a Trend. 1-20-98, p. 3

McPherson, Don. Free Speech. Reactionto Grey Could Be Exactly the Opposite. *The Gazette* (Montreal), April 27, 1995, p. B3

McShane, Larry. Teens Turn to Ecstasy, Pass on Pot, Study Shows. Detroit Free Press [from *Associated Press*], November 27, 2000

Medding, Peter. Editor. A New Jewry? America Since the Second World War. Oxford U. NY, Oxford, 1992,

Medoff, Rafael. Why Mrs. Brandeis Endorsed the Irgun: An Episode in Holocaust-Era American Jewish Politics. *American Jewish History*, 84, 1, 1996, p. 29-38

Medved, Michael. Hollywood vs. America. Popular Culture and the War on Traditional Values. Harper Collins, Zondewan, 1992

Medved, Michael. Is Hollywood Too Jewish? *Moment*, Aug 1996, p. 37-42, 76

Medved, Michael. World's Most Dangerous Hatred, World Net Daily, November 12, 2001 [http://www.worldnetdaily.com]

Meek, James. Patriarch Invokes Blasphemy Law..., Guardian, Dec. 6, 1997, p. 1

Mehler, Barry. [Founder and Director of the Institute for the Study of Academic Racism] Web page: http://about.ferris.edu/isar/

Mehren, Elizabeth. The Meter is Running..., *Los Angeles Times*, June 10, 1997, p. E1

Mehring, Franz. Karl Marx. The Story of His Life. Covici*Friede*Publishers, New York, 1935

Meier, David. [contribution to H-Net, Humanities and Social Sciences OnLine, http://hnet.msu.edu] Re:reaction to Twain's antisemitism, September 2, 1999

Meils, Cathy. Zelezny Woes Rise as Courts Seize Riches. Variety, March 5, 2001 [http://www.findarticles.com]

Meitlis, Jacob. The Last Days of Sigmund Freud. Jewish Frontier, September 1951, p. 21

Mekaelian, Martha Konyoumdjian. The Significance of the Genocide Curriculum Bill. Armenian Report. 8-30-97, p. 2

Mell, Randall. Leader of the Pact..., Sun-Sentinel [Ft. Lauderdale], July 30, 1995, p. 1C

Mellow, Craig. Russia's Robber Barons. *Fortune* March 3, 1997, p. 120-126

Melman, Yossi. Addis Consul Suspected of Selling Visas. *Ha'aretz* [Israeli newspaper], June 22, 2001

Melman, Yossi. Israel Refuses to Extradite 'Genocide' Suspect. *Ha'aretz*, 2-10-2000

Melnitzer, Julius. Second Chance, But There's Still No God in Sight. *Toronto Star*, October 18, 1998, F7

Menashri, David. The Jews of Iran: Betweenthe Shah and Khomeini p. 353-371, (in Gilman, Antisemitism in Times of Crisis)

Mencken, H. L. [H. L. Mencken], in Rogow, Arnold A. The Jew in a Gentile World. The Macmillan Company, 1961m o, 315-317, [originally from Mencken's introduction to an American edition of Nietzsche's The Antichrist, 1920].

Mendelsohn, Ezra. Class Struggle in the Pale: The Formative Years of the Jewish Workers' Movement in Tsarist Russia. Cambridge, at the University Press, 1970

Mendelsohn, Ezra. Zionism in Poland. The Formative Years, 1915-1926. New Haven and London, Yalue University Press, 1981

Mendelsohn, John. Norse Myths, Nazi Murders: Wrestling with Demons of German History, Anslem Kiefer Exhibit Often Mocks Symbols of Artist's Culture. Jewish Week, 2-26-99, p. 37

Mendelson, Edward. Early Auden. The Viking Press, New York, 1981

Mendes, Philip. Left Attitudes Toward Jews.Anti-Semitism and Philo-Semitism. Australian Journal of Jewish Studies. V. X, no. 1 & 2, 1996, p. 94-130

Mendes, Philip. The New Left. The Jews and the Vietnam War, 1965-1972, Lazare Press,Victoria, Australia, 1993

Mendes-Flohr, Paul. Martin Buber and the Metaphysicians of Contempt. in Reinharz, p. 133-141

Mendes-Flohr, Paul. Werner Sombar: The Jews and Modern Capitalism. An Analysis of Its Ideological Premises. in Leo Baeck Yearbook, XXI, Secker and Warburg, London, 1976

Merkin, Daphne. Dreaming of Hitler: A Memoir of Self-Hatred. In Rosenberg, D. p. 13-

Metro-West Jewish News. Monkey Wrenches. 5-15-97, p. 4

Meyer, Josh. Thief or Bufoon, Con Man Still Gets Jail Time ..., *Los Angeles Times*, August 30, 1990, p. J1

Meyer, Martin. The Greatest-Ever Bank Robbery. The Collapse of the Savings and Loan Industry. Charles Scribners' Sons, New York, 1990

Meyer, Michael A., Ed. Brenner, Michael, Assoc. Ed. Mordecai Breuer, Michael Graetz. German-Jewish History in Modern Times. V. 1 Tradtiona and Enlightenment, 1600-1780. Columbia University Press, NY, NY, 1996..

Meyer, Micheal. Jewish Identity in the Modern World. University of Washington Press, Seattle and London, 1990.

Miami Herald, 18 Indicted in McDonald's Plot, December 9, 2001 http://www.miami.com/herald/digdocs/006880.htm

Michael, Robert. [contribution to H-Net, Humanities and Social Sciences OnLine, http://hnet.msu.edu] American Jews as the Other, September 4, 1998

Michael, Robert. [contribution to H-Net, Humanities and Social Sciences OnLine, http://hnet.msu.edu], Emerson, September 7, 1998

Michaelis, Meir. Mussolini and the Jews. German-Italian Relations and the Jewish Question in Italy, 1922-1945. Published for the Institute of Jewish Affairs, London, by the Clarendon Press, Oxford, 1978

Michaels, James. Keeping the Old KGB Busy. *Forbes*. Dec. 30, 1996, p. 10

Michaelson, Judith. Norman Lear Returns with Spirit... , *San Francisco Chronicle*, January 27, 1991, p. 43

Michelini, Alex. Harlem Slumlords Rich in Violations. [New York] *Daily News*, March 27, 1995, p. 2

Middle East News. General Electric and Dankner Investments to Cooperate in Poland. March 24, 1997

Middlehurst, Lester. Her Dozens of Lovers..., *Daily Mail* (London), February 27, 1997, p. 46-47

Middlehurst, Lester. Ira Beaten to Hell and Back as a Child ..., *Daily Mirror* (London), July 26, 1999, p. 41

Miesac w Krakowie (This Month in Krakow). July, NR 7/36/1999, p. 3

Miga, Andrew. Controversy Has Stalked..., *Boston Herald*, April 18, 1996, p. 6

Miga, Andrew. Dem's Veteran Fund-Raiser Is Sitting Pretty. *Boston Herald*. April 18, 1996, p. 8

Mihalopoulos, Dan. The Final Option for Harold Lieberman. St. Louis Post Dispatch, March 1, 1998

Milan, Michael. The Squad. The United States Government Aligned with Organized Crime. Shapolsky Publishers, New York, 1989

Miles, Bruce. Sosa, Agent Rush to Get New Contract. Chicago Daily Herald. March 1, 2000, p. 4

Miller, Alan C.; and Morris, Dwight. Political Gold Rush in Los Angeles. *Los Angeles Times*, January 26, 1992, p. A1

Miller, Eric. Up-and-Comer Down and Out for Swindles. Arizona Republic, June 22, 1997, p. A1

Miller, Jack; Editor. Jews in Soviet Culture. Transaction Books; New Brunswick, USA and London, UK, 1984

Miller, John. Talking with Terror's Banker, ABC News, June 9, 1998 [abcnews.go.com/sections/world/dailynews/terror_980609.html]

Miller, John J. The Unmaking of Americans. How Multiculturalism Has Undermined the Assimilation Ethic. The Free Press, New York, London, Toronto, Sydney, Singapore, 1998

Miller, Judith. One, by One, by One. Facing the Holocaust. Simon and Schuster, NY, London, Toronto, Sydney, Tokyo, Singapore, 1991.

Miller, Judith. UJA Nominates a Chief with Links to Cigarettes. *New York Times*, May 7, 1997, p. B3

Miller, Lisa. Titans of Industry Join Forces for Jewish Philanthropy. *Wall Street Journal*, May 4, 1998, B1

Miller, Marjorie. Israel Rejects Citizenship Claims of U.S. Teenager. *Los Angeles Times*, Oct. 20, 1997, A:4

Miller, Randall M.; Edited by. The Kaleidescopic Lens. How Hollywood Views Ethnic Groups. Jerome S. Ozer, Publisher, Englewood, New Jersey, 1980

Millgram, Abraham Ezra, Ed. Great Jewish Ideas. B'nai B'rith Department of Adult Jewish Education, 1964

Millman, Nancy. Emperors of Adland. Inside the Advertising Revolution. Warner Books, New York, 1988

Milner, Catherine. Dylan Changes His Tune. *Sunday Telegraph* [London], November 3, 1996, p. 4

Milner, Iris. The Man Most Likely. *Ha'aretz*, May 29, 1998

Milton, Sybil; photographs by Nowinski, Ira. In Fitting Memory. The Art and Politics of Holocaust Memorials, Wayne State University Press, 1991

Minkin, Jacob S. The World of Moses Maimonides. With Selections from His Writings. Thomas Yoseloff, NY, London, 1957, 1968

Mintz, Elliot. [Interview with] Instant Karma. The John and Yoko Magazine. [copyright Martha Ewing] Stand By Me: The Elliot Mintz Interview. Issue 52, December 1991

Mintz, Howard. The Strange Case of the Disappearing Drug Defendants. The Recorder, March 9, 1993, p. 3

Mirabella, Grace. [with Judith Warner] In and Out of Vogue. Doubleday, a division of Bantam Doubleday Dell Publishing Group, Inc., New York, 1995

Mitchell, John L. A New Persian Empire..., *Los Angeles Times*, December 31, 1989, Westside, Part J, p. 1

Mittelberg, David. The Israel Connection and American Jews. Praeger, Westport, Connecticut; London, 1999

Moffat, Susan. Brothers Face Charges of $1 Billion Fraud..., *Los Angeles Times*, March 16, 1993, p. B1

Mokhiber, Russell. Bonds of Affection. Multinational Monitor. [at: www.essential.org/monitor/hyper/issues/1988/04/mm0488_10.html]

Moldea, Dan E. Dark Victory. Ronald Reagan, MCA, and the Mob. Viking, 1986

Moldea, Dan E. Interference. How Organized Crime Influences Professional Football. William Morrow and Company, Inc., New York, 1989

Moment. How Generous Are Jewish Billionaires? 12-31-98, p. 52

Mono, Brian. Center City Museum Pays Tribute to Heroes of Liberty. *Jewish Exponent*, 1-20-2000, p. 9

Mono, Brian. Spiritual Wealth : The Economy Is Doing Just Fine ..., *Jewish Exponent*, 12-30-99, p. 1

Mooney, H. F. Popular Music Since the 1920s; The Significance of Shifting Taste [in The Popular Arts in America: A Reader, edited by William M. Hammel, Harcourt Brace Jovanovich Inc., New York, Chicago, San Francisco, Atlanta, 1971] p. 253-272

Montalbano, William D. Italian Magistrates Issue an Arrest Warrant for Chairman of Olivetti..., *Los Angeles Times*, October 31, 1993, p. 13A

Moore, Booth. Perfect Duds for Riding Off Into the Sunset. *Los Angeles Times*, October 19, 2001, p. E1

Moore, Dene. Columns Incite Hatred of Jews..., *The Gazette* (Montreal), February 4, 1999, p. A8

Moore, Mary Tyler. After All. G.p. Putnam's Sons, New York, 1995

Moore, Tina. Ex-Congressman's Friends Seek Defense. Yahoo! News (from *Associated Press*), January 9, 2002 http://www.dailynews.yahoo.com

Moore, Wavenly Ann. Take a Peek Inside. St. Petersburg Times, September 3, 1997, p. 9

Moorhead, M. V. Offender Bender. Phoenix New Times. March 19, 1998

Morain, Dan. Lean Times Don't Imperil Wiesenthal Grant. *Los Angeles Times*. July 18, 1995. Section B, p. 1-3.

Morais, Vamberto. A Short History of Anti-Semitis. W. W. Norton & Co., NY, 1976

Morawska, Ewa. Insecure Prosperity. Small Town Jews in Industrial America, 1890-1940. Princeton University Press, Princeton, NJ, 1996

Morella, Joe and Epstein, Edward Z. The "It" Girl. The Incredible Story of Clara Bow. Delacorte Press, NY, 1976

Morella, Joseph; and Barey, Patricia. Simon and Garfunkel. Old Friends. A Dual Biography. A Birch Lane Press Book, published by the Carol Publishing Group, New York, 1991

Morgan, Jon. In Indy, Irsay Mellow..., Baltimore Sun, October 13, 1996, p. 1D

Morgan, Jon. Robert Irsay, Colts Owner, Dies at 73..., Baltimore Sun, January 15, 1997, p. 1A

Morgan, Marlon W. Writer No Longer Anonymous..., The Commercial Appeal [Memphis, TN], June 22, 2000, p. D2

Morgenthau, Tom; ...., Barney Frank's Story. *Newsweek*, September 25, 1989, p. 14

Morgenstern, Henry. Making Friends Through Firepower. *Jerusalem Post*, April 26, 1991

Morris, Dick. Behind the Oval Office. Winning the Presidency in the Nineties. Random House, New York, 1997

Morris, John E. Takeover Artist. American Lawyer. December 6, 1999

Morris, Michael. Repo Man Repossesses SA Story for Film, IOL *Independent Online*, October 23, 2001 http://www.iol.co.za/index

Morrison, Charles Clayton. Jewry and Democracy. The Christian Century, June 9, 1937.

Morrison, Jane Ann. Mob's LV Clut Doubtful. *Las Vegas Review-Journal*. April 20, 1999, p. 1A

Morse, Steve. Diddley Winning in Court, Concert..., The *Boston Globe*, June 18, 1994, p. 28

Morse, Steve. Festival Future in Question: Rampage Leaves Organizers Debating Whether to Try Again. *Boston Globe*, July 27, 1999, p. A1

Morson, Gary Saul. Apologetics and Negative Apologetics; or, Dialogues of a Jewish Slavist [in Rubin-Dorsky] p. 78-

Mortikowicz, Siegfried; Ernsberger, Richard; Jr. A TV Tussle Tittilates in Prague. *Newsweek*, January 17, 2000, p. 46 [also online at: http://discuss.washingtonpost.com/nw-srv/printed/int/wb/a9235-2000jan10.htm]

Morton, Andrew. Monica's Story. St. Martin's Press, New York, 1999

Mosely, Merritt. Thinking Yiddish, Writing British. England's Multiculturalism Is Good News for Its Jews. (Jewish) *Forward*, May 25, 2001

Mosse, George L. German Jews Beyond Judaism. Indiana University Press, Bloomington; Hebrew Union College Press, Cincinnati, 1985

Mosse, George L. Toward the Final Solution. A History of European Racism. Howard Fertig, New York, 1978

Mosse, W. E. The German-Jewish Economic Elite 1820-1935. A Socio-Cultural Profile. Clarendon Press, Oxford, 1989

Mosse, W. E. Jews in the German Economy. The German-Jewish Economic Elite 1820-1935. Clarendon Press, Oxford, 1987

Mosse, Werner. Judaism, Jews, and Capitalism: Weber, Sombart and Beyond. [Leo Baeck Institute Yearbook, XXIV, 1979. Secker and Warburg, London. Published for the Institute: London, Jerusalem, New York]

Most, Andrea. Big Chief Izzy Horowitz: The Theatricality and Jewish History in the Wild West. *American Jewish History*, December 1999, p. 313-341

Mother Jones. The Amnesia Awards. Sept/Oct. 1997, p. 18

Mother Jones. The Mother Jones 400. March 5, 2001. Links to individual stories are posted at the "400" home page. Online at: www.motherjones.com/web_exclusives/special_reports/mojo_400/index.hml

Mottek, Frank. [KNX radio reporter] [Transcripts: Last Los Angeles mayoral debate]. May 31, 2001

Motro, Helen Schary. In Israel, it's the Year of the Sexual Assaults. Jewish Advocate. 3-25-99, p. 10

Moubray, Jocelyn de. Obituary: Jacques Wertheimer. *The Independent* [London], February 10, 1996, p. 18

Moynahan, Bryan. [with a Foreward by Yevgeny Yevtushenko] The Russian Century. A History of the Last Hundred Years. Random House, New York, 1994

Mrejen, Emmanuel. Israel and the Reform of the United Nations. Israel Affairs. v. 5, no. 1, Autumn 1998. A Frank Cass Journal, London, p. 63-86

MSNBC [online; MSNBC Staff and Wire Reports] Clinton Defends Marc Rich Pardon. February 2, 2000

MSNBC [online; NBC News and Wire Reports] Clinton Says Israel Influenced Pardon. 2-15-01]

MSNBC [online; NBC News and Wire Reports] Crew, Civilians Blamed in Sub Crash. February 23, 2001

MSNBC [online; source: *Associated Press*] First Lady Denies Anti-Jewish Slur. July 17, 2000

MSNBC [online], Griffey Reportedly Mulls Retirement. July 28, 2001

MSNBC [online; source Reuters] Music Companies Labeled Bad Boys. By Sue Pleming. April 24, 2001

MSNBC [online; source: *Associated Press*] Viacom to Buy BET for $2.5 Billion in Stock. November 3, 2000

MTI Econews. Hungarian Prostitutes Detained in Israel. March 20, 1998

MTI Econews. Murdered Entrepreneur Fenyo Buried, March 6, 1998

Myrphy, Richard McGill. Sotheby's: The Inside Story; Book Reviews. New Leader. February 23, 1998, p. 15

Muchnic, Suzanne. Geffen Gift: What's In a Name? *Los Angeles Times*, May 15, 1996, p. F1

Muchnic, Suzanne. Stop, Look and Look Again. *Los Angeles Times*, August 31, 1997, Calendar, p. 6

Mufson, Steven. U. S. Suspends Clearance of Ambassador to Israel. September 23, 2000, Online: MSNBC; from the *Washington Post*

Mulford, Sarah. Tycoon: I've Been a Victim of Racism. Daily Record [Glasgow, Scotland], February 10, 2000, p. 35

Mulligan, Thomas. Lawyer Says Insurer has Blacklisted Him. *Los Angeles Times*, April 8, 1993, D3

Munk, Nina. How Levis Trashed a Great American Rand. *Fortune* April 12, 1999, p. 33-38

Munoz, Lorenza. Diversity in Oscars Still Elusive. *Los Angeles Times*. 3-24-01 [online]

Murphy, Brian Allen. The Brandeis/Frankfurter Connection. The Secret Political Activities of Two Supreme Court Justices, Anchor Books, Anchor Press/Doubleday & Company, Inc., Garden City, New York, 1983

Murphy, Caryle. Muslim Won't Serve on Terrorist Panel..., *Washington Post*, July 10, 1999, p. A6

Murphy, Caryle. Prosecutor Probes Rabbi's Use of Fund. *Washington Post*. May 10, 2001, p. B2

Murphy, Dean E. Arson Fire in Warsaw Synagogue Ignites Outrage, Fear. *Los Angeles Times*, February 27, 1997, A6

Murphy, Jay; Ed. For Palestine. Writers and Readers, New York/London, 1993

Murphy, Kim. One Man's Word Against World's Most Dangerous Cocaine Cartel. *Los Angeles Times*, July 6, 1987, pt. 1, p. 3

Museum Security [museum-security.org] Money Laundering Charges for Art Dealers. June 3, 2001, [originally in the *New York Times*]

Museum of Tolerance Teacher's Guide. Museum of Tolerance. No date.

Musleah, Rahel. Literary Jewish Girls. Jewish Journal of Greater Los Angeles. June 2001

Myers, Donald p. Calling Dr. Laura..., *Newsday*, October 7, 1997, p. B6

Myers, John Bernard. Tracking the Marvelous. A Life in the New York Art World. Random House, New York, 1983

Myers, Karen. Not All Critics of Jews are Anti-Semites. *Sunday Telegraph*, January 5, 1997, p. 26

Nadel, Stan. [Nadel is a professor in Oklahaoma; this citation is from his commentary at an online discussion group], Mendele: Yiddish Literature and Language, vol. 08.016, June 21, 1998. Date of commentary: June 18, 1998 [http://www.ibiblio.org/pub/academic/languages/yiddish/mendele/vol08.016.txt]

Nagorski, Andrew. "Schindler's List" and the Polish Question. Foreign Affairs, July/Aug 1994, v. 73, no. 4, p. 152-157

Nagourney, Adam. The Works: Vanilla Flavored..., *New York Times*, August 6, 2000, sec. 4, p. 1

Nahshon, Gad. The Israeli "Secret" Diplomacy Inside the Afro-American Community. *The Jerusalem Post* [Online Internet site: March 1996]

Naifeh, Steven and Smith, Gregory White. Jackson Pollack. An American Saga. Clarkson N. Potter, Publishers, New York, 1989

Nash, George H. Forgotten Grandfathers: Premature Jewish Conservatism and the Rise of National Review, *American Jewish History*, An *American Jewish History* Society Quarterly Publication, June 1999 and September 1999, Vol. 87, Numbers 2 & 3, Published by the John Hopkins University Press, p. 123-157

Nassar, Sylvia. Princeton's New Philosopher Draws a Stir. *New York Times*, April 10, 1999, p. A1

Nathan, Debbie; and Haaken, Jan. From Incest to Ivan the Terrible. Science and the Trials of Memory. *Tikkun*, Sept 1996, p. 29-30, 94-96

Nation of Islam. Historical Research Department. The Secret Relationship Between Blacks and Jews. Vol. One. Nation of Islam, Boston, MA, 1991, 1994

National Conference of Christians and Jews [Booklet prepared by Donald W. McEvoy] A Christian Holocaust Service of Holocaust Remembrance -- Yom HaShoah, NewYork, [1979?]

National Foundation for Jewish Culture. Press Release. Winners of the First-Annual Jewish Image Awards Announced; Awards Honor Excellent

Portrayals of Jewish Heritage in Film and Television, October 32, 2001 [http://biz.yahoo.com/prnews/011031/law069_1.html]

National Petroleum News. Getty CEO Denies Allegations ..., February 1993, p. 20

National Review. Idea Feeder for a Clinton Administration. May 9, 1992, v. 24, no. 19, p. 1109

National Review, The Demjanjuk Fallout. November 29, 1993, p. 18-19

Navarro, Mireya. *New York Times*, Mar 7, 1997, A22

Navasky, Victor S. Naming Names. The Viking Press, New York, 1980

Naves, Elaine Kalman. Mordechai Richler: Nasty with a Purpose. Gazette [Montreal], July 3, 1993, p. 12

Naylor, R. T. Bankers, Bagmen, and Bandits. Business and Politics in an Age of Greed. Black Rose Books, Montreal/New York, 1990

Nelson, Benjamin. The Idea of Usury: From Tribal Brotherhood to Universal Otherhood. The University of Chicago Press, Chicago and London, 1949, 1969.

Nelson, Scott Bernard. New Federal Patriot Act Turns Retailers into Spies Against Customers, *Boston Globe*, November 20, 2001

Nesivsky, Matt. Global Player. *The Jerusalem Post*, December 19, 1997, p. 22

Nesvisky, Matt. Towering Men and Stout- Hearted Sisters. *Jerusalem Post*, March 9, 2000

Neuhaus, Richard John, Ed. Jews in Unsecular America. William B. Eerdmans Publishing Co. and the Center for the Study of the American Jewish Experience, 1987.

Netanyahu, Benjamin. Terrorism. How the West Can Win. Farrar, Strauss, Giroux, New York, 1986

Neubauer, Chuck. Slumlord Let Taxes Pile Up... , *Chicago Sun-Times*, July 8, 1996, p. 4

Neusner, Jacob. American Judaism. Adventure in Modernity. Prentice-Hall, Inc., Englewood Cliffs, New Jersey, 1972

Neusner, Jacob. Censorship: Let My People Speak. *Washington Post*, Aug 27, 1909, C5

Neusner, Jacob. A "Holocaust" Primer. National Review, Aug 3, 1979, p. 975-979

Neusner, Jacob. Stranger at Home. The Holocaust, Zionism, and American Judaism. The University of Chicago Press, Chicago and London, 1981

Neusner, Jacob. The Yerushalmi. An Introduction. Jason Aronson, Inc., Northvale, New Jersey, London, 1993

Neusner, Noam. Campus Climate: At the University of Michigan and Other Colleges, Multiculturalism Is a Challenge to Jewish Identity. *Baltimore Jewish Times*, 2-26-93, p. 68

Nev-David, Jacob. Riot at the Wall. *Moment*, Aug 1997, p. 32-33

The New Encyclopaedia Britannica. Volume 11. Micropaedia. Chicago, Auckland, Geneva..., 1993

The New Encyclopaedia Britannica. Volume 12. Micropaedia. Chicago, Auckland, Geneva..., 1993

Newcomb, Peter. Dig In, Robert. *Forbes*, May 29, 1989, p. 328

Newfield, Jack. Slumlord Gets Pol Pals to Help..., *New York Post*, November 9, 1999, p. 4

Newfield, Jack; O'Mahony, John. Harlem Slumlord Could Be Moving to Prison. *New York Post*, February 22, 2000, p. 6

Newitz, Annalee. In Search of Adolph Sutro. *San Francisco Bay Guardian*, January 13, 1999

Newman, Amy. The Idea of Judaism in Feminism and Afrocentrism. [in Biale/Galchinsky/Heschel, p. 150-181]

Newman, Hannah. The Rainbow Swastika. 2001. Online at: http://homestead.virtualjerusalem.com/antisemitism/files/na_intro.html

Newman, Peter C. King of the Castle: The Making of a Dynasty: Seagram's and the Bronfman Empire. Atheneum, NY, 1979

Newman, Louis. The Hasidic Anthology: Tales and Teachings of the Hasidim. Charles Scribner's Sons, NY, London, 1934.

Newsday, Comic Book Publisher Offers Apology to Jews. June 30, 1998, p. A22

Newsweek. [No Title] January 3, 1994, p. 6

Newsweek. Byline: An Amazing Story Only Got Bigger. November 20, 2000, p. 4

New York Observer, Conrad Black and Pals Plan to Launch The New York Sun, November 29, 2001

New York State Organized Task Force; New York State Commission of Investigation; New Jersey State Commission of Investigation. Documentation. The Tri-State Joint Soviet- Emigre Organized Crime Project. June 1996 [in Transnational Organized Crime. Special Issue. Russian Organized Crime. The New Threat? Edited by Phil Williams. Vol. 2, No. 2/

3, Summer/Autumn 1996, p. 177-207]

New York Law Journal. [No Title] March 25, 1998, p. 31

New York Post, Soft Landing for Sotheby Expose. February 2, 1998, p. 12

New York Times. June 14, 1996, D15

New York Times. June 17, 1997 B1

New York Times. June 18, 1997 B3

New York Times [Paid Notice: Deaths] [Erick Spekter] December 16, 1998, p. B13

New York Times. [Paid Death Notice] Deaths. Hermelin, David. November 23, 2000, sec. 11, p. 11

New York Times. [Information Bank Abstracts] [Stanley Goldblum] March 26, 1975, p. 62

New York Times. [Byline UPI] Around *The Nation*; Police on Coast Detail 'Russian Mafia' Cases. January 28, 1982, p. A14

New York Times. A Communist Accuses Yeltsin and Jewish Aides of 'Genocide.' Section A, p. 12, December 16, 1998

New York Times. Company News. Centex Home Building Unit to Acquire Carlton Homes. September 3, 1998

New York Times. A Convicted Killer Is Found After 16 Years, to Rejoicing. June 18, 1997, p. A14

New York Times. Father of Neutron Bomb Rejects Its Use. March 28, 1982, sec. 1, pt. 1, p. 34]

New York Times. Five of the Financiers Investing in Hungary. *New York Times*, Jan. 26, 1990, A12

New York Times. Gold Gets Probation in Fondling of Child. October 21, 1983, p. B3

New York Times. Guilty Plea Made by Baltimore Aide. *New York Times*, September 23, 1982, p. A24

New York Times. Haldeman Diary Shows Nixon was Wary of Blacks and Jews. May 18, 1994, p. A19

New York Times. Irwin Kovens, 71, Dies; Political Fund Raiser. November 2, 1989, p. B21

New York Times. Israeli Electors Select the Two Chief Rabbis. February 22, 1993, A7

New York Times. Judge Dismisses Suit Against Magazine. April 18, 20000, p. C2

New York Times. Inquiry Dropped Over Spy Charges. *New York Times*, National, Nov. 17, 1993, A25

New York Times. Michael D. Eisner. December 20, 1998, p. 10

New York Times. Mr. Pataki's Moonlighting. February 4, 1997, p. A22

New York Times. The Museum's Courageous Stand. September 29, 1999, p. A26

New York Times. Panel Selects 3 for First Shield of Jerusalem Prize. November 14, 1983, p. B2

New York Times. Samuel Rappaport. A Philanthropist and Speculator, 64. September 10, 1994, p. 26

New York Times. Sanford I. Weill. December 20, 1998, p. 10

New York Times. SFX Continues Buying Spree. October 1, 1999, p. D6

New York Times. Steiglitz Photograph Brings Record Price. October 9, 1993, A11

Nichols, Hans and Spun, Brandon. A Pair of Congressmen Get Snookered By an Argentine School of Scandal, Insight onthe News, December 7, 2001 http://www.insightmag.com

Nichols, J. Bruce. The Uneasy Alliance. Refugee Work and United States Foreign Policy. Oxford University Press, New York, Oxford, 1988

Niewyk, Donald L. The Jews in Weimar Germany. Manchester University Press.

Nigri, Shirley. Israeli Diplomat in Brazil Suspected of Child Pornography. *Jewish Telegraphic Agency*, July 5, 2000

Nimoy, Leonard. I am Spock. Hyperion, New York, 1995

Nir, Ori. Survey Shows Increasing Tensions Between Israeli Jews and Arabs, *Ha'aretz*, December 12, 2001 http://www.*Ha'aretz*daily.com

Nir, Yehuda. The Lost Childhood. A Memoir. Harcourt Brace Johanovich, San Diego, New York, London, 1989

Nisse, Jason; Bennett, Chris. Germans Make a Mark in Property ..., Mail on Sunday [London], June 25, 1995, p. 1, 2

Nitkin, David. Ben Tobin ..., Sun-Sentinel [Ft. Lauderdale], June 9, 1996, p. 6B

Nix, Mede. President Stumps State for Democrats. [Ft. Worth] Star-Telegram. June 2, 1998

Noah's Convenant Web Site [sponsored by the Chabad organization]. Online at: http://www.noahide.com/yeshu.htm, 2001 [Copyright Eliyahu Tolchinsky; "Ex-Christians for the Old Testament"]

Nobile, Philip. Intellectual Skywriting. Literary Politics and the New York Review of Books. Charterhouse, NY, 1974

Nochlin, Linda, and Garb, Tamara, Ed. The Jew in the Text: Modernity and the Construction of Identity. Thames and Hudson, 1995.

Noel, Peter. Mark Green, You Can't Hide: Unmasking a Phony White Liberal, *Village Voice*, October 22, 2001

Noel, Peter. The Rabbi's Son a Murder Suspect. The *Village Voice*, January 18, 2000, p. 45

Noel, Peter. Is This Justice? *Village Voice*, July 21, 1998, p. 27

Nogaki, Sylvia Wieland. Will Keeps Realty Empire in One Piece. *Chicago Tribune*, August 21, 1994, p. 9G

Nogas, Connie. 'What Kind of Priest Would I Have Been?' Press & Sun Bulletin [Binghamton, New York], June 4, 2000, p. 4A

Nohlgren, Stephen. Do You Have My Genuine Fake Derain?, St. Petersburg Times, July 16, 2000

Nokes, Gregory R. Some Reagan Charges Against Sandanistas Raises Questions. *Associated Press*, March 20, 1986

Nolan, Frederick. Obituary: Arthur Pine. *The Independent* (London), November 1, 2000, p. 6

Nolan, John. Jacor: "The Noise You Can't Ignore." *Associated Press*, July 15, 1997, PM Cycle

Nolen, Stephanie. [with Morris, Nomi] Making Waves Over Mossad ... , *MacLean's*, November 3, 1997, p. 36

Nolte, Carl. Alfred Fromm. The *San Francisco Chronicle*, July 7, 1998, p. A20

Norman, Geraldine. The Biggest Spender. ARTnews, March 1995, p. 120-121

Norman, Philip. Paranoid? We Have Reason to Be. *Sunday Times* (London), July 11, 1999

Novak, David. American Jews and America: The Mission of Israel Revisited p. 41-60. (in Neuhaus: Jews in Unsecular America)

Novak, David. The Election of Israel. (in Frank: A People Apart)

Novak, David. The Image of the Non-Jew in Judaism: An Historical and Constructive Study of the Noahide Laws. Toronto Studies in Theology,

v. 14, The Edwin Mellon Press, NY and Toronto, 1983

Novak, David. Jewish-Christian Dialogue: A Jewish Justification. Oxford University Press, NY, Oxford, 1989.

Novak, David. Jews and Catholics. Beyond Apologies. First Things: A Monthly Journal of Religion and Public Life. January 1999, p. 20-

Novak, William; and Waldoks, Moshe; Edited by. The Big Book of Jewish Humor. HarperPerennial. A Division of HarperCollins Publishers,

New York, 1981

Novack, Janet. Finding the Inner Philanthropist. *Forbes*. Finding the Inner Philanthropist. September 20, 1999

Novick, Peter. The Holocaust in American Life, Houghton Mifflin Company, Boston, New York, 1999

Nudel, Ida. Translated by Stefani Hoffman. Darkness. The Autobiography of a Refusenik. Warner Books, A Time Warner Company, New York, 1990

O'Brien, Patrick. Different God, Different Mountaintops. Jews and the Construction of American Culture. [PhD thesis submitted to the University of Hawaii, November 2000/2001]

O'Brien, Patrick Gerald. [contribution on HNet (Humanities and Social Sciences OnLine: http://h-net.msu.edu), "Evolving Consenus on Jews: Pop Culture," December 23, 1997

O'Brien, Timothy; Bonner, Raymond. Russian Money Laundering Investigation Finds a Familiar Swiss Banker in the Middle. *New York Times*, August 22, 1999, p. 22

The Observer. Drug Craze Shocks Hasidic Families. September 5, 1999, p. 26

O'Crowley, Peggy, Landers' Apology Falls Flat, Polish-Americans Incensed Over Slur. The Record [New Jersey], December 1, 1995, p. A1

O'Donnell, Frank. Market Value: How Izzy Cohen Squashed His Competitors..., Regardie's Magazine, September 1989, p. 130

O'Dwyer, Thomas. The Rabbi's Son at Stalin's Side, *The Jerusalem Post*, July 6, 1998 http://www.jpost.com

Official Kremlin International News Broadcast. Press Briefing By the Interior Ministry Regarding the Activities..., April 27, 1995

Oldenberg, Ann. Drugs, Alcohol Saturate Movies, Music. *USA Today*. April 30, 1999, B8

Oleksy, Krystyna. Historical Truth Comes First. ProMemora. Information Bulletin. Number 7, July 1997, p. 7-11

O'Hare, Kate. Paolo Montalban Likes Warrior Role..., Arizona Republic, December 27, 1998, p. 45

O'Leary, James. Israelis are the New Force in Real Estate. Budapest Business Journal, October 30, 1995, p. 28

Olin, Margaret. C[Lement] Hardesh [Greenberg] and Company. Formal Criticism and Jewish Identity. in Kleeblatt, p. 39-59

Oliver, Myrna. Ralph Levy, 81; Director of Early TV Comedy Shows, *Los Angeles Times*, October 20, 2001, p. B15

Oliver, Myron. Philip Klutznik. *Los Angeles Times*. August 17, 1999, p. A16

O'Loughlin, Ed. Child Sex Slavery Booms. Sydney Morning Herald, 9-9-2000

Olson, Elizabeth. Swiss Court Suspends Sentence for Israeli Spy. The *New York Times*, July 8, 2000, p. A6

O'Malley, Michael; Davis, Dave. HUD Gives Agency Here $1.6 Million to Go Away..., The [Cleveland] *Plain Dealer*, March 18, 1999, p. 1A

Oppenheim, Carol Toll. An Eye for an Eye. [Book Review] The Progressive, September 1994, p. 39

Oppenheimer, Andres. Bordering on Chaos. Guerillas, Stockbrokers, Politicians, and Mexico's Road to Prosperity. Little, Brown, and Company, Boston, New York, Toronto, London, 1996

Oppenheimer, Jess (with Gregg Oppenheimer). Laughs, Luck... and Lucy. How I Came to Create the Most Popular Sitcom of All Time. Syracuse University Press, 1996

Orange, Wendy. Coming Home to Jerusalem. A Personal Journey. Simon and Schuster, New York, London..., 2000

Orbaum, Sam. Making a Pitch for Israel. *Jerusalem Post*. July 28, 2000

O'Reilly, David. He Wants to Rid Bible of Dark Interpretation of Jews. *San Diego Union-Tribune* [from Knight Ridder News Service], August 17, 2001

Orin, Deborah. Gore Lets Wolf Back in Pack. *New York Post*. July 6, 2000, p. 21

Orlando Sentinel, 3 Charged with Damaging Own Apartment Building. June 11, 1995, p. A18

Orr, Douglas. Anti-Semitism and the Psychopathology of Everyday Life. p. 85 [in Simmel, Ernest. Anti-Semitism and Mass Psychology]

Osborne, Sidney. Germany and Her Jews. London, The Soncino Press, 1939

Oster, Marcy. Russian Jews Here Upset Over 'Scene' Cover Story. Cleveland Jewish News, 11-5-1999, p. 3

Ostrer, Harry; Kahn, Gabriel. Preventing Misuse of Genetic Data. (Jewish) *Forward*, 8-23- 98, p. 9

Ostroff, Harold. LEtter from the White House: Savoring Our Hopes. 7-23-99, p. 1

Ostrovsky, Victor and Hoy, Claire. By Way of Deception. The Making and Unmaking of a Mossad Officer. St. Martin's Press, New York, 1990

Ostrovsky, Victor. When Israel's Mossad Set Out to Break Me, It Found Its Helpers Here at Home. *The Washington Report on Middle East Affairs*, October/November , 1997, p. 37, p. 84-85

Ostrow, Mortimer. Myth and Madness. The Psychodynamics of Antisemitism. Transaction Publishers, New Brunswick and London (UK), 1996

O'Sullivan, Arieh. Defense Ministry Official Charged with Sexual Harassment. *The Jerusalem Post*, September 8, 2000

Ottawa Citizen. [Peter Mandelson] August 22, 1999, p. A7

Ottawa Citizen. Beware the Censor. May 16, 1994, p. A10

Ottawa Citizen. Big Rise in Operating Profit for Onex. November 16, 1999, p. D4

Ottawa Citizen. Decency Deniers. November 17, 2000, p. A20

Ottawa Sun. NAC CEO Wins Top Award. June 10, 2000

Ottaway, David B. Philanthropists Muster Against Gun Violence. International Herald Tribune, May 20, 1999, p. 10

Overholser, Geneva. A Penny-Pinching Washington Can't Nourish World Democracy. International Herald Tribune [from *Washington Post*], July 14, 1999, p. 7

Oz, Amos. Imaging the Other: 1. [in Siegel, R. p. 115-123]

Oz, Amos. Under This Blazing Light. Essays. Translated from the Hebrew by Nicholas de Lange. Cambridge University Press, 1995

Ozick, Cynthia. America: Towards Yavneh. p. 20-35 [in Wirth-Neser, Hana.; Edited with an Introduction By. What Is Jewish Literature? The Jewish Publication Society, Philadelphia, Jerusalem, 5754/1994

Ozick, Cynthia. Literary Blacks and Jews. (in Berman)

Paddock, Richard C. ADL to Avoid Prosecution in Spying Case. *Los Angeles Times*, Nov. 16, 1993, A1

Pagackowska, Claire, and Curtis, Barry. Assimilation, Entertainment, and the Hollywood Solution. (in The Jew in the Text-Nochlin)

Paglia, Camille. 'Sensation' and Lack of Sensation. Salon.com, 10-6-99

PAP Newswire. Bagsik Faces 15 Years in Jail. January 31, 1997

Papazian, Pierre. A "Unique Uniqueness?" Midstream. April 1984, p. 14-18

Paris, Bob. Gorilla Suit. My Adventures in Bodybuilding. St. Martin's Press, New York, 1992

Paris, Erna. An Account of the Jewish Experience in Canada. MacMillan of Canada, A Division of Gage Publishing Limited, Toronto, Canada, 1980

Paris, Jonathan. Step By Step Towards Indonesian- Israel Relations. Israel Affairs. v. 3, no. 2, Frank Case. Winter 1996, p. 111-119

Parker-Jervis, George. UK; Receivers at House of Berger. Observer [London], June 13, 1993

Parkes, James. The Jew in the Medieval Community: A Study of His Political and Economic Situation. The Soncino Press, London, 1938.

Partisan Review, 1994, vol. LXI, Number 3, p. 369-445. Is There a Cure for Anti-Semitism?

Pasternak, Judy; Bunting, Glenn F. Bradley Probers Study Links to Powerful Ally..., *Los Angeles Times*, October 1, 1989, p. 1

Patai, Raphael, Ed. Zohn, Harry, Trans. The Complete Diaries of Theodore Herzl. Volume 1-6. Herzl Press and Thomas Yoseloff. New York, London. 1960.

Patai, Raphael. The Jewish Mind. Charles Scribner's Sons, NY, 1977.

Patai, Raphael. Tents of Jacob. The Diaspora -- Yesterday and Today. Prentice-Hall, Inc., Englewood Cliffs, N.J., 1971

Patriot-Ledger [Quincy, MA], Fireman – Fallen Man of the Year. July 12, 1996, p. 8

Paulson, Michael. The Spiritual Life, Jews See Us as Secular, Survey Says. *Boston Globe*, July 15, 2000, p. B2

Pawlikowski, John T. Christians, Jews, and Liberation: From Dialogue to Coalition. A Response to Marc Ellis. Christian-Jewish Relations, v. 21, no. 1, Spring 1988, p. 45

Payne, Robert. The Life and Death of Adolf Hitler. Praeger, New York, Washington, 1973

Pearl, Jonathan. Jewish Themes and Characters in Prime Time Network Television. *Conservative Judaism*, Winter 1986-87, v. 39(2), p. 7-16

Pearl, Jonathan and Pearl, Judith. The Chosen Image. Television Portrayal of Jewish Themes and Characteristics. McFarlane and Co., Inc., Publishers; Jefferson, N.C. and London, 1999

Pearl, Lesley. 'Father of the Pill' Giving Birth to Genre of Science-In-Fiction. *Jewish Bulletin*, 1-10-97, p. 34

Pearlston, Carl. The ADL Pushes 'Tolerance'? Why I'm Leaving After 25 Years. Jewish World Review, June 4, 2001

Peck, Abe. Uncovering the Sixties. The Life and Times of the Underground Press. Citadel Press, Published by Carol Publishing Group, New York, 1991

Penkava, Melinda. [Anchor] Show: Talk of *The Nation*. National Public Radio. May 3, 2000

Peppard, Alan. Marcus Deals Out Santa Fe, Art Collection. *Dallas Morning News*, August 29, 1998, p.1C

Peppiatt, Michael. Media Guardian: Arts: Picasso Talked Soup with Her..., *The Guardian* [London], Dec. 30, 1996, p. 16

Perelman, Marc. A Peruvian Candidate's Wife Defends 'Jewish Values.' (Jewish) *Forward*, April 20, 2001

Peretti, Burton W. The Creation of Jazz. Music, Race, and Culture in America. University of Illinois Press, Urbana and Chicago, 1992

Peretz, Don. Early State Policy Toward Arab Populations, 1948-1955. [in Silberstein, p.82-102]

Peretz, Sam. Banking: Who's Who in the Race for Bank Hapoalim? *Ha'aretz*, September 5, 1997

Perlmutter, Nathan and Perlmutter, Ruth Ann. The Real Anti-Semitism in America. Arbor House. New York, 1982.

Penkower, Monty Noam. American Jewry and the Holocaust: From Biltmore to the American Jewish Conference. *Jewish Social Studies*, Winter 1985. SLVII, No. 1, p. 95

Peretz, Don. Early State Policy Toward Arab Populations, 1948-1955. [in Silberstein/1991] p. 82-102

Perez-Rivas, Manuel. County Hires Man Who..., *Washington Post*, October 16, 1997, p. D5

Perina, Kaja. A World Created in His Image. Brill's Content, June 2000

Perlez, Jane. In Response to Jewish Protests, Hungary Bans 'Mein Kampf.' *New York Times*, December 15, 1996, p. 1, 23

Perlmutter, Nathan and Perlmutter, Ruth Ann. The Real Anti-semitism in America. Arbor House, NY, 1982.

Perrault, Gilles. [Translated by Peter Wiles] The Red Orchestra. Simon and Schuster, New York, 1967

Perry, Roland. The Fifth Man. Sidgwick and Jackson, London, 1994

Perry, Victor. Italian Multi Millionaire Leaves Over $50 Million to Israel. *The Jerusalem Post*, July 10, 1999

Pertman, Adam. Back Home, Demjanjuk Still Target of Protesters. *Boston Globe*, 1-31-94, p. 1, 6

Peterson, Helen. Nabbed in Federal Housing Fund Scam. *Daily News* [New York], November 6, 1997, p. 38

Peterson, Helen. B'klyn Rabbi Charged in 700 G School Rip-Off. *Daily News* [New York], March 18, 1998, p. 61

Petuchowski, Jacob. Dissenting Thoughts About the Holocaust. *Journal of Reform Judaism*. Fall 1981, pp. 1-9.

Peyser, Andrea. The First Shiksa Wants to Be a Yenta? Oy! *New York Post*, August 6, 1999, p. 7

Peyser, Joan. Bernstein. A Biography. Ballantine Books, New York, 1987

Pezzano, Chuck. New Ownership Gives PBA a Shot in the Arm. The Record (Bergen County, NJ), March 26, 2000, p. S19

Pfaff, William. The Power of Money in America Has a Stranglehold on Democracy. [*Los An geles Times* Syndicate] International Herald Tribune, July 15, 1999, p. 9

Pfefferman, Naomi. Do We Give Them Shelter? Jewish Journal of Greater Los Angeles. June 6, 1997, p. 10

Pfefferman, Naomi. Heartbreak Hotel? Jewish Journal of Greater Los Angeles, October 3-9, 1997

Pfefferman, Naomi. Mortuary Troubles. *The Jewish Journal of Los Angeles*, Jan 16-22, 1998, p. 10

Pfefferman, Naomi. More Bangs for the Buck. 'Pearl Harbor' Producer Jerry Bruckheimer Focuses on Fans, Not Critics." Jewish Journal of Greater Los Angeles, May 5, 2001

Pfefferman, Naomi. Under Siege. *The Jewish Journal of Los Angeles*, September 4, 1998

Philips, Alan. International Internet Threat to Israel..., *The Daily Telegraph* (London), January 8, 2000, p. 18

Philips, Alan. Please Be Polite, Children of Israel Told. June 15, 2001. *Daily Telegraph* (London), online as the Electronic Telegraph [http://www.telegraph.co.uk]

Phillips, Ian. Holocaust Row Drives Abbe from France. May 30, 1996, p. 13

Phillips, Julia. You'll Never Eat Lunch in This Town Again. Random House, New York, 1991

Pick, Joseph C. The Economy, p. 359-447 [in The Jews of Czechoslovakia. Historical Studies and Surveys. Volume I. The Jewish Publication Society of America/Philadelphia; Society for the History of Czechoslovak Jews/New York, 1968]

Pickering, W. S. F. and Martins, H. Eds. Debating Durkheim. Routledge, London and New York, 1994

Pickering, W. S. F. The Enigma of Durkheim's Jewishness. in Pickering, p. 10-35

Pickett, Winston. French Jews Are a Crack in the Myth of Jewish Solidarity. *Jerusalem Post*, p. 7

Pienciak, Richard T. Howard J. Rubenstein..., *Daily News* [New York], June 8, 1997, p. 20-

Pilzer, Jay. Anti-Semitism and Jewish Nationalism. A Unilaw, Library Book. Donning. Virginia Beach/Norfolk, 1981

Pine, Frances. Incorporation and Exclusion in the Podhale. [in Lilies of the Field. Marginal People Who Live for the Moment. Edited by Sophie Day, Evthymios Papataxiarchis, and Michael Stewart, Westview Press, A Member of the Perseus Books Group, 1999], p. 45-60

Pinkerton, James p. Commentary: Column Right; Class Schedule Now Includes Porn Film 101..., *Los Angeles Times*, May 20, 1999, p. B9

Pinon, Bertrand. Belgium Diamonds. *Agence France Presse*, October 11, 1997

Pinsker, Beth. The Contrary Son, *The Independent* (magazine) posted at: http://www.geocities.com/TelevisionCity/Set/4372/independentart.html

Pinsker, Sanford. Jewish-American Poetry and the Cultural Scene. Jew Jersey Jewish News. 121-10-98, p. 62

Piotrowski, Tadeusz. Poland's Holocaust. Ethnic Strife, Collaboration with Occupying Forces and Genocide in the Second Republic, 1918-1947. McFarland & Co., Jefferson, North Carolina, and London, 1998

Piper, Franciszek. The Mass Extermination of Jews. Auschwitz. Nazi Death Camp. The Auschwitz-Birkenau State Museum in Oswiecim. 1996, p. 165-173

Piper, Franciszek. The Political and Racist Principles of the Nazi Policy of Extermination and Their Realization at KL Auschwitz. Auschwitz. Nazi Death Camp. The Auschwitz-Birkenau State Museum in Oswiecim. 1996, p. 11-20

Piper, Franciszek; and Swiebocka, Teresa. Auschwitz. Nazi Death Camp. The Auschwitz-Birkenau State Museum in Oswiecim, 1996

Pipes, Daniel. Conspiracy. How the Paranoid Style Flourishes and Where It Comes From. The Free Press, New York, London, Toronto, Sydney, Singapore, 1997

Pipes, Richard. The Russian Revolution. Alfred A. Knopf, New York, 1990

Pitz, Marylynne. Insurance Swindle a 4-State Octopus. Pittsburgh Post-Gazette, January 13, 1997, p. A1

Pivani, Simon. Simon Pivani Looks at the Iconic Work of a Soviet War Photographer Long Censored in Russia..., The Herald (Glasgow, Scotland), February 15, 1999, p. 11

Plain Dealer. [Cleveland] [Editorial] End Subsidized Squalor. May 20, 1999, p. 10B

Plasker, Judith. Feminist Anti-Judaism and the Christian God. Journal of Feminist Studies in Religion. Fall 1991, v. 7, no. 2, p. 102.

Plesur, Milton. Jewish Life in Twentieth-Century America, Nelson-Hall, Chicago, 1982

Plummer, William. Blood Sport..., People, March 11, 1996, p. 86

Podhoretz, Norman. The Hate That Dare Not Speak Its Name. Commentary. November 1986. p. 21-32.

Podhoretz, Norman. Making It. Random House, NY, 1967

Podhoretz, Norman. My War with Allen Ginsberg. Commentary, August 1997

Pogrebin, Letty Cottin. Anti-Semitism in the Women's Movement. MS, June 1982, pp. 45- 49, 62-72

Pogrebin, Letty Cottin. Going Public as a Jew. MS, July/Aug, 1987, pp. 76-77, 194-195

[Polano, Professor H.; The text of these selections is based upon the translation from the original Hebrew and Armaic by]. [with a preface by Dagobort D. Runes] The Talmud of Jerusalem. The Wisdom Library. A Division of the Philosophical Library, New York, 1956

Poliakov, Leon. The History of Anti-Semitism. From the Time of Christ to the Court Jews. Schocken Books, NY, 1965

Polish News Bulletin. Whose Money Is in Israel? August 12, 1991

Poll, Solomon. The Hasidic Community of Williamsburg. A Study in the Sociology of Religion. Schocken Books, New York, 1962; First Schocken Edition 1969

Pollack, Andrew. Maven on Marketing to Empire Builder. *New York Times*, August 14, 1991, p. D1

Pollak, Anthony. Hard Travelin', The Asch Recordings, vol. 3, by Woody Guthrie. Jewish Press, 8-14-98, v. LXXV, no. 47, p. 12

Pollak, Steven H. Hollywood South. Three Atlantans Are Shaking Things Up in the Entertainment Business. Atlanta Jewish Times. January 7, 2000

Pollak, Steven H. Role Model or Racist. Atlanta Jewish Times, September 22, 2000

Pollak, Steven H. Who Are Jews Backing In the Race for Atlanta Mayor? Atlanta Jewish Times, 5-11-01

Pollitt, Katha. Catholic Bashing? *The Nation*, November 1, 1999

Polmar, Norman; and Allen, Thomas B. Rickover. Controversy and Genius. A Biography. Simon and Schuster, New York, 1982

Polner, Murray. American Jewish Biographies. A Lakeville Press book. Facts on File, New York, 1982

Polonsky, Antony, Ed. Polin: A Journal of Polish Jewish Studies. Blackwell Publishers for the Institute for Polish-Jewish Studies, Oxford, 1991

Polonsky, Antony, Ed. 'My Brother's Keeper?': Recent Polish Debates on the Holocaust. Routledge, in Association with The Institute for Polish-Jewish Studies, Oxford, 1990.

Polonsky, Antony, Ed. From Shtetl to Socialism: Studies from Polin. The Litman Library for Jewish Civilization, London, Washington, 1993.

Pool, Bob. Beverly Hills Mayor Under Fire Over Slum..., *Los Angeles Times*, October 11, 2000, p. B1

Pope, Juliet J. The Place of Women in Israeli Society [in Kyle]

Popper, William. The Censorship of Hebrew Books. The Knickerbocker Press, NY, NY, 1899.

Porat, Dina. Attitude of the Young State of Israel Toward the Holocaust and Its Survivors: A Debate Over Identity and Values. in Silberstein, L., p. 157-174

Posner, Zalman I. Think Jewish. A Contemporary View of Judaism. A Jewish View of Today's World, Kesher Press, Nashville [TN] [ISBN 0-9602394-1-3]

Porter, Jack Nusan. The Jews as Outsider: Historical and Contemporary Perspective. Collected Essays, 1974-1980, University Press of America, 1981

Porter, Jack Nusan, and Dreier, Peter, Ed., Jewish Radicalism: A Selected Anthology. Grove Press, Inc. NY, 1973

Porter, Jack Nusan. Robert Maxwell: An Appreciation. *The Jewish Advocate*. 12-27-91, p. 9

Posner, Gerald. Case Closed. Lee Harvey Oswald and the Assassination of JFK. Random House, New York, 1993

Pottker, Jan; Speziale, Bob. Dear Ann, Dear Abby. The Unauthorized Biography of Ann Landers and Abigail Van Buren. Dodd, Mead, and Co., New York, 1987

Poulter, Sean. The Road to Riches..., *Daily Mail* (London). July 17, 1999, p. 19

Povich, Maury [with Ken Gross]. Current Affairs. A Life on the Edge, G.p. Putnam's Sons, New York, 1991

Powers, Steven; Rothman, David J.; Rothman, Stanley. Hollywood's America. Social and Political Themes in Motion Pictures. Westview Press, A Division of HarperCollins Publishers, 1996

Powis, Robert E. The Money Launderers. Lessons from the Drug Wars -- How Billions of Dollars are Washed Through Banks and Businesses. Probus Publishing Company, Chicago, Illinois; Cambridge, England, 1992

Press Association Newsfile. Musical Hitmaker Who Couldn't Read a Note. April 3, 1999 Press Association Newsfile. News in Brief. June 7, 1999

Press Journal [Vero Beach, FL], District of Columbia: CIA Says Fired Attorney Failed Polygraph Test. February 7, 2000

Preston, Jennifer. Queen Bess. An Unauthorized Biography of Bess Myerson. Contemporary Books, Chicago, 1990

Priest, Patricia. Staunch the Raunch..., *Washington Post*, Nov. 19, 1995, p. C1

Prinz, Joachim. The Secret Jews, Random House, New York, 1973

Primedia (Online Home Page]; August 2000 Prince-Gibson, Eetta. Everybody Hates. *The Jerusalem Post*, September 17, 2000

PR Newswire. AJC Congress 'Appalled' by Amsterdam News Editorial Attacking Joseph Lieberman. August 16, 2000

PR Newswire. AJCongress Criticizing Abuse of Israeli Law by American Teenager, Urges Israel to Find Legal Way to Extradite Him to Maryland for Trial. October 9, 1997

PR Newswire. AJCongress Official to Host General Alexander Lebed..., March 13, 1998

PR Newswire, AJCongress Says 'Blasphemy' Comments of Israel's Rabbi Yosef are Worse Than Revisionist History..., August 8, 2000

PR Newsire. Atlantic City, N.J., USA-Based Attorney Tapped to Lead International Gaming Organization; Lloyd D. Levenson to be Appointed

President of the International Association of Gaming Attorneys

PR Newswire. Bruce Kanter... Named..., December 6, 1991

PR Newswire. Five Denver Leaders Join Up with People's Board. March 21, 1996

PR Newswire. Florida Insurance Commissioner Nelson Outlines Holocaust Stops. July 30, 1998

PR Newswire. Paxson Communications President Jeff Sagansky to Receive Jewish Television Network Award. September 9, 1999

PR Newswire, Rabbi Hier to Introduce Segment on Simon Wiesenthal Center's Museum of Tolerance at RNC. July 30, 2000

PR Newswire. Study Indicates that Women of Ashkenazi Jewish Descent Are More Likely to Carry Breast Cancer Gene. April 29, 1996

PR Newswire. United Jewish Communities Pledges Over 50 Million..., June 15, 2000

Protzman, Ferdinand. A Certain Irony. ARTnews. April 1988, p. 42-44

Providence Journal-Bulletin. News of Religion: Lawrence Kushner to Deliver Jewish-Christian Message. May 1, 1999, p. 7D

Pryer, Nick. Lotus Jaunt Conman Is Jailed for Three Years. *Daily Telegraph* [London], July 24, 1999

Prytulak, Lubomyr. Ukrainian Archives. [Internet Online site] (Among the information at Prytulak's site, he lists information from a volume entitled The Jewish Conquest of the Slavs, Cheka-GPU-NKVD in Ukraine: People, Facts, Documents, Abris, Kyiv, 1997, by Yuri Shapoval, Volodymyr Prystaiko, and Vadym Zolotariov. Sponsorship for the volume included *Nation* Academy of

Ukraine, M.S. Hrushevsky Institute of Ukrainian Archaeology and Fontology, Security Services of Ukraine Publishers Weekly, [review of] Behind the Screen: How Gays and Lesbians Shaped Hollywood, 1910-1969, amazon.com

Prusher, Ilene R. Worldwide Webs. Mafia's Reach Grows. *Christian Science Monitor*, Oct. 8, 1997, p. 1

Pultz, John Austerity and Clarity. New Photography in the United States. [in Frizot, Michel; Editor, 1998] p. 477-486

Purks, Scott. Holocaust Remarks Brings Fine, Appeal. *St. Petersburg Times* [Florida], January 27, 2000, p. 10C

Pye, Michael. Moguls Inside the Business of Show Business. Holt, Rinehart, and Winston, New York, 1980

Pylas, Panagiotis. British Broadcasters Tee Off Battle Over Digital-TV Market. *The Wall Street Journal*, Europe, August 30, 1999, p. 14

INDEX

A

Abrams, Elliot, 358
Adler, Bill, 12
AIPAC, 7, 127, 356, 368, 372, 383, 421, 422, 423, 424, 425, 426, 427, 428, 452
Allen, Woody, 37
Althusser, Louis, 218
Arafat, Yassar, 30, 330, 369, 406, 423
Arendt, Hannah, 144, 147, 148, 161, 178, 179, 183, 216

B

Barr, Roseanne, 116
Bart, Peter, 16
Barthes, Roland, 218
Baruch, Bernard, 337
Beatles, les, 75
Ben-Gourion, David, 413
Benjamin, Andrew, 240
Berenson, Bernard, 232
Berger, Jacqueline, 505
Berlin, Isiah, 180
Bernstein, Leonard, 52
Berry, Chuck, 64
Berryman, John, 207
Black, Hillel, 13
Block, Paul, 8
Bloom, Alexander, 164, 177
Bloomberg, Michael, 395
Bloomfield, Doug, 127
Blume, Judy, 200
B'nai B'rith, 90, 135, 239, 342, 352, 396, 437, 477
Boas, Franz, 185
Brandeis, Louis, 338
Brentano, August, 11
Bronfman, famille, 90, 91, 94, 103, 224, 298, 365, 484
Bronstein, Phil, 17
Brooks, Mel, 50, 128, 303, 316
Brossard, Chandler, 181
Brown, Rosellen, 214
Brown, Tina, 14
Buber, Martin, 231
Bush, George W., 345

C

Capote, Truman, 128
Carter, Jimmy, 429
Cash, Kevin, 8
Cézanne, 278
Chafets, Ze'ev, 7, 24, 120
Chaplin, Charlie, 216
Chipiez, Charles, 231
Chomsky, Noam, 144, 148, 149, 420
Christopher, Robert, 181
Christopher, Robert C., 13
Clarke, Duncan, 349

Clinton, Bill, 15, 357, 386, 406, 411, 428
Cocteau, Jean, 238
Cohen, David, 8
Cohen, Leonard, 71
Cohn, Mike, 12
Collins, Doug, 136
Corman, Charles, 77
Curtiss, Richard, 42, 44, 339, 347, 348, 421

D

Dacey, Norman F, 344
Darvick, Ronnie, 238
Datta, Venita, 217
Deutsch, Andre, 12
Dickens, Charles, 40
Doors, les, 84
Douglas, Kirk, 13
Dreiser, Theodore, 165
Duberstein, Kenneth, 352
Duncan, Isadora, 225
Dylan, Bob, 77

E

Eisenhower, Dwight D., 343, 344, 421
Eliot, George P., 165
Engel, Lyle Kenyon, 13
Ennes, James M. Jr, 417
Epstein, Brian, 73
Epstein, Helen, 223
Epstein, Robert, 16
Evans, Joni, 12, 14

F

Farrow, Mia, 37
Feinberg, Abe, 355
Feldman, Myer, 355
Fiedler, Leslie, 181
Finkelstein, Norman, 20, 40
Fisher, Eddie, 39
Fishman, Marvin et Janet, 238
Fisk, Robert, 20
Flippo, Chet, 76
Fonda, Jane, 385
Ford, Gerald, 352
Foucault, Michel, 218
Frankel, Max, 121
Frankfurter, 340
Franklin, Aretha, 72
Friedman, Allen, 359
Friedman, Bruce J., 197
Friedman, Jane, 15
Friedman, Thomas, 21

G

Gainsbourg, Serge, 71
Ganz, Victor et Sally, 238
Garaudy, Roger, 30
Gaulle, Charles de, 32
Geffen, David, 95
Geitlin, Josh, 125
Gertzman, Jay, 10
Gewanda, Michael, 16
Ginsberg, Allen, 165
Giulani, Rudolph, 382
Giuliani, Rudy, 395
Goethe, Johann, 209

Goldberg, J. J., 179
Goldberg, Jeffrey, 121
Golden, George, 418
Goldman, Guido, 237
Goldmann, Nahum, 340, 342, 353, 421
Goller, Howard, 22
Gottleib, Robert, 13
Gottlieb, Richard, 7
Gottschalk, John, 7
Graham, Martha, 225
Grann, Phyllis, 13
Greenberg, Clement, 177
Greenberg, Martin, 14
Greenblo, Allan, 33
Grey, Julius, 32
Grossman, Albert, 79
Grossman, Barbara, 14
Grossman, David, 126
Guns 'n Roses, 87
Gurewitsch, David, 413

H

Haft, Robert, 10
Haldeman, H. R., 129
Hamilton, Charles, 239, 244
Hammerstein, Oscar I, 223
Hart, Alan, 30
Hayes, Tom, 23
Hays-Sulzberger, Arthur, 23
Hendrix, Jimi, 79
Herskowitz, Mickey, 13
Herzl, Theodore, 338
Hirschorn, Michael, 45
Hitler, Adolf, 38, 239
Hoffman, Dezo, 77
Hollinger, David, 216
Holt, Henry, 25, 40
Hoover, Edgar, 12, 90, 341, 343, 361
Horowitz, David, 203
Horowitz, Irving, 45, 182, 186, 336
Howe, Irving, 43

I

Intifada, 345
Iran-Contra, scandale, 358
Irangate, 358
Irving, David, 22, 35
Isaacs, Jorge, 209
Isaacs, Stephen, 150

J

Jabotinsky, Ze'ev, 386
Jacobson, Howard, 229
Jacobson, Max, 356
Jaffé, Marc, 13
Johnson, Lyndon, 375, 415

K

Kadushin, Charles, 143
Kahn, Otto, 223
Kahn, Roger, 10, 52
Kaminsky, Howard, 13
Kaplan, Janice, 16
Kaplan, Jerry, 14
Karlen, Nearl, 104
Katz, Sam, 386

Kennedy, Jacqueline, 413
Kennedy, John F, 354
Kennedy, John F., 242
Kennedy, Robert, 363
Kerzner, Sol, 33
Khalili, Nasser, 235
King, Larry, 112, 116
Kinsley, Michael, 45
Kissinger, Henry, 277, 346, 352, 353, 419
Klein, Naomi, 49
Klinghoffer, Leon, 128
Koenig, Rhoda, 40
Koshland, Daniel Jr, 46
Krantz, Judith, 10, 230
Ku Klux Klan, 337
Kurtz, Howard, 18
Kurtz, Irma, 113

L

Lacan, Jacques, 218
Lansky, Meyer, 357, 361
Le Carre, John, 133
Lehrman, Nat, 15
Lennon, Johan, 77
Lerner, Michael, 46
Lesser, Guy, 11
Lester, Howard, 172
Levine, Ellen, 14
Levi-Strauss, Claude, 218
Lewinsky, Monica, 15
Lilienthal, Alfred, 12
Lipstadt, Deborah, 505
Lipton, Eunice, 230
Loeb, William, 8
Lorca, Federico Garcia, 207
Lubke, Wilhelm, 231

M

MacDonald, Dwight, 164
MacDonald, Kevin, 185
Madonna, 92
Mahboubian, Mehdi, 236
Mann, Thomas, 219
Marceau, Marcel, 226
Marcus, Stanley, 238
Markowitz, Marty, 181
Matisse, 252
Maxwell, Robert, 33
Mayer, Peter, 14
Mays, Peter, 17
Maysles, Albert, 39
McCarthy, Mary, 172
McCartney, Paul, 77
McDougal, Dennis, 35
Merrick, David, 222
Merzbacher, Werner et Gabrielle, 236
Meyer, Helen, 13
Meyer, Martin, 36
Miller, Arthur, 209, 239
Moldea, Dan, 35, 357
Monk, Meredith, 226
Morel, Shlomo, 26
Morgenthau, Henry, 339
Murdoch, Rupert, 21
Murphy, Kim, 35

N

Nachum, Goldman, 237
Nahmad, David et Ezra, 234
Nelson, Willie, 97
Newhouse, Si, 38, 41, 42, 163, 196, 197, 228, 258, 271, 277, 278, 311, 443, 444, 468
Niles, David, 342
Nixon, Richard, 129, 158, 353, 412, 419, 485
Novick, Peter, 122, 123, 125, 335, 339, 340, 403, 404, 488

O

Ono, Yoko, 77
Oplinger, Jerry, 20
Oppenheim, Carol, 26
Oppenheimer, George, 222
Ostrovsky, Victor, 28
Oswald, Lee Harvey, 242
Ovitz, Michael, 34

P

Parker, David, 40
Parton, Dolly, 130
Peres, Shimon, 385
Peretz, Martin, 27
Perrot, Georges, 231
Peyser, Joan, 52
Phillips, William, 44
Picasso, 252
Pierre, abbé, 30
Pinsky, David, 379
Podhoretz, Norman, 165
Pologne, 505
Porter, Jack, 180
Presley, Elvis, 171
Presser, Jackie, 359
Previn, André, 37
Proops, Marjorie, 113

Q

Quayle, Dan, 428

R

R.E.M., 93
Rabinovitch, Max, 225
Raeburn, Anna, 114
Rahv, Philip, 44
Randall, Jonathan, 32
Rayner, Claire, 113
Reagan, Ronald, 357
Reich, Steve, 52
Reichmann, famille, 34
Reuben, David, 110
Reubuck, Gail, 14
Richard, Cliff, 77
Richard, Little, 65
Richardson, John H, 34
Richler, Mordechai, 39
Rodinson, Maxime, 23
Roiphe, Ann, 199
Rolling Stone, 71
Roosevelt, Franklin D., 8, 59, 223, 240, 337, 338, 339, 340, 341, 342, 354, 413, 415
Roosevelt, Theodore, 8

Rosen, Hilary, 104
Rosenbach, Abraham, 11
Rosenberg, Howard, 18
Rosenberg, Joel, 190
Rosenthal, Alan, 50
Rosenthal, David, 18
Rosenthal, Norman, 237
Rosentiel, Lewis brasserie, 361
Rosenwald, Julius, 340
Ross, Diana, 86
Ross, Michael, 11
Rothschild, famille, 238
Rothschild, Matthew, 49
Rubenstein, Jeffrey, 48
Rubin, Barry, 127
Rubinstein, Arthur, 54
Ruby, Jack, 242

S

Saatchi, Charles, 237
Sack, John, 25
Safire, William, 348
Sarraute, Nathalie, 208
Savage, Michael, 116
Schapiro, Meyer, 45
Schechner, Mark, 190
Schiff, Dorothy, 342
Schiff, Jacob, 337
Schlossberg, Edwin, 413
Schlumberger, Bruno, 121
Schoenberg, Arnold, 52
Schwartz, Delmore, 188
Schwarzenegger, Arnold, 39
Segal, Jonathan, 13
Severeid, Eric, 24
Seymour, Lesley, 16
Shamir, Yitzhak, 358
Shapira, Moses, 243
Shapiro, Benny, 82
Shapiro, Howard, 15
Shapiro, James, 191
Shapiro, Max, 171
Sheindlin, Jerry, 16
Silberman, Charles, 46
Silberman, Jim, 13
Silver, Abba Hillel, 341
Silverman, Al, 15
Silverman, Marc, 17
Simpson, O. J., 162
Snyder, Richard, 12
Solomon, Michael, 16
Solotaroff, Theodore, 46
Spark, Muriel, 209
Spector, Phil, 78
Spielberg, Steven, 40, 51, 132, 134, 200, 365, 367, 372, 374, 384, 443, 444, 465
Springsteen, Bruce, 87
Steinberg, Elan, 27
Stern, Howard, 116
Stone, Sharon, 17
Strauss, Lewis, 341
Strauss, Oscar Solomon, 340
Streisand, Barbara, 85
Suez, canal de, 344
Summers, Anthony, 361

T

Taft, président américain, 337
Tatum, Elinor Ruth, 17
Taubman, Alfred, 238
Templeton, Maurice, 413
Tikkun, 46
Truman, Harry, 412

U

Urofsky, Melvin, 207, 211, 341, 342, 343, 344, 354, 426
USS Liberty, 416

V

Vanunu, Mordechai, 20
Viscott, David, 111

W

Walters, Barbara, 194
Warburg, Aby, 233
Wartels, Nat, 13
Washington, George, 181
Waxenberg, Alan, 14
Weiss, Philip, 29
Who, the, 85
Wildenstein, famille, 38
Williams, Paul, 37
Wise, Stephen, 340
Wisse, Ruth, 190
Wolf, Marvin, 126
Wolfe, Louis, 13
Woodrow, Wilson, 337
Woodstock, 82, 83
Wurtzel, Elizabeth, 193

Y

Yad Vashem, 235
Yaffe, James, 46, 180, 184, 295, 416

Z

Zapruder, Abraham, 242
Zelnick, Strauss, 89
Zimmerman, Robert, 77

Autres livres traduits par Valérie Devon ou publiés par didi18 édition

Ernst Böhm – *Les ordres des commandants d'Auschwitz*
Benton L. Bradberry – *Le Sale Boche raconté aux braves gens*
Michael Collins Piper – *Le complexe de Caïphe*
John Gimbel – *Science, Technologie et Réparations*
Thomas Goodrich – *Tempête diabolique (Hellstorm)*
Else Löser – *Pologne et les falsifications de l'histoire polonaise*
Arnold S. Leese : – *Les guerres de survie juives*
– *Meurtres rituels juifs*
– *Sottise du Gentil, les Rothschild*
– *Hors des sentiers battus ou les deux vies trépidantes d'un vétérinaire anti juif*
Gerard Menuhin – *Dites la vérité et vous humilierez le diable*
Germar Rudolf – *Déborah Lipstadt et l'holocauste* (publié chez Akribeia)
Julius Streicher – *Le testament politique de Julius Streicher*
Udo Walendy – *Le contrat de transfert et la fièvre du boycott de 1933*
Carlos W. Porter – *Made in Russia the Holocaust*, livret d'accompagnement de la video MIRTH disponible sur archive.org/details/@didi18
Carlos W. Porter – *Made in Russia the Holocaust – Condensé du livre de C. Porter*
Auteur anonyme – *Quand les « vitimes » dictent leurs lois* (vol. 1, 2, 3, 4, 5 et 6)
Jacqueline Berger : – *La Philosophie Universelle – Comment échapper à l'Enfer ici-bas ?*
– *La Mythologie – Une brèche dans l'abîme ?*
– *Le christianisme, invention du judaïsme*
– *Les mystères dévoilés*
Alfred Rosenberg – *Le Mythe du XXème siècle*
Eustace Mullins : – *La véritable histoire des relations entre les Goyim et les juifs*
– *Le viol de la Justice*
Henri Turner – *L'accession au pouvoir de Hitler financée par l'argent juif : mythe ou réalité ?*
Wilhelm Kammeier – *La falsification de l'histoire allemande*
Auteur anonyme – *Europa, la dernière bataille – le livre*
Dennis Wise – *Adolf Hitler : la plus grande histoire JAMAIS racontée ! Le livre*

Pour commander ces ouvrages : didi18edition.com